



HAL
open science

Les promesses de la Bretagne : Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : génération de l'apocalypse et mystique nationale (1901-1948)

Sébastien Carney

► To cite this version:

Sébastien Carney. Les promesses de la Bretagne : Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : génération de l'apocalypse et mystique nationale (1901-1948). Histoire. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2014. Français. NNT : 2014BRES0019 . tel-02378127

HAL Id: tel-02378127

<https://theses.hal.science/tel-02378127>

Submitted on 25 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

Histoire

École Doctorale Sciences Humaines et Sociales 507

présentée par

Sébastien Carney

Préparée à l'Université de Bretagne Occidentale

Thèse soutenue le 24 novembre 2014

devant le jury composé de :

Martin CONWAY

Professeur, Balliol College, Oxford

Olivier DARD

Professeur, Université Paris IV-Sorbonne

Daniel LE COUÉDIC

Professeur, Université de Bretagne Occidentale, directeur de thèse

Christophe PROCHASSON

Directeur d'études, École des Hautes Études en Sciences Sociales

Peter SCHÖTTLER

Directeur de recherche, Centre National de la Recherche Scientifique

Yvon TRANVOUEZ

Professeur émérite, Université de Bretagne Occidentale, directeur de thèse

Les promesses de la Bretagne

Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré :
génération de l'apocalypse et
mystique nationale
(1901-1948)

volume 1

Remerciements

Au seuil de la traversée d'un siècle tourmenté, je souhaite souligner la sérénité, la patience et la bienveillance qui ont marqué ces années de recherche sous la direction de Daniel Le Couédic et d'Yvon Tranvouez. Ils m'ont incité à cultiver l'envie, le doute, la liberté et l'exigence. Infiniment, merci.

Toute ma gratitude va également à Olivier Dard, Martin Conway, Christophe Prochasson et Peter Schöttler, qui m'ont fait l'honneur de participer au jury et de bien vouloir me faire part de leurs critiques.

Je remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu me laisser m'emparer d'un être aimé pour en faire un sujet d'étude. Il s'agit de Rozenn Barret, Michel Lainé et son épouse, Mme Yvette Mordrelle, Tristan Mordrelle, Mme Hewon Mordrelle-Lee et Eflamm Mordrelle, Anna Waegter-Delaporte. Je remercie également Renée Agnola-Jeusset, Morvan Duhamel, Anna et Kintilla Heussaff, Gwenaël Le Berre, Claire et Yola Moyse, Erika von Tevenar pour les informations qu'il ont bien voulu m'apporter.

Je ne connais de formule qui ne paraisse dérisoire pour exprimer ce que je dois à Priscillia Le Bihan et Ronan Calvez qui m'ont supporté dans tous les sens du terme, aidé à affiner mes questionnements et relu mon travail, avec Fañch Roudaut.

Plusieurs personnes m'ont apporté des informations, une aide ponctuelle, un soutien permanent. Que tous soient ici remerciés : Claude d'Abzac-Epezy, Anne et Sébastien André, Hubert Béasse, Brigitte Beaumer, Annette Becker, Hervé Bellec, Nelly Blanchard, Klervi Boisard, Christian Bougeard, Fabrice Bouthillon, GwelTaz Caouissin, Luc Capdevilla, Yves

Coativy, Magali Coumert, Monica Corre, Mickael Cozien, Alain Croix, Eric David, Alain Déniel, Jean-Claude Dizet, Laurence Fifre, Bertrand Frélaut, Christian-Pierre Ghillebaert, Chantal Guillou, Didier Guivarc'h, Maurice Haslé, Hélène Henry, Christian Ingrao, Hervé Irvoas, Céline Irvoas, Yann Kerdreux et Milianie Le Bihan, Michel Kerninon, Jean-Jacques Kress, Daniel Leach, Karine Le Brun, Yves Le Berre, Jean Le Dû, Patrick Le Guirriec, Marie Levant, Jean-René Maillot, Anne de Mathan, Robert Mauss, Cédric Moign, Jean-Jacques Monnier, Pascal Ory, Mona Ozouf, Yannick Pelletier, Fañch Postic, Richard Roberts, Ina Schmidt, Bernadette Schnitzler, Jean-Paul Sénéchal, Jean-François Simon, Jean-François Sirinelli, Patricia Sustrac, Ariane Tendjouné, Mannaig Thomas, Marthe Vassalo, Etienne Verhoeven, et enfin les familles Carney, Heuzet, Calvez et Le Bihan.

Pour leur patience et leur disponibilité de chaque instant, je remercie infiniment Hélène Gombert, Véronique Brémon, Claude Roy, Marie-Rose Prigent, Philippe Lagadec, Philippe Jarnoux, qui constituent la précieuse équipe du CRBC. Je remercie également Servane Huonic, de l'IDBE. Merci aussi à Françoise Abnès, Danis Habib, Audrey Ceselli et Emilie Charrier (Archives Nationales), Gerhard Keiper (PAA), Isabelle Berthou (Archives de l'abbaye de Landévennec), Eve Treillet (Ina), Jean-Yves Jouan (École Centrale, Paris), Bénédicte Jarry (BM Brest), Émilie Goubin et le personnel des archives départementales du Finistère (Brest et Quimper), Mme Desnoues (archives départementales d'Ille-et-Vilaine), Mme Salou (archives départementales des Côtes d'Armor), Jacques Le Naoures (archives départementales du Maine et Loire), mes interlocuteurs occasionnels aux archives départementales de l'Aube, de Haut-Rhin, de Bas-Rhin, des archives de Paris, ainsi que des archives municipales de Brest, Rennes, Quimper, Saint Malo, Châteaulin, Morlaix, Lorient, Vannes, Saint Briec, Pontivy, Gouézec, Angers, Paris, Saint Mandé, Saint Denis, Versailles, Montmorency, le personnel du dépôt des archives de la justice militaire à Le Blanc, celui des archives diplomatiques à Paris, Ann Van Gastel (ADVN), Marianne Cayatte (LLG), et bien évidemment le personnel de la bibliothèque de l'Université de Bretagne Occidentale.

Enfin, je ne remercierai jamais assez mes filles.

Liste des abréviations

AA - *Auswärtiges Amt* (Affaires étrangères allemandes)

ABAL - Archives de la Bibliothèque de l'Abbaye de Landévennec.

ABES - *Ar brezoneg er Skol* (Le breton à l'école).

ABM - Archives de la bibliothèque municipale.

ADA - Archives départementales de l'Aube.

ADCA - Archives départementales des Côtes d'Armor.

ADIV - Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.

ADF - Archives départementales du Finistère.

ADLA - Archives départementales de Loire-Atlantique.

ADM - Archives départementales du Morbihan.

ADML - Archives départementales de Maine-et-Loire.

ADO - Archives départementales de l'Oise.

AF - Action française.

AFIP - Agence française d'information de presse.

AJM - Archives de la justice militaire (Le Blanc).

AM - Archives municipales.

AMAEE - Archives du ministère des Affaires étrangères et européennes (Paris).

AN - Archives nationales.

AP - Archives de Paris.

APPP - Archives de la préfecture de police de Paris.

BA - *Breiz Atao*.

BA - *Bundesarchiv*.

BABES - *Breuriez sr brezoneg er skoliou* (Confrérie du breton dans les écoles).

BAS - *Bodadeg ar Sonerion* (Assemblée des sonneurs).

BS - *Bagadoù Stourm*.

CFNS - Croisade française du national-socialisme

CIC - *Counter Intelligence Corps*.

CNB - Conseil national breton.

CRBC - Centre de recherche bretonne et celtique (Brest).

FRB - Fédération régionaliste bretonne.

GAJS - Groupe Action pour la Justice sociale.

Gestapo - Geheime Staatspolizei.

GRB – Groupe régionaliste breton.

IDBE - Institut de documentation bretonne et européenne (Guingamp).

IFF - Institut Flamand de France.

IfZ - *Institut für Zeitgeschichte, Munich*

KAV - *Kenvreuriez ar Viniaouerien* (Confrérie des joueurs de biniou).

LIAB - Ligue Internationale des Amis des Basques

LIGC/NLW - *Llyfrgell Genedlaethol Cymru / National Library of Wales* (Aberystwyth, Royaume-Uni).

LVF - Légion des Volontaires français contre le Bolchévisme.

NA - *National Archives* (Royaume-Uni).

NARA - *National Archives and Records Administration* (États-Unis).

NSDAP - *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (Parti national-socialiste des travailleurs allemands).⁴

NSKK - *Nationalsozialistische Kraftfahrkorps* (Corps de transport nazi).

OFI - Office français d'information.

OKW - Oberkommando der Wehrmacht (Haut commandement de la Wehrmacht).

PAA - *Politisches Archiv des Auswärtiger Amtes*, Berlin (archives politiques du ministère des affaires étrangères)

PCF - Parti communiste français.

PNB - Parti national breton.

PPF - Parti populaire français.

PV - Procès verbal.

RG - Renseignements généraux.

RM - Reichsmark.

RNP - Rassemblement national populaire.

RSHA - Reichssicherheitshauptamt (Office central de la sécurité du Reich).

SA - Sturmabteilung.

SAGA - Strollad Ar Gelted Adsavet (Parti des Celtes relevés).

SBB - Strollad Broadel Breiz.

SD - Sicherheitsdienst (Office central de sécurité).

SEB - Société d'Édition Bretonne.

SHD - Service historique de la Défense (Vincennes).

SIPO - Sicherheitspolizei (Office central de la police de sécurité).

SS - Schutzstaffel.

SSP - Selbstschutzpolizei (Police de sécurité).

STO - Service du travail obligatoire.

TMP - Tribunal militaire permanent.

UDB - Union démocratique bretonne.

UF - Union fédérale.

URB - Union régionaliste bretonne.

UYV - Unvaniez yaouankiz Vreiz.

VVF - Vlaamsch Verbond van Frankrijk (Union flamande de France).

Introduction

« Pars, pars tout de suite sans regarder en arrière... Regagne ce monde maudit... Dans ce coffret, il y a des papiers... tu les publieras... Il faut que l'on sache qui j'étais... il faut que l'on apprenne comment je me suis vengé... »

Maurice Champagne, *L'île du solitaire*, 1913.

Il y a devant moi, accroché au mur, un petit gouvernail de bois, un baromètre dont l'aiguille est figée sur « Variable ». Gouvernail, en breton, se dit *stur*, et ce mot résonne particulièrement là où je suis, dans le bureau d'Olier Mordrel, qui anima entre 1934 et 1943 une revue baptisée de ce même nom. Cette publication - « revue doctrinale officieuse du mouvement » selon son propre créateur¹ - se proposait, entre autres, d'animer un laboratoire idéologique, un creuset intellectuel d'où devait surgir un cap tout tracé pour une Bretagne rénovée. L'éphémère revue concurrente, publiée en 1938 par les frères Delaporte, *War du ar Pal*, « Vers le But » en français, établissait également le cap vers une route au but lointain, titre d'un roman de la militante Jeanne Coroller publié dix ans plus tôt².

Les gens qui animaient ces publications s'étaient tous illustrés dans *Breiz Atao*, successivement organe de l'Union de la Jeunesse Bretonne, du Parti Autonomiste Breton, et du Parti National Breton. Le nom de *Breiz Atao* devait à l'origine être la traduction par un néo-bretonnant de « Bretagne toujours »³, mais sa traduction littérale serait plutôt « Bretagne constamment », ce qui témoigne, non pas d'une obsession paralysante⁴, mais bel et bien d'une détermination et d'un engagement indéfectibles qui, effectivement, ne se démentirent jamais. Tant et si bien qu'en 1975, après avoir traversé la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'océan Atlantique, l'Argentine, être revenu en Europe, avoir vécu en Espagne pour finalement s'installer dans le pays bigouden, Mordrel

1 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, Paris, A. Moreau, 1973, p. 186.

2 DANIO C., *La route au but lointain: Announ*, Saint-Brieuc, O.-L. Aubert, 1927.

3 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, *op. cit.*, p. 7, note 1.

4 MORVAN F., *Le monde comme si. Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, Arles, Actes sud, 2002, p. 199.

continua, à longueur de pages, de tracer sa *voie bretonne*, « en dehors des recettes fournies par les doctrines politiques des différentes écoles françaises »⁵. En 1989, près d'un demi-siècle après la dissolution du Parti National Breton, un ancien militant affirma à Raymond Delaporte, jadis chef du PNB, qu'il était resté son guide, ainsi que celui des jeunes, sur la route vers le but final⁶. On ne saurait mieux affirmer une direction choisie, consentie, assumée vers un point aussi fixe que flou.

Pourtant, la majorité des études actuelles portant sur le mouvement breton des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale conclut sur une dérive de ce mouvement. Il s'agira ici de la « dérive fasciste »⁷, et là de la « dérive droitière »⁸, ailleurs d'une « dérive identitaire »⁹ ou encore des « dérives inexcusables »¹⁰ du mouvement breton. Le recours au vocabulaire marin pour écrire l'histoire du mouvement breton ne date pas d'hier. Les militants d'autrefois, comme les chercheurs d'aujourd'hui, savaient filer la métaphore maritime. Ainsi, c'est *À contre-courant*, que Théophile Jeusset intitulait sa biographie de militant breton¹¹. Au même moment, Mordrel, exagérant ce qu'il représentait alors dans le mouvement breton, se présentait en ces termes au non-conformiste allemand Friedrich Hielscher : « Je suis en ce moment pour ainsi dire le "führer" spirituel et idéologique de cette part du mouvement qui veut nager à contre-courant¹² ». Mordrel, qui avait rédigé après-guerre une méthode de crawl¹³, savait la difficulté et la détermination nécessaires aux progressions en eaux agitées et ne pouvait pas être pris en défaut de vocabulaire. Enfin, dans les années 1980, Raymond Delaporte, entamant la rédaction de ses mémoires, précisa :

« *Ne vo ket an danevell-mañ eta istor tud gouest da zichadennañ avel diroll ar brezel, met planedenn ur vag vihan taget gant ar gorventenn e kreiz ar mor, hag istor ar pezh en deus graet ar mestrouer hag e vartoloded evit klask kenderc'hel gant ho hent daoust d'an taolioù-mor betek porzh ar frankiz.* »¹⁴

Ce récit ne sera donc pas l'histoire de gens capables de déchaîner le vent fou de la guerre, mais le destin d'un petit bateau pris dans la tempête au milieu de la mer, et l'histoire de ce qu'ont fait le

5 MORDREL O., *La voie bretonne*, Quimper, Nature et Bretagne, 1975, p. 109-110.

6 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Yann Bouëssel du Bourg à Raymond Delaporte, 22 mai 1989.

7 PORHEL V., « Parcours d'un autonomiste breton (1976-1979) », dans *L'Ouest dans les années 68*, Rennes, PUR, 2012, p. 207 ; MORVAN F., *Miliciens contre maquisards. Enquête sur un épisode de la Résistance en Centre-Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2010, p. 201.

8 CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique. Le mouvement breton de A à Z du XIXe siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 55 Cet ouvrage ne compte pas moins de 24 occurrences du mot « dérive », véritable leitmotiv sur quelques 430 pages.

9 MORVAN F., *Le monde comme si. Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, op. cit.

10 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », dans *Bretagne et identités régionales pendant la seconde guerre mondiale, Actes du colloque international réuni à Brest du 15 au 17 novembre 2001*, CRBC, Brest, 2002, p. 151 et 161.

11 KERAUDREN J.-Y., *À contre-courant*, Paris, Ed. Scorpion, 1965.

12 Fonds Mordrel, OM26 C2417, lettre d'Olier Mordrel à Friedrich Hielscher, 30 août 1966.

13 Fonds Mordrel, OM42 M250, manuscrit d'une méthode de crawl, non daté.

14 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, « *Perak skrivañ envorennou ?* » (pourquoi écrire des mémoires?)

patron et ses matelots pour chercher à tenir leur cap malgré les paquets de mer jusqu'au port de la liberté.

Aussi faut-il le dire clairement : il n'y a pas eu de dérive du mouvement breton, ni pendant les années 30, ni pendant la Seconde Guerre mondiale. L'idée de dérive du mouvement breton découle de la conviction qu'il n'existait pas de pente naturelle menant de l'autonomisme au fascisme. C'était donc fatalement une dérive qui l'y avait conduit¹⁵. Dans cette optique, la dérive est entendue comme déviation par rapport à une route prévue, à une destinée tracée, et sous-entend une prédestination des itinéraires politiques¹⁶. Or Marc Bloch l'avait dit en son temps : « L'histoire est, par essence, science du changement », avant de poursuivre, « sur ses feuilles de recherche, les lignes, dont les faits écoulés lui dictent le tracé, ne sont jamais des droites ; elle n'y voit inscrites que des courbes »¹⁷. Autrement dit : il n'y a pas de pente naturelle qui mène où que ce soit, ni au fascisme, ni même ailleurs. Partant, il ne peut y avoir eu de dérive du tout.

En fait, cette idée de dérive s'inscrit dans un débat qui dépasse la question bretonne et caractérise nombre d'études concernant les années 1930-1940. On évoque ici « la grande dérive » des pacifistes¹⁸, ou encore la « dérive intellectuelle et morale » d'un intellectuel non-conformiste¹⁹, ailleurs les « dérives collaborationnistes »²⁰, plus loin la « dérive fasciste » de Déat, Doriot et Bergery²¹, ou des autonomistes²². Dans les années 1980, à la faveur des travaux de Zeev Sternhell, s'est posée la question de l'existence d'un fascisme français. La polémique opposait les tenants de la « thèse immunitaire » pour qui la France était « allergique au fascisme », à ceux pour qui la France n'avait pas été épargnée par le système dont ses voisins faisaient l'expérimentation²³. Bien plus, c'est en France que Sternhell situe l'origine du fascisme. Il n'est pas de mon propos de m'étendre sur ces questions, mais le débat constitue un cas d'école applicable à l'histoire du mouvement breton. Une des pierres d'achoppement dans la polémique tient à la place de Vichy dans l'histoire de France. Parenthèse pour les uns, Vichy ne « représente ni un accident de parcours, ni une aberration »²⁴ pour

15 ARZALIER F., *Les perdants. La dérive fasciste des mouvements autonomistes et indépendantistes au XXe siècle*, Paris, La Découverte, 1990, p. 15 et 65.

16 DROUIN J.-C., « Georges Valois et le Cahier des Etats Généraux (1923-1925) », Bordeaux, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995.

17 BLOCH M., *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990 pour l'édition utilisée, p. 150.

18 BIONDI J.-P. et J.-J. BECKER, *La mêlée des pacifistes (1914-1945). La grande dérive.*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.

19 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2012, p. 819, au sujet de Bertrand de Jouvenel.

20 AZÉMA J.-P., « La clef générationnelle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1989, vol. 22, p. 9.

21 BURRIN P., *La Dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.

22 ARZALIER F., *Les perdants*, *op. cit.*

23 Sur ce débat, voir STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, *op. cit.*, p. 11 et suivantes ; SOUCY R., F. CHASE, J. PHILLIPS, et A. PROST, *Fascismes français ? 1933-1939 mouvements antidémocratiques*, Paris, Éditions Autrement, 2004.

24 STERNHELL Z., *La droite révolutionnaire, 1885-1914*, Paris, Gallimard, 1997, p. LXXIV.

d'autres. Il en va de même au sujet d'écrivains comme Brasillach, dont la lecture ne permettrait pas de considérer le fascisme comme une déviation, une aberration au sein d'une œuvre dégagée de la sphère politique²⁵. Ni lui, ni d'autres n'étaient hors de l'histoire. Or, en ce qui concerne la Bretagne, on a pu évoquer un « mariage contre nature »²⁶ entre autonomisme et nazisme, idée étrange qui suppose l'existence d'une nature autonomiste bretonne, vierge et pure, elle aussi allergique au fascisme, puisque dégagée de l'histoire. L'idée même, non pas de tentative, mais de « tentation fasciste » souvent reprise évoque un fruit défendu qui aurait exclu les Bretons d'un paradis sans histoires et sans histoire. Il suffit de voir à quel point ces dernières années les auteurs successifs qui se sont intéressés à l'histoire du mouvement breton n'en finissent pas de s'étonner de faits connus depuis les années 1970. On n'en revient pas que la Bretagne n'ait pas été épargnée par les idéologies des années 1930 ou par la Seconde Guerre mondiale. Ce constat est flagrant lorsqu'on envisage la question de l'antisémitisme qui, pire que tout, aura même été exprimé en langue bretonne. Il est pourtant admis depuis longtemps que « l'antisémitisme et le racisme que l'on rencontre dans le mouvement breton ne sont absolument pas des phénomènes exceptionnels, encore moins monstrueux : ils étaient dans l'air du temps »²⁷. À vrai dire, l'antisémitisme exprimé dans le mouvement breton n'a rien de surprenant pour l'époque, c'est plutôt le contraire, une attitude philosémite, qui aurait pu surprendre. En Bretagne comme ailleurs, le traumatisme et l'horreur de la Shoah ont incité à une lecture tronquée d'une période et de faits tenus désormais à distance, hors de l'histoire. De fait, la Bretagne, immaculée conception, ne saurait avoir connu de tels errements, comme la France, immunisée, aurait été épargnée par le fascisme. À ce sujet, la question n'est pas ici de savoir si oui ou non le mouvement breton avait des attributs fascistes : on s'en tiendra pour cela à des travaux qui font autorité sur ce point et affirment qu'il en fut ainsi²⁸. Mais justement, au sujet de l'héritage légué par le mouvement breton d'avant 1945 au suivant, ces mêmes recherches soulignent la filiation avec une « idéologie anhistorique »²⁹, ce qui est une façon de dire qu'un temps, le mouvement breton est sorti de son histoire. De fait, c'est toute une période de cette histoire bretonne que l'on a tâché de tenir entre parenthèses.

L'historiographie du mouvement breton mériterait une étude spécifique et étendue. Sans donc entrer dans les détails, on retiendra quelques axes, qui correspondent, dans les grande lignes, aux phases du syndrome de Vichy défini et affiné par Henri Rousso³⁰. Au martyrologe d'après-guerre et

25 RASSON L., *Littérature et fascisme, les romans de Robert Brasillach*, Paris, Minard, 1991, p. 26.

26 ARZALIER F., *Les perdants*, op. cit., p. 15.

27 SIMON P.-J. « Racisme et antisémitisme dans le mouvement breton des années trente », *Pluriel*, n°18, 1979, p. 30.

28 DENIS M., « Mouvement breton et fascisme. Signification de l'échec du second Emsav », *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours*, Actes du colloque de Strasbourg du 11 au 13 octobre 1974, Paris, PUF, 1977, p. 489-506.

29 *Id.*

30 ROUSSO H., *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1990 et *Vichy. L'événement, la*

à la mythologie militante de la fin des années cinquante et soixante, succéda le retour du refoulé, sous l'impulsion de jeunes militants qui établirent une distinction entre trois phases de l'« *emzao* », nom donné au mouvement breton par les militants eux-mêmes. Le début de la première période est – et semble voué à le rester – perdu dans les souvenirs d'un combat breton que l'on imagine venu de la nuit des temps. En revanche, le tocsin d'août 1914 sonnait bel et bien sa fin. Commence alors le second mouvement breton, de 1918 à 1945 où débute le troisième mouvement, qui s'étend jusqu'aujourd'hui. La mise en perspective des guerres saute aux yeux, mais si la première est exclue de la périodisation, la seconde fait partie de l'histoire du mouvement. Et pour cause : c'est justement l'action du mouvement breton pendant la Seconde Guerre mondiale qui justifie le découpage en trois phases.

La fin des années 1960 voit l'avènement d'une gauche bretonne décidée à marquer sa différence avec les milieux dont elle est issue. Née d'une scission avec le Mouvement pour l'Organisation de la Bretagne de Fouéré, l'Union Démocratique Bretonne, qui dénonce très vite le néo-nazisme et toute forme de fascisme en Europe³¹, se trouve dans l'obligation de marquer sa différence avec un personnel politique lié à un passé sulfureux. Dans le même temps, de nouvelles générations, saturées d'un gaullisme vivant ses derniers feux, sont attirées à la cause bretonne dans un contexte de *power flower* anti-fasciste et de *revival*. Ralliant diverses chapelles révolutionnaires, elles portent un regard suspicieux sur la Bretagne de la Seconde Guerre mondiale. Il s'est alors agi de tenir ce conflit et ceux qui s'y illustrèrent, à distance.

C'était d'autant plus nécessaire que les vaincus de 1945 avaient doublement perdu, puisque leurs choix politiques devaient peser lourdement sur la perception des revendications bretonnes après la guerre³². Or, les leaders du dit « second *emzao* » prétendaient encore jouer un rôle clé dans le troisième mouvement. D'où l'impératif de les pousser encore vivants dans la fosse commune de l'histoire : ne plus les voir, c'était, pensait-on, ne rien leur devoir. Le problème était de continuer à capter leur héritage sans en assumer la provenance ni accepter la culpabilité qui lui était liée. Simplement, les « enfants de Mordrel »³³ devaient tuer le père, dont on voulut croire qu'il n'avait rien inventé, rien apporté aux revendications bretonnes et, pire encore, les avait compromises.

Dans le même temps, de jeunes universitaires liés au mouvement breton entamèrent des recherches basées sur l'étude de la presse. Cette histoire, marquée par le matérialisme de son temps, s'attachait à comprendre l'échec du « second *emzao* » pour mieux asseoir le troisième. Inspirés par l'histoire sociale et marxiste, ces chercheurs envisagèrent le mouvement comme un tout sans

mémoire, l'histoire, Paris, Gallimard, 2001.

31 Éditorial du *Peuple breton*, n°29, avril 1966, p. 2 et 4.

32 Sur cette question voir Pascal Ory, op. cit., p. 200.

33 GEMIE S., *La nation invisible. Bretagne 1750-1950*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 292.

réellement tenir compte des responsabilités individuelles. Effectivement, l'analyse des flux sociaux est semblable à l'étude des courants marins et peut se contenter d'identifier des masses d'eau, des caractéristiques de vitesse, des directions, des températures, sans s'obliger au suivi individuel des molécules qui composent le courant³⁴, lequel anonymise autant qu'il déresponsabilise. Bertrand de Jouvenel – dont l'engagement au PPF est aujourd'hui bien connu³⁵, et qui perdit un procès contre l'historien Zeev Sternhell à ce sujet³⁶ – l'avait bien compris. Il présenta son autobiographie en ces termes : « Pendant trois quarts de siècle tout juste, j'ai été porté par le flux de l'histoire à travers une longue suite de scènes différentes, voyageur qui n'a pas choisi son itinéraire, fêtu sensible et conscient emporté par le fleuve »³⁷. Cette présentation lui était pratique, mais elle correspondait également à une époque où dominait l'histoire sociale, conçue comme histoire du collectif, du nombreux³⁸, des déplacements de masse et non des trajets individuels. Or l'histoire c'est d'abord les hommes, que l'on ne peut plus simplement considérer comme le jouet de marées sur lesquelles ils n'ont pas prise³⁹. Il résulta de cette histoire sociale une raison supplémentaire d'occulter les acteurs d'avant 1945. On s'est donc contenté de rapides portraits de ceux en qui on ne voulut voir que « des petits bourgeois francisés avant les classes populaires [...] confrontés individuellement tant au monde traditionnel qui leur devient étranger qu'au monde industriel dans lequel ils n'ont aucun pouvoir ; incapables de réaliser le lien social dans le présent, ils se disent liés par un patrimoine où la langue et l'histoire sont les biens les plus chers ; et ce faisant ils s'engagent dans le fascisme, préparant eux-mêmes la triste fin du second *emsav* »⁴⁰.

À partir de la fin des années 1970, de rares voix prétendirent que l'histoire du mouvement n'était plus un sujet tabou⁴¹. Mais, tout en invitant à dépasser le trauma⁴², d'autres voix se demandèrent « quel intérêt il peut y avoir à revenir sur l'histoire du mouvement breton pendant la guerre alors qu'on dispose d'ouvrages solides et lucides ? »⁴³. Ces derniers sont cependant variablement connus. On retiendra ceux de Bertrand Frelaut et de Kristian Hamon⁴⁴ – souvent repris – qui constituent des études étayées de l'action bretonne au milieu du 20^e siècle. Mais, surtout, force est de constater que la référence, malheureusement souvent négligée, reste le livre d'Alain Déniel, publié il y a près de

34 PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31, n° 1, p. 7.

35 DARD O., *Bertrand de Jouvenel*, Paris, Perrin, 2008.

36 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche, op. cit.*, p. 819.

37 JOUVENEL B. de, *Un voyageur dans le siècle, 1903-1945*, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 15.

38 LES ANNALES, « Tentons l'expérience », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, vol. 44, n° 6, p. 1319.

39 WEBER E., *La France des années 30. Tourments et perplexités*, Paris, Fayard, 1994, p. 13.

40 DENIS M., « Mouvement breton et fascisme », art. cit., p. 505.

41 CASSARD J.-C., « Aux origines du nationalisme breton », *Phuriel*, n°18, 1979, p. 91.

42 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 166.

43 *Id.*

44 FRELAUT B., *Les nationalistes bretons de 1939 à 1945*, Brasparts, Beltan, 1985 ; HAMON K., *Les nationalistes bretons sous l'occupation*, Le Relecq-Kerhuon, An Here, 2001.

quarante ans⁴⁵. Tout se passe comme s'il était préférable, aujourd'hui, de ne plus parler de toutes ces choses. S'évertuer à en faire l'histoire participerait d'une offensive parisienne caractérisée par une « délectation à diaboliser le comportement des Bretons pendant la Seconde Guerre mondiale »⁴⁶ ou serait le fait de « maniaques de la délation [prenant] plaisir à noircir encore le tableau, notamment au détriment de subalternes et en éclaboussant leurs enfants »⁴⁷. Et de s'intéresser, modérément, dans ce qui tenait davantage du panégyrique que de la biographie, aux morts, ou à des personnages périphériques, voire hors-course. C'est par exemple le militant communiste et bretonnant Yann Sohier, qu'une mort précoce, en 1935, préserva de la radicalisation du PNB et de la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi Émile Masson, intellectuel libertaire, en l'honneur de qui fut organisé un colloque international. Clairement, on veut croire que le mouvement breton est venu de la gauche : il aurait dérivé avant d'y revenir. Mieux encore, si l'on veut s'intéresser à « la complexité de la vie, en expliquant les parcours individuels et les grands enchaînements historiques »⁴⁸, il est préférable de s'intéresser aux Bretons résistants⁴⁹, même si les liens directs entre leur engagement résistant et leurs convictions bretonnes sont inexistantes et reconnus tels⁵⁰.

Aussi, l'histoire du mouvement breton semble verrouillée. Désormais elle bégaye. De façon symptomatique, les études les plus récentes ne sont plus le fait d'historiens, mais d'autres personnalités qui écrivent sur le passé. Cramponnées à la Seconde Guerre mondiale, fond de commerce jamais démodé, elles tendent à occulter des travaux déjà anciens, tout en les reprenant, agrémentés de force points d'exclamation et sans y apporter de grandes nouveautés⁵¹. Dans ces conditions, la mémoire⁵² tend à supplanter une histoire figée dans la certitude d'une dérive. Or je crois qu'on ne peut plus envisager l'histoire du mouvement breton sans voir qui était à la barre, à quel moment et pourquoi.

Le mouvement breton, de 1919 à 1945, a été multiforme et s'est exprimé dans divers domaines. D'emblée, c'est dans celui de la politique que j'inscrirai ma recherche. Parmi les théoriciens et meneurs politiques, on retiendra, par ordre alphabétique François Debauvais, Raymond Delaporte, Yann Fouéré, Célestin Lainé, Olier Mordrel. François Debauvais est une des figures les plus connues du mouvement, en raison de son omniprésence entre 1920 et 1940, de son tempérament

45 DÉNIEL A., *Le mouvement breton, 1919-1945*, Paris, Maspéro, 1976.

46 MONNIER J.-J., *Résistance et conscience bretonne (1940-1945). L'hermine contre la croix gammée*, Fouesnant, Yoran embanner, 2007, p. 374.

47 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 165.

48 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 166.

49 MONNIER J.-J., *Résistance et conscience bretonne (1940-1945)*, op. cit.

50 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 155.

51 CADIOU G., *L'Hermine et la croix gammée. Le mouvement breton et la collaboration*, Paris, Mango éditions, 2001 ; MORVAN F., *Le monde comme si. Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, op. cit.

52 Voir par exemple les travaux d'Yves Mervin et le blog qu'il anime sur devoirdememoireenbretagne.wordpress.com.

suractif et du mémorial que lui a érigé sa femme, Anna Youenou, qui entre 1974 et 1983 lui consacra six volumes⁵³. Ceci dit, plusieurs raisons incitent également à l'écartier. La première tient à la disparition supposée de ses archives⁵⁴. Une partie d'entre elles a pu être utilisée et publiée par sa femme. Ce qu'elle choisit de dévoiler témoigne bien plus de son propre militantisme et d'un amour éperdu qui ne sont pas la préoccupation de l'historien politique. Mais à supposer que ces archives seraient encore accessibles, toutes intéressantes qu'elles puissent être concernant d'autres acteurs ou événements marquants de l'histoire du mouvement, il y a fort à parier qu'elles ne feraient pas de Debauvais un théoricien de premier plan. L'homme est connu pour son rôle de perpétuel gérant. « Grand commis »⁵⁵ de *Breiz Atao*, il est surtout administrateur du journal et du parti, pour lesquels il s'évertue continuellement à lever des fonds. Une lecture attentive de sa bibliographie témoigne de cette activité obsédante. D'appels à souscriptions en avis aux abonnés, Debauvais cherche de l'argent, pour le journal, pour la propagande, pour les élections, pour son imprimerie. Là est l'essentiel de son œuvre, qui par ailleurs ne découle ni d'une pensée inspirée, ni de fulgurances. Cruel mais probablement dans le vrai, Mordrel, avec qui il fit tandem pendant vingt ans, prétend qu'« il jaillissait de son crâne plus de cheveux, dont il avait un paillason, que d'idées. Il se contentait de ramasser celles des autres et de les assembler au petit bonheur la chance »⁵⁶. Debauvais ne s'intéressait pas aux idées et semble-t-il n'en avait jamais eu⁵⁷. Certes Mordrel ne lui pardonnait pas d'avoir légué, sur son lit de mort, le nom de *Breiz Atao* à Lainé. Mais il ne fut pas le seul à avoir la dent dure contre lui. Paul Gaignet, ancien militant des années 1930, s'il souligna la ténacité, la volonté et l'ambition de « Deb », se souvint également d'un piètre administrateur, qui avait mené l'imprimerie du parti à sa perte, d'un « maquereau »⁵⁸ qui volait le soir dans la caisse du magasin de sa femme. La lecture des articles de Debauvais dans *Breiz Atao* semble confirmer ces témoignages, en tout cas sur les points politiques. Pour lui, la Bretagne est un Eldorado méconnu que l'État français a fait tomber et a maintenu dans la clochardisation. Témoignant par ce sempiternel refrain de sa propre angoisse face à une promotion sociale qui lui reste inaccessible du fait de sa pauvre instruction et de sa personnalité sans nuance, le tout sur fond de crise économique, Debauvais n'a qu'un remède à proposer à tous les maux dont souffre la Bretagne : l'autonomie. Mais concrètement,

53 YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, tome 1, « Fondation et essor de Breiz-Atao », Rennes, Impr. Générale, 1974 ; tome 2, « La bagarre de l'avant-guerre », Rennes, Youenou 1975 ; tome 3, « Vicissitudes du nationalisme breton », Rennes, Youenou, 1977 ; tome 4, « Le temps des épreuves », Rennes, Youenou, 1978 ; tome 5, « Le destin des fidèles », Rennes, Youenou, 1980 ; tome 6, « Après la tourmente », Rennes, Youenou, 1983.

54 Jacques Quatreboeufs, ancien animateur de la revue *La Bretagne réelle*, prétend que les papiers de Debauvais auraient été détruits à la mort de sa femme (entretien téléphonique du 21 août 2013). À ce sujet, j'ai également contacté des membres d'une famille rennaise, jadis proche d'Anna Youenou, qui ne m'ont pas répondu.

55 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 41.

56 *Ibid.*, *addenda*.

57 Fonds Mordrel, OM17 C378, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 3 mars 1979.

58 Jacques Gallo (alias Paul Gaignet), « Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens », *La Bretagne réelle-Celtia*, n°361, octobre-novembre 1974, p. 4324-4328.

il ne propose rien. De fait, le mouvement breton a connu des personnalités plus riches. Il existe en effet un quatuor dont l'apport au mouvement a dépassé, et de loin, les contingences matérielles, et qui offre de plus l'avantage de former un ensemble cohérent.

En 1947, alors qu'il est caché à Rome et tente de rejoindre l'Irlande, Olier Mordrel présente à Seán MacBride les quatre chefs qui ont échappé à la police en 1944-45 : Yann Fouéré, directeur du journal *la Bretagne* et inspirateur du Comité Consultatif de Bretagne pendant la guerre ; Raymond Delaporte, chef du PNB à la même époque ; Célestin Lainé, instigateur et chef spirituel de l'Unité Perrot, troupe supplétive de la police allemande mise sur pieds en 1943 ; et enfin lui-même⁵⁹. Avant guerre, ces quatre personnages ont tous contribué à *Breiz Atao* et à *Peuples et Frontières*. Excepté Delaporte, ils ont écrit dans *Stur*. En 1940, Mordrel fonda *L'Heure Bretonne* dont il fut vite exclu au profit de Delaporte, que Lainé soutenait. Fouéré fonda *la Bretagne* qui entra en concurrence concertée avec *L'Heure Bretonne*. Mordrel relança *Stur*, un temps en sommeil, qui devint une des références idéologiques des hommes de Lainé. Après-guerre, tous connurent la fuite, l'exil, le procès et la condamnation. On les retrouva ensuite dans les mêmes revues : Delaporte, Mordrel et Fouéré écrivirent dans *Ar Vro* ; Mordrel, Lainé et Delaporte publièrent dans *Al Liamm* ; Lainé, Mordrel et Fouéré le firent dans *l'Annual book of the Celtic League*. Tous enfin revinrent en Bretagne, vivants ou morts⁶⁰ et y ont une sépulture. En dépit du volume très dissemblable de leurs publications, l'impact de leur action fait de tous des fantômes omniprésents dans les débats qui jalonnent l'historiographie du mouvement breton. Au-delà de leurs alliances ou mésententes - conjugaison de l'individuel et du collectif⁶¹ – ils sont les représentants d'une génération.

Il existe plusieurs définitions du concept de génération. On peut s'accorder sur celle que propose Dilthey⁶², qui l'envisage sous les traits d'un petit groupe parfois divisé mais lié par un événement ou changement survenu pendant une période de réceptivité, compte tenu la latence que l'impact de l'événement a sur une classe d'âge. Une génération, marquée par un même événement, vit dans un « ensemble générationnel ». Dans cet ensemble, des groupes se constituent, qui s'approprient différemment l'événement originel⁶³. Ainsi, la génération est davantage une communauté de système idéologique qu'un « senti commun ». L'événement fondateur suscite une « problématique majeure » qui provoque des réponses contradictoires formant un système idéologique. La génération dépend de « l'esprit du temps », de la formation intellectuelle, de l'environnement économique, politique,

59 Fonds Mordrel, OM23 C1511, lettre d'Olier Mordrel à MacBride, 4 juillet 1947.

60 Les cendres de Lainé ont été apportées en Bretagne et répandues à saint-Aubin-du-Cormier en 1984. Il a cependant une sépulture au cimetière de Ploudalmézeau.

61 WINOCK M., « Les générations intellectuelles », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1989, n°22, p. 17.

62 Cité par WINOCK M., *L'effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*, Vincennes, T. Marchaisse, 2011, p. 8 et suivantes.

63 MANNHEIM K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, p. 52 et 60 ; SIRINELLI J.-F., « Générations intellectuelles », *Les cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6, p. 5-18.

démographique, social, culturel qui forme une *Weltanschauung*⁶⁴. Dans ce cadre, l'hypothèse d'une génération intellectuelle tous les 10 ans semble faire l'unanimité⁶⁵ et l'on distingue donc une stratigraphie générationnelle. Les quatre chefs bretons s'inscrivent dans « la queue de génération »⁶⁶ de celle du feu⁶⁷, appelée en Allemagne « *Kriegjugendgeneration* », « *Sachliche Generation* »⁶⁸, « génération inutile »⁶⁹, ou encore « génération courte », qui couvre les naissances comprises entre 1900 et 1910 et qui, après 1918, fournit nombre de déracinés et de déclassés⁷⁰. Ce cadre ne doit évidemment pas être envisagé sans nuances : la date de naissance importe moins que l'événement matriciel⁷¹. Ainsi, on peut affiner encore les choses et distinguer des groupes au sein d'une même génération. Il y aurait ainsi les « aînés », nés avant 1900, qui ont fait la guerre, les « cadets » entre 1900 et 1905, qui l'ont connue, et enfin les « benjamins », « qui n'ont gardé de la guerre que le souvenir d'étranges grandes vacances, et dont la révolte raisonnable en restera à "patiemment et sagement comprendre le monde" afin de s'y faire une place »⁷². Dans une certaine mesure, la distinction entre les deux derniers groupes est opérante en ce qui concerne Mordrel, le « cadet », et les trois « benjamins », arrivés plus tardivement au combat breton. Sept ans de militantisme séparent les premiers engagements de Mordrel de l'entrée en lice de Delaporte et Lainé ; et dix ans de l'arrivée de Fouéré. Ceci dit, si Delaporte et Fouéré peuvent, dans une certaine mesure, incarner une révolte « raisonnable », en tout cas patiente et plutôt attentiste, Lainé non. Et les liens qui se font et se défont entre ces quatre hommes témoignent des nombreuses passerelles qui existent entre « cadets » et « benjamins ».

La principale césure reste l'année 1900. Elle sépare ceux qui ont fait la guerre de ceux qui ne l'ont pas faite⁷³. Jean Prévost, dans *Notre Temps*, constate :

« Il y a donc un abîme, deux époques séparées par un seul jour, une heure, entre le plus jeune mobilisé de la classe 18, dernière classe combattante, et le plus ancien de la classe 19, qui

64 WINOCK M., *L'effet de génération*, *op. cit.*, p. 11-12. Il faut ici comprendre le terme de *Weltanschauung* dans son acception actuelle de vue métaphysique du monde, de conception globale de la vie et de la condition de l'homme dans le monde.

65 *Ibid.*, p. 10.

66 *Ibid.*, p. 15.

67 Sur la « génération des hommes de la guerre », voir PROST A., *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, tome 1 p. 4, et tome 2 p. 174.

68 « Génération de jeunesse de guerre » ou « génération concrète », voir WOHL R., *The Generation of 1914*, Cambridge, Harvard University Press, 1979, p. 65-68.

69 PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar. Années de crise de la modernité*, Paris, Aubier, 1995, p. 28-33.

70 KELLER T. et F. RAPHAEL, « André Malraux - Ernst Von Salomon. Autobiographie et acte », dans *Biographies au pluriel: interculturalité, couples, mise en scène, langue, littérature, société*, Strasbourg, France, Presses universitaires de Strasbourg, 2001, p. 89-131 ; Jean-François Sirinelli parle quant à lui de « génération de 1905 » dans SIRINELLI J.-F., « Générations intellectuelles », *op. cit.*

71 AZÉMA J.-P., « La clef générationnelle », *op. cit.*, p. 6.

72 TREBITSCH M., « Le groupe "philosophies" de Max Jacob aux surréalistes (1924-1925) », *Les cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6, p. 35. C'est l'auteur qui souligne.

73 DUROSELLE J.-B., *La décadence, 1932-1939*, Paris, Imprimerie nationale, 1979, p. 183. Sur cette question, voir également SIRINELLI J.-F. (dir.), *Les cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6.

commence les générations jeunes et les grandes espérances brisées de l'après-guerre »⁷⁴.

C'est, entre autres, la génération des Luchaire, Daniel-Rops, Lamour, Mounier, Jouvenel, Jardin, Maxence, Maulnier, Marc, Galey, qu'on a qualifiés de non-conformistes français⁷⁵. C'est aussi celle de Mordrel, né en 1901, Delaporte en 1907, Lainé en 1908 et Fouéré en 1910. S'adressant aux « moins de trente ans » de 1933, Pierre Brossolette présente cette génération :

« Cette génération a été ardente, et elle a été malheureuse. Ce qui l'a marquée, c'est d'avoir ouvert les yeux sur un monde en folie. Elle n'a pas connu l'avant-guerre, avec ses certitudes trompeuses, sa foi dans le progrès, son intellectualisme tranquille et sa morale toute faite. Dès que nous avons regardé autour de nous, c'est le plus effroyable gâchis que nous avons vu : la guerre avec ses vies sacrifiées, ses souffrances mortelles, ses mensonges, sa haine et sa férocité ; la paix, avec son absurdité, sa violence et ses rodomontades patriotiques ; l'après-guerre avec ses appétits, ses combines et sa médiocrité. [...]

Nous sommes entrés dans la vie à un moment où la mort seule avait de la grandeur, mais où elle était absurde »⁷⁶.

En effet, ils ont vécu la Grande Guerre adolescents ou enfants, ils sont arrivés trop tard pour pouvoir y participer, mais ils s'en disent nés⁷⁷. Mordrel se revendique ainsi d'une génération moderne, « celle qu'a pétri cet événement mondial : la guerre », qui réunit les « hommes neufs » face aux « hommes usés »⁷⁸. Bien qu'ils aient manqué la bataille victorieuse, les graves enfants de cette « génération sans sourire »⁷⁹, nés « sous le signe de la force »⁸⁰, qui avaient accepté l'idée de leur propre mort, ont mûri trop tôt, tant ils ont vite été marqués par le politique⁸¹. En Allemagne, on peut y ajouter la frustration de subir la défaite sans avoir pu combattre⁸². L'historiographie récente du premier conflit mondial est marquée par la place de « l'expérience de guerre en tant qu'expérience de la violence » et ses conséquences à court, moyen et long terme⁸³. Les sociétés européennes ont connu une *brutalization*, c'est-à-dire un ensauvagement et une diffusion nouvelle

74 PRÉVOST J., « La coupure de 1919 », *Notre Temps*, 9 juillet 1933, n° 201-202, p. 630.

75 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.

76 BROSOLETTÉ P., « Pour les moins de trente ans d'aujourd'hui », *Notre Temps*, 9 juillet 1933, n° 201-202, p. 633. Je remercie Jean-René Maillot d'avoir porté ce texte à ma connaissance.

77 RACINE-FURLAUD N., « Du mouvement à la revue Clarté : jeunes intellectuels "révolutionnaires" de la guerre et de l'après-guerre, 1916-1925 », *Les cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6, p. 19.

78 Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1-2 et O.M., « Hommes neufs et hommes usés », *Breiz Atao*, n°36, 17 février 1929, p. 1.

79 FOUCHARD D., *Le poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, PUR, 2013, p. 100.

80 ALIX R. et G. RIOU, *La nouvelle jeunesse. Enquête auprès des jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Valois, 1930, p. 31.

81 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 158.

82 INGRAO C., *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Fayard, 2010, p. 35.

83 BEAUPRÉ N., *Le traumatisme de la Grande Guerre, 1918-1933*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 18.

de représentations et de pratiques violentes⁸⁴. Ce concept est parfois discuté en limitant l'impact du conflit à l'expérience du combat. Or la *brutalization* n'implique pas forcément le contact direct avec le feu. Les expériences de guerre doivent s'entendre au pluriel et tenir compte des civils⁸⁵. On sait quelle chape de plomb la Grande Guerre faisait peser sur la société française d'après 1918⁸⁶. Il a déjà été remarqué par ailleurs que bien que n'ayant pas connu les traumatismes des combats, des personnes témoignaient des « écroulements du temps »⁸⁷ que ces derniers pouvaient représenter. En effet, l'homme soumis à la violence de la guerre se retrouve dans un état d'*estrangement*. Cette solitude ultime, cette étrangeté au monde se transmet à la descendance qui essaiera de faire entendre ce qui ne peut être tu. Dans cette optique, si la mobilisation des enfants pendant la Grande Guerre est un sujet bien exploré en France⁸⁸, on commence seulement à s'intéresser aux conséquences sur la « génération des enfants de la guerre »⁸⁹ tant il paraît aujourd'hui clair que la Première Guerre mondiale ne s'est pas arrêtée en 1918 et semble éternelle⁹⁰. On évoque à ce propos une « guerre continuée »⁹¹. Même si dès 1927, en France, les anciens combattants s'intéressaient déjà à l'impact de la guerre sur les jeunes et dans la psychologie sociale⁹², de telles études ont surtout concerné l'Allemagne⁹³. Le premier conflit mondial y est en effet la première expérience commune aux intellectuels de la « génération inutile » de l'entre-deux-guerres, qui seront les piliers du nazisme⁹⁴. Le « destin d'enfants de 14-18 »⁹⁵ est celui d'une jeunesse abîmée par la guerre qu'aucune auréole guerrière ne récompense. Pire encore, héritière d'un combat inachevé, elle se heurte vite à une économie stagnante, à un marché du travail surchargé. Dans les années 30, une partie de cette « génération inutile » se retrouve aux extrêmes de l'éventail politique, le sentiment d'impuissance face à la crise étant compensé par un emploi démonstratif de la force⁹⁶. Elle se caractérise également par un conflit d'autorité qui se traduit, entre autres, par une contestation de la gérontocratie au pouvoir. Beaucoup ont grandi sans père durant la guerre et ont connu des difficultés matérielles, ce

84 MOSSE G.L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette-Littératures, 1999.

85 BEAUPRÉ N., *Le traumatisme de la Grande Guerre*, op. cit., p. 231 et 234.

86 DUROSELLE J.-B., *La décadence*, op. cit., p. 183.

87 DAVOINE F. et J.-M. GAUDILLIÈRE, *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006, p. 29-38.

88 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, op. cit. ; AUDOIN-ROUZEAU S., *L'enfant de l'ennemi (1914-1918). Viol, avortement, infanticide pendant la Grande guerre*, Paris, Aubier, 1995.

89 DROIT E., « Jeunesse allemande et sortie de guerre dans la zone d'occupation soviétique (1945-1949) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2010, n° 108, p. 99-111.

90 FOUCHARD D., *Le poids de la guerre*, op. cit., p. 15-19.

91 BECKER A., « Messianismes, héritage de la violence, totalitarisme », *Encyclopédie de la Grande Guerre - 1914-1918*, Paris, 2004, p. 1151-1162.

92 PROST A., *Les anciens combattants et la société française*, op. cit., tome 1, p. 132.

93 REULECKE J. et L. SEEGER (dir.), *Die Generation der Kriegskinder, historische Hintergründe und Deutungen*, Giessen, Psychosozial-Verlag, 2009.

94 INGRAO C., *Croire et détruire*, op. cit., p. 19-40.

95 *Ibid.*, p. 450.

96 PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar*, op. cit., p. 28-33.

qui explique l'éloignement des nouvelles générations à l'égard des normes sociales et morales admises jusque-là⁹⁷. En France, du fait de la victoire, l'impact de l'expérience de guerre n'est pas tout à fait le même. Cependant, le traumatisme reste profond, notamment en ce qui concerne la relation à la génération des pères, des combattants⁹⁸. « Il est difficile d'avoir quinze ans à la fin d'une guerre qui a duré si longtemps et creusé tant de vides dans la génération précédente, note Touchard. En 1930, un fossé sépare ceux qui ont fait la guerre et ceux qui ne l'ont pas faite »⁹⁹. Les pères ont en effet consenti à un sacrifice pour leurs enfants, devenus par le fait une justification des combats. En 1928, dans une enquête sur la jeunesse, Roland Alix rapporte les propos d'un étudiant : « les jeunes gens, dit-on, regardent devant soi. Nous sommes une génération qui a le devoir de regarder derrière soi et de voir clairement quels sacrifices ont été consentis pour que nous soyons ce que nous sommes... »¹⁰⁰. Ces enfants avaient donc à assumer une « dette de sang » qui a durablement influencé leur relation au père et donc leur jeunesse¹⁰¹. Cette culpabilité d'une guerre faite pour eux induit un fardeau en décalage avec un âge qui aurait dû rester insouciant : les fils des héros doivent vivre en héros¹⁰². Leurs pères deviennent un modèle hors d'atteinte, dont il leur est extrêmement compliqué de se montrer digne¹⁰³ : en conséquence, ils sont progressivement tenus à distance ; leur autorité en vient à être contestée. Fille de pères devenus étrangers et « monuments écrasants » à la fois¹⁰⁴, cette génération s'est construite dans la confusion d'une guerre atroce et sublimée. Il n'est donc pas étonnant que l'entre-deux-guerres, sur fond de crise économique, se caractérise par un questionnement identitaire profond autour des idées de nation, d'autorité, de morale¹⁰⁵ et que les années 30 soient des années de transition et de mutation¹⁰⁶. À ce propos, Roland Alix constate :

« À chaque grande époque de l'histoire universelle, les mêmes questions ont été posées. Il était peut-être plus facile jadis de répondre par des prédictions justes. C'est qu'une longue transformation avait préparé l'esprit, la forme et la parure du siècle qui s'annonçait. Des hommes travaillaient à être pères : ils mettaient leur « gloire » à façonner les caractères essentiels d'un monde qu'ils ne connaîtraient pas. Au contraire, notre génération en est encore à rechercher la trame subtile qui la relie au passé ! »¹⁰⁷

97 *Ibid.*, p. 69-103.

98 CABANES B. et G. PIKETTY (dir.), *Retour à l'intime: au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009.

99 TOUCHARD J., « L'esprit des années 1930, une tentative de renouvellement de la pensée politique française », dans ANDREU P. et T. PAQUOT, *Révoltes de l'esprit, les revues des années 30*, Paris, Éd. Kimé, 1991, p. 195-229.

100 ALIX R. et G. RIOU, *La nouvelle jeunesse*, *op. cit.*, p. 112.

101 FOUCHARD D. et A. BECKER, *Le poids de la guerre*, *op. cit.*, p. 151-152.

102 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, *op. cit.*, p. 18.

103 FOUCHARD D. et A. BECKER, *Le poids de la guerre*, *op. cit.*, p. 162-163.

104 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, *op. cit.*, p. 63.

105 LABORIE P., *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale, 1936-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 72.

106 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, Paris, PUF, 2002, p. 3.

107 ALIX R. et G. RIOU, *La nouvelle jeunesse*, *op. cit.*, p. 15.

Cette rupture générationnelle amène à voir dans l'entre-deux-guerre des années sans pareilles. Ambiance installée par toute une kyrielle de groupements « non-conformistes » visant à réformer le pays, mêlant dans un flou politique soigneusement entretenu, nombre de marginaux et de dissidents politiques venus de tous bords¹⁰⁸, cet « esprit des années 30 » est celui dans lequel ont évolué Mordrel, Delaporte, Lainé et Fouéré.

Il existe plusieurs façons pour désigner ceux qu'il est coutume de nommer les « non-conformistes » dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. Ici on évoque les « nouvelles relèves », là ce sera la « révolution conservatrice » ou le « nouveau nationalisme », plus loin le « fondamentalisme national »¹⁰⁹. Aucun terme n'est parfaitement adapté à la grande variété des situations et mouvements proposés par la jeune génération d'après-guerre, mais aucun n'est faux non plus : toutes ces formules qualifient localement l'arrivée agressive de la génération de 1900-1910 dans le débat politique, une « génération révolutionnaire » aux moyens matériels souvent réduits, en marge des partis et des mouvements préexistants, mais d'une grande effervescence idéologique¹¹⁰. Pour la France et la Belgique, l'appellation de « relèves » fonctionne, mais pas pour l'Allemagne ni pour le Royaume-Uni. Les chronologies de ces mouvements, diversement marquées par l'ombre portée de 14-18, diffèrent aussi selon les pays. Allemagne et France ne connaissent évidemment pas la même périodisation¹¹¹. La complexité de la situation s'intensifie si l'on envisage les nombreuses passerelles qui existaient entre les mouvements français et allemands¹¹². À ce titre, l'influence de la révolution conservatrice allemande sur les nationalistes bretons de l'entre-deux-guerres a déjà été signalée¹¹³. Car c'est une caractéristique de ces mouvements que d'être tournés vers l'étranger et l'Europe¹¹⁴. L'existence d'une version bretonne de ces mouvements ne me servira pas de prétexte pour proposer une énième appellation : sans que l'on ne doive y voir de distinction de sens j'utiliserai indifféremment les termes de « non-conformistes », mot de passe répandu et pratique, ou de « relèves ». Le principal est de s'entendre sur ce que ces mots désignent. Après la Grande Guerre, et surtout dans les années 30, des jeunes gens éduqués ont souhaité remplacer les élites politiques et intellectuelles jugées défailantes¹¹⁵. Contestant le « désordre établi », remettant en cause la famille,

108 BURRIN P., *La Dérive fasciste, op. cit.*, p. 69.

109 DESCHAMPS É. et O. DARD (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre. Racines, réseaux, projets et postérités [actes du colloque international d'histoire organisé à Luxembourg les 16, 17 et 18 mars 2005]*, Bruxelles Bern Berlin, P.I.E.-Peter Lang, 2005, p. 23.

110 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30, op. cit.*, p. 28.

111 DESCHAMPS É. et O. DARD, « Conclusions », dans *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre, op. cit.*, p. 427.

112 KELLER T., « La morphologie culturelle de Leo Frobenius et les troisièmes voies en France. L'exemple d'un transfert culturel transversal », dans *Ibid.*, p. 285.

113 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 160.

114 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente, op. cit.*, p. 8.

115 DESCHAMPS É. et O. DARD, *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre, op. cit.*, p. 15.

l'école, la vie sociale et politique¹¹⁶, ils prônent une révolution des idées afin de bâtir un monde nouveau. En rupture avec leur époque, ils pointent du doigt une crise de la civilisation. À mi-chemin entre une démocratie considérée comme usée et les régimes autoritaires ou totalitaires inspirés du fascisme et du communisme, ils cherchent une troisième voie, qui se prétend ni à gauche, ni à droite¹¹⁷ : « par derrière le président, tournant le dos à l'Assemblée »¹¹⁸. Contre les principes abstraits de 1789, faisant la promotion de « l'homme réel », ils sont antiparlementaires, contre l'étatisme et la centralisation paralysante¹¹⁹, ils inscrivent leur projet de société dans le cadre européen, car le cadre national n'a plus de raison d'être¹²⁰. Dernière caractéristique, et non des moindres, ces groupes n'ont qu'une portée limitée et ne sont guère en situation de changer brusquement la société¹²¹. Dans cette constellation politique, Mordrel, Delaporte, Lainé et Fouéré ont constitué ce qu'on appelle des « groupes concrets »¹²² : réunis autour d'une revue ou d'un leader, ils sont les petites pièces d'un système auquel elles donnent vie. *Breiz Atao*, *Stur*, *Peuples et Frontières*, *War du ar Pal*, puis *l'Heure Bretonne* et *la Bretagne* furent autant de rouages du non-conformisme européen, qui marqua le début du 20^e siècle. C'est dans cette optique qu'il faut ré-envisager l'histoire du mouvement breton, en replaçant les hommes dans leur temps, et en essayant de voir comment ils y évoluent. L'itinéraire d'un Bertrand de Jouvenel, rapporté au monde des relèves des années 30, est peu original¹²³ : mais qu'en est-il de celui d'un Mordrel, serpent venimeux du jardin d'Eden breton ? Il ne faut cependant pas confondre contextualisation et banalisation qui, s'attachant à complexifier les faits, les transforme en explications anesthésiantes où toute responsabilité est diluée. Le procédé a été souvent observé en ce qui concerne les recherches sur la collaboration¹²⁴. Ce problème de la responsabilité, du choix, de l'engagement, est au cœur de la démarche biographique.

Pendant de longues années, le genre biographique a eu mauvaise presse dans le monde universitaire. Suspectée d'idéologie, de mystification parfois, trop populaire pour être prise au sérieux, rejetée par l'École des Annales¹²⁵, la biographie a connu un retour fracassant dans les

116 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, op. cit., p. 599.

117 MERLIO G., *Ni gauche ni droite. Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres [actes du colloque, Bordeaux, 1991]*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 9-11 ; STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, op. cit., p. 531.

118 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire*, Montrouge, Impr. moderne, 1933, p. XII.

119 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 198 et 205-207.

120 DESCHAMPS É. et O. DARD, *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre*, op. cit., p. 15.

121 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 399.

122 WINOCK M., *L'effet de génération*, op. cit., p. 12.

123 DARD O., *Bertrand de Jouvenel*, op. cit., p. 382.

124 LABORIE P., *L'opinion française sous Vichy*, op. cit., p. 333.

125 MOMBERT S. et M. ROSELLINI, *Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui XVIIe-XXIe siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012, p. 7-29.

années 1980, qui a forcé les historiens à y faire face¹²⁶ et à la théoriser, notamment en explicitant le rapport personnel du chercheur à son sujet¹²⁷. Se posait entre autres la question de sa pertinence. La biographie ne pourrait être qu'un « portrait, l'exploration raisonnée d'un personnage, dynamique dans la variété, insaisissable dans sa forme »¹²⁸. En cela il s'agirait d'ordonner artificiellement une vie en essayant de lui donner un sens, parfois au mépris de la chronologie¹²⁹. À ce stade il est de coutume¹³⁰ d'évoquer *l'illusion biographique* de Bourdieu¹³¹, de prétendre que l'on n'y succombera pas, puis de passer à autre chose. Cette illusion mérite pourtant d'être précisée et discutée. La biographie, selon Bourdieu, supposerait l'existence comme dotée de sens, à la fois signification et direction. Insufflant une cohérence fictive à la vie, elle n'est que la « projection par où le biographe, par empathie, s'identifie à son objet »¹³². On ne peut contester l'existence ponctuelle d'un tel projet narcissique¹³³, qui, tout bien pesé, s'étend bien au-delà du genre biographique, de l'histoire elle-même, de la recherche enfin, pour toucher toute démarche productive, quelle qu'elle soit. Il convient même d'en tirer parti : comment espérer comprendre l'homme en refusant de l'être soi-même ? Sans pour autant verser dans l'altro-biographie¹³⁴ – où la biographie devient autobiographie –, on peut décider d'assumer cette part de narcissisme qui, consciemment et modérément utilisée, n'est autre qu'une nécessaire empathie. Cette qualité peut être un moyen, non pas de chercher l'identification à l'objet étudié, mais de le comprendre « de l'intérieur », la propre expérience du biographe permettant de démêler celle du biographé. Autant être clair, cette pratique ne s'applique aisément qu'à des sujets à qui leur âge offre encore un maximum de possibles, où les points de rencontres entre les expériences personnelles des uns et des autres peuvent être nombreux : des enfants ou des adolescents, donc. Dans ses jeunes années, chacun aura fait l'expérience de lectures « magiques », de lieux romantiques investis d'une histoire ancestrale, de conversations intergénérationnelles privilégiées, d'une crise mystique, de la contestation de l'ordre établi, c'est-à-dire d'un questionnement identitaire adolescent, qui doit cependant être replacé dans son contexte et ne peut donc être confondu avec quelque identification que ce soit. Tout au plus peut-on évoquer une « connivence », qui prend un accent particulier lorsqu'elle s'applique à des sujets habituellement considérés comme « répugnants »¹³⁵. La chronologie, là encore, joue un rôle certain : la distance

126 MARIAN M., « L'histoire saisie par la biographie », *Esprit*, septembre 1986, n° 8-9, p. 125-131.

127 MOMBERT S. et M. ROSELLINI, *Usages des vies*, op. cit., p. 10.

128 TADIÉ A., « La biographie littéraire à l'anglaise », *Critique*, 7 juin 2012, n° 781-782, p. 553-564.

129 TRÉBITSCH M., « Les folies de Byron », dans *Problèmes & méthodes de la biographie*, Paris, Publications de la Sorbonne Histoire au présent, 1985, p. 211-212.

130 PROCHASSON C., *François Furet. Les chemins de la mélancolie*, Paris, Stock, 2013, p. 12.

131 BOURDIEU P., « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, n°62, p. 69.

132 KOFMAN S., *L'Enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Galilée, 1985, p. 36.

133 LORIGA S., *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 254.

134 Dominique Viart, cité par DOSSE F., *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 52.

135 J'emprunte cette expression à NIKOLSKI V., « La valeur heuristique de l'empathie dans l'étude des engagements "répugnants" », *Genèses*, mars 2011, n° 84, p. 113-126.

avec les enfants que ces quatre chefs furent, est plus facile à envisager qu'avec les hommes politiques qu'ils devinrent. Le 1^{er} avril 1912, Raymond Delaporte écrit à sa mère gravement malade. Il l'assure qu'il est bien sage, et lui dit qu'il a été à la messe faire bénir du buis et du laurier dont il glisse une feuille dans l'enveloppe à son intention, pour qu'elle guérisse vite¹³⁶. En vain. Près d'un siècle après, la découverte du buis conservé dans l'enveloppe peut troubler le chercheur qui se croit aguerré par l'exploration de mètres linéaires de boîtes Cauchard¹³⁷. De même, les souffrances, réelles, de certains de ces hommes devenus adultes peuvent susciter de la compassion, non pas celle qui inspire la pitié, mais celle qui permet la compréhension. Comprendre n'est ni justifier ni excuser, l'empathie n'est pas l'adhésion. Et comprendre, ce n'est pas non plus tomber dans le piège téléologique – pendant de la tentation narcissique –, qui consiste à donner un sens à une vie, lorsqu'elle parvient à son terme. L'écueil est d'autant plus redoutable que les hommes ici envisagés ont pu se persuader qu'ils avaient un destin tracé.

À ce titre, Lainé constitue un cas d'école. Ses écrits sont parsemés d'allusions à sa « nécessité », en quoi il voit l'accomplissement de sa destinée et la négation du hasard ou de la force de l'événement. Dès les années 1940, il imagine sa vie comme découpée en cycles répondant à une règle mathématique, qu'il matérialise en dessinant un totem biographique.

« J'avais 16 ans quand j'adhérai – 1^{ère} période de ma vie. 1908-1924. Je savais 32. j'aurais 24 ans fini études alors homme utilisable.

2^e période – 8 ans. 16-24 ans- 1924-1932. Veillée d'armes. se termine sur 1^{er} interrogatoire de la police et 1^{er} KD¹³⁸-

époque des Congrès – la vie dans le Parti.

3^e période 4 ans. 24-28. 1932-1936- Lille et le métier. Mentoniez et le travail de loin. – se termine sur 1^{ère} prison – 15 jours. Je suis obligé de vous mettre en état d'arrestation –

4^e période. 2 ans. 1936-1938. secrétaire du parti – travail en Bretagne – se termine sur 2^e prison 3 mois. 2^e KD4. 37 2^e KD12 en 38.

5^e période 1 an – 38-39. Pré-guerre – Alertes quand en prison en 38 (Tchéco) résolue sans guerre- En septembre pareil (affaire du bateau, départ par Tourcoing église – André prisonniers. Procès – Deb OM – Quoi en 39 me disais-je ? fin vie ? Le Rythme est rompu –

136 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 1^{er} avril 1912.

137 Ce phénomène de « connivence » participe également de la relation du chercheur avec ses sources plus qu'à son sujet. Le lieu de consultation, le contact physique avec le document, véritable Belle au bois dormant parfois, la mise au jour de vies oubliées, ou de souffrances produisent un « effet de réel » qui participe du « goût de l'archive ». Il convient donc de distinguer, autant que possible, cette « paléo-thérapie » de l'empathie elle-même. À ce sujet, voir OFFENSTADT N., *L'historiographie*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 31 ; FARGE A., *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

138 Le « KD » est le *Kadervenn*, sillon de combat, petit groupe para-militaire mis sur pieds par Lainé à la fin des années 1930. *Mentoniez* est le titre de la méthode de mathématique en breton qu'il publia en 1934. « Deb » est le surnom de Debauvais, « OM » celui de Mordrel.

6^e période – Depuis 39 – Guerre- Prison – juin 40 libération – Pontivy jusqu’à mi-août- Puis Gouézec jusqu’en novembre ? – puis maison – puis re-Gouezec – Pâques 1941. »¹³⁹

En 1955 il reprend le même cycle décroissant de chiffres pairs et y ajoute un second, croissant, de chiffres impairs : 1 an pour 1939-1940 (la prison), 3 pour 1940-43 (le retour aux affaires bretonnes), 5 pour 1943-1948 (la « route d'Allemagne »), et enfin 7 pour l'Irlande, de 1948 au jour où il couche cette suite sur papier¹⁴⁰. On pourra douter de la pertinence de la démarche, qui lui permet toutefois de donner un sens à son existence et l'invite à envisager logiquement son propre avenir par renversement des cycles. Il faut absolument en tenir compte pour comprendre le personnage. Olier Mordrel apporte un témoignage qui va dans le même sens :

« Il est bon de se représenter que cette génération de 1919 a agi spontanément, soulevée par l'amour incontrôlable de la patrie et l'étrange force de son destin, qui déjà prenait par la main des enfants sortant du collège pour les conduire inexorablement au baignoire ou au poteau d'exécution ». ¹⁴¹

Mordrel sert ici les besoins de la cause. En privé, il constate, désappointé, que « l'histoire n'a pas de sens »¹⁴². C'est à la croisée de ces deux démarches, autour de l'idée d'un déterminisme, réel, imaginaire ou refusé, que peut se situer l'autre aspect de *l'illusion biographique*.

Bourdieu nie l'initiative individuelle et exalte les contraintes normatives, la force de *l'habitus* qui suppose l'inscription du sujet dans une multitude de champs successifs, c'est-à-dire dans ses relations avec « l'ensemble des autres agents engagés dans le même champ et affrontés au même espace des possibles »¹⁴³. Les facteurs politiques, économiques et sociaux, l'éducation, la famille, les amis, les loisirs, le travail, les lectures doivent effectivement être au cœur du travail biographique. C'est en ce sens qu'il faut considérer Mordrel, Delaporte, Lainé et Fouéré comme représentants de l'esprit des années 1930 ; pour cela il est nécessaire de les aborder de front et non dans des études séparées. Mais l'effet de génération induit ne doit pas conduire à une adhésion sans conditions à la vision finalement déterministe proposée par Bourdieu : les divergences que l'on observera entre ces quatre chefs témoignent de la liberté qui guide leurs actes¹⁴⁴. *L'illusion biographique* est elle-même le produit d'un temps où le processus d'élaboration des décisions était méconnu¹⁴⁵. La psychologie a longtemps prétendu que les relations nouées dans l'enfance déterminaient le destin d'un individu. On pouvait trouver dans l'enfance, toujours décisive, des sujets biographés, la trace de pré-structurations, d'événements affectifs, de traumatismes, de normes, de définitions sociales expliquant un

139 CRBC, fonds Lainé, CL1 M1, début d'autobiographie, 1941. C'est l'auteur qui souligne.

140 CRBC, fonds Lainé, CL2 M165, notes, souvenirs et réflexions.

141 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 57.

142 Fonds Mordrel, OM2 M35, dossier « Introduction ».

143 BOURDIEU P., « L'illusion biographique », op. cit., p. 72.

144 Ces divergences ont pu être observées entre Ernst Von Salomon et André Malraux, par KELLER T. et RAPHAEL F., « André Malraux - Ernst Von Salomon. Autobiographie et acte », dans *Biographies au pluriel*, op. cit., p. 126.

145 LEVI G., « Les usages de la biographie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, n°44, p. 1329.

itinéraire désormais balisé. Or, si le biographe peut raconter l'enfance de son sujet et y trouver, parfois à raison, l'hypothétique germe de ce qu'il est devenu, il ne doit pas oublier que l'histoire n'est pas réductible à celle des relations affectives entre enfant et adulte¹⁴⁶, ni à une quelconque loi, serait-elle sociale¹⁴⁷. Les frères Delaporte et Fouéré, enfants, s'imaginaient certes rédacteurs en chef d'un organe de presse ou écrivains. Mais rien dans le passé de Mordrel n'indiquait qu'il se retrouverait à 70 ans à vendre des sandwiches sur les plages espagnoles, et Fouéré à élever des homards en Irlande.

Cependant, réfuter le déterminisme absolu n'implique pas de s'illusionner sur la toute puissance du sujet¹⁴⁸, dont l'action serait indépendante du passé et obéirait seulement à la logique de la situation présente. Il semble plutôt que les mécanismes de décision participent d'une interaction entre passé et présent, rencontre dans laquelle aucun élément ne domine l'autre inéluctablement : « la situation présente "décide" souvent ce qui du passé va pouvoir resurgir et agir au cœur de l'action présente »¹⁴⁹. Le passé, lorsqu'il surgit, semble remanié après-coup face à de nouvelles situations¹⁵⁰. Aussi, le biographe doit-il se situer au croisement entre déterminisme et liberté, entre individu et groupe. Il doit « faire naviguer sa barque entre la conjoncture et la structure »¹⁵¹, entre « l'initium de la naissance et les aléas de l'histoire de l'homme incarné qui s'ouvre à l'autre et saisit des possibilités de se construire une biographie plurielle »¹⁵². Cette position intermédiaire permet au biographe d'éviter de croire qu'il trouvera la clé de la compréhension d'une vie, cette dernière étant, on le verra, forcément plurielle, du fait de la traversée du temps¹⁵³.

C'est finalement là toute la problématique du rapport entre la biographie et l'histoire : écrire la vie de quelqu'un permet-il d'éclairer l'époque dans laquelle il a vécu¹⁵⁴ ? La réponse est oui, si l'on considère que « dans la vie d'un individu, nous voyons plusieurs facteurs à l'oeuvre - les facteurs politiques, sociaux et économiques, auxquels on s'attend, naturellement, mais aussi l'éducation, les réseaux familiaux et d'amitié, les activités de loisirs, les lectures, le travail, et ainsi de suite. De cette manière, reconstruire une vie peut être une forme d'histoire totale à une échelle limitée »¹⁵⁵. La

146 GAULÉJAC V. de, M. PAGÈS, et A. ERNAUX, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité. Lettre de Annie Ernaux*, Paris, Hommes et Groupes, 1991, p. 37.

147 LAHIRE B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 2001, p. 235.

148 GAULÉJAC V. de, M. PAGÈS, et A. ERNAUX, *La névrose de classe, op. cit.*, p. 273.

149 LAHIRE B., *L'homme pluriel, op. cit.*, p. 62-65.

150 *Ibid.*, p. 53.

151 HANDOURTZEL R., « Sur les trajectoires individuelles dans la vie politique », dans *Problèmes & méthodes de la biographie, op. cit.*, p. 90.

152 KELLER T. et F. RAPHAEL, « Introduction » à *Biographies au pluriel, op. cit.*, p. 8.

153 DOSSE F., *Le pari biographique, op. cit.*, p. 414.

154 LORIGA S., *Le Petit x, op. cit.*, p. 259 et suivantes.

155 JORDANOVA L., *History in Practice*, Londres, Arnold Publishing, 2000, p. 41, cité par CHASE M., « Le tournant biographique de l'histoire ouvrière », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 23 juillet 2012, n°104-105, p. 26-31.

biographie permet alors une entrée dans la restitution d'une époque¹⁵⁶, elle est le reflet des problèmes d'un temps¹⁵⁷, mais surtout, elle peut être importante là où la recherche stagne. En effet, la découverte de documents personnels permet d'envisager de nouvelles pistes, de réorienter les problématiques. Il en est ainsi par exemple de l'histoire du mouvement ouvrier, qui bénéficie des apports de la prosopographie ou de la biographie individuelle confrontée à celle du groupe, et « postule à la découverte, dans les entrelacs des itinéraires, des logiques qui éclairent les positionnements des militants »¹⁵⁸. Cette approche par réseaux permet de « déconstruire l'objet parti politique »¹⁵⁹, et finalement d'envisager l'histoire des hommes autrement que dans l'anonymat de la masse. Dans cette optique, la biographie, et à plus forte raison les biographies entremêlées d'hommes cherchant une troisième voie, constituent un genre hybride, à la croisée de l'individu et du groupe, entre la raison et les émotions¹⁶⁰.

Jusqu'à présent, on a surtout cherché à comprendre pourquoi le mouvement breton avait échoué. Pourquoi aucune classe du peuple breton n'avait suivi ces hommes isolés¹⁶¹ ? Pourquoi une si grande incompréhension s'était-elle instaurée entre la minorité militante et la majorité de la population¹⁶² ? En d'autres termes, on trouvait étrange que des marginaux n'aient pas pris le pouvoir en Bretagne. Je pense que la véritable question est ailleurs et réside dans ce que demande le narrateur dans *Lord Jim* : « Pourquoi ce garçon si jeune avait quitté son pays pour aller à l'aventure et venir si loin à travers tant de dangers ? »¹⁶³. Autrement dit, puisque la politique se structure au carrefour de la raison et des émotions¹⁶⁴, pourquoi une poignée de jeunes gens se sont-ils engagés et ont-ils persévéré tant d'années dans un combat incertain, source de permanentes déconvenues, parfois dramatiques, non seulement pour eux et leur entourage, mais aussi pour la population bretonne ? Il est complexe d'expliquer les raisons réelles de l'engagement militant¹⁶⁵, d'autant plus que ceux qui en témoignent brouillent les pistes : « Qui pourra jamais sonder le mystère de la vocation de chacun, dire pourquoi certains entendent l'appel, que d'autres le refusent ou le

156 DOSSE F., *Le pari biographique, op. cit.*, p. 7.

157 MAYEUR J.-M., *L'abbé Lemire, 1853-1928 : un prêtre démocrate*, Paris, Casterman, 1968, p. 9.

158 GROppo B., C. PENNETIER, et B. PUDAL, « Mouvement ouvrier. Renouveau comparatiste et biographique », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 23 juillet 2012, n°104-105, p. 1-5.

159 PRIGENT F., « Pour une prosopographie des militants politiques et syndicaux en Bretagne (1940-1968) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 23 juillet 2012, n°104-105, p. 49-56.

160 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme. Le passé d'une illusion*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 253 et suivantes.

161 CASSARD J.-C., « Aux origines du nationalisme breton », *Pluriel*, 1979, n° 18, p. 91-97.

162 DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 166. Moi-même je n'ai pas échappé à cet exercice, voir CARNEY S., « Le mouvement breton dans l'entre-deux-guerres », *Toute l'histoire de Bretagne*, Skol Vreizh., Morlaix, 2003, p. 686-695.

163 CONRAD J., *Lord Jim*, Paris, Gallimard, 1982, p. 337.

164 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme, op. cit.*, p. 253.

165 PORHEL V., « Parcours d'un autonomiste breton (1976-1979) », Rennes, PUR, 2012, p. 216 et BLOTTIÈRE N., *Trajectoires de la collaboration radicale en Bretagne. 1940-1948 : de l'occupation à l'Épuration*, Rennes II, 2001, p. 7.

négligent ? », demande Yann Fouéré¹⁶⁶. On remarque qu'il évoque ici davantage l'idée d'une vocation d'ordre religieux, que l'attrait clairement exprimé pour la cause bretonne. Cette dernière ne semble pas être déterminante, comme en témoigne Paul Gagnet, lui aussi militant breton :

« Je ne pense pas me tromper beaucoup en affirmant que tous ceux qui se lancèrent dans la lutte entre les deux guerres le firent d'un élan instinctif et non raisonné. La tentative de rationalisation, souvent maladroite, n'intervenait qu'ensuite et, poussés dans les cordes, nous aurions finalement justifié notre engagement en disant comme Martin Luther : "Je ne puis faire autrement !" »¹⁶⁷

Là encore, le flou reste total quant aux motivations, qu'il faudra tenter de démêler. Autre problème : une fois engagés, comment ont-ils tenu ? Pendant 20 ans ces hommes ont entendu dire que leur cause était sans objet et leur engagement ridicule ; la fraternité interceltique qu'ils appelaient de leurs vœux les a immédiatement déçus ; ils ont subi en permanence l'incompréhension, voire l'hostilité de la population. Pour finir, même les Allemands ne voulaient plus entendre parler d'eux. Pourquoi cet entêtement à vouloir affronter le rejet, à le souhaiter même, peut-être ? Mordrel était architecte de formation, Lainé était ingénieur diplômé de Centrale, Fouéré et Delaporte étaient docteurs en Droit. Ces hommes comprenaient bien ce qui leur arrivait ; ils étaient lucides, la plupart du temps, quant à l'impact de leur action. Comment, dans ces conditions, comprendre leurs choix politiques ? Cette question a déjà été posée concernant Brasillach, dès son procès. Comment un homme si intelligent, « cultivé jusqu'au bout des doigts »¹⁶⁸ avait-il pu se fourvoyer à ce point ? Cette question, qui a plus récemment été posée par Dominique Fernandez au sujet de son père, collaborateur rallié au P.P.F.¹⁶⁹, ou par Gérard Guégan concernant Jean Fontenoy, intellectuel engagé dans la L.V.F.¹⁷⁰, revient finalement à porter un jugement de valeur, mais a le mérite d'ouvrir la porte à des explications d'ordre historique et psychologique. De fait, à mi-chemin entre les portraits de personnalités fortes et l'histoire du mouvement breton, je proposerai ici le parcours croisé de ténors d'un mouvement pluriel. L'exercice n'est pas sans écueils, surtout lorsqu'il s'agit de biographies d'intellectuels. Tout est affaire de mesure. Comme un musicien, le biographe doit savoir composer avec les silences.

« Que peut bien retenir le biographe d'un philosophe ou d'un intellectuel qui ne soit déjà-là dans son œuvre ? La biographie est, dans ce domaine, au point de paroxysme de sa tension aporétique, et

166 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 13.

167 Paul Gagnet, « Notre histoire bretonne contemporaine aux heures difficiles. Olier Mordrel, Breiz Atao. Histoire et actualité du mouvement breton », *Skoed*, n°VII, 1974-75, p.5-7.

168 KAPLAN A.Y., *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, 2001, p. 176 ; RASSON L., *Littérature et fascisme, les romans de Robert Brasillach*, op. cit., p. 7.

169 FERNANDEZ D., *Ramon*, Paris, Grasset, 2009, p. 21-22.

170 GUÉGAN G., *Fontenoy ne reviendra plus*, Paris, Stock, 2011.

semble disqualifiée. Par définition, l'homme de pensée se donne à lire au travers de ses publications et non dans ses à-côtés »¹⁷¹, observe François Dosse qui, s'appuyant sur les études menées sur Wittgenstein ou Arendt, conclut finalement que la vie est indissociable de l'oeuvre. Olier Mordrel le savait si bien, qu'il avoua s'être livré lui-même dans sa *Galerie bretonne*, compilation des portraits de militants qu'il côtoya. Aussi, le biographe est-il amené à aborder la vie privée de son sujet, si elle a influencé son oeuvre et l'a constitué comme intellectuel¹⁷². La difficulté majeure réside alors dans la nécessité de trouver la bonne distance « entre la curiosité et l'indiscrétion »¹⁷³. La mauvaise réputation du genre tient vraisemblablement au fait que la tendance du biographe à s'engouffrer dans les fêlures de son sujet en fait un vulgaire voyeur¹⁷⁴. De plus, face à l'abondance documentaire, le danger est grand de tout vouloir dire : décontextualisant son propos, le biographe n'offre alors qu'un catalogue et non une analyse¹⁷⁵. L'abondance d'informations dont le biographe – véritable boulimique – n'est jamais rassasié, peut produire l'effet inverse et donner l'illusion que tout est sens : un tel excès et l'affichage d'une cohérence illusoire sont inhérents à l'approche biographique¹⁷⁶. Véritable bénédictin, le biographe n'en a jamais terminé face aux multiples pistes qui s'ouvrent en permanence devant lui. C'est qu'il en va de l'archive comme d'une drogue : plus on en trouve, plus on veut s'y adonner, s'y enivrer, en consommer au point de perdre le sens des réalités. Je sais que les chats de Lainé s'appelaient Poussy et Pissou ; je connais la fausse identité sous laquelle le gouvernement yougoslave, en 1946, devait donner à Mordrel des papiers pour l'aider à quitter l'Italie ; je sais que Fouéré a conservé toute sa vie dans ses papiers la photo d'une belle actrice découpée dans un magazine des années 30, que Delaporte a eu un train électrique à Noël 1912. À quoi bon ? L'impression de tout savoir, consécutive à la consommation immodérée de papiers, conduit parfois à une forme de plaisir peu compatible avec le sens des réalités, au risque d'éloigner de l'essentiel. Ceci dit, le cumul d'informations, source de vertige, permet aussi, même lorsqu'elles ne méritent pas d'être reproduites pour elles-mêmes, de connaître plus complètement le personnage, s'en imprégner, tout en le découvrant « de l'intérieur » : il permet l'empathie évoquée plus haut. Ainsi, la biographie est une double possession, du biographe par son sujet, et inversement. Le biographe doit donc savoir créer des silences. Ici on touche le problème majeur de qui tâche d'envisager le parcours d'hommes de certaines périodes à une distance où on entend le son du canon. La difficulté a déjà été observée concernant Joseph Barthélémy, ministre de Vichy¹⁷⁷. Elle

171 DOSSE F., *Le pari biographique*, op. cit., p. 399.

172 CERQUIGLINI B., « Une vie de philosophe », *Critique*, 7 juin 2012, n°781-782, p. 524-539.

173 ASSOULINE P., *Cartier-Bresson: l'oeil du siècle*, Paris, France, Plon, 1999, p. 16.

174 DOSSE F., *Le pari biographique*, op. cit., p. 11.

175 WINOCK M., « Histoires d'historiens », *Critique*, 7 juin 2012, n°781-782, p. 511-523.

176 PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », op. cit., p. 4-10.

177 TEYSSIER A., « Biographies et histoire politique : l'exemple de Joseph Barthelemy (1874-1945) », dans *Problèmes & méthodes de la biographie*, op. cit., p. 33-40.

l'est d'autant plus que, dans bien des cas, la justice intime l'ordre de jeter un voile pudique sur le passé. Les amnisties de 1951 et 1953, ont tenté de faire disparaître quelques années de l'histoire de France et imposer le silence aux historiens¹⁷⁸. Il en va de même pour la révision des procès dont ont pu bénéficier les frères Delaporte et Yann Fouéré, dans les années 50. Ainsi, dans un courrier du 8 décembre 2000, tapé avec une machine à écrire dont les anachroniques tampons ramènent le lecteur à l'époque aussi sûrement que la lettre est censée la lui faire oublier, Yann Fouéré écrivait au rédacteur en chef du journal *Ouest-France* :

« Monsieur le Rédacteur en Chef,

Au cours d'un entrefilet inséré dans votre journal d'hier le 7 Décembre 2000, et publié sous le titre "Les nationalistes bretons vus par le Nouvel Observateur" vous indiquez que j'étais "un des principaux acteurs du mouvement de collaboration"...

Le fait étant complètement inexact et au caractère diffamatoire je vous prie de préciser aux mêmes lieux et place dans votre page régionale Bretagne que, par jugement du Tribunal militaire de Paris rendu au mois de juin 1955 j'ai été acquitté de toute charge de "collaboration et d'intelligence avec l'ennemi".

Je n'ai donc aux termes de la loi française jamais été condamné de ce chef. Vous le savez d'autant mieux que vous avez vous même dans vos colonnes rendu compte à l'époque de cet acquittement.

Je me réserve tout droit de recours au cas où vous omettriez de signaler ces faits. A toutes fins utiles j'envoie copie de la présente lettre à l'un de mes avocats.

Veillez agréer Monsieur le Rédacteur en chef mes salutations confraternelles.

Yann Fouéré

Docteur en en droit, ancien secrétaire général du Comité Consultatif de Bretagne »¹⁷⁹

Mais même si l'amnistie ou les révisions de procès effacent juridiquement les faits sanctionnés, elles ne peuvent faire qu'historiquement ils n'aient pas eu lieu. On s'en tiendra dès lors à la seule perspective de faire de l'histoire et non un autre procès¹⁸⁰. Ainsi, d'une manière générale, les noms de personnages encore vivants, sauf s'agissant de personnages publics ou mentionnés dans d'autres publications, seront tus. L'historien cherche avant tout à comprendre et doit faire des choix.

Si tout ne doit pas être ramené à la lumière, tout ne pourra pas l'être non plus. Comme on le verra plus loin, oublis, pertes et destructions peuvent altérer la documentation. La frustration ici est

178 GACON S., « L'amnistie de la collaboration », dans BARUCH M.-O. (dir.), *Une poignée de misérables. L'épuration de la société française après la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 2003, p. 495.

179 IDBE, carton « Yann Fouéré vs Télégramme », lettre de Yann Fouéré au rédacteur en chef d'*Ouest-France*, 8 décembre 2000.

180 BARUCH M.-O. (dir.), *Une poignée de misérables*, op. cit., p. 14-15.

immense pour le chercheur qui pense perdre à l'emplacement de pages déchirées la chimérique clé de compréhension évoquée plus haut. Dans les années 1960, Célestin Lainé tient un cahier dans lequel il note ses impressions, réflexions, souvenirs, rêves. Quatre pages en ont été ôtées par Louis Feutren, ami fidèle exilé avec lui en Irlande, qui a pris la peine de préciser :

« Souvenirs d'enfance très personnels sans intérêt pour biographie- Le moins "private" se trouve ds d'autres écrits.

Pages remises à A. et J. »¹⁸¹

Il ne m'a pas été simple d'admettre qu'il me faudrait me passer de ces pages et d'autres encore. Cela aura pris le temps nécessaire pour interroger ces creux, à la manière dont Annette Becker a réussi à faire parler les silences de la guerre dans l'œuvre de Maurice Halbwachs¹⁸², avec des résultats variés en ce qui me concerne. Ce même Lainé, dans un souvenir qui tient davantage du dialogue introspectif, soulignait fort à propos que la quête du secret de chacun était illusoire :

« Vieux souvenirs – Quand l'enfant me dit, plein de défi : "Moi je n'ai rien à cacher !" je faillis lui répondre "Je ne te crois pas si pauvre que tu le prétends là" mais je ne voulais pas être dur et je répondis à côté "On peut être fier même des choses que l'on tient à cacher". Même et surtout car ces choses que conserve une jalousie intime sont bien souvent celles-là même qui font que l'on n'est pas banal »¹⁸³.

Il est vrai que Lainé avait beaucoup à cacher, bien qu'il n'ait rien renié de ses convictions, et qu'il s'imaginait, à raison, incarner ce que Bourdieu nomme les « trajectoires sociales improbables, donc rares »¹⁸⁴. Si les événements – la guerre en l'espèce – donnent une place exceptionnelle au rôle des hommes¹⁸⁵, c'est aussi leur part d'ombre qui aura conduit ces personnalités dans la lumière, toute crue qu'elle puisse être.

Aussi il ne sera pas question de raconter des vies dans leur intégralité, mais des tranches de vies, pour l'impact qu'elles ont pu avoir, non seulement sur l'histoire de ces hommes eux-mêmes, mais sur leur environnement à plus ou moins long terme. De fait, c'est la première moitié du 20^e siècle qui retiendra mon attention : de leur enfance, à l'aube de la Grande Guerre, sans laquelle on ne peut comprendre leur parcours¹⁸⁶, à leurs exils au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont donc des vies entières que je tâche de percevoir dans un temps réduit, non parce que ce temps est le résumé de toute une vie, mais parce que tout ce qui suit en dépend. Cette réduction du vécu n'est

181 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, Cahier 1961-70, page 58.

182 BECKER A., *Maurice Halbwachs. Un intellectuel en guerres mondiales, 1914-1945*, Paris, A. Viénot, 2003.

183 CRBC, fonds Lainé, CL1 M5, Journal d'Allemagne, 1945-47.

184 BOURDIEU P., *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 59.

185 LABORIE P., *L'opinion française sous Vichy*, op. cit., p. 228.

186 Cette borne chronologique a fait ses preuves dans LE MOIGNE F., *Les évêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2005.

pas sans répercussions sur le sujet : « Toute biographie ressemble à une tête de Jivaro : la miniaturisation fait grimacer »¹⁸⁷. Et en matière de réduction, force est de constater que les quatre chefs ont été particulièrement servis.

À l'exception des travaux sur le mouvement breton, dans lesquels on croise ces hommes qui ne sont jamais étudiés pour eux-mêmes, rares sont les textes qui les évoquent. Et encore ne s'agit-il que de quelques mentions rapides, à commencer par les ouvrages sur la collaboration¹⁸⁸. Mais si Pascal Ory cite les quatre chefs dans le corps de son texte, de même que Lozac'h dans son *Petit lexique de la deuxième guerre mondiale en Bretagne*¹⁸⁹, Venner ne fait apparaître Delaporte et Fouéré, « dénoncé à tort comme "collaborateur" », qu'au détour des péripéties diverses du PNB, objet d'une entrée dans le dictionnaire des partis et organisations qui clôture son ouvrage¹⁹⁰. Ailleurs, c'est un aspect particulier de leur parcours qui sera mis en avant. Ainsi, si Mordrel fait partie des *500 Bretons à connaître*¹⁹¹, c'est essentiellement son œuvre architecturale, théorique et construite, qui est présentée et analysée dans quelques ouvrages et notices¹⁹². En dépit des livres qu'il publia dans les années 1970, il n'apparaît pas dans les dictionnaires d'écrivains bretons¹⁹³, si ce n'est de manière détournée. On le retrouve ainsi dans une notice concernant Jean Merrien, avec qui il fonda l'association des étudiants bretons de Paris en 1925. De même, Fouéré est cité dans les notices de Florian Le Roy et Xavier de Langlais qui contribuèrent à son journal *la Bretagne*¹⁹⁴. Mordrel et Fouéré sont également mentionnés dans le dictionnaire de la correspondance de Céline¹⁹⁵. Le mouvement linguistique bretonnant donne à Delaporte et Mordrel une place un peu plus importante¹⁹⁶, mais les études concernant l'extrême droite française le négligent¹⁹⁷, malgré

187 BUISINE A., *Proust : samedi 27 novembre 1909*, Paris, J.-C. Lattès, 1991, p. 227.

188 ORY P., *Les Collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1976 ; VENNER D., *Histoire de la collaboration*, Paris, Pygmalion, 2000.

189 LOZAC'H A., *Petit lexique de la deuxième guerre mondiale en Bretagne: 1939-1945*, Spézet, Keltia Graphic, 2005.

190 VENNER D., *Histoire de la collaboration, op. cit.*, p. 687-689.

191 AVRIL J.-L., *500 Bretons à connaître*, Saint-Malo, Éditions l'Ancre de Marine, 1989, p. 168.

192 LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne 1904-1945. D'un renouveau des arts à la renaissance d'une identité*, Rennes/Saint-Brieuc, MSHAB/AMAB, 1995 ; BONNET P., P. DIEUDONNÉ, et D. LE COUÉDIC, *Bretagne, un siècle d'architectures : XXe*, Rennes Saint-Brieuc, Terre de brume AMAB, 2001 ; LE COUÉDIC D., *Ar Seiz Breur: la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, Plomelin, Editions Palantines, 2007 ; QUINTON M., J.-L. VIOLEAU, et A. ISTIN, *Architecture contemporaine en Bretagne, XXe-XXIe*, Spézet, Coop breizh, 2009, p. 114-115.

193 GONTARD M., *Dictionnaire des écrivains bretons du XXe siècle*, Rennes, PUR, 2002 ; LE QUINTREC C., *Littératures de Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1992.

194 LE NAIL B. et J. LE NAIL, *Dictionnaire des romanciers de Bretagne*, Gourin, Keltia Graphic, 1999.

195 RICHARD G., J.P. LOUIS, et É. MAZET, *Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline suivi d'une Chronologie épistolaire*, Tusson, Charente, Du Lérot éd, 2012.

196 ABEZEN, *Istor lennegezh vrezhonek an amzer - vremen*, Brest, Al Liamm, 1957 ; FAVEREAU F., *Anthologie de la littérature de langue bretonne au XXe siècle*, Morlaix, Skol Vreizh, 2001 ; RAOUL L., *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien vrezhonek*, s.l., Al Liamm, 1992 ; FAVEREAU F., *Littérature et écrivains bretonnants depuis 1945*, Landivisiau, Pays d'accueil des enclos et des Monts d'Arrée, 1992.

197 WINOCK M., *Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Seuil, 1994 ; LECOEUR E., *Dictionnaire de l'extrême droite*, Paris, Larousse, 2007 ; DUPRAT F., *Les Mouvements d'extrême-droite en France depuis 1944*, Paris, Éditions Albatros, 1972 ; CHEBEL D'APPOLLONIA A., *L'extrême-droite en France. De Maurras à Le Pen*, Nouvelle édition mise à jour, Bruxelles, Éd. Complexe, 1996.

l'influence qu'il a pu avoir sur la Nouvelle Droite et le GRECE. Lainé est essentiellement évoqué au sujet de son action au sein de l'Unité Perrot¹⁹⁸. Il est présenté comme celui dont l'œuvre a jeté l'opprobre sur l'ensemble du mouvement breton d'après-guerre, au détriment de tout autre aspect que ce soit. Quant à Fouéré, c'est essentiellement après son décès que des voix se sont manifestées à son sujet. Les postures furent tranchées : *Charlie Hebdo* y alla de son commentaire satirique, *le Télégramme* refusa de publier son avis mortuaire. C'était compter sans l'activisme familial qui, sur internet, parvint à capter nombre de marques de sympathie. Le Parti Breton, Adsav, Patria Nostra ou encore la Nouvelle Droite Populaire saluèrent en Fouéré le fédéraliste de *L'Europe aux cent drapeaux*, bien plus que l'animateur d'*Ar Brezoneg er Skol*, le fondateur de *la Bretagne* ou l'inspirateur du Comité Consultatif de Bretagne¹⁹⁹. À son sujet, le politologue Jean-Yves Camus souligne que « son aura personnelle dans les milieux bretons a transcendé les clivages politiques, même si ses héritiers les plus directs se trouvent sans aucun doute dans les milieux identitaires et chez les partisans de l'Europe des ethnies »²⁰⁰.

En définitive, il se dit peu de choses sur ces hommes hors du mouvement breton lui-même, et encore. On compte quelques articles à caractère biographique dans des revues confidentielles, et quelques rares travaux universitaires²⁰¹. La fiction, en revanche, n'a pas tardé à s'emparer d'eux. Ainsi, dès 1962, Michel Mohrt s'inspire de Lainé et du débarquement d'armes et tracts du Gwalarn dans *La prison maritime*²⁰². Ce même événement inspire Didier Daeninckx quelques quarante ans plus tard dans *La Mort en dédicace*²⁰³. Entre-temps, Saint-Loup, alias Marc Augier, donne aux personnages de *Plus de pardon pour les Bretons*²⁰⁴, les traits des militants de premier plan du mouvement des années trente et quarante. L'allusion est encore plus nette dans la bande dessinée

198 HAMON K., *Le Bezen Perrot. 1944. Des nationalistes bretons sous l'uniforme allemand*, Fouesnant, Yoran embanner, 2004.

199 Voir l'article d'Yves Pelle, « Le Parti Breton salue la mémoire de Yann Fouéré », publié le 25 octobre 2011 sur http://www.partibreton.org/index.php?option=com_content&view=article&id=124%3Ale-parti-breton-salue-la-memoire-de-yann-fouere&lang=fr. Pierre Vial salue la « belle leçon d'intelligence, de courage, de ténacité, d'indéracinable volonté de fidélité à un idéal » que recèle les ouvrages de l'éternel jeune sur <http://philippedelbauvre.blogspot.fr/2011/10/yann-fouere-present.html>, Identité Bretonne évoque « l'éternel étudiant » sur <http://identitebretonne.free.fr/?Yann-Fouere>.

200 <http://www.rue89.com/2011/10/23/mort-101-ans-de-yann-fouere-figure-de-l'autonomisme-breton-225855>

201 VALLIER D., *Célestin Lainé et le Bezen Perrot. Le courant dur du nationalisme breton*, Exposé pour M. Girardet, « Les Idées fascistes en Europe », 1969 (on trouvera cette référence au CRBC sous la cote CL5T66) ; GUIOMAR J.-Y., « Un séducteur dans le désordre : Olier Mordrel », *La Taupe bretonne*, novembre 1973, n° 5, p. 85-112 ; FOURNIS Y., *Le deuxième EMSAV: des nationalistes bretons en général et du Bezen Perrot en particulier*, Toulouse, mémoire de l'IEP, 1995 ; FOURNIS Y., *Stur. La « révolution conservatrice » bretonne*, Toulouse, Université des Sciences Sociales, 1996 ; HENRY L., *Le retour du mouvement breton après 1945 à travers le journal L'Avenir de la Bretagne*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2003 ; DE GOÛYON-MATIGNON M., « Yann Fouéré et le M.O.B. », *Tudjantil Breizh*, hiver 2009, n° 8, p. 9-17 ; LEACH D., *Fugitive Ireland. European minority nationalists and Irish political asylum, 1937-2008*, Dublin, Irlande, Four Courts, 2009 ; CARNEY S., « Célestin Lainé et le breton : la langue pour le combat », *La Bretagne linguistique*, n°16, CRBC/UBO, 2011, p. 151-197.

202 MOHRT M., *La Prison maritime*, Paris, Gallimard, 1961.

203 DAENINCKX D., *La mort en dédicace : deux nouvelles*, Lagrasse, Verdier, 2001.

204 SAINT-LOUP, *Plus de pardons pour les Bretons*, Paris, Presses de la Cité, 1971.

Breiz Atao, où le tempétueux missionnaire Odilon Verjus rencontre Célestin « l'aîné des enfants de ma sœur Soizik »²⁰⁵. Ce même Lainé et ses hommes sont au cœur du récit *La montagne rouge*, publié en épisodes sur le site internet de José Le Moigne²⁰⁶.

Il est vrai que ces ténors du mouvement furent des personnalités complexes. On en découvre quelques ressorts dans les portraits, parfois assassins, dont ils se gratifièrent mutuellement. Ainsi, Le Diberder, publiciste actif du mouvement breton, écrivit en 1937 à Marcel Guiyesse, lui aussi vieux militant :

« Les Delaporte sont très sincères, et Raymond, l'homme actif de la bande n'est pas un crétin ; mais c'est tout-de-même le moins brillant des trois frères, et son tempérament radical s'ajoutant à son manque d'envergure n'est pas sans annoncer en lui un homme aussi nuisible que les autres, ou davantage. »²⁰⁷

On doit évidemment nuancer les propos de Le Diberder, fameux dans le mouvement pour ne rien supporter ni personne, mais ce serait compter sans Mordrel, dont la plume pouvait être aussi acide, qui ne pardonna pas à Delaporte de lui avoir succédé à la tête du PNB et soumit l'animateur de la *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou*²⁰⁸ à sa plume acérée :

« Raymond avait été conçu par le Tout-puissant pour être inspecteur des cours de breton du diocèse jusqu'à la fin de ses jours, et c'est ce qu'il serait resté sans la très secrète, mais bien connue volonté de puissance de son petit frère. Érudit, savant même sur plus d'un sujet, dévoué comme un caniche à son idéal, il était à sa place, à morigéner maître et élèves, ou à discuter sans fin dans une réunion de linguistes du bien fondé d'un ZH. Organiser avec ordre et méthode, appliquer des règles étroites, travailler tard sous la lampe, c'était l'homme. »²⁰⁹

Fouéré, quant à lui se souvint d'un fils de la bourgeoisie locale, d'un militant « classique », réservé, davantage versé dans la culture que la politique, et finalement oublia aussi le chef²¹⁰. De fait, la question demeure de savoir pourquoi Delaporte a accepté la direction du parti en 1940. Théophile Jussset, militant particulièrement actif en son temps, n'en revenait pas :

« Ce garçon charmant, clérical bon teint et bourgeois renté du Finistère, n'était pas du tout incarné pour jouer le rôle de *führer* qu'un état-major botté de cuir, chemisé de noir et cravaté de blanc – celui-là – voulut lui imposer. »²¹¹

Avec davantage de recul, Fred Moyses, ancien militant de Nantes, exilé en Belgique, avoua à

205 Yann et Verron, *Odilon Verjus*, tome 5, « Breiz Atao », Paris, Lombard, 2001, p. 13.

206 <http://www.potomitan.info/lemoigne/index.php> consulté le 2 juillet 2013.

207 CRBC, fonds Denise Guiyesse-Luec, DGL2 C2, lettre de Le Diberder à Marcel Guiyesse, 12 mars 1937.

208 Confrérie du breton dans les écoles. Association destinée à promouvoir l'enseignement du breton dans les écoles libres.

209 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 97.

210 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 138-139.

211 KERAUDREN J.-Y., *A contre-courant*, op. cit., p. 63.

Mordrel :

« Raymond. Son patriotisme est indéniable ainsi que son talent d'organisateur [...] Il y avait en lui quelque chose de mou qui d'une part lui gagnait des sympathies car il faisait l'effet d'un très brave homme, mais en fin de compte empêchait qu'on le prenne trop au sérieux. »²¹²

Lucide mais discret, Raymond Delaporte savait que tout le monde le croyait facilement malléable²¹³. Cette image est tellement prégnante que Pascal Ory voit en lui un chef fragile et trop peu charismatique²¹⁴. À l'inverse, une vieille militante continua de vénérer en lui son Salazar breton²¹⁵. Delaporte reste à découvrir.

Il en va de même pour Lainé, dont la figure alimente les fantasmes. N'a-t-on pas prétendu avoir vu en Irlande, chez lui, un autel satanique²¹⁶ ? À vrai dire, le personnage disparaît sous les appellations. Ory en fait le « Deloncle breton »²¹⁷ ou encore un « *condottierre* antifrançais et néopaiën »²¹⁸. Pour ceux qui l'ont connu, il est « le grand inspiré »²¹⁹, un « curé léonard »²²⁰, mais aussi le « grand hérétique »²²¹, un « pleurnichard sentimental »²²². De fait, l'homme alimente un véritable folklore :

« Les Celtes antiques étaient fils de la Nuit. Il commence donc sa journée à la chute du jour et se met au lit quand le soleil quitte le sien. Emploi du temps qui lui impose d'insolubles problèmes en ce qui concerne ses rapports avec le reste de l'humanité, qui a conservé la fâcheuse habitude de vivre quand on y voit clair et de dormir quand on n'y voit plus, problèmes qui resteront insolutionnés jusqu'au dernier jour de ses activités. [...] Il enseigne encore à ses catéchumènes qu'il est bon de manger des petits-pois qui poussent au dessus de la terre et répugnant de se nourrir de pommes de terre qui poussent en dessous. Il évoque les avantages énormes qu'il y aurait à s'établir dans les arbres. Il leur apprend la façon "celtique" de marcher, qui consiste à poser la pointe du pied la première. Il est clair que seules les races d'esclaves posent d'abord le talon. »²²³

Mais on dit aussi que ce personnage froid dans ses actes, taciturne, entouré de mystères, qui faisait l'admiration des jeunes, était dans l'intimité « chaleureux et ne dédaignait pas les grosses plaisanteries de potaches et les histoires lestes »²²⁴. Si on le dit « très brillant et intelligent »²²⁵, on en

212 Fonds Mordrel, OM24 C1990, lettre de Fred Moysse à Olier Mordrel, 17 juillet 1953.

213 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

214 ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 197.

215 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Vefa de Saint-Pierre à Raymond Delaporte, non datée.

216 L'anecdote m'a été rapportée par Francis Favereau.

217 ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 197.

218 ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 197.

219 Fonds Mordrel, OM19 C774, lettre de Ronan Caouissin à Olier Mordrel, 10 mars 1984.

220 Témoignage de Mordrel rapporté par FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 218.

221 Fonds Mordrel, OM37 T80, tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 76.

222 Fonds Mordrel, OM26 C2556, lettre d'Ange Péresse à Olier Mordrel, 18 avril 1968.

223 Fonds Mordrel, OM37 T80, tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 77-78.

224 Gilbert Foix, « La mort de Célestin Lainé », *la Bretagne réelle-Celtia*, n°468, décembre 1983, p. 6247-6248.

225 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

fait également un « illuminé qui toujours prit pour des réalités palpables les ombres qu'il prenait plaisir à faire défiler sur les parois de sa caverne. »²²⁶ Fouéré le tint à distance et voulut voir en lui un homme « lointain, un peu irréel et perdu dans une sorte de contemplation intérieure, inaccessible au commun des mortels et que seuls des initiés pouvaient partager »²²⁷. Le juge Knell, à qui Lainé eut affaire en 1939, s'écria : « C'est un mystique logique ! »²²⁸, ce qu'un des proches de Lainé résuma quelques années plus tard en un seul mot : « cinglé »²²⁹. Conscient de cette image, il n'hésita pas, après-guerre, à jouer de son personnage, quand il écrivit : « Une affirmation qui me fera d'emblée considérer comme un farceur est celle que je suis né pour être sur la crête ultramoderne de la vague du progrès. »²³⁰

Le pittoresque de ces propos tranche avec les responsabilités qui lui sont attribuées : notamment la répression subie par le mouvement breton en 1944-45 ainsi que sa déroute d'après-guerre due au poids de son action au sein de l'Unité Perrot, qui se distingua par des opérations sanglantes en 1944. Ainsi, un rapport émis en 1947 par une délégation galloise venue juger de l'épuration en Bretagne estime que la France s'est servie des agissements de quelques extrémistes reconnus pour jeter le discrédit sur l'ensemble du mouvement. Joseph Matray lui emboîte le pas :

« Sur l'initiative d'un homme dont la responsabilité nous apparaît écrasante *vis-à-vis de la Bretagne*, une milice fut en effet créée et mise au service des Allemands. Cette milice commit des crimes sur lesquels nous sommes parfaitement informés et ce n'est certes pas nous qui demanderons l'indulgence. Encore distinguerons-nous entre le véritable responsable – nous n'hésiterons nullement à nommer Célestin Lainé – et les jeunes gens trompés par lui qui crurent venger la mort de l'Abbé Perrot assassiné en décembre 1943 et se virent enrôler dans une formation nazie dont ils ne pouvaient plus ensuite s'évader. »²³¹

Des années plus tard, Mordrel ne dit pas autre chose :

« Lainé, qui avait un grain de génie, mais pas un gramme de bon sens, a été le fléau du mouvement de Breiz Atao, notamment avec sa formation Perrot et son second PNB, alors qu'il aurait pu en être un animateur de valeur, s'il avait accepté de demeurer dans notre cadre qui avait fait ses preuves »²³².

Et quarante ans après les événements, Delaporte condamna également celui à cause de qui tous

226 Paul Gagnet, « Notre histoire bretonne contemporaine aux heures difficiles. Ronan Caerleon. Le rêve fou des soldats de Breiz atao », Skoed, n°VII, 1974-75, p.7-9.

227 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 140.

228 CRBC, fonds Lainé, CL1 M5. Journal septembre 1945-septembre 1947.

229 Lettre d'André Geffroy à Olier Mordrel, 13 mai 1954.

230 CRBC, fonds Lainé, CL2M101, Notes, souvenirs et réflexions, 7 août 1965.

231 J.-M., « Le scandale de l'épuration en Bretagne », *Le Peuple Breton*, n°6, 16 mars 1948, pp.5-8.

232 Fonds Mordrel, OM26 C2493, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 29 décembre 1967.

les membres du mouvement breton avaient été mis dans le même sac après-guerre²³³. Les fidèles, eux, ont fait comme leur chef et se sont tus. Aussi, le portrait est accablant et l'on s'étonne de voir un Mordrel le nuancer quelque peu, dans un rajout inédit à sa *Galerie Bretonne* : « L'histoire de Breiz Atao depuis 1932, c'est-à-dire au cours de ses dernières sept années d'existence, ne serait pas compréhensible sans lui »²³⁴.

Ce même Mordrel fait lui aussi l'objet d'un certain folklore et demeure une figure toute en paradoxes. « Le "Gaffeur" l'appelaient parfois ses compagnons de route. Certaines de ses gaffes sont demeurées célèbres et non moins célèbre son habileté à se tirer d'un mauvais pas. Un certain manque de scrupule concernant la bourse ou la femme de ses camarades lui a été souvent reproché », lit-on dans *La Bretagne réelle*. « Il ne manque pas d'une certaine dose de vanité : c'est le petit côté de cet homme supérieur »²³⁵. Son ami Fred Moysse constata en effet le manque de circonspection de cet homme « trop passionné et trop chaud »²³⁶. Mordrel sut lui-même reconnaître très tôt sa raideur intellectuelle et sa brusquerie²³⁷. Dès avant-guerre, l'Alsacien Hermann Bickler, alors compagnon de route fédéraliste, avait dit de lui : « Il est trop intelligent pour avoir le sens de la mesure et puis il aime beaucoup trop briller »²³⁸. Raymond Delaporte se souvient d'un homme « extrêmement brillant »²³⁹, capable de tout démontrer et son contraire, dépensier et trop sensible aux théories nouvelles, qu'il abandonnait aussitôt après se les être appropriées. L'homme ne serait-il qu'une façade changeante au gré de ses désirs ? Lainé se moquait du « gouvernail-girouette »²⁴⁰, la militante Meavenn, revenant sur ses impressions des années 1930, se rappela avoir pensé « cet OM n'est qu'un rideau »²⁴¹. Aussi, l'histoire peine à cerner celui qui « se donne des airs de junker »²⁴², « se veut le Rosenberg de la révolution bretonne »²⁴³. Mordrel ne serait qu'un comédien, un « séducteur dans le désordre » selon l'expression de Jean-Yves Guimar qui, d'après ce qu'il en a lu, affirme :

« Mordrel n'a jamais réfléchi de sa vie, il n'a fait que donner le spectacle de réfléchir, prenant dans des lectures à la va-vite les éléments hétéroclites d'un savoir de pacotille. [...] »

Au fond, qu'est-ce qui anime ce type ? Le plaisir de dominer, et de dominer de la pire façon qui soit en politique – la seule en définitive –, par la séduction. Mordrel n'a jamais été un homme

233 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

234 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, ajouts.

235 Teudar Buan, « De deux polichinelles », *La Bretagne réelle*, n°57, décembre 1956, p. 280-282.

236 Fonds Mordrel, OM24 C1990, lettre de Fred Moysse à Olier Mordrel, 17 juillet 1953.

237 Fonds Mordrel, OM34 C4959, lettre d'Olier Mordrel à Jo Dalimier, 16 février 1923.

238 Ces propos sont rapportés dans FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 316.

239 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

240 CRBC, CL1M19, cahier 1961-1970, brouillon de préface du 30 novembre 1968 sur une enveloppe insérée dans le cahier.

241 Fonds Mordrel, OM24 C1901, lettre de Meavenn à Olier Mordrel, 4 septembre 1952.

242 ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 191.

243 ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 191.

sincère ou plutôt, il ne peut être sincère qu'en montant sur une scène et en jouant un rôle. Le mouvement breton a été pour lui un terrain de chasse et d'exhibitionnisme. »²⁴⁴

Mais c'est ce même auteur qui voyait en Mordrel un « brillant écrivain, l'une des rares têtes politiques de grande envergure [...] dans le mouvement politique entre les deux guerres »²⁴⁵. Aussi, l'homme rebuta autant qu'il séduisit²⁴⁶, mais impressionna durablement ceux qui l'ont fréquenté. René Vaillant, ancien militant du FLB, l'élut « meilleur doctrinaire breton de ce siècle »²⁴⁷. Dans les années 1970, l'universitaire Fañch Morvannou, qui figura parmi les premiers militants de l'UDB, écrit : « Il a pour lui davantage la pénétration de l'intelligence, doublée d'une culture supérieure, que le don de faire vibrer dans les chaumières, bretonnes, mettons »²⁴⁸. L'écrivain Xavier Grall confiait à Mordrel :

« Je vous considère comme la plus brillante intelligence bretonne apparue ces 50 dernières années. Et je compte le dire dans la riposte que je fais à Hélias (pour Hachette!). Titre : « les chevaux couchés ne vont pas à la mer ». Mais je rage (vraiment) qu'une telle intelligence se soit laissée séduire par une idéologie que j'exècre (opportunité politique ou connivence philosophique?) - Ai-je tort de vous regarder comme notre Maurras ? Mais voici que vous nous entendez, nous les poètes. (Meilleur écrivain que Maurras. Il y a chez vous du Brasillach.) »²⁴⁹

Ces confidences furent faites en privé. En public, Grall dressa de Mordrel un portrait pertinent mais un peu moins chaud : « Je ne l'aimais pas dans sa trouble gloire, je l'estime dans sa réclusion »²⁵⁰. Mais il assura que *L'essence de la Bretagne*, pourtant écrite pendant la Seconde Guerre mondiale, gardait, à l'exception de ses accents racistes, toute sa valeur et restait d'actualité. Fouéré, dans les années 1980, pardonnait tout au « nazi de circonstance beaucoup plus de que conviction »²⁵¹ – Mordrel se dit plutôt « rationaliste lyrique »²⁵², ou « démocrate hiérarchiste »²⁵³ – et regrettait l'« étonnant maître de conférence [qu']il aurait fait pour l'E.N.A. »²⁵⁴.

Mordrel ne fut pas aussi tendre avec Fouéré. Certes la *Galerie bretonne*, destinée au public, reste élogieuse avec ce « réalisateur de grande classe » :

« Par son adresse à ne s'enfermer dans aucune formule, à ne heurter de front aucun préjugé et ne fermer aucune porte, il est essentiellement un homme politique. Il a su prévoir, il n'a hésité

244 GUIOMAR J.-Y., « Un séducteur dans le désordre : Olier Mordrel », *La Taupe bretonne*, n°5, novembre 1973, p. 85-112.

245 *Id.*

246 KERAUDREN J.-Y., *A contre-courant*, *op. cit.*, p. 16.

247 Fonds Mordrel, OM29 C3422, lettre de René Vaillant à Olier Mordrel, 14 mai 1971.

248 Fonds Mordrel, OM18 C585, lettre de Fañch Morvannou à Olier Mordrel, 4 janvier 1979.

249 Fonds Mordrel, OM33 C4693, lettre de Xavier Grall à Olier Mordrel, 16 janvier 1977.

250 GRALL X., *Le cheval couché. Réponse au Cheval d'orgueil*, Paris, Hachette, 1977, p. 149.

251 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 135.

252 Fonds Mordrel, OM29 C3322, lettre d'Olier Mordrel à Aldo Dami, 12 janvier 1971.

253 Fonds Mordrel, OM20 C941, lettre d'Olier Mordrel à Jean-Jacques Monnier, 26 octobre 1983.

254 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 317.

à prendre ni responsabilité ni initiatives. Il estimait sa position inattaquable et la défendait à visage découvert envers et contre tous. »²⁵⁵

Effectivement, Fouéré semble « ne se laisser enfermer dans aucune catégorie »²⁵⁶ et « passe pour être le rusé par excellence »²⁵⁷. Lainé en fait même un traître²⁵⁸, mais Fouéré n'admet pratiquer la duplicité que vis-à-vis de ses adversaires²⁵⁹. Ce qu'on lui reproche, en fait, c'est son ambition : « Il passerait par le chât d'une aiguille pour ne pas manquer le train. Même un train sans roues ni locomotive »²⁶⁰, écrit Mordrel, chagriné de voir son ami revenir sur une scène politique que lui ne parvenait pas à reconquérir. On lui reproche enfin de ne pas être un meneur d'hommes²⁶¹. L'homme se défend d'être carriériste²⁶² : il a effectivement sabordé son avenir de haut fonctionnaire au profit de la cause bretonne. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne fut pas opportuniste, ce dont témoigne Fred Moysse en évoquant « un patriote certain, mais d'un courage incertain. Un bon talent pour l'organisation²⁶³ d'un quotidien, très opportuniste mais incapable de dominer les gens ou les événements »²⁶⁴.

À ce stade, chacun aura compris la façon dont j'aborde les motivations que donne François Dosse au choix du biographe historien²⁶⁵, qui s'évertuerait à démystifier, ou à rendre justice. Pour démystifier, il faudrait que des mythes aient été construits autour des quatre chefs : il me semble que ce n'est pas le cas. N'étant ni procureur ni avocat, je ne rendrai pas la justice, mais simplement, et tant que faire se peut, à chacun son dû. Le biographe peut trouver un prétexte pour resituer une époque, c'est le cas ici. Enfin, il peut arguer de nouvelles sources : c'est aussi le cas ici.

Nombre de délais d'interdiction de communicabilité arrivent à leur terme dans les archives publiques. Certes, des dérogations demeurent nécessaires pour certains documents liés à l'épuration, mais les fonds auxquels le chercheur accède maintenant, quelle qu'en soit la manière, s'avèrent riches et variés. En plus des archives départementales, toujours prolifiques, les papiers de la cour de sûreté de l'État, les « fonds de Moscou » récemment remis aux Archives nationales ainsi qu'aux archives militaires, offrent un lot appréciable de rapports de police établis dans l'entre-deux-guerres.

255 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 96.

256 GICQUEL Y., *Le Comité consultatif de Bretagne. Un essai de décentralisation au milieu du XXème siècle*, Rennes, Imp. Simon, 1960, p. 54.

257 Fonds Mordrel, OM27 C2794, lettre d'Ange Péresse à Olier Mordrel, 4 mars 1969.

258 Fonds Mordrel, OM19 C818, lettre de Yann Goulet à Olier Mordrel, 10 avril 1984.

259 Fonds Mordrel, OM23 C1755, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 4 juin 1950.

260 Fonds Mordrel, OM32 C4558, lettre d'Olier Mordrel à Georges Pinault, 28 février 1976.

261 Fonds Mordrel, OM29 C3321, lettre de Georges Abhervé à Olier Mordrel, 12 janvier 1971.

262 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 106.

263 L'orthographe originelle des citations, fautes d'orthographes comprises, sera toujours respectée.

264 Fonds Mordrel, OM24 C1990, lettre de Fred Moysse à Olier Mordrel, 17 juillet 1953.

265 DOSSE F., *Le pari biographique*, *op. cit.*, p. 107.

L'ouverture exceptionnelle des archives du *SD* de Rennes, dans le fonds du ministère de l'Intérieur, m'a permis de préciser certains points litigieux liés à l'Occupation. Les archives de la Justice militaire se sont montrées utiles, mais parfois redondantes avec des dossiers conservés à Rennes, dans la série W. Dans divers fonds de militants versés au CRBC, j'ai trouvé nombre de documents relatifs au mouvement breton ainsi que d'abondantes correspondances. L'exploration des archives du ministère des Affaires étrangères m'a également permis de préciser les modalités d'exil de mes personnages. À l'étranger, la déclassification du dossier du prisonnier de guerre Mordrel, conservé à Kew, offre une vision inédite sur son parcours pendant la Seconde Guerre mondiale, de même que les archives de militants bretons conservées à la bibliothèque nationale du Pays de Galles. Les archives allemandes ont été abordées presque essentiellement par le biais de la correspondance entre Friedrich Hielscher et ses amis bretons. D'autres sources, bien plus abondantes, ont été privilégiées.

Ces dernières années ont vu apparaître plusieurs fonds d'archives privées²⁶⁶ de militants bretons. Cela s'inscrit vraisemblablement dans une tendance actuelle mettant l'accent sur les archives politiques et syndicales²⁶⁷. Celles-ci constituent en général un corpus extrêmement varié, ne serait-ce qu'en ce qui concerne le « papier », terme qui désigne aussi bien le manuscrit, la lettre, la facture, l'affiche ou la carte d'invitation. Les objets, le mobilier aussi peuvent parler et mettre en évidence la personnalité des hommes, ou encore tout un milieu²⁶⁸. Ainsi, on découvre de quelle manière les archives de l'intime permettent une « traversée du siècle »²⁶⁹. Reste à savoir comment elles-mêmes ont traversé le siècle, ce qui ne fut pas une mince affaire au regard du parcours des hommes. Un exemple, extrait du fonds Lainé, est à ce titre particulièrement éclairant :

« En l'an de (mauvaise !) grâce 1944, les "enfants de Marie Robin"²⁷⁰ se saisirent de la totalité de mes écrits d'alors, sans aucun avantage pour eux vu que je les tenais soigneusement expurgés de tout ce qui eût pu les intéresser [...]. Dans le tas, il y a le manuscrit d'un traité de toute la géométrie plane en breton – travail considérable et très soigné, qui m'a pris des années, deux fois plus étendu que "Mentoniez" publié et bien supérieur à tous points de vue, travail qui ne sera jamais refait, réellement unique pour la langue bretonne – Ce manuscrit, déjà prêt en 1938, a eu une histoire très mouvementée ; je l'avais cru déjà confisqué à Rennes en 1939 et détruit avec tout ce qu'ils m'avaient saisi, en juin 40. Voilà que dans l'été 40, je le retrouve à Ploudalmézeau, où, par bonheur,

266 Sur la définition d'archive privée, se reporter à DE JOUX C., « Les archives privées et les services publics d'archives : enjeux et défis », dans CORNU M., *La préservation des archives privées et l'intérêt public : mutations et ruptures*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 35.

267 EVEN P., « Les archives privées : rupture ou continuité ? », dans *Ibid.*, p. 16.

268 C'est le cas des archives Curie, qui mettent en évidence aussi bien le « Clan Curie » que le milieu scientifique français du début du 20^e siècle, voir YANTE J.-Y., « Papiers d'érudits, papiers de savants. De délicats problèmes de sélection », dans UNIVERSITÉ DE LAUSANNE, *Les archives dans l'université: actes du colloque international, Université de Lausanne, 30 et 31 octobre 2008*, Bern, 2009, p. 81-82.

269 POTIN Y., C. DOLTO-TOLITCH, M. DJÉRIBI-VALENTIN, et M. PIGNOT, *Françoise Dolto. Archives de l'intime*, Paris, Gallimard, 2008.

270 Il s'agit de la police.

je l'avais laissé ! Je le confie à Mr. Roparz²⁷¹, ne le sentant guère en sécurité avec moi. Vlan ! Une bombe américaine ramone toute la maison dans sa cave, vers 42. Fouillant dans les débris, on le retrouve souillé mais intact. Cette fois, je le garde avec moi et le remets à Ploudal. En 43 ou 44, craignant pour lui les débarquements, je l'emmène à Rennes. La veille de notre départ précipité et incertain, je le confie en toute hâte à F.P. qui se trouve être là, pensant qu'avec elle il est plus en sûreté qu'avec moi. Mais pas du tout ! Elle est détenue pendant quelques temps ; avant d'être arrêtée elle le confie à une amie qui prend peur, s'en ouvre à une demoiselle Rouvillois qui se fait remettre le tout (paquet de papiers manuscrits) et le remet patriotiquement à la police de Rennes (=Sûreté du territoire). Depuis, plus de nouvelles. Mais comme mon dossier est toujours "ouvert", il est probable que toute cette saisie n'a pas été détruite. Il y avait aussi un manuscrit inachevé d'Optique géométrique en breton. [...] c'est un travail considérable, sérieux et soigné, dont la perte pour la langue de nos mères m'a beaucoup affecté. En plus, ces papiers contiennent toutes mes notes et réflexions de prison de 36,38, et 39-40, et me seraient de consultation fort utile pour écrire mon histoire mouvementée, elle-même très utile pour l'avenir du mouvement »²⁷².

Ce qui a pu être sauvé de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale a suivi Lainé en Allemagne, y est resté chez Alan Heussaf, un de ces anciens soldats, qui le lui a posté en Irlande, petit à petit, après 1948. S'y sont ajoutées les diverses productions irlandaises. La majeure partie de ces archives a été léguée au CRBC en 2008 par son camarade Louis Feutren²⁷³ ; le reste se trouve à la bibliothèque nationale galloise d'Aberystwyth.

Si les différentes pièces qui composent le fonds Lainé ont été rédigées entre 1933 et 1983, les archives sont très rares pour tout ce qui concerne l'avant-guerre, mais d'une grande variété pour la suite des événements. Elles sont de nature différente : mémoires et journaux intimes ; correspondance ; notes et réflexions ; archives militaires de l'Unité Perrot ; travaux littéraires et philologiques ; travaux théologiques, travaux scientifiques... Cette variété, ainsi que le panel de thèmes abordés, ouvre un champ de recherche important dans plusieurs disciplines : étude de l'écriture de soi ; sciences et chimie ; théologie ; linguistique ; psychanalyse car Lainé a noté la plupart de ses rêves d'après-guerre ; ethnologie : de nombreuses pages sont consacrées aux réseaux de familles et leur fonctionnement à Ploudalmézeau. Pour ce qui est de l'histoire elle-même, les souvenirs de Lainé, les documents relatifs à la guerre et à l'exil sont d'une importance capitale.

En ce qui concerne Mordrel, une partie de ses livres aurait été brûlée par la police en 1939²⁷⁴. La

271 Roparz Hemon.

272 CRBC, fonds Lainé, CL3 C123, lettre de Lainé à Marie, août 1953. « F.P. » est Finotte Péresse, soeur d'Ange Péresse. À ce jour, ces manuscrits restent introuvables dans les dossiers Lainé des archives nationales. Lainé a également perdu ses cahiers d'enfance lors du déménagement de la maison de Brest, en 1936.

273 CARNEY S., « Fonds Célestin Lainé », *Le CRBC. 40 ans au service de la recherche sur la Bretagne et les pays celtiques*, CRBC/UBO, Brest, 2009, p. 35-37.

274 Fonds Mordrel, OM23 C1556, lettre d'Olier Mordrel à Julius Pokorny, 27 décembre 1947.

majeure partie de ses archives de l'entre-deux-guerres, correspondance, manuscrits pour *Breiz Atao* ou *Stur*, a elle-même disparu à la fin de la guerre. Quittant Paris fin 1944, Mordrel laissa ses affaires chez une de ses relations du marché noir, qui prétendit ensuite qu'une partie des caisses avait été saisie par la Résistance et déposée au lycée Buffon, siège des FFI, peu de temps après la Libération²⁷⁵. Il est plus vraisemblable que le dépositaire des affaires de Mordrel, devant déménager à Metz et désirant s'encombrer le moins possible, fit un tri dans les caisses. Il y découvrit le passé politique de notre homme, prit peur et brûla le plus compromettant. Le reste fut récupéré après 1946 par la soeur de Mordrel, qui les apporta à Castres, où elle vivait avec sa mère. Là, une partie des affaires fut vendue pour permettre à la famille de se nourrir. La correspondance et les papiers de l'architecte furent détruits, sauf les rouleaux de plans et dessins sauvés de l'humidité²⁷⁶. Des livres furent conservés chez Yann Poupinot, d'autres choses suivirent en Argentine ses enfants Tanguy et Yola. En 1968, plusieurs objets furent vendus à la mort de la soeur de Mordrel et le reste fut stocké dans un garde-meubles, que payait Hervé Le Boterf²⁷⁷. Enfin, en vue de son retour en France, Mordrel, dès 1969 détruisit les papiers qu'il jugeait compromettants²⁷⁸. Malgré ces péripéties et ces destructions, le fonds Mordrel, conservé par la famille, allie la quantité à la qualité. Le bureau, resté inchangé depuis la mort du militant en 1985 - et donc archive lui-même - abrite ses travaux en cours dans les années 1980, ainsi que sa bibliothèque et sa correspondance récente. Le reste - manuscrits, brouillons, notes, lettres, carnets, fiches grammaticales, photographies, dossiers thématiques -, est réparti dans plusieurs boîtes Cauchard. Le tout a été classé et inventorié par mes soins, en échange de la primeur de l'exploitation des papiers. La pièce maîtresse de ces archives est sans conteste la correspondance, riche de plus de 5000 courriers rédigés entre 1906 et 1985. Mordrel collectionnait les cartes postales, ce qui a permis de combler en partie le trou de l'entre-deux-guerres. Homme d'ordre, il classait méthodiquement ses papiers. Cela offre au chercheur, en plus d'un confort d'exécution, une vue imprenable sur son organisation, sa façon d'écrire et de travailler, autant de miroirs de sa personnalité.

La situation est différente en ce qui concerne les papiers de Yann Fouéré, qui ont connu un parcours moins chaotique. Ainsi en 1944-45, sa bibliothèque a été cachée chez Xavier de Langlais²⁷⁹, avant de se retrouver chez ses parents, avec la majeure partie de ses papiers. Ce qui a

275 Fonds Mordrel, OM23 C1496, lettre de Jean Feyel à Ninette Mordrel, 26 juin 1946. Ces papiers auraient pu être versés au dossier du procès de Mordrel. Il n'en est rien.

276 D'autres dessins et plans ont été dérobés à Mordrel en Argentine.

277 Fonds Mordrel, OM23 C2124 et C2276, lettres de Ninette à Olier Mordrel, 13 mai 1954 et 26 septembre 1955 ; OM27 C2914, lettre d'Olier Mordrel à Hervé Le Boterf, 23 juillet 1969. On pourra désormais douter de l'impartialité de sa *Bretagne dans la guerre* parue au même moment. LE BOTERF H., *La Bretagne dans la guerre*, Paris, France, France-Empire, 1969.

278 Fonds Mordrel, OM27 C2757, lettre d'Olier Mordrel à Ange Péresse, 4 février 1969.

279 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 409.

été produit en exil a ensuite été progressivement rapporté en France, dans plusieurs endroits, avant d'être aujourd'hui rassemblé à Guingamp. Le tout constitue un fonds colossal, qui va des écrits d'enfance à ceux du centenaire, balayant le siècle. Patron de presse, Fouéré aimait les dossiers, les classeurs, mais ici l'ordre n'exclut pas certaines distractions : au gré de l'utilisation de ses papiers pour différents travaux, Fouéré dispersa, accumula les doubles, les triples, égaya tel dossier en sous-dossiers éparpillés. Au regard de l'étendue des publications, fonctions et réalisations de Fouéré, il est aisé de comprendre les difficultés auxquelles est confronté, dans son archivage et inventaire, le personnel non formé et mal équipé, qui, faute de moyens, doit faire face tant bien que mal à ce fonds tentaculaire. D'autant que le fonds Fouéré est augmenté d'une bibliothèque à prétention nationale, selon le souhait de Yann Fouéré, qui voulait en édifier une sur le modèle de l'Écosse ou du Pays de Galles. On se souviendra que son ami l'abbé Gantois prévoyait la même chose en Flandres²⁸⁰. À cela, il faut ajouter d'autres fonds privés qui viennent alimenter périodiquement ce qui constitue l'Institut de Documentation Bretonne et Européenne. Enfin, le site internet de la fondation Fouéré se propose de mettre en ligne nombre des articles de l'homme de presse.

Le fonds Delaporte, même s'il couvre également le siècle, est bien moins volumineux. Donnés au CRBC en 2012 par Anna Delaporte, fille de Raymond, au CRBC en 2012, les papiers du chef du PNB ont aussi connu les tourments de la guerre. En 1944, l'imprimerie de *l'Heure bretonne* disparut sous les bombes²⁸¹, ordre fut donné de détruire les documents du parti : Fouéré vit Delaporte brûler lui-même des documents, fin juillet 1944²⁸². Cependant, il subsiste quelques documents officiels du parti, des listes de noms, de la correspondance, nombre de papiers concernant l'Imprimerie de Bretagne, des souvenirs rédigés par Delaporte en vue de la publication de mémoires, sans compter l'ensemble des travaux linguistiques, réalisés pour la plupart en Irlande. Ces archives sont complétées par celles du père de Raymond Delaporte, également déposées au CRBC, ainsi que par la bibliothèque familiale, qui se trouve à la médiathèque de Châteauneuf-du-Faou.

Enfin, au terme des années 1990, un fonds Guieysse a pu être constitué au CRBC, suite au legs de trois cartons au manoir de Kernault par Denise, fille de Marcel, elle aussi ancienne militante du parti. Ces papiers permettent une vision intéressante de la vie au sein de la section de Paris dans les années 30, ainsi que de l'épuration. À ce jour, d'autres fonds sont vraisemblablement à découvrir.

La possession d'archives et leur mise à disposition du public est douloureuse et compliquée pour les familles qui portent leur « mort en bandoulière »²⁸³, quelque destin qu'ait eu leur ascendant. Les

280 La fondation Fouéré fut déclarée à Jersey en 1991. GHILLEBAERT C.-P., *L'abbé Jean-Marie Gantois (1904-1968). Un prêtre égaré en politique*, thèse de doctorat de Science Politique, Lille 2, 2007, p. 767.

281 KERAUDREN J.-Y., *A contre-courant*, op. cit., p. 86.

282 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 339.

283 POTIN Y., C. DOLTO-TOLITCH, M. DJÉRIBI-VALENTIN, et M. PIGNOT, *Françoise Dolto*, op. cit., p. 13.

« enfants de » sont à la croisée de plusieurs tensions qui peut les conduire soit à cacher les papiers, avec toute la suspicion que cela fait peser sur la personne qu'ils prétendent protéger, soit à laisser accès aux archives, avec ou sans restriction. Les archives qui viennent d'être présentées s'inscrivent sous cette alternative. Dans chacun des cas il s'agit de mettre les documents à la disposition des chercheurs, des historiens et des étudiants²⁸⁴. Mais à la lumière du témoignage apporté par certains de ces « enfants de », on peut comprendre qu'il s'agit, dans cette volonté revendiquée, de faire avancer la recherche, de faire en sorte que l'exploitation des travaux paternels puisse rendre des services à même de justifier tant d'années de militantisme et de sacrifices. D'autres motivations entrent en ligne de compte. Ici il s'agira tout simplement de faire entrer ces hommes dans une histoire qui, on l'a vu, les a boudés jusqu'à présent. Ailleurs, on cherchera à chasser un fantôme de la maison ou à se défaire d'un héritage trop lourd à porter. Il pourra encore s'agir de poursuivre implicitement l'œuvre du père. Partout, il est finalement nécessaire de légitimer un engagement qui a connu bien plus d'échecs et de souffrances que de réussites. C'est aussi en ce sens que l'ayant droit devient un ayant devoir²⁸⁵. En cela, les archives, en pérennisant le souvenir²⁸⁶, participent surtout d'une construction mémorielle, d'où une forte tension avec l'histoire. En témoigne la présentation de la fondation Fouéré aux éventuels contributeurs : « Que nous croyons ou non au jugement de Dieu, nous ne savons que trop ce que vaut le jugement des hommes. Ne nous faisons guère plus d'illusions sur le jugement de l'histoire, car elle est également écrite par eux »²⁸⁷. L'argument est assez classique dans les milieux ayant fait les frais de l'épuration : vaincus, ils doivent subir une seconde condamnation de la part d'une « histoire officielle » dictée par les vainqueurs, participant par ailleurs d'une conspiration du silence jetant volontairement un voile sur les mérites de leur action, qu'ils prétendent tout entière vouée au bien du pays²⁸⁸.

Cette tension dépend aussi du fait qu'au delà des familles, ce sont ces hommes eux-mêmes qui ont parfois imaginé ce que seraient leurs archives. La conservation précoce et systématique des traces de vies d'une personne par elle-même suscite, au delà de l'interrogation, une certaine suspicion²⁸⁹. N'est-on pas, au beau milieu de ces cartons et classeurs, dans de formidables temples narcissiques ? D'autre part, qu'ont-ils laissé ? Qu'ont-ils trié²⁹⁰ ? Qu'a brûlé Mordrel en Argentine ? Il

284 Pour l'exemple des papiers Fouéré, voir DELORME P., « Une fondation pour la Bretagne », *Dazont Breizh-L'Avenir de la Bretagne*, n°498, janvier-février 2012, p. 8. C'était aussi la condition du dépôt des papiers Lainé et Delaporte au CRBC.

285 POTIN Y., C. DOLTO-TOLITCH, M. DJÉRIBI-VALENTIN, et M. PIGNOT, *Françoise Dolto, op. cit.*, p. 14.

286 Voir THOMAS B., « Les papiers et la mémoire du poète : les archives de Théodore Aubanel », dans DEMEULENAERE-DOUYÈRE C., A. LE GOFF, *Histoires individuelles, histoires collectives : sources et approches nouvelles*, Paris, Ed. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2012, p. 109.

287 Archives personnelles, appel à cotisation de l'IDBE, 20 avril 2012.

288 CONAN E. et H. ROUSSO, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

289 POTIN Y., C. DOLTO-TOLITCH, M. DJÉRIBI-VALENTIN, et M. PIGNOT, *Françoise Dolto, op. cit.*, p. 17.

290 Je n'ai pas pu accéder à la correspondance personnelle de Yann Fouéré pour l'entre-deux-guerres. En l'absence de tri préalable préconisé par Fouéré lui-même, elle n'était pas consultable pendant mes recherches.

ne faut pas se leurrer sur le fait, que dans leur cas, la constitution d'archives personnelles avait d'emblée une vocation publique.

Car il y va de la constitution d'archives personnelles comme de l'écriture de soi, source essentielle au sein de ces archives. Elle consiste à « regrouper la matière éparpillée de son être personnel » dans la perspective d'une récapitulation et d'une justification²⁹¹. En ce sens, l'accumulation d'archives permet parfois de donner à la réalité une consistance dont elle est souvent dépourvue. Ainsi il n'est pas rare de voir débiter un journal intime ou une autobiographie en période de doute ou d'incertitude. Pendant la Seconde Guerre mondiale, à chaque fois que Lainé a vu ses projets contrariés, ou que son sort dépendait de décisions extérieures, il a entamé une autobiographie, tenu un journal précis de ses déplacements. De même, dès le début de son exil argentin en 1948, Mordrel rassembla ses souvenirs de militant, qu'il finit par publier en 1973 sous le titre *Breiz Atao. Histoire et actualité du nationalisme breton*²⁹². À cet âge avancé, l'écriture de soi sonne comme un bilan. Yann Fouéré l'avait bien compris, qui publia ses mémoires en deux volumes entre 1987 et 1995²⁹³, au moment où Delaporte se résignait à écrire les siens. Cette « normalisation de la réalité »²⁹⁴, selon Gusdorf, se fait en fonction de valeurs parfois clairement désignées. Ainsi, chacun fit le tri : il ne s'agissait évidemment pas de tout dire, là non plus. Obéissant au sentiment de sa responsabilité personnelle dans ce qui est arrivé, le diariste ou l'autobiographe crée des zones de lumière et d'ombre. Le procédé est clairement avoué chez Lainé, qui se souvient de ce qui l'a profondément marqué :

« Beaucoup de choses qui ne peuvent être dites, qui ont eu sur moi une profonde influence, des enseignements de ma mère et de ma grand'mère, des rêves prophétiques dont je me souviens encore très nettement, ~~des amours enfantines~~ et surtout ma vie sentimentale et religieuse qui fut toujours très intense. »²⁹⁵

Mais les oublis, les déformations, les mensonges parfois, témoignent également de la réalité de ces hommes. « Tout ce qu'on invente est vrai », disait Flaubert, et même l'autobiographie cherche moins à donner des réponses qu'à laisser une œuvre, une mise en scène qui, qu'elle soit publiée ou inédite, est pensée pour l'autre²⁹⁶ : elle est une contribution essentielle à la biographie, les deux genres se défiant l'un l'autre en donnant des versions différentes des faits²⁹⁷, essentiellement parce

291 En ce qui concerne l'écriture de soi, il est indispensable de se référer à GUSDORF G., *Lignes de vie*, Paris, O. Jacob, 1991.

292 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit.

293 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit. et *La maison du Connemara. Histoire d'un Breton*, Spézet, Coop Breizh, 1995.

294 GUSDORF G., *Lignes de vie*, tome 1, op. cit., p. 16.

295 CRBC, fonds Lainé, CL1 M1, début d'autobiographie, 1^{er} juin 1941. C'est l'auteur qui a barré les « amours enfantines », pour le coup deux fois tues.

296 YANTE J.-Y., op. cit., p.81.

297 À ce sujet, voir KAPLAN A., « Malcolm, né et rené sous X », *Critique*, 7 juin 2012, n°781-782, p. 484-495.

qu'ils n'ont pas le même but.

Outre la justification à laquelle on doit s'attendre dans chacun de ces récits, les projets autobiographiques des quatre chefs se voulurent autant de leçons données aux futurs militants. Les mémoires de Fouéré sont ponctuées de messages à vocation pédagogique. *An nos o skedin*, le récit de l'évasion de Mordrel en Italie se prétend modèle pour les futurs jeunes Bretons, Delaporte avoue vouloir faire de la pédagogie envers les jeunes qui aiment la Bretagne sans la connaître²⁹⁸. Quant à Lainé, dans une des nombreuses préfaces qu'il rédigea pour des mémoires qui ne furent pas publiées, il précise :

« Rennes 23h40 Buffet de la Gare –

Aujourd'hui dimanche de la Pentecôte 1941 je commence à écrire ceci en attendant le train de Brest qui partira à 3h tout à l'heure. Si j'écris, ce n'est pas sans motif : j'espère que ceci tombera sous les yeux des jeunes Bretons qui pourront comprendre, auxquels ce sera utile, et qui s'engageront sous notre drapeau blanc et noir. Que mes vassaux m'excusent si je romps la défense de nos anciens Druides, de ne rien confier d'important à l'écriture – encore moins à l'imprimerie – de peur que cela ne tombe entre les mains de gens non préparés qui en fassent mauvais usage. Si j'ai été trop hardi, nos dieux m'en puniront. Je le fais en pleine conscience, et j'accepte les conséquences de ma détermination avec bonne volonté. Qu'il en soit ce qu'il sera ! »²⁹⁹

Écrit au coin d'une table, dans le nomadisme d'un « entre-deux », l'avertissement témoigne autant du mépris pour l'écrit de celui qui se disait druide, que de la nécessité d'y avoir recours, dans l'impératif de laisser une trace. Ainsi Lainé avait laissé des manuscrits dans l'optique de la publication d'une biographie détaillée³⁰⁰. Mordrel, dans sa *Galerie bretonne*, imaginait pouvoir devenir l'objet d'une biographie, de la part d'un de ses camarades de lutte :

« Il se trouvera bien un bipède assez rétif, parmi ceux dont j'ai caressé le pelage à rebrousse-poil, pour me consacrer quelques pages dans un avenir prochain, qui m'habilleront à ma mesure, ou plutôt à la sienne »³⁰¹.

À mon corps défendant, je me fais le relais de projets qui se voulaient idéologiques et que je veux scientifiques, préférant le plaisir d'histoire au devoir de mémoire.

L'ultime source, et non des moindres, par laquelle d'ailleurs tout a commencé, reste la presse. J'ai donc dépouillé toute celle qui, dans l'entre-deux-guerres et durant le second conflit mondial, releva d'un militantisme breton. Nombre de titres d'après-guerre ont également été dépouillés quand

298 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, « *Perak skrivañ eñvorenou ?* » (Pourquoi écrire des mémoires?).

299 CRBC, fonds Lainé, CL1 M1, début d'autobiographie, 1^{er} juin 1941.

300 Lettre d'Alan Heussaff à Olier Mordrel, 10 novembre 1983 et HEUSSAFF A., « Neven Henaff, activist and druid », *Carn*, n°45, printemps 1984, p. 10-11.

301 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. IV.

les chefs étaient susceptibles d'y avoir écrit, qu'ils pouvaient y être évoqués ; d'autres ont été simplement sondés lorsqu'il ne s'agissait que de repérer un hypothétique héritage. Le tout a permis de dresser la bibliographie la plus exhaustive possible de chacun des chefs jusqu'à leur exil. Ces bibliographies ne sauraient cependant être définitives : un Mordrel ou plus encore un Fouéré ayant publié partout où cela pouvait se faire, il n'est pas invraisemblable que quelque obscure référence m'ait échappé. Il est cependant peu probable que l'on découvre dans ces articles oubliés un texte réellement déterminant. Quelques revues des mouvements non-conformistes parisiens ont également été sondés, *Esprit* et *Ordre Nouveau* essentiellement. Et c'est à l'exemple d'un de ces non-conformistes, Bertrand de Jouvenel, dont le voyage dans le siècle s'étend essentiellement de sa naissance en 1903 à la fin de la Seconde Guerre mondiale, que j'ai défini la fourchette chronologique dans laquelle s'inscrit mon plan.

Une première période, correspondant d'ailleurs à l'époque couverte par les mémoires inédits de Lainé et Delaporte, qui ne sont pas allés plus loin, s'étend de la naissance de Mordrel en 1901, à l'implosion du Parti Autonomiste breton en 1931. Ces trente premières années sont celles de la formation et de l'entrée en scène de chacun des quatre ténors, tous enfants de la Grande Guerre. Mordrel tiendra seul le devant de la scène jusqu'en 1927, où, au congrès de Rosporden, il est rejoint par deux jeunes recrues : Delaporte et Lainé, qui seront conjointement suivis, de leur enfance à leur engagement militant. Avec Mordrel, et d'autres, on les verra évoluer au sein du PAB. Le dernier arrivé, Fouéré, aura mis également 20 ans pour se convertir à la cause bretonne, sur un chemin qui lui est et restera propre.

1931 marque une rupture dans l'histoire du mouvement breton. La France entre progressivement dans la crise, les nouvelles générations proposent de nouvelles solutions. C'est le temps des « relèves », des non-conformistes, pendant lequel les quatre militants explorent diverses voies, entre la réflexion et l'action, entre la pédagogie et la violence. Elles se veulent strictement bretonnes, mais elles n'échappent guère aux influences extérieures. Ces années trente, qui s'inscrivent dans la continuité de la décennie précédente, constituent la période déterminante de l'histoire du mouvement breton, bien plus que la Seconde Guerre mondiale, qui ne vaut finalement que comme application de ce qui était jusque-là en préparation.

De fait, bien que personne n'accorde de crédit aux militants bretons, ils attendent l'heure H, le geste, le signe qui leur accordera enfin leur terre promise. Organisé à l'instar des Églises primitives, le PNB espère le royaume ; sa milice paramilitaire s'organise en ordre mystique. Tous s'attachent à rénover l'État, à encadrer la jeunesse et à essayer d'agir sur les consciences, mais en vain. Leur traversée du siècle s'achève en son milieu par un interminable naufrage.

Première partie

RÊVES

Un jeune bourgeois parisien (1901-1918)

Le fils du général

Au 148 de la rue de Grenelle, à deux pas de l'esplanade des Invalides, il est un immeuble tout neuf, majestueux, imposant. Au dessus de la porte d'entrée, soutenant les étages supérieurs, un spectaculaire couple d'atlante et cariatide impressionne le passant, et achève de classer les habitants du lieu. Construit il y a peu, l'édifice abrite le jeune couple Mordrelle, qui s'y installe en 1898. Joseph Mordrelle, né en 1863 à Hédé, Ille et Vilaine, est un ancien élève de Saint Cyr, promotion de Madagascar. Homme de devoir, pétri de catéchisme, rompu au code d'honneur militaire, son unique préoccupation est « l'Armée-au-service-de-la-France »¹. D'après son fils, il méprise la démocratie², lit Maurras et ne cache pas ses sympathies royalistes. Il a déjà à son actif plusieurs campagnes dans l'infanterie de Marine : le Sénégal et le Gabon en 1886-88, le Tonkin de 1889 à 1892, la Réunion et la Nouvelle Calédonie en 1894. Promu chef de bataillon en 1899, il passe à l'État major du Corps expéditionnaire de Chine le 16 juillet 1900. Un mois plus tard, il embarque donc à Marseille pour participer à la guerre des Boxers.

C'est la première fois que le commandant Mordrelle part en laissant sa femme seule à la maison. Les adieux sont déchirants. En 1955, Antoinette Mordrelle rappellera à son fils Olivier « toute la joie et la consolation [qu'il lui a] apportées pendant la cruelle absence de [son] Père en Chine. »³ Olivier Mordrelle naît le 29 avril 1901, un peu plus de 8 mois après le départ de son père, un peu plus de 5 mois avant son retour. Consciemment ou non, le petit Mordrelle, cadet de la famille – il a un frère, Jean-Marie, de 5 ans son aîné – accuse le coup d'être né dans un foyer sans père. Mordrelle⁴ esthétisera sur ce départ et le sentiment d'abandon apparemment lourd de conséquences qu'il

1 Olier Mordrel, « Une contre-histoire de Breiz Atao », *La Bretagne réelle-Celtia*, n°393, décembre 1977, p. 4993-5000.

2 Olier Mordrel, « Figure bretonne », *Stur*, n°5, automne 1942, p. 30-41.

3 Fonds Mordrel, OM25 C2241, lettre de sa mère à Olier Mordrel, 29 avril 1955.

4 J'utiliserai le nom Mordrelle pour qualifier la famille et l'enfant. Mordrel désigne l'activiste et l'homme de plume.

provoque, dans un poème publié peu de temps avant que son père ne s'éteigne, en 1942 : « Le dur bateau de fer vibrant / Dieu qu'il taille dans la chair ! / Elle pleure sur le quai le partant pour la Chine. / Tu la laisses, / Tu verras. »⁵ Les textes de Mordrel sont constellés de références à l'exil chinois, comme autant de messages subliminaux. À Rennes où il comparaît en 1938, il rétorque au juge qui s'étonne de le voir se prétendre Breton bien que né à Paris : « Je suis fils de Bretons. J'aurais pu être né en Chine, je n'en serais pas Chinois pour autant. »⁶ Et lorsque Mordrel s'élève contre l'envoi de soldats bretons dans les colonies et en Chine⁷, il réagit contre ce qui l'a privé de son père des années durant. Il pense vraisemblablement encore à cela, lorsqu'il résume la politique coloniale assimilatrice menée par la France à un abandon d'elle-même et de ses valeurs⁸. Mais il va jusqu'à l'identification. « "Je suis Celte de l'Est" nous dit Poincaré à Tréguier (...) Si vous êtes Celte, M. Poincaré, alors nous sommes Chinois nous autres ! », s'exclame-t-il en 1923⁹. Du temps où son père donnait des conférences sur la guerre coloniale à l'École Supérieure de Guerre, il l'aura entendu raconter comment le Japon cherchait à étendre son hégémonie sur l'Asie et notamment la Chine¹⁰. Et dire que cette dernière, « habitée par une race admirable mais par une faible nation »¹¹, brillante civilisation décadente, était désormais envahie et souillée, mais semblait se rendre compte qu'elle était sur la mauvaise voie. On assistait alors à son réveil. Remplaçant le Japon et la Chine par la France et la Bretagne, Mordrel ne dira pas autre chose dans *Breiz Atao*. Enfin, évoquant un jour le ciel du Midi, il décrit « la coupe éperdument bleue d'un ciel que nous n'avons connu qu'en partant pour la Chine »¹². Mordrel a certes connu Toulon en 1919 mais il n'est jamais parti en Chine. Il est intéressant ici de voir comment il s'identifie à son père, qui aura été aussi fantasmé qu'il fut absent. De 1904 à 1906, Joseph est à nouveau en Chine et au Tonkin. En 1909 il part pour le Congo et n'en revient qu'en 1911.

Entre-temps, au retour de la guerre des Boxers, une sœur est donnée à Olivier. Elle porte le prénom de sa mère et captera une attention que le « petit Lili » n'aura pu conserver que quelques mois. Peu importent les facilités de la vie bourgeoise parisienne. Ce ne sont pas le marbre, les mosaïques, l'électricité et les ascenseurs des différentes adresses que la famille connaît jusque la guerre, les dorures de la coupole des Invalides à l'ombre de laquelle Olivier fera ses premiers pas, la

5 Brython, « Tu l'as laissée », *Stur*, n°1-2, mai-juin 1942, p. 34-35.

6 C.L., « Compte-rendu des débats », *Breiz Atao*, n°318, 18 décembre 1938, p. 1-3.

7 Non-signé, attribué à Mordrel, « Le scandale rebondit », *Breiz Atao*, n°20, 1er juillet 1928, p. 1.

8 *Stur*, « Empire », *Stur*, n°16, janvier-mars 1939, p. 4-10.

9 J. La Bénélais, « Les discours de M. Poincaré et la Bretagne », *Breiz Atao*, n°8-9(56-57), 1er août et 1er septembre 1923, p. 2-3.

10 MORDRELLE J.-J.-M., *Notes sur le Japon. Extrait des notes prises au cours de la campagne de Chine, 1900-1901*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1904, p. 12-13.

11 MORDRELLE J.-J.-M., *Conférences sur la guerre coloniale, professées en 1908 à l'École Supérieure de Guerre*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1908, p. 239-242.

12 Olier Mordrel, « M. Charles Maurras », *Stur*, n°11, 1er octobre 1937, p. 43-55.

valse des soubrettes et la belle vaisselle qui l'aideront à trouver sa place à la maison. Quant à une hypothétique triangulation œdipienne, n'en parlons pas : entre sa grand-mère, sa mère et sa soeur, Olivier évolue dans un monde de femmes, essentiellement¹³. Il ne semble guère, en effet, avoir été proche de son frère aîné sur lequel, par ailleurs, il ne s'est guère épanché.

En 1936, une journaliste prétendit qu'Olier Mordrel était d'origine roumaine, par sa mère. La réponse de Mordrel fut cinglante au point que l'affaire fut portée devant les tribunaux, la journaliste taxée d' « orientale suspecte », de « Tchouvache » et de métèque¹⁴, l'ayant attaqué en diffamation. Dans ces qualificatifs, le juge identifie une insulte envers la plaignante, mais il dit aussi que c'est elle, par son article mensonger, qui a provoqué l'injure¹⁵. Si cette fausse information est encore parfois colportée¹⁶, il faut lui tordre le cou. La mère d'Olier Mordrel, Antoinette Maricot, née à Montmorency en 1874, est en effet la fille d'un négociant de Coulommiers et d'une Corse de l'île Rousse : Eugénie Mattei, une maîtresse-femme née sous la monarchie de juillet. Cette dernière, qui tenait autrefois salon dans son logement parisien et qui vit désormais de ses rentes, habite avec les Mordrelle et concurrence sa fille dans la régence de la maison, où elle impose son allure second empire. La Corse est un monde qui restera étranger à Mordrel jusqu'à la fin de ses jours¹⁷. Il n'en connaît alors pas grand chose, à l'exception des colis de figes fraîches, de fromages et de charcuteries que sa grand-mère reçoit tous les ans. Et si Mordrel projette un voyage en Corse en octobre 1925, c'est pour l'abandonner aussitôt. Lorsqu'il évoquera l'Île de Beauté, ce ne sera qu'au sujet de ses autonomistes, mais personnellement il ne se sent pas concerné, quoi qu'en dise son cousin Jo Dalimier qui constate : « Il est bien certain que nous sommes des métis. Voir Brichler et la Lorraine, toi-même et la Corse, moi enfin et mon Danemark [...] D'ailleurs tous les gallos sont des sangs mêlés. »¹⁸ Sa mère elle-même, étonnée de la pérennité d'une brouille entre ses fils, écrit à Mordrel : « Je suis bien étonnée de tes sentiments de souvenirs fâcheux qui datent au moins de 30 ans, tu es bien Corse ! »¹⁹. Peut-être est-il simplement le fils de sa mère, un caractère, elle aussi.

Belle brune au regard décidé et à la mise impeccable, sa mère était trop parisienne au goût de Mordrel, qui racontait volontiers comment elle prenait bien soin d'attendre que tout le monde soit assis dans l'église, lorsqu'arrivant en retard à la messe, elle exhibait ses belles toilettes²⁰. Avant guerre, celle qui n'est pas encore « la Générale » organise des thés mondains. Chaque premier et

13 Ramon Fernandez, Bertrand de Jouvenel auront également été privés de père dans leur enfance.

14 E.G., « Ces métèques ont du toupet », *Breiz Atao*, n°248, 26 avril 1936, p. 4.

15 ADF, 15U14-148, jugement du 21 juin 1937.

16 RAOUL L., *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien vrezhonek*, s.l, Al Liamm, 1992 ; FAVEREAU F., *Anthologie de la littérature de langue bretonne au XXe siècle*, Morlaix, Skol Vreizh, 2001, p. 483.

17 Fonds Mordrel, OM19 C826, lettre d'Olier Mordrel à Hans Goebel, 6 novembre 1983.

18 Fonds Mordrel, OM34 C4972, lettre de Joseph Dalimier à son cousin Olier Mordrel, février 1924.

19 Fonds Mordrel, OM25 C2148, lettre d'Antoinette Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 12 juin 1954.

20 Entretien avec Yvette Mordrel, samedi 18 novembre 2011, Léchiagat.

troisième mercredi du mois, elle transforme son appartement en petit théâtre des convenances où ses amies corsetées et pomponnées de la bourgeoisie parisienne viennent parader. L'arrivée de chacune d'entre elles est indiquée à la maîtresse de cérémonie par une carte de visite que présente la domestique sur un plateau d'argent. Les enfants eux-mêmes doivent sacrifier au rituel :

« Ma mère nous faisait appeler après le thé pour que nous profitions des restes de petits fours. La main sur la poignée de bronze doré, j'hésitais un instant, avant de passer du monde de la solitude et du silence dans celui des bruyantes effusions. Le gazouillis des voix et des rires montait de l'autre côté de la vitre comme la chanson assourdie d'une chaudière, et fusait à l'extérieur avec l'éclat d'une ouverture d'orchestre dès qu'on entrouvrait le battant. Les lieux familiers s'étaient si miraculeusement peuplés de la plus étrange des figurations que j'avais peine à reconnaître le piano drapé dans la robe mandarine, la cheminée de marbre blanc où croulaient les braises couronnées de potiches en cloisonné, ou la vitrine de Boule remplie de chinoiseries et d'ivoires, à côté de la fenêtre qui disparaissait sous des flots de brise-bises et de rideaux.

Je recevais le choc du salon violemment éclairé par un lustre de cristal dont on venait de remplacer les vraies bougies par une de ces dernières découvertes du génie humain : des fausses bougies terminées par des ampoules électriques. Je vacillais. Tous les regards braqués sur moi, les effluves généreuses de tous ces décolletés souffrant de la chaleur, cet air rosé et sucré à force de se charger d'haleines et de sourires, tous ces parfums qui se livraient bataille pour s'imposer les uns aux autres, tout cela me prenait à la gorge, m'envahissait comme une vague moelleuse et pénétrante dans laquelle il fallait bien que je m'enfoncerais. Quand j'avais fait le plongeon, je remplissais mon rôle comme un automate, allant d'une figure enfarinée à l'autre, tandis que la pensée d'une tasse de chocolat bien épais et des brioches encore tièdes me cuirassait contre toute défaillance.

"Vous connaissez mon cadet ?", disait ma mère, assise sous un pastel ovale qui la représentait dans la même toilette.

J'y allais de ma petite formule :

"Madame, je vous présente mes hommages !"

Et j'étouffais de rage quand une dame commentait à l'adresse de ma mère :

"Comme il est gentil !"

Celle-ci, tout en continuant à donner la réplique et à distribuer des sourires à la ronde, avait, sans arrêter son regard, passé une impitoyable revue de ma présentation. Mais je me savais impeccable et j'exposais sans appréhension une raie sur le côté bien plaquée de cosmétique et des ongles décapés en âme et conscience. »²¹

Pur produit de la bourgeoisie parisienne aux usages de laquelle – fut-ce de mauvaise grâce – il

21 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel. Sauf mention exceptionnelle, les références à l'enfance de Mordrel seront extraites de ce dossier.

sacrifie sans broncher, Olivier est effectivement ce petit garçon tiré à quatre épingles qui pose, le regard triste, sur une photo de classe de 1910. Il est alors en classe de 8^e2 au lycée Buffon et obtient un prix, dont *le Figaro de la jeunesse* fait part, le 11 août 1910. Que retient Olivier des discours qui retentissent dans la salle des fêtes du Trocadéro, et notamment de celui de l'intendant général Burguet ? Ce dernier dit aux élèves :

« Défendez vos idées et gagnez votre place, de haute lutte, c'est-à-dire le front découvert, sans rien sacrifier de vos opinions ni de vos principes, car il n'est pas une place, si élevée qu'elle soit, qui vaille d'être obtenue à ce prix.

Et à ce propos, mes chers amis, laissez-moi féliciter votre maître d'avoir évité d'employer une expression cruelle, qui donne l'idée que le succès ne peut être obtenu qu'au prix de l'écrasement des plus faibles, que toute réussite est payée par la douleur d'un vaincu la "lutte pour la vie", le *struggle for life*.

Rien de plus faux que cette notion, si contraire à la générosité française, et venue de l'étranger, comme celle du surhomme. Certes, il faut lutter pour faire son chemin dans la vie, mais lutter contre soi-même, s'imposer le travail qui forme l'intelligence, subir, et même rechercher les épreuves qui trempent le caractère. Mais dans les désirs du « toujours plus loin » sans lesquels nous serions privés des grandes œuvres, des grandes découvertes qui honorent l'humanité, nous ne devons pas négliger le sentiment du devoir qu'il faut toujours placer à la base de nos préoccupations. Ainsi armés, vous pouvez aborder avec confiance les difficultés de la vie et penser qu'une valeur acquise trouve toujours, tôt ou tard, son emploi, sans écraser, sans bousculer personne. »²²

Certes Mordrel, des années plus tard, n'échappera pas à l'influence de Nietzsche, ni au culte de la force et à une vision hiérarchique du monde. Dans l'immédiat, il est l'élève de l'école de la Revanche, qui, bien que moins belliqueuse que dans les années 1880, exalte le patriotisme et promeut la juste détermination ainsi que les valeurs civilisatrices et humanistes françaises, contrariées par cet « étranger » que l'on ne veut pas nommer, mais qui est mal dissimulé derrière la référence au surhomme. Et le petit Olivier de grimper en haut des perches du gymnase pour fixer au crochet des tracts tricolores Michelin proclamant « Notre Avenir est dans l'Air » ; de se voir intégrer à son tour St Cyr ; de dessiner la « Victoire », un navire de guerre au départ, pavoisé à l'excès de bleu-blanc-rouge ; ou encore ces hommes du bataillon de la Moselle, improvisant à quatre voix les premiers vers de *La Marseillaise*.

22 « Les distributions de prix – Lycée Buffon », *Le Figaro de la jeunesse*, 11 août 1910, p. 6.



Dessin d'Olivier Mordrelle, 1910.

Fonds iconographique Mordrel.

Il n'entend pas autre chose que ce discours patriotique à la maison, lorsque son père, officier de l'Arche Sainte, compare la tenue des armées françaises et allemandes stationnées en Chine, ou envisage la guerre coloniale comme un entraînement pour une future grande guerre européenne²³. Mais ce jour de remise des prix, alors que son père est en Afrique, Olivier est vraisemblablement plutôt sensible à l'évocation de la mémoire des anciens élèves morts au champ d'honneur, l'un pendant la mission Lenfant, l'autre dans le Sud Oranais, un autre à Ouadaï, un dernier « massacré au cours d'une exploration africaine ». Dans ces mêmes années, il évoque la violence de la guerre au Maroc dans un dessin pétri d'angoisse, qui, à bien des égards, préfigure ceux que feront nombre d'enfants pendant la Grande Guerre²⁴. Un officier, forcément moustachu et tout de noir vêtu, chevauche dans le désert et mène la charge, sabre au clair. Un soldat au képi rouge et au pantalon

23 MORDRELLE J.-J.-M., *Conférences sur la guerre coloniale, professées en 1908 à l'École Supérieure de Guerre*, op. cit., p. 251.

24 Sur cette question, se reporter à PIGNOT M., S. AUDOIN-ROUZEAU, R. BELLER, et C. LECLERC, *La guerre des crayons : quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre*, Paris, Editions Parigramme, 2004 et PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie. Génération grande guerre*, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, p. 141-145.

garance galope derrière lui, une trompette sous le bras. En arrière plan, des canons lancent leurs projectiles dans un fracas de feu et de fumée. Au loin, d'autres soldats tirent sur un ennemi informe teinté d'écarlate, mais qui est atteint par les balles dont le tracé est figuré. Tout au fond, surplombé de fumées, un soleil rouge achève de donner à la composition sa tonalité sanguine.



Dessin de guerre au Maroc.

Fonds iconographique Mordrel.

Ici, comme ce sera le cas quelques années plus tard, le dessin, forme de la parole enfantine, témoigne d'une compréhension de la dimension meurtrière de la guerre. Le tracé des balles indique la responsabilité individuelle de celui qui tue et le meurtre de celui que l'on tue. Le rouge est une constante des dessins de guerre, qui est couleur sang. Cette dimension tragique est ici associée à la vision romantique, chevaleresque des cavaliers dans le désert. Joseph Mordrelle ne semble pas avoir combattu au Maroc ; en fait, le petit Lili dessine peut-être Mangin, en opération au Maroc entre 1908 et 1914, qu'il aura vu dans quelque journal et que son père connaît. Mais la dédicace, « Pour papa », et la signature, « Olivier », témoignent d'une angoisse certaine de l'enfant qui sait son père éloigné dans des contrées hostiles, et à qui il espère pouvoir montrer son oeuvre, s'il revient. Olivier aura évidemment entendu son père raconter ses campagnes, regretter les morts, les ruines et la misère que les conflits provoquent, et constater, comme il l'a consigné dans un carnet pendant la

campagne de Chine : « J'aime toutes les manifestations de la force, trop peut-être ; Eh bien tous ces spectacles de guerre qui m'entourent, ces actes de brutalité inévitables dont je suis le témoin à chaque instant me répugnent. Je ne comprends plus que les hommes se détestent et se fassent la guerre, malheureusement le monde a toujours été et sera toujours au plus fort, notre devoir est donc de développer notre force »²⁵. Bien avant nombre de ses camarades de classe, Olivier a une bonne idée de ce qu'est la guerre. Mais l'éloignement de son père lui permet également de nourrir le mythe d'une aventure très exotique.

Ce mythe est alimenté par les photos que son père prend lors de ses campagnes, et où il se met en scène. C'est bien lui, ce bonhomme mal rasé à grosses moustaches noires coiffé d'une drôle de casquette fourrée, dans l'hiver chinois. C'est encore lui, chevauchant un chameau de Mongolie. C'est lui toujours, qui est revenu vivant d'un périple chez des gens qui martyrisent les pieds des jeunes filles, ou se laissent pousser les ongles démesurément. Il en a pris des photos saisissantes. Plus loin, il traverse une rivière africaine en pirogue et pose devant un immense crocodile dont la gueule est maintenue ouverte. Là encore, on le voit, tout de blanc vêtu, casque colonial sur la tête, dans une chaise à porteurs dans la brousse, ou en tenue d'apparat dans un village du Congo, au milieu d'indigènes enchaînés, certains ayant même de drôles de cicatrices. D'autres enfants attendront 20 ans, et les premiers albums de Tintin, pour découvrir tout cela. Et encore il s'agira de fiction. Ici, tout est vrai : les défenses d'éléphant entre lesquelles son père pose, fier, encadrent désormais la porte du salon, dans lequel Olivier regarde les albums photos ou écoute les récits de son père. Dans ce salon, il y a aussi des poteries du palais d'été, des peintures asiatiques. Et le petit garçon reproduit tout cela. Très jeune, il témoigne d'une grande aptitude au dessin. Ainsi met-il en scène un combat de dragons, un autre dragon qui mange un serpent, il reproduit des porcelaines chinoises, offre un tigre à sa grand-mère, dessine des lions. En vacances à La Baule, le jeune garçon gagne le premier prix de concours de sable en sculptant patiemment un chameau attelé.

25 Fonds Mordrel, carnet de la campagne de Chine de Joseph Mordrelle, 1900-1901.

Concours de sculpture sur sable à
La Baule.
Fonds iconographique Mordrel.



En costume de marin, portant un casque colonial, il n'est pas peu fier de poser devant sa réalisation. Le genou à terre, il est un archéologue devant sa trouvaille, un explorateur devant son trophée de chasse. Mais on est à l'été 1914 et à côté des défenses d'éléphant du salon, trônera bientôt une lance de Uhlan. L'heure n'est plus à la rêverie, surtout, pour les adolescents.

La Grande Guerre d'Olivier Mordrelle

« Ma guerre fut celle de tous les gosses qui trafiquaient des babioles guerrières ramenées du front par les permissionnaires et suivaient leurs classes dans les locaux de fortune, les lycées ayant été transformés en hôpitaux ; qui piquaient des petits drapeaux sur la carte du front fixée au mur de la salle à manger et dînaient sans leur mère, retenue à la Croix Rouge »²⁶. D'une plume résignée mais légère, Mordrel donne l'apparence d'une péripétie mineure à un conflit qui s'avère capital dans sa formation. Certes la guerre, ainsi banalisée, aura pu sembler lointaine et s'apparenter à un jeu. Mordrel aura collectionné et échangé des cartouches avec les copains, dessiné, découpé et épinglé de petits fanions sur des cartes au gré des communiqués officiels annonçant de l'avancée ou le recul des troupes. Faisant de la guerre une drôle d'aventure, il réunit dans un même dessin les silhouettes d'un soldat allemand, d'un chameau, d'un spahi à cheval et d'un indien sioux.

26 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

Une famille bourgeoise de Paris n'aura souffert ni du froid ni de la faim²⁷. Mais c'est bel et bien à cause des bombardements des Zepellins et de la Grosse Bertha que la famille quittera Paris pour Rennes, en 1918. La guerre n'ait jamais loin et Olivier est un enfant de cet autre front qu'est l'arrière. Quand il pique des petits drapeaux sur une carte, ce n'est pas par simple amusement : un adolescent de presque 16 ans y voit grand intérêt :

« The capital events from America and Western front are (and were for me) so interesting, than the time passed very quickly for me, whilst I advanced my flags on the map, finding with difficulty the small villages of the communicated. These Boches are really barbarians to burn a so pretty and so rich town as St Quentin ; alas all our pour Northtowns will have the same fate, if we do no terrific retaliations. »²⁸

Les événements capitaux d'Amérique et du front ouest sont (et furent pour moi) si intéressants, que le temps a passé très vite pour moi, alors que j'avançais mes drapeaux sur la carte, trouvant avec difficulté les petits villages des communiqués. Ces Boches sont vraiment des barbares pour brûler une ville si jolie et si riche comme St Quentin ; hélas toutes nos pauvres villes du nord auront le même destin, si nous ne faisons pas de terrifiantes représailles.

Ainsi fait-il part à son correspondant anglais du sérieux avec lequel il envisage le conflit, et sa justification : brûler une église n'est-il pas le signe de la barbarie ? Cela ne nécessite-t-il pas une riposte sans merci ? Car la guerre n'est pas qu'une abstraction : lointaine, elle n'en demeure pas moins omniprésente. En 1914, son père est au front et joue un rôle clé dans la défense de Nancy. Il donne fréquemment de ses nouvelles et s'intéresse à l'avis de son fils, à qui il fait part de son analyse de la situation : « Cette complication des Balkans retardera évidemment la fin de la guerre, à moins que les Roumains et les Grecs comprenant leur intérêt n'entrent enfin en jeu ; mais la diplomatie de l'entente n'a pas été perspicace en l'occurrence. Examine l'ardeur des Italiens à ne pas aller là où l'on reçoit des coups ; c'est du moins l'impression qu'ils donnent jusqu'ici », lui écrit-il en octobre 1915²⁹. Olivier tâche de s'approprier cette guerre en reproduisant les images qu'il découvre dans les journaux. Il reprend ainsi des thèmes classiques de la presse de guerre : un poilu qui botte les fesses d'un Allemand, le géant allemand déséquilibré par le petit Français lors de la marche sur Constantinople, l'ancien uniforme des barbares de 1814. Avec autant de minutie que de talent, il dessine les uniformes des soldats de la Grande Armée, et ceux de la Grande Guerre. Ses archives abondent en types de soldats, qu'il semble collectionner : un mitrailleur, des tirailleurs, un guetteur dans sa tranchée en 1917, un coureur, un lieutenant d'artillerie en tenue d'hiver, un chasseur à cheval permissionnaire, plus loin des turcos, un tambour algérien de la nouba, un spahi sénégalais, un

27 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie, op. cit.*, p. 103 ; PIGNOT M., *La guerre des crayons, op. cit.*, p. 96-117 sur la vie des enfants à Paris en 1914-1918.

28 Fonds Mordrel, OM22 C1211, lettre d'Olier Mordrel à Cyril A. Ansell, 6 avril 1917.

29 Fonds Mordrel, OM22 C1204, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 23 octobre 1915.

prisonnier allemand.

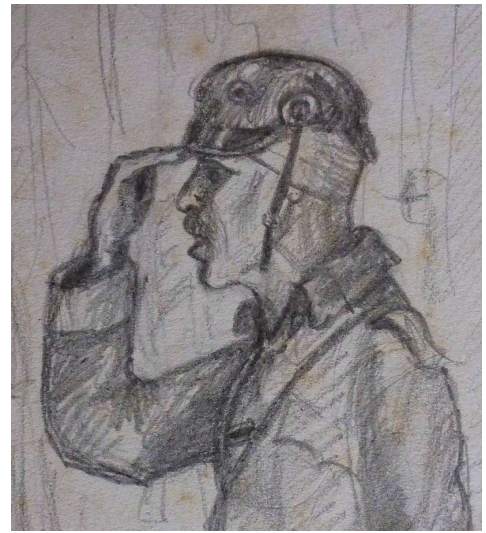


Dessin d'Olivier Mordrel, 1915

Fonds iconographique Mordrel.

Il dessine aussi un Américain. Il constate dans une lettre à son père l'arrivée de « Peurchinn' » à Paris, et attend ses troupes : « Je suis allé hier soir assister à l'entrée de Pershing à l'hôtel de Grillon. J'ai crié Hip, Hip, Hip, Hurrah ! à m'emporter la gorge et je l'ai très bien vu. Ce doit être un homme renfermé car il ne laissait percer son contentement s'il en avait. »³⁰ Il dessine également les Highlanders, qui lui font forte impression. Il suit l'évolution de l'uniforme français, jusqu'à sa description la plus complète. Mais le réalisme de la composition ne s'accompagne pas, comme ce sera le cas dans nombre de monuments aux morts, d'une déréalisation des réalités de la guerre. Le jeune Mordrel dessine également la violence, ou ses effets. C'est par exemple les ruines de l'église de Clémentine en Lorraine, ou le chaos de l'explosion d'une mine qui projette dans les airs des corps disloqués, anonymes. C'est encore, dès 1914, un poilu à béquilles, dans un croquis intitulé « les premiers pas ». Olivier s'interroge sur l'effet des bombardements. À deux reprises, il en dessine l'effet, non pas sur les bâtiments, mais sur les hommes. Et non pas tant sur les corps que sur les esprits.

30 Fonds Mordrel, OM22 C1212, lettre d'Olivier Mordrel à son père, 13 juin 1917.



Dessins de guerre.
Fonds iconographique Mordrel.

Des soldats mal rasés, blessés parfois mais légèrement, portent leurs yeux exorbités sur un monde qui leur est désormais étranger. Leur bouche ouverte évoque une plainte sourde. D'un coup de crayon étonnamment pertinent et juste, le jeune garçon parvient à retranscrire l'effet du choc avec le réel, tel qu'il est défini dans les travaux sur le trauma de guerre³¹. Enfin, le choix de représenter non pas des Français mais des Allemands après le bombardement permet d'éloigner la menace, au moins symboliquement, et de tenir l'angoisse à distance. Le rôle actif de sa mère dans la Croix Rouge a vraisemblablement sensibilisé le jeune garçon aux souffrances tant physiques que mentales.

31 Sur cette question, se reporter à DAVOINE F. et J.-M. GAUDILLIÈRE, *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006.



Mise en scène de la Croix Rouge à Paris.

La mère de Mordrel est la seconde femme, en blanc, à partir de la gauche.

Fonds iconographique Mordrel.

Quelle psychose a pu alimenter cette photo où quelques femmes, dont sa mère, tout de blanc vêtues, le front auréolé d'une coiffe immaculée marquée d'une discrète petite croix rouge, posent au milieu de dizaines de personnes en civil, dont des adolescents portant le masque à gaz, un jeune homme allongé sur un brancard disposé à leurs pieds ? Peut-être Olivier y était-il lui-même ? Comment le savoir : les masques empêchent toute identification autant qu'ils transforment les hommes en machines dépourvues de tout trait humain. Cette déshumanisation inhérente à la guerre industrielle apparaît d'autant plus violemment qu'elle participe, sur cette image, du contraste entre les gens masqués et les femmes en blanc, apparitions presque célestes en cette situation étrange. Olivier vit tout près des Invalides, où, à longueur de journée, défilent des blessés de toutes sortes et où se trouve le siège social de l'association nationale des mutilés de guerre, dont on a la petite médaille en carton. L'a-t-on achetée ? A-t-elle été remise aux enfants Mordrelle, qui auraient alors fait la quête pour financer l'effort de guerre ?³² On en fait collection, commémorant la journée du 75, celle des troupes d'Afrique et des colonies, des Serbes, des gazés retour du sanatorium. Comme d'autres familles françaises, les Mordrelle participent ainsi au financement de la guerre et consomment de la guerre. Cette banalisation de la violence, à force d'images, est caractéristique de

32 PIGNOT M., *La guerre des crayons*, op. cit., p. 20-29.

la culture de guerre³³. Et Olivier n'y échappe pas.

S'il ne les a pas chantées, il aura au moins lu les paroles de l'hymne de guerre de l'infanterie de Marine dont la partition a été découpée dans une revue, ou mieux encore de l'hommage au 217^e, écrit par un sergent du régiment, qui l'offrit à son commandant, Joseph Mordrelle, en souvenir des journées du 23 et 24 avril 1915. Le refrain et les deux derniers couplets du texte constituent un florilège de la culture de guerre dans laquelle évolue Olivier :

« Allons ! À la fourchette / On va s'payer leur tête
Et avant qu'ils se barrent / Sans crier garre / Dare-dare
Faisons voir à ces rosses / Que l'on n'est pas des gosses
Hardis ! Vaillants poilus / Des Boches il n'en faut plus.

Le combat est fini / Les Boches sont partis
Les brancardiers s'apprêtent / à ramasser leurs morts
Qui là-haut gisent encor / Sur les lieux de la fête
Nos poilus triomphants / Reviennent en chantant
Dans leur petit village / Et ce soir ils boiront
Pour fêter « gais Lurons » / Leur modeste courage
Car chez nous gentiment / Tout c'la se fait en chantant

Petits gas de la France / Conservez l'espérance
Écrivez dans l'Histoire / Vos victoires
Votre gloire / Pour délivrer le monde
De cette race immonde / Hardi ! Vaillants poilus
Des Boches il n'en faut plus. »³⁴

Au-delà de la guerre déréalisée, des morts sur les lieux de la fête, de la bataille qui se termine en fin de journée et de la victoire en chantant, la responsabilisation des enfants – sur laquelle il faudra revenir – est ici assez claire, mais bien moins encore que la haine qui justifie l'éradication de l'ennemi. Ce thème, récurrent dans la presse, la chanson et l'imagerie de la guerre, est fortement basé sur des théories raciales, savamment instrumentalisées par les scientifiques³⁵, qui mettent en évidence nombre de caractéristiques physiques censées témoigner de l'infériorité de l'ennemi et justifier son élimination. Ainsi, Olivier, qui lit régulièrement *Le Matin*, réagit à un article de Louis Forest, paru dans la rubrique « Échos et nouvelles » de la livraison du 13 octobre 1918, année

33 Voir la quatrième partie, « Fronts intérieurs et culture de guerre » de AUDOIN-ROUZEAU S. et J.-J. BECKER, *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 533 et suivantes.

34 Fonds Mordrel, papiers du Général Joseph Mordrelle.

35 Voir AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 164 et suivantes.

pendant laquelle on observe un regain des articles sur l'infériorité morale de l'ennemi³⁶. Dans son analyse raciale de la cruauté allemande, le malheureux chroniqueur, qui pourtant dénonce avec vigueur « le rut périodique de [la] barbarie » du Germain, son « hyperchésie, la bromhydrose qui le caractérise, et son urine qui est si extraordinairement toxique », a le tort de remplacer « dolicocephale » par « brachycephale ». Le jeune Mordrelle, visiblement au fait de la question, ne laisse pas passer l'erreur, comme en témoigne ce brouillon de lettre :

« Monsieur [illisible]

je lis tous les jours votre article dans le matin. Vos avis toujours si simples, se conforment au bon sens, n'ont jamais manqué de me frapper par leur à-propos et leur vérité, et ils forment une exception heureuse au milieu des si nombreuses élucubrations dont nous abreuve la presse quotidienne, ce qui n'est pas une mince louange pour vous. Cependant, pourquoi a-t-il fallu que ce matin, négligeant un temps votre souci de vérité et votre préoccupation d'exactitude vous écriviez une si forte erreur. Je relève vos propres termes : « c'est parce qu'il a, brachycephale, la tête carrée ». Cela je vous l'avoue m'a fait bondir. Permettez-moi de vous dire que vous pouvez voir partout, dans le moindre bouquin d'histoire, que c'est la caractéristique de la race celtique la forme brachy de la tête, que les Bretons et les Auvergnats sont ceux des Français qui ont la brachy la plus accentuée, que c'est d'autre part un des arguments des Alsaciens pour se distinguer de la famille germanique de déclarer qu'ils sont de bons brachycephales, que la caractéristique de notre race est si universellement connue que dans la marche Lorraine on oppose les vieux gaulois à tête ronde, aux germains à front étroit. Car le germain, le prussien, le pur boche est dolychocéphale par excellence. Il a les tempes d'une étroitesse surprenante. Regardez en face un boche et vous le découvrirez. Mais me répondriez-vous, si vous dites qu'il a la tête longue, pourquoi l'appelle-t-on tête carrée ? - C'est facile à répondre. Car quoique le boche a la tête étroite il l'a courte. Un cerveau boche est fort menu. Pour vous le prouver, essayez de coiffer un casque prussien, la plupart du temps vous ne parviendrez même pas à la faire tenir sur votre front. D'un autre côté, comme sa mâchoire énorme atteint la largeur de son front étroit, que ses pommettes sont saillantes, que sa nuque ne dépasse pas son énorme cou, que ses traits sont souvent grossiers, l'épithète tête carrée convient à merveille. Je n'ai pas à vous prouver plus amplement la dolychocéphalie des prussiens, c'est une vérité trop reconnue de même que personne n'ignore que les Bavarois formant exception ont un certain nombre de brachicéphales – exception qui confirme la règle.

Je ne m'explique donc pas cette erreur dans votre article, à moins que ... une petite question, seriez-vous dolico ? Ce n'est pas une injure, bien des Français le sont, mais enfin cela pourrait

36 Sur *Le Matin*, voir AUDOIN-ROUZEAU S., « Bourrage de crâne et information en France en 1914-1918 », dans BECKER J.-J. et S. AUDOIN-ROUZEAU (Dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Publications de l'Université de Nanterre, 1990.

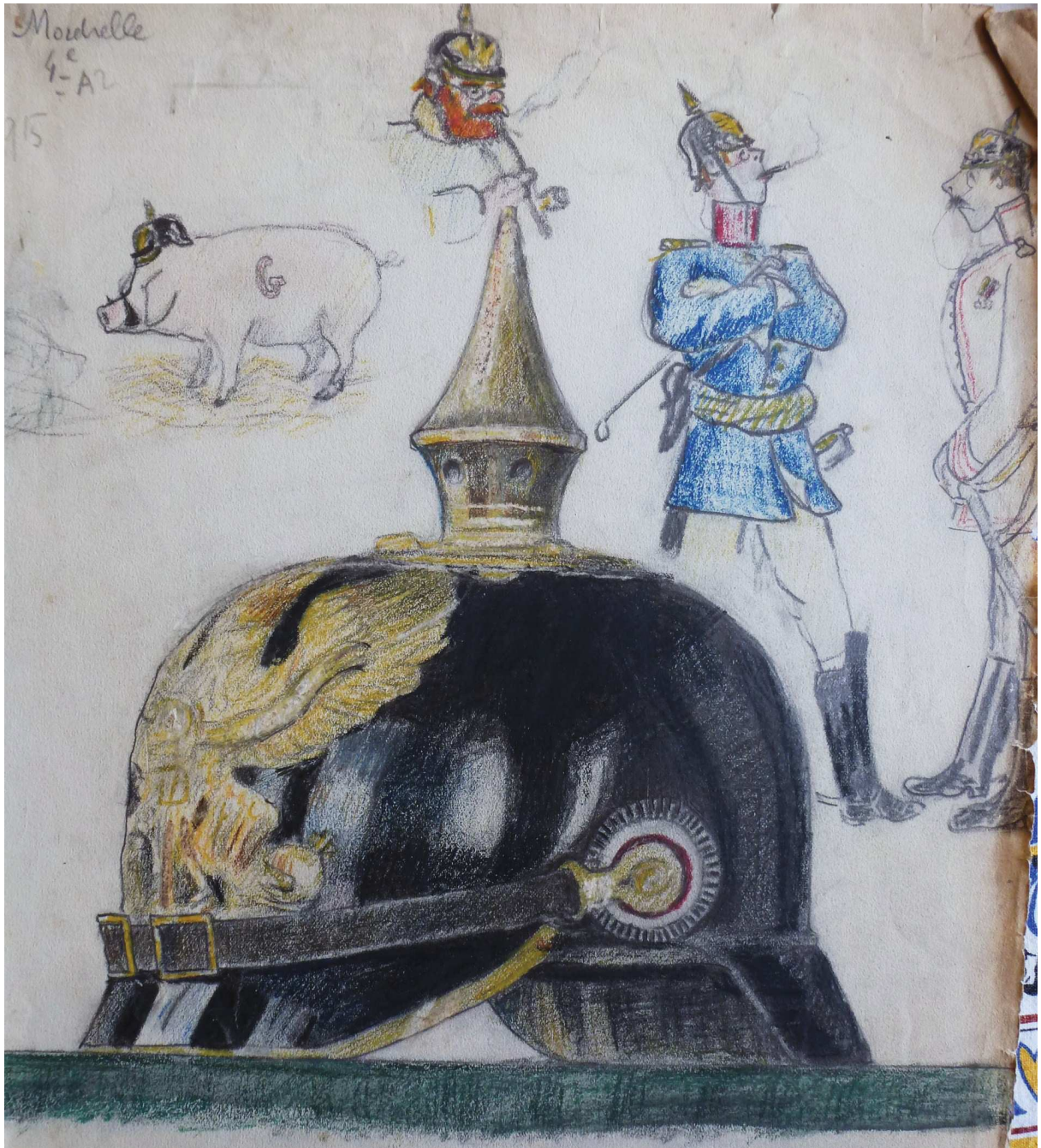
peut-être expliquer la chose. »³⁷

À 17 ans, Mordrelle témoigne déjà d'une assurance et d'une aptitude à la polémique qui feront la célébrité de Mordrel. La méthode, efficace, est sa marque de fabrique. À l'éloge, jamais bien long, succède une analyse argumentée du problème, qui se termine sur un coup de grâce, souvent violent, toujours impitoyable. Mais au delà de son extraordinaire aplomb, c'est la grande connaissance des questions raciales que l'on retiendra ici. Peut-être a-t-il lu Gobineau et son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Vacher de Lapouge, spécialiste de ces questions crâniennes, ou encore les travaux de Gustave Le Bon, dont les citations seront récurrentes dans *Breiz Atao*. Son argumentaire reprend beaucoup d'un autre article paru dans *Le Matin* du 3 mars 1915 sous le titre « Gobineau et "l'indice céphalique". Le crâne allemand et l'hégémonie mondiale ». Il a également vu dans *Les Annales* des caricatures d'allemands : un chef militaire gros à petite tête, mal rasé, moustache et lorgnon ; « les exécuteurs », soldats débraillés avec casque à pointe posé sur le côté. Enfin, il ne réagit pas à l'hyperchésie ni à la bromhydrose théorisés par le Dr. Bérillon dès 1915, qui définissent une propension à déféquer en grande quantité et uriner par les pieds, caractéristiques d'une race inférieure reléguée au rang d'animal³⁸. L'idée est donc admise et ne pose pas de problème.

Non seulement Olivier partage la vision du barbare de ses contemporains, mais il la défend avec véhémence. Car ce qui surprend à vrai dire dans cette lettre, c'est la virulence du ton et l'énergie déployée au sujet de ce qui est manifestement une simple erreur d'inattention de la part du chroniqueur. Ce courrier, qui n'a pas été publié – a-t-il seulement été posté ? – témoigne de la grande importance que revêt la question pour le jeune homme, qui ne badine pas avec ces choses-là. Les théories raciales le travaillent : le brouillon de cette lettre, rédigée dans un carnet de dessin, s'accompagne des portraits d'un Gaulois et d'un légionnaire romain. Bien plus, dans un dessin réalisé à l'école, il consacre une pleine page à la mise en situation du casque à pointe, fatalement lié au profil et à la taille du crâne.

37 Fonds iconographique Mordrel, carnet de dessin.

38 Pour une analyse des travaux de Bérillon, voir AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, op. cit., p. 124 et 177-178.



Dessin du casque à pointe.
Fonds iconographique Mordrel.

Celui-ci est surmonté de caricatures de soldats allemands au visage animal : long cou, nez pointus évoquant tantôt un rat, ou gros cou, gros nez et visage barbu aux traits plus porcins. Le tout est résumé dans le coin supérieur gauche : un cochon aux moustaches wilhemiennes, marqué de la lettre G (pour Guillaume II), patauge dans sa fange. Cette déshumanisation de l'ennemi transformé en un animal connu pour son odeur et sa saleté est également un des préjugés raciaux communs de

la Grande Guerre³⁹. Ainsi, les soldats de chaque nationalité belligérante portent-ils leurs qualités et défauts sur le visage. Le jeune homme tâche d'en dresser une typologie. Si les Allemands sont des loques ou des animaux, les Alliés qu'Olivier dessine également se caractérisent par leur élégance, un couvre-chef savamment porté, un visage et une pilosité soignée, un regard déterminé. En 1920, Mordrel affirmera l'existence d'un « type breton » de soldats, lesquels « se sont toujours fait remarquer par leur attitude absolument originale » et, notamment par leur « haute compréhension du devoir et du sacrifice »⁴⁰. Au milieu des années 30, alors qu'il théoriserait son « racisme breton » dont les développements seront publiés dans sa revue *Stur*, Mordrel se rappellera du Dr. Bérillon, dont il citera de larges extraits dans *Breiz Atao*⁴¹.

De même, lorsqu'en 1940 il publiera dans le magazine italien *La difesa della razza*, un article illustré de l'image d'un tirailleur au visage scarifié, il est impossible qu'il n'ait pas pensé aux dernières années de guerre de son père⁴². Dès la fin de l'année 1917, celui-ci reprend le commandement de troupes coloniales, avec lesquelles il combat jusqu'à la fin de la guerre, et passe le début de l'année 1919 à Bad Dürkheim. La réputation des troupes coloniales pendant la guerre, et lors de l'occupation de la Rhénanie est désormais mieux connue⁴³. De ces indigènes, on racontait qu'ils arpentaient les tranchées ennemies armés de machettes et qu'ils se confectionnaient des colliers avec les oreilles des Allemands. L'État-major français avait garde de démentir ce genre d'informations dont le propre était d'effrayer l'ennemi. Bien plus, la propagande jouait abondamment de l'usage de « sauvages » dans l'armée française. Ainsi, dans les papiers Mordrel est conservée une carte postale humoristique mettant en scène « la moisson de Boudou-Badabou »⁴⁴. Un tirailleur, impeccablement vêtu, le fusil au dos mais le couteau entre les dents, revient ravi de la bataille. Il y a tranché la tête d'un Allemand, qu'il rapporte encore coiffée de son casque, mais il brandit aussi une cartouchière de balles Dum-Dum, ainsi qu'une demi-douzaine de baïonnettes à dents. Ces balles extrêmement dévastatrices, et ces baïonnettes, véritables outils de boucher, dont la réputation fera l'objet de terribles lignes dans *À l'ouest rien de nouveau*⁴⁵, témoignent de la barbarie

39 CABANES B., *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Éd. du Seuil, Paris, 2004, p. 235-236.

40 O.M., « Toujours l'escamotage », *Breiz Atao*, n°11-12(23-24), novembre/décembre 1920, p.45.

41 Bérillon, « Un hommage à la race bretonne », 1er septembre 1935, n° 231, p. 1.

42 Olier Mordrel, « Le minoranze in Francia », *La difesa della razza*, 5 mars XVIII (1940), L.1, p.6-10.

43 CABANES B., *La victoire endeuillée*, op. cit., p. 260-276 ; AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, op. cit., p. 176-177 ; BECKER A., *Croire*, Amiens, Centre régional de documentation pédagogique de Picardie, 1996, p. 30-31 ; LE NAOUR J.-Y., *La honte noire: l'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*, Paris, Hachette littératures, 2003 ; DEROO É. et A. CHAMPEAUX, *La force noire : gloire et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006, p. 128-131.

44 Pour d'autres exemples d'utilisation des préjugés raciaux dans la carte postale humoristique de guerre, voir AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, op. cit., p. 176-177 ; DEROO É. et A. CHAMPEAUX, *La force noire*, op. cit., p. 58-63.

45 Erich Maria Remarque décrit les armes des nouvelles recrues : « Nous vérifions nous-mêmes les baïonnettes. En effet, il y en a dont le côté non coupant forme une scie. Lorsque les gens d'en face attrapent quelqu'un qui est armé

et de la cruauté allemandes, mais leur présence pose la question : qui est le sauvage ? La réponse est évidemment « les deux », mais l'un est pire que l'autre : rabaisser l'Allemand plus bas que l'indigène participe également de la dimension raciale du conflit.



Carte postale patriotique.
Fonds iconographique Mordrel.

Enfin, en 1919, en Rhénanie où il rejoint son père quelques temps, le jeune Mordrelle, qui sillonne alors le pays, aura entendu parler de la « honte noire ». La présence de troupes indigènes en Allemagne était vécue par les occupés comme une volonté délibérée de les humilier ; les nombreuses histoires de viols, réels ou imaginaires, qui leur étaient imputées, témoignaient de la tentative française d'altérer la pureté raciale allemande. C'est donc dans tout un système de théories anthropologiques qu'évolue le jeune garçon pendant la guerre. Il ne fait pas que les subir, il y contribue, par sa propre réflexion.

Ce questionnement sur l'autre et la différence prend une dimension particulière à l'adolescence, véritable caisse de résonance des interrogations quant à l'identité, la singularité, la sexualité. Un épisode semble important dans la vie du jeune garçon : celui de sa découverte de Le Goffic, et du décalage qu'il ressent alors avec ses camarades. Mordrel s'en ouvre sans fard. Il a alors 15 ans, nous sommes en 1916, à la sortie du lycée :

d'une baïonnette de ce genre, il est massacré impitoyablement. Dans le secteur voisin on a retrouvé de nos camarades dont le nez avait été coupé et dont les yeux avaient été crevés avec ces baïonnettes à scie. Puis on leur avait rempli de sciure la bouche et le nez et on les avait étouffés. Quelques recrues ont encore de ces baïonnettes ; nous les faisons disparaître et leur en procurons d'autres », REMARQUE E.M., *À l'ouest rien de nouveau*, Stock., Paris, 1929, p. 111-112.

« J'avais vu trois dégourdis nous fausser compagnie, à la sortie de 4 heures, pour se diriger vers une direction qui n'était pas celle qu'ils prenaient à Midi. Je comptais parmi eux un bon camarade, Yves G., qui malgré son nom n'avait rien de breton, avec lequel j'avais en commun des goûts littéraires. Pressé de questions, il consentit à me mettre dans la confiance. Ils allaient dans les jardins de la Tour Eiffel faire la "chasse aux filles". Malgré tous mes efforts d'imagination, je n'arrivais pas à me représenter en quoi pouvait consister une chasse de ce genre et je demandais, passablement inquiet, des explications. [...] Au retour, celui qui avait réussi malgré la résistance de la place assiégée à faire d'une main malhabile une rapide incursion sous les jupes de sa voisine, était fêté comme un mâle accompli. "C'est formidable, concluait Yves G., tu devrais venir avec nous !"

Je promis mais je n'allais pas. J'étais épouvanté. Était-ce là l'Amour, étaient-ce là les femmes dignes du sentiment élevé que je rêvais d'éprouver pour celle que j'aurai choisie ? Je savais pourtant qu'il existait d'autres femmes que celle dont me parlait Yves G. J'avais caché, dans la couverture d'un livre, l'image d'une petite jeune fille, que j'avais découpée dans un catalogue des Galeries Lafayette, à l'article "costumes tailleurs" et dont le visage d'un pur ovale et les grands yeux me faisaient rêver à une passion exclusive et partagée. Je venais de lire "Âmes Celtes"⁴⁶, ce recueil de contes de Charles Le Goffic qui convenait parfaitement à mes 15 ans, car les amoureux bretons y sont des êtres uniques n'ayant pour tout organe entre les épaules et les jambes⁴⁷ qu'un cœur, un cœur immense occupant toute la place. Une histoire m'avait particulièrement remué. Celle du jeune marin qui n'ose avouer son amour à sa belle et qui la trouve mariée à son retour. Il repart donc en mer pour oublier et ne revient au pays qu'après quarante ans passés à bourlinguer sur les mers lointaines. Mais il n'a rien oublié du tout. Son cœur est resté aussi jeune, sa passion aussi fraîche. Et dès qu'il apprend que la jeune fille d'autrefois est devenue veuve et qu'elle est libre, il se jette à ses pieds pour s'entendre dire, bouleversé, qu'elle aussi l'avait toujours aimé et n'avait point osé le lui faire savoir. Flots de larmes, mais de joie, cette fois. Et bientôt les cloches de l'église de granit célèbrent les noces des deux bons vieux, dans l'attendrissement général. Je résolus de soumettre Yves G. à un test et je lui prêtais "Âmes Celtes". Il n'était pas possible que cet ami, que je savais sensible et fin, ne reconnaisse qu'il y avait là-dedans quelque chose de sublime et ne fit un retour sur lui-même. Je fus très déçu, blessé même, quand il me rendit le petit livre, sans me cacher son dédain de semblables balivernes. Il n'en avait rien retenu. Mon trouble fut grand. Étais-je donc un phénomène, un être différent des autres, un étranger parmi ses compatriotes ? Je commençais à m'isoler.

Je grandis, mais ma disposition ne varia pas. Quand mes camarades du lycée Condorcet m'offrirent de m'emmenner à la sortie des vendeuses du Printemps, je voulus recevoir d'eux

46 Charles Le Goffic a écrit *L'âme bretonne* et *Passions celtes*. En revanche, c'est Marie Reynès Monlaur qui a écrit *Âmes celtes*. Aucun de ces ouvrages ne contient la nouvelle évoquée.

47 Mordrel a barré « jambes » et écrit « genoux ».

l'assurance qu'on pouvait se lier avec l'une d'elles sans être obligé de l'emmenner dans un lit. On se moqua de moi et je m'isolai de plus belle. Chateaubriand devint ma lecture favorite. J'étais un second René. »⁴⁸

On imagine sans peine le trouble d'un jeune romantique dont les rêveries épiques et amours éperdues se construisent sur fond de brumes et de falaises déchiquetées. « C'est parce que je ne m'entendais pas, en sensibilité et, surtout, avec mes petits camarades de collège que j'ai louché du côté de lointains et inconnus pays de mes pères », écrira Mordrel, bien des années plus tard⁴⁹. La perfection des flirts de papier et la Bretagne, aussi imaginée qu'asexuée s'accordent donc assez mal avec la réalité plus triviale des sombres recoins des jardins publics parisiens. Sa peur de la sexualité est vraisemblablement un héritage de son éducation dans un monde de femmes à forte personnalité. Cette angoisse, qui le conduit à la solitude et le conforte dans son romantisme par identification avec les personnages de ses romans, lui fait prendre conscience d'une certaine singularité, même si l'on imagine qu'il devait y avoir d'autres René de son âge dans les lycées parisiens. Jean Prévost, qui avait alors l'âge exact d'Olivier, se souvient, dans une fine analyse qu'il livre de son adolescence, avoir connu la même angoisse : « L'amour romanesque, écrit-il, est la conséquence, non la cause, d'un manque d'aisance avec les femmes »⁵⁰. Mais Olivier vit cela comme une singularité, qui est interprétée de façon plus radicale encore dans un second récit que Mordrel fait de cet épisode : « Naturellement ces histoires d'amoureux confits qui attendaient leur promise toute leur vie sans jeter les yeux sur une autre femme avaient inspiré de la pitié à mes condisciples. Ils préféreraient aller lutiner les gamines effrontées de la Communale, quand la nuit tombait sur l'Avenue de Breteuil. Je sus ainsi que j'étais breton. »⁵¹ Si la révélation exprimée ici sert le mythe du destin militant, et les besoins de la cause par son exemple, on remarquera plus loin, au sujet de Célestin Lainé, la même imbrication des problématiques sexuelle et bretonne, dans son écriture de la découverte du sentiment breton.

Mais en 1916, Olivier n'ose pas encore s'imaginer breton. La Bretagne, pour lui, est d'abord la destination exotique des vacances avec les cousins. Dès 1910, sa famille a l'habitude d'aller à Trégastel, puis Dinard, Saint-Malo, Paramé. La Bretagne est terre de rêves, de romantisme et de magie. Se rappelant ses jeunes années, Mordrel évoque le « pays des Merveilles auquel je rêvais »⁵² et se souvient que « le pays natal c'est le pays des premiers émerveillements. Irremplaçable comme la première maîtresse. »⁵³ Outre Le Goffic et Chateaubriand, Olivier lit Féval, Lamartine, Michelet,

48 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

49 Fonds Mordrel, OM26 C2457, lettre d'Olier Mordrel à Pierre Lance, 4 juillet 1967.

50 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, Paris, France, Nouvelle revue française, 1929, p. 27.

51 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

52 Fonds Mordrel, OM26 C2457, lettre d'Olier Mordrel à Pierre Lance, 4 juillet 1967.

53 Fonds Mordrel, OM2 M30, dossier « La société celtique, héritage ».

dont il retrouve des échos en se promenant sur les remparts de Saint-Malo⁵⁴. La Bretagne est terre d'histoire héroïque, de récits épiques :

« L'après-Midi, c'était le régime des marches militaires de Montmorency qui reprenait. Mon père ne laissait pas un pouce de terrain inexploré à deux lieues à la ronde. Les escalades de rochers succédaient les percées à travers les taillis. Nous allions partout et les gosses du village ne savaient pas mieux que nous les passages dérobés où l'emplacement exact des vieux canons anglais, coincés entre les pierres, qui à travers leurs carapaces de coquillages avaient conservé assez d'éloquence pour nous faire rêver de combats navals et d'héroïsme. »⁵⁵

On trouve dans ce court témoignage plusieurs éléments constitutifs du mythe de l'aventure, à une époque où celle-ci bénéficie d'une image extrêmement positive⁵⁶. Le flibustier en est une figure, la nature, sublime, l'attire pour le témoignage des siècles passés en sont quelques caractéristiques. Car c'est une forme d'aventure que le jeune garçon découvre dans l'exploration, les cachettes, les vestiges, mais aussi chez les habitants. En effet, sa sensibilité d'adolescent est éveillée davantage encore lorsque sa famille, fuyant les bombardements de Paris, s'établit à Rennes, où il se sent étranger :

« Le voyage de Condorcet à Rennes, c'est une descente verticale⁵⁷. Plus d'esprits brillants ni sur l'estrade ni sur les bancs. L'enseignement est une récitation de manuels. Les élèves des perroquets. Plus leur bretonnerie est irréductible, plus ils se parquent eux-mêmes dans les derniers rangs, où ils improvisent des petits jeux dissimulés d'une table à l'autre, uniquement préoccupés de tuer le temps qui les sépare encore de la chasse aux merles. [...] Entre les gars du pays et moi s'étend le mur infranchissable de mon éducation parisienne. Si je veux m'approcher d'eux, je devrais me défaire de ce vernis, qui n'est pas d'ici et ne leur en impose pas. »⁵⁸

L'aventure se vit également hors de sa propre civilisation, dans l'éloignement, la solitude. Homme civilisé au milieu de chasseurs incultes, Olivier connaît un second ostracisme : il est un étranger chez les indigènes. Se promenant en vélo de Dinard à Saint Lunaire, son cousin d'origine alsacienne Jean Brichler, qu'il considère comme son frère, tous deux se font traiter de « sales Parisiens » par des paysans qui les poursuivent, outils en main. Dès lors, n'est-ce pas alors la tentation des périls qui va les pousser sur les routes du centre Bretagne à l'été 1918 ? À une époque où paysans et chiens agressaient volontiers les cyclistes, ces deux jeunes gens, joignant Lampaul-Guimiliau à Mûr-de-Bretagne en costume de ville et bandes molletières, chapeau vissé sur le crâne, chevauchant des vélos rutilants, devaient faire leur effet lorsqu'ils traversaient Saint-Herbot ou

54 Fonds Mordrel, OM22 C1215, lettre d'Olier Mordrel à sa grand-mère, 10 avril 1918.

55 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

56 Sur cette question, se reporter à VENAYRE S., *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

57 À la place de « descente verticale », Mordrel avait d'abord écrit « chute ».

58 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

Commana, découvrant la pauvreté de la région⁵⁹. De Commana, Olivier poste une carte postale à sa tante, l'image d'une vieille femme à lunettes, tout en rides. « Est bien conservé qui peut !! »⁶⁰, constate-t-il. D'ailleurs il écrit tous les jours pendant son périple, à son père, sa mère, sa tante. Dans ces courriers, il délivre peu d'informations, mais le rythme de la correspondance tient du reportage sur le vif et répond à celui des soldats qui se battent au même moment sur le front⁶¹. Car enfin, ces indigènes ont une langue qui fascine le jeune garçon :

« J'aimais déchiffrer avec un doigt les chansons de Botrel⁶², qui apportaient au petit parisien que j'étais une Bretagne accessible et qui figurait une exaltation du romantisme de mes lectures et de mon âge. Elles me plongeait dans une nostalgie délicieuse d'un monde brumeux où le cœur est roi. Les mots bretons que j'y relevais et notais pieusement sur un carnet, que plus tard j'ai eu la sottise de jeter, étaient la clef d'un au-delà fabuleux où j'aurais voulu vivre. "Sur l'air de *Er Vrohek ru*", disait un exergue. Je m'entends encore répéter sans me lasser les syllabes rugueuses, sans en comprendre le sens [...] Pour parfaire mes connaissances, je faisais le siège de la cuisinière, qui était de Ploubazlanec et qui m'avait appris à dire *Mi zou vachet*, je suis fâché. Plus tard je demande à la bonne suivante, qui venait de Bannalec, comment on dit "je t'aime". Je notais *Me gar anor*. Quand j'eus connu Jules Gros, la phrase le faisait tordre de rire. Chez nous, on dit *Te blij diñ*, ajoutait le gâs de Plestin. »⁶³

En 1918, Olivier achète *La langue bretonne en 40 leçons*, ouvrage de François Vallée qu'il dévore, et se rend à une conférence donnée par Charles Le Goffic, au mois de mai, à l'occasion de l'« Empire day »⁶⁴. Le régionaliste breton y établit un rapprochement entre le Pays de Galles et la Bretagne et cite un poème de Lamartine, le « Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons », dans lequel les uns et les autres se reconnaissent en réunissant les deux morceaux d'une épée brisée le jour de leur séparation en Bretagne insulaire⁶⁵. « Qui aurait dit qu'un bourguignon avait en lui la même sensibilité et le même tempérament qu'un Brizeux, un Le Braz, un J.P. Calloc'h, s'étonne-t-il auprès de son père. Du reste, il y a trop longtemps que je trouve peu de différences profondes entre les Bretons et les autres Français. Par exemple, j'estime que ce sont les

59 Fonds Mordrel, OM22 C1224, carte postale d'Olier Mordrel à son père, 28 juillet 1918.

60 Fonds Mordrel, OM22 C1222, carte postale d'Olier Mordrel à sa tante Maricot, 28 juillet 1918.

61 On n'a jamais produit, ni écrit autant de cartes postales que pendant la Grande Guerre. HUSS M.-M., *Histoires de famille: cartes postales et culture de guerre*, Paris, France, Noësis, 2000.

62 « C'est quand même Botrel qui a fait battre nos cœurs quand nous avions douze ou treize ans, avant que nous n'ayons découvert le Barzaz Breiz dans les caisses d'un bouquiniste », se souvient Mordrel dans *La Galerie bretonne*, *op. cit.*, p. 33.

63 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

64 Sur le rôle de Charles Le Goffic dans la construction de l'interceltisme en Bretagne, voir CHARTIER E., *La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours. Mise en perspective historique et idéologique*, Thèse de doctorat, École doctorale Arts, lettres, langues, Rennes, France, 2010, p. 237-242. La Grande Guerre n'y est toutefois vue qu'au prisme des événements irlandais de 1916 et ne tient pas compte de la culture de guerre.

65 Ce poème, composé en 1838 et publié dans les *Recueils poétiques*, a inspiré le rite de l'union de l'épée brisée célébré par la *Gorsedd* de Bretagne, depuis 1899. Il fut lu après la réception d'Hersart de la Villemarqué par la *Gorsedd* de Galles.

Parisiens qui ont le plus de points communs avec eux, je ne crois pas me tromper, malgré la paradoxalité de mon idée. »⁶⁶ Le jeune homme trouve ici une parade pour concilier ses origines parisiennes et son attrait pour une aventure bretonne. Cela passe par l'acceptation d'une nouvelle identité : il se voit Celte. C'est d'ailleurs ce qu'il avait tenté de prouver à ses professeurs de Condorcet à qui, patriotisme oblige, il devait rendre un devoir sur « l'esprit français ». Quatorze pages laborieuses ne lui avaient pas permis de démontrer clairement que cet esprit français, c'était tout simplement l'esprit celte, et non la culture latine. À ce sujet il rencontre autant d'incompréhension auprès de l'unique, et éphémère, camarade de classe qu'il a à Rennes, auquel il parle des Celtes et qui lui répond « une bourde sur Vercingétorix. Pour lui ces types à moustaches qui buvaient de la cervoise sont morts et enterrés ». ⁶⁷ Aussi, la conférence de Le Goffic, qui se déroule devant un parterre de celtisants prestigieux, lui est-elle d'un grand réconfort. Mais il ne faut pas perdre de vue la culture de guerre dans laquelle cette identité celte s'inscrit. L'interceltisme de Le Goffic, en 1918, participe de l'effort de guerre :

« Le Goffic nous raconta une anecdote de lui. C'était il y a une dizaine d'années, à une réunion à Londres. Lloyd George prit la parole pour combattre la campagne de lord Rhonda pour le service militaire, "La guerre est impossible, s'écrivit-il, la guerre avec les Germains, mais c'est insensé. Du reste ces hommes là sont nos frères, nos pères sont couchés côte à côte à Waterloo, un même sang coule dans nos veines..." Soudain Lloyd George s'arrête, il hésite, puis avec la mobilité, le changement d'expression caractéristique des Gallois, le voilà qui s'écrie "Ah mais non, pas du tout ! C'est faux ? Moi je n'ai rien de commun avec ces gens-là. Oui, vous les Anglo-Saxons, mais moi je suis celte des pieds à la tête, pas une goutte de mon sang n'est semblable au leur !" C'est cet homme, si semblable paraît-il à Clémenceau, qui gouverne la race Anglo-Saxonne. »⁶⁸

Le Celte est d'abord l'ennemi du Germain et, en cela, il répond aux interrogations raciales du jeune garçon, qui choisit son camp et le sert.

La mobilisation des enfants pendant le conflit est désormais bien connue ; Olivier n'y échappe pas, notamment lorsqu'il s'implique lui-même dans l'effort de guerre :

« I have [...] a very good chum at the fields. He is a fellow of my form, and we are in the same labourers squade. We talk very much of many interesting things that is allowed, it is no more the stupide french school discipline. For we are volunteer, we are free, and our masters are our comrads and they work with us, in our own gangs, that we command. A great symphaty grow so between masters and pupils, symphaty wich will be find again in the school, I am

66 Fonds Mordrel, OM22 C1217, lettre d'Olier Mordrel à son père, 26 mai 1918. L'orthographe originelle est respectée.

67 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

68 Fonds Mordrel, OM22 C1217, lettre d'Olier Mordrel à son père, 26 mai 1918.

sure. »⁶⁹

J'ai [...] un très bon copain aux champs. C'est un type de ma taille, et nous sommes dans la même équipe de jardiniers. Nous parlons beaucoup de beaucoup de sujets autorisés, ce n'est plus la stupide discipline scolaire française. Comme nous sommes volontaires, nous sommes libres, et nos maîtres sont nos camarades et travaillent avec nous, dans nos troupes, que nous commandons. Une grande sympathie se développe ainsi entre maîtres et élèves, sympathie que l'on retrouvera encore à l'école, j'en suis sûr.

En 1917, Paris compte 2500 jardins ouvriers, et des centaines d'autres dans la « zone », de part et d'autre des fortifications⁷⁰. Là, des milliers d'enfants et d'adolescents travaillent à améliorer le quotidien d'une France victime de la pénurie alimentaire. Celle-ci ne touche guère la bourgeoisie dont Olivier fait partie, mais il y voit l'occasion d'approcher le rôle du combattant, un rôle qui arrache à la routine quotidienne de l'écolier. Par son volontariat il se sent libre et, bien qu'il soit chef d'équipe, le travail en commun, hebdomadaire, lisse la hiérarchie dans une espèce de camaraderie de sillon dont il espère des répercussions dans le futur. Il a envie de servir, hors des cadres étriés de l'enfance. Aussi s'entraîne-t-il également physiquement, lorsqu'il est en vacances à Montmorency, dans la vieille propriété familiale :

« Vous ai-je dit que depuis quelque temps je fais de l'entraînement ? Tous les mardis après Midi avec 3 copains je vais au bois dans une allée retirée. Là en costume léger (culotte extra courte, jambes nues, espadrilles, maillot décolleté) nous faisons des sports pédestres. Marche accélérée, course de fond, de vitesse – Saut en hauteur et en longueur avec et sans élan – Boxe – Lancement du poids – Course haies – et nous terminons par une heure d'aviron. Le jeudi je bine, je pioche, je plante, j'arrose, en un mot je cultive au soleil et le dimanche je fais de la Préparation militaire. »⁷¹

Une photo le représente, au fort de Montmorency, carte d'État-major dans une main, un bâton dans l'autre, tendu vers l'horizon. S'exerce-t-il à la lecture de carte, mène-t-il une bataille imaginaire ? Il se voit dans la guerre, dans la mesure de ses possibilités. Jean Prévost a également dit combien la recherche d'exercices physiques intenses était pour les lycéens parisiens une façon d'éprouver leur courage en temps de guerre⁷². Plus encore, il se rappelle de la culpabilité ressentie lorsque, d'autres se battant autour de lui, il choisissait la voie des études :

« Je pensais donc amèrement [...] à la guerre et au courage ; j'éprouvais déjà, à propos de tous mes sentiments nobles, des doutes sur moi-même, et j'éprouvais encore une servitude un peu méprisée, mais plus forte que moi, qui me liait à mes classes, quels que fussent mes

69 Fonds Mordrel, OM22 C1211, lettre d'Olier Mordrel à Cyril A. Ansell, 6 avril 1917.

70 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie*, op. cit., p. 107.

71 Fonds Mordrel, OM22 C1212, lettre d'Olier Mordrel à son père, 13 juin 1917.

72 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, op. cit., p. 13.

souhaits, pour plusieurs années encore ».⁷³

Olivier ne vit pas autre chose, car autour de lui, beaucoup de proches se battent. Son père, forcément, qui est à Verdun en 1916-1917. Son correspondant anglais, âgé de 19 ans, travaille dans une usine d'armement, à monter des obus explosifs et à shrapnel, ainsi que du matériel pour avions et sous-marins. Il fait partie des réserves et attend d'être appelé. Son bon copain débrouillard Jean de la Chaux va rejoindre « la division brillante du fameux général Brissaut-Desmaillets »⁷⁴. Et surtout son frère Jean-Marie, engagé volontaire dans l'aviation : il a intégré l'escadrille des « *Blue devils* ». Quelques années plus tard, Mordrel évoquera « les regrets de l'adolescent trop jeune pour partir », thème classique de la poésie patriotique, auquel il sera d'autant plus hostile qu'il est directement concerné, voyant ses proches aller au feu⁷⁵. Revenant après-coup sur cet engagement, qui s'apparente à une douloureuse expérience, Jean-Marie écrit à son frère :

« Tu as eu plus de chance que moi, dans ce sens, que, moi, je suis passé brusquement et sans transition, des bancs de l'école, dans les rangs d'une armée en guerre. Je ne m'en suis, longtemps, pas rendu compte ; mais, cela a profondément perturbé ma formation ; alors que tu te formais, toi, lentement et sûrement, d'une façon normale et sans secousses. Je suis resté, beaucoup plus longtemps que toi, un grand gosse, qui avait l'aspect d'un homme fait et qui était encore loin de l'être. »⁷⁶

Cela n'avait pas échappé alors à Olivier qui, dans son désir de participer à la guerre, ne perdait pas de vue la poursuite de ses études.

« Las 3 trois hélas [sic] ne voilà-t-il pas qu'on va nous mobiliser ? On va procéder au recensement des hommes de 16 à 60 ans. Si nous, étudiants, on ne nous enlève pas de la classe pendant nos études, il y a tout à parier pour que nous soyons pris pendant la durée des vacances. Industrie ou agriculture ? Avec votre approbation, quand le moment sera venu de répondre, je demanderai agriculture. Cela contrarie mes projets, m'étant payé une superbe raquette pour faire du tennis cet été et l'année prochaine. Mais à la guerre comme à la guerre ! Si notre tour est venu de donner : donnons. »⁷⁷

La guerre, nécessité à laquelle il veut pouvoir être utile, semble être devenue une contrainte. Il n'est pas étonnant que ce paradoxe ait lieu en 1917, époque à laquelle on observe un fléchissement de la mobilisation. Mais surtout, cela correspond au temps où apparaît l'hypothétique mort de son père dans les courriers. En avril 1917, Olivier fait part à son correspondant des milliers de morts du régiment de son père.⁷⁸ « Madame S..c..l parle à Maman d'un mauvais moment que passe la

73 *Ibid.*, p. 19.

74 Fonds Mordrel, OM22 C1217, lettre d'Olier Mordrel à son père, 26 mai 1918.

75 Olivier MORDREL, « Ar en deulin », *Breiz Atao*, n°5-6, mai/juin 1921, p. 2-3.

76 Fonds Mordrel, OM25 C2130, lettre de Jean-Marie Mordrelle à son frère Olier Mordrel, 18 mai 1954.

77 Fonds Mordrel, OM22 C1212, lettre d'Olier Mordrel à son père, 13 juin 1917.

78 Fonds Mordrel, OM22 C1211, lettre d'Olier Mordrel à Cyril A. Ansell, 6 avril 1917.

division, que peut-ce être ? », demande-t-il à son père en juin 1917⁷⁹. « Voilà une heure que je vous écrit (sic), mon cher Papa, quelle longue récréation, je ne suis pas content de moi. Je vous quitte bien vite, en espérant que tout cela vous aura un peu distrait, distrait de vos préoccupations sans cesse probablement plus tendues »⁸⁰, écrit-il, conscient des périls auxquels son père est exposé. Peu de temps après, le général confirme : « Tu dois savoir que j'ai failli être tué par un obus le 18, pendant la préparation d'artillerie précédant l'attaque boche ; c'est providentiel que je n'aie reçu aucune égratignure. [...] Je vous embrasse tendrement tous les trois, en vous priant de ne pas m'oublier dans vos prières. »⁸¹ Toute cette angoisse se traduit effectivement, chez Olivier comme chez d'autres, par une réflexion mystique importante⁸². Évoquant ses lectures récentes, il indique à son père :

« Pour moi je pense avoir déjà mes croyances formées et je suis profondément chrétien. La terre n'est qu'un lieu d'épreuves, d'attente ; qu'importent les désillusions et les malheurs qui vous y attendent ! Chaque homme ne devrait avoir en vue qu'une chose, c'est son salut. [...] Par elle même la vie sociale, ou plutôt de société est une comédie de tous les instants. Nous n'avons qu'à la subir, puisque nous en faisons partie.

Pourtant Dieu nous a permis d'avoir sur la terre certains moments de bonheur. Mais ne nous trompons pas, et ne déplorons pas sa courte durée. Ce bonheur nous ne sommes pas faits pour le recevoir ici bas, c'est un surcroît de la charité divine.

En attendant, la foi est un rude secours dans la vie et je vois dès à présent toutes les consolations que me procureront plus tard dans mes peines, la pensée de la renaissance de l'âme. J'estime cependant qu'il est par trop égoïste de vouloir se retirer du monde en entrant dans un couvent ou dans un monastère. C'est trop se retirer de la lutte.

La cuirasse de sa foi est plus belle que la protection d'une muraille. Vivons notre vie, qui a été créée pour nous, mais ne perdons pas de vue, dans une aveugle insouciance, la raison pour laquelle nous sommes ici bas. Je me laisse entraîner, mon cher Papa, à des expositions probablement bien troubles et bien confuses de mes sentiments, mais il doit être utile pour vous de les connaître, soit pour les discuter soit pour les approuver. »⁸³

La famille Mordrelle est une famille catholique, sans manifester une foi ostentatoire. On va à la messe, on croit en Dieu, cela fait partie du lot de vertus dont doit témoigner toute famille bourgeoise respectable. Mais la guerre et son lot de souffrances et d'incertitudes a amplifié les croyances et développé l'acceptation d'une certaine fatalité, du malheur, des douleurs qui participent des lectures du jeune homme, frappé par « Le lac » et « Le chrétien mourant » de Lamartine. Dans

79 Fonds Mordrel, OM22 C1212, lettre d'Olier Mordrel à son père, 13 juin 1917.

80 Fonds Mordrel, OM22 C1217, lettre d'Olier Mordrel à son père, 26 mai 1918.

81 Fonds Mordrel, OM22 C1218, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 26 juin 1918.

82 BECKER A., *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, A. Colin, 1994.

83 Fonds Mordrel, OM22 C1212, lettre d'Olier Mordrel à son père, 13 juin 1917.

cette perspective, la vie sur terre ne peut être qu'un passage à subir, dans l'attente du Royaume. La Grande Guerre se caractérise également par sa dimension eschatologique⁸⁴ à laquelle Olivier souscrit, croyant que le bonheur n'est pas de ce monde. C'est que compte tenu des périls que traverse son père, son frère, certains de ses amis, dans une période et dans des lieux où la mort peut frapper n'importe quand, l'espoir de la vie après la mort est évidemment réconfortant. D'autre part, l'évocation de la « cuirasse » et de la « muraille », défenses d'un autre temps remises au goût du jour, inscrit la foi du jeune garçon dans la perspective d'une croisade. Son christianisme participe d'une lutte pour un avenir meilleur, d'un autre monde, un nouvel âge d'or. Aussi, la religion chrétienne est-elle associée à la guerre, c'est-à-dire à la défense de la patrie. Mordrel s'en rappellera, dans le milieu des années 1920, lorsqu'il s'en prendra au christianisme, vecteur de l'idée française en Bretagne. Dans l'immédiat, cette crise mystique pose la question de sa présence au monde : pourquoi est-il là ? Pourquoi est-ce qu'il vit ? Finalement pourquoi on se bat ? Il est intéressant de voir comment ces questionnements sont adressés au père, dont le rôle ne peut être que central : dès avant la fin de la guerre, les enfants entretiennent des relations très particulières avec la génération de leurs pères. Ces derniers ont consenti au sacrifice ultime pour leurs enfants, devenus justification des combats⁸⁵. Au cours de la guerre, incontestablement, une redéfinition des relations entre pères et enfants est intervenue.

La première caractéristique est la découverte par les pères de leur rôle auprès des enfants. À longueur de lettres, Joseph Mordrelle, comme ses camarades de combat pères de famille⁸⁶, s'inquiète de l'éducation et de l'instruction de son fils. Quand en 1915, Olivier vise le tableau d'honneur pour faire plaisir à son père, Joseph lui écrit : « Continue, mon cher petit, tu nous donneras satisfaction en nous rassurant sur ton avenir, et tu feras ton bonheur à toi-même, car le travail seul permet de se créer une existence heureuse. »⁸⁷ Quelques mois plus tard, constatant les faibles résultats de son fils aîné, Joseph dit à son cadet : « J'attends des nouvelles des compositions de Jean qui doit se rendre compte lui-même, et toi, par son exemple, combien il est difficile de rattraper le temps perdu, tandis que tout réussit à celui qui trace consciencieusement et avec persévérance son sillon, dans la voie des sciences, des lettres et de la vertu (voir Caton, Socrate, etc) .»⁸⁸ Et Olivier de rassurer son père : « Voyez mon cher Papa comme je vous entends bien, même lorsque vous êtes à 120 lieues de votre fils. »⁸⁹ Encore à la fin de la guerre Joseph conseille

84 AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, op. cit., p. 182 et suivantes.

85 FOUCARD D., *Le poids de la guerre: les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 151-152.

86 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie*, op. cit., p. 283.

87 Fonds Mordrel, OM22 C1202, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 28 janvier 1915.

88 Fonds Mordrel, OM22 C1204, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 23 octobre 1915.

89 Fonds Mordrel, OM22 C1217, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olier Mordrel, 26 mai 1918.

son fils : « Mon cher Fils, à la veille de tes examens je t'envoie mes vœux les plus affectueux pour ton succès ; aborde franchement l'obstacle et avec confiance et surtout ne désespère jamais, fais au contraire toutes tes compositions avec assurance. »⁹⁰ Et c'est dans le même courrier qu'il l'informe avoir échappé providentiellement à la mort pendant une préparation d'artillerie allemande, et lui demande de prier pour lui. Comment, dans ces conditions, ne pas concevoir un sentiment de culpabilité ? Si les pères se battent pour leurs enfants, ceux-ci doivent se montrer dignes de leur sacrifice. Les fils de héros doivent eux-mêmes vivre en héros⁹¹. Devenus responsables d'une guerre faite pour eux, parce qu'ils sont trop jeunes pour la faire eux-mêmes, et qui leur intime des responsabilités accablantes, les enfants, et pas uniquement les orphelins, doivent alors assumer la « dette de sang »⁹² de leurs aînés. Dans cette perspective, la guerre qui tue comme elle fait les héros devient une expérience trouble, qui sublime des pères devenus monuments écrasants, modèles hors d'atteinte, auxquels il devient progressivement impossible de s'identifier, et dont il convient, peu à peu, de s'éloigner⁹³. Dans l'hommage ému qu'il rend à son père décédé à Nantes le 5 septembre 1942, Mordrel fait bien plus qu'affirmer sa reconnaissance et son admiration⁹⁴. Il voit la vie de son père, « modèle tangible », comme un « spectacle » qui l'enflamme. Le père devient « une vraie figure de légende, tenant à la fois du Croisé et du Routier du XIVe ». Évoquant les anciens soldats du général venus pleurer sur la tombe de cet « homme, presque irréel à force d'être pur », Mordrel avoue l'inaccessibilité d'un modèle qui lui sera demeuré hors de portée : « j'avais le sentiment que mon père leur appartenait peut-être plus qu'à moi. » Est-ce pour se l'approprier enfin que, jusqu'à la fin de ses jours, Mordrel gardera un portrait du général, tout en moustaches et médailles, sur sa table de nuit ? S'adressant à Alain de Benoist, qui vient alors de perdre son propre père, Mordrel lui assure : « Je comprends ce que vous avez senti car j'ai perdu moi aussi un père qui m'a fortement marqué. A 28 années de son décès, il est près de moi plus présent que jamais et guide mes pas »⁹⁵. Mais il s'agira là d'une lecture a posteriori, d'un bilan que le jeune Mordrel de la Grande Guerre est encore loin de dresser.

Les dernières années de guerre marquent de fait une rupture entre la génération du feu – les combattants –, et celle de la guerre – ceux qui ont été trop jeunes pour combattre. Quelques années plus tard, l'argument de « l'impôt du sang » incarnera, dans les pages de *Breiz Atao*, le refus de s'acquitter de cette dette de sang, et ces jeunes souhaiteront une régénération de la société, une

90 Fonds Mordrel, OM22 C1218, lettre de Joseph Mordrel à son fils Olier Mordrel, 26 juin 1918.

91 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants : 1914-1918 essai d'histoire culturelle*, Paris, A. Colin, 1993, p. 18.

92 HARDIER T., J.-F. JAGIELSKI, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre : 1914-1925*, Paris, Imago, 2001, p. 347.

93 FOUCHARD D., *Le poids de la guerre, op. cit.*, p. 151-163 ; PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie, op. cit.*, p. 375.

94 Olier Mordrel, « Figure bretonne », *art cit.*

95 Fonds Mordrel, OM29 C3489, lettre d'Olier Mordrel à Alain de Benoist, 1^{er} août 1971.

renaissance, autrement dit une autre filiation. Et Olivier d'évoquer, dans les lettres à son père, sa paresse, ses difficultés en mathématiques, la façon dont avec peu de moyens il bluffe ses professeurs de lettres, son envie de tennis quand d'autres se battent. Inconsciemment se développe en lui le besoin d'une autre aventure, qui permette une autre identification.

CHAPITRE II

« L'époque héroïque »¹ (1919-1927)

Au printemps 1918, Olivier Mordrelle obtient son bac, et se met en tête de préparer l'admission aux Beaux-Arts. « Mon atavisme avait dû s'incliner du côté d'un grand-oncle architecte, précise-t-il. C'est du moins ce que ma mère avait pensé. D'ailleurs il ne semblait pas que la patrie eut encore besoin de moi »². À la maison, chacun comprend bien que les ambitions saint-cyriennes sont désormais bien lointaines. Olivier a beau invoquer de l'atavisme familial, il sait qu'il déroge aux attentes du milieu bourgeois d'où il vient. Il s'en rappellera d'ailleurs, lorsqu'à l'été 1942, épluchant *Les métis*, du docteur René Martial, il signale d'un trait dans la marge le passage suivant :

« À noter que l'homogénéité des familles marche très souvent avec la profession : hommes de guerre, pasteurs, cultivateurs, marins, magistrats, administrateurs, médecins, etc. C'est encore une condition de croisement judicieusement choisi, car, dans ces familles à l'orgueil légitime du nom se joint l'orgueil professionnel, et l'on ne veut pas d'un "étranger" qui ferait déchoir la famille »³.

Pour autant, déçu par son fils aîné Jean-Marie, qui vient de perdre ses galons du fait de son comportement sur le champ de bataille, le général Mordrelle fait contre mauvaise fortune bon cœur, et souhaite que les projets artistiques d'Olivier aboutissent, ne serait-ce que pour consoler sa mère. « Je te félicite de ces bonnes intentions, mon cher enfant ; une pareille ligne de conduite est seule capable de t'assurer une vie honorable et la satisfaction de ta conscience », écrit le général en octobre 1918, qui dans le même courrier fait état de l'avance de ses troupes en territoire « boche » et « barbare », soulignant par là-même son sacrifice et l'obligation pour Olivier de l'honorer⁴. Un mois après, c'est l'armistice.

La famille rentre à Paris fêter l'événement. Les souvenirs rapportés par le jeune homme au sujet

1 Fonds Mordrel, OM26 C2493, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 29 décembre 1967.

2 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

3 MARTIAL R., *Les métis. Nouvelle étude sur les migrations, le mélange des races, le métissage, la retrempe de la race française et la révision du code de la famille*, Paris, Flammarion, 1942, p. 137.

4 Fonds Mordrel, OM22 C1233, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olivier, 12 octobre 1918.

de ce qui est considéré comme un véritable « lieu de mémoire » de l'enfance en guerre⁵, correspondent à ce qu'a relaté Jean Prévost dans *Dix-huitième année*. Pendant 3 jours et 3 nuits, chacun s'est promené sur les boulevards, dans la liesse générale, « sans embrasser les filles, parce que je n'osais pas », précise Mordrel⁶. Cependant, si le délire collectif de novembre 1918 marque le début des « années folles », le retour de la paix n'est pas le retour à la normale. On dit des années 20 qu'elles inventent une tradition de la rupture⁷. Avec l'ordre des années de guerre, d'abord. Il s'agit de tourner une page, tout en envisageant un nouvel avenir⁸. Cela se manifeste par un besoin de nouveauté et de renaissance, une certaine frénésie du plaisir, de la joie, une volonté régénératrice⁹, qui se manifestent dans des mouvements parfois contradictoires : on verra comme la recherche du plaisir peut être interprétée comme symptôme de décadence. La volonté d'oublier la guerre se heurte bien souvent au rythme bien plus lent de la démobilisation culturelle¹⁰. S'il existe un esprit des années 20, comme c'est le cas pour la décennie suivante, il pourrait s'incarner dans les mots : crise, esprit, révolte¹¹, qui inscrivent la période dans un entre-deux, de la révolte romantique du 19^e siècle à la *Révolution nécessaire*¹² des années 30. De fait, le découpage chronologique des années 20 est extrêmement malléable, autant que discutable. Je les situerais, pour la question qui m'intéresse, entre 1919 et 1927, c'est-à-dire entre l'entrée de Mordrel à *Breiz Atao* et le congrès de Rosporden, qui voit la naissance du Parti Autonomiste breton. Cette période est presque celle où Mordrel, dans une lettre à Xavier Grall, situe la fondation du nationalisme breton, de 1921 à 1928¹³. Période que Mordrel qualifie lui-même d'« époque héroïque »¹⁴ : les années 20 sont pour lui celles d'engagements aussi enthousiastes que désespérés dans une société bloquée¹⁵, qui sont l'expression de son déficit d'héroïsme.

5 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie. Génération grande guerre*, op. cit., p. 343.

6 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

7 PAZ O., *Point de convergence*, Paris, Gallimard, 1976, p. 13, cité dans COLIN P., C. LANGLOIS (Dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, Paris, les Éd. du Cerf, 1997, p. 16.

8 BEAUPRÉ N., H. ROUSSO, et J. CORNETTE, *Les grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, p. 373.

9 TRÉBISTCH M., «Un esprit des années 20 ? », dans COLIN P., C. LANGLOIS (Dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, op. cit., p. 17.

10 Sur ce concept, voir HORNE J., « Remobilizing for "Total War". France and Britain, 1917-1918 », dans HORNE J.N. (Dir.), *State, society, and mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, 1997 ; *14-18 aujourd'hui. Démobilisations culturelles après la Grande Guerre*, Paris, Noesis, 2002.

11 TRÉBISTCH M., «Un esprit des années 20 ? », dans COLIN P., C. LANGLOIS (Dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, op. cit., p. 18.

12 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire*, Montrouge, Impr. moderne, 1933.

13 Fonds Mordrel, OM33 C4773, lettre d'Olier Mordrel à Xavier Grall, 8 juin 1977 : « ... j'ai fondé le nationalisme breton, - dont vous êtes un brillant rejeton – entre 1921 et 1928. Depuis personne n'y a rien ajouté ».

14 Fonds Mordrel, OM26 C2493, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 29 décembre 1967.

15 BERNARD P.J., *Nouvelle histoire de la France contemporaine*, Paris, Seuil, 1975, p. 223.

La découverte de Breiz Atao

Avant même l'armistice, au sortir d'une réunion de L'Action française, Maurice Marchal, étudiant aux Beaux-Arts de Rennes, âgé alors de 18 ans, rencontre Joseph Boreau de Roince, hobereau du haut-Léon mobilisé de la classe 16, avec lequel il fonde le Groupe Régionaliste Breton (*Strollad Rannvroelien Vreiz*, en breton) dont les statuts sont fixés le 17 septembre 1918¹⁶. D'emblée, le GRB se pose comme « groupe d'avant-garde se proposant de travailler activement au relèvement de la Patrie Bretonne »¹⁷, par la promotion de la langue, du costume, du sentiment de nationalité, des traditions, du régionalisme et du fédéralisme, ainsi que de l'interceltisme. On prévoit une éventuelle extension en multiples sections locales chapeautées par un comité central. De fait, le duo est rejoint par quelques proches : Yves Marchal, frère de Maurice ; Yann Caroff ; Losquin ; d'Henriet ; Henri Prado (qui meurt avant la fin de l'année 1918) ; Paris, un neveu de Charles Le Goffic ; Goulven Mazéas, et Saïg Le Goff. Ils sont en tout une dizaine¹⁸, à envoyer à Marchal « leur adhésion et leur sympathie »¹⁹. Mais c'est seul, alors que de Roince est encore mobilisé en Alsace, que Marchal lance dès janvier 1919 une modeste feuille mensuelle baptisée *Breiz Atao* – traduction maladroite de « La Bretagne toujours ! », *Breiz da viken* en breton – dont le tirage n'excède apparemment pas les 500 numéros par livraison, les premières années²⁰. En 1919, il ne compterait pas plus de 50 abonnés²¹. L'article II des statuts précise que « le groupement est *exclusivement composé de jeunes gens* ». Le GRB se fait d'ailleurs appeler également « Association de la jeunesse de Bretagne » dès avril 1919, qui se bretonnise en *Unvaniez Iaouankis Breiz* en septembre de la même année, semble-t-il sous le parrainage du régionaliste Francis Gourvil²². Celle-ci remplacera définitivement le GRB en mai 1920. De fait, les nouvelles adhésions qu'enregistre le groupe, confirment sa jeunesse.

16 Sur les circonstances de la naissance du GRB et de *Breiz Atao*, se reporter au témoignage de Morvan Marchal, dans sa préface à ROINCE Job de, *Guionvac'h. Légende bretonne en 3 actes d'après de roman de L. Kerardven*, Rennes, p. VI et IX. Les statuts sont conservés dans le fonds Mordrel, OM7 I78, Statuts du GRB, 1918-1919.

17 L'expression est soulignée dans le texte.

18 Anna Youenou ajoute le nom de Deschars, dans YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1 « Fondation et essor de Breiz-Atao », Rennes, Impr. Générale, 1974, p. 46.

19 Maurice Marchal, « Adieux », *Breiz Atao*, n°7(31), juillet 1921, p. 3-4.

20 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissaire spécial de Brest à M. le Préfet du Finistère, 9 avril 1927 ; et BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes à M. le Garde des Sceaux, 18 avril 1928.

21 Non-signé, « Compte rendu des résultats » *Breiz Atao*, n°2, 1er octobre 1927, p. 2.

22 Dans les papiers Mordrel, une notice biographique concernant Gourvil précise : « avait créé en 1913 un groupe d'action bretonne resté sur le papier Unvaniez Iaouankis Breiz [...]. Quand Morvan Marchal en 1918/19 fonde Breiz Atao, Gourvil le parraine et lui fait cadeau du titre U.I.B., ainsi que des insignes émaillés du groupe, n'ayant jamais servi. » Fonds Mordrel, OM1 T6, biographies de Francis Gourvil et Yann Fouéré. De fait, la livraison de septembre 1919 est ornée d'un blason à hermines, et le sous-titre est corrigé et devient « Bretagne toujours ! ».



Morvan Marchal en 1920
Fonds iconographique Mordrel.

Que ce soit dû à l'effacement des personnages derrière leur nom ou quelques-uns de leurs textes, ou bien à la maturité prématurée des gens de cette génération, on est tenté d'envisager les Marchal, Debauvais, Mordrel et autres comme des entités monolithiques et politiques, éternellement dans la force de l'âge. Or, dans le bureau d'Olier Mordrel à Léchiagat, il y a encore aujourd'hui, encadrée sur une bibliothèque face au bureau, une photographie de Morvan Marchal en 1920. Vêtu d'un costume Bas-Breton, les joues rebondies et glabres, l'air vaguement inquiet, le fondateur de *Breiz Atao* ne fait pas ses vingt ans. L'image est intéressante : elle qui rappelle que ce sont des enfants qui sont à l'origine de l'*UYV*, leur jeunesse durant la guerre eût-elle été particulière. À partir de février 1919 arrivent Debauvais, 16 ans, Gefflot, 17 ans, et Drezen, 20 ans. Jean Bricler²³, cousin de Mordrelle, alors camarade de lycée de Marchal, a 15 ans lorsqu'il attire Olivier, de 3 ans son aîné, au groupe. Ce dernier se rappelle : « Mon cousin de Rennes m'écrivit qu'il avait retrouvé un ancien condisciple de son collège, qui préparait comme moi les Beaux-Arts, qui avait fondé le Groupe Régionaliste Breton, association de jeunes ayant pour but le retour des libertés bretonnes et le relèvement de la culture celtique. Je fus deux jours sans dormir »²⁴.

Dans les relations que lie le jeune Mordrel à son entrée dans *Breiz Atao*, l'importance des anciens combattants retient l'attention. Saïg Le Goff, un des premiers membres du groupe, né en 1893, vient d'être démobilisé lorsque Mordrel fait sa connaissance. Lieutenant d'infanterie, il revient

23 D'origine alsacienne, il se fera appeler Yann Bricler.

24 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

du front bardé de médailles²⁵ et devient vite un mentor de Mordrel²⁶. Tout deux fréquentent assidûment la paroisse bretonne qu'anime l'abbé Cadic. Étudiant en droit et répétiteur au collège Stanislas, premier président de la première section parisienne de l'UYV, l'homme a de l'influence sur Mordrel, dont il tempère à l'occasion les ardeurs anti-françaises²⁷. Job de Roince, l'un des fondateurs du groupe, est aussi un ancien combattant, dont les récits font grande impression :

« Soldat d'occupation en Rhénanie, Job participait à de petites *kneipe* britto-allemandes ultra-confidentielles, où l'on chantait à l'unisson le *Bro Goz ma Zadou* et la *Wacht am Rhein*. Quand il nous racontait ça, l'hiver suivant, sous le manteau de la grande cheminée du manoir du Douardu, en Plougoulm, à Marchal et à moi qui étions venus nous concerter avec lui, un frisson nous passait dans le dos »²⁸.

C'est l'aventure et l'inédit que viennent chercher les jeunes auprès du soldat. Car Marchal non plus n'est pas insensible à ce monde combattant qu'il fréquente également, et avec qui il travaille à l'occasion. C'est ainsi qu'il livre en 1919 un article²⁹ à *La Glorieuse Bretagne des Armées*, journal « à l'usage des Soldats Bretons et de leurs Famille » fondé en 1918 par Yves Le Diberder, encore mobilisé dans l'armée d'Orient. Le portrait que dresse Mordrel du capitaine Guernigou, fondateur de l'Amicale des Bretons de Marseille, permet de préciser davantage l'attrait qu'exercent ces hommes sur les jeunes :

« Il avait le port et la belle tête ornée de moustaches blondes d'un Highlander. Quand j'ai lu le roman de Roger Vercelet qui met en scène en Macédoine un officier breton et son groupe-franc, j'ai revécu les histoires que nous contait Guernigou quand il montait nous voir. Mais lui, ce n'était pas dans un roman qu'il avait enlevé avec ses marsouins Cornouaillais, de la fameuse 16e division coloniale, un piton bulgare par surprise, à la baïonnette, sans préparation d'artillerie, mais après de nombreuses répétitions à l'arrière sur un terrain choisi. Il gardait un incurable regret de sa vie de lansquenet et de la liberté totale qui l'avait grisé pendant l'espace irréel entre la vie et la mort. Il faisait penser aux grands oiseaux de mer auxquels on a coupé les ailes et qui s'étiolent derrière un grillage. L'image est usée jusqu'à la corde, mais je n'en trouve pas de meilleure. »³⁰

Mordrel est bien placé pour savoir qu'après guerre, les officiers et colons, à plus forte raison les officiers coloniaux, sont considérés comme des aventuriers³¹. Guernigou en est un, et son image mythique se décompose, sous la plume de Mordrel, en un contraste saisissant : d'un côté la liberté et

25 RAOUL L., *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien vrezhonek*, s.l, Al Liamm, 1992.

26 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 80.

27 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., 1973, p. 84.

28 *Ibid.*, p. 43.

29 Maurice Marchal, « L'Art Celtique », *La Glorieuse Bretagne des Armées et l'Idée Bretonne*, n°11, juin 1919, p. 100.

30 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 66-67.

31 ALIX R. et G. RIOU, *La nouvelle jeunesse : enquête auprès des jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, librairie Valois, 1930, p. 25.

l'espace infini, de l'autre l'impression d'une expérience close, terminée, perdue - un enfermement. Bien que la Grande Guerre ne soit pas considérée comme une aventure par ceux qui l'ont faite, l'image que donne Mordrel du capitaine marseillais participe du mythe de l'aventure, laquelle est le grand besoin des années 20³². Se souvenant de l'état d'esprit qui fut le sien au sortir de la guerre, Mordrel écrit : « elle est bien finie l'ère des timides n'ayant la vocation d'aucune espèce d'aventure »³³, et il ne fanfaronne pas. Effectivement, quand il rend visite à son père en Allemagne, en juin 1919, c'est le frisson qu'il cherche, sillonnant le pays à moto : « Quant à moi je cours l'Allemagne – J'ai déjà vu Mayence et Darmstadt. Je vais voir Wiesbaden, Coblenze, Aix, Bonn, Cologne et... mais pas Francfort, car on y tire des coups de fusils - En un mot : voyage absolument énorme », raconte-t-il à un camarade de classe³⁴. En Allemagne il a donc frôlé les corps francs qui, bien qu'officiellement dissous au mois de mars 1919, continuent de proposer leurs services à qui en a besoin³⁵. Il ne pourra que s'en souvenir, se délectant des *Réprouvés* d'Ernst von Salomon, quelques années plus tard. Il n'est jusqu'au véhicule lui-même, objet de modernité, qui ne participe de l'aventure. Celle-ci est d'ailleurs considérée comme garante des vertus bretonnes. Visitant Anatole Le Braz à Menton, il aperçoit dans la bibliothèque de l'auteur de *La légende de la mort* des romans de Gaston Leroux et Maurice Leblanc. Mordrel se souvient alors avoir vu les mêmes ouvrages – côtoyant des imitations du Christ – dans la cantine de Yann-Ber Calloc'h. La similitude lui inspire cette réflexion : « J'aurais aimé lui dire que l'amour des récits d'aventure était chez les compatriotes de Jules Verne (... Gwern ?) le signe de la bonne race... »³⁶. En décembre 1926, à l'occasion d'une réunion à la section de Paris de l'UYV, Mordrel glose sur le génie breton et montre que « sa supériorité est surtout morale ; qu'il est idéaliste et épris d'aventures »³⁷. Évidemment, comme nombre de jeunes intellectuels qui grossiront les rangs de la nébuleuse non-conformiste de l'entre-deux-guerres³⁸, Mordrel a lu Nietzsche, et fait de l'aventurier une incarnation du surhomme. L'aventure doit permettre l'accomplissement de soi, ce que Mordrel entend assumer en Bretagne. « Le terrain de l'action bretonne où nous nous aventurons était singulièrement vierge. Personne avant nous n'avait foulé cette *terra incognita* »³⁹, explique-t-il. La Bretagne peut être le pendant de « l'espace irréel » de Guernigou, l'éloignement nécessaire dans lequel se vit l'aventure. À ce titre, les cartes géographiques, et bien plus encore les blancs de ces cartes aident à la fixation du mythe de

32 Sur le mythe de l'aventure et l'utilisation que j'en fais, se reporter à VENAYRE S., *La gloire de l'aventure*, op. cit.

33 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 42.

34 Fonds Mordrel, OM22 C1235, carte d'Olier Mordrel à Randon, 4 juillet 1919. Les « ... » sont dans le texte.

35 KRUMEICH G., « L'impossible sortie de guerre de l'Allemagne », dans AUDOIN-ROUZEAU S. et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après-1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 155.

36 Olier Mordrel, « Derniers entretiens bretons d'Anatole Le Braz », art. cit.

37 Non-signé, « La Vie des Sections - Paris », *Breiz Atao*, n°3(99), mars 1927, p. 778.

38 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2012.

39 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 50.

l'aventure. Or les blancs de la carte étant remplis, on découvre l'impossibilité de l'aventure véritable, pratique nostalgique, laquelle a besoin pour rester possible d'un espace qui n'ait pas encore disparu, mais qui soit en voie de l'être⁴⁰. C'est précisément ce qu'imaginent les jeunes militants bretons au sujet de la Bretagne. Pour un jeune parisien, les Bretons, tels qu'il les imagine, ne sont-ils pas exotiques, avec leurs *bragou braz* et leurs cheveux longs⁴¹ ? Or l'aventurier, on le sait, méprise le demi-civilisé, celui-là même qui raille les costumes traditionnels bretons, lesquels participent pour lui d'un « carnaval grotesque »⁴². Assumant cette image propice à la provocation, Mordrel et Marchal s'en donnent à coeur-joie de faire résonner leurs imitations d'accent de paysan gallo dans les lieux publics de Rennes, où ils épatent le bourgeois⁴³. L'aventurier ne respecte que l'indigène authentique, auquel il s'identifie volontiers par l'adoption d'un sobriquet. Ce sera Mordrel, en lieu et place de Mordrelle. Et Mordrel aime jouer les indigènes dans les soirées parisiennes où l'emmène à l'occasion le poète Marc-Adolphe Guégan. Mordrel s'en rappelle d'une en particulier, chez Mme Aurel, animatrice de salons littéraires, qui « me prit pour un poète et m'annonça dans mes oeuvres. Ils en eurent pour leur argent, car pour la première, et je crois l'unique fois, que je déclamais dans mon existence, je leur fis entendre du breton. Jamais les snobs n'admirent aussi fort que quand ils ne comprennent rien. En me retirant, j'entendis cette réflexion bien parisienne : "ça sent l'auroch et le cheval de mer !" »⁴⁴. L'indigène celte est le modèle absolu, à l'image des héros de la révolution irlandaise que Mordrel rencontre en 1925, et dont il écrit qu'« ils se meuvent dans une des plus fantastiques aventures qu'ait vu l'histoire avec le naturel des héros de leurs légendes anciennes voguant en plein merveilleux »⁴⁵. Le récit même que Mordrel donne de son périple irlandais de 1925 prendra des allures de romans d'aventure :

« 1er juillet 1925. - Deux heures du matin. La nuit sur la mer d'Irlande – Muir Breathnach – la mer de Bretagne, disent les Gaëls. Ce ne sont plus les têtes croisées dans Londres. Mer d'huile. De grands diables de passagers se promènent sur le pont. Des chevelures frisées brillent aux lampes électriques. Autour de moi des hommes bavardent qui ont tué des Anglais. Des yeux de flammes. Les heures passent. Du bar monte un odeur chaude de thé et l'écho assourdi des « thank' yô » des garçons, monotones comme un cri de payeurs. »⁴⁶

40 À ce titre, la carte dessinée par Mordrel et publiée le 15 mai 1939 dans le n°24 de *Peuples et Frontières* (p. 116-117) est tout à fait éclairante, qui pointe l'attrait d'une Allemagne et d'une Italie à peine esquissées, pas même nommées. La même année, il quitte la France pour Berlin, puis Rome.

41 Olivier Mordrelle, « Ils ne nous comprennent pas », *Breiz Atao*, n°6, juin 1919, p.1-2.

42 *Id.*

43 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, *op. cit.*, p. 44. Au même moment, sa sœur Antoinette est avec ses parents en Afrique, où elle fait de l'avion, et se fait prendre en photo avec des fauves.

44 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 105.

45 O. Mordrel, « Notes d'Irlande et d'Outre-Manche (suite) », *Breiz Atao*, n°11-12(95-96), p. 740-741.

46 O.M., « Notes d'Irlande et d'Outre-manche », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 681-682. Dans cette optique, les ouvrages que Mordrel écrira dans ses dernières années sur les flibustiers ne doivent pas être envisagés qu'en termes de production alimentaire.

C'est dans le contexte de cette communauté de vertus imaginée, qu'il faut comprendre le récit que Mordrel fait des réunions organisées chez Yves Casteret, militant de l'UYV :

« Il s'y mijotait des expéditions diurnes ou nocturnes, rarement respectueuses de la législation en vigueur sur l'ordre public, et au retour desquelles, celliers, cave et poulailler bien garnis faisaient face sans défaillance. Nous étions là, briscards de l'emsao, jouissant pendant quelques heures d'une détente bien gagnée, dans une atmosphère qui tenait à la fois du repaire de révolutionnaires, du corps de garde de commando et de la salle de répétition d'un cercle celtique. Car c'est la bombarde qui sonnait le réveil et le biniou qui introduisait le rôti »⁴⁷.

Le frisson de l'illégalité, le plaisir d'explorer la marge qui sont exprimés ici furent partagés par d'autres jeunes gens s'engageant au même moment dans d'autres structures. « Quand nous nous rendions aux séances des Étudiants Socialistes Révolutionnaires, nous trouvions des agents en civil qui montaient la garde à la porte : à dix-sept ans et demi, ce sont d'invincibles délices, qui me poussaient plus avant », se souvient Jean Prévost⁴⁸. On a vu plus haut comment Conrad, dans *Lord Jim*, prétendait que l'aventurier répondait à un appel irrésistible et mystérieux. Mordrel ne dit pas autre chose, lorsqu'il prétend : « La plupart de nos camarades ne se préoccupaient pas de motivation »⁴⁹. De fait, l'engagement des militants s'impose comme une nécessité intérieure⁵⁰ : ils ne pouvaient pas faire autrement pour assumer l'écart devenu insupportable entre leur réalité sociale, et le « goût de l'absolu » qui marque leur génération⁵¹. Car si Mordrel se veut aventurier, c'est qu'il cherche une rupture avec l'ordre établi, et la bienséance bourgeoise. L'aventure permet l'avènement d'une élite, certes marginale et solitaire, mais dégagée d'un troupeau méprisé et du monde bourgeois. Les interviews que lui concèdent quelques députés bretons en 1927 lui permettent de mettre en lumière cette perspective. Ces élus seraient soumis à un dilemme : rentrer dans le rang pour sauver leur place, ou « se lancer dans la folle aventure de l'action bretonne, au rang des hors-la-loi que nous sommes »⁵². C'est de son propre choix dont parle bien sûr Mordrel. C'est ainsi que l'on peut envisager le besoin de révolte et « l'impérieux besoin d'enrôlement volontaire » de l'après-guerre⁵³. D'autres que lui ont d'ailleurs évoqué cette tentation toute bourgeoise de rompre les amarres. Entre autres raisons, Ramon Fernandez se serait engagé en politique pour se faire pardonner vis-à-vis du prolétariat⁵⁴ ; l'adhésion au PPF de Bertrand de Jouvenel trahirait sa volonté de se dépouiller de sa condition bourgeoise tout en participant à une histoire épique, le peuple étant

47 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 57.

48 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, Paris, Nouvelle revue française, 1929, p. 126.

49 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 51.

50 BAYARD P., *Aurais-je été résistant ou bourreau?*, Paris, Minuit, 2012, p. 64-70.

51 DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, Paris, Perrin, 1927, p. 119.

52 Olier Mordrel, « La politique et l'action nationales. Interviews parlementaires », *Breiz Atao*, n°2(98), février 1927, p. 756-758.

53 ARLAND M., *La route obscure*, Paris, Librairie Gallimard, 1930, p. 109-121.

54 FERNANDEZ D., *Ramon*, Paris, Grasset, 2009, p. 321.

également une aventure à part entière⁵⁵. Mais en cherchant le peuple, ou l'ambiance de camaraderie qui règne chez Casteret, c'est en fait la guerre, que cherchent ces engagés. L'espace en voie de disparition est alors moins celui des *Derniers Bretons*⁵⁶, que celui de la « Der des ders ». La génération des enfants de la Grande Guerre, on l'a vu, était vouée au sacrifice pour deux régions signalées en noir sur la carte de France punaisée aux murs de leur salle de classe. Le front lui-même était « la *terra incognita* des civils », et le poilu était parfois associé au pirate⁵⁷. Le blanc de leur carte d'aventurier était donc lié à la pérennité du noir sur leur carte d'écolier. La France victorieuse, l'Alsace et la Lorraine retournées dans son giron, les espaces du possible que les provinces perdues suggéraient ayant disparu, il s'agissait de se reconstruire un but, s'inventer une vie d'après, composant avec l'héritage de la guerre, et les pertes qu'elle suppose⁵⁸. Si la géographie avait changé, l'histoire de ces jeunes restait en suspens. Mordrel, comme Guernigou, était un aventurier prisonnier de la victoire. Il avait été privé de guerre, son besoin d'aventure était la manifestation d'un complexe de Mars⁵⁹ que partageait bon nombre de jeunes gens de la « génération inutile ».

Le complexe de Mars

J'ai défini plus haut les principales caractéristiques de cette « génération superflue »⁶⁰, très tôt marquée par le politique, habituée à la violence, promise à la guerre, mais arrivée trop tard pour y prendre part. C'est une génération frustrée de ne pas avoir connu le feu. Pour elle, le champ de bataille, perçu comme un lieu d'initiation⁶¹, participe d'un mythe de la guerre, opérant dès avant l'armistice mais aussi après. En témoigne la publication par Fernand Divoire de *Ce que j'ai appris à la guerre* en 1927. Dans cet ouvrage, un non-combattant rassemble les témoignages de diverses personnalités européennes célèbres (Foch, Dorgelès...) lesquelles devaient répondre aux questions suivantes :

« La guerre a bouleversé non seulement les existences mais encore les pensées de ceux qui l'ont vue. En quel sens a-t-elle agi sur eux ? A-t-elle amené à des considérations nouvelles sur la nature humaine ? Les a-t-elle transformés eux-mêmes et conduits soit vers plus d'amertume, soit vers plus de bonté ? »⁶²

55 DARD O., *Bertrand de Jouvenel*, Paris, Perrin, 2008, p. 141.

56 D'après le titre de SOUVESTRE E., *Les derniers bretons*, Paris, Charpentier, 1836.

57 LA PORTE R. de, *Nés de la guerre*, *op. cit.*, p. 96 et 105.

58 BEAUPRÉ N., H. ROUSSO, et J. CORNETTE, *Les grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, p. 200.

59 J'emprunte cette expression, que je fais mienne, à FERNANDEZ D., *Ramon*, *op. cit.*

60 BREUER S., *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 35.

61 INGRAO C., *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, Paris, 2010, p. 25-26.

62 DIVOIRE F., *Ce que j'ai appris à la guerre*, Paris, Éditions Montaigne, 1927, p. 8.

Ce questionnement, exacerbé par le mutisme bien compréhensible de la majeure partie des anciens-combattants, trahit bien la force du mythe de la guerre, dont on croit qu'elle fut une aventure transformant les corps et les âmes⁶³. « Heureux ceux qui ont eu vingt ans pendant la guerre », peut-on lire dans un autre ouvrage au titre emblématique : *Nés de la guerre*, dans lequel il est dit que « Nulle génération autre que celle de la guerre n'a amassé un tel acquis, une telle expérience »⁶⁴. On pourra certes s'interroger sur le trauma qui affecte l'auteur de ces lignes exagérément enthousiastes, mais son propos participe bel et bien de l'érection en mythe d'une expérience de guerre jugée unique et exclusive. Cette guerre trace une frontière nette entre les combattants et ceux que Céline appelle les « puceaux de l'horreur »⁶⁵, qui sont également des frustrés de guerre. On se rappelle comment les proches de Mordrel partaient tour à tour au front pendant la guerre. Lorsqu'il publie son premier article dans *Breiz Atao* en juin 1919, la démobilisation, entamée mi-novembre 1918, est interrompue depuis avril 1919. Elle ne reprend que fin juin et s'achèvera au printemps 1920 pour la classe 18, en mars 1921 pour la classe 19. Autant dire des classes d'âge très proches de celle de Mordrel, celles-là même que l'on appelle parfois les « Marie-Louise », dont certains membres ont combattu, d'autres non. De ces derniers, on sait la douleur, faite de frustration, d'humiliation, du fait même de n'avoir pas participé aux combats⁶⁶. Il a beau invoquer l'atavisme familial, comme on l'a vu plus haut, lorsqu'il intègre les Beaux-Arts alors que d'autres sont encore sous les drapeaux, le simple fait de préciser « D'ailleurs il ne semblait pas que la patrie eut encore besoin de moi »⁶⁷ trahit l'auto-justification, la culpabilité. Celle-ci était largement partagée en temps de guerre. C'est ainsi que la grand-mère de Stéphane Audoin-Rouzeau peut écrire à son mari : « Cela devait te vexer un peu d'entendre parler de ceux qui n'avaient jamais été au feu. Sans le prendre pour toi, tu te disais que le front, c'était mieux ta place que celle d'un père de famille »⁶⁸. Cette culpabilité tient aussi du syndrome du survivant, d'autant plus ressenti dans un paysage humain fait d'hommes mutilés et de femmes en noir, véritables reproches vivants⁶⁹. Les années 20 sont celles « où les monuments aux morts étaient encore neufs »⁷⁰. Les prétendus 250.000 poilus bretons morts au champ d'honneur qui hantent les colonnes de *Breiz Atao*, argument idéologique sur lequel il faudra revenir, sont aussi le spectre obsédant de cette culpabilité latente.

63 MOSSE G.L., *Nationalism and sexuality. Respectability and abnormal sexuality in modern Europe*, New-York, H. Fertig, 1985, p. 114-116.

64 LA PORTE R. de, *Nés de la guerre*, Mayenne, impr. Floch, 1928, p. 189.

65 CÉLINE L.-F., *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1952, p. 14.

66 CABANES B., *La victoire endeuillée*, op. cit., p. 323.

67 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

68 AUDOIN-ROUZEAU S., *Quelle histoire: un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Gallimard-Seuil, 2013, p. 62. Les générations préservées des combats du fait de leur âge avancé sont également concernées : les *Nymphéas* que Monet produit pour le musée de l'Orangerie sont sa participation à l'effort de guerre.

69 AUDOIN-ROUZEAU S. et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre*, op. cit., p. 423.

70 GIRARDET R., « L'ombre de la guerre », dans NORA P., *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 139.

Cette frustration de ne pas avoir combattu est connue des prisonniers, obligés de plus à travailler contre leur propre patrie⁷¹. Elle est également bien identifiée en Allemagne où, du fait de la défaite, le complexe de Mars fut déterminant dans l'auto-stylisation de la génération de la *Sachlichkeit*⁷². Chacun connaît Ernst Von Salomon, qui est d'ailleurs une référence pour plusieurs activistes bretons des années 30⁷³. Né en 1902, il vit la Grande Guerre s'achever quelques jours avant son incorporation. Frustré, il rejoint des troupes de corps francs dans lesquelles il poursuit une guerre qu'il voulait connaître. « Maintenant nous allons faire notre guerre à nous », s'écrie-t-il avec d'autres réprouvés⁷⁴. Le cas de Werner Best, ami d'Olier Mordrel, est aussi connu. Né en 1903, il perd son père à la guerre dès 1914, et se retrouve trop tôt chargé de sa famille. Vite responsabilisé, dans une Allemagne défaite et occupée, une société bouleversée, il rate la possibilité de participer à la guerre. Animé par une volonté de combattre désormais impossible, il intègre d'abord des groupements de randonnée, les « Jeunes Patriotes », les « Aigles et Faucons », avant d'entrer au parti nazi⁷⁵.

Mais l'Allemagne n'est pas seule concernée par un complexe de Mars qui touche aussi des jeunes gens des pays vainqueurs. George Orwell, né en 1903, publie son premier texte en 1914. Ce poème, s'adressant aux « jeunes gens d'Angleterre », les interpelle ainsi : « Si pour votre pays aux abois, vous ne vous enrôlez par milliers, c'est que, vraiment, vous êtes lâches ». Deux ans plus tard, inscrit sur liste d'attente au collège d'Eton, il ne doit son intégration à la promotion 1916 qu'à la saignée que les combats de cette même année opèrent sur les jeunes « officiers potentiels », tous engagés volontaires, et dont la liste des morts s'allonge chaque dimanche à la chapelle de l'école. Dans le même temps, le jeune garçon évite d'ébruiter la piteuse guerre que mène son vieux père qui, tardivement incorporé, garde quelques mulets sur les rives de la Méditerranée. Dès l'été 1920, il vagabonde sur les routes anglaises, se donnant des airs de « trouffion en vadrouille »⁷⁶, de soldat démobilisé. Les années suivantes il est agent de police en Birmanie, plongeur dans un restaurant à Paris, vagabond en Angleterre, et enfin combattant dans les Brigades Internationales pendant la guerre d'Espagne, où il est blessé au cou. C'est à partir de notes prises sur le vif qu'il rédige dans *Hommage à la Catalogne* un récit très réaliste de la vie des combattants, se faisant ainsi le Barbusse de la guerre d'Espagne⁷⁷.

71 BECKER A., *Oubliés de la Grande guerre. Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, Paris, Noësis, 1998, p. 89-145 ; AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre, op. cit.*, p. 96-99 ; CABANES B., *La victoire endeuillée, op. cit.*, p. 360.

72 Génération de la froideur, de la dureté, voir GRÜNDEL E.G., *La Mission de la jeune génération*, Paris, Plon, 1933, p. 22 ; HERBERT U., *Werner Best. Un nazi de l'ombre*, Paris, Tallandier, 2010, p. 48 et suivantes ; INGRAO C., *Croire et détruire, op. cit.*, p. 35-38.

73 Notamment Célestin Lainé ; Alain Le Baner (alias Alexandre Jouannard, futur Alain Guel) dans *Une nouvelle génération bretonne*, Brochure du PNB, n°5, 1942 ; mais aussi Olier Mordrel, dans *La voie bretonne, op. cit.* p. 103.

74 SALOMON E. von, *Les Réprouvés*, Paris, Bartillat, 2007, p. 122.

75 HERBERT U., *Werner Best, op. cit.*

76 CRICK B.R., *George Orwell, une vie*, Castelnau-le-Lez, Climats, 2003, p. 93-138.

77 *Id.*

En Belgique, le non-conformiste Raymond de Becker explique « la nécessité du combat »⁷⁸ qui l'anime ainsi : « Je n'avais pas combattu, je n'avais pu combattre ; j'étais bien trop jeune pour combattre. Confusément, je comprenais néanmoins qu'il le faudrait faire toujours plus, contre mes parents, contre les aînés, contre les autres enfants, contre le monde, contre tout »⁷⁹. Avant de se lancer dans la politique, il eu vécu un pénible périple érémitique, au terme duquel il souhaitait obtenir « la grâce d'être détruit au monde »⁸⁰ et à lui-même.

En France aussi, où la frustration de ne pas aller à la guerre a été attisée par l'importance du fantasme de l'enfant héros⁸¹, le complexe de Mars agit. Jean Prévost se souvient de son état d'esprit, alors qu'il entendait en 1918 tonner au loin le canon :

« Je me consternais de mon néant, de ma jeunesse méprisable, inutile. Je m'interrogeais sur mon courage : c'était la question que tous les garçons de plus de dix ans se posaient tous les jours, devant les journaux et les uniformes, et sans pouvoir répondre. Cette nuit-là, je crois que je me reprochai mon tremblement d'inquiétude comme un indice de lâcheté : " Je claque des dents pour des coups de canon, si loin, qui ne peuvent pas m'atteindre : que je serais couard sous le feu !" »⁸²

Mordrel également se sent méprisable, et peut-être lâche. Il a peu connu les bombardements de Paris, dont Prévost et ses amis se délectaient, ayant ainsi la sensation de frôler le danger, et d'en tirer gloire⁸³. Si tel était l'état d'esprit dans les lycées parisiens, Mordrel peut avoir eu le sentiment d'avoir fui. D'autre part, il sait bien que le feu est le révélateur de la vraie personnalité des gens, son père ne cesse de le lui répéter. Il n'a pas connu cette révélation alors que d'autres de son âge ou presque, si. Il se retrouve ainsi en quête d'estime de soi, d'un désir de reconnaissance qui le pousse à l'engagement, lequel se traduit par une affirmation identitaire⁸⁴. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette confession tardive :

« Il est bon de se représenter que cette génération de 1919 a agi spontanément, soulevée par l'amour incontrôlable de la patrie, et l'étrange force de son destin, qui déjà prenait par la main des enfants sortant du collège pour les conduire inexorablement au baignoire ou au poteau d'exécution ».⁸⁵

Si le couplet sur l'amour de la patrie relève davantage, quand ces mémoires sont écrits, de la pédagogie militante que de la réalité qui a été décrite plus haut, l'avenir sacrificiel évoqué

78 BECKER R. de, *Livre des vivants et des morts*, Paris, Éditions de la Toison d'Or, 1942, p. 23.

79 *Ibid.*

80 *Ibid.*, p. 142.

81 INGRAO C., *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, *op. cit.*, p. 29.

82 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, Paris, Nouvelle revue française, 1929, p. 12-13.

83 *Ibid.*, p. 13.

84 Le même désir de reconnaissance est observable dans le parcours de certains militants basques, voir ITÇAINA X., *Les virtuoses de l'identité : Religion et politique en Pays Basque*, Rennes, PUR, 2007, p. 220.

85 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, *op. cit.*, p. 57.

correspond bien à celui auquel les enfants de la Grande Guerre étaient promis. Mordrel ne fait que remplacer la tranchée par le baignoire ou le poteau d'exécution, la guerre par le militantisme, et souligner l'inaboutissement de la mission rédemptrice de sa génération, son échec, tout simplement. « Vois-tu, écrit-il à son cousin Jo Dalimier, mon mépris de mes semblables n'a d'égal que le mépris que j'ai pour moi. Une loque dans laquelle il y a une flamme voilà comme je me vois. La flamme est divine, je le crois profondément. Mais ça n'enlève pas la loque »⁸⁶. Mordrel, comme d'autres, devait être un héros. « Chaque génération d'hommes a une mission à remplir. La nôtre est une mission de lutte », écrira-t-il en 1937⁸⁷. Mais il lui est impossible de joindre sa flamme au feu et de vivre la situation extrême que fut la guerre. Il a donc recours à ce qu'il est convenu d'appeler une « situation comparable »⁸⁸, qui, même si elle s'avère moins dangereuse et dramatique – pour sa famille cela reste à vérifier – lui permet d'explorer sa propre « personnalité potentielle »⁸⁹. Ce n'est pas pour rien qu'en 1921, Mordrel inaugure le pseudonyme d'*Er Gedour*, le veilleur, inspiré du titre d'un poème de Yann-Ber Calloc'h, poème évoquant le tour de garde d'un soldat dans la tranchée⁹⁰. En 1933, il devient lui-même – sous son nom de poète Brython – le guetteur qui veille « dans le froid de la nuit »⁹¹. Dans son combat politique, Mordrel vit une guerre par procuration. Privés de guerre, certains jeunes gens de cette « génération inutile » cherchent en effet à assumer leur complexe de Mars par des expériences cathartiques et bouleversantes. Avides de sensations fortes et d'action, de mouvement, de brutalité, d'héroïsme, ils en trouvent dans le combat armé, le fascisme, le militantisme, la politique, le sport automobile – Mordrel raffole des belles voitures –, l'alpinisme ou la gymnastique entre autres⁹². Daniel-Rops a montré comment la jeunesse de guerre, promise au combat, cherche à combler un vide, à la fin du conflit⁹³. C'est le besoin de montrer son cran qui pousse Jean Prévost à s'engager chez les étudiants socialistes révolutionnaires⁹⁴. La récente biographie du journaliste et écrivain Ramon Fernandez révèle un homme honteux de ne pas avoir pu faire la guerre quand nombre de ses amis y sont morts. Sa frustration militaire explique en partie sa passion pour la moto et les automobiles, mais aussi son engagement dans le PPF pendant l'Occupation⁹⁵. Il n'en est pas autrement lorsque Mordrel rejoint Mordrel le GRB⁹⁶. Dès son troisième article il fait l'éloge de « la guerre, noble et implacable, d'homme à homme », faite de

86 Fonds Mordrel, OM34 C4963, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, peut-être juin 1923.

87 Breiz Atao, « De 1936 à 1937. Une année d'action bretonne », *Breiz Atao*, n°267, 10 janvier 1937, p. 1.

88 BAYARD P., *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, *op. cit.*, p. 16.

89 *Ibid.*

90 Voir CALLOC'H J.-P., « *Ar en deulin... gwerzeunneu brezonek* » suivi de « *A genoux poèmes bretons* », Dihunamb, 1935.

91 Brython, « Dans le froid de la nuit », *Breiz Atao*, n°184, 1er octobre 1933, p. 4.

92 Sur la notion de substituts à la guerre achevée, voir MOSSE G.L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999, p. 178.

93 DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, *op. cit.*, p. 69.

94 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, *op. cit.*, p. 121.

« sombres embuscades, des coups de fusils de ragoisse en ragoisse, des corps à corps sauvages », où se reconnaissent « les frères d'une même race pour qui la guerre est un devoir et une nécessité, qui se tutoient avant le combat, s'embrassent... »⁹⁷. Ce mythe restera d'ailleurs opérant jusqu'à ses dernières années : la recension enthousiaste qu'il fait des ouvrages de Saint-Loup sur les *Waffen-SS*, et le livre qu'il écrit sur la division Brandebourg participent de cette idée⁹⁸.

Commentant la politique française de la fin des années 30, il écrira que « Pour les meilleurs des Français, un "mouvement" n'est plus une bataille, - où l'on risque tout, sa fortune, sa liberté, sa vie – mais une carrière comme une autre. La France ne *vit* plus »⁹⁹. L'idée est claire : un mouvement politique est un acte de guerre. Après tout, l'*UYV* n'est-elle pas le « bataillon de tous les Bretons qui ont du coeur au ventre », un groupe de camarades d'origines sociales variées¹⁰⁰, « au dessus de toutes les coteries »¹⁰¹, comme le sont les associations d'Anciens Combattants ? Une note des dernières années de Mordrel le précise bien : « BA était une fraternité militaire »¹⁰². *Breiz Atao* regorge de références à une camaraderie assimilée à celle des soldats de 14. Marchal, qui quitte le bureau en 1921, « rentre dans le rang », il rejoint ses « camarades de tranchée »¹⁰³.

D'autre part, l'action est une nécessité vitale. « L'action est le seul moyen que nous ayons d'utiliser la vie. C'est ce que l'on oublie trop souvent dans les pays latins et latinisés » : c'est ce que scande René Le Roux, alias Meven Mordiern – autre référence importante dans la formation idéologique de Mordrel –, en couverture de la livraison de *Breiz Atao* du mois de juillet 1923. Cette idée, Mordrel la fait sienne. « La liberté nationale s'achète par des années de *lutte*, pleines de sacrifices, de passion, de souffrances et de joies, de vie débordante »¹⁰⁴. Ce besoin d'action l'aura

95 FERNANDEZ D., *Ramon, op. cit.* Dans *The Hobbit*, paru en 1937, c'est un demi-homme qui s'interroge sur le bien-fondé d'une aventure visant à aider des étrangers dont le pays a été envahi. La quête de Bilbo Baggins est la projection de la demi-guerre qu'a faite John Ronald Reuel Tolkien, rapatrié en Grande-Bretagne en 1916 après avoir contracté la fièvre des tranchées, alors que ses amis mourraient au front Voir GREGORY A., « Adieu à tout cela : comment les Anglais sortirent de la guerre », dans AUDOIN-ROUZEAU S. et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre, op. cit.*, p.47-67 et GARTH J., *Tolkien et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 2014. Michel Winock explique l'engagement communiste d'après 1945 par la frustration ne pas avoir pris part à la geste résistante chez ceux qui sont « arrivés après la bataille » dans WINOCK M., *L'effet de génération, op. cit.* p. 38. De même, la vocation de Jean Lacouture, biographe d'hommes d'action, résulte de la culpabilité de n'avoir été résistant que sur le tard, voir DOSSE F., *Le pari biographique, op. cit.*, p. 124 et LACOUTURE J., *Profession biographe*, Paris, Hachette, 2003, p.33-36.

96 Le complexe marque aussi la génération suivante, qui voit Raoul Girardet rejoindre L'Action française. GIRARDET R., « L'ombre de la guerre », *art. cit.*, p. 157 et 159.

97 Olier Mordrel, « La lutte des Bretons pour la sauvegarde de leurs libertés. 1715-1720 », *Breiz Atao*, n°3(15), mars 1920, p. 9-11.

98 MORDREL O., « Waffen-SS d'Occident (A propos de deux livres de Saint-Loup) », *La Bretagne réelle-Celtia*, automne 1967, n° 237 bis ; LEFÈVRE É., *La Division Brandebourg*, Paris, Presses de la Cité, 1983.

99 Stur, « D'un vieux monde », *Stur*, n°14-15, juillet-septembre-octobre-novembre 1938, p. 7-17.

100 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton, op. cit.*, p. 43-44.

101 Olivier Mordrel, « Action bretonne », *Breiz Atao*, n°7(31), juillet 1921, p. 5-6.

102 Fonds Mordrel, OM7 M149, dossier « Emsaw-milieu ».

103 Maurice Marchal, « Adieux », *Breiz Atao*, n°7(31), juillet 1921, p. 2.

104 Olier M..., « L'action nationaliste. Conquérir notre autonomie », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 296-298.

suivi toute son existence : « toute ma vie (...) j'ai adoré le risque et me suis complu à vivre dans le danger », écrira-t-il à Ronan Caouissin, lorsque son exil argentin commencera à s'éterniser¹⁰⁵. Aussi, sa première action de militant, le 7 mars 1920, lui est restée d'une saveur particulière :

« Impatient de conquérir les foules, j'écris, dans un accès d'exaltation, un appel au peuple que nous distribuons à la sortie du pardon breton du Sacré-Coeur, sous la pluie. Nous profitons d'une accalmie pour le punaiser sur les palissades, indifférents à l'obligation légale de l'apposition d'un timbre fiscal. Ce fut notre premier imprimé de propagande, qui me consacra le spécialiste du genre, et notre première entorse à la légalité »¹⁰⁶.

Si Mordrel a bien rédigé cet « Appel aux Bretons », c'est son cousin Bricler, aidé de Jules Gros et de Joël de la Forest qui l'ont distribué¹⁰⁷. Une quinzaine d'exemplaires de ce texte ont été placardés à Montmartre, assez pour se donner l'allure d'un hors-la-loi, et goûter les frissons de l'illégalité. En 1924 à Quimper, lors d'un congrès Panceltique, qu'ils jugent insuffisamment vindicatif, les jeunes de l'UYV, dont Mordrel, manifestent, ont une altercation avec les officiels, passent une partie de la nuit à couvrir la ville de papillons rouges. Mordrel compare le geste à une « explosion brutale [...] sans préparation, du nationalisme breton »¹⁰⁸. L'année suivante, lorsqu'Anatole de Monzie, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts visite le pavillon breton à l'exposition des Arts-décoratifs à Paris, un inconnu le siffle au moment des discours. L'événement fait parler de la Bretagne dans la presse, *Breiz Atao* appelle à suivre l'exemple et à passer aux actes : « Ce ne sont pas les rêves qui sauveront la Bretagne »¹⁰⁹, lit-on dans la rubrique de l'UYV. Ce n'est que deux ans plus tard que *Breiz Atao* révèle l'identité du siffleur : c'est Mordrel¹¹⁰. Au delà des coups d'éclat, c'est l'existence-même de l'UYV qui est une guerre, et cette guerre transforme les militants. Un texte bilan, vraisemblablement co-écrit par Mordrel et Marchal en fait état :

« Le 1er janvier 1925, "Breiz Atao" entre dans sa septième année.

Six ans de combat, et de combat victorieux, pour que l'idée d'une nation, et non pas d'une région bretonne soit apprise et reçue.

Six ans pris par des jeunes gens sur la fleur de leur âge et les légers plaisirs de la vie pour être mis au service de la race et du peuple, alors que les pères, les oncles, les frères aînés, ceux qu'à dix-sept ans ils appelaient pompeusement « les hommes », s'occupaient d'autre chose.

105 Fonds Mordrel, OM26 C2493, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 29 décembre 1967.

106 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 111.

107 Non-signé, « L'U.Y.B. À Montmartre – Section de Paris », *Breiz Atao*, n°4 (n°16), avril 1920, p. 15.

108 O.M., « Les enseignements », *Breiz Atao*, n°10(70), 1^{er} octobre 1924, p. 478-479.

109 Rubrique *Unvaniez Yaouankiz Vreiz*, *Breiz Atao*, n°7-8(79-80), 1^{er} juillet et 1^{er} août 1925, p. 593.

110 J. La Bénélais, « Au procès des Catalans », *Breiz Atao*, n°3(99), mars 1927, p. 768-770. Creston lui disputera la paternité du geste, voir le récit de l'incident dans LE COUÉDIC D., « Une pléiade bretonne. Le temps des promesses », dans LE COUÉDIC D. (Dir.), *Ar Seiz Breur: la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, Rennes, Terre de Brume et Musée de Bretagne, 2000, p. 28.

Six ans d'action au coeur de la jeunesse bretonne contre l'abêtissement de l'apéritif, l'émasculature du mouchoir parfumé, l'abrutissement des bridges nocturnes.

Six ans qui ont vu les étudiants et les recrues de 1918 devenir des hommes à leur tour, parlant et agissant en hommes, sans avoir rien renié de leurs jeunes enthousiasmes.

Six ans de lutte ardente par goût de la beauté, de l'harmonie, du bon sens, de la propreté intellectuelle.

Six années qui seront suivies de bien d'autres, si l'on veut nous en croire, et qui verront au bout : la nation bretonne restaurée »¹¹¹.

C'est toute la frustration de ne pas avoir combattu, et toute la possibilité qu'offre l'engagement militant de l'assumer qui sont ici clairement énoncés. La guerre faisait les hommes, *Breiz Atao* en fait à son tour. Les militants qui se mobilisent en 1918 ont toutes les caractéristiques de leurs aînés fauchés dans leurs années d'insouciance. Ils se battent pour des valeurs morales élevées et le triomphe de la virilité.

Mais la frustration de ne pas avoir combattu ne fait pas qu'alimenter le mythe de la guerre, il génère une haine de la victoire. Mordrel se souvient :

« À table, nous avons mon père et moi quelques explications qui frisent l'incident. Il me reproche de me laisser distraire de mes études par mes "billevesées" et se montre inquiet de mon avenir.

" La Bretagne, me consent-il, c'est très bien, mais la France d'abord !"

" La France, je m'en fous !"

Ma réplique est partie toute seule. Le Commandant de Corps d'Armée a pâli, puis d'un coup, le sang lui monte au front et il brandit sur moi le couteau qu'il a saisi dans la corbeille à pain. Ma mère pousse un cri horrible. Mais déjà, mon père s'est ressaisi. J'en profite pour m'éclipser discrètement »¹¹².

Ce rejet de la France, c'est le rejet de sa victoire, de l'oeuvre des soldats, de son père. D'ailleurs, l'oeuvre véritable du général, n'est-ce pas davantage la victoire de 1918 que son propre fils, qui a choisi les Beaux-Arts plutôt que Saint-Cyr ? Fin 1919, Olivier rejoint ses parents à Metz, où la famille fête le nouvel an. Le souvenir qu'il en garde dépasse l'anecdote, et confirme l'analyse :

« Toute la famille s'avance sur le pont de Mayence pour jouir de la vue du fleuve et de la ville. Je reste en arrière avec obstination. Que m'importe le Rhin, la victoire, l'occupation ? Je répète en sourdine *Ni Breiziz a galon, karomp hon gwir vro !* Nous, Bretons de coeur, aimons notre vraie patrie... Partout où notre père nous entraîne, au cours de ces mortels quinze jours de tourisme rhénan, dans la limousine frappée du pavillon tricolore aux lettres dorées, un invisible cordon lie mon âme à ces garçons de Bretagne que je ne connais pas encore, mais avec lesquels

111 La Direction (il s'agit de Marchal et Mordrel), « 1918-1925 », *Breiz Atao*, n°1(73), 1er janvier 1924, p. 512-513.

112 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

je vis chaque seconde »¹¹³.

Au sortir de la Grande Guerre, Mordrel est saturé d'héroïsme, ciment reliant Nation, famille, individualité¹¹⁴. « Je traverse une crise d'individualisme et c'est ce qui me bousille », écrit-il à son cousin Dalimier¹¹⁵. Son champ du sensible, structuré selon les deux axes que sont héroïsme et victimisation, est en déséquilibre¹¹⁶. « Tu n'es pas heureux en ce moment parce que tu n'as pas aujourd'hui la santé morale et l'équilibre que tu cherches »¹¹⁷, lui fait remarquer Dalimier, fin psychologue. Pour rétablir cet équilibre rompu, il doit se poser en victime, jusqu'à l'imitation christique, au moins sur le papier. Célébrant les Pâques dublinoises de 1916 dans un article au lyrisme exacerbé, Mordrel fait l'éloge du sacrifice du martyr : « Nous prendrons des fusils et nous ferons l'acte de tuer des Anglais. Nous serons tués aussi. Mais, qui osera dire que nous sommes des fous ? Quand trois mille hommes, les plus jeunes et les plus beaux, sont fous le même jour, ce ne sont plus des fous : ces sont des martyrs et ce sont des héros. Alors la vérité sera connue. »¹¹⁸ D'une certaine manière, cet article répond à un courrier du cousin Dalimier, à une période de crise morale que traverse Mordrel : « Si le secours de l'espoir en Dieu ne vient pas répandre sur ta blessure un peu d'apaisement, si l'équilibre moral, plus gravement atteint peut-être que je ne le crois, se refuse au rétablissement, si les âmes des vieux ancêtres auxquelles je crois profondément ne rôdent pas autour de toi pour te soutenir, souviens-toi, alors qu'il y a, bien loin d'Arras, un peuple breton auquel tu pourrais peut-être un jour faire du bien... »¹¹⁹. Aussi il n'est guère étonnant que Mordrel ait choisi comme pseudonyme pour cet article celui d'Ap Calvez, qu'il avait d'abord utilisé pour ses premiers articles en breton. *Ap Calvez*, c'est le fils du charpentier. Certes son père s'appelle Joseph, certes le grand-père était menuisier, mais Mordrel ne se veut plus fils du général, et dans la Bretagne catholique des années 20 personne ne se méprend sur l'identité du fils du charpentier. Cette victimisation a une première conséquence qui est que l'on passe de l'expérience perdue de la guerre à l'expérience de la guerre perdue.

Une Bretagne vaincue

Le statut de victime est le capital imaginaire octroyé à chacun des exclus pour forcer sa

113 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

114 APOSTOLIDÈS J.-M., *Héroïsme et victimisation. Une histoire de la sensibilité*, Paris, Exils, 2003, p. 187.

115 Fonds Mordrel, OM34 C4963, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, peut-être juin 1923.

116 APOSTOLIDÈS J.-M., *Héroïsme et victimisation, op. cit.*, p. 10.

117 Fond Mordrel, OM34 C4961, lettre de Joseph Dalimier à Olier Mordrel, 31 mai 1923.

118 Ap Calvez, « Easter Week », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 312.

119 Fonds Mordrel, OM34 C4962, lettre de Joseph Dalimier à Olier Mordrel, peut-être juin 1923. Mordrel est alors au service militaire à Arras.

participation au système¹²⁰. Pour cela, l'exclu doit intégrer une fratrie. Homme de plusieurs vies, Mordrel en intègre deux, qu'il veut confondues. La première c'est *Breiz Atao* - on y reviendra - la seconde c'est une Bretagne qu'il imagine vaincue. Refusant la victoire, Mordrel s'imagine lui-même vaincu. Il n'est donc pas dans le camp français. La Bretagne, dont il fait sa patrie, n'est pas victorieuse, elle est défaite. Comme d'autres de son âge promis au combat, il se refuse à la paix et à la victoire¹²¹. Comme d'autres éduqués dans l'idée que la grande patrie devait être fatalement malheureuse, il ne pouvait s'habituer à la joie que les adultes partageaient¹²². C'est que, très vite, chacun se rend compte que la guerre n'a pas tenu ses promesses. Le désir de reconnaissance des combattants de retour au foyer est souvent contrarié, leurs attentes déçues¹²³. La guerre, que l'on pensait nécessaire et dont on croyait qu'elle permettrait la régénération des civilisations, se solde sur un échec. L'homme, devenu animal ou machine, n'a pas été purifié. Il y a eu catastrophe sans régénération, la Grande Guerre fut une « apocalypse mutilée », une « apocalypse sans apocatactase »¹²⁴. Dans *Notre Temps*, Jean Luchaire témoigne de cette déception : la guerre annonçait un monde nouveau, mais c'est l'ancien monde qui s'est relevé. Ses propos sont relayés dans *Breiz Atao*.¹²⁵ « Défaite, défaite : il me semblait que le devoir d'un esprit net était de l'affirmer, et le coeur trouble se faisait un devoir d'en souffrir », clame Jean Prévost¹²⁶. Le mouvement breton naissant, Mordrel en tête, ne fait pas autre chose. La défaite se mesure à l'aune d'une estimation du nombre de soldats bretons tombés à la guerre, dont les fluctuations et la fantaisie ne peuvent que participer du symbole, et d'un deuil rendu impossible face à un sacrifice jugé inutile.

Les pages de *Breiz Atao* sont pleines de cadavres, ceux des soldats bretons tombés à la guerre. 240 000, répète-t-on à loisir. La litanie des 200 000, 250 000, 240 000 cadavres, ou de l'impôt du sang, ponctue presque une livraison du journal sur deux entre 1919 et 1939 (196 mentions pour 439 numéros). Mais les militants bretons n'ont pas le monopole de l'instrumentalisation de ces chiffres, qui jusqu'à la fin des années 30 font l'unanimité, y compris dans les milieux qualifiés de « fransquillons », lorsqu'il s'agit de prouver l'attachement de la petite patrie à la grande¹²⁷. Aussi, le chiffre de 240 000 Bretons tués à la guerre que je citerai dans ces pages le sera comme acte de foi

120 APOSTOLIDÈS J.-M., *Héroïsme et victimisation*, op. cit., p. 12.

121 DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, op. cit., 1927, p. 69.

122 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, op. cit., p. 28.

123 CABANES B., *La victoire endeuillée*, op. cit., p. 335.

124 GENTILE E., *L'apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*, Paris, Aubier, 2010, p. 156-157 et 352.

125 Maurice Lebesque, « L'irruption des jeunes dans la politique internationale », *Breiz Atao*, n°104, 8 juin 1930, p. 1.

126 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, op. cit., p. 196.

127 GUYVARC'H D., « La mémoire bretonne de 1914-1918 », *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique et Historique d'Ille-et-Vilaine*, tome CXIV, 2010, p. 219-235 et DAVID E., « Sur l'utilisation du chiffre de 240 000 morts lors de la première guerre mondiale, histoire d'une polémique entre Auguste Dupouy et les autonomistes breton » dans Lozac'hmeur G. (dir.), *Les mots en guerre. Polyphonie et polémique*, Actes du colloque international des 27-28 avril 2012 à Brest, à paraître.

partagé en son temps, parce qu'il fut le premier à être contesté¹²⁸, et non comme évaluation méthodiquement établie du macabre bilan. Car ce chiffre est totalement fantaisiste. Sans rentrer dans les détails, on se bornera à rappeler que plusieurs estimations ont été récemment proposées selon des méthodes plus ou moins fiables : 118.966 en comptant les noms sur les monuments aux morts des cinq départements de la Bretagne historique¹²⁹. Roger Laouenan, spécialiste breton de la Grande Guerre, y ajoute les hommes résidents en Bretagne lors de la mobilisation, pour parvenir à 150.000, mais le mouvement breton ne s'intéresse qu'aux Bretons, nés en Bretagne. En comptant les fiches des soldats « morts pour la France » recensées par le ministère de la Défense, on obtient 125.073 morts. En tenant compte des « exclus » (fusillés, mutinés, cas non tranchés...), et selon un calcul apparemment sérieux, Henri Gilles gonfle ce chiffre à 132.802 morts¹³⁰. Dès 1934, Auguste Dupouy proposait celui de 137.032¹³¹, mais les 240.000 s'étaient imposés au même moment lorsqu'une plaque fut inaugurée le 28 décembre 1935 aux Invalides, commémorant le souvenir des soldats Bretons morts pendant la Grande Guerre. Ce chiffre a une histoire.

En 1920, commentant un discours du général de Castelnau venu à Rennes vanter les mérites du soldat français, Mordrel hurle à l'escamotage : on veut oublier la vaillance du soldat breton, dont 150.000 sont morts « à la Bretonne, pour la France »¹³². L'année suivante, relatant l'inauguration du monument aux morts de Scaer, un article paru dans *Le Temps* constate :

« Les deux côtés de la stèle contiennent, en rangs serrés, en formation compacte, la liste effroyablement longue de leurs noms. Ils sont trois cent quatre-vingt-seize, sur une population de quelque cinq mille habitants. C'est donc un douzième ou peu s'en faut, la fleur de la nation, l'espérance de la race, qui s'est fait décimer (le mot prend ici sa pleine force et son acception tragique), pour le salut de son pays. [...] Un cataclysme a passé, menaçant de tout submerger, de tout détruire, détruisant en effet ce qui se trouvait sur son chemin. Pour sauver ce qui restait, des héros, par milliers, se sont offerts en holocauste. Il n'y en a eu nulle part d'aussi nombreux qu'en Bretagne. Quoi de plus naturel? N'est-ce pas ici la terre traditionnelle de la fidélité, du dévouement, du sacrifice ? »¹³³

128 DAVID E., « Sur l'utilisation du chiffre de 240 000 morts lors de la première guerre mondiale, histoire d'une polémique entre Auguste Dupouy et les autonomistes breton », art. cit.

129 PERCHET M., *L'Armée de terre dans l'ouest*, SIRPA, Rennes, 1978. Sur les problèmes de comptage des « Morts pour la France », se reporter à COTTE J.-P., « Aujourd'hui, est-il difficile de dresser la liste des soldats "Morts pour la France", Bretagne 14-18. Recherches et études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre, bulletin 9, avril 1999, p. 9-10.

130 GILLES H., « La guerre 1914-1918 : les morts par départements et par régions », *Mémoire et trauma de la Grande Guerre*, CRBC Rennes-2, TIR, Rennes, 2010, p. 275-323. Le chiffre annoncé dans cet article paraît le plus sérieux, même si, par une curieuse glissade sémantique – on passe des morts à la guerre aux morts de la guerre jusque dans les années 30 – son auteur l'arrondit à 240 000.

131 DAVID E., « Sur l'utilisation du chiffre de 240 000 morts lors de la première guerre mondiale, histoire d'une polémique entre Auguste Dupouy et les autonomistes breton », art. cit.

132 O.M., « Toujours l'escamotage », *Breiz Atao*, n° 11-12(23-24), novembre-décembre 1920, p. 45.

133 R.R., « Devant un calvaire breton », *Le Temps*, n°21932, dimanche 21 août 1921, p. 1.

La question, qui n'en est pas une, fait bondir Mordrel. Dans un papier au titre évocateur : « L'utilisation des Bretons »¹³⁴, il dénonce un impérialisme français – idée sur laquelle il faudra revenir – et évoque « le bruit qui court » qui fait état de 200.000 Bretons tués à l'ennemi. Sa diatribe soulève une question – combien de Bretons sont-ils morts à la guerre ? – et inspire à Marchal ce commentaire : « vous voilà séparatistes »¹³⁵. Dès le numéro suivant, *Breiz Atao* lance une enquête destinée « à voir dans quelle mesure exacte la Bretagne a été saignée »¹³⁶. Les lecteurs doivent envoyer au journal le compte des mobilisés tués entre 1914 et 1919 dans chaque commune. « Nous n'avons pas le droit d'ignorer combien de martyrs nous avons à pleurer », conclut l'auteur de l'enquête qui doit être Mordrel lui-même. Il n'est pas entendu, l'enquête reste sans suite et le chiffre communément utilisé demeure 200.000. Cependant, dès 1924, Morvan Marchal décide d'y ajouter 100.000 victimes. « Marchal, volontiers pompeux, trouvait que 300.000 faisait mieux dans le tableau et l'avait adopté pour son usage personnel. J'en fis autant dans un chant de marche, à cause du nombre de pieds »¹³⁷, précise-t-Mordrel. Effectivement, trois ans plus tard ce dernier compose une chanson, *Amis c'est l'heur' des danses*, dans laquelle il évoque « 300.000 tombeaux », témoignages d'un sacrifice inutile¹³⁸. Marchal évoquait, lui, le devoir d'éviter « 300.000 nouveaux cadavres bretons » dans une guerre à venir¹³⁹. Dans la même livraison de *Breiz Atao*, Mordrel coupe la poire en deux, et avance 250.000 morts¹⁴⁰. À vrai dire, il reprend à son compte une estimation déjà avancée en 1922 par Jean Choleau, dans un courrier au journal, et relayée en 1924 par la Fédération Bretonne de Touraine¹⁴¹. L'année suivante, Mordrel, qui s'identifie aux poilus, redescend à « Deux cent trente mille camarades »¹⁴². Malgré ces variations très ponctuelles et marginales, le chiffre de 200.000 tués demeure la référence la plus fréquente jusqu'en 1926, juste avant que l'*UYV* ne se change en Parti Autonomiste Breton. La couronne que *Breiz Atao* dédie, lors du congrès de Rosporden de 1927, « aux 250.000 Bretons victimes de la guerre » officialise la nouvelle estimation. Dès lors, dans les colonnes du journal, le chiffre est repris à l'envi, jusqu'en 1933, après que le PAB est devenu Parti National Breton. À ce moment, un consensus s'établit autour de

134 J. La B., « L'utilisation des Bretons », *Breiz Atao*, n°9(33), 15 août 1921, p. 121-122. La date de parution figurant sur la livraison est indicative. Mordrel réagit bel et bien à l'article du *Temps*.

135 Olier Mordrel, « Une contre-histoire de Breiz Atao », *La Bretagne réelle-Celtia*, n°393, décembre 1977, p. 4993-5000.

136 Non-signé, « Nos petites enquêtes », *Breiz Atao*, n°10(34), 15 octobre 1921, p. 130.

137 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 83.

138 MORDREL O., « Chants d'un réprouvé - Tome 3 », *La Bretagne réelle-Celtia*, 1966, n°207bis.

139 Non-signé, « Échanges d'idées », *Breiz Atao*, n°10(70), 1^{er} octobre 1924, p. 477-478. Il insiste dans le numéro suivant, demandant la paix pour les 300 000 bretons morts au feu, dans Maurice Marchal, « Paix aux morts », *Breiz Atao*, n°11(71), 1^{er} novembre 1924, p. 488-489.

140 O.M., « Les enseignements », *Breiz Atao*, n°10(70), 1^{er} octobre 1924, p. 478-479.

141 Non-signé, « Régionalisme et nationalisme », *Breiz Atao*, n°9(45), 15 septembre 1922, p. 228-229, et non-signé, « Chez les Bretons de Touraine », *Breiz Atao*, n°6(66), 1^{er} juin 1924, p. 436.

142 Olivier MORDREL, « Les bobards officiels en matière de politique étrangère », *Breiz Atao*, n°11(83), 1^{er} novembre 1925, p. 611-612.

240.000 morts. Dans ses mémoires, Mordrel revendique « le chiffre que, devant le clavier de notre vieille Underwood et en me grattant la tête, j'avais calculé "de chic", sur un coin de table, en faisant la moyenne de quelques listes locales que nous avons relevées et en arrondissant »¹⁴³. Mais avant de pouvoir s'enorgueillir d'un chiffre inscrit aux Invalides, il avouait :

« Le chiffre de 240 000 [...] n'est pas né chez nous. Si nous ne faisons d'erreur, on le doit à l'administration ecclésiastique du diocèse de Vannes qui fit une enquête dans les cinq évêchés au moment de Sainte Anne. Ce chiffre, calculé approximativement mais de bonne foi, répondait d'ailleurs si bien à l'opinion courante »¹⁴⁴.

Effectivement, dès 1926, appelant à la souscription pour le mémorial de Sainte-Anne d'Auray, Louis Beaufrère, dans *La Bretagne à Paris*, appela à donner « Pour les 240 000 Bretons tombés dans la Grande Guerre »¹⁴⁵. Ce même chiffre fut repris l'année suivante dans un article de *La Semaine Religieuse du Diocèse de Nantes*, sur la bénédiction du monument de Sainte-Anne d'Auray¹⁴⁶. Le PAB s'empare alors du chiffre. *Breiz Atao*, annonçant le congrès de Châteaulin, évoque l'impôt du sang et affirme que « LA DERNIERE GUERRE a coûté à la Bretagne deux cent quarante mille morts »¹⁴⁷. Le chiffre est dès lors adopté, tant par les militants bretons¹⁴⁸, que par la presse locale¹⁴⁹.

Que disent les fluctuations de ce chiffre ? Une dissimulation de la vérité par l'État, avance-t-on sans trop y croire : le chiffre serait trop énorme pour être dévoilé¹⁵⁰. Mais par ailleurs, l'enquête de 1921 n'est pas relancée ; à *Breiz Atao*, on ne se soucie que très peu de la précision du bilan. Le chiffre, quel qu'il soit, est un symbole. Celui, c'est vrai, d'une forte proportion de tués, qui s'explique. Région jeune, densément peuplée et rurale – 40 % de moins de 20 ans avant 1914¹⁵¹ –, la Bretagne a fourni davantage de fantassins que d'affectés spéciaux aux industries de guerre, contrairement à d'autres régions déjà touchées par la dénatalité, ou essentiellement urbaines. Mais cette réalité ne sera envisagée par les militants bretons que très tardivement. Ce qui prime, dans les années 20, c'est l'intolérable constat du consentement. Au sujet de l'article du *Temps* cité plus haut, Mordrel explique :

143 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 83.

144 Ar Gedour, « A propos des Bretons morts à la guerre. Contre-offensive à retardement », *Breiz Atao*, n°199, 20 mai 1934, p. 2.

145 Louis Beaufrère, « Pour les 240 000 Bretons tombés dans la Grande Guerre », *La Bretagne à Paris*, n°35, 28 août 1926.

146 *Semaine Religieuse du Diocèse de Nantes*, n° 33, 13 août 1927, p. 521-525. Je remercie Didier Guyvarc'h pour cette référence.

147 Texte publié dans *Breiz Atao*, n°20, 1^{er} juillet 1928.

148 J. la B., « La presse bretonne et le congrès », *Breiz Atao*, n°25, 16 septembre 1928. Dans la même livraison, le chiffre est associé au « casque à pointe posé sur huit colonnes » de Sainte-Anne-d'Auray

149 Kermorvan, « à travers la presse. Ils y viennent », *Breiz Atao*, n°68, 29 septembre 1929, p. 2, commente un article d'Etienne Nicol, qui évoque lui aussi les 240 000 morts dans les *Nouvelles Rennaises*.

150 Non-signé, extrait de la rubrique « Selaouit 'ta », *Breiz Atao*, n° 1(49), janvier-février 1923, p. 270.

151 BOUGEARD C., *La Bretagne d'une guerre à l'autre 1914-1945*, S.I, Editions Jean-Paul Gisserot, 1999, p. 8 et 18.

« Évidemment..., "*La Bretagne n'est-elle pas la terre traditionnelle...*" C'est certain, la formule est admirable ; pourtant, pour être plus exact, notre confrère parisien aurait dû la terminer par ces mots : "...*de la servilité et de la jobarderie ?*" ; car, en Bretagne, c'est la vraie signification des mots "*fidélité et sacrifice*" lorsque c'est la France qui les prononce.

Il n'en est point de plus juste : pour qualifier cette *soumission* systématique et animale des Bretons à un gouvernement qui les exploite, les brime, se moque d'eux, et cette *naïveté* qu'ils mettent à se laisser donner en pâture aux canons des ennemis de la France en place de Français de Marseille et d'ailleurs.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils sont si bien dressés à courber l'échine. Il a fallu des siècles d'éducation française pour leur enlever toute leur dignité d'hommes et les ravalier au rang du domestique non salarié.

Depuis l'écrasement de la Bretagne à saint-Aubin-du-Cormier en 1488, depuis la capitulation de la Bretagne à Vannes en 1532, depuis l'annexion et le morcellement de la Bretagne en 1789, nos compatriotes ont gagné une mentalité de vaincus et une âme de serfs.

Comment le nier, alors qu'à l'agonie injuste et artificielle de leur nationalité, ils restent indifférents, et que devant l'exploitation éhontée de leur pays, dont ils sont les premières victimes, ils restent impassibles ?

Si, pendant la guerre, on a mis les Bretons à toutes les sauces, c'est parce qu'on savait qu'ils ne demanderaient aucune explication. *C'est parce qu'on savait que l'on n'avait pas de compte à rendre à la Bretagne*, qu'on lui a imposé une participation dominante à une guerre qui ne l'intéressait qu'indirectement.

- Certes, il était juste, il était naturel que les Bretons, comme tous les peuples civilisés, aillent au grand combat aux côtés de la France attaquée, mais il n'a été ni juste, ni naturel que la France se serve d'eux, comme elle s'est servie de ses Sénégalais. Ce faisant, elle a pris un droit qu'elle n'avait pas le droit de prendre, alors que le traité de 1532 a conservé toute sa valeur juridique et morale.

Si la Bretagne était une partie quelconque de la France, nous n'aurions aucun sujet de plainte, mais c'est parce que la Bretagne a le droit sacré, comme toute nation, de disposer d'elle-même, que la France n'avait pas celui de l'utiliser comme son bien, comme sa colonie, ainsi qu'elle l'a fait.

Nationalité, qui n'est d'intérêt français que théoriquement, nous ne sommes pas partis à la guerre pour servir des intérêts qui ne nous étaient pas propres.

Nous ne nous sommes pas battus ni pour le fer de Briey, ni pour le charbon de la Sarre *qui ne fournissent pas nos usines*, ni pour les plaines de France *dont nous n'avons besoin d'aucun produit*, ni pour le triomphe d'une intelligence *qui veut la mort de la nôtre*, ni pour l'existence d'un État *qui travaille à nous supprimer*, ni pour sauvegarder la vertu des Parisiennes des outrages teutons. Aucun Breton, encore breton, n'aurait la conscience de le soutenir.

Nous nous sommes battus, comme l'a dit notre grand Bleimor, pour qu'il y ait « un peu plus de justice dans le monde ».

Et la plupart d'entre nous, en donnant ce but à leur sacrifice, n'oubliaient pas que *la vieille Bretagne faisait partie du monde*.

- Le sacrifice a été consommé, les débris mutilés de nos régiments ont regagné les foyers. Mais les Bretons ont retrouvé leur pauvre pays comme ils l'avaient laissé, sinon encore un peu plus décomposé et un peu plus abruti.

Ils avaient cru, en donnant sans compter leur sang à la France, forcer son amour, obtenir sa confiance et sa reconnaissance. Ils lui demandèrent que leurs petits enfants aient le droit de causer breton, la France leur répondit par un rire sarcastique. Alors ils se sont rendu compte qu'ils s'étaient lourdement trompés le 2 août 1914.

Nous nous retrouvons gros Jean comme devant, ayant perdu sur les champs de bataille étrangers notre plus belle jeunesse, sans que son sacrifice ait apporté un peu plus de justice en Bretagne.

Une fois de plus, la France a UTILISÉ les Bretons !

Nous restons le peuple inférieur, qui n'est bon qu'à fournir du bétail humain aux chantiers et aux casernes de France, de l'argent pour la mise en valeur de ses richesses, et des légumes à ses habitants qui ne nous rendent que les épluchures »¹⁵².

Beaucoup de choses sont dites ici. D'abord, l'impression d'une injustice dans l'engagement au combat, Parisiens et Méridionaux s'entendant comme larrons en foire pour envoyer les autres se faire tuer à leur place. L'argument n'est pas neuf : dès le début des combats, chaque région de France a le sentiment de se faire escroquer au profit des autres. Ainsi on accuse le Midi, du fait de son éloignement, d'être indifférent au malheur des régions proches du front, et les Méridionaux ne comprennent pas pourquoi verser leur sang pour des régions qui les estiment si peu¹⁵³. D'autre part, apparaît l'idée que les Bretons se seraient battus, certes pour la civilisation contre la barbarie, mais surtout pour obtenir la reconnaissance de la part de la France, de davantage de justice pour la Bretagne – laquelle aurait le droit de disposer d'elle-même – et notamment l'enseignement du breton. Ici, Mordrel ne témoigne pas seulement d'une frustration que de nombreux Français partagent après Versailles¹⁵⁴, il affirme que la Bretagne a perdu la Première Guerre mondiale. L'échec de la déclaration du marquis de l'Estourbeillon, alors député du Morbihan et président de l'Union Régionaliste Bretonne, au Congrès de la Paix, en janvier 1919, en témoigne. Celui de la délégation bretonne menée par Joseph Jacob à la rencontre du président Wilson, défenseur des petites nations, également. Cette idée d'un marché de dupes, développée par les chefs du

152 J. LA B., « L'utilisation des Bretons », *Breiz Atao*, n°9(33), 15 août 1921, p. 121-122.

153 LE NAOUR J.-Y., *La légende noire des soldats du midi*, Paris, Vendémiaire, 2013, p. 116.

154 BECKER J.-J. et S. BERSTEIN, *Nouvelle histoire de la France contemporaine*, Paris, Éd. du Seuil, 1999.

mouvement breton, est comparable au sentiment qui, dès les années 20, caractérise la Rhénanie allemande, occupée par les troupes françaises dans le cadre des clauses du traité de Versailles. Devant la propagande et la censure établies par les autorités françaises cherchant à prouver la culpabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre, les Allemands de Rhénanie perçurent assez vite les idéaux universels d'humanité et de Droits de l'Homme de la Révolution française comme un camouflage cynique d'une politique impérialiste¹⁵⁵. Pire encore, nombre d'entre eux avaient l'impression d'être confrontés à une phase finale d'un plan concerté visant à la destruction de l'Allemagne¹⁵⁶. Cette angoisse apocalyptique était partagée par quelques Français. « Au milieu de cette guerre inachevée, où nous allions peut-être avoir notre place, nous vivions dans la hantise de cette apocalypse des nations », se souvient André Chamson, lui aussi porte-parole de la génération des enfants de la guerre¹⁵⁷. La chronologie de l'écroulement breton sur laquelle insiste Mordrel abonde dans ce sens.

Cette identification avec les Allemands, effective au sortir de la guerre chez certains soldats d'occupation de la Rhénanie¹⁵⁸, se retrouve chez Mordrel, et ses amis, dont certains voient dans le défilé des soldats français à Quimper, à l'occasion du 14 juillet, celui d'une « armée d'occupation »¹⁵⁹. La figure de Du Guesclin, considéré dans les années 20 comme le traître à la solde de la France, est une version locale de la légende du « coup de poignard dans le dos », qui se répand en Allemagne au même moment¹⁶⁰. On peut néanmoins nuancer cette identification : en Allemagne, la défaite rend le sacrifice inutile¹⁶¹ ; dans la Bretagne de Mordrel, c'est l'inutilité du sacrifice qui marque la défaite. A ce titre, la mobilisation par Mordrel de Yann-Ber Calloc'h – alias Bleimor - poète breton mort à la guerre, n'est pas innocente. Commentant la première édition, en 1921, d'*Ar en deulin*¹⁶², ouvrage posthume du poète, Mordrel fait le constat d'une trahison. « Ces Bretons, écrit-il, Bleimor est du nombre, qui ont donné à la France leur sang, pour qu'elle rende la vie à leur patrie, ont été dupes d'un marché où ils se sont montrés, une fois de plus, des naïfs. Si Bleimor était revenu, il s'écrierait aujourd'hui comme tant d'autres : "En quoi notre souffrance a-t-elle servi à la Bretagne ?" »¹⁶³. Calloc'h est un fervent catholique, il a fait le séminaire (sans aller jusqu'à la prêtrise), et déplore la déchristianisation de la Bretagne mais aussi plus largement de la

155 HERBERT U., *Werner Best*, op. cit., p. 34.

156 INGRAO C., *Croire et détruire*, op. cit., p. 39-40.

157 CHAMSON A., *La Révolution de Dix-neuf*, Paris, P. Hartmann, 1930, p. 38.

158 CABANES B., *La victoire endeuillée*, op. cit., p. 218.

159 Le glaneur d'orties, « Aveu », *Breiz Atao*, n°59, 28 juillet 1929, p. 2.

160 Je me permets ici de rapporter le lecteur à CARNEY S., « D'une guerre l'autre, les Moyen Âge du mouvement breton au début du XXe siècle », dans BOUGET H., CHAUOU A., JEANNEAU C. (Dir.), *Histoire des Breagnes*, 4, « Conservateurs de la mémoire », Brest, CRBC/UBO, 2013, p. 265-284.

161 AUDOIN-ROUZEAU S. et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre*, op. cit., p. 157.

162 En français, « À genoux ». BLEIMOR, *Ar en deulin. Lais bretons*, Paris, Plon 1921, p.18

163 Olivier Mordrelle, « Ar en deulin », *Breiz Atao*, n°5-6, mai-juin 1921, p. 2-3.

France elle-même, voire de l'Europe tout entière. L'Europe, dit-il, n'a plus voulu boire le sang du Christ, elle boira donc le sang des hommes. Il semble clair pour lui que la Révolution française sonne le glas d'une Bretagne – non pas fille aînée de l'Église – mais gardienne de la flamme : « Nous avons gardé Votre flamme ; ainsi, gardez notre patrie. La Bretagne tombée, ce sera un cierge de moins dans Votre Eglise catholique », prie-t-il dans son recueil de poèmes¹⁶⁴. Aussi, le lieutenant Calloc'h, véritable soldat christique, invitait ses hommes à la croisade, pour la défense du catholicisme contre le barbare protestant, ou pire encore, païen. Dans cette perspective, le courage de ses hommes est le réveil des vertus oubliées des vieux chouans. Lui-même avoue se jeter dans la mêlée, la hache à la main. S'il est question de se battre pour qu'un jour un meilleur sort soit réservé au breton, c'est accessoire.

Difficile, donc, de prétendre qu'à son exemple, les Bretons se sont battus pour la Bretagne, et Morvan Lebesque s'en rend compte, qui s'en fait l'écho quelques années plus tard : « Nous n'aurons jamais le front de nous servir du sang de nos frères. Nous ne dirons jamais : "Ils sont morts dans l'espoir d'une Bretagne libre". Malgré certains noms, qui nous viennent parfois à l'esprit avec les larmes aux yeux, nous estimons ne pas en avoir le droit »¹⁶⁵. Et Mordrel ne peut que conclure, fort à propos, que Calloc'h gît « dans sa tombe de France »¹⁶⁶. « Pourquoi sont-ils morts ? demandait-il, C'est leur secret, laissons-le leur, par respect pour leur mémoire »¹⁶⁷. Mordrel a beau laisser la question en suspens, pour ne pas avoir à envisager la réalité : il n'y a pas eu de marché de dupe. Peinant à accepter l'idée d'une adhésion des Bretons à l'Union Sacrée, il dénonce l'utilisation d'une Bretagne colonisée. Comparés aux Sénégalais dont ils partagent la naïveté que le stéréotype colonial véhicule, les Bretons seraient des serfs exploités. L'argument colonial, promis à une grande fortune dans l'évolution du mouvement breton, est maintes fois repris dans le journal, et par Mordrel en particulier, jusqu'au début des années 30. Aussi il faudra s'y attarder plus loin. Dans l'immédiat, Mordrel peut bien constater la « docilité de porteur nègre »¹⁶⁸ du Breton, le fils du général sait bien ce qu'il en est des Sénégalais, au sujet desquels son père écrivait : « Le Sénégal et le Soudan sont si riches en guerriers aventureux et avides de gloire, que non seulement les engagements volontaires y affluent pour combler les rangs de toutes nos formations, mais encore nous y trouvons des réserves inépuisables pour constituer des unités qui vont au loin défendre notre drapeau »¹⁶⁹. Reste à

164 BLEIMOR, *Ar en deulin. Lais bretons*, op. cit., p.18

165 M. Le Morvan, « Lettre ouverte à son Excellence M. Charles Guernier, Ministre des P.T.T. de la République Française », *Breiz Atao*, n° 144, 24 mai 1931, p. 1.

166 Olivier Mordrelle, « Ar en deulin », *Breiz Atao*, n°5-6, mai-juin 1921, p. 2-3.

167 Olier Mordrel, « Réponse à M. Albert Le Bail », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1-2.

168 J. La Bénélais, « Les discours de M. Poincaré et la Bretagne », *Breiz Atao*, n°8-9(56-57), 1^{er} août et 1^{er} septembre 1923, p. 2-3.

169 MORDRELLE J.-J.-M., *Conférences sur la guerre coloniale, professées en 1908 à l'Ecole Supérieure de Guerre*, Paris, 1908, p. 41.

admettre l'inadmissible vérité : les Bretons ont fait la guerre parce qu'ils étaient avant tout devenus français. « Et ces Bretons sont morts pourquoi, sinon pour défendre la vie, la langue, la civilisation du peuple français ? » demande Mordrel, s'interrogeant sur une « déchéance des Bretons » que seuls les « vrais Bretons » déplorent¹⁷⁰. Les autres, les faux donc, ne sont pas simplement infériorisés, mais déshumanisés. Ce sont des animaux. La participation des Bretons à la guerre témoigne de leur décadence : n'ont-ils pas oeuvré à leur propre perte, contrairement aux Irlandais ? « Nos 240 000 fils qui, au lieu de pourrir dans les barbelés de l'Est auraient mieux fait de prendre exemple sur l'activité déployée par les Volontaires en Irlande », lit-on dans *Breiz Atao*¹⁷¹, où l'on ne peut que constater que la Bretagne ne fut pas à la France ce que l'Irlande fut à la Grande-Bretagne¹⁷². Lorsque Marchal demande la « paix pour les morts », c'est tout simplement pour que l'on tâche d'oublier leur consentement non seulement à la guerre, mais encore à la France. Mordrel enfonce le clou et pointe leur dégénérescence, aggravée par le conflit lui-même, qui les a abrutis. Se souvenant de ses voyages à vélo, il raconte :

« J'étais jeune à cette époque-là, mais je me souviens quand même fort bien avoir, en 1915, parcouru un jour à bicyclette 70 km à travers les campagnes du Trégor, sans avoir rencontré une seule personne sachant parler français. Ce simple souvenir suffit à évoquer le caractère national de notre vieux pays avant la tourmente. Mais brusquement, après la guerre, tout change. Huit cent mille de nos hommes après trois ou quatre ans de séjour au milieu des Français, reviennent, habitués à une nouvelle langue, familiarisés avec les manières de vivre et de voire [sic] étrangères, trop férus de "Paname" et de "pinard". Entre temps, de Brest, de St Nazaire, de Coëtquidan, des centaines de milliers d'Américains ont rayonné sur leurs motos pétaradantes, faisant démonstration de leurs usages brutaux, imposant leur esprit de business sans nuances et leur chewing-gum et dans les villages : la plaie des réfugiés !

La Bretagne, après cela, était prête à recevoir la démoralisation du cinéma érotomane et gangstérien, de la presse à crimes illustrée, prête à adopter, en un mot, en même temps que la langue française qui les véhiculait, les nouvelles formules du "bonheur" (frelaté) sur la terre.

Si bien que tous ceux qui ont connu la Bretagne en 1912 ou 13, ont eu toutes les peines du monde à la reconnaître en 1920 ou 22. Dix années de guerre et d'après-guerre avaient plus détruit, défiguré, souillé son noble visage que cent ans de régime monarchique, impérial et républicain.

Les vrais Bretons ont souffert de cette dévastation de la vieille patrie celtique : ses futaies légendaires rasées à Paimpont par les bûcherons canadiens..., sa langue chassée des foyers par

170 Jean LA BÉNELAIS, « La déchéance des Bretons », *Breiz Atao*, n°5(41), 15 mai 1922, p. 191.

171 Non-signé, « Position », rubrique *Strollad Broadel Breiz*, « Les opinions de nos lecteurs », *Breiz Atao*, n° 177, 25 juin 1933, p. 4.

172 Sur ce point, voir GUYVARC'H D., « Les Bretons et la guerre de 14-18 », dans LE PAGE D., *11 questions d'Histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Editions Skol Vreizh, 2009, p. 259-284.

des hommes devenus "Français comme les autres" ou des femmes ayant découvert le charme du rouge-à-lèvres.»¹⁷³

Du fait de la part écrasante du monde paysan dans le bilan des morts au combat¹⁷⁴, le bouleversement de la société rurale traditionnelle¹⁷⁵ - avec ses structures sociales, sa morale et ses notables - par l'accélération du machinisme, l'introduction de nouveaux modes de vie du fait du brassage des soldats pendant la guerre, ou encore après par l'arrivée des touristes, est interprétée à raison comme signe d'une francisation accrue¹⁷⁶. Finalement, ce qui est perçu par le peuple comme un progrès participe pour *Breiz Atao* de sa propre dégénérescence. Comme dans le nord et l'est de la France, c'est une véritable invasion qui a ravagé le paysage. La Bretagne est en zone occupée. En témoignent les motos qui sillonnent le pays. On sait à quel point le défilé des engins motorisés dans les villages de Rhénanie était considéré comme une manifestation non seulement de modernité, mais de force et de supériorité. Effrayant les civils, le bolide en ville est le pendant du tank dans les défilés de 1918¹⁷⁷. Ces manifestations agressives du progrès n'ont pas fait que changer la vie des Bretons, elles l'ont avili. En 1920, à la suite d'une enquête-voyage à travers la Bretagne, le « Comité Directeur », Mordrel et Marchal, constate l'introduction en Bretagne par les soldats démobilisés de « l'esprit parisien », des « mœurs d'Apache », du « système D » assimilé à « certaines habitudes d'immoralité »¹⁷⁸. Ces dernières, Mordrel les pointe du doigt : le jeu, la mode, l'alcool, dont la consommation a quadruplé en France dans les années 20¹⁷⁹. Ce palliatif au trauma de la guerre, qui participe d'une recherche frénétique de la fête au sortir du conflit, est ici le venin du serpent parisien, qui tente femmes, fardées donc pécheresses, et hommes férus de pornographie. L'idéal français n'est-il pas tout entier dans la « 17^e lettre de l'alphabet »¹⁸⁰, demande Mordrel. Sur ce dernier point, il est intéressant de se rappeler que, pendant la Grande Guerre, le journal grivois *La Vie parisienne*, propriété des Offenstadt, famille allemande naturalisée française, était accusé par quelques chroniqueurs antipornographes de ramollir la volonté des Français en leur montrant des images de femmes dénudées dont la publication était considérée comme un acte de guerre¹⁸¹. Adam et Ève déchus, tous les Bretons et Bretonnes sont responsables de la perte du paradis originel breton, preuve, là encore, de l'inutilité d'une apocalypse non purificatrice. Aussi, il n'est pas anodin

173 O. Mordrel, « Ce que signifierait la guerre pour la Bretagne », *Breiz Atao*, n° 313, 19 octobre 1938, p. 1-2. C'est l'auteur qui souligne.

174 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme. Le passé d'une illusion*, Paris, A. Colin, 2010, p. 218.

175 Bougeard C., *La Bretagne d'une guerre à l'autre 1914-1945*, op. cit., p. 42-44.

176 BENSOUSSAN D., « Les aristocraties bretonnes à l'épreuve des répercussions de la première guerre mondiale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2008, n° 99, p. 53-58.

177 CABANES B., *La victoire endeillée*, op. cit., p. 233.

178 Le Comité Directeur, « A travers le Pays », *Breiz Atao*, n° 7(19), juillet 1920, p. 25.

179 ABBAD F., *La France des années 20*, Paris, A. Colin, 1993, p. 45.

180 Jean La Bénélais, « Les deux Frances », *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 199.

181 LE NAOUR J.-Y., *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002, p. 36.

de voir Mordrel, constatant la dégénérescence de la Bretagne, gloser sur les défauts bretons, et la nécessité d'expiation leurs fautes¹⁸². Ce discours victimaire restera effectif des années, le succès du chiffre de 240 000 morts en témoigne encore aujourd'hui, car le combat a besoin de la défaite pour être justifié. On verra plus loin comment le combat breton de l'entre-deux-guerres n'est ni plus ni moins qu'une guerre continuée.

Le nom du père

La seconde conséquence de la victimisation éprouvée par Mordrel contre le trop-plein d'héroïsme – véritable ciment de la triade Nation, famille, individualité¹⁸³ – est la création d'une autre fratrie. « L'homme n'est pas assez fort pour faire face seul à la nature et à ses semblables, écrit-il à Dalimier. Il faut qu'il puisse par moments laisser à d'autres (dans le passé comme dans le présent) le soin de penser et de décider pour lui. D'où la nécessité de faire partie intimement d'un état social, de se solidariser avec un groupe humain (famille, cité, nation) et de vivre avec lui. En dehors, c'est l'aventure sur-humaine qui mène droit à l'écrasement, et au suicide »¹⁸⁴. Cette fratrie, c'est *Breiz Atao*, qui l'éloigne de sa famille, ce dont son père se rend compte, et exprime dans un courrier où il sermonne son fils qui, au printemps 1919, semble délaissé ses études, repousser ses examens :

« J'ai beaucoup admiré ta longue et subtile dissertation pour me prouver que tu as raison de ne pas donner de coup de collier ; le résumé de ton argumentation veut en prouver l'inutilité. Je ne suis pas de ton avis, mon cher enfant, car un travail, quel qu'il soit, n'est jamais perdu [...] La règle à suivre est de travailler toujours et toujours, sans d'autre préoccupation et sans aucun si, ni mais. [...] ne trouves-tu pas que te voilà bien près d'imiter ton frère qui doit toujours tout faire... demain ?

Je comprends que la vulgarité du milieu dans lequel tu te trouves, te désenchante et te fasse souffrir ; je te dirai même que j'en suis fier. Mais que faire, quel remède apporter à cette situation ? Chercher une autre carrière, comme ton camarade, mais laquelle ? A ce sujet, je ne connais de règle que celle de suivre la voie qui paraît la plus propre à vos aptitudes et à vos goûts, et ensuite la poursuivre envers et contre tout et tous.

En outre, à notre époque il est sage de s'approcher le plus possible des travaux manuels ; car qui dit qu'avant peu nous ne serons pas obligés de mettre la main à la pâte, les uns et les autres ? Si tu sais alors construire une maison tu pourras nous donner de l'ouvrage et nous pourrons tous

182 O.M., « La vie ou la mort », *Breiz Atao*, n°9, septembre 1919, p. 2-3.

183 APOSTOLIDÈS J.-M., *Héroïsme et victimisation*, op. cit., p. 187.

184 Fonds Mordrel, OM34 C4963, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, peut-être juin 1923.

vivre ; le problème de l'avenir est, en effet, gros de menaces et à mon avis, un jeune homme doit aujourd'hui se mettre un métier dans les mains. Mais encore là, quelle difficulté, quel affreux milieu à fréquenter ; ce n'est pourtant pas ce monde là qui est capable de régénérer la société !

D'un autre côté, le capitalisme n'est pas intéressant, il a provoqué toutes les réactions ; mais celles-ci sont conduites par la bête humaine avec tous ses instincts, encore excités par des meneurs criminels. Ainsi, la vie humaine a toujours été menée ; dans une société quelconque, il se forme des groupes qui exploitent les autres, jusqu'à ce que ceux-ci se fâchent et renversent le système à leur profit, et la séance continue.

Nous sommes donc sur une pauvre planète qui ne peut nous promettre que peu de bonheur, et c'est un des plus grands torts de nos jours de vouloir trop lui en demander. La religion explique toutes ces choses et elle enseigne une sagesse qui conduit au seul bonheur accessible ici-bas ; puisse le peuple y revenir !

Je me méfie de ta vocation intellectuelle, car elle a malheureusement pour résultat de te détourner de ton travail ; ne te jettes-tu pas tout simplement de la poudre aux yeux, pour excuser ton dégoût de la monotone tâche journalière ? Méfie-toi ; rien n'est plus pénible que de suivre toujours le même sillon, et c'est cependant le seul moyen d'atteindre aux récoltes attendues.

Je n'aime pas l'importance que tu donnes à tes études celtiques, elles deviennent pour toi le principal ; c'est une erreur. Et ta préparation au bac de philo, tombée à l'eau ? Décidément serais-tu aussi toi-même incapable d'une œuvre sérieuse, raisonnable et de longue haleine ?

Tu cherches toujours le nouveau, la distraction ; la continuité dans l'effort te rebute. Prends garde à ce côté de ton caractère ; adopte plutôt pour règle de vaincre toutes tes répugnances, tu y gagneras des grâces et des résultats.

Ta mère m'écrit que tu as été charmant pour elle à Mc¹⁸⁵ ; pourquoi ne l'es-tu pas toujours à Paris ? C'est que dans ce dernier cas, la monotonie de la vie journalière te cause un ennui, une fatigue qui l'emportent sur tes bons sentiments ; combien tu aurais plus de mérite à vaincre ta mauvaise humeur et à montrer toujours visage aimable et gracieux, ne fût-ce que pour charmer ta chère maman ! Encore un effort et qui doit être facile pour toi.

Souviens-toi enfin qu'un métier, comme une étude, ne donne des satisfactions, ne passionne qu'après les premières difficultés vaincues ; celui-là seul qui possède son art, en apprécie la beauté et goûte une joie profonde à la mettre en valeur. Mais pour en arriver là, il faut du courage et de la patience.

Ton papa qui t'embrasse tendrement M »¹⁸⁶

Pétri de contradictions et paradoxes, ce courrier témoigne autant de la crise familiale qui est en train de se jouer, que des tensions du temps. Olivier, on le verra, est mal à son aise dans le milieu étudiant des Beaux-Arts. Ce métier d'architecte, d'autre part, tout utile et porteur d'avenir qu'il

185 Montmorency.

186 Fonds Mordrel, OM22 C1234, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olivier, 4 juin 1919.

semble être, cadre mal avec l'anti-matérialisme professé par le général. Ce dernier trait de caractère participe, on le voit bien, d'une vision fataliste et morale, en un mot, religieuse, qui s'oppose aux nouveautés par lesquelles Olivier se laisse séduire. Mais dans son aversion pour le matérialisme, le général se méfie de la vocation intellectuelle de son fils, et on a vu plus haut à quelles manifestations de violence cela pouvait conduire. « Tu sais que j'aime l'ordre, l'équilibre et la mesure, qualités si essentiellement françaises que ne doit pas exclure un bretonnisme même outrancier. Quant tu parles, au contraire, la chaleur de la discussion t'entraîne et tu dépasses les bornes de l'honnête »¹⁸⁷, écrit le général à son fils, de Dakar, où il a été affecté au commandement supérieur des troupes de l'AOF.

Mais il n'y pas qu'avec son père qu'Olivier entre en conflit. Un jour, son parrain, ponté de la Caisse des Dépôts et Consignations, est invité à dîner. La générale évoque les études bretonnes de son fils, qui connaît des chansons en breton. Le voilà sommé de donner de la voix. Il s'exécute. La discussion glisse sur l'enseignement de la langue bretonne, soupçonné par le parrain de nuire à l'unité française. Olivier est invité à préciser les buts du mouvement breton. « Unique solution : la prison »¹⁸⁸, aurait répondu le parrain. Sous le choc de la dispute, Olivier Mordrelle publie son premier article dans *Breiz Atao*. « Ils ne nous comprennent pas »¹⁸⁹, clame le titre du papier, dans lequel l'auteur offre à ses « frères Bretons » une parabole anti-française inspirée de la discussion houleuse. Les Français, qu'incarne un fonctionnaire, nient l'existence de la nation bretonne, et le statut d'autonomie qu'elle pourrait exiger à ce titre, comme les régions rhénanes d'où revient justement le général¹⁹⁰. « Nous Bretons aux bragou braz, aux cheveux longs, pieux et traditionnels, nous sommes un carnaval grotesque pour le gallaoued¹⁹¹. Nous sommes aussi peu compris des Français que les Français des Allemands ». L'image est romantique, pittoresque même, et le stéréotype auquel Mordrelle s'identifie cadre mal avec sa mise toujours guindée et impeccable.

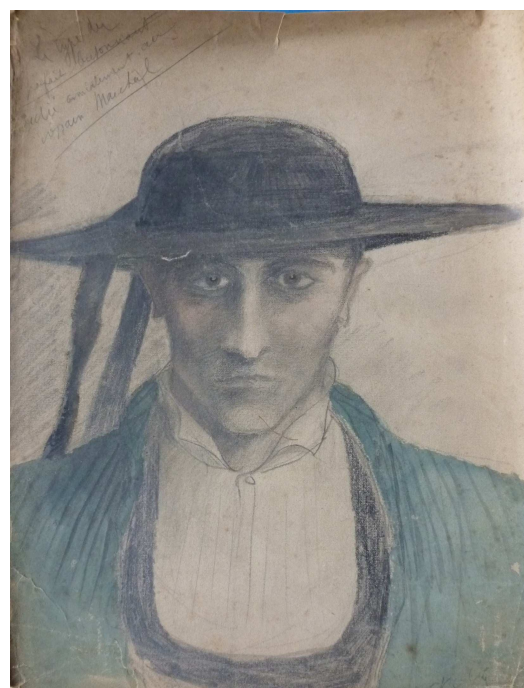
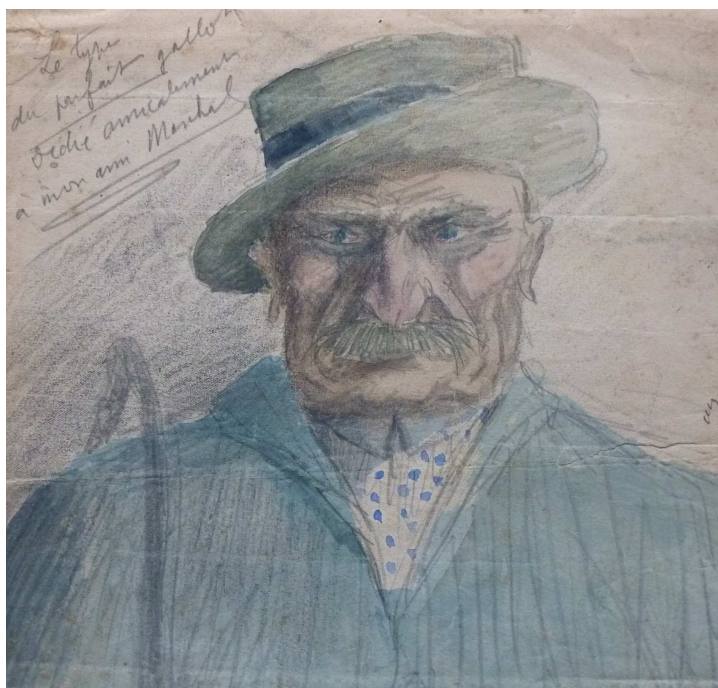
187 Fonds Mordrel, OM22 C1260, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olivier, 2 décembre 1920.

188 Fonds Mordrel, OM7 T41, 2^e tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

189 Olivier Mordrelle, « Ils ne nous comprennent pas », *Breiz Atao*, n°6, juin 1919, p. 1-2.

190 Au mois de juin 1919 il est à Bad Dürkheim.

191 Mordrelle, bretonnant débutant, ne connaît pas encore le singulier de « *gallaoued* », qui signifie en fait « les francisants ».



« Le type du parfait gallo dédié amicalement à mon ami Marchal » et « le type du parfait bretonnant dédié au copain Marchal ». Dessins d'Olier Mordrel, 1919

Fonds iconographique Mordrel.

L'auteur abonde également dans l'imagerie carnavalesque qu'il dénonce. En témoignent ces deux dessins qu'il réalise en hommage à Marchal en 1919. Les stéréotypes du Gallo, vieux paysan embourgeoisé et francisé, adepte du canotier, moustachu comme son père, et du bas-Breton, jeune, émacié, déterminé, ayant conservé sa langue et son costume traditionnel, sa propre projection, participent de la même idée. Mais le plus important est ailleurs. L'analogie Breton vs Français et Français vs Allemand est une base sur laquelle se construit vite, on l'a vu, une similitude entre le sort d'une Allemagne et d'une Bretagne toutes deux défaites. D'autre part, le conflit franco-breton qu'évoque Mordrelle est une transposition de la rupture qui s'opère entre lui et sa famille. En effet, le jeune polémiste précise que si « le gallaoued veut continuer à bunier¹⁹² et à nous franciser malgré nous ; eh bien il sera toujours temps de tendre la main vers nos vieux pen bas¹⁹³ en cornouiller, pour conquérir le régionalisme, sauveur de notre race ». Ce bâton *en cornouiller* – le détail est d'importance – est celui que son père offrit à Olivier, qu'il appelait alors « mon petit zizi »¹⁹⁴, en 1915. Un poilu de son régiment y avait inscrit « des paroles attribuées à Jules César ». Le geste décrit dans l'article, violent, même s'il n'est qu'imaginé, consiste à renvoyer à la figure de son père, son milieu, son éducation, sa culture. Un lecteur freudien trouvera également matière à réflexion,

192 Il s'agit vraisemblablement d'une coquille, l'auteur aura voulu écrire « bugner ».

193 Bâton de marche, canne pouvant éventuellement servir à se battre.

194 Fonds Mordrel, OM22 C1204, lettre de son père à Olier Mordrel, 23 octobre 1915.

autour de ce viril bâton retourné à l'envoyeur. Hasard ou non, cette rupture filiale¹⁹⁵, ce refus du sang, s'accompagne chez Olivier d'une crise d'anémie.

Convalescent à la maison de campagne familiale de Montmorency, il met alors la maladie à profit pour étudier le breton plusieurs heures par jour. Il traduit des pages entières de Lamennais, homme de rupture et de liberté, ainsi que de Chateaubriand, décidément inévitable. Mordrelle envoie ses travaux à Roparz Hemon, qui le félicite. Est-ce pour lui faire changer d'air, ou le remettre dans le droit chemin, que le général fait venir son fils en Allemagne d'abord, au mois de juillet, et dans le midi de la France ensuite, où les troupes coloniales sont cantonnées ? Là, ils sillonnent l'arrière-pays à cheval, discutent vraisemblablement, mais ne parviendront à s'entendre. Revenus à Paris, les deux hommes se promènent un jour aux Invalides, Mordrel se souvient :

« Mon père, qui rentrait d'occupation, appartenait à une génération qui n'avait pas plus pensé faire entrer le breton à l'école que le chant des oiseaux. Tout son respect allait aux langues classiques qu'il n'avait pas oubliées. Son malin plaisir, quand nous sortions ensemble, était de solliciter de moi à brûle-pourpoint, la traduction des devises latines plus ou moins lisibles sous la crasse des bâtiments publics. Un jour, passant devant les canons de bronze des Invalides, il lit à voix haute l'inscription du fronton :

"Traduis !"

Je m'exécute en faisant un contresens.

"Tu ne sais même pas le latin !", ricane l'ancien premier prix de vers latins.

"Mais je sais le breton !"

Je regrette aussitôt les mots que je viens de prononcer en voyant l'expression confuse du visage de mon père. Il se sentait devant une situation nouvelle qui le laissait sans réplique, car il était trop honnête pour s'en tirer par un bon mot »¹⁹⁶.

Cet épisode doit être lu à l'aune du statut que veut bien accorder alors l'apprenti-militant à la langue bretonne. Quelques années plus tard, Mordrel se souviendra qu'au moment de son entrée à *Breiz Atao*, la langue bretonne était pour lui un héritage du passé, qui méritait à mérite à ce titre d'être louée au même titre que le costume traditionnel ou les vieux meubles. C'est en français que devait se faire le combat¹⁹⁷. Aussi, au début des années 20, la langue bretonne lui est davantage un instrument de rupture familiale et d'émancipation personnelle qu'un but en soi.

C'est à ce moment qu'Olivier adresse un nouvel article à *Breiz Atao*, qu'il intitule « La vie ou la

195 Le cas n'est pas isolé. La Grande Guerre marque aussi une rupture entre le grand-père et le père de Stéphane Audoin-Rouzeau. Voir AUDOIN-ROUZEAU S., *Quelle histoire: un récit de filiation (1914-2014)*, op. cit., p. 54.

196 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel. On comprend mieux la fierté que ressent Mordrel en 1935 lorsqu'il voit apposer sur les murs des Invalides une plaque célébrant la mémoire des 240 000 Bretons morts au combat.

197 O. Mordrel, « Devez ar Brezoneg », *Breiz Atao*, n°24, 2 septembre 1928, p. 5.

mort »¹⁹⁸. Cette dernière n'est autre que la transformation des Bretons en Latins, et peut être évitée par l'acquisition de qualités morales – travail, persévérance, piété, amour de la lutte, modestie... –, celles-là même dont le général fait la promotion dans les lettres qu'il adresse à son fils. L'article appelle à une régénération de la race bretonne. On se gardera bien de donner à ce mot de « race » l'acception qu'il aura quelques années plus tard : Mordrel cherche ici une nouvelle naissance, une nouvelle identité, une nouvelle généalogie. Il veut être re-généré, ou généré autrement, ce qui finalement est une des caractéristiques du discours nationaliste, qui substitue à la généalogie familiale une histoire et une identité nationale nouvelles¹⁹⁹. On retrouve ici l'influence de Maurras, commune à Marchal, Debauvais et à la famille Mordrel, et dont l'un des préceptes populaires à *Breiz Atao* est : « Nous sommes pour nos aïeux contre nos parents »²⁰⁰. À cela il n'est rien d'étonnant, car dans les années 20, Maurras s'impose comme le maître de toutes les nouvelles générations nationalistes²⁰¹. On comprend alors aussi l'apparition des pseudonymes dont use le jeune militant, comme celui par exemple de « Mab ann Dadou »²⁰² : le fils des Pères. Ceux dont il se réclame dans la quête de ses « véritables origines »²⁰³, n'ont assurément rien à voir avec le sien propre.

À ce titre, l'étude des pseudonymes mordréliens est intéressante. Mordrel les justifie ainsi : « il m'arrivait de composer tout le journal ou presque. Je me trouvais encombrant. Alors je prenais des noms de plume, comme nos cousins, mais pour ne pas fuir mes responsabilités sans toutefois cesser de m'effacer au maximum, je signais le morceau le plus compromettant O.M. Et voilà »²⁰⁴. La poignée d'animateurs de *Breiz Atao*, en signant sous plusieurs noms différents, cherche évidemment à donner l'illusion d'un comité de rédaction étendu. On sait aussi à quel point l'usage de pseudonymes peut être une mesure de sécurité ou de discrétion. Mais il est arrivé dans quelque article que le dit « Er Gédour » – Mordrel – parle de lui à la troisième personne, avant d'évoquer Olier Mordrel lui-même²⁰⁵. Ailleurs, c'est « B.A. » – Mordrel – qui raconte un enterrement auquel Mordrel est présent, et auquel Jean la Bénélais – Mordrel – a pris la parole²⁰⁶. Avec ses pseudonymes, Mordrel invente des personnages fictifs qu'il finit par prendre au sérieux. Il témoigne ainsi d'une dualité qui n'élimine pas sa propre personnalité mais au contraire, la représente

198 O.M., « La vie ou la mort », *Breiz Atao*, n°9, septembre 1919, p. 2-3.

199 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme*, op. cit., p. 29 et 103.

200 Rapporté par Youenou A., *Franez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, op. cit., p. 58.

201 WEBER E., *L'Action française*, Paris, Fayard, 1985, p. 566-567.

202 En breton, il n'y a pas de mutation après les masculins pluriels, Mordrel aurait du se nommer « Mab an Tadou ».

203 O.M., « Réponse à quelques objections. "Il n'y a plus de nation bretonne..." », *Breiz Atao*, n°8(32), 15 août 1921, p. 3-4.

204 Fonds Mordrel, OM24 C1902, lettre d'Olier Mordrel à Françoise Rozec (Meavenn), 10 septembre 1952.

205 Er Gédour, « Compte rendu », *Breiz Atao*, n°24, 2 septembre 1928, p. 1-4.

206 B.A., « Les obsèques de Yann Sohier », *Breiz Atao*, n°220, 31 mars 1935, p. 1.

entièrement, avec ses contradictions²⁰⁷. Il en est d'ailleurs conscient lorsqu'il avoue que « ... chacun de nous a été doublé d'une sorte de personnage français, sans ressort, sans vie, mais qui tend à faire de lui un étranger à la Bretagne »²⁰⁸. Lorsque Mordrel écrit ces lignes, il est encore étudiant aux Beaux-Arts, expérience qu'il présente en ces termes, à son cousin Dalimier :

« Je ne sais si tu connais le milieu Beaux-Arts. Quand j'y ai pénétré j'y ai atrocement souffert, sans aucune exagération d'adverbe. On y trouve à côté d'un goût du beau et du grand, un penchant énorme pour l'ordure, le ruisseau. J'ai longtemps résisté à l'ambiance. Je me suis fait détester. Mais je ne pouvais capituler. Les idées morales qui par moments allaient jusqu'à m'obséder, m'interdisaient d'agir et de parler comme si mes opinions avaient été autres. Mais avec le temps, ma raideur morale a fait place à plus de libéralisme. On vit double à notre âge. En un an on peut parcourir un cycle énorme d'idées ou de sentiments. Ma politique a beaucoup changé. J'ai compris la nécessité où je me trouvais d'entrer dans l'harmonie de mon atelier ou d'abandonner le métier, si décidément il ne me convenait pas.

Je conviendrais par ailleurs, afin de ne pas me donner tout le beau rôle, que l'habitude entra pour beaucoup dans mon accommodation progressive à mon milieu de camarades.

Et voilà pourquoi, si je n'ai rien, mais rien, abdiqué de mon ancienne personnalité, au contraire puisque je l'ai beaucoup développée, je l'ai doublée d'une autre, cette écorce bohème, estudiante et paillardes que d'aucuns, à l'Ecole, seule [sic] connaissent.

Cette écorce, que constitue en fait une petite somme de réflexes sans aucun correspondant profond, comment la détruire ? Comment éliminer de mes gestes, et surtout de mon langage, ces traces d'une vie et d'un milieu que, sur le sol breton, je n'ai vis-à-vis de moi-même, aucune raison de conserver dans mon souvenir ?

Tu conviendras que c'est difficile. Le temps seul peut défaire ce que le temps a fait.

En attendant, pauvre Jo, tu continueras à souffrir de mon argot et de ma gavrocherie. »²⁰⁹

De fait, le programme de l'atelier Gromort où il apprend son métier, allie le classicisme architectural le plus strict aux bacchanales²¹⁰. Mais le temps ne fera rien à l'affaire, et l'incorporation d'Olivier le 16 août 1922 au 3^e régiment du génie d'Arras complique singulièrement les choses. Admis au cours d'élèves officiers de réserve de Versailles le 18 novembre de la même année, il se

207 Sur ce point, se reporter à GUSDORF G., *La découverte de soi*, Paris, PUF 1948, p. 283-284.

208 O.M., « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°4(40), 15 avril 1922, p. 180-181.

209 Fonds Mordrel, OM34 C4959, lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, 16 février 1923.

210 « Monsieur Gromort, très digne, coiffait une "nouvelle" d'une assiette d'épinards alors que le "massier" posait sur la table devant le patron une saucisse engagée dans sa braguette et la sectionnait en poussant des cris de douleur ». cette anecdote est rapportée dans ARSÈNE-HENRY X. et J. CHABAN-DELMAS, *Reignons, il se fait tard: le long chemin d'un architecte 1919-1998*, Paris, L'Harmattan, 1999. Roger Ginsburger, critique d'architecture, n'a pas tenu deux mois, en 1919, dans les ateliers des Beaux-Arts de Paris, voir COHEN J.-L., « Ginsburger, Posener, Raphaël : trois critiques de l'architecture entre Paris et Berlin », dans BOCK H.M., R. MEYER-KALKUS, et M. TREBITSCH, *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, CNRS éd, 1993, p. 565-586.

montre assez fier de lui. « Dites à Papa que j'ai brillé dans le commandement de la section. Je passe ce soir la dernière épreuve (tir) », écrit-il à sa mère²¹¹. En fait, sur le plan breton, l'armée lui est tant bénéfice que fardeau. « Notre capitaine était distant et strict, mais juste. On le craignait mais on serait allé dans le feu avec lui. J'aimais penser à mon Comt de Cie²¹² quand je réfléchissais à mon rôle »²¹³, se souvient-il. Il s'accommode de l'armée, aime assez à poser en uniforme, et le fera à chaque période de réserve, encore en 1939. Mais en même temps, le service militaire lui est une contrainte qui ne lui permet plus d'alimenter les colonnes de *Breiz Atao* comme il le voudrait²¹⁴. Évoquant le sort des autres Bretons appelés sous les drapeaux, il dit qu'« ils souffrent parce qu'ils doivent cesser à chaque minute d'être eux-mêmes et qu'ils doivent à chaque minute, se contraindre cruellement pour cela. Ceux d'entre eux qui pensent, souffrent encore davantage. Ils comprennent qu'on leur fait servir des institutions qui les oppriment, qu'on les oblige à sacrifier les années les plus vivaces de leur vie à la négation de la vie, alors que leur pays à eux se meurt dans l'abandon »²¹⁵. C'est de lui-même dont il parle en fait. Subissant cette nouvelle contrainte, il se prend à regretter les copains de l'atelier des Beaux-Arts, à qui il écrit quelques cartes postales. Ce cumul de costumes frise l'expérience schizophrénique, ce qu'il vit assez mal. Écrivant à son cousin Dalimier, il précise :

« Trois ans d'une vie double, triple même m'ont fait un mal profond. J'ai trop joué la comédie. J'ai trop pris l'habitude de n'être pas moi-même. Maintenant, parfois, je ne sais plus. Est-ce que j'affecte, je plaisante, je parle sincèrement, je ne puis le définir sans un effort d'examen mental, que j'ai souvent la paresse de faire.

À jouer d'autres personnages, je n'ai pas fait que frôler le danger, j'en ai été victime. Les milieux étrangers dans lesquels mon métier et mes résidences m'ont obligé de vivre, parmi lesquels j'ai vécu des moments intenses, m'ont dans une certaine mesure, c'était fatal, assimilé.

De nouvelles personnalités se sont superposées à la mienne propre. Quand, nu comme un ver et peint en rouge j'ai fait le clown en pleine rue le jour de 4Zarts²¹⁶, je ne puis plus dire que je joue la comédie. Je dois constater avec effroi que je suis un autre moi-même »²¹⁷.

On distingue mieux le terreau sur lequel germe l'idée d'une « francisation "en croûte", produit de la falsification et du bourrage de crâne, une action bien conduite et de longue haleine en aura raison ; mais cette action est encore à organiser entièrement »²¹⁸. Ce que Mordrelle fait. Si son

211 Fonds Mordrel, OM22 C1317, carte d'Olier Mordrel à sa mère, 10 octobre 1922.

212 Commandant de compagnie.

213 Fonds Mordrel, OM1 M3, notes sur l'action.

214 Fonds Mordrel, OM8 C270, lettre d'Olier Mordrel à J.-F. Le Goff, 4 juillet 1922.

215 Jean LA BENELAIS, « Contre le service militaire obligatoire pour tous », *Breiz Atao*, n°7(55), 15 juillet 1923, p. 336.

216 Le bal des Quat'z'Arts était un bal annuel organisé par les étudiants des Beaux-Arts de Paris.

217 Fonds Mordrel, OM34 C4963, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, peut-être juin 1923.

218 O.M., « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°4(40), 15 avril 1922, p. 180-181.

premier article est signé « Olivier Mordrelle », le second est signé « O.M. », et le troisième « Olier Mordrel ». Ce dernier pseudonyme n'apparaît pas dans *Breiz Atao*, mais dans *La Belle France*, où la transformation de l'état-civil sonne comme un manifeste. Bretonnant son prénom, Mordrel masculinise son nom, et les deux démarches sont liées : au temps de l'apprentissage de la langue, les mots bretons lui semblaient plus mâles²¹⁹. Les vertus celtiques dont il se fait le chantre sont elles-mêmes associées à la force et à la virilité, qualités amoindries par les « scories latines »²²⁰. Devenu « Mordrel », le jeune militant conserve sa « croûte » française d'« Olivier », qui s'effrite peu à peu au profit d'« Olier », identité systématiquement assumée en 1927. Ce faisant, il ne fait pas que se défranciser : il conteste, là encore, la filiation paternelle²²¹. Désormais, Mordrel est dans la désobéissance, il nie sa position sociale. Par ce « rituel d'initiation sans rite élaboré »²²² parallèle à son entrée à *Breiz Atao*, il cherche à créer un nouveau lien de camaraderie sur pied d'égalité, débarrassé autant que possible du poids de son passé familial et social. Cela est d'autant plus nécessaire que l'intégration à sa nouvelle famille militante ne se fait pas sans heurts :

« Pour eux, j'étais "le Parisien" et leur commerce m'enseignait sans tarder que les mêmes qualités n'étaient pas appréciées de part et d'autre de la rivière du Couësnon, limite historique et mythique de la Bretagne.

J'appris à parler à mon tour et à éviter les bons mots qui blessent. Je vis que prétendre être plus malin que les autres était une manière de suicide »²²³.

Que ce soit au GRB, chez ses parents, ou à l'école, Mordrelle ne se sent à l'aise nulle part. A 18 ans, il est un *outsider*²²⁴ : transgressant les normes de son milieu, il organise un système d'autojustifications historiques, juridiques, psychologiques, en un mot une idéologie à même de l'aider à maintenir sa ligne de conduite. Au début des années 20, Mordrel entreprend sa re-celtisation.

L'historiographie du mouvement breton retient volontiers le rôle prépondérant du duo Debauvais-Mordrel, dont les personnalités, aussi opposées que complémentaires, ont permis à *Breiz Atao* de garder la tête hors de l'eau pendant 20 ans. Or, Morvan Marchal, fondateur du GRB, est un personnage-clé dans la découverte de la Bretagne par Mordrel. « C'est lui qui avait été mon premier

219 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 101.

220 O.M., « Les Avantages du Panceltisme », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 295.

221 Voir ZONABEND F., « Temps et contretemps », dans CHALANSET A. et C. DANZIGER, *Nom, prénom : la règle et le jeu*, Paris, Autrement, 1994, p. 92-99 ; MARTIAL A., « Changement de noms, changement de filiation », dans FINE A., *États civils en questions : papiers, identités, sentiment de soi*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, p. 115-138 ; SENARCLENS P. de, *Le nationalisme*, op. cit.

222 KEDWARD H.-R., « Pseudonymes », dans MARCOT F., B. LEROUX, et C. LEVISSE-TOUZÉ, *Dictionnaire historique de la Résistance : résistance intérieure et France libre*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 972-973.

223 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

224 BECKER H.S., J.-P. BRIAND, et J.-M. CHAPOULIE, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, A.-M. Métailié, 1985, p. 25-41 et 61.

magister en bretonisme et en celtisme », assure-t-il²²⁵. Leur première rencontre, rapportée dans des souvenirs inédits et tardifs, prend l'allure d'une double nativité :

« J'ai rendez-vous avec Marchal dans la salle d'examen des mathématiques à 10 heures. Longtemps à l'avance, je suis à mon poste de guet. C'est Arthur que j'attends, sorti de son sommeil d'Avallon pour saisir son épée Escalibor et libérer les deux Breagnes. La porte s'ouvre en haut de l'amphithéâtre et il entre un jeune garçon très blond, court sur jambes, à la tête ronde et au teint vermeil qui fait penser à un poupon. Mais il y a quelque chose dans son attitude retenue, dans les regards vifs et prudents à la fois qu'il jette autour de lui, comme pour se garder d'un monde inconnu et hostile, qui me révèle le trésor qu'il porte en lui et dont il se sent responsable. Le soir même, dans ma chambre, il me fait partager ses richesses. Ce sera la première des nuits blanches sans nombre, où devait se poursuivre mon initiation »²²⁶.

Avec le recul et au regard de l'impact de leur rencontre, Mordrel se projette dans le poupon qui apparaît à ses yeux, et témoigne d'une renaissance que cette rencontre aura rendue possible. Mais en même temps, il fait de Marchal un nouveau sauveur, le prophète attendu, une figure quasi-christique. D'autant que celui-ci connaît un peu la langue bretonne : il détient une part presque magique de « l'héritage des anciens »²²⁷. Dans les derniers mois de sa vie, Mordrel complète les portraits de militants qu'il a commencés à broser dès les années 1950 dans sa *Galerie bretonne*. Concernant Marchal, il ajoute ceci :

« Pour nous, qui nous approchions de la Bretagne avec l'anxiété de ceux qui, de notre temps, allaient communier sans absolution, il était l'initié, le messie. Il savait des phrases en breton ! En l'an mille neuf cent dix-neuf à Rennes, c'était merveille. Il les disait dans l'accent du bas-vannetais qui était celui de son aîné Henri Prado, de Lorient, qui les lui avait enseignées. Il chantait d'une belle voix de baryton les chansons que le barde Yann Caroff, de Saint-Pol, lui avait apprises, cette fois en léonais classique. Qu'étions-nous en sa présence ? Des apprentis, des doublures. Il était notre gourou. Nous pouvions lui demander n'importe quoi. Sa réponse n'était jamais hésitante. (...) Nous l'avions surnommé, non sans une pointe de malice : "le père de la doctrine" »²²⁸

Ce souvenir est intéressant, qui assimile l'adhésion de Mordrel au GRB à une conversion religieuse. On est ici dans le sacré, la magie. Mais on est également dans la rupture : l'absence d'absolution est conforme avec le « rituel d'initiation sans rite élaboré » évoqué plus haut, et donne

225 Fonds Mordrel, OM27 C2923, lettre d'Olier Mordrel à Françoise Marchal, 9 août 1969.

226 Fonds Mordrel, OM7 M196, notes biographiques éparses.

227 « *E deziou kenta Breiz Atao, e kave d'eomp e oa ar brezoneg eul lodenn eus "Herez hon tadou koz". Sellout a raemp outan evel ouz ar gwiskamantou koz, hag ouz kaerderiou all an amzeriou kent, dalc'het beo dre vuzud beteg ennomp* ». « Dans les premiers jours de Breiz Atao, nous pensions que le breton était une part de "l'héritage des anciens". Nous le considérons comme les vieux costumes, et les autres beautés du temps passé, restés miraculeusement en vie jusqu'à nous », dans O. Mordrel, « Devez ar Brezoneg », *Breiz Atao*, n°24, 2 septembre 1928, p. 5.

228 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, addenda 1985.

son aspect illicite à l'acte. Vannetais lorsqu'il est parlé, léonard quand il est chanté, le breton qui résonne à Rennes, dans la bouche du gallo Marchal, est lui-même un cumul de décalages. Enfin, l'humilité peu coutumière de Mordrel mérite d'être soulignée. « Je me sentais sec et stérile à côté de lui »²²⁹, assure-t-il dans le même texte, marquant ainsi la différence entre celui qui génère et celui qui ne le peut pas encore, entre le père - de la doctrine - et le fils qui trouve là le moyen de substituer à la loi paternelle une autorité de substitution²³⁰. Le fait que Marchal et Mordrel aient le même âge ne change rien à l'affaire, bien au contraire. Les bouleversements démographiques, le poids de l'expérience du feu et la lente démobilisation culturelle qui caractérisent la sortie de guerre se traduisent, entre autres, par une transmission horizontale – c'est à dire par classe d'âge – et non plus verticale de l'héritage²³¹. Dans cette optique, l'influence sur Mordrel de l'ancien régionaliste d'avant-guerre François Vallée peut sembler paradoxale. C'est oublier que Vallée, après 1918, est lui-même un marginal dans un mouvement régionaliste qui ne veut plus de lui. Figure paternelle – il a depuis été surnommé « *Tad ar yez* », le père de la langue –, il est aussi « notre père à tous »²³² selon Debauvais, et « le maître aimé de notre génération »²³³ pour Mordrel : ce dernier, en 1918, avait acheté sa méthode de breton en 40 leçons, et dès 1919 s'était abonné à *Kroaz ar Vretoned*, que Vallée animait péniblement²³⁴. Mais en 1920, après 22 années de publication, le journal disparaît, et le vieil homme, qui trouve en Mordrel une oreille attentive, tâche d'en faire son continuateur :

« Moi aussi j'ai bien souffert à la mort de "Kroaz" que j'avais fondée et soutenue pendant 22 ans. Mais il était impossible de continuer !

Je compte sur vous pour l'Avenir. Il faudrait travailler ferme la langue et aborder la propagande et l'éducation populaire plus activement et plus énergiquement que nous avons pu le faire.

Dans cette action, toutes les fois que je pourrai vous être de quelque utilité ayez recours à moi. A défaut de science – vous avez tort de me donner du "maître" ; je n'aurai été qu'un assez médiocre ouvrier – mais j'ai quelque expérience que je mettrai toujours, quand vous voudrez, à votre disposition. »²³⁵

Malgré le constat de son échec personnel, l'homme, qui a sensiblement l'âge du général Mordrelle, tient, contrairement à ce dernier, des propos qui encouragent le jeune militant. Au moment où le général se moque des carences latines de son fils, lequel passe la fin de l'été 1919

229 *Id.*

230 LAPLANCHE J., *Hölderlin et la question du père*, Paris, PUF, 1969, p. 90.

231 LA PORTE R. de, *Nés de la guerre*, *op. cit.*, p. 187.

232 F.D., « Debauvais écrit... », *Breiz Atao*, n°317, 11 décembre 1938, p. 3.

233 O.M., « La situation de la langue. Un rapport de M. Vallée », *Breiz Atao*, n°11(71), 1^{er} novembre 1924, p. 480-491.

234 CORNILLER G., *Kroaz ar vretoned (1898-1920) - Son histoire et ses auteurs, index analytique des articles, poèmes, pièces et autres écrits publiés dans ce journal*, s.l, s.n, 1989.

235 Fonds Mordrel, OM22 C1259, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 3 novembre 1920. C'est l'auteur qui souligne.

dans le midi de la France, Vallée soutient son poulain : « *Dalc'hit uhel ho kalon hag ho spered keltieg e-touez ar Greisteiziz latinaet-se !* »²³⁶. Mais, en écho au discours sacrificiel des combattants à destination des enfants de la Grande Guerre, le militant rejoint le militaire dans le rôle qu'il attribue à la génération montante, véritable placement pour l'avenir. De juin 1919, au moment même où le général envoie une lettre courroucée à son fils au sujet de sa passion bretonne, à la fin de l'année 1921, lorsque Joseph Mordrelle revient de Dakar, Vallée et Olivier échangent une correspondance suivie, dans laquelle le vieux linguiste n'est pas avare de conseils. Un jour il appelle à l'union et au partage des tâches dans les sociétés bretonnes²³⁷, un autre il incite le jeune architecte à dresser un cahier de modèles celtiques pour alimenter des cours d'art dans les écoles de Bretagne²³⁸, un jour il félicite Mordrel pour ses progrès en breton²³⁹, un autre il l'invite à s'intéresser à la politique menée en Alsace contre la langue locale²⁴⁰. Surtout, il donne au jeune militant le mode d'emploi de ce qui est censé le « receltiser » :

« Pour vous receltiser, il faut – comme vous l'avez compris – réapprendre le celtique. Dans 2 ou 5 mois, chez Prud'homme, St Briec, vous trouverez un Petit Vocabulaire qui vous sera utile. Pour l'art celtique, vous trouverez de bonnes études sur la musique celtique, surtout Duhamel « Les quinze modes de la musique bretonne », chez Rouart et Lerolle et les 30 mélodies bretonnes de Bourgault-Ducoudray [...] pour les arts graphiques « celtic art » de Romilly [...] mettez-vous en relation, à Paris, avec mon ami, M. René Le Roux [...] »²⁴¹

Cette leçon, Mordrel la fait sienne. Rapportant une discussion avec « un vieux monsieur de sa connaissance » et un autre « monsieur d'âge mûr, important », qui ont lu *Breiz Atao* et critiquent son contenu, Mordrel répond :

« Eh bien ! Commencez par vous débarrasser de toute culture classique, latine et française, qui a déformé, « désaxé » votre esprit breton, puis faites une sérieuse étude des langues, de l'histoire, de la civilisation, de l'art des Celtes ; puis allez vous receltiser l'âme et le cœur aux sources de notre génie national par de multiples pèlerinages aux quatre coins de la Celtie. Et si après ces longs travaux vous êtes encore de ce monde, jeune, ardent, régénéré, vous découvrirez soudain, et lumineusement, que notre *orgueil* et notre *importance* ne sont autres que *légitime et débordante fierté, rayonnant enthousiasme, sublime foi, CONFIANCE SURHUMAINE EN LA GRANDEUR DE NOS DESTINEES !*

236 « Tenez haut votre cœur et votre esprit celte au milieu de ces Méridionaux latinisés ! », Fonds Mordrel, OM22 C1239, carte de François Vallée à Olier Mordrel, 28 août 1919.

237 Fonds Mordrel, OM22 C1268, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 17 février 1921.

238 Fonds Mordrel, OM22 C1265, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 5 février 1921.

239 Fonds Mordrel, OM22 C1240, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 29 février 1920.

240 Fonds Mordrel, OM22 C1296, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 3 octobre 1921.

241 Fonds Mordrel, OM34 C4988, lettres de François Vallée à Olier Mordrel, non datées. L'allusion au « Petit Vocabulaire », qui doit être le *Vocabulaire français-breton* de Vallée et Le Gonidec, permet de situer le courrier en 1919.

Fier comme un Celte, je m'en fus, laissant le pauvre homme dans un triste état »²⁴².

Au-delà de l'allusion au surhomme, il retient de Nietzsche l'injonction de devenir ce qu'il est, d'accepter sa vocation, de devenir une autre personne. Mais c'est bel et bien Vallée qui parle à travers lui, et le guide dans son apprentissage. Outre la langue bretonne, qu'il perfectionne en lisant les ouvrages de Vallée, les *Nouvelles conversations en breton et en français* de Milin et Troude, *Le breton parlé à Saint-Pol-de-Léon* de Sommerfelt, mais également l'éphémère revue de Tanguy Malmanche, *Spered ar Vro*, dont il a trouvé des numéros, Mordrel apprend l'irlandais, le gallois. Il découvre l'histoire de Bretagne dans Pitre-Chevalier, dans La Borderie, dans Loth. La civilisation celte, il pense la trouver dans *La légende de la mort d'Anatole Le Braz*, ainsi que dans le *Barzaz Breiz*, de la Villemarqué. Sur les pays celtes, Vallée lui a conseillé l'abbé Duine, la thèse de Dubois sur l'Irlande, il se renseigne sur *Easter Week*, la Pâque de Dublin en 1916 et la pensée d'Arthur Griffith. Pour ce qui est des arts, Mordrel s'intéresse de près à la musique, mais aussi à l'architecture locale, qu'il découvre en réunissant une collection de cartes postales classées par thèmes (églises, chapelles, calvaires, sculptures, arts, manoirs et châteaux, vieilles maisons, costumes bretons, paysages de terre ou marins..), ainsi que sur le terrain. Mordrel met toutes ses vacances à profit pour sillonner la Bretagne, et y rencontrer diverses personnalités que Vallée lui recommande.

Ainsi, durant l'été 1920, Mordrel part pour trois semaines de randonnée dans toute la Bretagne. « Nous avons couché à Plouguerneau au presbytère, écrit-il à sa mère, Le pays est plat et dénudé ; réputation assez surfaite »²⁴³. Le Finistère-nord lui laisse une très mauvaise impression, mais c'est là qu'il rencontre l'abbé Perrot, chez qui il reviendra parfois passer quelques jours, y recevoir son enseignement²⁴⁴, au prix d'un effort de patience significatif : « On verra si j'aurai le courage de résister plus longtemps ici que toi à Plouguerne », lui écrira un jour Bricler²⁴⁵. Son périple se termine à Guérande, au congrès de l'Union Régionaliste Bretonne où, avec Marchal, il rencontre le vieux marquis de l'Estourbeillon, par ailleurs sympathisant de l'Action Française, et prend part aux travaux et défilé. L'année suivante, il « fouille avec soin le pays »²⁴⁶, en profite pour perfectionner son breton, cherche des pensions de famille bretonnantes pour l'héberger²⁴⁷. Il visite Quimper, Lorient, Vannes. « La gaîté du sud m'a guéri de la neurasthénie que m'avait infligé la côte nord », dit-il à son père²⁴⁸. Ses pas le portent malgré cela jusqu'à Saint-Pol-de-Léon assister au congrès du

242 Mab ann Dadou, « Ça et là. I.-Incompréhension latine », *Breiz Atao*, n°2(14), février 1920, p. 8.

243 Fonds Mordrel, OM22 C1252, carte d'Olier Mordrel à sa mère, 12 août 1920.

244 Olier Mordrel (Postface d'), dans IVOR, « Yann-Vari Perrot », *Les Cahiers de la Bretagne réelle-Celtia*, n°368bis, été 1975, p. 10-11.

245 Fonds Mordrel, OM22 C1323, carte de Jean Bricler à Olier Mordrel, 9 juillet 1923.

246 Fonds Mordrel, OM22 C1287, carte d'Olier Mordrel à son père, 30 août 1921.

247 Fonds Mordrel, OM22 C1281, Lettre d'Adolphe Le Goaziou à Olier Mordrel, 28 juillet 1921.

248 Fonds Mordrel, OM22 C1291, carte d'Olier Mordrel à son père, 5 septembre 1921.

*Bleun-Brug*²⁴⁹ dont il regrette que le breton ne soit pas la langue officielle²⁵⁰. L'usage de la langue bretonne fait la différence entre les « élus »²⁵¹ et les autres. Cette élite bretonnante regroupe alors Drezen, Hemon, et surtout l'écrivain Jakez Riou, dont la fréquentation s'apparente pour Mordrel au « choc d'une nature celte à l'état naissant, sous les espèces d'un homme sombre et rieur, rêveur et brusque, fantaisiste et obstiné, changeant comme nos ciels, inamovible comme nos rocs »²⁵².

Enfin, s'il est une personne capitale dans la formation bretonne du jeune Olivier Mordrel, c'est René Le Roux, connu aussi sous le nom de Meven Mordiern, qui dans l'entre-deux-guerres a eu une influence considérable sur le jeune mouvement breton en essor. Les relations qu'entretient Mordrel avec lui sont pour beaucoup dans l'ébauche d'un racisme celtique. Conformément à l'idée que l'on se fait de la naissance du génie national français dès le 19^e siècle, le général Mordrelle affirme à son fils : « nous sommes un mélange extraordinaire dont la mouture donne parfois une farine de qualité discutable, mais souvent également un produit supérieur »²⁵³. Ce « produit supérieur », c'est évidemment son fils projeté dans un avenir professionnel qu'il souhaite radieux. À vrai dire, rejeton d'une famille corse et d'une autre de Haute-Bretagne, Olivier incarne lui-même le génie français tel qu'il fut fantasmé au 19^e siècle : un mélange. Et il y aurait comme une schizophrénie culturelle de la nation française, alliant l'insouciance, le pacifisme et la faconde du sud à la retenue des guerriers et hommes laborieux du nord²⁵⁴. On note, dans cet équilibre schizophrénique, le poids du contre-type, celui du mauvais Français, du Méridional²⁵⁵. Dans cette optique, après la guerre de 1870, Ernest Renan impute la défaite aux latins. Mordrel a tôt fait sien l'argument expiatoire que ce dernier développait dans *La réforme intellectuelle et morale*, lorsqu'il écrit « n'hésitons pas à répéter ce *mea culpa* : "JE SUIS LE SEUL RESPONSABLE DES MALHEURS DE MON PAYS, *puisque ce sont mes défauts qui l'ont conduit là*" », dans un article où il évoque justement Renan²⁵⁶. Mordrel adhère au discours élitiste et aristocratique de *La réforme intellectuelle et morale*, ouvrage qu'il lit, crayon en main. Il souligne ceci : « La similitude de l'Angleterre et de la France du Nord m'apparaît chaque jour davantage, assure Renan. Notre étourderie vient du midi, et, si la France n'avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d'activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlementaires. Notre fond de race est le même que celui des îles britanniques. »²⁵⁷ Renan emboîtait

249 *Bleun-Brug*, fleur de bruyère, est le nom de la principale association du mouvement catholique breton, créée en 1905 à l'initiative de l'abbé Jean-Marie Perrot. C'est également le nom des congrès annuels de cette association.

250 Er Gédour, « Echos de Bretagne », *Breiz Atao*, n°10(34), 15 octobre 1921, p. 131-132.

251 LA BÉNELAIS J., *Galerie bretonne*, Merdrignac, La Bretagne Réelle, 1953, p. 9.

252 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 45.

253 Fonds Mordrel, OM22 C1266, lettre de Joseph Mordrelle à son fils Olivier, 13 février 1921.

254 POLIAKOV L., *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Pocket, 1994 ; NICOLET C., *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2006 ; LE NAOUR J.-Y., *La légende noire des soldats du midi*, *op. cit.*, p. 72.

255 LE NAOUR J.-Y., *La légende noire des soldats du midi*, *op. cit.*, p. 8 et 65.

256 O.M., « La vie ou la mort », *Breiz Atao*, n°9, septembre 1919, p.2-3.

257 RENAN E., *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Calmann Lévy, 1919, p. 27.

le pas à Arthur de Gobineau, qui dans *Ce qui est arrivé à la France en 1870*, constatait que la noblesse méridionale était plus attirée par le commerce que par le métier des armes. Mordrel est au cœur de cette contradiction, qui le voit envisager de monnayer ses talents de bâtisseur alors qu'on attendait qu'il fit une carrière militaire. Par ce choix professionnel, il semble pencher vers le contre-type méridional. Mais Mordrel ne validera pas son diplôme d'architecte²⁵⁸ et dans le courant des années 30 sa carrière dans ce domaine sera profondément contrariée. Car sa mère lui est un poids dont il cherche également à se défaire. Dans cette optique, Mordrel attribue la décadence bretonne au fait que la classe aisée de Bretagne serait trop mélangée de sang français : « ... ces théories avec lesquelles on tue notre pays ne trouveraient pas si facilement prise dans la bourgeoisie bretonne, si celle-ci était moins mélangée de sang français. La moitié de nos bonnes familles, sinon plus, sont mi-normandes, parisiennes, lorraines ou méridionales », écrit-il pour promouvoir les relations interceltiques²⁵⁹. Ici, c'est la méridionale qui gangrène la Bretagne de Mordrel, et le fossé qu'il creuse entre sa mère et lui est tel qu'il peut écrire à son cousin Dalimier « c'est une mère qui me manque », et de préciser en marge de sa lettre « C'est de la faute à la France. Haine = force utilisable pour Breiz »²⁶⁰. C'est peut-être l'artiste Jeanne Malivel qui jouera, un temps, un rôle de mère substitutive. « C'était la *madre* ; c'est autre chose que la mère, la *madre* »²⁶¹.

C'est donc dans cette tension généalogique que se fait la réflexion raciale de Mordrel²⁶². Aussi, il n'est pas étonnant de voir que quelques années plus tard, il publiera dans *Stur* le passage suivant des *Pages bourguignonnes* de Johannès Thomasset qu'« une génération maudite le séparait de ses aïeux »²⁶³, encore conservées dans sa bibliothèque :

« J'ai retrouvé par toi la trace des aïeux. Tu m'as jeté hors du siècle et j'ai connu les vieux barbares qui descendaient du Nord avec des armes. J'ai trouvé mes pères par la haine de mon père, j'ai retrouvé ma race par le familial dédain. Sous l'injure j'ai vu se lever des fantômes : ils étaient blonds et forts et sortaient des forêts ; ils tenaient des épées, leur langue était rude. Ils m'ont dit tout bas le vrai nom de ma patrie »²⁶⁴.

258 Le diplôme n'était alors pas exigé pour prétendre au titre d'architecte. Aussi, beaucoup préférèrent ne pas perdre de temps à l'obtenir. Ce n'est pas le cas de Mordrel dont les études ont piétiné, ni celui de Marchal qui, lui, a obtenu son diplôme.

259 O.M., « Pour sauver la race. Remplaçons l'immigré français par l'immigré de Grande-Bretagne », *Breiz Atao*, n°10-11-12(58-59-60), 1er octobre, 1er novembre, 1er décembre 1923, pp. 378-379.

260 Fonds Mordrel, OM34 C4963, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Joseph Dalimier, peut-être juin 1923.

261 Témoignage rapporté par LE COUÉDIC D., « Une pléiade bretonne. Le temps des promesses », dans LE COUÉDIC D., *Ar Seiz Breur: la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, op. cit., p. 27.

262 Sur le schème de la généalogie comme noyau symbolique de l'idée de race, voir BALIBAR É. et I.M. WALLERSTEIN, *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris, Ed. la Découverte, 1988, p. 136.

263 Non-signé, rubrique « Les livres », « PAGES BOURGUIGNONNES, par Johannès Thomasset », *Stur*, n°14-15, juillet-septembre-octobre-novembre 1938, p. 61-62. Chroniquant dans *Stur* la plaquette d'Olivier Lapie, 1913, Mordrel écrit « Pour être nous, nous supprimons tout lien avec la famille qui a renié les ancêtres, et nous faisons appel à l'hérédité du fond des âges... », non-signé, « Les « 1913 », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.74-75.

264 THOMASSET J., *Pages bourguignonnes*, Bruxelles, Éditions de la Phalange, 1938, p. 120.

Avant Mordrel, et avant Thomasset, d'autres avaient perçu la difficulté d'assumer cette identité multiple. Gaston Méry, dans *Jean Révolte*, paru en 1892, s'il stigmatise sans surprise le Méridional, propose une alternative entre apports romains et germains dans la celtitude, toute de pureté²⁶⁵. Magie de l'onomastique, Mordrel explore cette troisième voie entre bruns et blonds auprès de René Le Roux.

Le panceltisme

En 1920, ce dernier vient de quitter Paris pour revenir en Bretagne où il collabore avec Vallée à la publication de divers ouvrages sur les Celtes. Dans leurs *Notennou diwar-benn ar Gelted koz*, ou encore les *Sketla Segobrani*, publiés au début des années 20 ils prétendent faire oeuvre d'érudition sur les Celtes de l'antiquité, tout en s'inspirant des théories raciales indo-européennes alors en vogue. Le Roux distingue pour son élève deux conceptions de la race : celle des anthropologues, et celle des sciences sociales. En accord avec Le Roux, Mordrel délaisse alors la défense d'un type morphologique breton. Compte tenu du brassage des races, la nationalité bretonne n'est pas tant une histoire de gènes que d'adhésion intellectuelle, pense-t-il à une époque où il refuse sa généalogie²⁶⁶. Ainsi la race est « un tout national » qui se caractérise pour lui par la langue, les aptitudes sociales, le génie intellectuel, les traditions et la civilisation²⁶⁷. Cela ne veut pas dire que, conformément aux théories raciales issues du darwinisme, et qui font autorité à l'époque, ils ne croient pas aux races anthropologiques, ni à leur hiérarchie²⁶⁸ : la lettre du jeune Mordrelle au *Matin* citée plus haut le prouve. Tout simplement, le métissage, abaissant le supérieur et améliorant le faible, a dilué leurs caractéristiques anthropologiques propres et c'est par l'apport culturel que l'on peut espérer retrouver ces caractéristiques perdues. C'est ainsi que l'on peut comprendre le peu d'écho que rencontre le concept de nordisme évoqué dans *Breiz Atao*, non pas d'abord par Marchal en 1924 comme on le croit souvent, mais par Mordrel presque deux ans auparavant²⁶⁹, vraisemblablement sous l'influence de Le Roux, qui, lui, connaissait manifestement Gobineau. Invitant les bretons à s'ouvrir sur les

265 Pour une analyse du livre de Méry, par ailleurs inventeur du mot « racisme », voir LE NAOUR J.-Y., *La légende noire des soldats du midi*, *op. cit.*, p. 90 et suivantes.

266 Non-signé (Olier Mordrel et René Le Roux), « Lennomp ha studiomp. Vers une formation intellectuelle nationale », *Breiz Atao*, n°2(50), 15 mars 1923, p. 293, et Olier Mordrel, « Une réponse », *Breiz Atao*, n°7-8(79-80), 1^{er} juillet et 1^{er} août 1925, p. 594.

267 Non-signé (Olier Mordrel), « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment national », *Breiz Atao*, n°3(39), 15 mars 1922, p. 173-174. Sur les idées de racisme comme historiosophie, de sur-nationalisme et de culturalisme anthropologique, se reporter à BALIBAR É. et I.M. WALLERSTEIN, *Race, nation, classe*, *op. cit.*

268 Dans les *Sketla Segobrani*, on rencontre l'idée d'une race celte supérieure. VALLÉE F., *Sketla Segobrani. Kenta kevrenn. Dis Atir - Teutatis*, Saint-Brieuc, R. Prud'homme, 1923, p. 31.

269 C'est à dire avant même les travaux de Fritz Lenz et de Hans F.-K. Günther sur le nordisme.

pays celtiques et le reste du monde, il pense que « quand ils auront regardé avec envie l'activité réalisatrice des Nordiques, des "Barbares" comme disent les Grands Latins, avec la fatuité qui les caractérise, la France cessera d'être le seul pays de la terre où ils aient idée de chercher leur idéal. »²⁷⁰ Quelque temps avant cela, il opposait les « barbares » et « sauvages » bretons aux peuples méridionaux²⁷¹. A son tour, Marchal, architecte sensible à l'art gothique dans lequel il perçoit l'intelligence du nord opposée à l'étroitesse d'esprit latine, théorise sur l'idée nordique²⁷². « Soyons modernes, soyons anti-latins », exhorte-t-il, suivi par un Mordrel soucieux d'établir en Bretagne une nouvelle modernité, à l'exemple d'autres peuples nordiques²⁷³. Mais le concept fait long feu, le panceltisme a alors davantage de succès, et le nordisme, auquel les allusions restent marginales dans les années 20²⁷⁴, est provisoirement abandonné, jusqu'à la décennie suivante.

Dans l'immédiat, bien moins barbare métissé que Breton verni à la française, c'est toujours à la latinisation que le Breton doit sa décadence. Inaction, centralisme, immoralité, stérilité sont autant de tares qui résument le contre-modèle du Celte que chaque Breton doit réveiller en lui. A l'exemple de Le Roux, Mordrel pense qu'un type humain est issu d'une même formation sociale. Or, pour Le Roux, l'échec de la propagande bretonne est imputable au manque de formation sociale des Bretons. La décadence bretonne ne sera contrée que par la connaissance de la psychologie des foules. Aussi conseille-t-il à Mordrel la lecture d'Edmond Demolins (*Comment la route crée le type social*), mais aussi de Gabriel Melin (*L'organisation de la vie privée, orientation particulariste*), d'Alfred Binet (*Les idées modernes sur les enfants*), ou de Max Leclerc (*Éducation des classes moyennes*), mais surtout de Gustave Le Bon (*Lois psychologiques de l'évolution des peuples, et Psychologie des foules*)²⁷⁵, dont Mordrel fait son miel²⁷⁶. « Quiconque a seulement lu l'excellent bouquin du docteur Le Bon, sait que la foule est un grand gosse et n'est capable d'aucun sentiment personnel », écrit-il à l'occasion de la venue de Poincaré en Bretagne en 1923. Et de poursuivre : « Elle aime les grands

270 Olivier MORDREL, « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 200-201.

271 A.C., « Testeni Cambry », *Breiz Atao*, n°5(41), 15 mai 1922, p. 193-194.

272 Maurice Marchal, « Quand Rome passa », *Breiz Atao*, n°1-2(61-62), 1^{er} janvier et 1^{er} février 1924, p. 384-385.

273 Olivier Mordrel, « La genèse d'une Bretagne moderne », *Breiz Atao*, n°9(69), 1^{er} septembre 1924, p. 467-469. Pour une autre lecture de ce texte fondamental, se référer à LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne : 1904-1945 d'un renouveau des arts à la renaissance d'une identité*, Rennes Saint-Brieuc, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne Archives modernes d'architecture de Bretagne, 1995, p. 341-345.

274 On retiendra une allusion très nette aux moeurs, lois et peuples du Nord dans *An aotrou bimbochet e Breiz*, roman de Roparz Hemon publié en trois épisodes dans *Gwalarn* en 1925, puis en seul volume en 1927, dans lequel on peut lire, page 28 : « *Hanternoziz omp bet a-viskoazh. Kerkent ha distaget diouz Bro-C'hall, ouz an Hanternoz hon eus sellet, evel eun nadoz-vor diverglet a gav dioustu an tu mat* ». « Nous avons toujours été des Nordiques. Aussitôt détachés de la France, nous avons regardé vers le Nord, comme une boussole dérouillée trouve tout de suite la bonne direction ». Pour une analyse de ce roman, voir CALVEZ R., *La radio en langue bretonne, op. cit.*, p. 36 et suivantes.

275 O. Mordrel, « Vers une formation intellectuelle nationale », *Breiz Atao*, n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, pp. 254-256.

276 Sur l'impact de la pensée de Gustave Le Bon, voir COHEN Y., *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité, 1890-1940*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, p. 202 et suivantes.

spectacles. Elle acclame tous les beaux cortèges, quels qu'ils soient. (...) n'allez pas nous dire que les acclamations des badauds réjouis de voir des fusils qui brillent et d'entendre des "zim boum boum" est l'expression d'un sentiment politique »²⁷⁷. De fait, c'est tout un programme de rééducation qui se dessine ici, et qui explique le mépris aristocratique de la plupart des membres de *Breiz Atao* à l'égard d'un peuple breton qui « comprend à peu près autant la Bretagne que le Groënland »²⁷⁸. Cette rééducation, la réformation du sentiment national et la régénération de la race sont censées se faire au contact des Gallois, des Écossais, et des Irlandais, ou en tout cas par l'étude de leurs cultures. Dans ce but, Mordrel et ses amis font la promotion des relations interceltiques. Ainsi en 1923, dans *Breiz Atao* nouvelle formule, devenu « revue mensuelle du nationalisme breton et des relations interceltiques », il précise les avantages du panceltisme :

« Le Panceltisme sauvera la Bretagne.

Nous apprendrons, en Galles, en Irlande, en Écosse que nous appartenons à un peuple de 25 millions de Celtes avec lequel des états ont tous les jours à compter et que le titre de Celte est lumineux de prestige dès que l'on a quitté le sol français.

Nous verrons, là-bas, qu'il est des pays où l'on salue notre nom de Bretons autrement que de paroles d'ironies ou de condescendance ; des pays où nous sommes aimés pour nous-mêmes, parce que *Bretons*. Nous y retrouverons l'assurance en soi qui nous manque.

Tout vibrants du souvenir de la liberté britannique et américaine, pleins encore de l'enchantement où nous aura laissés la pureté de l'atmosphère celtique, le séjour dans une Bretagne empoisonnée par le réseau d'insanités françaises qui l'étouffe, nous paraîtra bientôt intolérable.

Nous nous demanderons comment nous avons pu vivre en paix jusque là dans un pays qui est *chez nous* et où nous sommes en fait à *l'étranger*.

Le Panceltisme lèvera les voiles qui obscurcissent nos horizons ; il nous rendra d'autres services.

- Les Bretons sont impuissants à se réaliser parce qu'ils ne savent pas distinguer ce qui, dans leur pays, est à eux de ce qui y a été apporté du dehors.

Au contact des Celtes insulaires, ils pourront éliminer de leur esprit, de leur culture, de leurs moeurs, les scories latines qui en rompent l'harmonie et en amoindrissent la force.

- Les Bretons veulent opposer à l'envahissement de la civilisation étrangère leur tradition propre :

- Mais ils n'en possèdent que des vestiges mutilés et trop rares.

Le Panceltisme nous remettra en possession des richesses de culture, d'art, de langue qu'à

277 Er gédour, « L'amour des Bretons pour M. Poincaré ou les illusions d'un phare », *Breiz Atao*, n°10-11-12(58-59-60), 1er octobre, 1er novembre, 1er décembre 1923, p. 372.

278 Le Comité de Direction et de Rédaction, « Au seuil de notre 4e année », *Breiz Atao*, n° 1 (37), 15 janvier 1922, p. 151.

travers les nécessités de son histoire la Bretagne a perdues et que nos frères ont conservées.

Greffée d'éléments nouveaux et vivaces, la civilisation bretonne pourra se reprendre à vivre, espoir qui lui est interdit dans son isolement.

- Les Bretons ont perdu le sens des choses de leur pays, la notion de la destinée de leur race.

Le Panceltisme nous fera sortir de notre ambiance pétrifiée, il nous plongera dans un courant de vie intense qui réveillera un génie, une sensibilité et un caractère endormis, abrutis par une trop longue servitude.

Il fera de nous des Celtes intégraux, c'est-à-dire des hommes faisant figure d'hommes et capables d'accomplir sur terre, sous le regard de Dieu, *oeuvre humaine*.

Il y a des peuples qui vivent privés de lumière. Ces peuples sont condamnés. Leur âme est un taudis obscur. Et leurs pas chancelants les mènent vers l'abîme.

Il en est d'autres dont la route est éclairée par un grand soleil de vie, d'espoir, de gaieté. Ceux-là marchent sans peur et ils triomphent des embûches et du mal.

Nous sommes un de ces peuples, et le soleil celtique nous illumine »²⁷⁹.

L'idée panceltique, en 1922, n'est pas nouvelle, puisqu'en 1897 déjà des relations outre-Manche avaient été inaugurées par la *Gorsedd* – communauté des Bardes – galloise²⁸⁰, sans grand succès. Déjà à l'époque on pensait réenchâter la Bretagne par le contact avec les autres Celtes. Là encore, le rôle de Vallée fut considérable. À force de voyages, il s'est appliqué à promouvoir le relèvement intellectuel au contact de l'Écosse, de l'Irlande et du Pays de Galles. Ces contacts ne reprennent qu'après la Grande Guerre, dont l'influence se fait sentir sous la plume de Mordrel. En effet, un tel texte ne peut que rappeler les discours eschatologiques de 14, dans lesquels civilisation et barbarie s'opposaient dans une lutte sans merci, et dont l'aboutissement ne pouvait être qu'un monde régénéré, purifié. Pour échapper aux ténèbres et retrouver leur âge d'or, ressusciter, c'est à dire se défranciser, les Bretons doivent se receltiser et pour cela « retremper leur intelligence aux sources de [leur] culture », au contact de leurs supposés « frères de race »²⁸¹. Cette résurrection fantasmée, qui permettra au Breton de sortir de sa pétrification, est d'ailleurs mise en image par Mordrel et gravée par Théo Lemonnier (alias Goullann) dans une carte postale de propagande qui connaît vite un grand succès dans les rangs des militants, lesquels se l'adressent volontiers dès sa publication en 1922.

279 O.M., « Les Avantages du Panceltisme », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 295.

280 CHARTIER E., *La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours: mise en perspective historique et idéologique*, Thèse de doctorat, Rennes, 2010, p. 209.

281 Encart UYV, « Le Congrès celtique », *Breiz Atao*, n°7(31), juillet 1921, p. 5.



Carte postale de propagande *Dazorc'hidigez* – Résurrection.
Dessinée par O. Mordrel et gravée par Théo Lemonnier.

Un homme fort, vêtu d'un costume traditionnel stéréotypé, sort d'un tombeau. Pour ce faire, il porte à bout de bras sa propre pierre tombale, sur laquelle est écrit : « *Ama eo beziet Breiz* », c'est-à-dire « Ci-gît la Bretagne ». Le tombeau se trouve dans une descente, mais l'oeil du lecteur, balayant la scène de gauche à droite, invite l'homme à remonter la pente. Sa posture est celle d'un crucifié : c'est un revenant christique, martyr d'une cause sacrée, qui doit racheter les fautes de ses compatriotes francisés. Mais il a encore un pied dans la tombe, il a besoin d'aide. Et c'est le sang de ses frères celtes qui ramènera à la vie ce breton vampirique. Quant au sentiment national, Mordrel pense qu'« après des siècles de progressive décadence, après avoir failli disparaître totalement, il s'est reformé avec une rapidité étonnante et qu'après avoir gagné une petite élite, il s'étend petit à petit à la masse qu'il pénètre et fouette, comme un sang frais un corps débile »²⁸². La Bretagne est

282 Non-signé (les articles suivants sont signés O.M.), « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment national », *Breiz Atao*, n°3(39), 15 mars 1922, pp. 173-174. Sur l'aspect vampirique et lycanthropique du militantisme des années 30, je me permets de reporter le lecteur à CARNEY S., « De la vie saine. Les jeunes du mouvement breton en marches », dans *Langues de l'Histoire. Langues de la vie*, Brest, Association Les Amis de Fañch Roudaut, 2005, p. 405-422.

rongée par un sang décadent qui véhicule anarchie, débauche, « perversions et détraquements de tout genre », autant de spécialités françaises. Pour contrer l'influence des familles bretonnes métissées aux Normands, Parisiens, Lorrains ou Méridionaux, il faut favoriser les unions avec des jeunes gens de Grande-Bretagne, ou des jeunes filles d'Irlande et du pays de Galles, ou encore instaurer des échanges scolaires entre petits Gallois, Irlandais et Bretons pendant les vacances²⁸³.

Très tôt, Mordrel a envisagé d'aller au pays de Galles. Dès 1920 il s'en était ouvert à Vallée, dont l'enthousiasme pour la culture galloise n'était peut-être pas étranger au projet du jeune homme : il avait demandé alors conseil au barde Paul Diverrès, conservateur des manuscrits à la bibliothèque nationale galloise d'Aberystwyth. Mordrel y envisageait un poste de professeur d'anglais, qui lui permettrait de fuir le milieu étudiant, dans lequel il ne se sentait pas à sa place²⁸⁴. Paul Diverrès l'en dissuada. C'était ni plus ni moins exacerber le désir du jeune homme. Dès 1921, *Breiz Atao* publie une carte du pays de Galles en supplément détachable. Celle-ci, visiblement de la main de Mordrel, prend des allures de carte au trésor. Il y a de ce côté de la Manche une terre à découvrir, et des liens à entretenir, rôle auquel s'emploie dès 1922 la rubrique « Celtia », vite rebaptisée « Panceltia ». Dirigée par le gallois francophile murrassien Ambrose Bebb que Marchal a rencontré et présenté à Mordrel en 1919, elle fait part au lecteur de l'actualité politique et culturelle de l'Ecosse, du pays de Galles, de l'Irlande, ainsi que de l'espoir que l'on place dans les pays d'outre-Manche. Mordrel alimente également la chronique, et glose sur « la main tendue que nous tendent les Gallois », alors que les revues *Y Darian* et *Breiz Atao* fraternisent et manifestent une volonté de « communion »²⁸⁵. *Breiz Atao* peut vite s'enorgueillir d'une correspondance régulière avec de jeunes Gallois, dont le poète John Dyfnallt Owen. Effectivement, dès septembre 1922, Bricler offre le service régulier de *Breiz Atao* à Dyfnallt, qui a déjà reçu brochures et exemplaires de la revue à titre informatif. « J'insiste [...] sur l'importance qu'il y a à ce que les mouvements nationalistes en Llydaw et Cymru²⁸⁶ se connaissent bien et même se soutiennent ; je suis sûr que vous êtes de mon avis. "Unvaniez a ra nerz" (l'union fait la force) disons nous en Bretagne »²⁸⁷, insiste-t-il. De fait, fin février 1923, semble-t-il à l'invitation des étudiants de l'université nationale galloise, Bricler, en lieu et place de Mordrel empêché par le service militaire, se rend au pays de Galles. Là, il est censé donner des conférences à l'université d'Aberystwyth le 26 février, mais aussi à Bangor et Cardiff où il doit assister au banquet des *Cymrodorion Abertawe* le 1^{er} mars. Modernisme oblige, il s'y rend en

283 Olivier MORDREL, « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 200-201.

284 Fonds Mordrel, OM22 C1256, lettre d'Olier Mordrel à Paul Diverrès, 23 septembre 1920.

285 Y.B., « Keumri », *Breiz Atao*, n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, p. 256-257 et *Breiz Atao*, « La main que nous tendent les Gallois », *Breiz Atao*, n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, p. 239-241.

286 En gallois : Bretagne et Pays de Galles.

287 LIGC/NLW, *letters to Dyfnallt Owen*, 62-63 - 1922-3, Yann Bricler, Paris, 2 septembre 1922.

avion, aux frais d'une association déjà exsangue.

Bricler en donne une relation, qui fait du voyage un événement historique : « *Pour la première fois* depuis la lointaine époque où nos ancêtres quittèrent l'île de Bretagne, les jeunesses Galloises et Bretonnes, poussées par le désir de se mieux connaître, ont décidé de renouer les relations rompues », s'enthousiasme-t-il, rappelant une précédente et brève entrevue survenue en 1838²⁸⁸. Là, il rencontre entre autres le professeur Lewis, directeur de la revue littéraire *Y Llenor* ; Rhys Phillips, secrétaire du *Celtic Congress* ; J.D. Jones, qui dirigera le parti nationaliste gallois, et bien sûr Dyfnallt. Avec eux, Bricler veut « marcher main dans la main [...] essayer de créer les bases d'une politique commune, ensuite organiser des rencontres régulières pour s'entendre et décider sur les sujets communs »²⁸⁹. L'été suivant c'est aux Gallois de venir en Bretagne. Parry Williams, alors professeur de gallois à l'Université d'Aberystwyth, arrive à Roscoff, où Drezen lui a trouvé un logement. Mordrel lui a établi un itinéraire touristique, que Bricler complète en lui conseillant d'aller à la fête du *Bleun-Brug* à Lesneven²⁹⁰. On peut se demander si Mordrel n'avait pas intentionnellement épargné au protestant cette manifestation catholique, et si Bricler n'a pas tout simplement gaffé. S'adressant à Dyfnallt, n'assurait-il pas de sa sympathie ses « compatriotes de Grande Bretagne »²⁹¹ ?

Un courrier adressé à Mordrel par Bricler semble indiquer en effet que l'action de ce dernier en direction des Gallois se serait soldée sur des incidents, qui ont hypothéqué les relations entre nationalistes bretons et gallois pour quelques années. Mordrel, apparemment sous l'influence de Marchal, accuse Bricler de n'avoir rien fait d'utile de son séjour gallois²⁹². Il se fend alors d'un courrier angoissé à Parry Williams, à qui il a écrit une première lettre restée sans réponse :

« Je ne regrette pas d'avoir été vous visiter à Roscoff si vous avez trouvé dans mes discours sur la Bretagne quelques idées qui ont pu vous aider à comprendre le pays et la situation.

Pour moi, je tenais à me procurer la satisfaction sentimentale de recevoir dans mon pays les parents gallois qui y débarquaient les premiers à ma connaissance.

Et puis, vous êtes toujours si admirablement accueillant pour ceux des nôtres qui vont en Galles, que nous ne nous mettrons jamais assez en peine pour vous guider dans la Bretagne et vous offrir l'hospitalité.

Je regrette de ne pas avoir pu rester plus longtemps avec vous. Bien des choses ont dû intriguer vos jeunes gens. J'aurais aimé les leur expliquer. Il ne faudrait pas qu'aucun Gallois emporte de

288 Yann Bricler, « Breiz Atao au Pays de Galles », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril-1er mai 1923, pp. 302-304. En octobre 1838, La Villemarqué s'était rendu à Abergavenny assister à l'*Eisteddfod*. Des rencontres plus régulières eurent lieu dès la fin du 19e siècle et la création du collège des Bardes.

289 Yann Bricler, « Breiz Atao au Pays de Galles », *art. cit.*

290 LIGC/NLW, *Papurau T. H. Parry-Williams ac Amy Parry-Williams*, 1873-1994, A17-18 - Cartes postales de Jean Bricler à Parry Williams, 23 août 1923, et 5 septembre 1923.

291 LIGC/NLW, *letters to Dyfnallt Owen*, 62-63 - 1922-3, Yann Bricler, Paris, 2 septembre 1922.

292 Fonds Mordrel, OM22 C1357, carte de Yann Bricler à Olier Mordrel, fin 1924.

Llydaw des idées fausses. C'est si vite fait de juger inexactement ! - La figure de la Bretagne est complexe, énigmatique, trompeuse souvent. Il nous arrive souvent à nous mêmes, enfants du pays, de porter des faux jugements pour avoir voulu voir et conclure trop vite. Ce danger existe, à plus forte raison, pour vous.

Pour notre mutuelle compréhension, j'aimerais connaître vos impressions sur la Bretagne. Avez-vous rédigé quelques chose?-

Je suis sûr que si vous pouviez envoyer à Breiz Atao un recueil de vos impressions de voyage, en gallois, nos lecteurs seraient très intéressés. Ce serait une nouvelle contribution aux échanges intellectuels qui doivent rapprocher nos deux pays.

Que pensez-vous des articles d'Ambrose Bebb parus dans le dernier N° de Breiz Atao ?

Il est curieux de voir combien un assez long séjour en France a pu faire évoluer les idées de Bebb, à tous les points de vue.

Il s'avère que la France constitue pour vous un foyer unique de désanglicisation intellectuelle. [...]

Je quitterai l'armée le 15 février prochain pour rejoindre l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où je dois terminer mes études d'architecture. Nous formerons sans doute une petit cercle de "fanatiques" bretons, parmi lesquels nous comptons déjà l'ami Jones.

C'est à ma connaissance la première fois peut-être depuis 10 siècles que des Bretons, à Paris, s'isolent des Français pour se réunir à des Gallois. Le fait est à remarquer. Considérons le comme un signe de plus d'une nouvelle ère pour les Celtes.

Ganeoc'h en Carantez ar Vro

A galon

Olier Mordrel »²⁹³

Rien ne permet de savoir si Williams a répondu. Et une contradiction subsiste quant au bon usage des cultures. Comment réunir deux peuples dont l'un souffre de ce qui est bénéfique pour l'autre, à savoir la culture française, tare de l'un et remède de l'autre ? Qu'importe, Mordrel entend reprendre les choses en main. Mieux, à Drezen il fait part d'un projet de vacances outre-Manche. « Je suis absolument de ton avis, lui écrit Drezen, lorsque tu dis ne pas préférer Bretagne à Cambrie, ou inversement... gant ma komzer yez hon tadou, n'est-ce pas, nous sommes contents. »²⁹⁴ Dans les années 20 le mouvement breton veut croire que le gallois et le breton sont la même langue, que Bretagne et Galles sont identiques. Dix ans plus tard, à l'occasion du séjour de touristes gallois en Bretagne, Mordrel soutiendra que ces derniers n'ont pas l'impression d'être en voyage à l'étranger²⁹⁵.

293 Avec vous dans l'amour du pays. Amicalement. LIGC/NLW, *Papurau T. H. Parry-Williams ac Amy Parry-Williams, 1873-1994*. CH662 - *Llythyr oddi wrth* Olivier Mordrel, Arras, 16 octobre 1923.

294 « Tant que nous parlons la langue de nos pères », fonds Mordrel, OM22 C1342, carte de Youen Drezen à Olier Mordrel, 31 mai 1924.

295 Er Gédour, « Fraternisation Britto-Galloise », *Breiz atao*, n°205, 19 août 1934, p. 3.

Cependant, les Gallois ont dû se poser des questions sur la pertinence de l'entretien de relations avec ces jeunes Bretons, dont ils pouvaient douter du sérieux. Bricler, en février 1923, assurait à Dyfnallt que la Bretagne ne pourrait en aucun cas accueillir le congrès celtique, dont la dernière édition avait eu lieu en 1921, sur l'Île de Man. « Quand nous aurons refait prendre conscience de leur nationalité à tous les Bretons, les frères Britanniques seront accueillis avec l'enthousiasme auquel ils ont droit. Actuellement, trop de Bretons ne comprendraient pas la portée du geste », argumentait-il²⁹⁶. Mais en 1924, c'est bel et bien à Quimper qu'a lieu le congrès panceltique. Là, Bricler rencontre une jeune galloise, May Roberts. « En Cymru les nationalistes femmes sont les plus ravissantes de toutes »²⁹⁷, affirme-t-il. Est-il plus sensible aux arguments eugénistes du cousin qu'aux charmes de la belle ? Cette jeune femme, Mordrel la lui dispute aussitôt. « *Ra vezo karantez atao etre paotred Vreiz ha merc'hed Gymru !* », lui écrira-t-il²⁹⁸. Bricler cède la place, et c'est tout un symbole. C'est dorénavant Mordrel qui se charge des relations interceltiques. Et il en est très enthousiasmé :

« Je ne veux pas perdre le contact avec nos amis gallois sans leur dire quelles pensées se sont formées dans mon esprit et quels sentiments sont nés dans mon cœur, pendant les quelques jours qui m'ont été donnés de vivre à côté d'eux. [...]

Vous avez vu à Kemper que le nationalisme breton n'était pas un mythe. La jeunesse, l'action, le nombre, le prestige sont avec lui. Vous avez senti, sans doute, que la vraie Bretagne, la seule qui compte à vos yeux, était du côté de Breiz Atao.

Grâce au nationalisme breton, l'avenir de la Bretagne est assuré. Grâce à lui, vous remporterez en Galles l'opinion que vous avez des frères en Llydaw décidés à tout faire pour y sauver la nationalité celtique. [...]

Hier au soir, nous venions d'entendre le concert breton. Je demandai à une jeune fille galloise ses impressions. Elle me répondit ceci seulement : "I am so happy !". Mais je ne puis pas transcrire la manière dont elle dit cela. [...] J'espère maintenant que de nombreux jeunes gens gallois viendront nous voir chaque été. Ils seront reçus par Breiz Atao comme des frères et introduits partout. Je forme aussi des vœux pour que la livre sterling baisse un peu, afin que nous puissions vous rendre vos visites, comme nous l'aimerions, longuement et fréquemment.

Ganeoc'h e Karantez Celtia peurbadus²⁹⁹

Olier Mordrel »³⁰⁰

296 LIGC/NLW, *letters to Dyfnallt Owen*, 62-63 - 1922-3, Yann Bricler, Paris, 10 février 1923.

297 Fonds Mordrel, OM22 C1357, carte de Yann Bricler à Olier Mordrel, fin 1924.

298 Puisse-t-il y avoir toujours de l'amour entre les gars de Bretagne et les femmes du pays de Galles ! Fonds Mordrel, OM22 C1350, carte d'Olier Mordrel à May Roberts, 9 septembre 1924.

299 Avec vous dans l'amour de la Celtie éternelle.

300 LIGC/NLW, *E. T. John Papers, 1881-1931 / E. T. John. 4210. - Olier Mordrel, Nantes to (E. T. John), 1924, Sept. 9.*

L'argumentaire ne tient pas seulement à l'enthousiasme que déclenche la perspective hypothétique d'un panceltisme horizontal : Mordrel tient, là encore, à assurer les Gallois de l'influence de *Breiz Atao* et de l'intérêt à poursuivre leurs relations qui restent gangrenées par des différends d'ordre religieux, soulignés dans la presse galloise par Jenkin Jones et G. Williams³⁰¹. Catholicisme et protestantisme ne peuvent s'entendre. D'autre part, le flirt qu'entretiennent plus ou moins les deux jeunes gens pose un problème moral qui dépasse le cadre de la simple amourette. La jeune fille s'explique :

*« I hope you have not misunderstood me in my last letter. I did not for one moment mean to insinuate that you were flirting with me. I know you are not – but people accuse me of doing so. People will not believe that it is the cause I have at heart, they think I am after the men. A girl might as well run after a man, because if she does not, people say she does. Oh yes the world is hard on women, but I admit the women are the worst enemies of women. There is a lot of criticism being made in England of the modern girl. The old ladies say she is wicked, wordly immoral and everything that is not good. This is not at all true. There are, of course, wicked women now like there always has been. They do not like our independance. However I do not care what they say about me. I do what I think is right. »*³⁰²

J'espère que vous ne m'avez pas mal comprise dans ma dernière lettre. Je n'ai pas un seul instant voulu insinuer que vous étiez en train de flirter avec moi. Je sais que vous ne le faisiez pas – mais les gens m'accusent de le faire. Les gens ne veulent pas croire que c'est la cause qui me tient à cœur, ils croient que je cours après les hommes. Une fille pourrait tout aussi bien courir après un homme, car si elle ne le fait pas, les gens disent qu'elle le fait. Oh oui le monde est dur pour les femmes, mais j'admets que les femmes sont les pires ennemies des femmes. Beaucoup de critiques sont faites en Angleterre sur la fille moderne. Les vieilles dames disent qu'elle est mauvaise, indécemment immorale et tout ce qui n'est pas bien. Ce n'est pas du tout la vérité. Il y a, bien sûr, de mauvaises femmes maintenant comme il y en a toujours eu. Elles n'aiment pas notre indépendance. Cependant je ne m'occupe pas de ce qu'elles disent à mon sujet. Je fais ce que je crois juste.

Outre le prix dissuasif des traversées outre-Manche, ce sont des principes moraux qui compliquent les relations au sein de cette jeunesse qui voudrait se rapprocher. Le puritanisme anglais s'accorde mal des velléités d'indépendance d'une jeune fille attirée par la mise sur pieds par *Breiz Atao* d'un « groupe féminin », quand la cause féminine ne trouve aucun écho chez elle. La question de la modernité féminine et des relations entre hommes et femmes est par contre une question qui se pose à *Breiz Atao*³⁰³, et qui se posera bien plus encore dans *Stur*, comme on le verra

301 Fonds Mordrel, OM44 C5033, « Kembre »/Pays de Galles, lettre de May Roberts à Olier Mordrel, 23 septembre 1924.

302 Fonds Mordrel, OM44 C5033, « Kembre »/Pays de Galles, lettre de May Roberts à Olier Mordrel, 10 octobre 1924.

303 Ce sujet reste inexploré, et mériterait pourtant une réflexion approfondie.

plus loin. Et c'est d'ailleurs au nom de cette dernière revue dont il est administrateur, que Bricler écrit à T. Gwynn Jones à qui il a envoyé les derniers numéros de *Stur*. Il lui explique la démarche et les buts de la publication, insiste sur la communauté spirituelle celtique - la Bretagne n'est-elle pas la soeur celtique du pays de Galles ? Mais le génie celtique est dénaturé, et Bricler demande de garder le contact « en nous adressant votre abonnement. Les liens intellectuels entre Pays de Galles et Bretagne se resserreront certainement pour le profit commun »³⁰⁴. Entre-temps Bricler est devenu un industriel avisé et le profit qu'il espère n'est pas seulement culturel. Mais son courrier date de 1938, et le procédé reste le même qu'avec Dyfnallt, seize ans plus tôt. S'il fallait recommencer, c'est qu'on avait échoué.

Il en va de même en ce qui concerne l'Écosse, où l'on espère aussi trouver remède contre la francisation. À cet égard, l'exemple de la musique est capital. On se souvient des ouvrages que Vallée avait conseillés à Mordrel. Des *30 mélodies populaires de Basse-Bretagne* de Bourgault-Ducoudray, il retiendra la parenté présumée entre les musiques bretonnes, galloises, écossaises, irlandaises, suédoises, russes et grecques, dans lesquelles perdurent un génie originel et les caractères de la musique primitive de la race aryenne d'avant sa dispersion³⁰⁵. Dans *Les quinze modes de la musique bretonne* de Maurice Duhamel, il apprend que la musique celtique « c'est la chanson d'un tisserand, d'un matelot, d'une mendiante ; c'est l'air que souffle dans son instrument un biniou de Cornouaille ou un piper des Highlands »³⁰⁶. Dès 1912, Duhamel avait été membre de l'Association des Compositeurs Bretons dont Paul Ladmirault était vice-président. Les deux hommes souhaitaient l'avènement d'une musique nationale, à l'image de l'école musicale russe dont ils étaient admiratifs³⁰⁷. Cette musique nationale ne pouvait être inspirée que par un sang neuf d'apport celte³⁰⁸. Mordrel, à qui Ladmirault adresse des cartes postales très amicales, n'ignore assurément rien de ces projets.

Mais dans son apprentissage musical, la relation qu'entretint Mordrel avec Louis Weisse, alias Ap Kéré est peu connue³⁰⁹. Employé dans le métro parisien, professeur de breton au Cercle Celtique de Paris³¹⁰, Weisse était un homme de l'ombre tant par sa profession que par son action bretonne.

304 LIGC/NLW, T. Gwynn Jones MSS and Letters - G250 – 1938 - Yann Bricler, Kemper, 28 février 1938.

305 BOURGAULT-DUCOUDRAY L.-A., *30 mélodies populaires de Basse-Bretagne*, Paris, Lemoine, 1885, voir les commentaires des partitions.

306 DUHAMEL M., *Les 15 modes de la musique bretonne*, Paris, Ed. Rouart et Cie, 1911.

307 Je remercie Marthe Vassalo, dont les travaux – en voie de publication – sur l'œuvre de Maurice Duhamel sont capitaux. Sur ces questions, se reporter également à MUSSAT M.-C., « Les mouvements bretons et la musique : rêves et réalités », dans DELOUCHE D., *La création bretonne: 1900-1940*, Rennes, PUR, 1995, p. 25-38, et MUSSAT M.-C., « Les Seiz Breur et la musique », dans LE COUÉDIC D., *Ar Seiz Breur: la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, op.cit., p. 162-163.

308 DUHAMEL M., *Les 15 modes de la musique bretonne*, op. cit.

309 La Bénélais J., *Galerie bretonne*, op. cit., p. 9. Mordrel en dresse un second portrait dans Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

310 LE COUÉDIC D., « Une pléiade bretonne. le temps des promesses », art. cit., p. 19.

Aussi solitaire que pan-celtique fanatique, il supportait semble-t-il assez mal la compagnie de ses contemporains, et détestait la France. Dès 1914, il avait souhaité la victoire de l'Allemagne et s'était fâché avec ses amis. Mordrel se rappelle de ce qu'il a appris à son contact :

« Une fois franchie sa porte, on oubliait Paris, on était en Celtie. Mieux, dans un centre de documentation celtique. J'assistais à de véritables cours pour l'auditoire d'un seul, apprenant plus en une soirée sur les costumes, les arts ou le combat des peuples celtes qu'en un mois d'étude. Mais le propre de mon interlocuteur était la haine de tout ce qui portait le nom de Français. Il n'avait pas pour rien dans les veines du sang de chouan de la frontière. J'étais étonné de cette virulence qui me restait étrangère. Car si je sais réprouver, je ne sais pas haïr. Cependant je perdais peu à peu l'habitude de me considérer comme Breton *et* Français. En présence de mon mentor, la confusion était impossible.

Je ramenaient de chez lui des recueils de chansons, que je déchiffrais et ânonnais sur le piano du salon, chaque fois que j'avais un instant libre. J'ai chanté et appris par cœur plus de chansons bretonnes que n'en savait alors un de nos chanteurs de pardons. Je ne connais pas de meilleure école Berlitz, ni de plus divertissante. Je me familiarisais en même temps avec les prononciations dialectales »³¹¹.

Ailleurs, Mordrel dit avoir déchiffré avec Bricler 700 à 800 chansons celtiques³¹², plusieurs d'entre elles dans les ouvrages de Bourgault-Ducoudray et de Maurice Duhamel, dont le *Gwerziou ha Soniou Breiz-Izel*. Acheté en décembre 1919 par le jeune militant, et dont de nombreuses partitions sont marquées d'une croix, il est encore aujourd'hui conservé dans sa bibliothèque de Léchiagat. Musique et chansons participant du sentiment national³¹³, Mordrel pousse volontiers la chansonnette. Ainsi, lors de la matinée-concert du 7 mars 1920, la paroisse bretonne de Paris fait « un gros succès à MM. Le Goff et Mordrel dans leur humoristique chanson gallèse "Le grand loup" et dans leur "Daou Varz" »³¹⁴. Le même jour, Mordrel chante également « Lorsque j'étais petite fille », et le « *Bro goz* » avec l'assistance. Au mariage de Michel Larvor et Renée Morvan, célébré en septembre 1927 à Tréboul, il improvise librement deux chansons, l'une sur les mariés à partir d'un air vannetais, l'autre, « *war eun ton koroll a vremen* » - sur un air de danse actuel - sur la ville de Tréboul³¹⁵. C'est une de ses créations, « En avant les Bretons », qui est chantée au congrès de Rosporden la même année. Mais il n'en reste pas là, et Weisse lui apprend également des chansons galloises et écossaises :

311 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

312 Fonds Mordrel, OM8 C250, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à Jo Dalimier, 6 janvier 1923.

313 Olivier Mordrel, « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°7(43), 15 juillet 1922, p. 208-209.

314 POSTIC F. (Dir.), *Les oeuvres de François Cadic. Contes et légendes de Bretagne. Les contes populaires*, tome 1, Rennes, Terre de brume-Presses universitaires de Rennes, 1997, p. 62-63. Je remercie Fañch Postic pour cette référence.

315 *Breiz Atao*, n°2, 1er octobre 1927

« Ma prédilection allait aux chansons écossaises. Le dialecte des basses terres, dans lequel elles sont généralement écrites, ne me posait pas un grave problème, car j'avais la pratique de l'anglais. Je trouvais au contraire savoureux des "Ayes" à la place des "Yes" et les "wee" au lieu des "little".

Il y a des pièces, dans le folklore musical écossais, qui ont une grandeur et une somptuosité qu'on ne trouve nulle part ailleurs, parce qu'à cette richesse et à cette force sont intimement liés des accents de tendresse et une qualité d'émotion qui nous permettent de nous identifier avec elles. Je chantais *Annie Laurie* ou la marche des *Camerons* à m'en remplir les yeux de larmes »³¹⁶.

Tout à la fois romantisme et sauvagerie, la musique écossaise est pour Mordrel pétrie d'exotisme et de sensations brutes. La cornemuse, jouée par les Celtes, n'est-elle pas « l'équivalent nordique du tam-tam africain », source d'émotions barbares, véhicule d'instincts primaires ?³¹⁷ Encore dans ses dernières années, il associe la cornemuse à quelque cérémonie tribale lorsqu'il évoque le régiment de soldats écossais « qui venaient répéter ses marches gaèles sur le quai de la Seine, en contrebas du pont de la Concorde et où je me rendais comme un dévot à la messe. Je rêvais d'épopée celtique, où de grands diables blonds buvaient de l'hydromel dans des crânes. »³¹⁸ De fait, l'instrument est tout adapté aux projets de receltisation de la culture bretonne, que nourrit Mordrel. Dès la Grande Guerre, il dit avoir été impressionné par les cornemuses de la Garde Noire écossaise, dont il a assisté à quelques prestations. Était-ce à Saint-Nazaire, où il aurait vu les « Camerons » avant leur départ pour la Belgique, comme il le raconte un jour dans *Breiz Atao* ?³¹⁹ Ou à Paris, dans une cour d'hôtel de la place Vendôme, comme il le dit dans ses mémoires inédites ?³²⁰ « Ce fut une révélation, rapporte-t-il. Dans mes songes de petit garçon de treize ans, je rêvais de doter mon pays de ces merveilleux instruments dont la puissante plainte me bouleversait »³²¹. « Je me souviens des pauvres sonneurs de binious de la Bretagne dans leurs blouses de paysans et j'ai honte. Pourquoi les régiments bretons n'ont-ils pas des orchestres de binious et avec une devise en breton sur leurs insignes ? »³²², se demande-t-il. Au dos d'une carte postale datée d'avril 1920, où les troupes écossaises défilent pour les fêtes de la victoire, le 14 juillet 1919, il s'enthousiasme : « Telle sera en 1930 l'aspect de la clique formidable qui précédera les bataillons serrés des potred³²³ de l'U.Y.B., lors du défilé à l'occasion du défilé général »³²⁴. Chez Louis Weisse, il entreprend alors, mais sans

316 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

317 O.M., « Les Nouveaux Bretons (3e Article) », *Breiz Atao*, n°260, 4 octobre 1936, p. 3.

318 Mordrel O., *Breiz Atao* ou Histoire et actualité du nationalisme breton, op. cit., p. 45-46.

319 O.M., « Les Nouveaux Bretons (3e Article) », *Breiz Atao*, n°260, 4 octobre 1936, p. 3.

320 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

321 O.M., « Les Nouveaux Bretons (3e Article) », *Breiz Atao*, n°260, 4 octobre 1936, p. 3.

322 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1^{er} tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

323 Des gars.

succès, l'apprentissage du *pipe*³²⁵, donnant l'exemple de ce en quoi il place beaucoup d'espoirs. « La manifestation de nos arts traditionnels, ce sera : [...] l'adoption de l'orchestre de biniou (à former sur le modèle des scottish bands) comme clique nationale », affirme le jeune sonneur³²⁶, persuadé que la musique bretonne a dégénéré :

« Le cas du biniou

Les Français, et (Dieu me pardonne) ... les Bretons aussi, disons donc « tout le monde » condamnent notre malheureux biniou. Il est de bon ton dans un certain nombre de pays bretons où cet instrument est encore en usage de lui marquer du dédain. J'ai traversé des pays où le biniou ne trouvait même pas grâce devant ceux qui en gonflaient le sac de l'air de leurs poumons. « C'est monotone, c'est barbare, c'est toujours la même chose..., etc. » Les petites filles ajoutent même que « ça crève les oreilles. »

Voilà donc le biniou enterré.

Des collines de la Cornouaille aux champs-clos du Coglès, la Bretagne chaque dimanche et fête chômée retentit des sons guerriers des tambours et des clairons. Ce sont les patronages et les sociétés de gymnastique qui défilent.

On battrait sur un tambour pendant cent sept ans, on n'en tirerait jamais que RRA RRA TA PLAN TA PLAN.

On soufflerait dans un clairon pendant le même laps de temps on n'en sortirait jamais que DO MI SOL DO.

Et cependant, la Bretagne qui a enterré le divin biniou par ce qu'il jouait « toujours la même chose et qu'il crevait les oreilles », la Bretagne élève ses enfants dans l'enthousiasme du clairon et le culte du tambour.

MODE ?

- MODE

A CHANGER ?

- A CHANGER

L'orchestre tambours et clairons est une invention française, il a nom clique. Son but est de mettre ceux qui l'entendent dans un état de fièvre et d'excitation guerrières. Bien conduit, il y réussit aisément. On a vu des pacifistes endurcis suivre malgré eux au pas cadencé des musiques militaires. [...]

Le biniou, rythmé par une caisse sourde, donne quelque chose d'assez analogue au « band »

324 Dans son entreprise de défrancisation, Mordrel est fâché avec l'orthographe française. Son breton, encore balbutiant, maîtrise mal les mutations, et fait de l'*Unvaniez Yaouankiz Vreiz*, l'*Unvaniez Yaouankiz Breiz*. Fonds Mordrel, OM7 M196, notes biographiques éparses.

325 Le premier *Highland bag-pipe* a été introduit en Bretagne vers 1890, Louis Weisse est le second à en posséder un. Sur ces questions, se référer à COLLEU M., *Musique Bretonne. Histoire des sonneurs de tradition*, 2ème éd., Grenoble, Éditions du Chasse-Marée / Glénat, 2008, p. 117.

326 Olivier Mordrel, « L'action nationaliste. I. Développer le sentiment breton (suite) », *Breiz Atao*, n°7(43), 15 juillet 1922, p. 208-209.

écossais. Le développement moderne du biniou en Bretagne serait l'adoption pure et simple du « band » de l'orchestre de marche écossais. Six cornemuses, deux tambours, une grosse caisse. Si l'on veut, quelques bombardes pour donner du vif.

Un orchestre comme celui-là combien de Bretons l'ont entendu ? Je regrette vivement de ne pas pouvoir changer, par quelque baguette magique, ce journal en boîte-à-musique. Je le leur ferais entendre et ils ne voudraient plus de clairons.

Les cornemuses ne mettent pas dans un état de fièvre guerrière. Par le beuglement grave et constant de leurs trois basses qui font accord parfait, elles mettent tout le corps dans une sorte de vibration profonde qui grise et monte au cerveau. Par ce beuglement qui ouate les oreilles, elles vous enveloppent d'un sortilège. On marche dans un rêve en suivant les « pipers ». Et le rêve est nourri par la mélodie nostalgique qui éveille tout le tréfonds de vous-même. Avec les cornemuses on ne monte pas à la charge, on se promène ou l'on danse au gré de leur fantaisie.

La victoire de la cornemuse sur le clairon serait :

Celle de la musique sur le bruit.

De l'art sur la sauvagerie.

Du celtisme sur l'invasion étrangère ».³²⁷

Jean Prévost se savait façonné par l'esprit de guerre, même au moment où il se retournait contre la guerre³²⁸. Mordrel ne dit pas autre chose, lorsqu'au nom de la lutte de la civilisation contre la barbarie, il veut concilier son pacifisme naissant et l'adoption de l'instrument d'une armée victorieuse. C'est la même partition qui le fait harmoniser soucis de modernité et émotions primales. Mais ce n'est pas seulement le clairon français qui agresse le sonneur. Le biniou tel qu'il est joué en Bretagne ne trouve plus guère grâce à ses oreilles. Témoignant de ce qu'il a vu aux fêtes des Reines de Cornouaille, en 1925, il conclut : « Je sais bien qu'il est d'usage qu'un couple de sonneurs défile en titubant. Cependant les zigzags de nos compatriotes et leurs rengaines (leur répertoire n'est pas varié) nous faisaient regretter amèrement les splendides orchestres de cornemuse, à la mise en scène somptueuse, aux déploiements réglés comme une manoeuvre militaire, qu'il nous fut donné d'entendre à Dublin. Un tel orchestre, à Kemper, eût déchaîné l'enthousiasme populaire »³²⁹. De là à proposer de créer des ensembles de groupes de danse, il n'y a qu'un pas, que Mordrel exécute allègrement. Le constat est clair : la musique bretonne n'a pas su se renouveler. Pire encore, du front les soldats ont rapporté les airs de Paris, voire d'autres instruments qui ont supplanté le biniou, dont le déclin, dans les années 20, semble irrémédiable³³⁰. En Bretagne on ne chanterait plus guère que le « Pilhaouer » et « La Madelon », ritournelles signant la décadence et l'adoption de moeurs

327 O.MORDREL, « Propos d'un apprenti-sonneur », *Breiz Atao*, n°1(73), 1er janvier 1924, p. 517-518.

328 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, op. cit., p. 139.

329 O.M., « La Fête des Reines de Cornouaille », *Breiz Atao*, n°9-10(81-82), 1er septembre et 1er octobre 1925, p. 605.

330 Par exemple l'accordéon, voir COLLEU M., *Musique Bretonne*, op. cit., p. 104 et 107.

dissolues³³¹. La chanson bretonne doit se régénérer par la reprise d'airs irlandais, écossais ou gallois, comme le fit le barde Taldir en 1898 avec le *Hen Wlad Fy Nhadau*, hymne national gallois promu hymne national breton par la grâce de sa traduction bretonne en *Bro Goz ma Zadou*. La musique bretonne devra son salut à la cornemuse. Contre la débretonnisation, il faut receltiser. Mais le message ne semble pas passer. Au congrès de Rosporden en 1927, Marcel Lebouc, sonneur du Cercle Celtique de Paris, joue certes avec une cornemuse que Weisse lui a prêtée³³², mais c'est avec son vieux biniou qu'il vient d'enregistrer un disque pour Gramophone³³³. Presque dix ans plus tard, en 1936, alors que le PNB fera la promotion du Front Breton, que les linguistes chercheront à unifier la langue bretonne, Mordrel proposera l'unification instrumentale et proposera à nouveau la création d'un orchestre breton, sur le modèle du *pipe-band*³³⁴. L'année suivante, la toute jeune *Kenvreuz Ar Viniouerien* (Confrérie des sonneurs de biniou) réunie autour de Dorig Le Voyer, Robert Audic et Hervé Le Menn comptera quatre cornemuses seulement³³⁵. Ces jeunes gens, principalement des citadins, connaissent mal la musique traditionnelle mais entreprennent de la rénover, voire de la réinventer³³⁶. Ils incarnent alors timidement l'ambition de Mordrel, qui reste persuadé que : « La cornemuse, en Bretagne, n'a pas fini de faire parler d'elle »³³⁷. On le voit alors défiler au pas derrière un *piper* au *Bleun-Brug* à Plougastel, où l'on imagine implanter en Bretagne une section de la *KAV*, alors basée à Paris³³⁸.

331 Les organisateurs, « Notre concours de chansons », *Breiz Atao*, n°2(38), 15 février 1922, p. 162-163.

332 COLLEU M., *Musique Bretonne*, *op. cit.*, p. 117.

333 MM. Le Guennec et Le Bouc, *La gavotte de Guéméné sur Scorff*, Disques Gramophone, biniou breton, K-5127. Je remercie Cédric Moign et Mickael Cozien pour ces informations musicales.

334 Er Gédour, « Chez nos jeunes sonneurs », *Breiz Atao*, n°258, 6 septembre 1936, p. 2 et O.M., « Les Nouveaux Bretons (3e Article) », *Breiz Atao*, n°260, 4 octobre 1936, p. 3.

335 CALVÉ A., *Histoire des Bretons à Paris*, Spézet, Coop Breizh, 1994, p. 250.

336 COLLEU M., *Musique Bretonne*, *op. cit.*, p. 117.

337 O.M., « Les Nouveaux Bretons (3e Article) », *Breiz Atao*, n°260, 4 octobre 1936, p. 3.

338 MUSSAT M.-C., « Les Seiz Breur et la musique », *art. cit.*, p. 173.

Olier Mordrel (à droite) au *Bleun-Brug* de Plougastel,
1937.

Fonds iconographique Mordrel.



La Seconde Guerre mondiale, avec la création par Polig Montjarret de la *Bodadeg Ar Sonerion* (Assemblée des sonneurs) en 1943, concrétise le projet, en alliant formation musicale et militantisme. Mais cet exemple de la cornemuse souligne le problème que pose le panceltisme envisagé par l'équipe de *Breiz Atao*. Voyant le salut de la Bretagne Outre-Manche, les militants se mettent en position d'infériorité vis-à-vis de pays fantasmés, et ne comprennent pas que ces derniers ne s'intéressent pas à leurs supposés frères du continent. À cet égard, la visite de Mordrel en Irlande en 1925 est plus qu'éclairante.

L'Irlande, devenue État libre après une guerre civile qui dura de 1919 à 1921, passe dans les milieux bretons pour un modèle³³⁹. Dès les années 20, Bricler disait aux Gallois que l'*UYV* voulait « obtenir de la France le Home Rule pour la Bretagne »³⁴⁰. Certes l'insurrection de Pâques 1916, connue sous le nom d'*Easter Week*, preuve de l'utilité de l'action en politique, n'est pas pour rien dans l'admiration que vouent aux insurgés de jeunes Bretons avides d'en découdre. C'est cet

339 Sur cette question, voir Kerbiquet V., De l'exemple à l'exil. Le rôle de l'Irlande dans le mouvement nationaliste breton, mémoire de maîtrise d'histoire, Brest, UBO, 1998 ; CHARTIER E., *La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours*, op. cit., p. 297 et suivantes.

340 LIGC/NLW, *letters to Dyfnallt Owen*, 62, Yann Bricler à Owen, 2 septembre 1922.

événement qui aurait converti Debauvais à la cause bretonne³⁴¹, mais il ne semble pas avoir eu sur Mordrel quelque impact que ce soit, pendant la guerre. Les martyrs n'inspireront « le fils du charpentier » qu'en 1923, on l'a vu plus haut. Mais dès 1919, dans la difficile discussion qui l'oppose à son parrain, évoquant une nation bretonne autonome, il évoque « une nouvelle Irlande »³⁴². Le 15 mars 1920, il écrit à la Délégation du Gouvernement Élu de la République Irlandaise hébergée au Grand-Hôtel de Paris, pour obtenir un rendez-vous. Le *Sinn-Feiner* Georges Gavan Duffy, qui, s'étant efforcé de faire reconnaître l'Irlande à la conférence de Paix de Paris l'année précédente, se trouve privé d'alliés en France, lui répond et lui propose un rendez-vous³⁴³. Mordrel ne relate ce rendez-vous nulle part. Ce contact pris, qui semble ne mener à rien, est tout un symbole. Car si les combats menés en Ecosse et en Irlande lui semblent participer de l'avènement d'une Europe nouvelle³⁴⁴, leur aboutissement le laisse dubitatif. Attristé par la guerre civile qui oppose nationalistes et rebelles irlandais, Mordrel déplore l'action des rebelles menés par Eamon De Valera, « car aucune délimitation [n'est] possible entre la rébellion politique, l'anarchie et le banditisme »³⁴⁵. L'exemple mythique est mis à mal par l'exécution de Childers. Evoquant les insurgés de 1916, il poursuit : « Nous qui avons appris à prononcer avec recueillement les noms des héros qui les menaient au sacrifice, nous sentons nos coeurs se serrer lorsque nous apprenons que les balles qui abattent Childers sont irlandaises, et qu'elles sont l'instrument de la justice »³⁴⁶. Le rêve irlandais serait-il le combat pour le combat, tout simplement ? C'est ce que pense Mordrel, avant de conclure : « Nous sommes Celtes aussi, en Bretagne ; mais, il faut le dire, d'une façon différente. »³⁴⁷ De fait, bien avant de se rendre lui-même en Irlande, Mordrel est sceptique.

En 1925 c'est à Dublin qu'a lieu le congrès panceltique, du 30 juin au 5 juillet. Mordrel, Marchal, Roparz Hemon, et une certaine mademoiselle Le Roux parviennent à obtenir une aide financière de la part des organisateurs pour s'y rendre³⁴⁸. Restés quelques jours après le congrès, ils découvrent l'Irlande, où Mordrel rencontre Desmond Fitzgerald, ministre des affaires étrangères, qui leur raconte ses journées de Pâques 1916. Lors de la visite des « champs de bataille dublinois », les ruines de l'hôtel des postes et du palais de justice, Mordrel dit avoir eu une vision : le congrès

341 Il aurait alors collé quelques papillons clamant « Vive l'Irlande ! » sur les murs de Rennes, voir YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, op. cit., p. 44-45. Mais on ne saurait prendre trop au sérieux ce geste politique. Dans une note inédite, Lainé rapporte ceci : « Debauvais m'a raconté en riant comment à 14 ans il voulait écrire aux Peaux-Rouges de venir délivrer la Bretagne des Français, et se mit incontinent à apprendre le Breton ». LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, chemise « politique », note sur Jeanne d'Arc, 19 décembre 1969.

342 Olivier Mordrelle, « Ils ne nous comprennent pas », *Breiz Atao*, n°6, juin 1919, p. 1-2.

343 Fonds Mordrel, OM22 C1241, lettre de Georges Gavan Duffy à Olier Mordrel, 16 mars 1920.

344 Y.B., « Celtia », *Breiz Atao*, n°9(45), 15 septembre 1922, p. 236.

345 Er Gédour, « Pour l'ordre dans la liberté », *Breiz Atao*, n°1(49), 15 janvier et 15 février 1923, p. 280.

346 *Id.*

347 O.M., « Le rêve irlandais », *Breiz Atao*, n°5(65), 1er mai 1924, p. 427.

348 Fonds Mordrel, OM22 C1360 à 1365, télégrammes échangés avant le congrès de Dublin, 1925.

régionaliste breton tient son discours habituel avant de disparaître sous les ruines du palais³⁴⁹. Il se rend chez Maud Gonne, la comédienne militante dont le mari John MacBride fut exécuté après l'insurrection de 1916. La dame l'impressionne fortement : « On ne peut décrire l'affabilité de cette grande Irlandaise ni la lumière qui rayonne d'elle. Il faut un vie de labeur³⁵⁰, de sacrifice de soi, de souffrance aiguë pour modeler de semblables âmes. *L'élite irlandaise*, voilà ce que nous avons entrevu chez Maud Gonne, comme aussi, par moments, dans le public du Congrès. Des êtres jeunes, qui seront toujours jeunes, possédés par une idée supérieure qui les mène avec un bras de fer vers le but. Ils sont tranquilles, dignes, disciplinés. Ils se meuvent dans une des plus fantastiques aventures qu'ait vues l'histoire avec le naturel des héros de leurs légendes anciennes voguant en plein merveilleux »³⁵¹. Il est tentant de voir dans la coquille de ce texte un lapsus viril, somme toute en accord avec le modèle celte fantasmé de détermination, de légende, d'idéal, qu'incarnent les Irlandais pour les jeunes Bretons. Dans ce climat d'action, il achète *The Resurrection of Hungary*, ouvrage de 1904 dans lequel Arthur Griffith, fondateur du *Sinn Féin*, avait exposé la doctrine de son nouveau parti politique. A ses parents, il laisse de son début de voyage un témoignage enthousiaste : « Mes chers parents, leur écrit-il, dès que j'aurai une minute, je vous écrirai. Sachez seulement que je passe des moments très captivants »³⁵². Le voyage est annoncé dans *Breiz Atao* dès l'été 1925, mais il faut attendre mai 1926 pour en lire les premiers comptes rendus. Le délai signale le malaise. L'expérience irlandaise a du mal à passer.

Si le paysage du Donegal a enchanté Mordrel, qui en ramène des dessins, il est déçu par les villes, qu'il trouve trop anglaises, passées « à l'extrait de trèfle ». L'aventurier, décidément, méprise le demi-civilisé. Par ailleurs lui et ses amis sont appelés « *the frenchmen* », ils sont donc invités à manger avec le consul de France. Roparz Hemon se rappelle avoir été invité par Lord Ashbourne à ne parler que breton ou français, mais surtout pas anglais, langue de l'opresseur. Refusant de conférer en français, langue de son oppresseur à lui, Hemon parle alors en anglais³⁵³, au grand dam des Irlandais³⁵⁴. Mordrel suit l'exemple du linguiste. De fait il se sent incompris des Irlandais, exclu de la famille celtique et relégué au rang d'ami des Français³⁵⁵. Est-ce cette incompréhension qui a conduit les jeunes Bretons à radicaliser leur comportement sur la fin de leur voyage ? Des témoignages irlandais, rapportés dans un dossier du MI5 récemment déclassifié, rapportent ceci :

« *The appearance of MM. Mordrel and Marcel*³⁵⁶ on their arrival (they travelled third

349 O. Mordrel, « Note d'Irlande et d'Outre-Manche (suite) », *Breiz Atao*, n°11-12(95-96), p. 740-741.

350 Le lecteur lit bien « un vie de labeur ».

351 O. Mordrel, « Note d'Irlande et d'Outre-Manche (suite) », *Breiz Atao*, n°11-12(95-96), p. 740-741.

352 Fonds Mordrel, OM22 C1366, carte d'Olier Mordrel à son père, 5 juillet 1925.

353 Il en prépare alors l'agrégation.

354 HEMON R., *An dud am eus anavezet*, Saint-Thonan, Mouladorioù Hor Yezh, 2008, p. 41.

355 O.M., « Notes d'Irlande et d'Outre-manche », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 681-682.

356 « Marcel » est bien évidemment Marchal.

class) caused some disappointment – they looked more like Paris gamins than serious Celtologists. They stayed with a well known professor, who a few day after the Congress informed his colleague that his Breton guests were in eager to visit an Irish college in the Gaeltacht, but had no money. It was arranged to send them to Donegal, and comfortable lodgings were found for them. About a week after it was discovered that they had "painted the Gweedore district red". They procured quantities of gin by the bottle and had an "unpleasant French outlook, espacially on morality". They held seances in farm houses, in which they clamed to raise the spirits, not only of Mesr. Gordon, Booth or de Kuyper, but also of dead Irish leaders. They were consigned immediatly back to Dublin, and an express letter was sent to the professor to pack them back to France as soon as possible.

They left Dublin, on their way to visit the Welsh representatives at Swansea. It was later learned from the latter that they had packed MM. Mordrel and Marcel, much to their surprise, incontinently out of Wales »³⁵⁷.

L'aspect de Mordrel et Marchal à leur arrivée (ils voyageaient en 3ème classe) causa des déceptions - ils ressemblaient plus à des gamins de Paris qu'à de sérieux Celtologues. Ils étaient reçus par un éminent professeur qui, quelques jours après le Congrès, informa ses collègues que ses invités bretons étaient curieux de visiter un lycée irlandais dans le Gaeltacht mais n'avaient pas d'argent. On s'organisa pour les envoyer à Donegal et on leur trouva un logement confortable. Après une semaine on découvrit qu'ils avaient fait la bringue dans le quartier de Gweedore. Ils se procuraient des bouteilles de gin et montraient « une attitude française déplaisante plus particulièrement en matière de moralité ». Ils organisaient des séances dans des fermes au cours desquelles ils prétendaient qu'ils allaient réveiller les esprits non seulement de messieurs Gordon, Booth ou De Kuyper mais aussi de leaders irlandais morts. Ils furent immédiatement renvoyés à Dublin et on envoya un courrier express à leur professeur pour qu'ils soient ré-expédiés en France dès que possible. Ils quittèrent Dublin avec l'intention de rendre visite aux représentants gallois à Swansea. On apprit plus tard par Swansea, qu'à leur grande surprise, Mordrel et Marcel furent renvoyés du Pays de Galles aussi vite.

Les témoignages, recueillis après la Seconde Guerre mondiale, sont à charge. Mais l'impression qu'a laissée le voyage à Mordrel semble les corroborer. Ainsi que la lettre que lui adresse Denis Hosten, rencontré en Irlande, qui lui souhaite surtout du succès pour ses études d'architecture, sans évoquer quelque action politique bretonne que ce soit³⁵⁸. L'activité principale à laquelle le jeune touriste semble s'être adonné est moyennement goûtée par les tendances régionalistes du congrès organisé en terre catholique. De toute manière, Mordrel s'est toujours méfié de ce congrès, dont il aurait souhaité qu'il fût une véritable SDN celtique³⁵⁹. En 1930 il continuera à penser que ce

357 NA, KV/2/3410, 3a, from Dublin (G2/X/1358), encl : Note of O. Mordrel, 20 novembre 1944.

358 Fonds Mordrel, OM22 C1367, lettre de Denis Hosten à Olier Mordrel, 13 août 1925.

359 Olier Mordrel, « Après le Congrès panceltique », *Breiz Atao*, n°10(70), 1er octobre 1924, p. 485-486.

congrès, inutile, est fondé sur des conceptions anciennes³⁶⁰. « Malgré une vive opposition des conformistes régionalistes tant bretons et britanniques, Roparz Hemon et moi tenterons de réaliser une union des jeunes Celtes nationalistes, à la suite d'une prise de contact chez le président Eamon de Valera. C'était prématuré », se rappellera Mordrel en 1973³⁶¹. De Valera, pourtant invité, ne viendra pas au congrès de Rosporden de 1927. Le ministre irlandais des affaires étrangères Seán MacBride, fils de Maud Gonne chez qui Mordrel l'a rencontré³⁶², ne lui apportera pas non plus son secours, lorsqu'en 1947 le militant breton en fuite voudra quitter son refuge italien et rejoindre l'Irlande.

À vrai dire, Mordrel est très tôt déçu par le panceltisme, qui n'est qu'érudition et non action. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir jouer aux révolutionnaires rouges dans la verte Erin, lui qui se propose de rebretonniser la Cornouaille anglaise, alors même qu'il appelle à receltiser la Bretagne³⁶³. Enthousiasmé par la nouvelle langue que l'école de *Gwalarn* met au point, et par la façon dont elle est apprise par les militants de Haute-Bretagne, Mordrel rêve d'instaurer le breton en Cornouaille anglaise pour suppléer le cornique en voie de disparition, et pourquoi pas créer un espéranto celtique³⁶⁴. Au temps du fédéralisme, c'est l'espéranto tout court, qui trouvera grâce à ses yeux, en lieu et place d'une illusoire langue interceltique : « De même que les illusions régionalistes sur la facilité des Bretons et des Gallois à se comprendre sont dissipées, l'idéal d'une culture interceltique en vase clos a fait son temps, sans même d'ailleurs avoir réussi à s'exprimer de façon intéressante. Les Celtes sont condamnés à chercher leur pâture de civilisation un peu partout. »³⁶⁵ Ce n'est qu'après 1932, passée une grave crise interne au parti, dans un contexte de crispation internationale, suite au médiatique attentat de Rennes, inspiré de l'IRA, et à la publication du livre de Louis Napoléon Le Roux sur Patrice Pearse, que l'interceltisme sera de nouveau à la mode et ce malgré les déconvenues. En fait, l'expérience irlandaise faisait pâle figure à côté de ce que Mordrel et Marchal avaient vécu en Flandre quelques mois auparavant.

La tournée flamande

Du 7 au 16 février 1925, Mordrel, Marchal, accompagnés du chanteur Emile Cuff, sont en

360 O. Mordrel, « Le Congrès Panceltique », *Breiz Atao*, n°101, 18 mai 1930, p. 1, et O. Mordrel, « Nos conditions de participation au Congrès sont rejetées », *Breiz Atao*, n°104, 8 juin 1930, p. 1.

361 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 77.

362 Fonds Mordrel, OM23 C1511, lettre d'Olier Mordrel à Seán MacBride, 4 juillet 1947.

363 O.M., « L'appel du Cornwall », *Breiz Atao*, n°7-8(79-80), 1er juillet et 1er août 1925, p. 592-593.

364 O. MORDREL, « Une langue interceltique ! », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 684.

365 Olier Mordrel, « A propos d'une langue inter-celtique », *Breiz Atao*, 1er mars 1930, p. 1-2.

visite chez les étudiants flamands de Belgique. Cette destination n'a rien de surprenant pour des Bretons qui, dès 1921, envisageaient les Flamands comme des Germains latinisés. Comme les Bretons, ils avaient été dénationalisés par une culture qui n'était pas la leur. « Nous autres Bretons, qui mettons toutes nos espérances dans la culture racique et qui puisons notre force dans le nationalisme ethnique, comprenons les Flamands et les assurons de notre sympathie », assure Mordrel³⁶⁶. De fait, à défaut de parenté raciale supposée, c'est un sort identique que Mordrel observe en Bretagne et en Flandre, à tel point que les deux régions lui paraissent semblables. Revenant sur son service militaire, il raconte :

« Je me souviens d'une des promenades les plus prenantes de ma vie. J'étais parti de Dunkerque à pieds pour rejoindre Bergues, la ville sainte. Il tombait une pluie fine. L'immense campagne plate et humide scintillait. Les grands arbres des routes grondaient dans le vent qui emportait les nuages et les pavés bleus brillaient comme des miroirs. Soudain dans la brume, un fantôme gris et vert s'éleva au-dessus d'une multitude de toits bruns, puis deux, puis trois fantômes, beffrois immenses, étendards massifs de la magnificence communale. Et j'eus la vision d'un autre Saint-Pol-de-Léon, d'un Saint-Pol-de-Léon flamand, en briques moussues, mais bien frère du premier par son aspect de lieu sacré, de sanctuaire où s'exhalent toutes les ferveurs du passé.

Que Saint-Winoc, le vieux saint breton, patron de la ville de Bergues, porte à ses fidèles le salut fraternel des Bretons ! »³⁶⁷

L'ambiance est fantastique à souhait. C'est celle de *Dazorc'hidigez*, la carte postale de propagande de 1922, qui donne sa tonalité sacrée à l'apparition spectrale d'une gloire passée. C'est dans ce fantasme de résurrection que Mordrel rassemble Flamands et Bretons, unis dans l'épreuve. « Comme la race celtique, écrit-il, la race flamande est dispersée ou morcelée par des frontières »³⁶⁸. Aussi l'échange d'amabilités que se font l'UYV et les Étudiants Pan-Néerlandais, à l'occasion du congrès de ces derniers à Louvain en 1924, ne surprend pas : « Témoignages de vives sympathies à la jeunesse flamande. Vœux ardents pour la renaissance flamande », clame le télégramme breton, « Télégramme jeunesse bretonne acclamé frénétiquement. Huitième congrès des Étudiants néerlandais envoie vœux ardents pour renaissance bretonne », répond Jozef Vermeulen, président des Étudiants flamands³⁶⁹. À vrai dire, d'autres que Mordrel s'intéressent également aux Flamands : Debauvais et Hémon y vont de leurs articles pour présenter leurs nouveaux compagnons de misère aux militants de *Breiz Atao*. Est-ce que les Bretons ont été invités à venir faire une tournée de

366 J. La B., « Extraits. I.- Le réveil Flamand », *Breiz Atao*, n°7(31), juillet 1921, p. 4-5.

367 Olivier Mordrel, « Vers un monde nouveau. Nouvelles de Flandre », *Breiz Atao*, n°12(72), 1er décembre 1924, p. 505-506. Cette promenade ne lui aura pas inspiré l'idée de race nordique, qu'il évoque avant son service militaire.

368 *Id.*

369 *Id.*

propagande en Belgique, comme ils le prétendent ? Les Flamands, qui dans leur télégramme soulignent leur ancienneté, ont-ils assouvi la curiosité de Bretons en quête d'alliés ? La tournée qu'organise le docteur Hilaire Allayes pour Mordrel, Marchal et Cueff les mène à Anvers, Louvain, Bruxelles, Malines, Gand et Bruges. « La première impression qu'un Breton ressent en Belgique, une fois passé la gare frontière, c'est le soulagement. La seconde, quand il aperçoit les noms des gares écrits en flamand à côté de l'inscription française, c'est l'envie. La troisième, quand il découvre les uniformes belges, c'est la gaîté », explique Mordrel aux lecteurs de *Breiz Atao*³⁷⁰. De conférences en soirée d'Opéra (on joue Wagner à Anvers), de défilés des Étudiants en visites touristiques : la Belgique flamande fait une grosse impression sur les jeunes architectes, qui découvrent l'art flamand, et rencontrent quelques artistes locaux³⁷¹. Il s'agit de l'architecte Huibrecht Hoste dont on reparlera plus tard, du sculpteur Ernest Wijnants, du peintre Paul de Troyer dont le travail évolue alors du cubo-futurisme à l'abstraction géométrique³⁷². Contrairement à ce qui se produira après le voyage en Irlande, les compte-rendus du voyage sont publiés rapidement. On veut donner au voyage la stature d'un événement international. « Pour la première fois dans l'époque moderne la Nation bretonne a été reconnue et saluée par un peuple : le peuple flamand », lit-on sur la couverture du numéro spécial d'avril qui se répand sur les échos de la tournée bretonne dans la presse belge. Évidemment, les journaux francophones ne semblent pas enthousiastes, mais *De schelde*, *Voorpost*, *Wlaa Deren*, *Ons Leven*³⁷³, *De daad* ne tarissent pas d'éloges sur Mordrel, qu'Er Gédour (Mordrel lui-même) publie à plaisir³⁷⁴. Ne l'a-t-on pas présenté comme le « chef vaillant de la jeunesse bretonne », le « jeune ambassadeur de la Bretagne »³⁷⁵ ? N'est-ce pas lui, en photo dans *Ons Leven* avec les étudiants de Louvain, avant même qu'elle ne soit publiée dans *Breiz Atao* ? Mordrel précise que cette image, qui fut « prise le 10 février dernier, en souvenir de la fraternisation des jeunesses de deux nations amies, montre à nos camarades les mâles visages de ces jeunes gens qui n'hésitent pas à tout sacrifier, leur repos, leurs études, leur gagne-pain et peut-être leur vie, à leur patrie. Nous nous passons de louanges. Aucun mot ne traduirait les sentiments d'admiration que nous éprouvons pour eux. Nous les citons en exemple à la jeunesse universitaire de Bretagne. »³⁷⁶ Au regard de l'expérience flamande, on comprend mieux les désillusions du retour d'Irlande. Car finalement, les jeunes Flamands partagent les mêmes qualités que Mordrel attribue aux Irlandais

370 Olier Mordrel, « La tournée de conférences bretonnes », *Breiz Atao*, n°4(76), 1er avril 1925, pp. 550-551.

371 Non-signé (attribuable à Mordrel par le contenu), « L'Art en Flandre », *Breiz Atao*, n°6(78), 1er juin 1925, p. 578.

372 LE COUÉDIC D., « La Bretagne saisie par la modernité », dans LE STUM P., *Quimper Cornouaille, années 1920-1930*, Quimper, Palantines, 2010, p. 9-21.

373 Un compte-rendu d'une conférence donnée par Mordrel aux étudiants de Louvain est publié dans An Ferni, « Bij de komst van Olier Mordrel », *Ons Leven*, n°7, 9 février 1925, p. 98-103.

374 Er Gédour, « La presse », *Breiz Atao*, n°4(76), 1er avril 1925, p. 551-552.

375 Olier Mordrel, « La tournée de conférences bretonnes », *Breiz Atao*, n°4(76), 1er avril 1925, p. 550-551.

376 O.M., « En Flandre, les étudiants de Louvain », *Breiz Atao*, n°6(78), 1er juin 1925, p. 578.

d'*Easter Week*. Eux aussi sont un modèle à suivre. Aussi, dès son retour, le dimanche 1^{er} mars, il fait une causerie à la section de Paris, évoque son voyage en Flandre, la politique de l'*UYV*, et assure que l'indépendance des petits peuples ne sera accessible que grâce à l'avènement d'une fédération européenne. Dès août 1922, *Breiz Atao* se faisait l'écho d'un article de Van der Ghinst paru le mois précédent dans *Le Fédéraliste*. Celui-ci y prônait l'Europe des ethnies contre le centralisme étatique, le fédéralisme international garantissant contre les guerres³⁷⁷. Cette fédération, au bout du compte préférée à une fédération celtique précédemment envisagée, préfigure le « monde nouveau »³⁷⁸, que Mordrel voit se lever en Belgique flamande.

Alors même que Marchal prétendait se faire le héraut du nordisme, Mordrel s'empare de l'expérience flamande. Suite à ce voyage, le jeune « ambassadeur » se découvre une nouvelle stature. A vrai dire, une lente métamorphose s'est opérée depuis les lettres au cousin Dalimier, qui faisaient état d'un questionnement existentiel. Dans les années 1925-27 Mordrel prend une nouvelle envergure.

Tuer les pères

Le 15 février 1924, Olier Mordrel est libéré du service militaire actif et renvoyé dans ses foyers³⁷⁹. Mais de foyer il n'a point, et il rejoint donc ses parents à Metz, où le général est nommé adjoint au gouverneur général militaire de la 6^e Région. De là, il part chez un ami, dans le Bourbonnais. « Me voici redevenu civil et architecte, écrit-il à son parrain Charles Hugand. J'arpente la France à la recherche d'une situation car je désire faire un peu de pratique. Joignez vos prières aux miennes pour que je trouve l'alvéole qui me convient »³⁸⁰. Cependant les temps semblent défavorables aux bonnes volontés laborieuses : il pense reprendre ses études, à Rennes cette fois-ci³⁸¹, mais il ne s'y inscrit pas, et pense finalement aller en vacances au pays de Galles au printemps. Drezen lui propose alors d'être son commis en livres dans les fermes bretonnantes³⁸². Pendant toute cette période de recherche, pendant laquelle il se fixe quelques mois à Nantes où il reste travailler auprès de l'architecte de la ville de Nantes, Etienne Coutan, Mordrel ne livre aucun papier à *Breiz Atao*. Lorsqu'il se manifeste à nouveau dans les pages du journal, c'est – entorse inhabituelle à son attrait pour la modernité et les idées neuves – pour proposer une compilation de vieux articles, qu'il

377 Non-signé, « Le fédéralisme international », *Breiz Atao*, n°8(44), 15 août 1922, p. 223.

378 Olivier Mordrel, « Vers un monde nouveau. Nouvelles de Flandre », *Breiz Atao*, n°12(72), 1er décembre 1924, p. 505-506.

379 Mordrel est réserviste, en juillet 1926 il est promu lieutenant de réserve.

380 Fonds Mordrel, OM22 C1337, lettre d'Olier Mordrel à Charles Hugand, 25 février 1924.

381 Fonds Mordrel, OM34 C4973, lettre de Joseph Dalimier à Olier Mordrel, 15 mars 1924.

382 Fonds Mordrel, OM22 C1342, Carte de Youen Drezen à Olier Mordrel, 31 mai 1924.

nomme « feuilles détachées », conscient de l'incongruité de ces pensées fanées au printemps 1924. Il traverse alors une période de doute, qu'il exprime ainsi :

« Le coeur triste. Le coeur malade.

L'humeur qui rigole, parce qu'il n'importe pas que le coeur soit joyeux ou mélancolique. Le coeur égale zéro.

Le coeur triste et malade. Mais le front, les yeux atrocement décidés. Les lèvres serrées sur les dents serrées, prêtes au rictus ou au sourire. Les dents d'ivoire cru, brossées au chiendent, après par eau dentifrice. Les glandes riches, prêtes au crachat.

Des frémissement sous la peau. Respiration d'athlète. Folie de frapper, d'écraser, de réduire. Le soleil va éclater.

Sortir de lire Nietzsche. »³⁸³

Mais avec l'été, il entame une série d'articles dans lesquels il dévoile les thèmes qui vont l'animer jusqu'en 1927 au moins : le modernisme, le pacifisme, la religion, la colonisation de la Bretagne, le fédéralisme international, la langue bretonne.

À la rentrée 1925, Mordrel retourne vivre à Paris pour suivre les cours de l'École des Beaux-Arts, qu'il avait abandonnée avant le service militaire. Cette situation, encore précaire mais somme toute plus stable, est illustrée par la carte de vœux qu'il adresse « à [ses] chers collègues de Rennes » (*d'am c'heneiled k'èr Roazon*, en breton).



Carte de vœux d'Olier Mordrel en 1925
« à [ses] chers compatriotes de Rennes »
Fonds iconographique Mordrel.

³⁸³ Fonds Mordrel, OM7 M198, notes autobiographiques, texte au dos d'une carte postale, 1924.

Les yeux hagards, le jeune homme ne sourit pas. Il semble ailleurs, tout en donnant l'impression d'une présence qui se veut forte. Calé au fond de son fauteuil, tiré à quatre épingles comme d'habitude, le poing serré, il se donne à voir, il veut incarner. Quoi ? Il ne le sait pas encore : ses papiers d'identité le disent « architecte », un acte de reconnaissance de ses signatures le dit « publiciste », la presse flamande le dit « ambassadeur ». Mordrel veut être, fonder à son tour, s'affirmer enfin. Marchal l'a bien compris, qui écrit en mai 1925 à Debauvais :

« Nous ne sommes pas d'accord sur les principes philosophiques, positivistes par exemple, qui sont la base de tout système politique ou social.

Entre Mordrel et moi, ces différences sont plus que certaines. Elles nous y amènent déjà, bien que je ne vive que sur l'acquis, le mien par exemple.

A ce sujet, je proteste et je rappelle que les premières bases doctrinales ont été jetées par moi en 1919 et 1920, et que la rédaction a vécu sur cet acquis jusqu'à ces derniers mois. J'ai également introduit, après ma rentrée à B.A. en janvier 24, le point de vue positiviste qui est à la base du tract B., le point de vue nordiste. On vit encore sur cet acquis.

Je conteste également à Mordrel la trouvaille du fédéralisme international qui est autant au moins mon oeuvre que la sienne. Je considère donc, en dernier lieu, que le principal acquis intellectuel du nationalisme breton est mon oeuvre. On l'oublie un peu trop à Breiz-Atao »³⁸⁴.

A vrai dire, les relations entre Mordrel et Marchal ont toujours été compliquées, les deux hommes n'ont pas toujours été « un peu frères siamois »³⁸⁵. « J'étais tout le contraire »³⁸⁶, se souvient Mordrel, qui témoigne là d'une attirance certaine pour les personnalités à lui radicalement différentes voire opposées, originales ou carrément marginales : Marchal, Debauvais, puis plus tard Roger Hervé (Glémarec), Christo Dimov-Bogoev, et d'autres. Ces fréquentations ne se font pas sans heurts : « Je ne compte pas les vacheries qu'il m'a faites »³⁸⁷, précise Mordrel au sujet de Marchal. Aussi les brouilles entre les deux hommes sont fréquentes : dès 1921, Marchal quitte le bureau de *Breiz Atao*. En 1924, Mordrel parvient à l'y faire revenir ; en 1928 c'est Debauvais – que Marchal tenait pour un idiot³⁸⁸ – qui tente de réconcilier les deux hommes³⁸⁹. Passées les premières années de formation bretonne, Mordrel a pris du galon et ne peut plus supporter cette figure tutélaire : lorsqu'en 1925, il publie sa propre doctrine nationaliste, et plus encore lorsqu'il crée son association

384 Lettre de Morvan Marchal à F. Debauvais, 10 mai 1925, citée dans Youenou A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, op. cit., p. 97-98.

385 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 69.

386 Fonds Mordrel, OM27 C2923, lettre d'Olier Mordrel à Françoise Marchal, 9 août 1969.

387 *Id.*

388 Fonds Mordrel, OM26 C2522, lettre d'Olier Mordrel à Hervé Le Boterf, 20 février 1968.

389 GAUCHER J., « Morvan Marchal (1900-1963) créateur du Gwenn ha du », *Dalc'homp soñj !*, n°17, automne 1986, p. 21-26 et 42.

d'étudiants de Paris, en quelque sorte, il tue le père. Ce sera au tour de Vallée de connaître le même sort l'année suivante, quand ce dernier, qui naguère félicitait Mordrel pour ses progrès en breton, lui demandera de corriger son futur ouvrage³⁹⁰. Jusqu'alors, Mordrel le reconnaît lui-même, *Breiz Atao* était en fait, « l'organe de Vallée »³⁹¹.

À Paris, Mordrel habite alors le même hôtel de la place du Panthéon que Roparz Hemon, qui prépare son agrégation d'anglais. Les relations entre les deux hommes, empreintes de formalisme, ne sont pas très cordiales³⁹². Cependant, ils parviennent à s'entendre pour lancer une nouvelle revue baptisée *Gwalarn*. Cette publication a fait l'objet de diverses études, et l'œuvre qu'elle a laissée n'est pas le propos du présent travail, d'autant que l'école « gwalarnienne » est surtout la conjonction d'efforts littéraires divers autour de l'unique personne d'Hemon³⁹³. En revanche, le manifeste qui lui tient lieu d'acte de naissance mérite une attention particulière. Si le projet littéraire est bien le fait de Roparz Hemon, comme en témoignent les articles qu'il livrait à *Breiz Atao* avant 1925, les autres idées énoncées dans le manifeste sont un concentré des thèmes délayés par Mordrel dans le journal, dans la seconde moitié des années 20. Aussi, la lecture de ce manifeste permet-elle de faire le point sur la pensée mordrellienne du moment.

Publié en février 1925 dans le journal, le « Premier et dernier manifeste de *Gwalarn* en langue française »³⁹⁴ clame les buts de la revue : donner enfin un espace d'expression à une littérature nationale bretonne moderne et unifiée, produite par des bretonnants instruits pour des bretonnants instruits. Cette élite se veut intelligente, à l'avant-garde, et veut explorer d'autres voies, à l'instar peut-être de celle qui anime la *Nouvelle Revue Française*, autour de Jacques Rivière et Jean Paulhan. Finalement, Hemon et Mordrel veulent créer une « *NRB* », comme d'autres, au même moment, créent *Le Roseau d'Or*, véritable « *NRF* catholique » dirigée par Jacques Maritain. Destinée à fédérer les écrivains qui travaillent au redressement spirituel de leur temps, cette dernière revue voulait « relier les valeurs éternelles aux efforts du temps présent »³⁹⁵, d'où l'abondance

390 Fonds Mordrel, OM22 C1371, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 14 mai 1926. Je ne suis pas parvenu à identifier l'ouvrage en question.

391 Fonds Mordrel, OM8 M197, éphéméride du mouvement breton, 1919-1944.

392 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 47.

393 On se reportera à la préface que donne Guy Etienne à HEMON R., *La Marie-Morgane*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1981, p. 7-28 ; LEBESQUE M. et Bibliothèque municipale de Brest, *Gwalarn. Histoire d'un mouvement littéraire*, Mairie de Brest, 1988 ; LE COUÉDIC D., *Ar Seiz Breur: la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, op. cit. ; FAVEREAU F., *Anthologie de la littérature de langue bretonne au XXe siècle*, Morlaix, Skol Vreizh, 2001 ; CALVEZ R., « 'Il n'est pas de renaissance nationale sans renaissance linguistique' : la création de *Gwalarn* », dans GARABATO C.-A. (Dir.), *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 51-65.

394 Roparz Hemon et Olivier Mordrel, « *Gwalarn* », *Breiz Atao*, n°2(74), 1er février 1925, p. 524. Mordrel a encadré le texte de ce manifeste, qu'il a accroché au mur de son bureau.

395 KESSLER N., *Histoire politique de la jeune droite, 1929-1942: une révolution conservatrice à la française*, Paris, 2001, p. 65.

d'œuvres classiques – *Gwalarn* en regorgera aussi – et l'ouverture à la publication d'œuvres étrangères, ce que *Gwalarn* proposera également, alors que *Breiz Atao* commence à promouvoir le fédéralisme international.

Au mépris de toute cohérence chronologique, une tradition historiographique envisage les textes du jeune Mordrel à la lumière de ceux qu'il écrira peu avant la Seconde Guerre mondiale. À cette aune, dans les années 20, il n'aura pu être fédéraliste international que par opportunisme, puisqu'il fera l'apologie du racisme dans les années 30³⁹⁶. Comme si Mordrel avait toujours été Mordrel. La réalité est tout autre, et bien plus complexe, tout comme l'est celle du fédéralisme breton de l'entre-deux-guerres³⁹⁷. On se souvient qu'un des buts du GRB était la promotion du fédéralisme. Marchal, qui avait lu Proudhon, avait partagé ses lectures avec Debauvais et Mordrel, qui souhaitaient à leur tour l'avènement du fédéralisme en France. Très vite cependant, affirmant son nationalisme, Mordrel ne croit plus en l'éventualité d'une fédération des régions françaises³⁹⁸. Si fédération il doit y avoir, ce sera celle des « peuples libres », où qu'ils soient³⁹⁹. Ce n'est plus seulement chez Proudhon, mais aussi dans les textes du socialiste Émile Masson, promoteur en Bretagne de la « libre fédération des nations du monde »⁴⁰⁰, que Mordrel puise alors son inspiration, indépendamment donc de Marchal, qui a quitté *Breiz Atao* en 1921 et qui ne peut qu'admettre que « la trouvaille du fédéralisme international » est autant le fait de Mordrel que la sienne⁴⁰¹. Conformant ce fédéralisme international à son projet panceltique, Mordrel clame : « Il nous faut réaliser dans les terres du nord-ouest européen une fédération de peuples à noyau celtique »⁴⁰². Ce vœu lui permet de critiquer le Congrès panceltique réuni à Quimper en 1924, que les membres de *Breiz Atao* décident de quitter, fâchés. Les régionalistes ne font pas du Congrès une réelle SDN celtique : Mordrel, au nom du journal, lance un appel aux Gallois pour entamer la création d'une fédération celtique⁴⁰³. Après le voyage en Flandre, son horizon s'élargit davantage. Faisant une causerie le 1^{er} mars 1925 à Paris, il évoque l'indépendance des petits peuples, accessible grâce à une fédération européenne⁴⁰⁴. L'expérience irlandaise achève de le convaincre de cette nécessité d'ouverture, le pacifisme et l'antimilitarisme qu'il développe dans la décennie suivant son service

396 GUYONVARCH C., *La Ligue Fédéraliste de Bretagne - Breiz Kevredel (1931-1935): aux origines du bretonnisme de gauche*, mémoire de maîtrise d'histoire, Brest, UBO, 1989, p. 19.

397 LE COUÉDIC D., « Le visages et les masques du fédéralisme breton », *Dalc'homp Sonj !*, Automne 1988, n° 24, p. 25-36.

398 Olivier Mordrel, « Nationalisme », *Breiz Atao*, n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, p. 245.

399 Olier M..., « L'action nationaliste. Conquérir notre autonomie », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 296-298.

400 O.M., « Ni hon unan. - Ewan Gwesnou Brenn (Emile Masson) », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 315-316.

401 Lettre de Morvan Marchal à F. Debauvais, 10 mai 1925, cité dans YOUENNOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, *Fondation et essor de Breiz-Atao*, Rennes, Impr. Générale, 1974, p. 97-98.

402 O.M., « L'Idée Bretonne et l'Évolution Générale », *Breiz Atao*, n°6(54), 15 juin 1923, p. 320-312.

403 Olier Mordrel, « Après le Congrès panceltique », *Breiz Atao*, n°10(70), 1er octobre 1924, p. 485-486.

404 Rubrique Unvaniez Yaouankiz Vreiz, *Breiz Atao*, n°4(76), 1er avril 1925, p. 553-554.

militaire également. « Nous sommes persuadés qu'en attendant le jour d'une Fédération internationale européenne pour commencer, les guerres resteront un moyen courant de discussion entre peuples, parce qu'elles resteront matériellement possibles »⁴⁰⁵, c'est à dire tant qu'il y aura des États et des armées, explique-t-il. Le 16 mai 1926, il fait à Paris une nouvelle causerie sur « la nation bretonne et le fédéralisme international »⁴⁰⁶, le mois suivant, *Breiz Atao* s'en fait le porte-parole et devient la « revue mensuelle du nationalisme breton et du fédéralisme international ».

Dans cette optique, le régionalisme est totalement dépassé. Le Manifeste de *Gwalarn* présente la revue comme une « réaction violente et raisonnée de la jeunesse cultivée », et s'inscrit d'emblée en rupture avec tout ce qui représente la destruction de la « Bretagne celtique ». Il s'agit d'abord du régionalisme passéiste qui a mis la petite patrie au service de la grande. D'une manière générale, les manifestations régionalistes auxquelles Mordrel se rend ne lui plaisent guère. Les milieux bretons qu'il y observe se singularisent, pense-t-il, par leur soumission⁴⁰⁷. Ici il dénonce la « sentimentalité biniousesque et botrellesque » d'avant guerre, perpétuée dans *La Bretagne Touristique*⁴⁰⁸, là il s'en prend à l'U.R.B. dont il trouve l'action inopérante⁴⁰⁹. Définitivement, le régionalisme est « un état d'esprit fossile »⁴¹⁰, celui-là même qui a conduit les Bretons, toutes périodes confondues, à combattre dans les rangs français, celui du dévouement à la France, que les jeunes de *Breiz Atao* ne cessent de rejeter. « Puérilités », s'offusque un barde attaché à la grande patrie, dans une lettre adressée au journal. Mordrel lui répond :

« Si nous devons suivre l'exemple que nous ont donné une partie de nos pères, de Duguesclin à Ronarc'h, nous devrions abandonner notre œuvre elle-même, puisque, par le développement d'une conscience nationale bretonne, elle tend à tarir les sources du dévouement à la France qui se trouvent dans un ardent et exclusif sentiment national **français**, nulle part ailleurs.

Si notre but supérieur, englobant tous les autres, était la cause de la France, c'est la langue, la culture, la société françaises auxquelles nous consacrerions nos pensées et nos forces. C'est à Paris que serait notre siège central et nous ouvririons nos rangs tout grands à nos « frères français », qu'ils soient du Nord et du Midi.[...]

Il serait plus sincère et compréhensible de dire : "J'aime la France. Il m'a plu de me faire esquinter pour elle. Je serais satisfait de me faire trucher pour elle, demain. Je me bats pour le sentiment."

Mais, dans ce cas, pourquoi s'occuper de reconstituer une Bretagne ?

405 Olivier Mordrel, « L'esprit de Locarno », *Breiz Atao*, n°2(86), février 1926, p. 639.

406 O.M., « Art et Nationalisme », *Breiz Atao*, numéroté n°5(89) au lieu de n°6(90), 1er juin 1926, p. 696.

407 Olivier Mordrel, « Deux méthodes », *Breiz Atao*, n°9-10(21-22), septembre-octobre 1920, p. 39-40.

408 J. La B., « La Bretagne Touristique », *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 203.

409 O.M., « A propos du Congrès de Gwengamp », *Breiz Atao*, n°9(45), 15 septembre 1922, p. 229.

410 O.M., « Manifestations régionalistes », *Breiz Atao*, n°10-11-12(58-59-60), 1er octobre, 1er novembre, 1er décembre 1923, p. 369.

Vous n'en avez pas **le droit**. Avant de défendre la France, sa souveraineté et ses conquêtes spirituelles sur le Rhin, vous devez commencer par les défendre là où vous vivez, c'est-à-dire **en Bretagne !** »⁴¹¹.

L'ombre du général plane évidemment sur ces lignes, mais le combat breton n'était pas le sien. C'est par contre celui des gens à qui Mordrel s'adresse, et à qui il nie toute légitimité bretonne, les mettant finalement dans le même paquetage que son père. C'est en fait tout un système de valeurs qui les oppose. À Yves Le Febvre qui dans *La Pensée Française* critique ses idées séparatistes⁴¹², Mordrel écrit : « Que nous arrivions à nous mettre d'accord j'en doute, car les "valeurs" pour vous et pour nous ne sont pas les mêmes. Vous me permettrez de vous dire, sans irrévérence, que dans notre combat, ce sont deux générations, de formations intellectuelles bien différentes qui s'affrontent »⁴¹³. Mordrel tape sur tout ce qui ne bouge pas assez à son goût. « Quels sont ceux qui dans le monde obtiennent des résultats ? Sont-ce les justes, les faibles, les suppliants ? Ce sont les *forts* »⁴¹⁴, écrit-il dans *Breiz Atao* en septembre 1920. Dans la même veine, Roland Alix, dans sa *Nouvelle Jeunesse* publiée chez Valois, l'un des creusets parisiens du « réalisme », constate :

« Le jeune homme d'aujourd'hui est né sous le signe de la force. Il en a pris le meilleur. Suivant son tempérament, son éducation, sa volonté, il l'adapte et le recrée. Autrefois, le rôle des jeunes garçons était de se tenir à la proue du navire, pleins de beauté, de grâce et de nonchalance, pour annoncer les terres nouvelles où l'on n'abordait point : le tableau était agréable. Aujourd'hui nous avons sauté dans le canot pour voir s'il est intéressant de ramer ».⁴¹⁵

Daniel-Rops lui aussi insiste sur « le fossé infranchissable » entre générations⁴¹⁶. Le thème est un classique de l'entre-deux-guerres, voire un exercice de style. Car ils avaient beau dire, les animateurs d'un *Breiz Atao* balbutiant ne pouvaient se priver du secours et de l'expérience des anciens. Dans ses derniers jours, Mordrel se souviendra comment, tout en voulant dépasser les « mascarades folkloriques » des vieux régionalistes, les jeunes de *Breiz Atao* étaient bien obligés d'aller vers eux, n'ayant personne d'autre à qui parler lors des manifestations bretonnes que ces mêmes régionalistes étaient les seuls à organiser⁴¹⁷.

Aussi, au delà de ce qu'il peut en écrire, les relations qu'entretient Mordrel avec ses aînés sont complexes, oscillant entre le rejet, et la recherche de l'union. Il affirme par exemple : « Nous autres,

411 A.C., « Controverse. Raison et sentiment », *Breiz Atao*, n°10(70), 1er octobre 1924, p. 481-482. C'est l'auteur qui souligne.

412 Yves Le Febvre, « Revues littéraires. *Breiz Atao* », *La Pensée Française dans le Commerce et l'Industrie*, n°33, 11 mai 1925, p. 18.

413 CRBC, Fonds Yves Le Febvre, YLF56 C436, lettre d'Olier Mordrel à Yves Le Febvre, 23 août 1925.

414 Olivier Mordrel, « Deux méthodes », *Breiz Atao*, n°9-10(21-22), septembre-octobre 1920, p. 39-40. C'est l'auteur qui souligne.

415 ALIX R. et G. RIOU, *La nouvelle jeunesse*, op. cit., p. 31.

416 DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, op. cit., p. 64.

417 O.M., « L'étrange race des Bretons de Paris », *Diaspad*, n°4, automne 1983, p. 17-18.

nationalistes, ne voulons retirer de notre franche attitude que ce que notre peuple voudra bien nous accorder : un peu de sa reconnaissance si nous parvenons, à force d'efforts, jeunes et vieux fraternellement unis, à lui conquérir quelques-unes des satisfactions auxquelles il aspire »⁴¹⁸. Anatole Le Braz, contemporain de Vallée et du général, est un de ces « vieux » qui jouit d'une aura particulière auprès de Mordrel. « "La Légende la mort", écrit-il, a été pour les jeunes intellectuels Bretons, déracinés par leurs études, la révélation décisive de leur race. Elle reste la pierre angulaire de leur culture bretonne »⁴¹⁹. C'est pour cela qu'en 1921, Mordrel et Marchal vont visiter l'auteur prestigieux. Ce dernier a consigné cette première rencontre dans ses carnets :

« Jeudi 17 février. Rentré hier de Paris – et du Havre, où je conférençais le 11 février, sur le séparatisme breton. Reçu ce soir la visite de deux jeunes élèves architectes, l'un, Mordrel, qui est aux Beaux-Arts, à Paris, l'autre, Marchal, de Vitré, aux Beaux-Arts de Rennes, tous deux ardents Bretons, rêvant d'autonomie bretonne, également attachants l'un et l'autre. Ils nous ont fait dîner à 8 heures et demie ».⁴²⁰

Après la mort de Le Braz, dans un hommage où l'éloge disparaît quand même derrière la mise en évidence de défauts et non des moindres⁴²¹, Mordrel revient sur cette première rencontre. Il insiste sur l'impact qu'elle fit sur Le Braz, lequel, quelques années plus tard, aurait avoué qu'il conservait « de cette entrevue un profond souvenir ». « J'ai beaucoup aimé, aurait-il renchéri, ces deux jeunes gens qui venaient vers moi pour me faire part de leur enthousiasme et de leurs certitudes. J'ai été sensible à l'hommage de la nouvelle génération »⁴²². Lors d'une seconde entrevue, à Nantes où il donnait une conférence à un congrès de la FRB, Le Braz aurait assuré Mordrel de sa considération pour *Breiz Atao*⁴²³. Aussi, les jeunes attendaient peut-être de l'aide, un soutien, des articles à insérer dans leur revue. Le Braz d'ailleurs en a promis, à plusieurs reprises, mais n'a jamais pu honorer sa promesse. C'est qu'après avoir été lui-même le premier président de l'URB, il a quitté l'action bretonne. Et au soir de sa vie, lorsque Mordrel, qui dit avoir été étudiant à Menton de novembre 1925 à mars 1926, viendra semble-t-il le visiter presque une fois par semaine, et tâcher de le rallier à sa cause, Le Braz persistera à penser qu'« en dehors de quelques individus remarquables, ce mouvement breton est encombré... (passez-moi la crudité de cette expression méridionale) ...de coui...ns »⁴²⁴. Aussi, Mordrel ne pourra que constater, peut-être amer, que Le Braz, pour ce qui est

418 Olivier Mordrel, « Deux méthodes », *Breiz Atao*, n°9-10(21-22), septembre-octobre 1920, p. 39-40.

419 O.M., « La légende de la mort », *Breiz Atao*, n°4(88), avril 1926, p. 666.

420 CRBC, fonds Le Braz, carnet Z, 17 février 1921.

421 « Il a vingt fois condamné la Bretagne à disparaître, il l'a vingt fois offerte à la France, pieds et poings liés pour le seul geste et la gloire facile qu'il en retirait », dans Olier Mordrel, « Derniers entretiens bretons d'Anatole Le Braz », *Breiz Atao*, n°4(88), avril 1926, pp. 664-665.

422 Olier Mordrel, « Derniers entretiens bretons d'Anatole Le Braz », *art. cit.*

423 *Id.*

424 *Id.* La parenthèse est vraisemblablement de Mordrel, et non un commentaire de Le Braz.

du combat pour la langue bretonne au moins, « ne fut pas des nôtres »⁴²⁵.

Au mois d'août 1921, Marchal décidait de partir. La carte de rédacteur de *Breiz Atao* que Mordrel a conservée de cette époque témoigne de la mutation qui s'opère alors. C'était Marchal, directeur du GRB, qui faisait autorité sur le document émis par le Groupe Régionaliste Breton. Mais au dos de celui-ci Mordrel a dessiné et signé la carte de rédacteur de *Breiz Atao* nouvelle version qu'il s'attribue à lui-même. Le GRB devenait GNB, Groupe Nationaliste Breton, *Breiz Atao* se muait en « revue mensuelle bilingue du nationalisme breton », et abandonnait le régionalisme.



Carte de rédacteur à Breiz Atao d'Olier Mordrel, début des années 1920.
Fonds iconographique Mordrel.

« Nous sommes tous deux frappés de la fermeté de votre attitude, et espérons qu'il en résultera du bien »⁴²⁶, écrivent Vallée et Le Roux à Mordrel, soulignant leur inquiétude. Mais Mordrel entend s'affirmer face à la génération de son père et multiplie les frictions avec les vieux cadres bretons, qu'il persiste à appeler à l'aide. Au printemps 1921 il écrit à l'abbé Perrot, directeur de *Feiz ha Breiz*, une lettre de remontrances, dont il s'excuse aussitôt, sans pour autant changer son fusil d'épaule. « Votre revue a besoin d'un peu de sang frais et vif », assure-t-il à l'abbé qu'il appelle « cher monsieur ». « On la sent d'un bout à l'autre engoncé, emprunté (sic), artificielle. On dirait qu'elle rampe sans oser lever la tête, par crainte de je ne sais quelle menace. Elle est pusillanime, craintive jusqu'à l'hypocrisie. On la dirait entre les mains d'une censure implacable. Et (sic) bien l'article que

425 *Id.* Je n'ai pas trouvé trace des ces visites hebdomadaires dans les carnets Le Braz conservés au CRBC.

426 Fonds Mordrel, OM22 C1299, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 4 septembre 1921.

je vous envoie romps (sic) résolument avec cette tradition de couardise qui paralyse le succès de F.H.B⁴²⁷. et qui la rend antipathique à toute la génération qui monte. »⁴²⁸ Au courrier originel était joint un article qui est publié le mois suivant dans *Feiz ha Breiz*⁴²⁹. Il y expliquait qu'à la guerre, nombre de Bretons s'étaient rendu compte que Bretagne et France, c'était le jour et la nuit. Il y avait d'un côté des Celtes, de l'autre des Latins. Mordrel promettait d'expliquer aux lecteurs qui étaient leurs véritables frères, le mois suivant. Ce qu'il fit. Sans surprise, Mordrel livrait un papier sur les Gallois dont il faut suivre l'exemple⁴³⁰. Leur histoire devait être présentée au mois de septembre : le papier n'a jamais été écrit. Mordrel s'en explique auprès de son ami Le Goff :

« Quand tu verras M. Perrot tu lui diras bien des choses amicales de ma part. Je suis désolé de m'être mal conduit avec F.h.B., mais je n'ai guère pu faire autrement. La conduite de front de mes études d'architecture et du mouvement nationaliste m'a absolument surmené et empêché de faire quoi que ce soit en dehors »⁴³¹.

Cela a-t-il affecté les relations entre Mordrel et Perrot ? L'une ou l'autre alternative était en soi suffisante pour titiller des susceptibilités dont les divers groupements bretons ne manquaient pas. Aussi, est-ce pour que son calumet sente l'encens que, deux ans plus tard, Mordrel envoie une carte postale empreinte de sympathie au prêtre, lui souhaitant une bonne année « de travail coude-à-coude » ? « Je tiens à vous rappeler ma respectueuse amitié et ma reconnaissance pour la bonté dont vous avez fait preuve à mon égard », assure-t-il au dos d'une carte représentant « Versailles - la Galerie des Glaces - Lieu de la Signature de la Paix »⁴³². Les différends ne se règlent pas toujours ainsi.

Camille Le Mercier d'Erm demande un jour à Mordrel de réécrire un article que celui-ci venait de lui livrer. Le jeune homme, froissé, se rebiffe et fait savoir son mécontentement au poète et polémiste devenu éditeur, qui lui répond : « Vous avez toutes les présomptions et illusions de votre belle jeunesse. Cela fait un peu sourire ceux qui ont suivi avant vous les voies que vous croyez découvrir et que d'autres déjà avaient frayées avant eux. Je vois aussi que vous m'avez très mal lu et très inexactement interprété, en général. Il n'importe, d'ailleurs »⁴³³. En 1921 encore, Mordrel entre en contact avec Pierre Mocaër, ancien membre de la FRB alors conseiller général d'Ouessant et animateur de la revue *Buhez Breiz*, pour lui demander son avis sur *Breiz Atao*, ainsi que sur sa participation au journal⁴³⁴. Mocaër répond très aimablement, mais n'a pas de temps à lui consacrer.

427 *Feiz ha Breiz*, en français « Foi et Bretagne », revue animée par l'abbé Perrot.

428 Archives de la Bibliothèque de Landévennec, correspondance Perrot, BBLXXVI-21a, mai 1921. Les « (sic) » ont été ajoutés par Herry Caouissin, secrétaire de Perrot, qui a recopié cette lettre.

429 Olier, « Traou hag a dle anaout an holl Vretoned », *Feiz ha Breiz*, n°7, miz gouéré 1921, p. 160-162.

430 Olier, « Hor gwir vreudeur : Keumriz », *Feiz ha Breiz*, n°8, miz east 1921, p. 189-193.

431 Fonds Mordrel, OM8 C270, brouillon de lettre d'Olier Mordrel à J.-F. Le Goff, 4 juillet 1922.

432 Fonds Mordrel, OM22 C1319, carte d'Olier Mordrel à Jean-Marie Perrot, 8 janvier 1923.

433 Fonds Mordrel, OM22 C1278, lettre de Camille Le Mercier d'Erm à Olier Mordrel, 22 juin 1921.

434 Fonds Mordrel, OM22 C1295, lettre de Pierre Mocaër à Olier Mordrel, 30 septembre 1921.

Mordrel demande aussi de l'aide à Maurice Duhamel, un autre ami de Vallée. Jadis dreyfusard, ami du socialiste Augustin Hamon, spécialiste de la musique traditionnelle bretonne, lui aussi ancien membre de la F.R.B., publiciste actif, mais dont l'activité éditoriale semble en sommeil au sortir de la guerre, il passe néanmoins pour un homme d'expérience, dont Mordrel souhaite bénéficier :

« Vous assistez actuellement à un effort entêté de la part des jeunes de B.A. - ~~Nous sommes actuellement en équilibre instable~~. Nous voulons réussir ou ne pas être. Nous mettons en oeuvre tout pour augmenter l'intérêt la diversité la valeur de B.A. Mais nous ne sommes que quelques uns qui de fait travaillent et nous nous voyons condamnés pour pouvoir continuer à maintenir B.A. à sacrifier nos études ou notre métier. [...] B.A. n'est pas notre chose, c'est une volonté au service de laquelle il n'y a encore que nous. Nous ne demandons qu'une chose, c'est que les vrais, les purs, de partout, se joignent à nous en francs camarades. »⁴³⁵

Duhamel répond à l'appel et intègre le jury du concours de chansons qu'organisent Mordrel et Bricler cette même année, au plus grand bonheur de ces derniers qui ne tarissent pas d'éloges quant à « Maoriz Duhamel [...] compositeur breton auquel nous devons, pour une large part la découverte de notre musique traditionnelle, et dont la compétence en la matière est universellement appréciée »⁴³⁶. L'éloge doit être à la mesure de la bienveillance de Duhamel envers ces jeunes. Les tentatives de coopération s'avèrent de fait plus complexes avec d'autres que lui.

Par exemple avec Le Diberder, naguère animateur de la revue *Brittia*, référence pour Mordrel, puis de *La Glorieuse Bretagne des Armées* à la fin de la Grande Guerre. Raymond Delaporte, qui fit la connaissance de Le Diberder à Angers où ce dernier tenait une librairie, se rappellera d'un homme brillant mais aigri, « instable et anormal ». Surnommé « *ar barz trenk* » - le barde aigre -, Le Diberder était systématiquement « contre tout ce que faisait tout le monde ». Aussi, les premières entrevues entre Mordrel et lui sont houleuses. « J'ai regretté qu'une trop courte conversation à Vannes, suivie d'un trop brusque choc d'idées à Kastel Paol, ne m'aie pas permis de faire plus ample connaissance avec vous », lui écrit Mordrel au début de 1922⁴³⁷, tendant la main à son aîné. En vain, car celui-ci ne daigne répondre, pas même lorsqu'on lui fait le service gratuit de *Breiz Atao*. À l'été, Mordrel le sollicite à nouveau⁴³⁸. Cette fois-ci Le Diberder répond et envoie quelques papiers. Mordrel s'en réjouit et le remercie de joindre ses efforts à ceux de la jeune équipe « ne serait-ce que sur certains points »⁴³⁹, précise-t-il. Mais lorsque Le Diberder se fait le défenseur de Calloc'h, honni par *Breiz Atao*, les choses se corsent. « Nos conceptions de la façon d'être Bretons diffèrent plus que

435 Fonds Mordrel, OM22 C1306, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 14 mars 1922. C'est l'auteur qui a barré.

436 *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 201.

437 AD Morbihan, 14 J 109. Papiers Yves Le Diberder, journal *Breiz Atao*. Lettre du 8 mars 1922.

438 *Ibid.* Lettre du 5 octobre 1922.

439 *Ibid.* Lettre du 11 mars 24.

vous ne croyez, écrit Le Diberder à Mordrel. Elles ne peuvent s'entendre, et il ne m'intéresse même pas qu'elles le fassent. J'ai assez d'occupation »⁴⁴⁰. Mais alors que Le Diberder claque la porte, Duhamel rejoint le journal, et Léon Le Berre publie une brochure mettant un terme à une polémique lancée par Taldir en décembre 1925 sous le pseudonyme de Julien Carentoir dans *l'Union Agricole* à l'encontre de « trois ou quatre adolescents qui, de Paris ou de Rennes, où ils poursuivent d'interminables études, entendent donner le *la* au mouvement breton »⁴⁴¹. Invoquant le malentendu, Le Berre assure : « Aucun point essentiel de doctrine ne nous divise... Notre *régionalisme* et leur *nationalisme* c'est *blanc bonnet* et *bonnet blanc*. Âgés, nous sommes portés à plus de modération [...]. Que les jeunes rêvent plus, c'est leur droit... Qu'ils y travaillent ! »⁴⁴². Ainsi, la rupture générationnelle affirmée par le manifeste de *Gwalarn* semble toute relative, et témoigne de la difficulté à assumer l'héritage tout en voulant tuer le père.

Une autre responsable de la destruction de la « Bretagne celtique » est la masse populaire patoisante. Celle-ci est de fait exclue de l'expérience gwalarniste : « Il s'agit de savoir s'il existe en Bretagne un public assez instruit du breton pour pouvoir comprendre la langue littéraire (aussi distante du langage du paysan breton que la langue de M. France l'est du paysan français) », précise le manifeste. C'est encore *La réforme intellectuelle et morale* de Renan pour qui les classes nobles seules représentaient l'âme de la France, qui résonne ici. Ainsi, dans l'ouvrage de Renan, Mordrel souligne : « La conservation de la civilisation est une œuvre aristocratique aussi. Patrie, honneur, devoir, sont choses créées et maintenues par un tout petit nombre au sein d'une foule qui, abandonnée à elle-même, les laisse tomber. Que fut devenue Athènes, si on eût donné le suffrage à deux cent mille esclaves et noyé sous le nombre la petite aristocratie d'hommes libres qui l'avaient faite ce qu'elle était ? »⁴⁴³ Dans cette optique, seule la participation et l'accueil de l'élite décideront de la pérennité de la publication. De fait, Debauvais, qui veut aussi être de la partie, ajoute au manifeste un *Nota Bene* aussi latin qu'incongru, appelant à souscription, afin d'estimer l'ampleur des tirages à réaliser⁴⁴⁴. L'entreprise est hasardeuse.

Ni rouge ni blanc, bien au contraire

Effectivement, *Gwalarn* est présentée comme une « aventure » qui doit livrer, par exemple, des traductions de textes étrangers, comme une « expérience » dans laquelle l'esthétisme sera une

440 Id. Lettre non datée, vraisemblablement second semestre 1927.

441 Julien Carentoir, « Régionalisme et nationalisme », *L'Union Agricole*, 11 décembre 1925.

442 LE BERRE L., *Après Carentoir - jeunes et anciens dans le mouvement breton - Documents du débat*, Quimperlé, Impr. de l'Union Agricole et Maritime, 1926, p. 14. C'est l'auteur qui souligne.

443 RENAN E., *La réforme intellectuelle et morale*, *op. cit.*, p. 67-68.

444 F. Debauvais, « N.B. », *Breiz Atao*, n°2(74), 1er février 1925, p. 524.

préoccupation majeure. Aussi, Hémon et Mordrel précisent-ils : « Les colonnes de *Gwalarn* sont ouvertes à toutes les plumes, sans distinction de parti. L'adhésion à *Gwalarn* n'implique pas l'adhésion au nationalisme breton. La littérature peut-être mise au service de la politique, mais elle n'en dépend pas essentiellement ». On pourrait se dire que, peu importe la couleur du produit du moment qu'il ait le goût du breton : Hémon et Mordrel inventent ici l'opportunisme littéraire. Ce serait oublier que la distinction établie entre les revues modernistes littéraires et d'avant-garde politique est artificielle : laboratoires de révolutions artistique et littéraire, les revues modernistes comme *Gwalarn* sont également des organes de contestation politique⁴⁴⁵. D'ailleurs, la revue est au départ liée à *Breiz Atao*, journal politique dont elle est le prolongement littéraire, sous la forme d'un simple supplément. Ce n'est qu'en juillet 1926 qu'elle obtient son indépendance, vraisemblablement sous l'influence d'un Hémon soucieux de conserver ce qu'il considère comme sa chose.

Du passé *Gwalarn* veut faire table rase. Ce passé, c'est le legs du clergé, des hobereaux locaux et autres conservateurs bretonistes. Dans les années 20, rappelle Mordrel, se dire Breton c'était être fatalement catholique et de droite⁴⁴⁶. Effectivement, le militantisme breton, aux yeux de la classe ouvrière, passait pour une manœuvre de division fomentée par la bourgeoisie. Une partie significative du mouvement régionaliste cherchait de fait à affaiblir le régime né de 1789, au profit de l'aristocratie d'ancien régime⁴⁴⁷. D'ailleurs la presse locale de gauche ne se prive pas de le souligner. Après le congrès de Quimper de 1924, le journal brestois *Le Cri du Peuple* fait un sort à *Breiz Atao*, « petit groupe d'agités » qui ne serait en fait que la dernière trouvaille des régionalistes conservateurs pour faire diversion. Le panceltisme revendiqué par les uns ne serait que le cléricalisme déguisé des autres. Marchal s'en était défendu, arguant de la neutralité politique et religieuse d'un journal accueillant toute personne dont le seul but était la Bretagne, qu'elle vienne de l'extrême droite à l'extrême gauche⁴⁴⁸.

Effectivement, la Bretagne se laïcisant à mesure que la droite perdait du terrain, il s'agissait pour Mordrel et ses amis de s'en désengager. La gauche ne pouvait qu'être attrayante. Alors qu'à Paris les étudiants du Quartier Latin venaient grossir les rangs de l'Action Française, des Phalanges Universitaires, des Jeunesses Patriotes⁴⁴⁹, la gauche rencontrait un certain succès en Bretagne, sauf dans le Léon, le Vannetais, et les campagnes de Haute-Bretagne. Être communiste c'était encore être

445 AJI H., C. MANSANTI, et B. TADIÉ, *Revue modernistes, revues engagées, 1900-1939*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 11-12.

446 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 71-72.

447 GUIOMAR J.-Y., *Régionalisme, fédéralisme et minorités nationales en France entre 1919 et 1939*, Paris, Les éditions ouvrières, 1970.

448 Pelo de Betton, « Les partis de gauche et nous », *Breiz Atao*, n°11(71), 1er novembre 1924, p. 494-495.

449 SIRINELLI J.-F., *Génération intellectuelle: khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 256.

un marginal, un extrémiste⁴⁵⁰, assez pour séduire un jeune homme en rupture avec son milieu. Cependant, à son retour en France, dans les années 70, Mordrel précise : « Nous avons une véritable répulsion pour le matérialisme marxiste. Ce qui nous attirait davantage, c'était Proudhon, Fourier, Bakounine : moi, quand j'avais 20 ans, j'étais bakouniniste... »⁴⁵¹.

De Fourier, il retient le projet communautaire. Si le projet de « maisons de 56 étages [bretonnant] du 1er au 56e palier »⁴⁵² était utopique, celui de créer un petit centre breton l'était moins. En 1924 il imagine acheter une maison à Saint-Suliac pour en faire une maison commune de breton⁴⁵³. Le projet est temporairement abandonné mais Mordrel songera encore ardemment à cet hôtel-université celtique dans les années 60.

Les théories de Proudhon, déjà familières à Marchal, sont développées dans *Breiz Atao* par un de ses membres, Emile Beauregard, abbé régionaliste que Mordrel a rencontré en 1920 au Congrès de la Fédération Régionaliste Française à Paris. En 1922, il reprend dans le journal l'essentiel d'un article préalablement publié dans *La Nouvelle Journée* du 10 avril⁴⁵⁴. Comme Proudhon, Mordrel est révolutionnaire et conservateur. Tous deux aiment autant la liberté que l'ordre, ce qui explique pourquoi le théoricien socialiste a pu être revendiqué par des idéologies politiques opposées⁴⁵⁵. Mordrel en retient évidemment le confédéralisme international comme extension du fédéralisme national fondé sur le régionalisme. Sa condamnation de l'absolutisme étatique, partagée par Bakounine pour qui « L'État c'est le mal, mais un mal historiquement nécessaire »⁴⁵⁶, séduit également Mordrel. S'il n'y a bien entendu rien à attendre de l'État français, l'hypothèse d'un État breton reste en suspens. La multiplication des États est source de conflit, écrit Mordrel au moment de Locarno⁴⁵⁷. Mais il est des situations où il faut bien s'y résigner :

« Pour moi, je ne crois pas qu'une nation celtique rendue à l'autonomie manifeste des velléités centralistes et impérialistes exagérées. C'est trop contraire à l'esprit de la race, rebelle à l'uniformisation, attachée aux libertés régionales et familiales, inapte à imposer ses conceptions, par la force, aux étrangers. Mais je dirais que, même si nous devons payer la libération de la Bretagne de la naissance d'un Etat breton jaloux de son pouvoir, je me résoudrais de bon gré à cette éventualité.

À choisir entre une autorité bretonne, même trop étendue, et un gouvernement étranger, de

450 BOUGEARD C., *Les forces politiques en Bretagne : notables, élus et militants, 1914-1946*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 84 et 104.

451 Jean-Michel Leclair, Fanch Olivier, Kristian Keginer, Michel Kerninon, Entretien avec Olier Mordrel, *Bretagnes*, n°1, hiver 1975-1976.

452 Olivier MORDREL, « Les derniers bretons », *Breiz Atao*, n°1-4, janvier/avril 1921, p.2-3.

453 Fonds Mordrel, OM34 C4975, lettre de Joseph Dalimier à Olier Mordrel, 14 avril 1924.

454 Émile Beauregard, « A propos de Proudhon, socialiste fédéraliste », *Breiz Atao*, n°9(45), 15 septembre 1922, p. 232.

455 GUÉRIN D., *Ni Dieu ni Maître. Anthologie de l'anarchisme*, Paris, La Découverte, 1999, p. 41.

456 Cité par *Ibid.*, p. 171.

457 Olivier Mordrel, « « L'esprit de Locarno », *Breiz Atao*, n°2(86), février 1926, p. 639.

toute façon autocratique et impérialiste, il n'y a pas à hésiter »⁴⁵⁸.

Mais rien n'est précisé quant à la conception de cet État imaginaire, c'est donc une question secondaire à cette époque. La libération prime, ainsi que l'instauration du fédéralisme international. Dans ce cadre, Bakounine avait tout pour plaire à Mordrel. Cet aristocrate révolutionnaire russe prônait la destruction de l'état de choses existant comme préalable à toute création, combattait les multiples oppressions dont l'homme était victime, principalement Dieu, qui réduisait l'homme à l'esclavage, et l'État, qui faisait des privilégiés voués à la dépravation morale et intellectuelle. C'est une minorité de hors-la-loi, de déclassés qui devait mener la révolution, et instaurer un fédéralisme, duquel l'influence de Proudhon n'était pas absente⁴⁵⁹. Ce fédéralisme pouvait s'en tenir au panslavisme révolutionnaire par l'élaboration d'un fédéralisme slave, démocratique et égalitaire, noyau du monde futur⁴⁶⁰. Le panceltisme mordrellien, à caractère révolutionnaire tel qu'il s'est exprimé en 1925 en Irlande n'en est pas loin. Visant à l'autonomie des peuples celtes, il devait être la base d'une Europe nouvelle⁴⁶¹. Il pouvait aussi prendre le visage des États-Unis d'Europe, seul moyen d'éviter la guerre civile européenne⁴⁶². Mordrel défend la même idée⁴⁶³. Enfin, l'idée de donner sa préférence au « socialisme primitif, naturel et plus sauvage des campagnes », lesquelles étaient « à peu près vierges de toute civilisation bourgeoise »⁴⁶⁴ ne pouvait que réjouir un jeune parisien des beaux quartiers en rupture de ban. Dans cette perspective, il n'y avait qu'un pas de Bakounine à Emile Masson, en qui Mordrel trouvait la voie locale d'un socialisme libertaire, qu'il confondait vite avec son propre nationalisme. Mordrel a également lu *Brug*, revue bilingue destinée à propager le socialisme libertaire dans les campagnes. Masson est convaincu que la révolution ne pourra jamais aboutir sans l'adhésion de la paysannerie⁴⁶⁵, à qui il propose des articles sur la lutte des classes, la liberté de pensée, l'antimilitarisme, la nécessité de l'union des travailleurs. Il s'agit là de thèmes communs à la presse socialiste et syndicaliste de l'époque, mais que l'on retrouve aussi sous la plume de Mordrel. Rendant hommage à Masson, décédé en 1923, il cite un long passage d'*Antée* :

« Chaque homme ne peut conquérir pour soi la liberté et la paix, ne peut vivre humainement

458 Olivier Mordrel, « Nationalisme », *Breiz Atao*, n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, p. 245.

459 GUÉRIN D., *Ni Dieu ni Maître*, *op. cit.*, p. 212.

460 HEPNER B.P., *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire : cinq essais sur l'histoire des idées en Russie et en Europe*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1950, p. 284.

461 Y.B., « Celtia », *Breiz Atao*, n°9(45), 15 septembre 1922, p. 236.

462 GUÉRIN D., *Ni Dieu ni Maître*, *op. cit.*, p. 213.

463 Breiz Atao, « De la Flandre à la Cornouaille », *Breiz Atao*, n°3(75), 1er mars 1925, p. 535 ; Réponse d'Olier Mordrel publiée dans « Breiz Atao et Bleun-Brug – Un nationaliste breton catholique peut-il soutenir Breiz Atao ? », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°50, 10 janvier 1926.

464 Cité dans HEPNER B.P., *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 307.

465 BROUDIG F., « Les thèses de Brug: une revue libertaire en langue bretonne à la veille de la Première Guerre mondiale », dans DIDIER J. (Dir.), *Emile Masson: prophète et rebelle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 227.

sa vie, que s'il prend conscience du groupe humain particulier, ethnique, économique, où la nature l'a placé. Le socialisme convie les prolétaires bretons à prendre conscience d'eux-mêmes en tant que peuple et que nation ; à réaliser l'unité ethnique et économique ; à réaliser l'unité de langue que recèle la diversité de leur histoire et celle de leur dialecte »⁴⁶⁶.

Mordrel s'est en effet abondamment nourri d'*Antée. Les Bretons et le Socialisme*. Cette brochure éditée en 1912 sous le pseudonyme d'Ewan Gwesnou⁴⁶⁷, compile les articles publiés la même année par Masson dans *Le Rappel du Morbihan*, organe de la fédération de la SFIO de ce département⁴⁶⁸. Masson y confronte les problématiques du nationalisme breton et du socialisme international, ce qui ne va pas sans contradictions⁴⁶⁹, et ce qui laisse également la porte ouverte à nombre d'interprétations. Mordrel ne s'en prive pas et tente également la synthèse entre socialisme et nationalisme. Il introduit ainsi une note de bas de page au mot « socialisme », dans sa citation d'*Antée*, note qui lui permet de préciser « Ici, nous dirions "nationalisme" ». Il y a certes de la prudence de la part de Mordrel, qui hésite à revendiquer trop haut des idées socialistes qui le séduisent. Ainsi, « chacun est libre, hors du terrain de l'action nationale bretonne qui est celui de *Breiz Atao*, d'avoir ses opinions sur la société. Cependant, nous croyons que, pour chacun de nous, il y a quelque chose à prendre dans la vision inspirée que Gwesnou Brenn eût de sa Bretagne »⁴⁷⁰. Le socialisme libertaire est d'autant plus attirant qu'il permet à Mordrel de fuir son milieu. Là où Masson fait de la langue bretonne une langue de prolétaires⁴⁷¹, Mordrel fustige les « bourgeois francisants, étudiants renégats, collégiens qui méprisent vos parents qui bretonnent », avant de poursuivre en un bel exercice schizophrénique : « Vous n'êtes tous que des assimilés, que les sentinelles, au coeur du pays breton, de l'autre civilisation »⁴⁷². Aussi, Mordrel fait sien le socialisme de Masson :

« Le socialisme du patriote vannetais est, comme son esprit, essentiellement original. La reprise par la Bretagne de sa véritable personnalité dégagée de toutes les interprétations mensongères, son dégagement de la domination des étrangers qui la possèdent, la méprisent et l'exploitent, sa réorganisation par l'association des multiples clans bretons, la patrie bretonne vivant sa vie dans la libre fédération des nations du monde, voilà le socialisme d'Émile Masson. Si l'on regarde les sentiments et les idées qui sont derrière ce mot, est-il quelque doctrine plus saine, plus noble que celle-ci ? [...]

466 O.M., « Ni hon unan. - Ewan Gwesnou Brenn (Emile Masson) », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 315-316. Voir aussi GWESNOU E., *Antée. Les Bretons et le socialisme*, Guingamp, Impr. Toullec et Geffroy, 1912, p. 31.

467 GWESNOU E., *Antée*, *op. cit.*

468 MASSON E., *Les Bretons et le Socialisme*, Montpellier, F. Maspero, 1972, p. 195.

469 *Ibid.*, p. 198.

470 O.M., « Ni hon unan. - Ewan Gwesnou Brenn (Emile Masson) », *art. cit.*

471 Y. Brenn, « Langues prolétaires », *Brug*, novembre 1913, p. 4-6.

472 Jean LA BÉNELAIS, « Vrais et faux Bretons », *Breiz Atao*, n°7(43), 15 juillet 1922, p. 207-208.

Nous, nous appelons cela le "nationalisme". - Misère des mots ! »⁴⁷³

Conscient qu'il cherche lui aussi à concilier des valeurs contradictoires, Mordrel s'interroge sur la compatibilité du socialisme international et du nationalisme breton. Il pose la question à Jacques Gonnon. De ce dernier on ne sait pas grand chose, si ce n'est que ce « collaborateur et ami » de *Breiz Atao* fournit en novembre et décembre 1925 un long article intitulé « La paix par les nationalismes », article publié en brochure l'année suivante⁴⁷⁴. Alors que tout le monde est persuadé que ce sont les nationalismes qui ont déclenché la Grande Guerre, Gonnon pense qu'une petite nation limitée aux frontières raciales serait moins tentée par l'impérialisme qu'une nation arbitrairement délimitée. Dans ce cas, accéder aux revendications des petites nations, c'est garantir la paix. Aux questions de Mordrel, il répond donc qu'« au point de vue théorique et doctrinal [...] il ne semble y avoir aucune opposition entre le socialisme international et le nationalisme breton⁴⁷⁵.

En 1925, sous l'égide de la direction de *Breiz Atao*, est fondé *War Zao*, « journal populaire breton ». Le titre, écho lointain du titre d'un article d'Émile Masson dans *Brug*⁴⁷⁶, ancre le journal dans la gauche révolutionnaire. Mordrel y écrit régulièrement, ou y redonne des articles préalablement publiés dans *Breiz Atao*. On cherche à faire exister en Bretagne un socialisme national. Mais même s'il garde une attirance pour le socialisme libertaire⁴⁷⁷, Mordrel ne peut s'acoquiner durablement avec une gauche qu'il associe à un parti d'importation auquel il ne peut s'inféoder⁴⁷⁸. La solution qu'il envisage est alors le dépassement du clivage gauche/droite :

« Il y a deux grandes tendances en Europe : la reconnaissance des nationalités et la fraternisation entre les peuples. Loin de s'opposer, à nos yeux, elles se confondent. En Bretagne elles s'expriment par le mouvement breton. Le nationalisme bourgeois et l'internationalisme prolétarien se leurrent par ce que ce sont les caricatures d'idées justes et non point ces idées ; c'est leur détournement au profit de catégories spéciales de l'humanité, la bourgeoisie gouvernante ou le prolétariat. Le nationalisme breton n'est ni l'un ni l'autre. Il n'est pas comparable aux nationalismes français ou allemand, parce qu'il ne vise pas exclusivement au bien de la nation bretonne, mais à celui de l'humanité en Bretagne. Il n'est pas comparable à l'internationalisme socialiste, parce que loin de commander l'immolation de la personnalité

473 O.M., « Ni hon unan. - Ewan Gwesnou Brenn (Emile Masson) », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 315-316.

474 Gonnon Jacques, « La paix par les nationalismes », *Breiz Atao*, n°9-10, septembre-octobre 1925, p. 599-600 et n°11, novembre 1925, p. 616-617 ; GONNON J., *La paix par les nationalismes*, S.l. s.n.

475 Fonds Mordrel, OM22 C1358, lettre de Jacques Gonnon à Olier Mordrel, 14 février 1925.

476 Y. Brenn, « War-Sao ! - Debout ! - Ar hou sao ! », *Brug*, juin 1913, p. 3-5.

477 « "Vous êtes des hommes de gauche, nous martelait Duhamel, aucune erreur n'est possible." Nous sourions amusés, un je ne sais quoi flattés, à la manière de jeunes gens à bonnes fortunes qui se laissent traiter amicalement de vauriens », se souvient Mordrel. Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 58A.

478 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 71-72. En 1939 il dira au Gallois Ambrose Bebb venu l'interviewer à la veille de la guerre : « *Hanter sosialisted oam... Duhamel ganeom... Pas ken !* », « Nous étions à moitié socialistes... Duhamel avec nous... Plus désormais ! » Voir BEBB A., *Koroll an Ankou*, Brest, Emgleo Breiz - Brud Nevez, 1998, p. 21.

propre de la Bretagne sur l'autel de la fraternisation universelle il veut pour elle la liberté de vie. Le mouvement breton est un mouvement d'intérêt général, il embrasse toutes les tendances de l'évolution générale. Il vise à la libération de l'individu par une émancipation d'un État qui ne lui demande que renonciation et sacrifice et à son développement, à son perfectionnement par la réorganisation des entités humaines naturelles. [...]

**Na ruz, na gwen,
Breizad hebken ! »⁴⁷⁹.**

Cet article suit l'hommage à Masson, dont Mordrel sait bien qu'il voulait se placer « au dehors et au dessus de tous les partis »⁴⁸⁰. Le slogan n'est pas neuf. En 1918, le Catalan Cambó situait ainsi son mouvement : « Monarchie ? République ? Catalogne ! ». L'année suivante, Pierre Mocaër, conseiller général d'Ouessant, le mettait en pratique, réunissant dans le même journal *Buhez Breiz* un royaliste, le marquis de l'Estourbeillon, et un socialiste, Émile Masson. Le slogan sera plus tard repris par le *V.V.F.* de l'abbé Gantois en Flandre (« Ni à droite, ni à gauche, ni même au centre : en dehors et au dessus »⁴⁸¹), et les mouvements non-conformistes parisiens, comme on l'a vu plus haut. Frappé du sceau de l'antimatérialisme, visant tant le capitalisme que le marxisme, l'article formule l'hypothèse d'une troisième voie. Et c'est moins une voie bretonne dépolitisée qui se dessine ici qu'une neutralisation des tendances qui, lorsqu'elle est énoncée au début des années 20, évite d'avoir à choisir, et laisse la porte ouverte à qui voudra rejoindre un petit groupe progressivement délaissé par ses éléments les plus conservateurs (le royaliste Job de Roince est parti, Marchal passe de l'Action Française à une Franc-Maçonnerie socialisante). C'est cette même confusion politique savamment entretenue que l'on retrouve dans le manifeste de *Gwalarn*, qui, tout en se prévalant des succès de l'action politique nationale de *Breiz Atao*, proclame qu'« un franc groupement de toutes les valeurs bretonnantes, actuellement dispersées, sans conscience de ce qu'elles représentent, doivent et peuvent, au dessus de toute étiquette politique, est donc possible sur le terrain de *Gwalarn* ». Là encore, c'est en écho à Masson que Mordrel et Hemon exprimaient leur souhait. Dans *Antée*, n'avait-il pas prétendu qu'« en dehors et au-dessus de tous les partis, en Bretagne, une action commune à tous les partis est possible, et elle est immédiatement nécessaire : réaliser l'union de tous les Bretons, paysans, ouvriers, intellectuels ; catholiques et libres penseurs, des plus pauvres aux plus riches ; réactionnaire et révolutionnaire, pour la défense de tous les intérêts bretons, moraux ou matériels, et particulièrement de la Langue Bretonne »⁴⁸². Enfin, Masson, déplorant « l'anarchie dialectale » du breton populaire, prétendait que l'« idiome national n'est plus qu'une

479 « Ni rouge, ni blanc, Breton seulement ! » O.M., « L'Idée Bretonne et l'Évolution Générale », *Breiz Atao*, n°6(54), 15 juin 1923, p. 320-312. C'est l'auteur qui souligne.

480 GWESNOU E., *Antée*, op. cit., p. 41.

481 GHILLEBAERT C.-P., *L'abbé Jean-Marie Gantois (1904-1968), un prêtre égaré en politique : étude d'un entrepreneur nationalitaire*, Thèse de doctorat, Université du droit et de la santé, Lille, France, 2007, p. 96.

482 Voir GWESNOU E., *Antée*, op. cit., p. 41 ; BROUDIG F., « Les thèses de Brug », art. cit., p. 241.

sorte de fumier dont on peut se demander s'il n'achève pas de pourrir la racine de nos énergies les plus pures »⁴⁸³. Aussi, malgré l'élitisme affiché des gwalarnistes, l'apport de l'héritage de Masson à cette entreprise littéraire, tout au moins au sein du manifeste de 1925, est bien plus important qu'on ne l'a dit jusqu'ici⁴⁸⁴.

Le manifeste est signé, dans l'ordre, Roparz Hemon et Olivier Mordrel. De fait, inaugurant la première livraison de *Gwalarn*, Hemon, en administrateur, rappelle en première page les règles d'un jeu politique certes, mais littéraire d'abord. Le papier s'appelle « *Eur ger a-raok* »⁴⁸⁵, littéralement « Un mot avant ». Mais certainement pas avant Mordrel, qui livre, au-dessus de l'article d'Hemon, un véritable exercice de littérature où il explique, enfin, le titre, tout en insistant sur la sujétion du supplément littéraire à *Breiz Atao*⁴⁸⁶. *Gwalarn*, c'est le noroï, là où les vieux Celtes imaginaient leur paradis, hors de l'histoire et de la géographie. Mais c'est aussi un mot « transmis aux marins français et ceux-ci, quand ils le prononcent, parlent breton sans le savoir. C'est là un bien beau terme, un mot breton symbole de victoire sur l'étranger ! »⁴⁸⁷, et qui inscrit *Gwalarn* dans l'histoire et la géographie. *Gwalarn* n'est donc pas seulement « le nouveau messenger littéraire de la Bretagne » (« *kannad lennegez nevez Breiz* ») c'est un organe de reconquête : celle de la Bretagne colonisée sur la France impérialiste.

La Bretagne colonie

Dès 1921, Mordrel dénonçait « l'asservissement de la race » bretonne consécutive à la conquête française. « Ceux qui ont conquis la Bretagne et qui ont feint d'y introduire le bonheur et la civilisation se sont joués d'elle. Il est temps que les Bretons apportent un terme à leurs caprices, à leurs erreurs, à leur domination », concluait-il⁴⁸⁸. C'était évidemment une autre façon de creuser l'écart entre lui et son père : le fils du commandant supérieur des troupes de l'A.O.F. ne dénonce pas l'impérialisme français à Dakar⁴⁸⁹ sans raisons personnelles⁴⁹⁰. Mais c'était également une façon de dénoncer la tentative française d'assimilation, notion en vogue dans un entre-deux-guerres marqué

483 Ionn Prigent, « Une rénovation nationale est-elle possible ? », *Brug*, n°18, juin 1914, p. 3-6.

484 BROUDIG F., *Les thèses de Brug*, art. cit., p. 241.

485 Roparz Hemon, « *Eur ger a-raok* », *Gwalarn*, n°1, mars 1925, p. 1.

486 Olier Mordrel, sans titre, *Gwalarn*, n°1, mars 1925, p. 1.

487 « *Setu c'hoaz eur ger a zo bet alies e genou paotred Breiz-Izel. E roët o deus da vartoloded Bro-C'hall, hag i, pa lavaront ar ger-ze, o komz brezoneg, hep gouzout d'ezo. Eur c'haer a ano eo hennez, ano ar brezoneg o c'hounit war an estren !* »

488 J. La B., « la France en Bretagne – Son Oeuvre », *Breiz Atao*, n°11(35), 15 novembre 1921, p. 137-138.

489 O.M., « Religion et patriotisme. Un « Alt Französig Gott » ? », *Breiz Atao*, n°8(68), 1er août 1924, p. 461.

par la promotion des colonies et la banalisation de la lecture raciale des populations⁴⁹¹. La même année, Mordrel argumentait sur « l'utilisation des Bretons » que la France exploitait au même titre que les Sénégalais. Pour Mordrel, la Bretagne était une nation, et le Sénégal une colonie⁴⁹². Au mépris de toute vraisemblance – la Bretagne n'avait pas subi les affres d'une conquête militaire et n'était pas soumise à la violence qui ravageait le Maroc au même moment, et jouissait des mêmes droits que partout ailleurs en France – la conclusion s'imposait d'elle-même à Mordrel : la France considérait donc la Bretagne comme une colonie. Cette communauté de sort incitait alors Mordrel à dénoncer à la fois la soumission tunisienne au joug français et la « compression » française en Bretagne⁴⁹³ ; de comparer la Bretagne à l'Indochine⁴⁹⁴ ; d'affirmer que les Bretons, comme les Arabes, étaient tous victimes de l'impérialisme français et qu'à ce titre ils avaient le droit à l'approbation politique de *Breiz Atao*⁴⁹⁵. La guerre du Rif lui donne matière à un éditorial des plus vifs, où il explique pourquoi « l'immonde moloch dont on nous cache la face sous le masque d'une douce maman » veut s'imposer au Maroc :

« Elle y est venue, elle a conquis le Maghreb, elle avance dans le Riff, pour s'emparer de débouchés et de richesses. Elle fut poussée à cela, comme tous les états capitalistes, par la dure loi de la concurrence économique internationale : "de nouveaux marchés ou la mort". Mais il ne ferait pas bon dire cela au peuple de France, en ces temps d'agitation révolutionnaire. Il est préférable de lui raconter la fable du petit pioupiou défenseur de la veuve et de l'orphelin, fable dont le succès a été éprouvé de 1914 à 1918 »⁴⁹⁶.

Certes les événements d'Afrique suscitent, au milieu des années 20, un mouvement de compréhension des civilisations extra-européennes⁴⁹⁷. Ainsi, dès les années 20, *Breiz Atao* approuve l'émancipation des peuples colonisés dans la mesure où celle-ci légitime le combat breton. Elies, dit « Abeozen », Marchal et Hemon le comprennent bien vite et joignent leurs voix à Mordrel, livrant à l'occasion des articles sur ce thème. Mais on comprend aussi que l'aventure coloniale s'est muée en entreprise commerciale. Mordrel est bien placé pour le savoir, et il réinvestit ici aussi ce qu'il a lu

490 De même, le dessin que Mordrel signe Jean la Bénélais dans *Breiz Atao* le 15 octobre 1933 met en scène Albert Dalimier, ministre des colonies en tournée en Bretagne. Mordrel prête ces mots au ministre s'adressant au Préfet : « Et surtout, mon cher Préfet, n'oubliez pas le respect que la République doit à la langue et à la religion des indigènes ». L'année précédente, à Tréboul, Dalimier avait déclaré « La seule réponse à faire aux revendications linguistiques bretonnes, c'est d'emprisonner tous ceux qui les formulent ». Dans son dessin, Mordrel associait donc la Bretagne et sa langue aux colonies opprimées. Mais il réglait également un compte familial : Albert Dalimier était le cousin de sa mère, et le père de Joseph, qui avait quitté l'UYV en claquant la porte en 1923.

491 ZALC C., « La République est assimilatrice », dans FONTAINE M., C. PROCHASSON, et F. MONIER, *Une contre-histoire de la IIIe République*, Paris, la Découverte, 2013, p. 163-175.

492 J. LA B., « L'utilisation des Bretons », *Breiz Atao*, n°9(33), 15 août 1921, p. 121-122.

493 Olivier MORDREL, « Les derniers bretons », *Breiz Atao*, n°1-4, janvier/avril 1921, p.2-3.

494 O.M., « Les bienfaits du règne français », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 680-681.

495 O.M., « Des lettres d'un poète breton de langue française, E.M. », *Breiz Atao*, n°3(99), mars 1927, p. 775.

496 Olivier MORDREL, « Les bobards officiels en matière de politique étrangère », *Breiz Atao*, n°11(83), 1er novembre 1925, p. 611-612.

497 ABBAD F., *La France des années 20*, op. cit., p. 47.

chez Masson, qui dénonçait « les fausses patries, fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme »⁴⁹⁸. De fait, son discours est aussi celui du PCF, en rupture avec la SFIO qui avait intégré l'idée coloniale⁴⁹⁹. Dès 1924, Doriot soutient Abd el-Krim⁵⁰⁰. À sa suite, nombre d'intellectuels de gauche se mettent à opposer au colonialisme le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes⁵⁰¹. Mordrel enfonce le clou en rappelant que les morts pour défendre ce droit ont été dupés. Au delà de cela, comme dans les colonies exploitées, la domination française est accusée de freiner l'essor breton. En fait, la reconquête de la Bretagne colonisée sur l'impérialisme français s'apparente à celle de la modernité bretonne sur le progrès français. Et pour Mordrel, la vitrine de cette modernité, c'est la langue.

Vers une « Révolution conservatrice » bretonne

Si l'objectif d'Hemon est d'inventer enfin une littérature bretonne, censée sauver le breton de l'indigence dans laquelle il était maintenu, le projet de Mordrel est bien plus large. Dès 1922, il réclamait davantage de breton dans les colonnes de *Breiz Atao*⁵⁰². La langue bretonne était en effet une de ses préoccupations, par intermittence cependant. Jusque là il n'avait lui-même fourni que deux papiers dans cette langue qu'il maîtrisait encore mal. Était-ce pour cela qu'il ne considérait pas alors le breton comme une priorité ? « Non, il ne faut se laisser aveugler par l'amour exclusif de la langue, assure-t-il alors. Il ne faut pas considérer l'enseignement du breton comme le but primordial de l'action bretonne et la panacée des maux dont souffre notre peuple. On ne doit pas sacrifier la nationalité bretonne, qui est la chose, à la langue bretonne, qui en est l'expression. L'âme, l'esprit d'abord, le parler ensuite, voilà quel est l'ordre d'importance »⁵⁰³. Aussi s'exprime-t-il plus volontiers en français dans le journal, auquel seuls trois auteurs livrent régulièrement des articles en langue bretonne : Abeozen, puis Vallée et Hemon. Très vite se produit un revirement dans son rapport à la langue. Un rapport de Vallée indiquait que sa situation était désespérée : d'ici cinquante ans seuls les vieux la parleraient encore. L'enseignement du breton était donc nécessaire, finalement⁵⁰⁴. L'influence de Vallée se faisait également sentir au sujet de l'adoption d'un breton unifié, dont le vieux linguiste était l'artisan. Dans son sillage, Mordrel se félicite de l'entendre parler lors des fêtes

498 Cité par Broudig F., « Les thèses de Brug », art. cit., p. 237.

499 LIAUZU C., *Histoire de l'anticolonialisme en France : du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2012, p. 232.

500 ABBAD F., *La France des années 20*, op. cit., p. 138.

501 BEAUPRÉ N., H. ROUSSO, et J. CORNETTE, *Les grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, p. 391.

502 Olivier Mordrel, Francis Debauvais, Gourlann, « N'eus ket brezoneg awalc'h e Breiz Atao ! », *Breiz Atao*, n°6(42), 15 juin 1922, p. 201.

503 O.M., « Le gouvernement français contre la Langue bretonne », *Breiz Atao*, n°2(50), 15 mars 1923, p. 283-284.

504 O.M., « La situation de la langue. Un rapport de M. Vallée », *Breiz Atao*, n°11(71), 1er novembre 1924, p. 480-491.

bretonnes. « *M'en dije peb unan graet gand e rann-yez e vije bet eno eur vrao a Dour Vabel. Hogen, klasket en deus peb unan, anezan e-unan, mont d'ar re all e brezoneg unvan* »⁵⁰⁵, écrit-il au retour du *Bleun-Brug* de Guingamp. La langue littéraire, en tant qu'instrument de pensée et d'expression commun à tous, est dorénavant la « seule langue vraiment représentative de notre nationalité complète », assure-t-il, justifiant l'abandon des parlers locaux par les « Bretons éclairés »⁵⁰⁶.

Mais Mordrel inaugurerait une idée nouvelle : le breton pouvait être un instrument de promotion sociale. C'est ce que lui inspirait la lecture d'*Anatole France. Politique et poète*, que Charles Maurras venait de publier⁵⁰⁷ :

« Ayant cité quelques-uns des vers les plus parfaits d'Anatole France, Charles Maurras, dans la plaquette qu'il lui consacre, en l'honneur de son jubilé, s'écrie : "Je ne crois pas que l'art des plaisirs de l'esprit humain ait été poussé aussi loin".

C'est à décourager les jeunes gens d'écrire en français. [...]

Il y a chez nous, comme ailleurs, des jeunes gens admirablement doués pour les lettres, heureux possesseurs d'une culture à deux dimensions (une dans le temps et l'autre dans l'espace). Ils se découragent devant leur encrier et jettent au feu leurs essais généreux. N'ayant pas l'espoir de dépasser l'auteur de Thaïs, et répugnant à l'oeuvre de second plan, ils renoncent à écrire.

Ce n'est pas une corde de salut que je songe à leur tendre, mais une échelle pour l'ascension des cimes.

BREZONEG !

Vous avez là, à votre entière disposition, une langue en tous points comparable au français d'avant Malherbe. C'est une forêt luxuriante, aux branches enlacées, aux profondeurs ténébreuses, aux parfums enivrants. A peine si quelques sentiers incertains la pénètrent.

Tout est à faire en breton.

Une langue philosophique, une langue scientifique et même une langue poétique.

Tous les chefs-d'œuvre sont à écrire en breton.

Je ne connais pas de plus splendide carrière pour un écrivain de race, né sur le sol breton.

Que serait Mistral s'il avait écrit en français ? Quelle vie misérable eût-il mené, incompris, éconduit, de ruelle en ruelle, au Quartier Latin ? »⁵⁰⁸

La langue bretonne pouvait ouvrir des perspectives inédites à de jeunes intellectuels en mal de reconnaissance, englués dans des études interminables, mais riches de deux cultures. L'espoir breton pouvait contrer le désespoir français et inaugurer dès lors un monde nouveau. Dans cette

505 « Si chacun avait usé de son dialecte il y aurait eu là une belle Tour de Babel. Or, chacun a cherché, de soi-même, à aller vers les autres en breton unifié », Olier Ap Suliau, « Bleun Brug 1925 », *Breiz Atao*, n°9-10(81-82), 1er septembre et 1er octobre 1925, p. 604-605.

506 O. MORDREL, « Une langue interceltique ! », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 684.

507 MAURRAS C., *Anatole France. Politique et poète*, Paris, Plon, 1924.

508 A.C., « Brezoneg », *Breiz Atao*, n°10(70), 1er octobre 1924, p. 481. C'est l'auteur qui souligne.

perspective, la langue bretonne était une terre inconnue, à peine explorée, un autre blanc de la carte. Jungle pour les âmes intrépides, elle était la promesse d'une aventure. Montagne majestueuse, c'était encore une compensation, pour une génération avide d'action, mais qui n'avait pas connu la guerre⁵⁰⁹. Aussi il n'est pas étonnant que *Gwalarn* soit présentée comme une « réaction brutale », dans la lignée des futuristes italiens, hérauts de la modernité et de la vitesse, de la guerre et de l'action⁵¹⁰. Car outre la langue, c'est de la modernité dont Mordrel se fait le chantre.

Reprenant un mot de Vallée⁵¹¹, Mordrel se range parmi les « techniciens de la question bretonne »⁵¹². Contredisant Souvestre et ses *Derniers Bretons*, il prédit que les villes bretonnes « en vingt ans, redeviendront bretonnes, elles évolueront à la bretonne, et verseront un progrès breton sur les campagnes. la vie nationale sera ressuscitée naturellement et logiquement dans notre pays. [...] La Bretagne de l'avenir (Souvestre, couvrez-vous la face) sera belle à voir. Rennes connaîtra des maisons de 56 étages qui bretonneront du 1^{er} au 56^e palier. Nantes connaîtra le "dernier cri breton". Quimper parlera du "chupen qui se portera cet été", et il n'y en aura plus à Brest que pour le dernier roman de la saison "An hini varo a vev !"»⁵¹³. Au moment-même où avec Hemon il échafaude *Gwalarn*, Mordrel, en bon architecte, dessine « la genèse d'une Bretagne moderne », titre d'un article qui mérite que l'on s'y arrête un peu⁵¹⁴. Brossant une rapide chronologie de la civilisation européenne, il dénonce la faillite de la Renaissance, dont les œuvres, horribles témoignages de la suprématie latine, ont supplanté les merveilles nordiques de l'architecture médiévale. Écrivant cela, Mordrel fait écho aux théories de Nicolas Berdaiev qui, en 1924, vient d'installer à Paris son Académie de philosophie et de religion. Son dernier ouvrage, *Le Nouveau Moyen Âge. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*, vient de paraître, et prône un retour aux sources. Mordrel cherche à concilier l'héritage aux impératifs de son temps. S'interrogeant sur l'inertie des Celtes il demande :

« Comment être comme eux et habiter New-York ?

Les leçons de nos pères sont dans des matériaux naturels travaillés à la main. - Et voilà que nous devons nous servir de fers profilés, de béton, d'agglomérés, de linoléums !

L'art de nos pères est dans l'ensemble des lits-clos, du banc-tossel, de la table-huche, des presses, de l'horloge, écrasés par les poutres du plafond. Il est dans les sculptures du bois au

509 Sur l'alpinisme comme palliatif à la guerre voir MOSSE G.L., *De la Grande Guerre au totalitarisme*, op. cit., p. 178.

510 Sur les liens entre les mouvements artistiques européens du début du 20^e siècle et *Gwalarn*, voir CALVEZ Ronan, « "Il n'est pas de renaissance nationale sans renaissance linguistique" : 1925, la création de *Gwalarn* », art. cit.

511 « Pour répondre aux techniciens officiels, il nous faut des techniciens bretons. » Fonds Mordrel, OM22 C1265, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 4 février 1921. C'est l'auteur qui souligne.

512 « Le mort vit ! », Olivier Mordrel, « Les derniers bretons », *Breiz Atao*, n°1-4, janvier/avril 1921, p.2-3.

513 *Id.*

514 Olivier Mordrel, « La genèse d'une Bretagne moderne », *Breiz Atao*, n°9(69), 1er septembre 1924, p. 467-469. Pour une autre lecture de ce texte fondamental, se référer à LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 341-345.

couteau, dans les vêtements appliqués et brodés. - Et voilà que nous devons construire nos meubles à la machine et nous vêtir de laine bourrue, d'imperméables !

Les mœurs de nos pères sont dans les pardons, les foires, les cérémonies de la naissance, du mariage, de la mort. - Et voilà qu'on danse le shimmy à Plomodiern, qu'on achète des chevaux par télégrammes à Saint-Brieuc !

Gandhi n'hésite pas. Il condamne l'usine, il proscrit la machine. Il ordonne le retour au rouet et à la lampe à huile.

Gandhi est dans la tradition hindoue. En l'imitant nous ne nous conduirions ni en Européens, ni en Bretons.

La dernière et retentissante invention relative aux applications maritimes de l'électricité est due à un Celte, fils d'un breton et d'une galloise.

Et puis, sont-ce des fourches que l'on oppose aux tanks et aux balles blindées ?

Il nous faut donc admettre la domestication des forces de la nature. Il nous reste à l'accommoder à notre goût de vivre.

Et quand nous l'aurons fait, nous aurons supprimé, tué la vieille Bretagne, mais, parce que nous l'aurons fait avec le souci de la Bretagne et avec une culture celtique, nous aurons créé une nouvelle Bretagne.

Il ne faut pas davantage chercher à reproduire en fer et en aggloméré les plans et les tracés de nos vieilles demeures. Ce serait méconnaître les besoins de nos installations, de nos circulations moderne. Ce serait, surtout, dépenser trop d'argent.

La France de 1924 est la France, et pourtant elle ne ressemble pas à la France de 1515.

L'Allemagne de 1924 est allemande, elle est authentiquement, traditionnellement germanique. Elle est pourtant moderne. La Finlande, la Suède, la Hongrie, la Bohême se dotent d'architectures nationales. Elles construisent cependant avec les mêmes matériaux, les mêmes outils. Leurs aspirations et leurs conceptions seules diffèrent. Là est l'originalité nationale. [...]

En restant fidèles à nos conditions locales particulières et à notre tempérament, nous construirons une Bretagne moderne, qui sera aussi et, souhaitons-le, plus bretonne encore que l'ancienne.

Il y a déjà une nouvelle manière d'être Nordique. Il y aura une nouvelle manière d'être Breton. »⁵¹⁵

C'est « la fin des terroirs »⁵¹⁶ que Mordrel constate, à vrai dire sans grand regret. Face à cette mutation profonde de la société rurale bretonne, il pose la question de la « difficulté moderne », comme d'autres ont pu le faire ailleurs. À ce titre, l'exemple de Gandhi est éclairant, et récurrent dans les pages de *Breiz Atao*. L'apôtre de la non-violence, observateur de la vulnérabilité de la

515 *Id.*

516 WEBER E., *La fin des terroirs, la modernisation de la France rurale*, Paris, Fayard, 1983.

civilisation occidentale comme le sont au même moment Breton, Guénon ou Spengler⁵¹⁷, homme de la révolte contre le modernisme, symbole de la résistance à l'impérialisme, fascine les militants bretons. Cependant, Mordrel ne pourra partager cet anti-modernisme que quelques années plus tard, lorsqu'il aura découvert *Le déclin de l'occident* d'Oswald Spengler. Pour l'heure, il s'agit de concilier, d'adapter l'héritage des anciens aux nécessités d'un monde brutal, et c'est en affrontant le monde moderne qu'il espère y parvenir. Cependant il ne s'agit pas de mettre en œuvre de vieilles recettes à l'aide de techniques modernes, mais d'inventer une modernité originale dans un esprit national. La pertinence des exemples d'architectures nationales cités par Mordrel peut surprendre⁵¹⁸. On retiendra la France, celle de Le Corbusier dont Mordrel a visité les chantiers de Boulogne-Billancourt en 1924⁵¹⁹. En 1927 il achète, dans la collection « l'esprit nouveau », *La peinture moderne* d'Ozenfant et Jeanneret (alias Le Corbusier), ouvrage dont l'état actuel témoigne d'un usage intense. L'Allemagne du *Bauhaus* intéresse également vivement l'architecte, mais c'est davantage l'expressionnisme qui s'y développe au début des années 20 qui peut prétendre incarner une modernité nationale. Enfin, la Bohême, qui n'existe plus depuis la création de la Tchécoslovaquie en 1919, se distingue pourtant par le *Rondocubisme* qui propose une variation locale du modernisme. C'est donc sans surprise que la Bohême est citée comme exemple de résurrection nationale dans le Manifeste de *Gwalarn*, aux côtés de la Catalogne de Gaudi et des Flandres du peintre Prosper de Troyer ou de l'architecte Huib Hoste dont la conférence donnée à Louvain en 1925 sur « Les temps modernes et l'architecture », mêlant question nationale et architecture moderne, fut une révélation pour Mordrel. Pour autant il ne faut pas conclure à une grande modernité de la revue comme cela a été fait complaisamment en inscrivant *Gwalarn* dans la même radicalité que le surréalisme, l'agit-prop ou le modernisme du Bauhaus⁵²⁰. Peuplée de paysans, d'artisans et de vieilles dames, la revue est bien moins moderne – sinon son Manifeste – que nouvelle. Les illustrations des Seiz Breur qui agrémentent nombre des publications de l'école gwalarnienne, en revanche, sont modernes. En ce sens, le manifeste de *Gwalarn* ne mentait pas, qui précisait : « *Gwalarn* est avant tout quelque chose de neuf et d'unique ».

Mordrel constate que de nombreuses petites nations ont su concilier modernité et résurrection linguistique. Devenu disciple de Herder, il pense en effet que la langue est le véhicule du génie national et qu'à parler français « le Breton décide d'être inférieur »⁵²¹. Aussi la langue doit-elle

517 KESSLER N., *Histoire politique de la jeune droite, 1929-1942*, op. cit., p. 53. Mordrel ne découvrira Oswald Spengler que quelques années plus tard.

518 Sur l'étrangeté de ce choix, voir LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 344-345.

519 LE COUÉDIC D., *Régionalisme et nationalisme, deux visions du monde et de l'architecture*, Liège, Pierre Mardaga, 1986, p. 38.

520 Voir la préface de Guy Etienne à Hemon R., *La Marie-Morgane*, op. cit.

521 O. Mordrel, « Brezoneg », *Breiz Atao*, n°12-1(84-85), décembre 1925 et janvier 1926, p. 635. Malgré son titre, l'article est entièrement rédigé en français.

évoluer pour correspondre au nouveau type d'homme que *Breiz Atao* est en train de façonner :

« Quand nous disons : le jeune intellectuel breton, nous entendons un homme que sa connaissance approfondie de la Bretagne et l'intelligence de notre époque, conduit en philosophie aussi bien qu'en art et en politique, à des conceptions neuves (c'est en général un homme jeune).

Pour s'exprimer, il a besoin d'une langue neuve, dont les mots, les groupes de mots, ne s'identifient avec aucune chose morte ou idée périmée. Le breton littéraire est une langue neuve. C'est la sienne. Qu'il l'apprenne et qu'il s'en serve ! »⁵²²

À nouveau monde, nouvel homme, et à nouvel homme nouvelle langue. Cette langue doit être celle du progrès véritable, à savoir du progrès breton, empêché jusque là par le progrès français, cause de la dégénérescence de la Bretagne⁵²³. Ainsi les idées que Mordrel développait dans ses articles, une fois réinvesties dans le manifeste, ne pouvaient qu'y insuffler une pensée telle que l'acte de naissance de *Gwalarn* dépasse le cadre d'un strict événement littéraire. Le manifeste de *Gwalarn* participe de la crise de la modernité⁵²⁴ qui touche l'Europe de l'entre-deux-guerres. Nombreux sont les mouvements qui essaient de résoudre les problèmes qu'elle pose, non par un retour en arrière, mais en proposant une autre modernité respectueuse de l'Homme et des structures traditionnelles de sociabilité⁵²⁵. « La Bretagne est en train de passer de la beauté à la laideur. C'est la rançon du progrès ? Quel progrès ? », interpelle l'exergue de *Breiz Atao* du 1^{er} août 1924. Il ne s'agit pas alors seulement de s'éloigner des anciens modèles, mais de couper le cordon ombilical avec le passé tout en exorcisant ses survivances⁵²⁶. Dans cette optique, le fantasme d'avoir perdu la guerre rapproche ces Bretons de ce qui s'écrit en Allemagne dans les milieux de la « Révolution conservatrice », terme apparu en 1949 sous la plume d'Armin Mohler⁵²⁷ pour qualifier la *Weltanschauung* dominante en Allemagne sous la république de Weimar⁵²⁸. Cette « Révolution conservatrice » cherche également à moderniser le nationalisme allemand tout en se défaisant du passé⁵²⁹. Se gardant des

522 *Id.*

523 J. La B., « la France en Bretagne – Son Oeuvre », *Breiz Atao*, n°11(35), 15 novembre 1921, p. 137-138.

524 PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar*, op. cit..

525 MERLIO G. (Dir.), *Ni gauche ni droite. Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 9.

526 POULAT É., *Église contre bourgeoisie. Introduction au devenir du catholicisme actuel*, Tournai, Casterman, 1977, p. 247.

527 MOHLER A., *La révolution conservatrice en Allemagne: 1918-1932*, Puiseux, Pardès, 1993.

528 Pour une « présentation générale » de ce concept, se reporter à DUPEUX L. (Dir.), *La révolution conservatrice allemande sous la République de Weimar*, Paris, Kimé, 1992, p. 7-43. Le terme de « révolution conservatrice » est contesté. Se reporter à la mise au point de DARD O., « Existe-t-il une "Jeune Droite" dans l'Europe des années trente ? », dans DARD O. ET E. DESCHAMPS (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre. Racines, réseaux, projets et postérités*, op. cit. p. 23. Il est effectivement difficile de voir un véritable mouvement dans ce qui s'apparente davantage à une compilation d'outsiders politiques. Cependant, l'appellation reste pratique, et sera utilisée entre guillemets.

529 MERLIO G., *Ni gauche ni droite*, op. cit., p. 10.

influences étrangères, l'Allemagne doit se concentrer sur sa substance propre⁵³⁰. Moeller van den Bruck est un des tenants de la mouvance. *Outsider* lui aussi, effrayé par la déprussianisation, il avait envoyé ses doléances au président Wilson, en même temps que l'Estourbeillon le faisait de Bretagne, avec le même résultat⁵³¹. Très vite il était devenu la tête du *Juni-Klub* créé en 1919 et de son organe *Das Gewissen*, « journal de Moeller sans en avoir le nom »⁵³², comme *Breiz Atao* était celui de Vallée au début des années 20. Son ouvrage-clé, *Das dritte Reich*, publié en 1923, était une évocation hargneuse de l'état d'esprit d'un peuple trahi et déçu. Explorant le malaise allemand, il cherchait des solutions d'avenir. Le conservatisme, en tant qu'attachement au « fond des choses »⁵³³, ne pouvait être sauvé de la modernité qu'en l'intégrant. Aussi, paradoxalement, dans l'intention même de la combattre, promesse d'un nouveau départ, le modernisme devait emprunter ses moyens à la révolution, non pas au sens d'accélération de l'histoire, mais de « retranchement de proliférations qui gênent la vie dans son cours »⁵³⁴. Il s'agissait simplement de réorganiser ce qui existait déjà. Moeller établissait ainsi une « modernité de droite »⁵³⁵. De concert avec les expressionnistes allemands, van den Bruck dénonce la « vitalité affaiblie » du bourgeois⁵³⁶. Faisant la promotion d'une « race de l'esprit » détachée de la race du sang, il pense qu'elle réside dans le pouvoir de l'homme qui ne se soumet pas aux circonstances mais se veut maître de ses énergies. Comme Renan, Mordrel et Hemon, il est persuadé du rôle primordial de l'élite dans l'œuvre de relèvement national : une minorité sachant où il réside pourrait ressusciter un Reich. Moeller pense aussi que l'histoire de sa nation est celle de Barbares soumis à la culture méridionale⁵³⁷. Anti-marxiste convaincu, il prétend que « chaque peuple a son propre socialisme »⁵³⁸, et prône un national-bolchevisme, union de la droite et de la gauche. Son troisième *Reich* était donc autant le troisième du nom qu'une troisième voie⁵³⁹.

Cette neutralisation des tendances, caractéristique de la révolution conservatrice allemande⁵⁴⁰, ne concerne pas que ce seul pays. Le type culturel du conservateur révolutionnaire apparaissait dans

530 VERMEIL E., *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, Paris, Sorlot, 1939, p. 19.

531 Sur Moeller van den Bruck, se référer à STERN F., *Politique et désespoir: les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, A. Colin, 1990.

532 *Ibid.*, p. 250.

533 MERLIO G., « Spengler ou le dernier des Kulturkritiker », dans DUPEUX L. et GROUPE D'ÉTUDE DE LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE, *La révolution conservatrice allemande sous la République de Weimar*, op. cit., p. 172.

534 MOHLER A., *La révolution conservatrice en Allemagne*, op. cit., p. 151.

535 GOELDEL D., « Moeller van den Bruck : une stratégie de modernisation du conservatisme ou la modernité à droite » DUPEUX L. et GROUPE D'ÉTUDE DE LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE, *La révolution conservatrice allemande sous la République de Weimar*, op. cit., p. 54 et 59.

536 Cité dans STERN F., *Politique et désespoir*, op. cit., p. 211.

537 VERMEIL E., *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, op. cit., p. 132 et 170.

538 Cité par STERN F., *Politique et désespoir*, op. cit., p. 268.

539 MOHLER A., *La révolution conservatrice en Allemagne*, op. cit., p. 49.

540 ÉVARD J.-L., « Ernst Jünger dans la révolution conservatrice », dans KOEHN B., *La Révolution conservatrice et les élites intellectuelles européennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 33-46.

tous les pays occidentaux dès la fin du 19^e siècle⁵⁴¹. Le commissaire spécial de Brest, enquêtant sur *Breiz Atao* en 1927, ne s'y trompe pas, qui prétend que le public breton voit en ces militants des « Bolcheviks de droite »⁵⁴². Aussi, lorsque dans les années 30, sous l'impulsion de Thierry Maulnier, *Das dritte Reich* sera traduit en français⁵⁴³, il ne sera guère étonnant de le retrouver parmi les influences allemandes de Mordrel, parmi Oswald Spengler, Ernst Jünger, Rudolf Jung et enfin Gerhard von Tevenar, qu'il n'avait pas encore lus dans les années 20. Ainsi, en 1925, le manifeste fondant *Gwalarn*, à la croisée des thématiques mordrelliennes des années 20, pose la première pierre d'une « Révolution conservatrice » en Bretagne. Mais on ne saurait s'arrêter à ce premier constat. L'ouverture à l'étranger rapproche également les créateurs de *Gwalarn*, de la nébuleuse « réaliste » parisienne qui, au delà des clivages politiques et socio-professionnels, se consacre aux questions posées par la modernisation, ainsi qu'à celles concernant, pêle-mêle, la défense de la paix, la réforme de l'État, la construction européenne, l'objection de conscience, la non-violence, l'habitat populaire, le fédéralisme international⁵⁴⁴. Nombre d'articles de Mordrel, contemporains du manifeste de *Gwalarn*, participent de ces idées. Cette tendance, encore timide en 1925, sera bien plus marquée à la fin de cette décennie.

La neutralité religieuse

Stratégiquement, le manifeste de *Gwalarn* fait l'impasse sur la question religieuse, question qui apparaît toutefois en filigrane dans la plupart des thèmes qu'il aborde. Jusqu'alors, des prêtres bretons avaient la main mise sur presque toute l'activité littéraire ou éditoriale en langue bretonne⁵⁴⁵. Quelques publications tenaient le haut du pavé : *Kroaz ar Vretoned*, dans le diocèse de Saint Briec, *Feiz ha Breiz* essentiellement dans le Léon, mais qui prétendait couvrir toute la Bretagne. Héritières du bretonisme, ces revues cherchaient à consolider les valeurs traditionnelles au sein de la France moderne, où un renouveau catholique avait pris essor au 19^e siècle⁵⁴⁶. Pour régner, il fallait se ramifier : en témoigne la kyrielle de périodiques locaux, nés d'une atomisation des publications bretonnantes destinées à soutenir cet élan⁵⁴⁷. Or, depuis Paris, *Gwalarn*, partie prenante de l'oeuvre

541 STERN F., *Politique et désespoir*, op. cit., p. 281.

542 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le commissaire spécial de Brest au Préfet du Finistère, 9 avril 1927.

543 MOELLER VAN DEN BRUCK A., *Le Troisième Reich*, Paris, Librairie de la Revue française, 1933.

544 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 65 ; MELETTA C., *Jean Luchaire*, op. cit., p. 108.

545 LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne: 1850-1950*, Paris, Fayard, 1992, p. 273.

546 GUIOMAR J.-Y., *Le Bretonisme: les historiens bretons au XIX^e siècle*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987, p. 412-414.

547 LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne*, op. cit., p. 272.

de renaissance nationale de *Breiz Atao*, prétendait unifier et séculariser la production en langue bretonne. De plus, alors que pour un clergé pétri de latin et de français, le breton était la langue du peuple et devait lui rester le plus proche possible, *Gwalarn* entendait qu'une élite le modernisât pour son seul usage, au moins pour commencer. Or l'Église, depuis des décennies, rejetait une modernisation accusée de pervertir la Bretagne et de lui faire perdre son âme⁵⁴⁸. La confiance dans le progrès et la conviction de l'utilité sociale de la science étaient des idées notoirement attribuées à Proudhon, Marx, Comte ou Renan⁵⁴⁹, bêtes noires des catholiques. Yves Le Moal, catholique intransigeant, ancien séminariste, répétiteur au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc⁵⁵⁰, s'en fait le relais, opposant dans un de ses articles l'Église catholique, apostolique et romaine, à la libre pensée, la raison, la science, le progrès. En guise de réponse, Mordrel, constatant que nombre de mots français – en l'occurrence progrès, raison, mais aussi périnée, aorte, tympan ou muqueuse – n'avaient pas leur équivalent en breton, lui demandait si la Bretagne devait se passer, justement, de science et de progrès. Le breton ne devait pas être le valet d'une croyance, affirmait-il⁵⁵¹. On sentait là encore l'influence de Masson, qui déplorait « le pacte de la langue et de la réaction » ; « langue de curés », le breton serait devenu celle de l'obscurantisme⁵⁵². En fait, derrière la volonté de moderniser le breton couvait une mutation profonde quant à la relation que Mordrel concevait entre catholicisme et Bretagne.

Catholique d'éducation, Mordrel va à la messe, prie à l'occasion, sans témoigner cependant d'une foi très profonde. Simplement, il se plie à des pratiques qui constituent le décor rituel de ses jeunes années. D'autres que lui ont souligné l'importance des crises religieuses, qui ravagent les jeunes gens de sa génération, lorsqu'ils atteignaient 18-25 ans⁵⁵³. Converti à *Breiz Atao*, découvrant la politique et le socialisme libertaire, Mordrel prend progressivement ses distances avec le catholicisme, ce qui heurte autour de lui. L'hommage qu'il rend à Émile Masson lors de son décès le fait accuser de faire la promotion des idées anti-catholiques. Extraite d'*Antée* et publiée dans *Breiz Atao*, une citation de Masson choque :

« Le Christ breton [...] n'est pas ce Jésus de décomposition latine, blême, fardé, joaillé, qui pleurniche dans les sacristies, comme un pleutre ou comme un hypocrite. C'est Jésus-Faune, amant de la Nature et de la Beauté [...] Dieu d'aventure et de vaillance, de justice et de liberté, avide d'amour et d'exploits fabuleux, il émerveille tous les artistes du monde ; et la mort est pour

548 *Ibid.*, p. 288.

549 RASMUSSEN A., « Science et progrès, des mythes pour la république ? », dans FONTAINE M., C. PROCHASSON, et F. MONIER, *Une contre-histoire de la IIIe République*, op. cit., p. 260.

550 LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne*, op. cit., p. 283.

551 Olivier Mordrel, « Hag ar spered ? », *Breiz Atao*, n°3(87), mars 1926, p. 654.

552 Ionn Prigent, « Une rénovation nationale est-elle possible ? », *Brug*, n°18, juin 1914, p. 3-6.

553 DANIEL-ROPS, *Notre inquiétude*, op. cit., p. 272.

lui l'Aventure suprême. »⁵⁵⁴

La vision héroïque proposée par Masson dans son interprétation renanienne du Christ touche évidemment Mordrel qui, on s'en souvient, commémorant les Pâques irlandaises, faisait l'éloge du sacrifice des martyrs dans le même numéro de *Breiz Atao*. De tels propos n'étaient évidemment pas du goût des lecteurs catholiques du journal, heurtés par cette évocation d'un dieu-Pan et doutant de la foi de Mordrel, qui dut se justifier dans la livraison suivante⁵⁵⁵. Les choses se compliquent singulièrement lorsqu'un journaliste de *La Dépêche de Brest*, au retour du *Bleun-Brug* de Lesneven, souligne le caractère « nettement confessionnel et même séparatiste » des causeries⁵⁵⁶. Yves Le Moal le prend très mal et écrit illico au journal pour mettre les choses au clair. Le courrier, repris dans *Feiz ha Breiz*, tient tout entier dans la formule : « Notre devise pourrait être celle-ci : POUR LA FRANCE, MAIS PAR LA BRETAGNE »⁵⁵⁷. Décidément très irrité, il se fend ensuite d'une série d'articles visant à préciser la position des catholiques bretons face au nationalisme⁵⁵⁸. Deux idées-forces en ressortent : la nation bretonne et le catholicisme, rempart contre l'évolution internationaliste, sont intimement liés ; le mouvement breton doit obéir à l'autorité religieuse. Marchal et Mordrel – vraisemblablement rabiboché avec Perrot – tout en rendant hommage à *Feiz ha Breiz*, répondent fermement que la religion n'est pas un élément de la nationalité bretonne : « Si la majorité de la populations bretonne est catholique, la majorité de la population française l'est aussi [...]. Il serait donc puéril ou inepte de prétendre qu'en Bretagne le catholicisme nous différencie de nos voisins »⁵⁵⁹. De fait, ils se déclarent neutres vis-à-vis du catholicisme romain qu'ils considèrent finalement comme vecteur de la francisation de la Bretagne. Et Mordrel d'enfoncer le clou. Une souscription visant à la construction à Dakar d'une cathédrale qui serait « Le panthéon du souvenir africain » lui permet de s'insurger contre l'impérialisme français, qui sous couvert de religion, réduit les Noirs à l'esclavage et vole l'argent des Bretons pour financer l'édifice :

« Nous nous sommes déjà élevés contre l'introduction en Bretagne des "dévotions à double tranchant du Sacré-Coeur de Jésus qui sauve la France et de Sainte Jeanne d'Arc qui incarne la patrie... française...", dévotions qui exigent le refoulement du sentiment breton, - nous devons nous élever de même contre le principe du Panthéon sénégalais. [...]

Et de même qu'on fait chanter en chœur aux petits Bretons les louanges de la France

554 O.M., « Ni hon unan. - Ewan Gwesnou Brenn (Emile Masson) », *Breiz Atao*, n°4-5(52-53), 15 avril et 15 mai 1923, p. 315-316 ; Gwesnou E., *Antée*, op. cit., p. 21.

555 O.M., « A propos d'Emile Masson », *Breiz Atao*, n°6(54), 15 juin 1923, p. 327.

556 Non-signé, « Les fêtes du Bleun-Brug », *La Dépêche de Brest*, 16 septembre 1923, p. 4.

557 Y. Le Moal, « Da eun teod abegus », *Feiz ha Breiz*, n°10, miz here 1923, p. 382.

558 Yves Le Moal, « Essai sur la Question Bretonne », *Feiz ha Breiz*, janvier 1924, p. 6-8 ; février 1924, p. 49-51 ; mars 1924, p. 85-88, cités par TRANVOUEZ Y., « Nationalisme et catholicisme au XXe siècle : la deuxième vie de l'abbé Jean de Landévennec », article à paraître.

559 Olivier Mordrel et Morvan Marchal, « Le nationalisme breton et l'action catholique », *Breiz Atao*, n°4(64), 1er avril 1924, p. 408-410.

(soldats de Dieu) qui ravagèrent leur pays, on mènera en rangs les petits nègres catholiques à nonner religieusement les noms de ceux qui portèrent le fer et le feu à travers les villages de leurs pères pour y voler la chair humaine, l'or et le caoutchouc.

Et bien, ceci n'est plus de la religion, c'est de la politique d'expansion impérialiste à peine déguisée.

Nous continuerons à la combattre sans l'ombre d'une hésitation »⁵⁶⁰.

De fait, trois ans plus tôt, revenant d'une messe à Rennes, Mordrel avait livré un article satirique en réaction contre les cantiques que l'on faisait chanter au soldat breton. Exemples à l'appui, il expliquait :

« Nos cantiques cherchent surtout à exalter le sentiment de leur race bretonne et de leur Patrie : la Bretagne.

"Oui, je suis Français !

Aussi, pour jamais,

France et Dieu règnent dans mon coeur.

Chrétiens hardis, Français joyeux".

France avant Dieu naturellement ! »⁵⁶¹.

Sur ce, Mordrel se promettait de ne plus remettre les pieds à la messe « dite militaire ».

Les divergences qui opposent les jeunes neutralistes de *Breiz Atao* et les catholiques bretons, sont la cause d'une polémique par journaux interposés. Urvoy, dont les études à Rome s'étaient achevées par l'obtention d'un doctorat en théologie, engage le fer. Ce dynamique animateur du bulletin paroissial de Perros-Guirec où il est vicaire, bientôt bras-droit de Mgr Serrand au poste de directeur des Œuvres de presse du diocèse, reproche à *Breiz Atao* sa neutralité religieuse. Certes, le *Bleun-Brug* et *Breiz Atao* présentent à ses yeux les mêmes revendications politiques. Cependant, *Breiz Atao* semble « ériger le laïcisme en dogme, tout comme le gouvernement français »⁵⁶² dont ses lecteurs savent bien qu'il est « sceptique à tendance athée »⁵⁶³. Or, le laïcisme, comme le neutralisme, rappelle-t-il, sont des « absurdités monumentales »⁵⁶⁴. Plus que jamais, face au péril que représente le gouvernement Herriot, le mot d'ordre devait être « Catholique et Breton toujours »⁵⁶⁵. Lui emboîtant le pas, le chanoine Brochen, « homme de la règle »⁵⁶⁶, lui aussi docteur romain, président du *Bleun-Brug* de Tréguier et Cornouaille, directeur au grand séminaire de Saint-Brieuc, se montre plus catégorique encore. Pour lui la neutralité de *Breiz Atao* véhicule l'« esprit

560 O.M., « Religion et patriotisme. Un « Alt Französig Gott » ? », *Breiz Atao*, n°8(68), 1er août 1924, p. 461.

561 Er GÉDOUR, « Echos de Bretagne. Les cantiques du soldat breton », *Breiz Atao*, n°9(33), 15 août 1921, p. 124-125.

562 Chanoine Aristide Urvoy, « Bretagne et France (suite) », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°36, 4 octobre 1925.

563 *Id.*

564 *Id.*

565 *Id.*

566 Notice nécrologique de l'abbé Yves Brochen, *La Vie Diocésaine*, n°24, 6 novembre 1964.

révolutionnaire français ». De plus, les catholiques ne sont pas séparatistes : ils se placent à mi-chemin entre un régionalisme insuffisant et un nationalisme exagéré. Enfin, il n'établit aucune distinction entre le domaine privé, dans lequel *Breiz Atao* cantonne la religion, et le domaine public⁵⁶⁷. Piqué au vif d'être considéré comme un suppôt de la francisation de la Bretagne, Mordrel répond et nie la neutralité religieuse de *Breiz Atao*⁵⁶⁸. Pourtant, même si cette dernière a été proclamée maintes fois, ses récentes prises de position concernant la religion catholique donnent raison au prêtre : effectivement Mordrel n'est plus neutre. Habilement, il tait toutefois ses orientations politiques et religieuses du moment, préférant réserver son opinion. Il s'en explique ainsi :

« Il est un fait indéniable : la Bretagne a perdu son unité spirituelle. Il existe, aux flancs d'une masse assez amorphe comme partout, une aile catholique, et une aile socialiste, ou à tendances socialistes, athée, ou anticléricale. Nous ne perdrons pas notre temps, d'ailleurs, à évaluer leurs forces respectives. Il s'agit de savoir si les Bretons de gauche sont encore des Bretons. Nous pensons que oui. Et nous croyons que la libération de la Bretagne les intéresse intimement, autant que les autres. Notre but étant d'unir tous les efforts déjà trop rares et trop dispersés, nous avons cru nécessaire et profitable de faire de notre Breiz-Atao une maison hospitalière à tous les Bretons. Et nous prétendons, contrairement à la personnalité du Bleun-Brug qui écrivit dernièrement à Mouez Itron Varia Sklerder, que les catholiques comme les non-catholiques y sont également chez eux.

[...] Il va de soi que le jour où, par suite du succès de nos efforts, la Bretagne serait appelée à se gouverner, les représentants de Breiz-Atao se répartiraient, au gré de leur conscience, de la droite à la gauche de la nation bretonne ; et le journal lui-même sortirait de sa réserve en matière religieuse. Il est aussi vraisemblable que d'autres organes naîtraient pour défendre le point de vue contraire de celui que Breiz Atao aurait choisi, qu'on attende ce demain inconnu pour lui adresser des reproches, de quelque côté que ce soit. Aujourd'hui, nous crions "Rassemblement" aux hommes de bonne volonté, sans exception, pour sauver la patrie »⁵⁶⁹.

C'est à l'union sacrée qu'appelle Mordrel, mais cette union, mêlant catholiques et démocrates de tout bord, surtout de la gauche, a tout pour effrayer les membres du *Bleun-Brug*. L'affaire prend de l'ampleur, si bien que Mgr Serrand juge utile d'intervenir. Dans le combat breton, il est impossible d'abandonner la question catholique « sans que la question bretonne soit en danger de mort »⁵⁷⁰. Pour lui, et contrairement à ce que Mordrel et Marchal affirmaient quelques mois plus tôt, le

567 Le chanoine Brochen, cité dans « Breiz Atao et le Bleun-Brug », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°41, 8 novembre 1925.

568 Réponse d'Olier Mordrel publiée dans « Breiz Atao et Bleun-Brug – Un nationaliste breton catholique peut-il soutenir Breiz Atao ? », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°50, 10 janvier 1926.

569 Suite de la réponse d'Olier Mordrel dans « La querelle entre Breiz Atao et le Bleun-Brug (suite) », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°51, 17 janvier 1926.

570 « Bleun Brug et Breiz Atao – Un discours de Mgr Serrand », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°52, 24 janvier 1926.

tempérament breton est façonné par le catholicisme, seul rempart contre les modes néfastes de l'extérieur, tueuses d'identité, et donc seul garant de la langue, des costumes, des traditions. Le laïcisme, voilà l'ennemi. D'ailleurs, dans la même livraison du bulletin paroissial, Urvoy annonce que dans le prochain numéro, on pourra lire la réponse de Brochen à Mordrel sur ce sujet : « le laïcisme en prend pour son grade », promet le vicaire.

Effectivement, Brochen prétend porter dans sa réponse « un coup mortel à l'hérésie du laïcisme »⁵⁷¹. Rappelant les statuts du *Bleun-Brug*, il précise que ce dernier, nationaliste modéré, vise à l'autonomie morale – et non politique – de la nation bretonne dans le cadre des lois générales de l'État français. Une union sacrée avec *Breiz Atao* est impossible, les catholiques ayant toujours été malheureux dans leurs alliances avec les « éléments avancés », car enfin, seuls deux camps sont ici opposés : les catholiques d'un côté, les socialistes de l'autre. Au bout de deux mois de débat, Urvoy, bien moins conciliant qu'au départ, conclut : « Je prétends en outre que le maintien du breton dans les offices religieux et l'influence du clergé fait 1000 fois plus pour la conservation de la mentalité bretonne que les coups d'épée dans l'eau des "gallos" de Breiz Atao »⁵⁷². Aussi chacun devait choisir son camp : au *Bleun-Brug* les catholiques, à *Breiz Atao* les neutres et les socialistes⁵⁷³, dont on avait bien compris qu'ils se ressemblaient beaucoup. Mordrel ne réagira que quelques mois plus tard, répliquant à un nouveau papier anti-neutraliste de Le Moal paru dans *Feiz ha Breiz*⁵⁷⁴. Ce dernier répondait en fait à Léon Le Berre qui, dans *Après Carentoir*, reprochait au *Bleun-Brug* de rejeter *Breiz Atao* et de refuser l'union sacrée bretonne. La polémique Brochen-Mordrel est un pavé dans la mare nationaliste. Mordrel essaie d'y mettre un terme :

« Il ne sied pas non plus d'imaginer une lutte au couteau entre deux camps exclusivement composés l'un de catholiques, l'autre de socialistes. La grande masse en Bretagne n'est *politiquement* ni l'un ni l'autre. Très attachée à la morale et même aux pratiques catholiques, où elle puise sa règle supérieure de vie, elle est cependant résolument démocrate et hostile au gouvernement (sic) des prêtres, en même temps qu'elle professe une vive horreur du chambardement révolutionnaire. Elle serait représentée au *Dael Breiz*⁵⁷⁵ par un parti centriste imposant, qui ferait régner l'ordre et la modération dans tous les sens. (...) »⁵⁷⁶.

La signature de Mordrel est accompagnée de sa double titulature de président de l'*UYV* et de co-directeur de *Breiz Atao* : l'affaire est d'importance. C'est toute la conception de la Bretagne future

571 « Catholiques contre neutres. Bleun Brug contre Breiz Atao », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°1, 30 janvier 1926, 7 février 1926, 21 février 1926.

572 Le chanoine Urvoy, « Bleun Brug et Breiz Atao », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°5, 28 février 1926.

573 Le chanoine Urvoy, « Finissons-en... », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°8, 21 mars 1926.

574 Yves Le Moal, « Ar Bleun-Brug hag ar c'hevredigeziou breizek », *Feiz ha Breiz*, n°8, miz eost 1926.

575 Assemblée (diète) de Bretagne.

576 Olier Mordrel, « Breiz Atao et Bleun-Brug. la polémique Abbé Brochen-Mordrel », *Breiz Atao*, n°9-10(93-94), octobre-novembre 1926, p. 717-721.

qui est engagée ici. Contestant le discours de Brochen, il range le *Bleun-Brug* dans le camp régionaliste et *Breiz Atao* dans celui du nationalisme modéré, qui vise au fédéralisme international. En aucun cas il s'agit de passer pour un extrémiste de gauche. Mordrel rappelle son éducation catholique, rejette la révolution, se veut conciliant, propose un *Zentrum* breton. En vain. Les manifestations du *Bleun-Brug* de Vannes, en septembre 1926, lui sont un choc. « C'est à Vannes, le 13 septembre 1926, qu'un des nouveaux adhérents du B.B., l'abbé G....., m'a déclaré très résolument que ce n'était pas seulement les instituteurs communistes "qu'il faut pendre, mais *tous* les instituteurs" », relate Mordrel, qui est l'ami de Yann Sohier, instituteur laïc et militant de *Breiz Atao*, en note d'un article tranché :

« Les manifestations catholiques de cette année ont constitué les plus imposantes, les plus vibrantes manifestations du chauvinisme français qu'il nous ait été donné de voir sur le sol de la patrie. Je ne crois outrepasser la vérité en disant que, dans certaines rencontres des deux éléments antagonistes, les moins entichés de patrie française ne furent pas ceux que l'on aurait pu penser. [...] »

Le *Bleun-Brug* n'est pas seulement catholique, il n'est pas seulement breton. Il est réactionnaire. C'est le second aspect de son régionalisme, français et conservateur. Qui a lu dans ses manifestes, et ses revues de langues bretonne et française, ses véhémentes diatribes contre l'œuvre de la révolution et contre la démocratie, est forcé de conclure que dans cette direction-là encore il s'éloigne de lui bon nombre de patriotes bretons, ralliés à *Feiz* et ralliés à *Breiz*.

Sans être socialiste, un Breton, un Catholique aussi je m'imagine, peut ne pas concevoir le dogme de la propriété individuelle s'appliquant aux instruments de production collective. Il peut ne pas s'estimer satisfait de cet ordre de choses qui veut qu'à une extrémité de l'échelle sociale on trouve des malheureux usant leur corps dix heures par jour pour manger une fois par jour, et à l'autre les heureux de ce monde n'ayant d'autre souci que de transformer en jouissances diverses le produit du travail d'autrui. Sans être socialiste, il lui est permis de frémir de douleur au spectacle de l'exploitation de l'homme par l'homme, du faible par le fort, de la femme et de l'enfant par le puissant, et d'exiger un peu plus de justice en ce monde. Sans tomber sous le coup des condamnations romaines, un Breton, un Catholique aussi j'aime à le croire, est en droit de refuser son approbation à un mouvement catholique si celui-ci n'est pas que catholique, pour des raisons dont le seul citoyen a à rendre compte. [...]

Nous pouvons noter que si des Catholiques Bretons partagent les idées sociales et étatiques du *Bleun-Brug*, il en est d'autres qui sont partisans résolus de la séparation des pouvoirs civils et religieux, qui sont ouverts aux innovations sociales et à des conceptions économiques ignorées de *Feiz ha Breiz*. »⁵⁷⁷

A Vannes, l'abbé Joseph Le Bayon, dramaturge à ses heures, avait fait représenter sa pièce

577 Olier Mordrel, « Breiz Atao et Bleun Brug (suite) », *Breiz Atao*, n°1(97), janvier 1927, p. 750-751.

Pasion Gonéri, évocation de la Grande Guerre pétrie de patriotisme. Des sifflets, des cris, des « Vive la France ! » ironiques avaient fusé, très certainement le fait de Mordrel et de ses deux amis qui l'accompagnaient. On avait dû interrompre la pièce, allumer la lumière. Le fameux abbé G. avait pointé les trublions du doigt en criant : « Ce sont des instituteurs communistes ». La foule avait répondu : « Sortez-les ! »⁵⁷⁸. Mordrel en tira la leçon : vraiment, ce n'est pas ainsi que le *Bleun-Brug* peut prétendre sauver la Bretagne, à moins que « les patriotes qu'il renferme en reprennent la direction, l'émancipent de la haute-main épiscopale et de ses compromissions avec la droite française »⁵⁷⁹. Notre homme pointait ici sans précaution qui tirait les ficelles.

La « haute-main épiscopale » qui fait les règles du jeu en Basse-Bretagne dans l'entre-deux-guerres, c'est Mgr Duparc. Dès 1923, ce dernier avait condamné toute politique autonomiste, se conformant aux directives de Pie XI qui, l'année précédente, dans l'encyclique *Urbi arcano* qui avait accompagné son investiture, dénonçait le « nationalisme immodéré »⁵⁸⁰. De fait, seuls un nationalisme ou un internationalisme modérés, alliés objectifs contre les menaces extérieures, pouvaient convenir au catholicisme⁵⁸¹. Le nationalisme exacerbé représentait en revanche quatre menaces pour l'Église⁵⁸², qui encourait alors le risque d'être instrumentalisée, voire écartée, tout simplement. C'était d'ailleurs la crainte que Brochen avait exprimée au sujet des alliances malheureuses. Elle pouvait encore être supplantée : les formules incantatoires du manifeste de *Gwalarn* (« Pour la première fois » est répété cinq fois en début de paragraphe) et son *credo* final concernant le rassemblement des bonnes volontés bretonnes (« Nous croyons qu'il peut se faire, qu'il doit se faire. Nous croyons qu'il se fera ») sont bien la preuve que le nationalisme peut être à la fois rejet et relais de la religion⁵⁸³. Enfin l'Église risquait d'être divisée : les positions nationalistes d'un abbé Perrot n'étaient pas du goût de sa hiérarchie.

Mais les circonstances pouvaient conduire à des ajustements tactiques. Ainsi, à l'arrivée au pouvoir du Cartel des gauches, au printemps 1924, Mgr Duparc redouta un regain prévisible du combisme en Bretagne⁵⁸⁴. Contre cette influence extérieure néfaste, la revendication nationaliste pouvait servir de rempart. On joua donc *Yann Landevenneg*, fresque catholique et nationaliste, au *Bleun-Brug* de Quimper en 1924. Mais on modifia aussi les statuts du mouvement en avril 1925.

578 O. MORDREL, « Vantardise », *Breiz Atao*, n°6(102), juin 1927, p. 807.

579 Olier Mordrel, « Breiz Atao et le Bleun-Brug », *Breiz Atao*, n°3(99), mars 1927, p. 773-774.

580 Cité dans TRANVOUEZ Y., « Nationalisme et catholicisme au XXe siècle : la deuxième vie de l'abbé Jean de Landévennec », *art. cit.*

581 CHAVAGNAC V., « Les écrivains catholiques et l'esprit des années 20 », dans COLIN P., C. LANGLOIS (Dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 20*, *op. cit.*, p. 38.

582 TRANVOUEZ Y., « Nationalisme et catholicisme au XXe siècle : la deuxième vie de l'abbé Jean de Landévennec », *art. cit.*

583 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme*, *op. cit.*, p. 19-21.

584 Sur le « réveil des catholiques bretons » après l'élection du Cartel des gauches, voir BENSOUSSAN D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale. Les droites bretonnes dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 2006, p. 74 et suivantes.

Désormais l'association affirmait œuvrer à « la conquête d'un régime d'autonomie », ainsi qu'à « une entente fédérative avec les différentes régions françaises »⁵⁸⁵. Ces idées étaient celles que Brochen avait défendu dans le bulletin paroissial de Perros, en opposition à Mordrel. Mais, certains prêtres persistaient dans une voie nationaliste franche. La personnalité de l'abbé Madec, par exemple, laissait espérer aux gens de *Breiz Atao* un rapprochement avec le *Bleun-Brug*. Cependant, lorsque le gouvernement Herriot fut remplacé par celui de Poincaré à l'été 1926, mettant fin à l'expérience du Cartel des gauches, Duparc se montra moins conciliant. Il n'avait plus besoin de son bouclier et le fit vite savoir. Aussi, dès l'été 1927 il passe à l'offensive contre *Breiz Atao*. En effet, par l'entremise d'un courrier du chanoine Joncour daté du 28 août 1927, il interdit aux prêtres d'aller au congrès de *Breiz Atao* à Rosporden, où Mordrel lui avait demandé l'autorisation de faire dire une messe. Et de préciser que si des prêtres étrangers s'avisent d'y célébrer l'office, ils devront le faire sans chant, ni solennité, ni cloches⁵⁸⁶. En octobre 1927, suite à des débordements au *Bleun-Brug* de Morlaix, l'évêque interdit aux prêtres bretons de participer aux fêtes du *Bleun-Brug*, à moins que l'association ne revienne à son programme initial⁵⁸⁷, ce qu'elle promet. *Breiz Atao*, toujours frappé d'interdit, reste isolé. Il est difficile de ne pas voir dans l'attitude de Mgr Duparc un contrecoup de la condamnation du nationalisme intégral de l'Action Française en décembre 1926⁵⁸⁸. Mais l'évêque ne voulait pas seulement garder ses brebis à portée de crosse, et il ne faisait pas non plus que se conformer à l'encyclique de 1922 : il combattait ce qu'il prenait pour une expression de la gauche en Bretagne, mettant implicitement *Bleun-Brug* et *Breiz Atao* sur le même plan nationaliste⁵⁸⁹. Cette concurrence destinée à les affaiblir tous deux a pu être prise pour un arrangement : pour Yves Le Febvre, Mordrel et les catholiques bretons participent du même complot jésuite⁵⁹⁰. Ce faisant, Mgr Duparc souligne l'influence nouvelle qu'ont prise l'*UYV* et son journal. Au même moment, d'autres que lui s'intéressent aux jeunes nationalistes.

Être, ou ne pas être

A partir de 1925, la police commence en effet à s'inquiéter de ces militants peu nombreux, mais actifs. Un premier rapport avait été exigé en mai 1922, suite à la saisie par la Marine Nationale d'un

585 Cité par DÉNIEL A., « L'évolution politique du mouvement breton durant les années vingt », *Pluriel*, 1979, n° 18, p. 14.

586 Les Directeurs de « Breiz Atao », « La messe des pauvres », *Breiz Atao*, n°1, 1er septembre 1927, p. 4-5.

587 Mgr Duparc, « Le *Bleun-Brug* », *La Semaine religieuse du diocèse de Quimper et de Léon*, 28 octobre 1927.

588 LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne*, op. cit., p. 288.

589 D'autant que la presse catholique bretonnante était alors en recul : *Kroaz ar Vretoned* avait disparu en 1920, *Feiz ha Breiz* se vendait de moins en moins. *Ibid.*, p. 274.

590 Yves Le Febvre, « Sur le séparatisme Alsacien et Breton », *La pensée française*, 28 juin 1926, p. 3-4.

tract de *Breiz Atao* destiné à un matelot de Cherbourg. Prévenu par le commissaire spécial de cette ville, le ministère de l'Intérieur demanda immédiatement une enquête au Préfet d'Ille-et-Vilaine qui, visiblement peu inquiet, ne la rendit qu'un mois plus tard. L'investigation avait permis de repérer les noms des trois meneurs – Mordrel, Marchal et Debauvais –, mais aucune signature connue, précisait le Préfet. D'ailleurs leur orientation politique restait mystérieuse, tout au plus croyait-on y déceler des relents nostalgiques d'Ancien Régime. « À noter que l'Union de la Jeunesse Bretonne ne s'est jamais ralliée à aucun parti politique en Bretagne, lit-on dans le rapport, bien que ses dirigeants appartiennent plutôt à la catégorie des gens qu'on appelle aujourd'hui encore, des Chouans »⁵⁹¹. L'association, résurgence de tentatives avortées d'avant-guerre, comptait peut-être 500 membres en Bretagne, mais ses difficultés financières l'empêchaient d'être prise au sérieux. « Les agissements du Groupe Nationaliste Breton, tant que celui-ci ne disposera pas des moyens pécuniaires considérables que nécessite la propagande anti-patriotique à laquelle il se livre, peuvent être considérés comme inoffensifs », précisait le rapport dont les conclusions sereines arrivèrent sur le bureau du Président du Conseil fin juin. Finalement, à cette époque, les seuls à avoir peur de *Breiz Atao* étaient peut-être certains de ses membres. Le témoignage de Joseph Dalimier est à ce titre extrêmement éclairant. Fâché avec Debauvais, il quitte l'UYV en 1923 et s'en explique auprès de son cousin Mordrel. Le document est long, mais on ne peut se priver de cette véritable échographie d'un mouvement embryonnaire :

« Je reproche à M. Debauvais qui est un administrateur excellent de sortir de ses attributions bureaucratiques, ce qui le fait aboutir à des pataquès lamentables. On reconnaît sa bonne foi, son courage, sa ténacité, veux-tu que je mette héroïsme ?, son héroïsme. Mais, il est de minute en minute, plus primaire, inexorablement primaire dans toute l'horreur du mot et de la chose : guindé, pontife, doctrinaire, inélégant, inesthétique, inintellectuel. Faux savant, sans savoir-vivre. Il manque totalement de ce frottement accommodant et de ces aptitudes à la souplesse qui sont les plus indispensables qualités d'un Représentant. D'autre part, je me persuade de plus en plus et ne suis pas seul que sa foi bretonne est en ce moment dépassée et déviée par une véritable tendance physio-pathologique à ce qu'on appelle en ces sortes de matières : le mysticisme laïc. Je songe au fanatisme des FaRois et déclare anormal un monsieur qui se met à pleurer de rage et à déchirer d'une main fébrile des morceaux de papier quand on vient lui dire "Il y a des lacunes dans votre organisation..." ou bien, "Dans le cadre unique de la patrie bretonne il y a une région galleise...". J'ai bien été fort surpris de trouver hier, en une conversation avec un ami de Breiz Atao qui n'est pas Marchal, la même idée énoncée avec une pointe d'inquiétude. Tu vis à 600 kilomètres des faits, tu es un exilé, tu ne sais pas ce qui se passe. Je constate de jour en jour chez Debauvais les prodromes - le mot n'est pas trop fort - d'un

⁵⁹¹ AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le préfet du Département d'Ille-et-Vilaine à Monsieur le Ministre de l'Intérieur, 17 juin 1922.

véritable fanatisme en voie de développement. De jour en jour, il devient plus automate, plus glacial, plus crispé, cassant, tranchant, avec dans une figure pâle et délabrée aux lèvres minces de jeune Marat, des yeux lointains et fixes... Je n'exagère pas... Ceci existe bel et bien et fait sur ceux qui s'en aperçoivent, le plus déplorable effet. On n'en a que plus d'aisance à accréditer la méchante fable qui tend à faire passer votre groupe pour un petit hôpital de fous. [...]

La disposition matérielle de votre bureau est déplorable. Elle ne permet nul espace, nulle dignité. Le public habituel, quand un visiteur s'amène, se compose, dans un petit bouge malpropre, d'un grand adolescent pâle à la mâchoire serrée qui indique cérémonieusement un siège et d'une bande de gosses aux allures de Camelots du Roi. Ceci est funeste comme lever de rideau. [...]

Breiz Atao et son entourage immédiat jouissent aujourd'hui d'une réputation malheureuse et très équivoque, largement accréditée et entretenue par l'administrateur de Rennes. On désirerait un grand examen de conscience et une refonte dans un sens plus stable. La rédaction demande non pas à être améliorée, mais créée, car elle n'existe pas. L'œuvre demanderait plus d'extérieur, moins de familiarité. Qu'un esprit de calme, de concorde et de travail désintéressé agrandisse chez vous toutes choses. Que les aboiements de roquet en colère fassent place à des jugements moins actifs, plus intellectuels, plus sérieux. Peut-être y perdrez-vous les mécontents, les révoltés de la vie, les gueulards, les fanatiques désordonnés et intempestifs. Vous y gagnerez certainement un accroissement d'autorité, un poids que ne sauraient fournir les petits collégiens batailleurs ; des sympathies, et des collaborations sérieuses, à commencer par la mienne qui ne serait pas la seule. Nous n'avons pas, quoi qu'on puisse dire de revue bretonne qui tienne sa place en un juste milieu à égale distance d'un régionalisme en déliquescence et d'un séparatisme à tout crin. Une occasion s'offre de s'élever vers la place qui s'offre... J'ai déjà beaucoup dit, mon cher Olivier. Médite ces quelques pages et réfléchis très loyalement, très profondément. [...]

Sois certain que ni Marchal, ni moi, nous ne sommes des critiquailleurs, ni des flemmards. Nous avons simplement le malheur de voir net et clair dans la question. Maurice d'ailleurs, malgré une antipathie pour Debauvais qui n'a peut-être d'égale que la mienne et une dent contre Jean Brichler, qui ne me regarde d'ailleurs pas, porte à ta boîte plus que de l'intérêt, à ta personne, plus que de l'amitié, plus que de l'estime »⁵⁹².

Mordrel est alors au service militaire. Il ne peut pas, ou ne veut pas voir ce qui se passe à Rennes. Or la description de Dalimier permet de comprendre pourquoi le groupe n'est pas pris au sérieux par les services de police. Il semble d'abord que ce soit le moins qualifié et le plus tourmenté d'entre tous qui ait hérité de la direction d'un groupe par ailleurs profondément disparate. De plus, la jeunesse des membres, et par là même leur manque d'expérience, de formation

592 Fonds Mordrel, OM34 C4964, lettre de Joseph Dalimier à Olier Mordrel, 14-16 novembre 1923. C'est l'auteur qui souligne.

intellectuelle pour certains, de sérieux, de sens de l'ordre et surtout de mesure, tend à faire de l'*UYV* davantage une bande d'agités qu'un organisme structuré, apte au débat ou au combat. C'est enfin l'imprécision de la doctrine, marquée à droite, mais noyée dans la cacophonie dissonante du journal et les prises de bec périodiques, qui est pointée. Le groupe ne sait pas se définir, ni communiquer. A ce stade, l'un des paragraphes du manifeste de *Gwalarn* prend tout son sens : « Il existe bon nombre de personnes qui se sont jusqu'à présent écartées du mouvement bretonnant, parce qu'elles lui reprochaient, à côté de sa veulerie politique, sa nullité culturelle »⁵⁹³, écrivent Mordrel et Hemon. A vrai dire, Mordrel avait pressenti le problème et envisagé qu'en attendant d'agir sur le fond, il fallait le faire sur la forme. Dès le mois de mai 1923, il proposait une nouvelle maquette à *Breiz Atao*, qui prenait des couleurs et se faisait plus élégante.



Dessins préparatoires d'Olier Mordrel pour la nouvelle maquette de *Breiz Atao*.

Fonds iconographique Mordrel.

593 Roparz HEMON et Olivier MORDREL, « Gwalarn », *Breiz Atao*, n°2(74), 1er février 1925, p. 524.



Projet d'Olier Mordrel pour la manchette de *Breiz Atao*.

Fonds iconographique Mordrel.

L'effet recherché est atteint : comme on le verra plus loin, la découverte de *Breiz Atao* reste associée pour Célestin Lainé à la couleur de la revue. Dans la foulée, Mordrel produit le cartouche Art déco de *Gwalarn*. Il dessinerait enfin la manchette du bulletin destiné au groupe féminin qui est créé en 1928. Voulant élargir son audience, le groupe s'extériorise à travers Mordrel, et Mordrel à travers le groupe, et son image.

La nécessité d'ouverture, de communication et d'unité apparente du groupe devait également passer par le port d'un signe distinctif. Fin 1924, on annonçait aux membres de l'UYV l'impression d'une carte « contenant la formule d'un engagement : le fait de signer celui-ci prouvera la complète unité de vue entre l'UYV et son nouveau membre... »⁵⁹⁴, précise le journal. Les critiques de Dalimier portaient leurs fruits.

Carte de membre de l'UYV
Fonds Mordrel, OM7 I58.



⁵⁹⁴ Rubrique *Unvaniez Yaouankiz Vreiz*, *Breiz Atao*, n°2(74), 1er février 1925, p. 534.

Sur cette carte⁵⁹⁵, tout comme dans la livraison de *Breiz Atao* de février 1925, le blason herminé des premiers jours est remplacé par un svastika bien plus innocent alors qu'elle ne le sera en 1932 sur les cartes des adhérents, ou en 1935 dans ce même journal, et qui est baptisée *hevoud* (bien-être, en breton, ce qui correspond à la traduction du mot « svastika », ou *su asti*, « l'état d'être bien »⁵⁹⁶). Sans rentrer dans les détails, on retiendra que dès l'antiquité, le svastika fut adopté comme signe bénéfique ou simplement esthétique dans toutes les civilisations. Mais au 17^e siècle, et plus encore aux 18^e et 19^e siècles, sous l'impulsion d'archéologues puis de théosophes⁵⁹⁷, le motif est à nouveau à la mode. De l'équipe féminine de hockey d'Edmonton au Canada en 1916⁵⁹⁸ aux sociétés secrètes comme la Franc-maçonnerie ou les Frères Initiés d'Asie⁵⁹⁹, le svastika devient un symbole prisé. En Allemagne, la croix gammée circulait dans les milieux *Völkisch*, monarchistes et contre-révolutionnaires russes réfugiés à Berlin. Est-ce par le *Thule Gesellschaft*, dont Rosenberg était membre, et qui l'avait elle-même empruntée à l'*Alnaren Gesellschaft*⁶⁰⁰ ou par le *Deutsch-völkischer Schutz und Trutzbund* rival du *NSDAP* que l'insigne est parvenu à Hitler⁶⁰¹ ? Toujours est-il qu'il est adopté en juillet 1920 comme insigne de son parti. Il ne fait donc aucun doute que le motif adopté par les Bretons l'était déjà ailleurs. Il est fort peu probable qu'en 1925, les membres de *Breiz Atao* se soient inspirés de la symbolique du *NSDAP*, qui n'était encore qu'un obscur parti étranger, interdit depuis 1923 et dont le chef sortait tout juste de prison. Ce n'est pas Outre-Rhin qu'il faut chercher l'origine de l'*hevoud*. Une lettre de Vallée à Mordrel, datée du 5 février 1921, situe l'origine du nouvel insigne de l'*UYV* :

« J'ai vu à son passage ici M. Paul Steck, inspecteur général des Arts Appliqués (3 rue de Valois, Paris) qui est très favorable à l'introduction dans les écoles et cours d'enseignement artistique en Bretagne de modèles celtiques. Mais il faudrait constituer un choix de ces modèles. M. René Le Roux est venu me voir et nous avons vu rapidement un peu de ce point de vue des livres d'archéologie. Il nous a semblé qu'en s'aidant des planches et figures parues dans ces livres, surtout dans le Manuel de Déchelette, précieux pour l'histoire et le développement des ⁶⁰²motifs, il serait facile, - à un connaisseur s'entend, - de préparer les éléments de "Cahiers de modèles celtiques". Et nous avons décidé, séance tenante, d'appeler votre attention sur ce point. Il y aurait là, nous en sommes convaincus, un beau terrain pour les artistes bretons, avec

595 Celle qui est présentée ici date de 1928, alors que l'*UYV* n'existe plus. La création du PAB est donc un événement inattendu.

596 GOSSART J., *La longue marche du svastika: histoire connue et inconnue d'un symbole*, Paris, Dervy, 2002, p. 15.

597 QUINN M., *The swastika: constructing the symbol*, London, Routledge, 1994, p. 22.

598 Voir la première de couverture de QUINN M., *The swastika, op. cit.*

599 GOSSART J., *La longue marche du svastika, op. cit.*, p. 108.

600 CHAPOUTOT J., *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Presses universitaires de France, Paris, 2008, p. 38.

601 EVARD J.-L., *Signes et insignes de la catastrophe : de la swastika à la Shoah*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2005, p. 30-31 et 48.

602 Ces images sont consultables dans la réédition de ALLEN J. ROMILLY, *Celtic art in pagan and christian times*, Londres, Bracken Books, 1994, p. 12 et 205.

l'assurance de pouvoir faire œuvre utile, infiniment utile pour le mouvement breton ! »⁶⁰³

La lettre était accompagnée de références bibliographiques et d'indications très précises quant à ce qu'on pouvait trouver dans ces ouvrages. Outre les palmettes que l'on pouvait étudier dans le manuel de Déchelette, Vallée proposait le svastika, observable sur le casque de la Gorge-Meillet⁶⁰⁴ ou l'écrin de la cloche St-Patrick⁶⁰⁵, tels que les montrait Romilly Allen dans son *Celtic Art*⁶⁰⁶. Vallée évoquait également entrelacs, motifs dérivés des cercles, triangles et spirales. Mais lui-même choisit le svastika pour agrémenter la couverture de ses *Sketla Segobrani* publiés à partir de 1923. On se souvient que ce canular littéraire, s'inspirant des théories raciales indo-européennes, prétendait dresser une fresque érudite de la vie des Celtes de l'antiquité. D'autres au même moment comprenaient ce symbole comme un signe initiatique. Bibliophile franc-maçon féru d'ésotérisme, le docteur Lucien-Graux publiait en 1922 un ouvrage traversé par la philosophie hindoue au titre évocateur, *Initié ! Roman de l'au-delà*. La couverture du livre montrait un homme en habit monacal vénérant un soleil cabalistique, une croix gammée au dessus de la tête⁶⁰⁷. En Allemagne, Georg Bondi, éditeur de Stefan George, poète lyrique, moderniste pour les uns, ésotérique et réactionnaire pour les autres, ornait ses publications d'une croix gammée. C'est le cas par exemple du *Kaiser Friedrich der Zweite* d'Ernst Kantorowicz, publié en 1927⁶⁰⁸.

Entre temps, les informations livrées par Vallée faisaient leur chemin, ses consignes étaient studieusement appliquées. C'est vraisemblablement Marchal qui, à l'été 1921, donne à *Feiz ha Breiz* un article bardé de références sur « Les Croix Celtiques ». « Le disque, le cercle ou la roue étaient des signes solaires universellement connus dans l'ancienne Europe et le christianisme s'en empara comme il s'empara du svastika, autre signe du même genre [...]. Le svastika apparaît fréquemment à Rome même, dans des inscriptions et des peintures des catacombes où il semble avoir nettement une valeur mystique », écrivait Marchal⁶⁰⁹. L'allusion aux chrétiens primitifs ne pouvait que plaire à des militants incompris pensant leur peuple persécuté. Dans le même temps, Mordrel, dont les allusions au « soleil celtique » se multipliaient en 1923-24, se montrait également sensible aux directives de son maître.

603 Fonds Mordrel, OM22 C1265, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 5 février 1921. C'est l'auteur qui souligne.

604 Casque gaulois de l'époque de la Tène découvert en Champagne.

605 Écrin du 11^e ou 12^e siècle aujourd'hui conservé à la Royal Irish Academy à Dublin.

606 Ces images sont consultables dans la réédition de ALLEN J. ROMILLY, *Celtic art in pagan and christian times*, *op. cit.*, p. 12 et 205. L'ouvrage qui fut à l'époque le plus utilisé dans l'étude de motifs celtiques est ALLEN J. ROMILLY, *The early christian monuments of Scotland : a classified, illustrated, descriptive list of the monuments*, Edimbourg, Society of Antiquaries of Scotland, 1903.

607 GRAUX L., *Initié ! Roman de l'au-delà*, Paris, Crès, 1922.

608 EVARD J.-L., *Signes et insignes de la catastrophe*, *op. cit.*, p. 30.

609 M.M., « Les Croix Celtiques », *Feiz ha Breiz*, n°7, miz gouere 1921, p. 182-187.

Projet de manchette pour le tract
Merc'hed Breiz par Olier Mordrel,
 1928.
 Fonds iconographique Mordrel.



Officialisé en février 1925, l'*hevoud* orne les poitrines des militants réunis en congrès à Rosporden en 1927 ; on le trouve sur la manchette de *Breiz Atao* en avril 1928 et en cartouche du bulletin destiné aux *Merc'hed Breiz*⁶¹⁰. Il disparaît en revanche de la livraison du 3 février 1929 du journal, et réapparaît en 1935. Mais c'est là une autre histoire sur laquelle il faudra revenir.

La visibilité, c'est également la propagande. À plusieurs reprises, Bricler et Mordrel avaient essayé de rassembler en association des étudiants bretons de Paris. Peu avaient manifesté leur intérêt si bien que le projet avait été abandonné, tout au moins jusqu'à ce que Xavier Cozanet, étudiant en droit, propose à Mordrel de tenter à nouveau l'expérience. Ce dernier dit avoir travaillé un mois pour élaborer des statuts « magnifiques »⁶¹¹. Le 9 juin 1925, naît une association des Étudiants, Étudiantes et jeunes intellectuels Bretons à Paris, dont Cozanet est nommé président. Albert Stéphan partage la vice-présidence avec Mordrel. La structure vise à procurer à ses membres une entraide morale, matérielle et professionnelle. On prévoit l'aménagement d'un « Foyer breton » pour les réunions, les études, les conférences. L'association se propose de trouver des stages aux étudiants, de les aider dans les demandes de bourse, les plus nécessiteux obtiendront, dit-on, des aides de la caisse de l'association. Pendant les vacances d'été, celle-ci se déplace en Bretagne où elle

610 L'*hevoud* dessiné sur ce bulletin tourne dans le même sens que la croix gammée allemande. Les civilisations qui ont utilisé le svastika ne tiennent pas compte de son sens de rotation, voir Gossart J., *La longue marche du svastika*, op. cit. Il est donc vain de gloser sur les croix dextrogyres ou sinistrogyres, maléfiques ou bénéfiques, censées différencier l'emblème nazi du breton, comme le prétend MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 133, suivi de KERVILLA D., *Emblèmes et symboles des Bretons et des Celtes*, Spézet, Coop Breizh, 1998, p. 64-65. On aura bien compris que, pour les années 20, la différence ne se situe pas à ce niveau.

611 Olier Mordrel, « À propos des "Étudiants Bretons" », *Breiz Atao*, n°7, 18 décembre 1927, p. 7-8.

est censée organiser des fêtes. Mais on se défend d'aborder les sujets politiques ou religieux. « Nos débuts sont très prometteurs [...]. Une soixantaine d'étudiants originaires des cinq départements bretons ont immédiatement répondu à notre appel. Chaque jour il nous arrive de nouvelles adhésions », écrit Cozanet au député Trémintin dont il sollicite le patronage⁶¹². Lui et les autres parlementaires bretons semblent avoir apporté leur approbation au projet⁶¹³. Enfin, Anatole Le Braz accepte d'en être président d'honneur. Malgré un effort d'ouverture et de communication, l'association connaît une existence météorique. Il semble que le départ de Mordrel de Paris l'ait privée d'une direction par ailleurs très discutée, la personnalité du jeune homme ne faisant pas l'unanimité. À la rentrée 1926, Cozanet s'en va à son tour et l'association disparaît. Seules les réunions de la section parisienne de l'*UYV* garantissent un dynamisme à la hauteur des espérances de Mordrel⁶¹⁴.

Avec l'été et les vacances arrive la saison des manifestations régionalistes du *Bleun-Brug* et les fêtes de Cornouaille auxquelles Mordrel se rend, l'oeil toujours critique. Ses contributions à *Breiz Atao* diminuent en 1925 alors que, gros de « quelques idées bonnes à répandre en Bretagne »⁶¹⁵, il entame une tournée de conférences au mois d'août, qu'il poursuit l'année suivante à Paris où il a trouvé un emploi au mois de juin. Le voilà chef du service de la serrurerie chez Bauche, fabricant de coffres-forts où il reste une bonne année. Entre temps, il a répondu aux réflexions que suscite l'*UYV* depuis longtemps en publiant *Le nationalisme breton. Aperçu doctrinal*. Dès 1921, Mordrel avait affronté les remarques de Jean de Perros, dans *La Vie Rennaise*, qui ne semblait pas vouloir comprendre les revendications des jeunes militants. « La doctrine nationaliste, que nous vulgarisons, n'est pas un fatras d'arguments sentimentaux, mais, dans la mesure de notre connaissance, une étude de réalités profondes, et d'un ensemble de faits et de phénomènes »⁶¹⁶, se défendait Mordrel, avouant malgré lui les carences doctrinales du groupe. Il poursuivait : « Lorsque nous aurons publié une version de cette doctrine, nous aurons le sujet de discussion "précis" qui nous manque actuellement. Cette publication, nous croyons pouvoir le dire, ne saurait plus tarder maintenant. Lorsqu'ils auront l'exposé de notre doctrine entre les mains, nos adversaires pourront se faire une idée plus exacte de nous ». En 1923, Dalimier attendait toujours des précisions. En 1925 Mordrel compile en vingt pages « quelques-unes des idées exposées de nombreuses fois »⁶¹⁷ dans *Breiz Atao* par Marchal et lui-même depuis 1922. Sans grande surprise, cette doctrine s'appuie sur

612 ADF, 104 J 147. Fonds Trémintin, dossier régionalisme, autonomie, mouvement breton, 1925-1932. Lettre de Xavier Cozanet à Pierre Trémintin, 12 juin 1925.

613 Non-signé, « Une association des étudiants bretons à Paris », *Ouest-Éclair*, 6 juillet 1925, p. 4.

614 O.M., « L'étrange race des Bretons de Paris », *Diaspad*, n°4, automne 1983, p. 17-18.

615 Non-signé, « Foyer de Douarnenez », *Breiz Atao*, n°7-8(79-80), 1er juillet et 1er août 1925, p. 593.

616 Breiz Atao, « Le point de vue breton », *La Vie Rennaise*, 13 septembre 1921, p. 5.

617 NON SIGNÉ, *Le nationalisme breton. Aperçu doctrinal*, Éditions de Breiz Atao, Rennes, 1925, p. 1.

l'histoire, la géographie, la mise en évidence d'un génie breton, la langue : le cahier des charges obligatoire de toute nation qui s'invente⁶¹⁸. La nation bretonne étant établie, Mordrel réclame l'autonomie, seule à même de permettre la résurrection de la Bretagne. En matière politique, la prudence est de mise : « La question d'un régime breton se posera donc, mais il n'appartient pas au nationalisme breton de le résoudre », précise la brochure. Le peuple breton choisira, mais la préférence de Mordrel va pour une solution fédéraliste, pourquoi pas des États-Unis d'Europe⁶¹⁹, dont l'hypothèse inspire à Marchal le dessin d'un drapeau noir et blanc sur le modèle du *Stars and stripes* ; ou le modèle suisse ; ou encore l'URSS dont « les soviets ont reconnu l'indépendance de tous les pays où le sentiment national le réclamait »⁶²⁰. Dans cette perspective, l'aperçu doctrinal s'achève logiquement sur une envolée digne des pages les plus représentatives de la révolution conservatrice. Pour Spengler, la renaissance de l'Allemagne, citadelle de la race blanche, est indispensable à l'Europe⁶²¹. Mordrel, qui ne l'a pas encore lu, affirme que « la conservation et le développement de la "note" bretonne est nécessaire à l'équilibre de l'esprit européen ». En 1927, une souscription est lancée pour rééditer ce qui est présenté comme le « bréviaire » du nationaliste breton. C'est donc que la brochure est vite épuisée. On ne sait toutefois combien d'exemplaires en sont diffusés. Il est donc difficile de mesurer son impact, contrairement à celui des papillons – petits billets colorés sur lesquels est imprimé un slogan – qui se posent au même moment sur les murs de Bretagne.

Ces slogans qui présentent le programme de l'UYV au public sont scrupuleusement relevés par le commissaire spécial de Brest, au début de l'année 1927, et transmis à son préfet : « Autrefois les Bretons étaient libres. Aujourd'hui ils sont les domestiques de la France » ; « Dans une Bretagne libre je suis francophile. Dans une Bretagne inféodée à la France, je suis antifrçais » ; « La question que peut se poser tout Breton : "Je ne suis pas Français ou je suis un être anormal" »⁶²². Les tracts également attirent l'attention des services de police. En octobre 1925, le commissaire spécial de Quimper adresse à la Préfecture la copie d'un tract que l'UYV poste aux gens à qui le service gratuit de *Breiz Atao* a été fait pour quelques numéros. Le journal cherche à obtenir des abonnements⁶²³. Ce prosélytisme interpelle assez pour que les réunions du groupe soient parfois

618 THIESSE A.-M., *La création des identités nationales : Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1999, p. 14 ; pour une illustration de la mise en pratique de ce « kit national », je me permets de ramener le lecteur à CARNEY S., « D'une guerre l'autre, les Moyen Âge du mouvement breton au début du XXe siècle », art. cit.

619 Réponse d'Olier Mordrel publiée dans « Breiz Atao et Bleun-Brug – Un nationaliste breton catholique peut-il soutenir Breiz Atao ? », *Mouez Itron Varia Sklerder*, n°50, 10 janvier 1926.

620 NON SIGNÉ, *Le nationalisme breton. Aperçu doctrinal*, op. cit., p. 18.

621 VERMEIL E., *Doctrinaires de la Révolution allemande*, op. cit., p. 124.

622 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Commissaire spécial de Brest au Préfet du Finistère, 9 avril 1927.

623 ADF, 1 M 231. Partis et menées autonomistes, 1911-1939. Le commissaire spécial de Quimper au Prefet du Finistère, 21 octobre 1925.

surveillées, surtout dans les Côtes-du-Nord où la tendance gauchiste du parti est assez active, avec un succès variable. Celle du 21 février 1925, organisée au cinéma Vally-Palace de Guingamp, lors de laquelle Bricler, Taldir, Marchal et Mordrel prennent la parole devant 170 personnes, fait l'objet d'un rapport. Après six années d'activité éditoriale quasi-souterraine, le groupe essaie enfin de paraître au grand jour : les intervenants, « après un exposé historique, ont déclaré avoir formé un groupement séparatiste, en vue de rendre la Bretagne indépendante de la France »⁶²⁴. Dans les Côtes-du-nord, une section trégoroise est fondée par Yann Sohier, que Mordrel était allé chercher à l'École Normale de Saint-Brieuc en 1921⁶²⁵. En août 1926, une carte d'invitation à une réunion de l'Union de la Jeunesse Bretonne, envoyée par Yann Sohier, président de la toute jeune section trégoroise, est interceptée⁶²⁶. Un agent s'y rend et constate que seules cinq personnes se sont déplacées pour assister à cette réunion attribuée finalement au « journal séparatiste "War Zao" »⁶²⁷. Ce sont enfin les pages de *Breiz Atao* qui sont épluchées. La rubrique « Les échos » de la livraison de novembre 1925 est signalée par le ministre de l'Intérieur au Président du Conseil⁶²⁸ : le ministre de l'Instruction Publique, Anatole de Monzie, y est égratigné après son passage à l'exposition des Arts-décoratifs de Paris. Peut-être cherche-t-on dans ces lignes l'identité de celui qui a osé siffler le membre du gouvernement ? À vrai dire les actions de l'UYV en France n'inquiètent personne. Ce n'est pas le cas de ses relations avec l'étranger. Ainsi, en février 1927, le consul de France à Ostende souligne, à l'intention de l'ambassadeur à Bruxelles, les liens manifestes entre les journaux *De West Vlaming* et *Breiz Atao*⁶²⁹. Une nouvelle enquête est menée en Bretagne ; le commissaire spécial de Brest dresse un rapide tableau de *Breiz Atao*⁶³⁰. Comptant tout au plus 30 abonnés dans la région brestoise, 1000 à 1200 exemplaires imprimés en 1927 pour 500 au départ, le journal est très peu lu dans une région où les groupements catholiques lui sont indifférents. Conservée dans les archives Feutren, une liste intitulée « BA 1919-1927 » compte 56 noms pour cette période, et 30 supplémentaires pour la période « 1927-1932 ». Il est fort probable qu'il s'agit des membres de

624 ADCA, 1 M 358. Autonomistes bretons. 1925-1939. Le sous-préfet de Guingamp au Préfet des Côtes-du-nord., 25 février 1925.

625 L'épisode fut houleux : Mordrel traita le directeur de l'école de « primaire », quand celui-ci mit à la porte ce « jeune homme malpoli, sans éducation ». « L'instituteur socialiste est l'un des plus grands ennemis de la Bretagne », conclut alors Sohier. Fonds Mordrel, OM8 C233, lettre de Yann Sohier à Olier Mordrel, 14 avril 1921.

626 Un courrier annonçant sa création est conservé dans les papiers Even au CRBC, FEV5 C1965, circulaire de la section trégoroise, 1925.

627 ADCA, 1 M 358. Autonomistes bretons. 1925-1939. Le sous-préfet de Guingamp au Préfet des Côtes-du-nord., 30 août 1926.

628 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Ministre de l'Intérieur à M. le Président du Conseil, 16 décembre 1925.

629 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Consul de France à Ostende à l'Ambassadeur de France à Bruxelles, 14 février 1927.

630 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le commissaire spécial de Brest au Préfet du Finistère, 9 avril 1927.

l'UYV, puis de ceux qui rejoignirent ensuite le PAB⁶³¹. L'Union de la Jeunesse Bretonne est squelettique, davantage encore que L'Action française qui avec 1500 à 2000 ligueurs en Bretagne en 1926-27 est évidemment d'un poids très faible⁶³². Aussi, « leur propagande reste nulle et sans effet », précise le commissaire. Mais, prophétique, ce dernier conclut son rapport en ces termes :

« Dans un autre ordre d'idées, si la propagande séparatiste de BREIZ ATAO est sans effet en Bretagne, de nombreuses personnes estiment que le contenu de cette brochure diffusée à l'Étranger, ne peut que jeter la confusion dans les esprits, en déformant la véritable situation de la Bretagne et en lui prêtant des sentiments séparatistes qu'elle ne doit certainement pas avoir à l'heure actuelle. »

Dans ces conditions on comprend mieux l'internationalisme affiché par des militants bretons confrontés à l'indifférence du public local. Et on n'est pas étonné des difficultés financières du journal. Dès 1921 il était sans ressources, et Marchal quittait l'aventure. Diverses souscriptions lui permettaient malgré tout de perdurer. Mais en 1926-27, ces difficultés paraissent insurmontables. « Je vous ai écrit il y a quelques semaines pour vous demander des nouvelles de notre projet de Société d'aide financière, ou plutôt de Caisse de Crédit, que vous avez en main depuis un certain temps déjà »⁶³³, écrit Bricler, aux abois, à Francis Éven, un ancien de l'URB, notaire à Tréguier, dont le porte-monnaie sera régulièrement mis à contribution. Au même moment, Mordrel glose sur la dette américaine, que la France refuse de payer :

« Elle argue que l'argent américain dépensé par elle l'a été pour gagner une guerre faite en commun. Que l'Amérique n'est pas plus en droit de lui réclamer les dollars qu'elle lui a prêtés, qu'elle est elle-même justifiée de lui faire supporter une partie des pensions qu'elle paie à ses veuves et à ses mutilés.

Elle ajoute que, serait-elle décidée à payer, elle ne pourrait pas le faire, avec un budget à peine équilibré et aux ressources inextensibles, - avec une monnaie dépréciée.

Elle oppose au rappel du créancier américain des raisons morales et une raison de force-majeure, avec une bonne foi, une sincérité grandiose qui arracheraient des larmes à un rocher »⁶³⁴.

La France pourrait ici être *l'UYV*, et les États-Unis, Éven. Mordrel pointe du doigt chez d'autres ce qu'il vit lui-même. Il exorcise ainsi ce qu'il supporte mal, ce trait est assez caractéristique des articles qu'il produit en temps de crise. Les années 30 n'en seront pas avarés.

À bout de finances, le journal est moribond⁶³⁵. Le bureau de *Breiz Atao*, qui fut toujours le

631 LIGC/NLW, Louis Feutren Collection – Box 6.

632 BOUGEARD C., *Les forces politiques en Bretagne : notables, élus et militants, 1914-1946*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 40 et 347.

633 CRBC, FEV9 C2455, lettre de Yan Bricler à Francis Éven, 2 mai 1926.

634 Olivier MORDREL, « La dette américaine », *Breiz Atao*, n°11-12(95-96), novembre-décembre 1926, p. 731.

635 C'est également le cas de Gwalarn, qui en 1928 ne compte pas assez d'abonnés pour subsister, voir *L'instruction du peuple breton par le breton et l'oeuvre de « Gwalarn »*, Brest, Impr. Commerciale et administrative, 1928, p. 26.

logement d'un des membres de la direction, mais que l'on appelle complaisamment le « central », se rapproche alors de Léon Millardet, à Guingamp, on empile la documentation du journal dans un coin de la chambre que Mordrel, un moment vendeur d'aspirateurs à domicile⁶³⁶, occupe à l'hôtel du commerce. Rongé par l'eczéma, Debauvais se laisse pousser la barbe, se cache et ne peut assurer sa mission de collecteur de fonds⁶³⁷. « Pour me résumer, avoue Mordrel à Maurice Duhamel au sujet des revendications bretonnes, je crois que l'idée n'est nulle part dans l'air »⁶³⁸. 1927 sonne le glas des années héroïques et de l'Union de la Jeunesse Bretonne. Mordrel tourne et vire dans sa chambre. Un sursaut d'orgueil l'incite à continuer.

636 O.M., « Souvenirs (fin) », *Breiz Atao*, n°317, 11 décembre 1938, p. 3.

637 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 53.

638 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 19 mars 1927.

Enfances de Basse-Bretagne

L'historiographie du mouvement breton oppose volontiers Raymond Delaporte le modéré, à Célestin Lainé l'extrémiste. Cette dichotomie, savamment entretenue après la Seconde Guerre mondiale pour mieux disculper le PNB en chargeant sa dissidence, est effective à partir de la fin de 1943 lorsque Lainé décide de mettre sur pied un second PNB héritier selon lui de *Breiz Atao*, ennemi du PNB delaportien de *l'Heure Bretonne*. Durant les trois années précédentes, et malgré le paganisme affiché par Lainé ou les théories racistes qu'il avait développées dans *Stur*, les deux hommes avaient su s'entendre. À vrai dire, la place vacante que laissaient Debauvais, rongé par la maladie, et Mordrel, privé désormais de son soutien allemand, leur permettait d'accéder à des responsabilités inédites pour des militants de la seconde génération. En 1927, tous deux se retrouvèrent au congrès de Rosporden, bien qu'il semble qu'ils ne s'y soient pas rencontrés. S'ils ont suivi des routes différentes pour se retrouver à cet endroit, et adhérer au tout jeune PAB, plusieurs affinités pouvaient les rapprocher.

Les enfants du paradis

En 1985, Raymond Delaporte entame la rédaction de ses mémoires en breton. Son premier chapitre est une longue justification généalogique qui répond, plus de quarante ans après, à une attaque menée pendant la Seconde Guerre mondiale à son encontre par un pamphlétaire qui, dissimulé sous un pseudonyme, laissait entendre que les grands-parents Delaporte étaient originaires du Midi de la France. Le chef du PNB serait donc un « moco »¹. C'est en fait à la fin du 16^e siècle qu'un écuyer de Haute-Garonne, Sébastien de Laporte, vint s'établir en Bretagne. La Révolution réunit la particule au nom, mais le caractère de petite noblesse locale perdura, de l'installation de la famille à Châteauneuf-du-Faou au 18^e siècle, jusqu'au début du 20^e. C'est ainsi

¹ CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*. Voir également ADF, 204 J 184, Fonds Francis Gourvil, *Bretagne province française*, n°8, « Le "chef" Raymond Delaporte et ses frères sont-ils d'authentiques bretons ? ».

que la grand-mère de Raymond, riche propriétaire terrienne, finance les travaux d'église et force la main de ses locataires lors des élections. Entre temps, tous les membres de la famille étaient nés à Châteauneuf-du-Faou, où ils occupaient par ailleurs une place non négligeable au cimetière. Raymond y est également né, le 13 septembre 1907. On lui donne le prénom de son père. Ce dernier, docteur en Droit et en Lettres, membre de sociétés savantes, avoué près le Tribunal civil de Châteaulin, avait épousé l'année précédente Caroline Dubuisson. Elle est la fille de Louis Dubuisson, médecin, adjoint au maire de Châteauneuf-du-Faou de 1888 à 1909, mais surtout député du Finistère, élu de la tendance gauche radicale, de 1898 à 1914, ce qui lui valut de recevoir le président de la République Émile Loubet en 1905 pour l'arrivée du train dans la commune. Autant dire qu'ils forment un couple de notables des mieux en place, d'autant que la famille Delaporte possède un peu partout maisons et fermes dont elle tire des bénéfices non négligeables. Raymond passe dans le bourg de Châteauneuf pour un « puits de science »² ; Caroline se fait une carte de visite faire au nom de « Madame Raymond Delaporte », au bas de laquelle on lit « 2° et 4° mardis », vraisemblablement les jours où elle tient salon. Elle joue au tennis, son fils Raymond pratiquera également ce sport qui, combiné à l'obtention du baccalauréat, le classe dans la bourgeoisie dominante locale³. En 1909, le couple donne un frère à Raymond : il s'appelle Hervé. Le 16 avril 1912, Caroline donne naissance à un troisième enfant : Yves. Elle meurt dix jours plus tard de fièvres puerpérales. C'est un choc terrible pour son mari et ses fils.

À vrai dire, Delaporte n'accorde que quelques lignes à sa mère dans des mémoires qu'il veut entièrement consacrées à une histoire du mouvement breton, confondue avec la sienne. Aussi cantonne-t-il la douleur chez son père. Le décès de sa mère faisant trois jeunes orphelins fut « *un taol spontus hag ur ranngalon evit ma zad...* »⁴. De fait, l'avoué de Châteaulin conservera religieusement toute sa vie les reliques de son amour perdu, le missel et les gants blancs de sa jeune femme, ainsi que son bouquet de noce⁵. Rédigeant après le décès de sa femme une note d'état-civil le concernant, il se déclare « vivant encore malheureusement »⁶. Il ne s'est jamais remarié. Au moment du décès, Raymond Delaporte n'avait que quatre ans et demi. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait que peu de souvenirs de sa mère. Il évoque une femme belle, douce, tendre – le canon maternel fantasmé⁷. Ce dont il est sûr c'est qu'elle parlait français, car c'est sa langue maternelle.

2 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

3 ABBAD F., *La France des années 20*, Paris, A. Colin, 1993, p. 27.

4 Un terrible coup et un déchirement pour mon père... CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

5 Entretien avec Anna Delaporte (fille de Raymond Delaporte), 16 juillet 2010, Châteauneuf-du-Faou. C'est elle qui les a découverts dans un tiroir d'armoire de la maison familiale, dans les années 60.

6 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, note d'état-civil de Raymond Delaporte.

7 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

Vraisemblablement était-elle déjà soumise à la mode des gens instruits des petites villes. Il n'en dit pas plus, mais les lettres qu'il écrit enfant parlent pour lui.

Entre 1910 et 1912, l'assurance d'être sage est une constante du courrier qu'on l'aide à adresser pendant les vacances à sa mère. En avril 1912, alors que sa mère va accoucher, il est envoyé chez sa grand-mère à Châteauneuf. Que lui a-t-on expliqué ? Raymond la croit malade. Le 1^{er} avril, insistant sur le fait qu'il a été sage, il lui dit avoir été à la messe faire bénir un rameau de buis et de laurier dont il envoie une feuille pour qu'elle guérisse vite⁸. Dix jours plus tard, il lui écrit « je suis bien sage, pour te faire plaisir »⁹, et espère encore sa guérison. En vain. Quelle culpabilité aura-t-il conçu alors ? Quel sentiment d'abandon l'aura saisi ? Peu de temps après on le retrouve caché, en pleurs, dans une armoire, persuadé que personne ne l'aime¹⁰. Dans le même temps, son écriture se dégrade considérablement et, au mois d'août, c'est son père qui écrit à sa place la carte que Raymond veut envoyer à sa grand-mère¹¹. C'est enfin cette même année 1912 qu'on l'envoie à Brest consulter pour une déviation antéro-postérieure, ou cyphose, qui le voûte considérablement. À Noël il adresse une ultime lettre « à petite maman chez le bon Jésus ». Le court texte, qui est certes le fait d'un tout jeune catholique, est cependant éclairant quant à la déréalisation de la mort de sa mère et à l'impossibilité d'un tel deuil :

« Je t'aime bien petite maman, je ne t'oublie pas. Dis au petit Jésus de m'envoyer un grand train pour Noël
Je t'embrasse bien fort petite maman chérie
Raymond »¹²

S'il ne lui écrit plus par la suite, quatre ans plus tard il continuera de l'évoquer dans sa correspondance à son père, pour le plus grand plaisir de ce dernier alors mobilisé au front¹³. Le petit garçon restera toute sa vie dans l'incertitude, l'attente. Celle de la mort, qui frappe n'importe quand : il songe sans cesse à la sienne. Enfant, Raymond est certes de santé fragile, mais, étudiant à Angers puis Rennes, il aura tendance à l'hypocondrie, vivant régulièrement ce qu'il croit être son dernier jour. La propension aux plaintes psychosomatiques semble être fréquente chez les jeunes enfants endeuillés¹⁴. Cette angoisse face à l'avenir, exacerbée par son exil angevin, explique en partie sa réticence à intégrer la vie active. Cette attitude est symptomatique des animateurs des revues non-conformistes de l'entre-deux-guerres, pour la plupart étudiants attardés ou plutôt en attente d'une

8 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 1^{er} avril 1912.

9 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 11 avril 1912.

10 La tante Emma, qui a élevé les trois frères, s'est appliquée à faire comprendre à Yves qu'il était responsable de la mort de sa mère. Entretien avec Anna Delaporte, 16 juillet 2010, Châteauneuf-du-Faou.

11 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 11 août 1912.

12 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, Noël 1912.

13 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 20 juillet 1916.

14 ROMANO H., « Annoncer à un tout petit la mort d'un de ses parents », dans BEN SOUSSAN P., *L'enfant confronté à la mort d'un parent*, Toulouse, Érès, 2013, p. 61.

situation¹⁵. Dès les années 20, Mordrel peine à boucler ses études d'architecte, et ce n'est pas seulement la crise économique qui touche la France après 1932 qui explique cette caractéristique¹⁶. En 1938, âgé de 31 ans, Delaporte s'inquiète encore quant à son avenir, après avoir rechigné à boucler sa thèse de Droit. En fait, ces jeunes ne voulaient pas rejoindre la société de leurs contemporains. Bien plus, Raymond Delaporte peinera à intégrer toute société autre que le monde rural de Châteauneuf.

Né à Châteauneuf-du-Faou, il a vécu ses premières années à Châteaulin, quai de Nantes, où son père travaillait. Mais chaque période de vacances est l'occasion d'aller chez sa grand-mère, qui vit au lieu-dit « Les Fontaines », et qu'il aime particulièrement. Après la mort de sa mère, ses séjours à Châteauneuf se multiplient, d'autant qu'en juillet 1912, son grand-père Louis Dubuisson, qui y réside, est nommé subrogé-tuteur des enfants par un conseil de famille réuni par Raymond père. Mais Louis meurt en 1914 et les enfants n'auront eu que peu de contacts avec le député progressiste. C'est sa fille Emma Dubuisson, la soeur de Caroline, qui est chargée de les élever, chez elle, à Châteauneuf, où les trois frères sont installés lorsque sonne le tocsin en août 1914. « *Bevañ a raed, da vat, en ur mor a vrezhoneg* »¹⁷, se souvient-il. Effectivement, c'est du breton qu'il entend dans les commerces, à la messe, au catéchisme, aux foires où il est intrigué d'entendre, devant la maison, un marchand chinois établi à Carhaix vanter ses produits au cri de « *Ha marc'hat-mat ! Ha marc'hat-mat ! Ha n'e ket ke(r) ha ne ket ke(r) !* »¹⁸. Une autre figure exotique, une vieille dame auréolée d'un parapluie rouge, vendait ses chansons sur feuille volante, qu'elle entonnait en breton. « *Evidon-me en em gaven diaes pa vezen gant tud o komz brezhoneg peogwir ne oan ket evit kompren kement a lavarent etreze. A-wechoù zoken e veze komzet brezhoneg evit mirout ouzomp da gompren ar pezh a veze lavaret* »¹⁹, se souvient Delaporte. Chez la tante Emma on ne parle que le français. Et cette situation ne laisse pas de l'étonner : il reste surpris de voir comment sa tante se refuse absolument à ne pas parler breton et entend ainsi cultiver sa différence avec les autres. Elle soutient que les bretonnants ne sont pas instruits. Emma est réputée être femme intelligente. La mémoire familiale retient qu'elle lisait beaucoup, de tout, mais elle avait dû abandonner ses études adolescente et souffrait de sa condition de femme de bonne famille vouée à la broderie et à l'éducation des enfants. On dit qu'elle refusa une demande en mariage pour se consacrer à ses neveux. Malgré cela, elle n'est

15 OLIVERA P., « "L'esprit des années 30" à l'épreuve de la sociabilité », *Hypothèses*, 1997, n° 1, p. 168.

16 La plupart des élèves de l'ENSBA ne soutenaient pas leur diplôme qui, alors, n'était pas requis pour exercer. Cependant, Marchal, lui, l'a obtenu.

17 « On vivait, réellement, dans une mer de breton ». CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

18 « Et bon marché ! Et bon marché ! Et c'est pas cher ! Et c'est pas cher ! » CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*. Les parenthèses servent vraisemblablement à signifier l'accent chinois.

19 « Quant à moi je me trouvais mal à l'aise lorsque je me trouvais avec des gens qui parlaient breton car je ne pouvais rien comprendre de ce qu'ils se disaient. Parfois même on parlait breton pour nous empêcher de comprendre ce qui était dit ». CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

ni maternelle, ni tendre avec eux²⁰. La carence affective qui en résulte, doublée de la barrière de la langue, accroît l'isolement du petit Raymond, qui ne trouve refuge qu'en la compagnie de son frère Hervé, ses autres tantes et sa grand-mère. Un monde de femmes, dans lequel la grand-mère des Fontaines joue un rôle important.

Trois catégories de souvenirs lui sont associées. Les Fontaines, c'est d'abord la vie à la campagne. Avec sa grand-mère et la tante Anna, le petit garçon fait de la confiture, quelques menus travaux agricoles – on y élève des veaux, on cultive de l'orge, du blé noir, on fait du cidre –, grimpe sur le dos d'un cheval de trait, joue dans le verger, se régale des histoires qu'on lui raconte. « Je m'amuse à Châteauneuf j'aime beaucoup à aller aux fontaines voir grand'mère et tante Anna j'ai beaucoup de plaisir avec elle », assure-t-il à ses parents²¹. Il gardera longtemps le goût de cette vie rustique qu'égayent le personnel qui travaille aux Fontaines, auquel Raymond est également très attaché, mais aussi – images paysannes d'une société en passe de disparaître – toutes ces personnes bien habillées qui défilent, jouent et chantent aux processions et aux pardons.

Constaté à quel point le souvenir des Fontaines est associé à la nourriture ne tient pas seulement de l'anecdote. Dans un courrier qu'il adresse à sa grand-mère en septembre 1926, avant même qu'il soit étudiant à Angers, Raymond évoque avec délice le canard et la purée d'oignon qu'il a dégustés pendant les vacances aux Fontaines²². Tout juste angevin, il fantasme sur le menu des grandes occasions chez sa grand-mère :

« Potage gras aux Perles, andouille ruisselante de graisse à la purée de pommes de terre puis deux ou trois poulets nageant dans la sauce avec profusion de salade et de pommes de terres frites.

Enfin un gigot de belle taille piqué d'ail termine les plats de résistance de ce modeste repas !
Puis des oeufs renversés.

Pommes – café – liqueurs etc... etc...

(L'eau m'en vient à la bouche) [...]

Parlez-moi des dîners de famille aux Fontaines ! »²³

Au delà de l'énumération rabelaisienne, qui ferait pâlir d'envie les fermiers de la grand-mère, c'est bel et bien l'amour d'une production terrienne généreuse et autarcique qu'il faut envisager ici. Cet attachement au local est tel qu'une fois obtenu son baccalauréat, Raymond pensera trouver une solution pour rester à Châteauneuf, terre nourricière. C'est ce qu'il explique à sa grand-mère :

20 Entretien avec Anna Delaporte, 16 juillet 2010, Châteauneuf-du-Faou.

21 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 1^{er} avril 1912.

22 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 13 septembre 1926.

23 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 26 novembre 1926. C'est l'auteur qui souligne.

« Ce soir ou demain j'irai voir tonton Louis pour lui demander s'il croit que je puis réussir dans l'agriculture. Mais sois tranquille, de toute façon je ferai mon droit à Angers et, peut-être mes lettres, quoique j'en sois moins sûr. Mais en faisant l'agriculture et le droit j'ai deux cordes à mon arc et si je ne réussis pas dans l'un je puis essayer dans l'autre. Mais je désire avant tout rester à Châteauneuf : c'est pourquoi j'essayerai d'abord l'agriculture. »²⁴

Le projet échoue, mais il sera toujours pressé d'y retourner : « Angers est assez agréable comme ville, mais j'aime mieux Châteauneuf et je suis pressé d'y aller te souhaiter la bonne année », écrit-il à sa grand-mère²⁵. Cet attachement local n'échappera pas à Henri Waquet, archiviste en chef du Finistère, opposant notoire aux nationalistes bretons et proche de la famille, à qui on demandera en 1940 un rapport sur le nouveau chef du PNB. « C'est un esprit naïf et de vues bornées qui, n'étant presque jamais sorti de sa province, manque d'expérience »²⁶, écrit-il au Préfet. Le portrait est sévère mais permet de mesurer la force de l'exil intérieur dans lequel Raymond Delaporte se réfugie durant ses premières années. « Quelle joie pourtant que de vivre aux Fontaines, à travailler avec Jean, ou à jouer aux cartes avec toi en nous chauffant dans la grande cheminée de la cuisine », écrit-il à sa grand-mère, à qui il précise : « J'ai des photographies des Fontaines et je les regarde souvent en pensant au bon temps qu'on y passe et à la bonne grand-mère qui nous y reçoit si affectueusement »²⁷. Châteauneuf, ce qu'on y vit et ce qu'on y parle, sont hors du temps et de la société à laquelle sont voués les jeunes gens de sa génération et de sa condition. Chacun aura compris que la maison de la grand-mère – Les Fontaines – préservée d'une histoire douloureuse, restera à jamais le lieu d'une enfance éternelle, et Châteauneuf-du-Faou un paradis perdu. Bien plus disert sur son enfance, Célestin Lainé lui aussi a cherché le paradis perdu, lorsque la douleur l'accable.

Il allait sur ses 18 ans lorsque sa mère mourut. Il ne s'est jamais remis de la disparition de cette femme à qui il croyait tout devoir. « *Dre eurvad em eus kejet gant an desavadur a zeree ouzhin. Va mamm eo em eus da drugarekaat* »²⁸, sont les mots qui ouvrent une des nombreuses autobiographies partielles qu'il a entamées dès les années 40, et dont la plupart des pages est consacrée à sa mère. Eugénie Perrine Kerjean est née le 28 mai 1882 à Ploudalmézeau, dans le Finistère, d'une mère au foyer et d'un père marin au commerce. C'est à Brest, dans le nouveau quartier du port de commerce, qu'elle grandit. Elle fréquente alors l'école de la Providence, avant d'être envoyée chez les soeurs du

24 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 2 novembre 1926. C'est l'auteur qui souligne.

25 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 6 décembre 1926.

26 AD Finistère, 200 W 53, l'Archiviste en chef du département à Monsieur le Préfet du Finistère, 26 décembre 1940.

27 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 4 janvier 1928.

28 « Par bonheur il m'a échu une éducation qui me convenait. C'est ma mère que je dois remercier ». LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en breton.

Calvaire, à Landerneau, où elle reçoit « *eun doare desevel striz meurbet, relijiel hag hanter-soudardel, hag he devoe warnezi ul levezon bras – ha drezi warnoun* »²⁹. Cette éducation religieuse contraste avec les convictions de son père, le capitaine François Kerjean, véritable légende familiale, qui tranchait d'avec ses contemporains. « En tout cas, tous les Kerjean étaient réputés très violents, querelleurs, alcooliques, impossibles... et généralement fort pieux, assure Lainé. Mon grand-père était le bastion de l'anticléricalisme à Ploudalmézeau »³⁰. Vers ses 12 ans, François avait décidé de lui-même d'aller à pied apprendre le français à l'école, et avait regretté toute sa vie de ne pas bien le connaître. Le breton est la « forteresse des gens d'Église »³¹, répétera-t-il souvent au petit Célestin. Le bulletin paroissial en avait fait une célébrité locale, surnommée « *Al louarn koz* », le vieux renard : n'avait-il pas fait rouvrir l'école publique, menacée de fermeture faute d'élèves ? Sa fille le vécut à vrai dire assez mal : « Quand j'étais jeune fille, c'était abominable d'être un républicain comme ton grand-père. C'était être un Rouge, un Massacreur de Septembre, un Excommunié et Damné éternel »³². Malgré cela, c'est à Ploudalmézeau, où ses périodes de vacances lui permettent d'apprendre un peu de breton, qu'Eugénie s'installe pour ses 20 ans.

Comme il sied à son âge et à sa condition – marins, artisans, ou commerçants, les Kerjean, Cannic, Le Borgne, Blin et Bideau sont des petits notables de bourg – sa famille lui cherche un capitaine à marier. On ne va pas chercher loin. Il s'appelle Célestin, il a 35 ans, dix de plus qu'elle, et il vient de succéder à François Kerjean au commandement du « Celte », navire de l'Armement Chevillotte de Brest. À vrai dire, ce n'est pas tout à fait ce qu'elle aurait souhaité. Peu de temps avant que les tractations matrimoniales n'aboutissent, elle avait eu une amourette avec un cousin très instruit, mais dont la garçonnière brestoise défrayait la chronique familiale. La mère d'Eugénie opposa son veto à l'idylle. Admis à l'école Polytechnique, le jeune homme avait ensuite quitté le pays et s'était fixé à Paris. Nostalgique, Eugénie lui imaginera plus tard une existence d'« *aotrou bras* »³³, de grand monsieur. Autant partir, donc.

Les noces sont fêtées en 1907 et le couple part s'installer à Nantes, où est basé le « Celte ». Célestin François Lainé, fils de Célestin Toussaint Laisné, marin, lui-même fils de Célestin Laisné, charpentier, vient de Saint-Lunaire, en Ille-et-Vilaine. De lui, son fils n'a voulu laisser que peu de traces, tout au plus n'est-il qu'un élément du décor de ses récits d'enfance. Il se singularise surtout par son absence, à la fois dans les archives, mais aussi dans la vie de son fils lui-même, à tel point

29 « Une éducation extrêmement stricte, religieuse et quasi-militaire, qui a eu sur elle une grande influence – et sur moi à travers elle ». *Id.*

30 CRBC, fonds Lainé, CL1 M12 – fragments autobiographiques, 1953.

31 *Id.*

32 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, chemise rose, note du 5 février 1974. On retrouve un récit similaire dans CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-1970, p. 64.

33 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en breton.

qu'il est malaisé d'en tenter une lecture « en creux » pour en dégager quelque chose. En revanche, s'il est une phrase récurrente dans les milliers de feuillets qu'a noircis Célestin Lainé d'une écriture parfois microscopique et tourmentée, c'est celle-ci : « Chacun cherche ce qui lui manque »³⁴. Ce qui lui aura manqué, avant même le décès de sa mère, c'est un père.

En 1968, dans la caravane où il vit alors en Irlande, il note un rêve qui met en scène le *Kommandeur* Pulmer, chef du SD de Rennes, et Salleras, avec qui Lainé a travaillé à Loos en 1934. De son propre aveu, il voyait en ce dernier un véritable père de substitution³⁵. D'autre part, Lainé avait des lettres et ne pouvait pas ne pas voir dans « le Commandeur » le père qui en 1927 – après le décès d'Eugénie et sa décision de ne pas intégrer l'École Navale - décidait de solder tout compte de leur relation³⁶. De fait, les archives Lainé ne disent rien de ce que fit ensuite son père dont on sait seulement qu'il se remaria. Il y a fort à parier qu'ils n'entretenaient plus aucun rapport. Quarante ans plus tard, alors âgé de 60 ans, méditant son songe, Lainé concluait : « Ce que ce rêve m'apprend, je pense, c'est combien je manque d'un "père", a paternal figure, sans lequel je suis très isolé dans la vie »³⁷. Son grand-père sera son premier père de substitution, plus tard ce sera l'abbé Perrot, encore lui.

Célestin Lainé est né le 25 octobre 1908, quai de la Fosse, à Nantes. Son père navigue beaucoup, vers l'Espagne ou l'Algérie. Aussi, sa mère s'ennuie dans cette ville qui lui est étrangère et parvient à négocier son retour à Brest. Vers le quatrième mois de Célestin, de nouveau enceinte, elle profite d'un voyage du « Celte » vers le Finistère pour se rapprocher de ses parents. Une tempête empêche cependant le bateau d'arriver à bon port, Eugénie et Célestin finissent leur périple en train, depuis Lorient.

Célestin n'a pas encore un an qu'un frère lui est donné, il s'appelle Francis. Les bambins sont aussi proches que concurrents : « Maman se plaignait d'avoir à porter deux bébés ensemble, Francis et moi. J'ai souvent entendu dire qu'on pensait que je ne marcherais jamais seul »³⁸, se rappellera-t-il dans les années 60. La présence du petit frère le responsabilise vite : Célestin doit le surveiller et ne

34 CRBC, fonds Lainé, CL2 M31, Notes souvenirs et réflexions, Printemps été 1941 ; mais aussi CL1 M5, Journal d'Allemagne, 1945-47 ; CL1 M10, Fragments autobiographiques, 1951 ; mais aussi « Nous avons déjà (vu) le point de vue selon lequel une personnalité est aussi constituée par ses "manques", ses "vides", son "néгатif", son "néant". Les "manques" ressentis engendrent les besoins, et ceux-ci s'expriment sous forme de tendances, souhaits, désirs, volontés, actions », dans CL2 M61 - Notes, souvenirs, réflexions –10 nov 1950 ; et encore « "La personnalité est constituée par ses manques"... ou pour citer un autre "L'homme est construit avec du néant". Tes manques, c'est Toi-même. », dans CL1 M12, Fragments autobiographiques, 1953.

35 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, lettre de Célestin Lainé à M. Salleras, février 1951. Lainé évoque également son « père adoptif », LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 2, Notes biographiques sur Neven Henaff.

36 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946. Sauf exception mentionnée, les informations relatives à l'enfance de Célestin Lainé viennent de ce document, et de LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en breton.

37 CRBC, fonds Lainé, CL1 M16, Fragments autobiographiques, avril-décembre 1963.

38 *Id.*

pas le quitter sur le trajet de l'école. Les quelques mois qui les séparent sont suffisants pour les diriger vers des classes différentes, et Célestin tâche de cultiver leurs particularités. Quand Francis choisit d'être externe surveillé, Célestin préfère être demi-pensionnaire³⁹. Même lorsqu'ils nourrissent des projets similaires, comme intégrer l'École Navale, Célestin refuse finalement d'y aller, tandis que Francis entame une brillante carrière dans la marine nationale. Il n'est pas improbable que Célestin ait été jaloux de la réussite de son frère, tout en lui restant aussi bienveillant que Francis semble l'être pour lui. En 1953, condamné à mort par contumace et exilé en Irlande, il dédie à son frère Francis, alors capitaine de frégate bardé de médailles, un texte dans lequel il appelle Notre-Dame-de-Recouvrance à son secours⁴⁰. Plus tard, c'est Francis, devenu Amiral, et Albert, le petit dernier, qui assureront les frais de fin de vie de Célestin⁴¹, qui, comme Raymond Delaporte, est l'aîné d'une fratrie de trois garçons. Albert, né en 1912, a d'autres relations avec son frère aîné, sur lesquelles il est inutile de s'étendre pour l'instant.

Installée dans Brest *intra muros*, rue Voltaire, la famille évolue dans le milieu petit bourgeois qui fréquente l'école Jean Macé, se promène sur le Cours Dajot, va à l'église Saint-Louis et lit la *Dépêche de Brest*. À vrai dire, les finances familiales ne sont pas des ambitions et madame Lainé, fille de la campagne jouant les bourgeoises, cherche surtout à paraître. Elle s'offre les services d'une bonne qui vient faire le ménage, mais elle coupe elle-même les cheveux de ses enfants et leur confectionne des vêtements dans les effets usés de leur père. Célestin est d'ailleurs boursier. Pur produit des écoles de la III^e République, il est un élève brillant et discipliné, qui obtient le prix d'excellence en classe de 8^e, 4^e, 3^e et 2^e. Il est sensible aux médailles que l'on distribue : « palmes académiques, une feuille verte pour le premier, bleue pour le second », se souvient-il⁴². Les consignes parentales sont claires : « Tu dois être le premier en tout, et toujours ! »⁴³. Au lycée il restera un élève appliqué, voire maniaque. « Vous avez une patience de moine ! », constate son professeur de dessin alors que Lainé peint une branche de giroflée, avec chaque étamine sur chaque fleur⁴⁴.

Mais l'école lui est une épreuve difficile. En voyage à Tokyo, en décembre 1963, il se rappelle :

« Ma frayeur à l'école de Mademoiselle Ganzin, rue Jean-Macé à Brest – nous habitons rue Voltaire – ma première fois seul à l'école – A-t-il été sage ? – Comme une image – Je regardais dans la cour, immense, où couraient de grands garçons, à travers les fentes de la porte, pendant la première récréation, et j'étais terrorisé. (3 ans) »⁴⁵

39 CRBC, fonds Lainé, CL1 M20, fragments autobiographiques, 1971.

40 CRBC, fonds Lainé, CL8 M503, « Le mystère de Recouvrance », mi-septembre 1953.

41 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 2, Lettre d'Albert Lainé à Louis Feutren, 15 février 1983.

42 CRBC, fonds Lainé, CL1 M16, Fragments autobiographiques, avril-décembre 1963.

43 *Id.*

44 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

45 CRBC, fonds Lainé, CL1 M16, Fragments autobiographiques, avril-décembre 1963.

Hélas l'expérience douloureuse de la confrontation avec les « grands » ne s'est pas limitée à cette première journée. À la récréation, les rondes d'enfants dans lesquelles celui qui est au milieu doit obéir à l'injonction-refrain « Embrassez qui vous plaira pour soulager vos peines » le terrorisent. Soixante ans plus tard, il se rappellera encore du nom d'Ursule Keraudren, la seule fille qu'il connaissait, et qu'il fut capable alors d'embrasser⁴⁶. Il se rappellera également de Le Huédé, une brute qu'il redoutait à juste titre, car Célestin se fait battre par d'autres écoliers, et se fera encore malmené au lycée⁴⁷. Aussi, devenu adolescent, les « Géants redoutés et admirés de loin en Mathélem et en Flotte »⁴⁸ continueront de l'intimider, et lui donneront envie d'être plus vieux, plus vite.

Aussi, il n'est pas étonnant que Lainé se rappelle de son tout premier cours d'espagnol. Il a alors 15 ans quand il entend : « *La madurez es el mejor periodo de la vida humana* »⁴⁹. En fait, de son propre aveu, Célestin a toujours été timide, s'est souvent sous-estimé, a sur-estimé les autres, pour finir par les mépriser⁵⁰. D'ailleurs, il a vite appris à garder pour lui-même ses idées, qui font rire son entourage. Une discussion familiale hante les archives de Lainé ; on lui demande un jour ce qu'il veut faire comme métier :

« Je sentais une grande gêne à engager si légèrement le destin, mais puisqu'on m'en pressait, je ne pouvais refuser. Alors l'image s'éveilla en moi. Quand j'étais bien au chaud dans mon lit à Ploudalmézeau, j'entendais dans la nuit les sabots claquant sur les pavés et se dirigeant vers le clocher de granit majestueux et simple, de la hauteur duquel tombait bientôt l'Angelus matinal qui réveillait le peuple depuis les bois de Penn an Dreff et les marais de Treouelan dans la Montagne jusqu'aux sables de Tréompan et aux rochers des îles Karn et Kros dans l'Armorique. Et je pressentis alors la magnificence du rôle de cet homme unique : "Moi je voudrais être bedeau, celui qui sonne les cloches". La cascade de rires qui accueillit la réponse de mon cœur me ramena brutalement à la réalité de l'ambiance. "Bedeau ! A-t-jamais entendu pareille chose ! Il veut être ah ! ah ! ah ! bedeau !" Consterné par l'effet produit, supposant qu'il devait y avoir quelque incongruité dans ma réponse, j'en cherchai rapidement une autre. Je vis le phare de Porsall dont la tour blanche se distingue au loin, très loin parmi la procession des grands rochers – le phare dont les éclats, chétifs souvenirs du soleil disparu en mer, s'aperçoivent la nuit du haut de notre maison. Toujours prêt aux concessions qui n'atteignent pas le principe, je rectifiai ma réponse : "Alors je veux être celui qui allume le feu dans le phare". Les rires s'apaisèrent peu à peu »⁵¹.

46 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

47 CRBC, fonds Lainé, CL1 M20, fragments autobiographiques, 1971.

48 LIGC/NLW. Louis Feutren collection Box 4, feuillets autobiographiques en français.

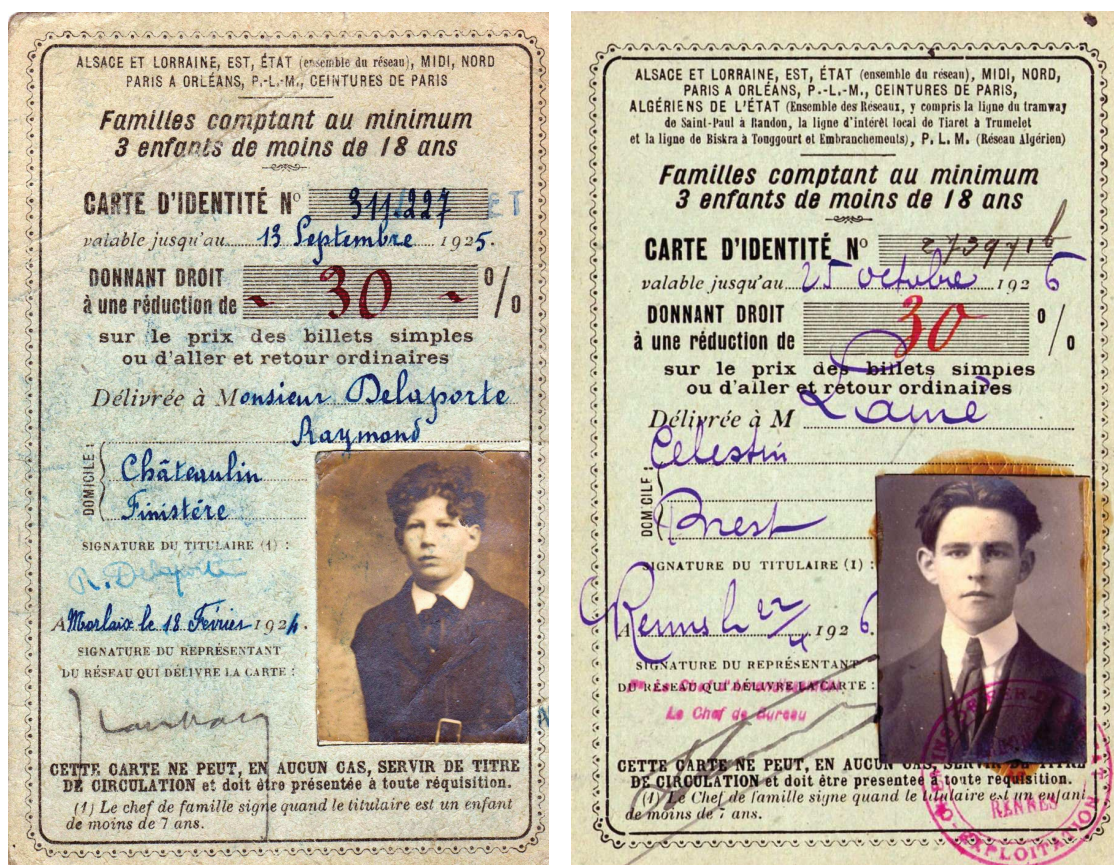
49 « La maturité est la meilleure période de la vie ». CRBC, fonds Lainé, CL1 M11, fragments autobiographiques, mai-décembre 1952.

50 *Id.*

51 CRBC, fonds Lainé, CL1 M5, Journal d'Allemagne, 1945-47. Voir aussi CL1 M16, Fragments autobiographiques,

Célestin veut être celui qui signale, qui domine, seul, le temps et l'espace, peut-être parce qu'il n'est alors qu'objet de sarcasmes et de violences physiques occasionnelles. Il se renferme sur lui-même et angoisse. Sa solitude en fait un enfant particulier. Vers ses huit-dix ans, colorier des feuilles blanches en bleu clair le met dans un état quasi-extatique. La dissymétrie qu'il observe sur ses ongles de doigts, sauf les annulaires, lui pose un problème qu'il aura tenté de corriger toute sa vie⁵². De même que toute sa vie il aura déploré sa grande facilité à pleurer, ce qui lui faisait honte et le vexait d'autant plus⁵³.

Célestin a un physique particulier. Ses camarades lui trouvent un regard doux, mais il est très mince, et très grand, et il a une grosse tête. Adolescent il passe son corps à travers les barreaux de la grille entourant la statue de Saint-Pelletier, au bas du Cours Dajot, mais au dessus des oreilles qu'il a grandes et décollées, son crâne coince⁵⁴. Malingre et fragile, Célestin est de santé précaire. Il ne peut faire une minute de balançoire sans vomir ou tomber en syncope⁵⁵. Il a une très mauvais circulation sanguine et cumule les engelures au bord des oreilles⁵⁶.



Cartes d'identité de R. Delaporte et C. Lainé. CRBC, fonds Delaporte, carton 1 et archives privées.

avril-décembre 1963 et CL1 M19, journal 1961-70.

52 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

53 *Id.*

54 *Id.*

55 CRBC, fonds Lainé, CL2 M168, Notes, souvenirs, réflexions, non-daté.

56 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

C'est à l'époque où son père part à la guerre qu'il se retrouve en proie aux ascarides, qui le rongent dès 6-7 ans jusqu'à sa quinzième année. Cela lui prend chaque après-midi à tel point qu'il a peur de ne pouvoir sortir de chez lui que le matin, et doit s'allonger pour soulager sa douleur. Dans le même temps, ses dents sont tellement mauvaises qu'elles lui provoquent un abcès sous la langue. On lui en arrache quelques-unes. Curieusement, cet épisode survient au moment où il parvient à régler un grave problème moral. Cela fait plusieurs années que des scrupules d'ordre religieux, fruits d'une confession incomplète, taraudent sa conscience. Alors âgé de 9 ans, Célestin avait menti par omission à son recteur. Tourmenté par ce péché intolérable, il n'ose communier, sauf une fois en présence de sa mère : refuser l'hostie, c'eût été avouer une faute jusque là soigneusement tue. Communier, c'était l'aggraver. Six ans plus tard il s'en ouvre enfin à l'abbé Le Chat, ancien aumônier du lycée de Brest devenu prêtre de la paroisse de Saint-Louis, qui lui assure que le problème est réglé depuis longtemps.

Célestin est profondément croyant. Avec sa mère, il va régulièrement à l'office, fréquente les pardons locaux. La famille va même à Lourdes, dans les années 20. Célestin est obnubilé par son salut et, on le verra, par celui de son grand-père. Il lit des ouvrages religieux, une vie de saint Tanguy recopiée par sa mère dans un cahier⁵⁷, un livre d'édification chrétienne sur les martyrs, le même qu'on lit dans la classe de Jésuites de son oncle Albert⁵⁸. Il ne parvient pas à le finir mais reste terriblement impressionné par le sadisme écœurant de l'ouvrage⁵⁹. Toutefois, ni le dégoût qu'il suscite, ni la découverte de l'inexistence du Père Noël – et pourquoi pas Jésus alors ? demande-t-il en substance à sa mère⁶⁰ –, n'ébranlent ses convictions qu'appuie sa grand-mère paternelle : il sera prêtre⁶¹. C'est l'abbé Le Chat qui tempère ses ardeurs : répondre à une vocation ecclésiastique n'est raisonnable qu'après avoir grandi et vécu un peu, lui assure-t-il. Ce désir d'entrer dans les ordres le reprendra autour de ses 18 ans. Sans plus de succès. Définitivement, Célestin préfère son mécréant de grand-père à la justice divine⁶².

« Je consens que vous fassiez tout ce que vous voulez plus tard, même épiciers, mais en tout cas ne vous faites pas prêtres ! C'est ... honteux ! »⁶³, dit le grand-père à ses petits-fils. Des années plus tard, Lainé sera convaincu que François Kerjean, qui était persuadé d'être d'origine danoise et voulait baptiser son petit-fils et filleul « Frédéric » au lieu de Célestin, l'avait « sûrement incité à

57 CRBC, fonds Lainé, CL6 M367, « La vie de Saint Tanguy », 1977.

58 CRBC, fonds Lainé, CL1 M22, fragments autobiographiques, janvier-février 1973.

59 CRBC, fonds Lainé, CL2 M112, Notes, souvenirs, réflexions, avril 1971.

60 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

61 CRBC, fonds Lainé, CL1 M5, Journal d'Allemagne, 1945-47.

62 « *To prefer Granddad to God's justice [...] at age 6* », CRBC, fonds Lainé, CL1 M20, fragments autobiographiques, 1971.

63 CRBC, fonds Lainé, CL1 T3, Autobiographie 1946 (enfance-1931).

redécouvrir le paganisme nordique »⁶⁴. La réalité est plus simple. Cette figure originale n'aime rien tant que promener son chapeau melon, et son anticléricalisme, au beau milieu des paysans du bourg de Portsall qu'il détestait cordialement, mais moins que ceux de Ploudalmézeau, voisins abhorrés. Quelques « principes de marine » lui tenaient lieu de catéchisme, ils parsèment les archives de Lainé :

« "Principes de Marine" de Takousse⁶⁵ – Toujours garder un filin dans sa main
Pas de femmes à bord
La marée n'attend pas
Capital : pas d'évêché sur la mer. »⁶⁶

Lainé ne l'a jamais entendu rire ni chanter, mais le vieux capitaine est bon avec ses petits-enfants. Le Takousse a toujours des bonbons dans sa poche. C'est lui qui rassure Célestin et lui tient la main quand lui reprennent ses maux de dents, ou ses cauchemars récurrents de serpent blanc et d'araignées⁶⁷. C'est lui promène son filleul à la recherche des nids dans les landes de Lesvorn, qui le porte sur son dos pour attraper des mûres et le garder des piquants « Grand-père c'était la sécurité assurée, la bienveillance inépuisable [...] la plus vivante image de dieu sur la terre »⁶⁸. Ce qui ne va pas sans poser de problème :

« Comment concevoir qu'un tel être pût être méchant, même la durée d'un clin d'oeil, comment concevoir qu'il pût faire un péché ? Ceci était encore appuyé par le fait qu'il n'avait jamais besoin de faire pénitence, qu'il n'allait jamais à confesse ni même à l'église. Pourtant il n'était pas un saint puisqu'il n'avait pas de cercle doré autour de la tête et qu'il ne portait jamais les vêtements flottants bleus et rouges qui sont le costume de ces Messieurs comme on peut le voir sur les vitraux de l'église de Ploudalmézeau et même ailleurs. C'était un peu étrange. Cela devint angoissant quand j'appris que les gens qui n'allaient pas à la messe et affichaient du mépris pour les prêtres étaient des réprouvés destinés à cuire dans l'enfer pour l'éternité. [...] Ce fut pour moi une consternation et bientôt un tourment. Il m'était insupportable de le savoir en si grand danger alors que lui-même avait tout l'air de l'ignorer »⁶⁹.

De fait, Célestin tente de convertir son grand-père en le faisant entrer dans une église par le moyen d'un petit chantage affectif. L'anecdote, rapportée en 1946, tâche de réduire les quelques quarante années qui la séparent des faits en les teintant des couleurs d'un dessin d'enfant. Assez en tout cas pour soupçonner l'artifice et le fard. Pour autant, elle est une constante des fragments autobiographiques de Lainé, dont l'angoisse au sujet de la damnation du grand-père fut bien réelle,

64 CRBC, fonds Lainé, CL1 M13, fragments autobiographiques, décembre 1954.

65 Du breton *Tad koz*, grand-père.

66 CRBC, fonds Lainé, CL1 M18, journal 1966.

67 CRBC, fonds Lainé, CL1 M16, Fragments autobiographiques, avril-décembre 1963.

68 CRBC, fonds Lainé, CL1 M1, début d'autobiographie, 1941.

69 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

et aura des conséquences profondes quant à ses tentatives d'élaborer une foi celtique d'une part, et d'organiser son propre chaos d'autre part. Car « si Dieu le damnait, alors je consentais et voulais être damné avec lui pour en tout cas ne pas le quitter »⁷⁰, écrira Lainé en 1951.

Célestin aime d'autant plus son grand-père qu'il est un repère en milieu hostile. Le petit garçon passe toutes ses vacances à Ploudalmézeau ou à Portsall, chez ses grands-parents, ses tantes et ses cousins. À vrai dire, il y découvre à la fois la langue bretonne et le milieu dans lequel elle est parlée. Et pour cet enfant de la III^e République, l'un ne va pas sans l'autre, et l'expérience est un peu douloureuse. Célestin, qui manque déjà de confiance en lui, ne peut communiquer avec personne, pas même avec les membres de sa famille qui parlent breton. « Le lundi, écrit-il, qui est le jour de foire et de marché à Ploudalmézeau, ce langage intrigant envahissait si totalement la maison et la famille que je me sentais isolé et réduit à la seule société de mes frères ». Sa mère parle elle-même ce « langage incompréhensible » avec les autres. Aussi, l'isolement de Lainé n'est plus seulement linguistique, mais social :

« Mes frères et moi, ne parlant pas le breton, ne pouvions pratiquement parler à personne de la famille pauvre, la quasi-totalité. C'était senti comme très bien. Nous étions de l'Olympe silencieux et destinés, tout le monde le savait, aux plus grands honneurs. Et tout le monde s'en réjouissait et y eut concouru, car c'eût été une porte ouverte pour eux. Et de plus, pour vous-même, la conscience que vous ne réussissez rien "pour vous" qui ne soit aussi "pour la famille" - somme toute une vive conscience collective. C'était un succès pour la famille. On nous priait, comme on prie en latin, on ne nous parlait pas, et nous ne pouvions répondre non plus que les dieux. Moi, j'en ai souffert – de cette apothéose familiale. »⁷¹

Lainé trouve alors refuge auprès de son grand-père, ennemi du breton, bien que lui-même bretonnant. Pour lui, le breton est la langue des curés, mais aussi des ignorants, des ploucs et des cochons. Il défend donc que l'on parle breton à ses petits-enfants de la ville, et à ceux-ci il interdit de jouer avec les autres enfants du village. De fait, Lainé remarque bien le fossé qui le sépare de ses cousins de la côte dont la pauvreté le frappe. Dans un texte intitulé « bonheur et liberté », écrit pendant son exil irlandais, il se souvient :

« J'ai eu, à Porsall, des cousins éloignés extrêmement pauvres. Des pêcheurs à voile. Ils vivaient au jour le jour, et pas question d'électricité ni de lampe à pétrole ni de cinéma ni de livres ni même de journaux. Leur seule vache payait le loyer de leur taudis chaque année. Si son veau manquait, c'était une catastrophe majeure, l'expulsion probable de la "maison" ancestrale. »⁷²

70 CRBC, fonds Lainé, CL1 M10, fragments autobiographiques, septembre-décembre 1951.

71 CRBC, fonds Lainé, CL1 M12, fragments autobiographiques, 1953.

72 CRBC, fonds Lainé, CL2 M99, Notes, souvenirs et réflexions, 8 février 1964.

Le monde du petit Célestin se divise donc en trois catégories de Français : « les Français ignorants parlaient le breton et s'habillaient de même. Ils étaient la majorité à Ploudalmézeau et la minorité à Brest ; c'étaient les paysans, les pêcheurs, les bonnes et les domestiques », puis viennent, dans la hiérarchie, les bilingues, et enfin « les français supérieurs », ceux à qui il a été défendu d'apprendre le breton. Sa famille elle-même a intégré ce clivage social lié à la langue, et Lainé le comprend très bien :

« J'étais peiné de ne pouvoir guère communiquer avec eux, car mon breton les effrayait encore plus que mon français. Non pas qu'ils ne le comprissent pas, mais parce que cela, dans leur idée, offensait ma majesté. C'était quelque chose de monstrueux et d'abaissant, comme un dieu qui se fait homme. »⁷³

Cette vision bipolaire partagée par Lainé et ses cousins est conforme à celle qui règne en Basse-Bretagne au début du 20^e siècle, où l'on sépare d'un côté le breton, la campagne, la misère, et de l'autre le français, la ville, le progrès⁷⁴. Lainé sait donc très tôt quel est le chemin de la déchéance, de même que le catéchisme lui a appris quel est celui de l'enfer. Pendant son adolescence, il explorera ces chemins vertigineux, quitte à basculer dans les ténèbres.

Pour autant, et grâce au grand-père, Célestin s'acclimate vite à Ploudalmézeau où, à la veille de la Grande Guerre, la famille s'installe même une année, après un court séjour à Saint-Nazaire. Dans l'entre-deux-guerres il en fera son repère, son « sanctuaire »⁷⁵. C'est là qu'il vient se ressourcer lorsqu'il n'en peut plus « des gens de l'est »⁷⁶.

Il est frappant de constater la place que peuvent prendre dans ses archives les descriptions des dunes, des maisons, des chemins, des endroits que Lainé a fréquentés à Ploudalmézeau⁷⁷. C'est un paradis perdu qu'il décrit, fantasmé certes, mais il est indéniable que l'endroit a eu une importance capitale pour lui. « Mon "horloge" est certainement arrêtée aux environs de l'année 40 – (37-43) – lorsque j'ai quitté Ploudalmézeau et la Bretagne »⁷⁸, écrira-t-il en 1972. Lainé n'y sera jamais retourné, sauf dans de nombreux rêves. Raymond Delaporte, en revanche, est revenu travailler à Châteauneuf-du-Faou en 1962. Il n'y est resté que peu de temps : voyant les paroissiens du bourg uriner sur le mur jouxtant l'église à la sortie de la messe, il aurait mesuré l'ampleur de la décadence bretonne et se serait résolu à retourner en Irlande où il avait trouvé refuge en 1946⁷⁹.

73 CRBC, fonds Lainé, CL1 M12, fragments autobiographiques, 1953.

74 Sur ce schéma diglossique, voir CALVEZ R., *La radio en langue bretonne : Roparz Hemon et Pierre-Jakez Hélias deux rêves de la Bretagne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes Centre de recherche bretonne et celtique, 2000, p. 31-32.

75 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, note « souvenirs ».

76 CRBC, fonds Lainé, CL1 M13, fragments autobiographiques, décembre 1954.

77 Voir par exemple LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en français.

78 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, note du 2 novembre 1972.

79 L'anecdote m'a été rapportée par Yves Le Berre. Au même moment, des bonnes-soeurs de Châteauneuf prennent l'ancien chef du PNB pour le général De Gaulle, alors en visite à Quimper. « Mon général vous êtes là ! » lui

Enfances de guerre

L'image de Raymond Delaporte est celle d'un catholique extrêmement pieux : son père a veillé avec soin à son enseignement religieux. Ses premières actions de chrétien – outre les prières pour sa mère – sont liées à la guerre. Une note précise que « Raymond a fait sa 1^{ère} confession le 21 octobre 1914 », la veille du « pèlerinage des petits enfants à N.D. des Portes pour la guerre »⁸⁰. En l'absence de son père, Raymond doit lire régulièrement son livre d'Histoire Sainte et se faire expliquer les passages qu'il ne comprend pas. En août 1915, lors de la première permission qu'il a pu obtenir, le père demande à sa belle-soeur Emma de faire réciter son catéchisme à son fils aîné et de bien lui faire dire ses prières, afin qu'il puisse faire sa première communion à son retour⁸¹. La guerre s'éternise et cette communion perturbe le soldat. Raymond la fait le 19 mars 1916, à Nantes, lors d'une permission de son père. Ces affaires rituelles ont une importance telle que ce dernier note et souligne dans son journal de guerre les dates de première communion, de communion solennelle et de confirmation de Raymond⁸². Ces derniers événements, qui ont lieu autour de la date anniversaire de la mort de Caroline, en avril 1918, sont chargés d'un grand poids émotionnel. Malheureux de passer pour la quatrième fois l'anniversaire de la mort de sa femme loin des enfants, le soldat se dit qu'à l'occasion de sa première communion, le petit Raymond « a dû dire une bonne prière pour sa maman »⁸³. À vrai dire, le jeune garçon ne semble pas avoir été marqué aussi intensément que Célestin Lainé par cette foi qui lui a été inculquée. Le salut ne lui est pas source d'angoisses ; Raymond ne connaîtra pas de crise mystique. Sa foi restera constante, profonde mais sans excès. Le décalage entre la banalité de ses pratiques et l'importance que leur donne le père est caractéristique du regain de foi que connaissent nombre de mobilisés⁸⁴, lié à l'angoisse qu'ils conçoivent quant à leur propre mort. Ainsi, dans une tendre lettre écrite au fond de sa tranchée, où il se dit pressé de revoir son enfant, le père écrit-il à son fils : « Il faut ces jours-ci dire une bonne prière pour votre maman et pour votre papa »⁸⁵. Quelques jours auparavant il a noté dans son carnet de guerre :

« Vu scène de violence et de pillage et de vol à Ecordal, un régiment lâcha pied et sa batterie aurait été prise sans leur Ct. Vu sur la même route en retraite des cuirassiers, dragons,

demandent-elles. Entretien avec Anna Delaporte, 9 août 2010, Châteauneuf-du-Faou.

80 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, note.

81 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 9 août 1915.

82 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, notes de guerre.

83 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 26 avril 1918.

84 BECKER A., *La guerre et la foi, op. cit.*, Paris, A. Colin, 1994.

85 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à son fils Raymond, 31 octobre 1915.

du 30^e d'artillerie, du 28^e d'artillerie, du 93^e d'infanterie ; à la Fère-Champenoise, il était de la IXe armée (général Dubois) ; après 5 jours de combat, ordre de marcher en avant, champ de bataille horrible – monceaux de cadavres (à un point où ils firent halte) de chaque côté de la route, d'un côté les Français, de l'autre les Allemands ; mauvais traitements à prisonniers – les mourants avaient pris en main photographies de leurs femmes et de leurs enfants »⁸⁶.

Bien sûr, ses enfants ne savent pas cela, pas plus qu'ils n'auront partagé la vision de ces soldats « blessés français criant papa, maman : les allemands aussi »⁸⁷. Nulle part, Raymond ne parle de la guerre de son père. Elle s'est diluée dans la mémoire familiale, qui imagine Raymond père en brancardier. Or sa profession d'avoué désigne ce réserviste de la classe 1898 au poste de fourrier, au 86^e territorial d'Infanterie. Le jour de la mobilisation est très sobrement mentionné dans ses notes de guerre : « Août I MOBILISATION à la descente du train de Châteaulin à la gare de Châteauneuf : affiches. »⁸⁸ Mais l'événement a cependant assez d'impact pour qu'une fois la guerre terminée, il envisage d'acheter un exemplaire de l'affiche à l'occasion d'une vente publique⁸⁹. Trois jours plus tard, après la messe, il prend le train qui, de Quimper via Brest, le mènera au front, dans le secteur de Reims. Nommé sergent-major en février 1916, il est affecté à une formation d'étapes en janvier 1918, eu égard à son veuvage et ses trois enfants. Cette faveur lui permet de rester à l'arrière, dans le secteur de Bergues. Le 25 janvier 1919, sans citation, blessure ni coup d'éclat, mais sain et sauf après plus de quatre ans de combat, il est démobilisé. En avril 1920 il est autorisé à porter la « médaille de la Victoire », aussi appelée médaille interalliée, une décoration assez répandue. L'a-t-il arborée ? Ce n'était sûrement pas nécessaire pour que son fils en connût quand même l'inscription du revers : « La Grande Guerre pour la Civilisation ». Pendant des années, le rescapé compile des articles de journaux relatant les faits d'armes des soldats bretons, découpe soigneusement des cartes situant les endroits où il est passé. Il en garde des dizaines et en redessine aussi. Il envisage sérieusement la publication de ses notes de guerre qu'il tape à la machine et rassemble sous une couverture, réservant les droits de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, donc avant 1924. Enfin, pendant une vingtaine d'années, il entretient une correspondance suivie avec d'autres rescapés, qu'il revoit à l'occasion, mais aussi avec un couple de civils rencontré à Bergues. Son fils aura ainsi mesuré l'impact de la Grande Guerre sur son père. Il est moins vraisemblable qu'il se soit rendu compte de l'ombre qu'elle porta sur lui-même.

Dès le début de la guerre, le petit Raymond lit la presse. À vrai dire, ce sont surtout les images qui le captivent, sa tante les commente abondamment. « Les détails de la guerre l'intéressent

86 *Id.*

87 *Id.*

88 *Id.*

89 L'annonce de la vente, sur laquelle est cochée une description de l'affiche, est conservée au CRBC, fonds Raymonds Delaporte (père), liasse 63, Grande Guerre.

beaucoup, mais surtout par l'image. Je lui montre L'Illustration, et les Annales que l'on nous prête et naturellement il lui faut beaucoup d'explications »⁹⁰, écrit-elle à son beau-frère. Peut-être Raymond accède-t-il également aux numéros du *Monde Illustré*, auquel son père vient de s'abonner ? Son père lui aura assurément montré le *Bulletin des Armées de la République*, qu'il lit à l'occasion, ou, plus pittoresque, quelques numéros de *Marmita*, célèbre journal de tranchée⁹¹, ou de *Bretoned Paris*, journal des Bretons de la capitale, qui ne cesse d'encenser les soldats bretons en général, et Foch en particulier. Son père lui aura-t-il chanté le début de la *Gwerz ar brezel mil naohant pevarzek* entamée par son camarade Pierre Rest⁹², de Plouyé, qu'une blessure fit taire ?

Quoi qu'il en soit, le petit garçon se fait vite une opinion sur la politique des pays belligérants, et le fait savoir à la grande surprise de tous, par exemple au dessert, lorsque vient son tour d'être servi. Le soldat l'apprend par sa sœur :

« Raymond a dit à maman sur un ton pas poli : "Donne-moi du lait desséché". Je lui ai fait la remarque et lui ai dit "Demande plus gentiment, on ne parle pas ainsi à sa grand-mère" il ne consentit pas de suite. Devant son hésitation je renouvelle avec insistance mon conseil et je lui répète : "Si tu ne dis pas s'il te plaît je ne te donnerai pas » [...] et voilà que les parts vont être faites ; "je crois que tu n'as pas envie d'en avoir sans cela tu n'aurais pas hésité" "Ah, me répondit-il avec l'air que tu lui connais et sur le ton que prenait le grand-père Dubuisson ; les Italiens ont bien envie d'avoir leur part et ils hésitent bien !" Vois-tu où ces gamins vont chercher des comparaisons »⁹³.

Dix jours avant que la tante Anna n'écrive sa lettre, l'Italie avait quitté la Triple Alliance et allait se diviser pendant presque deux mois avant d'entrer en guerre aux côtés de la Triple Entente. L'intérêt de Raymond pour la guerre passe également par le dessin. Il trace à main levée une carte de l'Europe aussitôt transmise à son père, qui la communique à la grand-mère⁹⁴. Pour son frère Hervé, il ébauche la une d'un journal, inspirée de celles qu'ils voient à la maison, incluant les plages blanches consécutives à la censure.

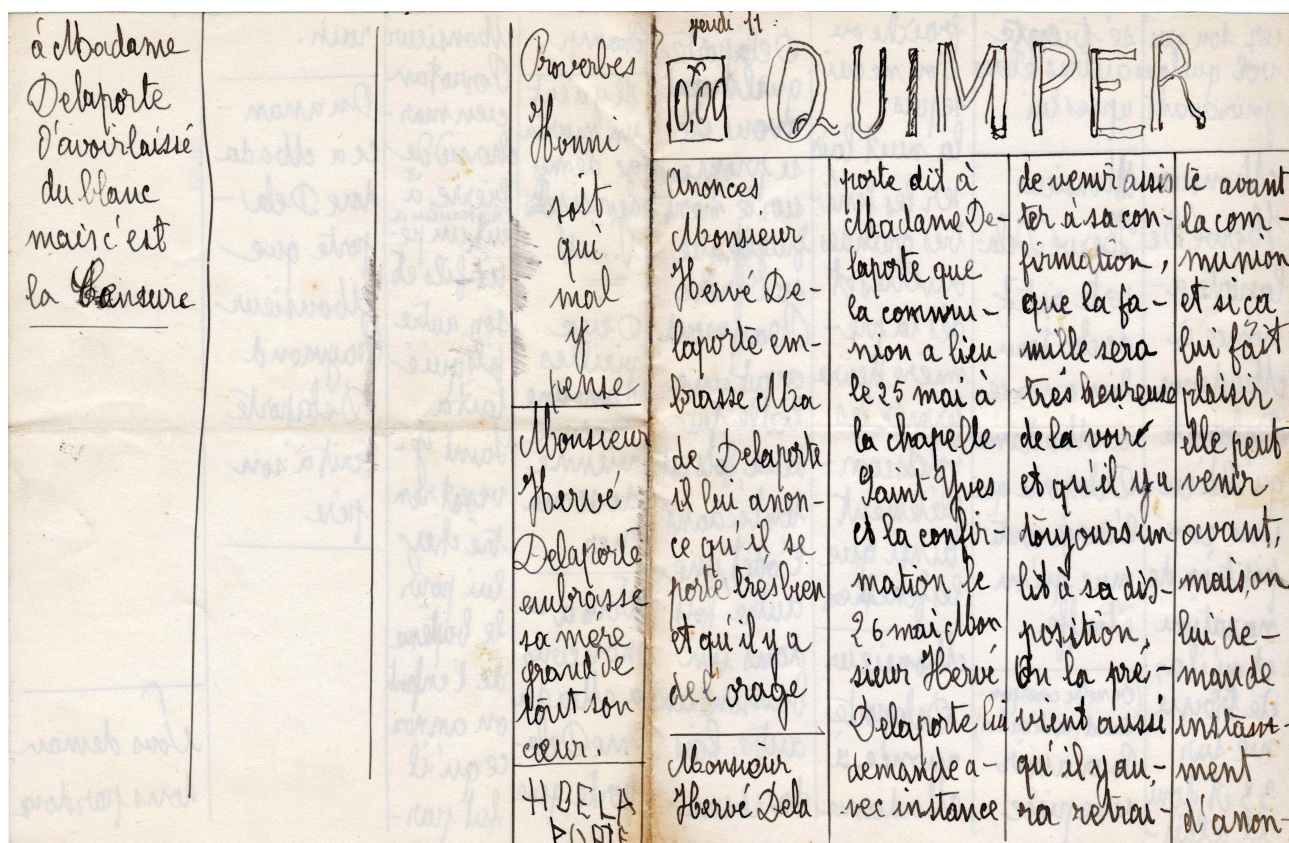
90 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre d'Emma Dubuisson à Raymond Delaporte, 25 novembre 1914.

91 AUDOIN-ROUZEAU S., *14-18, les combattants des tranchées à travers leurs journaux*, Paris, France, A. Colin, 1986.

92 Complainte de la guerre 1914. Le manuscrit se trouve au CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, documents sur la guerre 1914-1919.

93 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre d'Anna Delaporte à Raymond Delaporte, 13 mai 1915.

94 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 19 octobre 1915.



Manuscrit de journal « censuré » par Raymond Delaporte.
CRBC, fonds Delaporte, carton 5, correspondance d'Hervé Delaporte.

On joue à la guerre avec le bateau à vapeur et le sous-marin offerts à l'été 1915⁹⁵. Et pour une plus grande vérité, Raymond demande à son père de lui envoyer « un bonnet de polise de capitaine »⁹⁶. Au même moment les enfants voient des soldats en manoeuvres aux Sables d'Olonne où ils sont en cure : cela les impressionne⁹⁷.

Le petit Raymond reçoit des cartes postales, entre 1914 et 1919. Celle-ci, de son père, qui représente un enfant dans un canon⁹⁸ ; ou cette autre, « Les jeux de la guerre. L'oiseau captif », envoyée par Soeur Jeanne de Saint-Yves sur laquelle deux bambins – un petit matelot et une toute jeune Marianne en socquettes blanches – attrapent un aigle couronné pour lui couper les ailes. Familier de la basse-cour, le petit Raymond sait bien le sort réservé aux volatiles à qui l'on coupe les ailes : il aura bien intégré comment un peuple peut être déshumanisé.

95 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 18 juin 1915.

96 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à son père, 23 avril 1915.

97 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre d'Hervé Delaporte à sa tante Anna, 19 juin 1915.

98 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte (père) à ses enfants, 4 septembre 1915.

Carte postale *Les jeux de la guerre*
CRBC, fonds Delaporte, carton 3.



Une autre carte, intitulée « Guerre européenne 1914-1915. - Le crime de Reims », montre l'intérieur de la basilique Saint-Remi après un bombardement⁹⁹. Le cliché représente les effets de la barbarie allemande, le père désigne à son fils le coin où il est en danger, sans le formuler franchement. Il envoie plusieurs cartes de ce type à cette période. Les blessures du paysage sont aussi celles que les proches de la famille subissent. « Antoinic a été blessé pour la 3^e fois ; il était dans la 4^e ligne allemande quand il a reçu la balle qui lui a brisé l'omoplate. Il est à Montargis et presque guéri maintenant », écrit le sergent Delaporte, qui ne veut pas trop inquiéter son fils¹⁰⁰. En fait, ses enfants entrevoient la réalité des zones de combat, lorsqu'on leur raconte le sort de leurs semblables directement exposés aux périls de la guerre. Dans ses notes, en novembre 1914, leur père écrit :

« 6 le matin bombardement très rapproché ; dans la rue vu un petit Raymond apeuré (dans la nuit du 5 au 6 fuite d'un grand nombre d'habitants)

7 misère à Reims ; enfants mendiants ; donné un petit chocolat : " Tu manges ton pain sec ?"
- "Il faut bien" »¹⁰¹

99 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, carte de Raymond Delaporte (père) à son fils Raymond, 21 juillet 1915.

100 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte (père) à son fils Raymond, 29 octobre 1915.

101 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, notes de guerre.

Il faut croire que le diariste ne s'est pas contenté de garder cette anecdote pour lui, il l'a racontée dans un courrier puisque, quelques jours plus tard, Emma lui écrit : « Les enfants pensent à Noël et Hervé disait l'autre jour qu'il demanderait au bon Dieu d'envoyer des lainages pour les enfants de Reims au lieu de jouets. »¹⁰² Il est évident que cette solidarité enfantine fait écho à une part de culpabilité savamment entretenue par la tante Emma, le père lui-même et, finalement, toute la société, comme on l'a vu pour Olivier Mordrelle. Toute la durée de la guerre, Raymond n'aura cessé de leur réclamer des nouvelles et de leur demander de prier pour lui :

« Mes chers petits enfants

Que devenez-vous ? Vous ne me donnez plus de vos nouvelles. - Envoyez-moi une petite carte, s'il vous plaît.

Je vous embrasse aussi fort que je vous aime

Votre papa

Delaporte »¹⁰³

Du témoignage d'amour à l'appel de détresse, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier, ou d'une carte postale des Armées, que Raymond adresse pré-remplies à ses enfants pour qu'ils n'aient qu'à y poser deux-trois mots. Il leur demande aussi d'écrire à d'autres membres de la famille, éloignés au front. Ce qu'ils font. Parfois, comble du bonheur, les enfants lui adressent un colis. Si la mort de sa femme ne l'avait pas déjà révélé comme père attentif, la guerre le fait. Une carte adressée à Raymond en 1915 est très explicite à ce sujet.



Carte « Le rêve d'un "Poilu" »
CRBC, fonds Delaporte, carton 3.

102 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre d'Emma Dubuisson à Raymond Delaporte, 25 novembre 1914.

103 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à ses fils, 16 août 1915.

Intitulée « le rêve d'un "poilu" » elle montre un soldat assis près d'un canon, la tête posée sur une main, songeur. La légende lui donne la parole : « Mon petit gars, ton père à toi songe souvent. Car à présent il t'aime encore plus qu'avant ». Dans des nuées confondues avec le paysage informe, son enfant, porte-plume en main, est installé à l'écritoire, il regarde le destinataire de la carte et l'interroge sur sa propre assiduité épistolaire. Que fais-tu pour ton père qui se bat pour toi ? Cette même année, le soldat obtient sa première permission, le départ est douloureux. Éloigné depuis longtemps, Raymond s'interroge sur ce qu'il représente désormais aux yeux de ses enfants. Il fait part de son inquiétude à sa mère, relatant l'histoire d'un camarade du front, qui partage une expérience proche de la sienne :

« Je t'ai parlé, je me souviens, d'un des secrétaires de la compagnie, qui depuis la guerre avait perdu sa femme restée en pays envahi avec trois jeunes enfants ; il a été commandé de service pour la région qu'ils habitent et a pu les voir une journée ; je n'oublierai jamais le récit qu'il m'a fait de sa première rencontre avec ses trois enfants, seuls, à la tombée de la nuit, dans une pièce obscure, ne causant pas et surpris par l'arrivée de leur père qu'ils n'attendaient pas. Nous avons tous peiné à nous retenir de pleurer, en écoutant tout ce qu'il nous racontait ; demande au petit Raymond de te dire ce que je lui ai écrit à ce sujet... »¹⁰⁴

La lettre à Raymond relatant cette anecdote est perdue. Mais le soldat écrivait en janvier à sa mère au sujet de ce secrétaire que « si l'on se trouve malheureux, il y en a beaucoup qui le sont bien davantage »¹⁰⁵. Peut-être essayait-il de se rassurer quant à son propre retour. Quel accueil ses enfants allaient-ils lui réserver ? Six mois après sa première permission, il espère qu'Yves, le petit dernier alors âgé de trois ans, ne l'a pas oublié. Pire, il imagine n'être plus rien pour les grands, à tel point qu'il se fait une raison quant au trop peu de lettres qu'il reçoit. « Raymond et Hervé ont d'ailleurs été bien obligés d'apprendre à vivre sans moi, depuis le temps que je suis séparé d'eux », écrit-il à sa mère¹⁰⁶. Lui aussi redoute, finalement, le retour. Quelle sera la légitimité désormais de celui qui, de plus, est très conscient qu'il ne remplacera jamais une mère disparue ?

Toute la guerre, Raymond père s'est efforcé pourtant de pallier ces carences. En témoigne l'attention qu'il porte à l'éducation de son fils. Dès novembre 1914, il donne des directives à sa belle-soeur : jusqu'à Pâques le jeune Raymond doit suivre strictement le programme qu'il lui a concocté ; il serait « très contrarié si on le poussait davantage »¹⁰⁷. Ce programme consiste en quelques questions de catéchisme apprises par coeur, quelques notions de géographie tirées d'un livre choisi par le père lui-même, les tables de multiplication, les quatre opérations appliquées à des

104 CRBC, fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 26 octobre 18.

105 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 21 janvier 1918.

106 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 30 novembre 1916.

107 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à Emma Dubuisson, 13 novembre 1914.

problèmes simples, en grammaire quelques dictées seulement - surtout pas de règles, Raymond doit apprendre l'orthographe de façon empirique - ainsi que de petits exercices d'écriture. De la lecture enfin : la Bible, un livre d'Histoire Sainte, *Le livre du charbonnier*, les *Fables* de la Fontaine et enfin *Le Tour de France par deux enfants*. Le père a sa propre vision de l'instruction, qu'il explique ainsi :

« Il faut en effet développer chez Raymond la mémoire plutôt que l'intelligence, attendre son âge (c'est d'ailleurs la même faculté exigeant son action de façon différente). Dès lors que le cerveau contient des matériaux acquis par la mémoire, l'intelligence peut s'exercer et se développer facilement ; l'une ne va pas sans l'autre, mais l'une passe devant l'autre. Je suis très heureux que Raymond ait déjà des préférences, au lieu de s'y opposer, il faut au contraire les favoriser et le pousser dans cette voie, quitte à négliger certaines parties, l'équilibre s'établira après ; souvent l'essor intellectuel d'un enfant a été arrêté par ce qu'on voulait faire marcher tout de front à la fois et rien n'allait. »¹⁰⁸

Le père est convaincu de la justesse de ses conceptions pédagogiques, au point que son programme est transmis et imposé à la directrice de l'école de son fils. La démarche est intéressante ; elle témoigne moins de la peur d'un laxisme féminin imaginé par d'autres soldats¹⁰⁹, que d'une certaine méfiance à l'égard de l'école. Quand ses fils seront à Nantes, à la rentrée 1915, leur père doutera de l'utilité de les inscrire au cours Jeanne d'Arc, où Emma veut les mettre. D'autre part, la substitution du programme Delaporte à l'enseignement dispensé à l'école de Châteauneuf crée un précédent familial d'ingérence dans les affaires scolaires. L'investissement de Raymond dans sa *Breuriez Ar Brezoneg er Skoliou*¹¹⁰ en sera l'écho, dans les années 30. Évidemment, tout cela n'est pas du goût d'Emma, ni de la directrice de l'école. Mais tant pis si elle tique un peu, surtout en ce qui concerne la grammaire : cela semble en effet convenir au jeune écolier, qui a du caractère. « L'enfant aime l'étude, il s'intéresse à tout et ne demande qu'à s'instruire, mais il aime à choisir et ne se plie pas facilement à la discipline ; il retient tout ce qui l'intéresse, mais il n'aime pas le sujet imposé », écrit Emma à son beau-frère à qui elle adresse le cahier de son fils¹¹¹. À partir de l'automne 1915, l'état de santé du jeune Raymond est tel que le médecin prescrit des séjours de quatre à cinq mois par an au bord de la mer. Il passe déjà la plupart de ses vacances de guerre au Pouliguen, où la tante a une maison. À l'été 1915, ils sont aux Sables d'Olonne. On s'inquiète alors de la cyphose qui le fait se voûter, comprime ses poumons et risque de lui provoquer des infections. Le médecin préconise de la gymnastique respiratoire et des massages. Les garçons et leur tante s'établissent alors à Nantes. Le jeune garçon souffre de surcroît d'une scoliose et ce même médecin

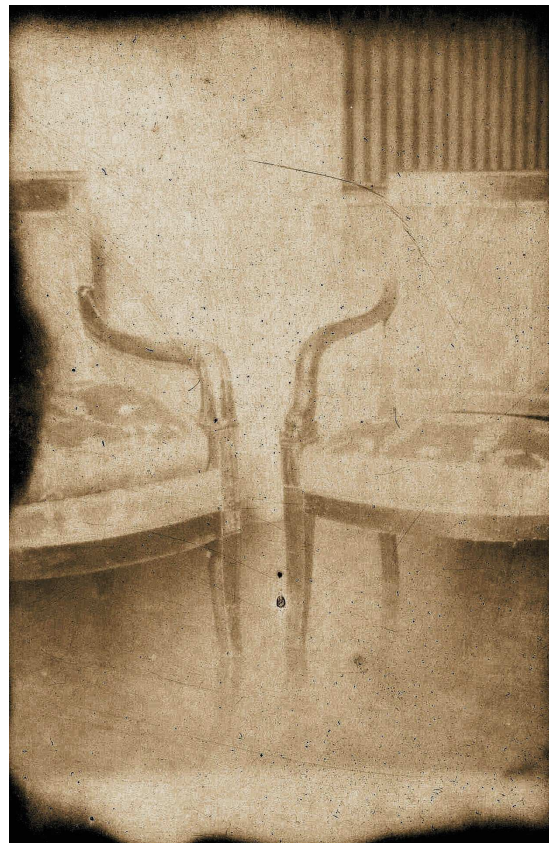
108 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à Emma Dubuisson, 16 décembre 1914. C'est l'auteur qui souligne.

109 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie*, op. cit., p. 283.

110 Confrérie du breton dans les écoles.

111 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre d'Emma Dubuisson à Raymond Delaporte, 12 décembre 1914.

défend qu'on lui fasse faire des études pendant trois ou quatre ans, pour ne pas qu'il soit penché sur ses livres et cahiers¹¹². On l'opère d'ailleurs d'une hernie qu'il traîne toute l'année 1915. Raymond « est d'une maigreur inquiétante »¹¹³, sujet aux fièvres. Début 1916, une coqueluche l'affaiblit davantage encore et l'anémie, il s'en remet difficilement. On décide alors, selon les prescriptions du médecin, de l'envoyer à la montagne. « L'état de l'enfant est réparable à condition qu'on le soigne bien », écrit Raymond à sa mère¹¹⁴. De décembre 1916 à mars 1917, les enfants vont avec leur tante à Chamonix où ils se promènent, lisent et font du ski. Ils reviennent enfin à Châteauneuf. Ces déplacements et le retard scolaire accumulé auront peut-être donné au petit Raymond l'impression, partagée par d'autres, que la guerre avait été une grande période de vacances¹¹⁵. C'est aussi pourquoi elle n'aura laissé aucun souvenir particulier. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'aura pas laissé de traces, même si elles ne sont pas immédiatement visibles. La guerre signifie d'abord l'absence des deux parents, quand la plupart des enfants en ont gardé un. Raymond parviendra à l'exprimer tardivement. Pour ses treize ans, on lui offre un Rolleiflex. La première image de son premier rouleau, réalisé en mars 1925, montre son frère Hervé jouant du violon. La seconde montre une bergère et un fauteuil empire, côte à côte, vides. La métaphore parentale qu'elle met en scène est on ne peut plus claire, l'absence qu'elle esthétise également.



« Bergère et fauteuil Empire », second cliché du premier rouleau de Raymond Delaporte, mars 1925.

CRBC, fonds Delaporte, carton 2.

112 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 9 août 1915.

113 *Id.*

114 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, lettre de Raymond Delaporte à sa mère, 14 décembre 1916.

115 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie. Génération grande guerre, op. cit.*, p. 199.

À cette double absence, qui en fait un orphelin temporaire, s'ajoute le parcours scolaire chahuté, les faibles contraintes dans l'apprentissage. La guerre, fatale à l'autorité des pères, provoque chez les nouvelles générations une aversion à l'égard des normes sociales et morales admises jusque-là¹¹⁶. Tout cela aura favorisé chez lui un rapport particulier à la discipline qui, Jean Prévost le constatait de son côté, « aura été pour beaucoup dans l'esprit d'indiscipline et de révolte de l'après-guerre »¹¹⁷, et expliquera en partie l'engagement militant de Raymond, vite critiqué par son père.

L'impact de la Grande Guerre sur le petit Célestin Lainé est bien plus palpable, parce qu'il a volontiers témoigné de son expérience. Il est au cimetière de Ploudalmézeau lorsque sonne le tocsin en août 1914. Il faisait beau,

« lorsque les cloches se mirent à sonner étrangement. "C'est la guerre" dit mon père "retrons à la maison." - "Qu'est-ce qui va arriver ?" - "Tous les hommes vont partir soldats parce que les Français vont se battre contre les Allemands" – "Et pourquoi ?" - "Parce qu'ils nous font la guerre, qu'ils veulent nous envahir, tuer les gens, brûler les maisons, prendre nos terres et voler notre argent." C'était la première fois que j'entendais parler des Allemands d'une manière concrète mais je savais déjà que leur pays était loin et qu'aucun danger ne nous menaçait directement »¹¹⁸.

D'autant plus que son père, alors assez âgé, n'est pas concerné par la mobilisation. Mais la guerre devient vite réalité lorsqu'arrive tard dans la nuit, après des heures d'attente, le train des premiers réfugiés : « Une foule d'étrangers ; je ne les aimais pas, d'office. Il y en avait chez les Cabon place au blé – et les Garo route de St Renan que fréquentait la famille »¹¹⁹. Les Lainé s'installent à Brest, dans un petit rez-de-chaussée de la rue de la République. Mais le regard que les voisins du quartier portent sur un père de famille bien trop tranquille quand d'autres sont au front, l'incite à se porter volontaire¹²⁰. Affecté au 78^e Territorial en janvier 1915, le père part à la guerre, se battre dans les tranchées de la Somme et de Champagne. Ses fils prient pour lui et il n'est pas improbable que le petit Célestin déporte les craintes qu'il conçoit à son égard sur son grand-père – autorité paternelle reportée sur l'aïeul en l'absence du père¹²¹ –, dont il doute du salut. Célestin et Francis sont vite responsabilisés. La matin, une fois avalée la soupe de café, ils vont à l'école « seuls comme deux hommes car Papa est au front », comme a dû leur dire leur mère qui, comme toutes les mamans de la France en guerre privées de leur mari¹²², « ne manque jamais de me rappeler qu'en

116 PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar*, op. cit., p. 96-103.

117 PRÉVOST J., *Dix-huitième année*, op. cit., p. 17.

118 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

119 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M16, Fragments autobiographiques, avril-décembre 1963.

120 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, DCM 13738, interview Célestin Lainé.

121 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, op. cit., p. 63.

122 *Ibid.*

l'absence de Papa je suis l'Homme de la maison et je l'écoute toujours religieusement. Je suis donc tout prêt, et me sens parfaitement capable malgré mon extrême timidité de tuer sur-le-champ quiconque attaquerait Francis, et surtout le petit Albert »¹²³, assure l'aîné.

Évidemment, les bruits de la guerre portent jusqu'à Brest :

« Tous les jours, le communiqué en tête de la Dépêche décrivait avec détails comment les monstrueux Boches, qui coupaient les mains aux petits enfants belges, reculaient partout – ou presque – car incroyablement ils étaient partout en avant. Papa aidait à les poursuivre, en bon homme libre. Il se trouvait très à son corps défendant sergent en Champagne. Mais tout cela était loin du lycée, à part nos Kabyles et nos vaillants alliés portugais qui débarquaient au port, réputés rapides au couteau autour des bistrots, et que nous étions soigneusement prévenus à fuir comme la peste. Quelques pauvres soldats russes aussi, bénéficiaires attardés de la popularité trop bien orchestrée de l'Alliance Francorusse. Sur tous les murs cet appel avisé : "Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent !". Même les petits coins s'ornaient de coqs très ergotants proclamant en ces lieux assez appropriés : "Déposez votre or pour la défense nationale" »¹²⁴.

Le ton humoristique du récit est évidemment celui d'un regard distancié porté dans les années 70 par un homme qui n'est plus tout aussi germanophobe qu'il l'était pendant la Grande Guerre, et même quelques années après encore. Évidemment, Célestin croit aux atrocités. « Je détestais ces Huns barbares qui nous avaient déjà volé l'Alsace-Lorraine, ces lâches répugnants, assoiffés de sang, ces affreux hérétiques qui insultaient la Sainte Vierge, ces monstres hideux qui coupaient les mains des petits enfants, tuaient, pillaient et volaient, que repoussaient victorieusement nos héros nimbés de lumière, de vertu et de sacrifice réconfortés et soutenus par Jeanne d'Arc, le Bon Dieu, tous les Saints et l'assurance du Paradis »¹²⁵, affirme-t-il. Il n'y a à cela rien d'étonnant : Célestin, comme ses contemporains, baigne dans la culture de guerre, celle de la guerre du Droit. Les récits d'enfants et les journaux auxquels il accède lui donnent sa ration de haine et de descriptions apocalyptiques¹²⁶. L'école enfin termine de l'édifier. D'autant que vient d'y arriver une nouvelle institutrice, Mme Fillette. Son mari aussi est au front. Cette réfugiée de Cambrai semble mal vivre son exil forcé¹²⁷. Elle a donc toutes les raisons d'en vouloir aux Allemands et on imagine sans peine son enseignement. Même pendant les périodes de vacances, à Ploudalmézeau, Célestin peut lire, sur une affiche placardée au mur chez sa Tante Augustine, par des soldats coloniaux en manoeuvre¹²⁸ :

123 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en français.

124 *Id.*

125 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

126 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, *op. cit.*, p. 83 et 102-103.

127 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en français.

128 Ploudalmézeau était également ville de garnison et pouvait accueillir jusqu'à 1000 hommes, LE DALL O., *On prie, vous souffrez, on les aura !*, Morlaix, Skol Vreizh, 2007, p. 64.

« Le Militarisme Prussien est le seul obstacle à la Paix du Monde »¹²⁹. Toujours à Ploudalmézeau il n'aura pas échappé aux sermons de l'abbé Cardaliaguet, ni aux articles que ce redoutable prédicateur publie dans son *Patro*. Complexé par rapport aux combattants, le prêtre incite les civils à faire pénitence pour comprendre les souffrances des soldats¹³⁰. C'est enfant que Célestin intègre l'idée du sacrifice et de son lot de mortifications, de privations, qui resurgira à la fin des années 30, quand il exhortera les militants à se priver de menus plaisirs en solidarité avec Debauvais emprisonné, et pour le bien de la cause.

Fin 1916, alors que la guerre sous-marine nécessite des équipages plus nombreux, le gouvernement décide de retirer les inscrits maritimes du front. Le père de Célestin revient à Brest ; c'est un soulagement pour tous. Il est affecté au Deuxième Dépôt des Équipages et immédiatement placé en sursis d'appel. Pour lui, la guerre prend la tournure d'une croisière en rade de Brest : le voilà commandant du « Hoche », propriété des « Vapeurs Brestoises », qui au gré des marées, est dédié au service bi-hebdomadaire de la liaison Brest-Châteaulin. Cette affectation est une aubaine : les voyages à Châteaulin sont en effet l'occasion de négocier de la viande, du beurre et des oeufs, ce qui permet d'améliorer très confortablement la ration alimentaire quotidienne¹³¹. Le « Hoche » est également affecté au déchargement des navires américains stationnés en rade, autour des cuirassés Arizona et Pennsylvania. Là aussi on trouve le moyen d'agrémenter l'ordinaire : « Le Hoche avait quatre ou cinq matelots, et tous savaient faire des ponctions aux caisses et sacs américains. Jamais nous ne manquâmes de sucre, de chocolat, de farine, de pétrole car mon père était un bon père de famille »¹³².

La fin de la guerre est marquée par la présence américaine. « Les Américains sont partout ici, c'est très amusant. Les gentils nous donnent du chinchingomme. Le Black Jack avec le papier bleu c'est le meilleur. Les mauvais nous crient "salababiche !" "¹³³ qui veut dire "Fous-moi le camp." C'est en anglais »¹³⁴. Le texte est tardif mais son ton enjoué et naïf témoigne de la relative insouciance d'un petit garçon que la guerre ne semble pas avoir affecté. Nulle part Lainé n'évoque de deuils survenus dans son entourage. Il n'évoque pas non plus les blessés. Cela ne veut pas dire qu'il n'en aura pas connu, et qu'il ne voyait pas les ravages que pouvait causer la guerre. Et cela explique vraisemblablement son attitude à l'arrêt des combats. Lainé s'est longuement livré sur son sentiment à la signature de l'armistice, la relation qu'il en fait mérite d'être livrée *in-extenso* :

129 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, note « souvenirs ».

130 LE DALL O., *On prie, vous souffrez, on les aura !*, op. cit., p. 258.

131 Ces négociations sont toutes relatives : « Les passagères marchandes qui refusaient d'en vendre à l'équipage avaient vite remarqué que de malencontreuses manœuvres faisaient tomber une chaîne dans leurs paniers d'œufs ou accrocher une gaffe vaseuse dans leurs mottes de beurre ». CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

132 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

133 *Son of a bitch*.

134 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M20, fragments autobiographiques, 1971.

« J'avais dix ans lorsque la guerre s'acheva. Depuis longtemps nous savions qu'elle était gagnée. Un jeudi (?) matin en sortant du lycée je sortais par le Champ de Bataille vers onze heures. Une ou deux centaines de personnes étaient rassemblées devant la Dépêche. Un gnome en sortit avec le petit tableau noir aux nouvelles et l'accrocha sans hâte, ajusta imperturbablement ses lunettes, tira son bout de craie, lut son papier et se mit à calligraphier lentement. Les gens épelaient au fur et à mesure : L'Ar-mis-tice-a-été-signé. On n'en voulut pas davantage ; des femmes poussèrent des vociférations peu harmonieuses, quelques-uns tirèrent de petits drapeaux tricolores et les agitèrent ridiculement au-dessus de leur tête. Quel effet cela peut-il avoir ? me disais-je. Ignorent-ils donc que la guerre est gagnée depuis un ou deux mois déjà ? Sans doute j'avais prié de tout mon coeur pour que les Boches fussent battus, mais c'était déjà fait, cuit et servi. Je rentrai à la maison, alors 17 Place du Château, et annonçai la nouvelle à ma mère : "Ils viennent d'afficher à la Dépêche que la guerre est finie." Elle ne témoigna guère d'enthousiasme ni même d'étonnement. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire en effet ? Tout concourait à me décevoir. Comment la victoire de nos purs héros soutenus par tous les Saints et l'écrabouillement des Boches, des lâches serpents, des Fomores, comment cet événement si colossal en vue duquel tout avait été tendu depuis des années, pouvait-il se passer d'une manière aussi terne ? Le ciel n'avait pas bougé, la terre n'avait pas tremblé, la marée n'avait pas varié et le temps n'avait pas changé, il n'y avait aucun extra ; il semblait que les puissances du Monde l'eussent considéré négligeable et ne les affectant en rien, alors que ce n'était pourtant rien moins que la Victoire de la Justice, de la Morale, de la Vertu, de l'Héroïsme, de la Liberté, de la Démocratie, des Petits Peuples, des Opprimés, de la France, de ses Alliés, etc... etc... sur leurs répugnants et ténébreux antagonistes. Est-ce que par hasard le Bon Dieu s'en désintéresserait ? Signifiait-il ainsi que cet amas de toutes les Valeurs du Monde ne différait guère de zéro ? J'allai m'asseoir à ma place de travail, dans la fenêtre où j'avais sous les yeux le cours Dajot, les bassins, la rade, les terres de Plougastel et l'île Ronde puis les terres de la presqu'île et, coiffant le tout, les trois sommets du Menez Hom. C'était mon pays. Pas plus que le Bon Dieu, il n'avait bougé. Je décidai de faire comme eux ; je ne voulais pas descendre en ville et restai cet après-midi là faire mes devoirs à la maison.

Et puis, qu'allait nous apporter la paix pour le maintien de laquelle on avait tant combattu ?

Elle nous apporta de nouveaux professeurs ; elle fit partir les Américains et toutes les cohues de Polonais, de Kabyles et Portugais qui les avaient accompagnés ; elle nous rendit l'Alsace-Lorraine qui cessa d'être une tache violette sur les nouvelles cartes et fit apparaître une multitude d'États nouveaux dans le Centre et l'Est de l'Europe. Toute différence linguistique faisait surgir un État dont on chantait d'autant plus les louanges et la Résurrection qu'il consacrait l'abaissement des ex-empires d'Allemagne, de Russie et de feu l'Autriche-Hongrie. La nouvelle situation était beaucoup plus favorable au projet des héritiers des Capétiens. Elle m'intéressait prodigieusement.

L'année suivante nous amena le président Wilson qui défila sur le cours Dajot. Je m'étais glissé jusqu'au premier rang afin de voir ce grand homme. Après une heure d'attente passa en cinq secondes une auto découverte suivie d'un grand nombre d'autres. Ce financier glabre, cette grimace commerciale qui eût voulu être un sourire et qui ressemblait bien plus à un rictus féroce, c'était cela, Wilson ? Décidément je n'avais pas de chance.

Puis autre chose encore me contrariait beaucoup. Il n'y aura plus de guerre, affirmait-on partout. " La dernière guerre est finie." écrivait la Dépêche. Grâce à la Société des Nations, la guerre est devenue impossible. Si un État veut faire la guerre, le Monde entier coalisé lui tombera dessus ; il sera aussitôt écrasé. Sans doute, sans doute ! Mais alors, le Monde des Hommes avait-il pris sa forme définitive ? La France ne s'agrandirait plus comme elle le faisait sans cesse depuis Hugues Capet ? L'histoire était finie, fermée, enterrée, avant d'avoir atteint son but ? C'était une nouveauté en effet, mais une nouveauté négative que cette momification du monde. Qu'allait-on pouvoir faire désormais si la Grandeur de la Patrie, l'Héroïsme et toutes les Vertus qui nous avaient menés à la Victoire venaient à se démoder ? À quoi allait servir la Justice si l'on ne pouvait plus combattre l'Injustice ? À quoi pourrait-on s'occuper ? Faire du sport ? C'est bien fade ! Dire des prières ? C'est peu mouvementé ! Travailler ? Sans doute, mais pourquoi ? Cultiver les Arts ? C'est de l'amusement pour baladin ! Approfondir les Sciences ? Hé, hé ! Il y avait de l'avenir là-dedans, mais je ne songeais guère au genre Pasteur-Vitamines bien que l'on nous en rabattit les oreilles. L'aviation ne me tentait pas ; il m'eût fallu bien davantage ; au moins un voyage à la lune ou à la planète mars.

En attendant, et malgré la S.D.N. il y avait la guerre en Irlande, la guerre en Russie, la guerre en Turquie, la guerre en Pologne, la guerre en Chine, puis la guerre du Rif ; encore la guerre en Syrie, etc. "Le militarisme prussien est le seul obstacle à la Paix du Monde" proclamaient les affiches patriotiques de la guerre (pas celle de 1939, celle de 1914). Il fallait bien se rendre à l'évidence qu'on s'était trompé. »¹³⁵

Les dernières lignes sont évidemment à lire à l'aune de l'échec de la SDN, des guerres coloniales menées par la France dans l'entre-deux-guerres et du second conflit mondial qui vient de s'achever sur la défaite allemande, qui est aussi celle de Lainé lorsqu'il fixe ses souvenirs. C'est d'ailleurs par ironie qu'il titre ce chapitre de ses mémoires « La Dernière Guerre ». Il est certain que l'argument linguistique et la sensibilité envers les petits peuples, tout comme l'hostilité envers Wilson, participent de l'échec de la guerre à garantir le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, argument qui serait régulièrement avancé par le nationaliste breton qu'il deviendrait par la suite. Bien sûr, du haut de ses onze ans, Célestin n'en est pas encore là.

Il est alors un patriote français, qui va célébrer les Alliés et déteste les Allemands. Aussi, ce titre « La Dernière Guerre » est également pour Lainé une façon de signifier le regret qu'il ressent en

135 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946. C'est l'auteur qui souligne ?

1918-19. La façon de minimiser l'événement n'est pas anodine : il fallait bien un petit héraut pour une petite nouvelle. La liesse populaire est bien perceptible et rattache le récit aux « lieux de mémoires » enfantins envisagés plus haut, mais ici Célestin s'en détache. C'est toute l'attente eschatologique déçue qu'il incarne : la Paix n'est pas le retour de l'Âge d'Or qu'on a pourtant annoncé aux enfants¹³⁶, la « momification du monde » c'est encore l'attente d'un au-delà qui ne vient pas. Pour un jeune chrétien tel que lui, la croisade engagée contre le mal pouvait en toute bonne foi se solder par un miracle. Car les miracles sont possibles : ne les célèbre-t-on pas à Lourdes, où la famille se rend en pèlerinage ? Or, il ne s'est produit ni miracle, ni révolution, rien qui n'achevât un cycle historique et promît un nouveau départ. Célestin ressent lui aussi l'inaboutissement de la mission rédemptrice d'une génération promise à la guerre, à laquelle on a inculqué des valeurs désormais périmées et inutiles. De fait, il ne peut se réjouir de la fin du conflit, car la paix l'empêche d'intégrer le « Monde des Hommes ». Ce « Monde des Hommes » désormais figé, ce n'est pas la mappemonde redessinée par Versailles, c'est la communauté des initiés du feu dont il est dorénavant exclu. « N'avoir pas fait la guerre était une infériorité fortement ressentie »¹³⁷, se souvient Bertrand de Jouvenel. Pour Lainé, comme pour ce dernier et comme pour Mordrel, l'histoire s'est refermée avant d'atteindre son but, les privant de l'expérience de la guerre, qui fait les hommes.

À l'instar d'Olivier Mordrelle, ou de Raymond de Becker, qui lui aussi se sent étranger à la liesse qui entoure le défilé du roi Albert à Bruxelles en 1918¹³⁸, Célestin ne peut adhérer à une victoire à laquelle il n'a pas contribué, pas plus que son père, d'ailleurs. Témoignage de la difficulté du rééquilibrage des relations dans les familles réunies après guerre¹³⁹, Célestin lui reprochera de s'être finalement porté volontaire pour pouvoir choisir son affectation¹⁴⁰. Interrogé en 1983, il ne pourra réprimer ses rires, en évoquant la fin de guerre de son père sur le « Hoche »¹⁴¹. C'est une piteuse guerre qu'aura faite Célestin père, comme le père de Georges Orwell. Ainsi, aux confluences de son expérience confisquée de la guerre, de la parodie de guerre de son père¹⁴², et de la célébration de l'héroïsme national, Célestin, frustré, coupable, se trouve en déficit d'héroïsme aggravé. Son complexe de Mars n'en est que plus fort et se manifeste logiquement - « chacun cherche ce qui lui manque » - par une interrogation existentielle quant aux « situations comparables » envisageables. Célestin mettra un nom sur son complexe, qu'il appelle « ma Nécessité », à laquelle il se dit forcé

136 AUDOIN-ROUZEAU S., *La guerre des enfants*, op. cit., p. 70-74.

137 JOUVENEL B. de, *Un voyageur dans le siècle, 1903-1945*, Paris, R. Laffont, 1980, p. 77.

138 BECKER R. de, *Livre des vivants et des morts*, op. cit., p. 23.

139 PIGNOT M., *Allons enfants de la patrie: génération grande guerre*, op. cit., p. 358.

140 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

141 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, DCM 13738, interview de Célestin Lainé.

142 Ou plutôt de ce qu'il prend pour une parodie de guerre. Son père a quand même passé un an dans les tranchées.

d'obéir, justifiant par là-même chacun de ses engagements. Il lui faut de l'action, du piquant, et son projet martien, promesse d'un monde nouveau, est bien plus qu'une figure rhétorique.

Célestin aussi est avide d'aventure. Aussi lit-il nombre de romans qui l'exaltent. Il dévore *Quentin Durward*, héros de Walter Scott ballotté par les événements d'une époque troublée qui lui paraît dépourvue de sens, et dont l'épigraphe est « La guerre est ma patrie / Mon harnois ma maison, / Et en toute saison / Combattre, c'est ma vie »¹⁴³. De Kipling il lit *L'homme qui voulut être roi*, où il apprend que « partout où l'on se bat, un homme qui sait dresser des hommes peut toujours être roi »¹⁴⁴. Dans *Une étude en rouge*, épisode des *Aventures de Sherlock Holmes*, il apprend comment John Ferrier se prépare à mourir dans le désert salé, s'exclamant : « Pourquoi pas ici plutôt que dans un lit de plume dans vingt ans ? »¹⁴⁵. Il lit et relit les *Contes d'autrefois*, adaptation de *Nibelungen*, qu'il reçoit en 1916 avec son prix d'excellence. Le livre le terrifie et le séduit à la fois : « Enfin une échappée sur un monde d'Hommes, je le sentais », se souviendra-t-il presque soixante ans plus tard¹⁴⁶. Foin d'explorateurs ou d'alpinistes, pas de navigateurs dans ces histoires : pour lui, le véritable héros n'affronte pas la nature. « En fait, ces "héros" n'approchaient pas pour moi, de l'héroïsme des soldats dans la guerre pendant laquelle j'étais élevé. Lutter contre des hommes, à notre niveau, même au dessus, cela valait la peine même de mourir. Mais assez peu contre les forces de la nature, incluant éléphants, lions et loups. Ils pouvaient certes vous écraser, même sans le savoir, mais en fait ce n'étaient pas des ennemis. Le meilleur ennemi, c'est votre semblable »¹⁴⁷. Ainsi, le combat contre l'homme, « le plus redoutable est nécessairement le plus instructif et élévateur, le plus apte à héroïser », explique-t-il¹⁴⁸. Et la tâche est encore plus noble lorsque les forces sont inégales. Peut-être marqué par le prêche de Cardaliaguet dans son *Patro*, fasciné par la souffrance¹⁴⁹, Célestin donne sa préférence au faible, en un processus de victimisation déjà rencontré chez le jeune Mordrelle : Vercingétorix plutôt que César, les Perses plutôt que les Grecs à Salamine, et même Napoléon plutôt que les Anglais. Analysant cela, Lainé écrira plus tard qu'« Être attiré par le vaincu, c'est une nature de vainqueur. Être attiré par le faible, c'est une nature de fort ».¹⁵⁰ Le complexe de Mars de Lainé se mesure à ce déséquilibre des forces et s'assume dans la découverte de la langue bretonne. « Pourquoi en définitive vouloir être Breton et non pas français ? Se demande-t-il au début des années 40. Possiblement parce qu'il y a à peine un million et demi de

143 SCOTT W., *Ivanhoé et autres romans*, Paris, Gallimard, 2007, p. 633.

144 KIPLING R., *L'Homme qui voulut être roi*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 21.

145 DOYLE A.C., *Les aventures de Sherlock Holmes*, Paris, Omnibus, 2005, p. 105.

146 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en français.

147 CRBC, Fonds Lainé, CL2 M112, notes, souvenirs et réflexions, avril 1971. C'est l'auteur qui souligne.

148 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

149 Voir la préface d'Annette Becker à LE DALL O., *On prie, vous souffrez, on les aura !*, op. cit., p. 9.

150 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 3, note autobiographique.

bretonnants contre quarante millions de francisants. Parce qu'être francisant c'est être trente fois plus commun, plus bon marché, plus démocratique, plus vil, plus traîné-dans-tous-les-coins. Être bretonnant, c'est être trente fois plus rare, plus cher, plus aristocratique, plus [raturé], plus réservé »¹⁵¹. Pour le jeune Célestin, vivre une aventure privilégiée et exclusive alors que la guerre est finie, c'est s'intéresser au breton¹⁵².

Chercher la Bretagne

Raymond Delaporte n'a laissé aucune relation de l'armistice. Mais finalement la fin de la guerre et le retour du père s'accompagnent d'un nouveau déchirement¹⁵³. Raymond et Hervé doivent quitter leur tante, qui les a élevés pendant presque cinq ans, et abandonner le petit Yves resté chez elle, pour retourner avec leur père, à Châteaulin. Le tiraillement affectif est illustré par une anecdote étonnante. Quelques mois après le retour de son père, Raymond est sujet à un dilemme cornélien quant au choix d'un costume. Il ne veut pas mettre le bleu, que lui indique la tante Emma, ni le rouge, comme le voudrait son père. Pourquoi pas un rayé bleu et blanc, propose-t-il ?¹⁵⁴ Raymond ne se satisfait pas d'un compromis, il cherche une troisième voie. Militant à *Breiz Atao*, il ne fera pas autre chose. Au collège Saint-Yves, qu'il intègre dans les années 20, le petit Raymond cultive à loisir sa différence. Son apparence compte effectivement beaucoup.

151 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, note sur feuille volante.

152 Sur cette idée que pour Lainé la langue bretonne n'est pas le but de la lutte mais son instrument, je me permets de renvoyer à CARNEY S., « Célestin Lainé et le breton : la langue pour le combat », *La Bretagne linguistique*, n° 16, Brest, CRBC/UBO, 2011, p. 151-197.

153 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

154 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 20 juin 1919.



Classe de Raymond Delaporte (en veste claire, 2^e rang, 5^e en partant de la gauche)

Ecole Saint Yves – Quimper 1923-24

Archives privées.

Sur la photo de classe 1923-1924, alors que, les mains croisées sur les jambes ou dans le dos, tous ses camarades portent le même costume noir à boutons dorés, Raymond est le seul vêtu d'une veste claire et à poser les mains dans les poches. Il se laisse pousser les cheveux et arbore bientôt une tignasse noire qui lui vaut le surnom de « Jean Bléo » (Jean les cheveux). C'est avec délice qu'il fait du théâtre, jouant Cristofle dans *La Foire de Séville*, Libertas dans *Claude Bardane*, M. Robert dans *Le Médecin malgré lui* ou encore un chouan, vêtu d'un gilet brodé, s'appuyant à un fusil à l'ombre d'une croix.



Portrait de Raymond Delaporte en
romantique.
Archives privées.

C'est aussi par goût du costume et de la mise en scène, que, bien des années plus tard, étudiant à Angers, « Jean Bleo » jouera les romantiques, se donnant l'apparence d'un Chateaubriand. Chef du PNB, il conservera le goût de la mise en scène, comme en témoigneront les grand-messes du parti.

Aussi, de sa scolarité, encadrée par des pères « un peu folkloriques »¹⁵⁵, il semble avoir gardé de bons souvenirs. Il est plutôt bon élève, le voilà second en latin et premier en histoire-géographie¹⁵⁶. En 1922, il obtient sept accessits¹⁵⁷. Deux ans plus tard, il est le premier en version grecque ainsi qu'en composition¹⁵⁸. Il est aussi dans le peloton de tête en histoire ancienne et en histoire de la littérature française¹⁵⁹. Raymond père est un littéraire, pétri de culture classique. C'est donc un baccalauréat de latin-grec-philosophie que décroche son fils en octobre 1926.

155 Entretien avec Anna Delaporte, 9 août 2010, Chateaufort-du-Faou.

156 CRBC, Fonds Delaporte, carton 5, lettre d'Yves Delaporte à sa tante Emma, 10 décembre 1920.

157 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, papiers personnels.

158 CRBC, Fonds Delaporte, carton 5, lettre d'Yves Delaporte à sa tante Emma, 20 mars 1924.

159 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 31 mars 1924.

Dans le même temps, il commence à s'intéresser à la Bretagne et au breton. L'influence de son père, chez qui il retourne le week-end, est déterminante dans son ouverture à ces questions¹⁶⁰. Il en va de même pour son frère Hervé, qui a également grandi « dans une atmosphère familiale qui, si elle n'était pas nationaliste, devait cependant le marquer profondément et préparer son évolution ultérieure »¹⁶¹. On sait peu de choses des convictions politiques de leur père. Il lit aussi bien *La Dépêche* que *L'Ouest-Eclair*, *L'Union Agricole* ou *Le journal des débats*¹⁶². Cela lui donne l'apparence d'un républicain modéré, mais ce n'est pas ce qui le définit le mieux. Raymond Delaporte, avoué à Châteaulin, est un érudit local original. Élève des Jésuites de Saint-François-Xavier, à Vannes, il a fait des études classiques, lit le grec « *aperto libro* » assure son fils, mais aussi l'allemand, l'anglais et le breton¹⁶³. À Paris, il fréquente la Sorbonne et l'École des Hautes Études. Il passe un doctorat et une agrégation de Droit et en profite pour suivre les cours d'Henri Gaidoz et d'Henri d'Arbois de Jubainville, au Collège de France, sur la culture et les langues celtiques, surtout l'irlandais et le gallois. Il se passionne pour la Bretagne, son histoire, son droit ancestral, sa langue, sa géographie : il développe ces thèmes dans sa thèse sur la sénéchaussée de Châteauneuf, dont il fait une enclave coutumière en Bretagne¹⁶⁴. Sa conviction d'une spécificité des institutions sociales bretonnes, les abonnements qu'il contracte auprès d'une multitude de revues locales, et son adhésion à la Société d'Histoire et d'Archéologie du Finistère, mais aussi à la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, l'inscrivent dans la tradition des bretonistes du 19^e siècle¹⁶⁵. Le soir, après sa journée de travail, il commence enfin ce qu'il appelle « sa vraie vie »¹⁶⁶, puisant dans son imposante bibliothèque – plus de deux milles volumes – une masse de renseignements biographiques, de références bibliographiques, de mots et expressions bretonnes, qu'il couche sur des milliers de petits cartons soigneusement classés dans des boîtes. Son fils Raymond héritera de lui ce goût des fiches, sur lesquelles il relèvera les noms bretons des plantes et des animaux. Mais cette activité, combinée à ses obligations professionnelles, lui laisse peu de temps pour exploiter ces ressources. L'avoué entasse, collectionne. Des cartes postales, les titres de la presse nationale de la Belle Époque, le nom de tous les députés de la Convention, qu'il connaît par coeur. Alors qu'il griffonne ses notes, comme il l'avait appris à Vannes auprès du père Joannis, Raymond père capture les papillons de nuit dans

160 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

161 Jakez Ducamp, « Hervé Delaporte », *Ar Vro*, n°30, avril 1965, p. 57-63.

162 PASDELOUP M., *Inventaire du fonds d'archives Raymond Delaporte (1er juillet 1878 - 3 mai 1945)*, Brest, master I, UBO, 2013, p. 30.

163 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

164 DELAPORTE R., *La sénéchaussée de Châteauneuf-du-Faou, Huelgoat et Landeleau et les juridictions seigneuriales du ressort*, Paris, A. Pedone, 1905, p. 166.

165 GUIOMAR J.-Y., *Le Bretonisme: les historiens bretons au XIX^e siècle*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987, p. 186.

166 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

une des pièces de l'étage de sa maison laissée allumée et ouverte pendant des heures¹⁶⁷. Il dort peu, et s'irrite vite, conséquence peut-être du décès de sa femme ou de la guerre, source de nombre d'insomnies au même moment¹⁶⁸ ? Ses milliers de fiches sont autant de nuits blanches, qu'il tâche désespérément de noircir.

Parfois, cependant, il veut bien recevoir ses enfants, qui lui posent des questions. Quand il a le temps, il leur répond. Il leur lit des extraits d'ouvrages pour exciter leur curiosité, un peu de tout : de la littérature française au *Barzaz Breiz* en passant par *la Veillée des chaumières*. Raymond s'est rappelé toute sa vie de *La dernière classe de français*. La lecture de ce conte, qu'Alphonse Daudet avait écrit dans les années 1870 suite à la défaite française contre la Prusse, provoque une vive émotion chez le jeune garçon. L'histoire est simple : un écolier, Frantz, se rend en classe où son instituteur, M. Hamel, donne sa dernière leçon de français, avant que les Prussiens ne prennent les choses en main :

«Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs.»

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là !... [...]

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le coeur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire" »¹⁶⁹.

167 Sa collection a été donnée par sa petite-fille Anna au Musée d'Histoire Naturelle de Nantes.

168 FOUCHARD D., *Le poids de la guerre, op. cit.*

169 DAUDET A. et P. MIGNON, *La Dernière classe et autres contes du lundi*, Paris, Gallimard, 1980.

Ce choix de lecture correspond bien aux exigences et préoccupations du père, pétri de culture classique. Il est très sensible à la façon dont les gens s'expriment en français. À la guerre, dans le secteur de Breuil, il note qu'il a entendu « le plus mauvais français depuis Montmirail : j'on ; savouère ; peu're ; l'heu're ; j'avions »¹⁷⁰. Et de souligner le contraste avec la langue des soldats noirs rencontrés quelques jours plus tard : « Ils parlent bien le français »¹⁷¹. Son fils prétend que ce conte de Daudet lui aurait ouvert les yeux sur le sort des bretonnants et de la langue bretonne. « Comment se peut-il que dans toutes les écoles de Basse-Bretagne les instituteurs, soit laïcs soit libres, puissent lire à leurs jeunes élèves, avec des trémolos dans la voix, cette magnifique pièce de littérature, sans s'apercevoir qu'eux-mêmes passent leur vie entière à détruire la langue de leur pays ? »¹⁷², se serait-il demandé. Or c'est de la bouche de son père que le jeune garçon a entendu ce récit. Ne connaissant pas le breton, il n'avait pas à subir les brimades infligées à ceux qui persistaient à l'utiliser à l'école. Inversant les feux, au collège Saint-Yves, il est du trio qui demande et obtient l'ouverture d'un cours de breton, qu'ils apprennent auprès de l'abbé Brinquin. Il est plus vraisemblable que Raymond, s'intéressant progressivement à la matière bretonne, se soit remémoré ensuite ce texte, qui pouvait par ailleurs fort bien l'avoir ému, mais alimenterait *a posteriori* la réflexion d'un apprenti bretonnant indigné par le sort réservé au breton dans la plupart des écoles de Basse-Bretagne. Cependant, le regret exprimé dans le conte trouve un écho certain dans la création par Raymond de sa *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou*. Elevé en français, il a toute sa vie pensé qu'il ne saurait jamais écrire ni parler breton comme un natif. En 1985, cela lui était encore une souffrance¹⁷³. Aussi, sa croisade pédagogique pour la langue bretonne, dans la perspective de ce conte patriotique, sonne comme une réponse à ce qu'il prend pour une invasion étrangère. Pour lui, c'est le pendant de la revanche alsacienne, une autre Grande Guerre. Mais ce n'est pas tout.

Son père lui chante, ainsi qu'à ses frères, des *gwerziou*, et s'accompagne parfois au piano. Des airs qu'il trouve chez Bourgault-Ducoudray ou Duhamel, comme Mordrel. Il leur parle de ses revues bretonnes, de ses dictionnaires, de ses ouvrages de droit breton, leur raconte des passages de l'histoire de Bretagne. En voiture, il les emmène parfois à l'endroit même où se sont déroulés les événements qu'il relate. Avec son Rolleiflex, le jeune Raymond a immortalisé nombre de ces promenades. Conscient de ne pas avoir la mémoire de son père, il pensait que la photographie lui permettrait de pallier ses oublis. Il a même pris soin de noter scrupuleusement quels clichés il a réalisés entre 1925 et 1928. Il aime les vieilles pierres. Voici une vieille route romaine, les ruines

170 CRBC, Fonds Raymond Delaporte (père), liasse 100, notes de guerre.

171 *Id.*

172 Archives Déniel, lettre de Raymond Delaporte à Alain Déniel, texte préambule aux réponses de R.D., printemps 1973.

173 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

féodales de Kerezec à Lennon, le calvaire de Tronoën en Saint-Jean-Trolimon, le château de Kerjean à Saint-Vougay, des chapelles, des croix, des mégalithes. Et cette image de son père.



Raymond Delaporte (père)

Archives privées.

Le choix du photographe est intéressant : il met son sujet à distance, à moins qu'il ne tâche plutôt de mesurer ce qui le sépare de son père. Que regarde ce dernier au loin, dans ce paysage désolé, comme hors du temps ? Quel passé le happe et l'éloigne de ses fils ? Quelle fatalité à laquelle il a dû se plier lui fait croire qu'il est vain d'agir et que les choses s'arrangent toujours d'elles-mêmes ? « *Fata viam invenient* », les destins trouveront bien leur voie, affirme-t-il en annonçant que la Bretagne, un jour, recouvrera ses droits et s'autogérera¹⁷⁴. Le cliché dit peut-être la pétrification du père face au décès de sa femme et son incapacité à faire face à la « contamination traumatique » qui l'a empêché de s'occuper de ses enfants, et de faire qu'ils ne ressentent cet abandon¹⁷⁵.

174 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

175 ROMANO H., « Annoncer à un tout petit la mort d'un de ses parents », *op. cit.*, p. 60.

Peu à peu, Raymond délaisse les vacances au Pouliguen pour se terrer aux Fontaines, chez sa grand-mère. Elle lui prépare ses mets favoris. Le soir, elle lui lit des extraits de *Buhez ar Zent*, la vie des saints. Surtout, elle chante. Des chansons en breton, qu'elle compile dans un cahier. Elle apprend plusieurs d'entre elles à son petit-fils. Notamment *Gwerz ar Roue Gralon ha Kêr-Iz*, plus de soixante couplets, un tour de force, mais aussi celle qu'elle préfère par-dessus toutes, *Metig*. Ce n'est pas un hasard si, en 1985, Delaporte se rappelle des vers suivants :

« *E-harz ar Mor on ganet, e bro Sant Gwennole,
Ha biskoazh nemet glac'har n'am eus bet em buhez.
Glac'har ha gwir garantez, setu ma flanedenn,
Planedenn rust ha kalet da heuliañ penn da benn !* »
Je suis né au bord de la mer, au pays de Saint Guénolé
Et je n'ai jamais eu que de la douleur dans ma vie.
Douleur et amour véritable, voilà mon destin,
Destin rude et dur à suivre de bout en bout !¹⁷⁶

Entre la douleur de l'orphelin et l'amour de la grand-mère, Raymond retrouve une mère nourricière. À bien des égards, ces séjours aux Fontaines rappellent *Le voleur d'étincelles*, premier roman de Brasillach, à caractère autobiographique, publié en 1932¹⁷⁷. Orphelin de mère à 12 ans, de père à 20, Lazare, le narrateur n'en peut plus de promener son mal-être à Paris. « Son corps projetait une sécession »¹⁷⁸. Et bien que les médecins ne lui trouvent rien, on lui conseille du repos. Il quitte la capitale pour les lieux de l'enfance de sa mère, où il espère renaître. À Collioure, il loge chez sa vieille tante, propriétaire terrienne, qui lui raconte de vieilles histoires et chante des chansons en catalan. Lazare s'intéresse à l'étymologie et se construit une identité historique. Très vite, il se sent si bien chez elle qu'il ne conçoit plus d'autre vie. Aux Fontaines, Raymond passe beaucoup de temps avec les employés de la ferme, surtout avec le vieux valet, Chan Sizun, que son service militaire avait jadis exilé cinq ou sept ans à Verdun, sans qu'il apprît un mot de français, sauf « merde » que Raymond entend une fois¹⁷⁹. Le breton est une drôle de langue, qui passionne les érudits tout en restant celle des petites gens. Cet entre-deux lui permet de trouver une voie originale, d'être ailleurs.

Pour Célestin Lainé, la voie bretonne est également une façon de sortir du temps. À l'été 1921, prenant le train pour la première fois avec sa mère et son frère Francis, il rejoint son père alors en

176 Cité dans CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*. La chanson, composée au 19^e siècle par Jean Pierre Marie Le Scour, proche de Luzel, raconte l'histoire d'amour impossible d'un jeune clerc quittant son pays de Quimper pour étudier au collège de Tréguier. Raymond, quittant Châteauneuf pour le collège de Quimper, n'aura pas été insensible au tourment du jeune homme.

177 BRASILLACH R., *Le voleur d'étincelles*, Paris, A. Rédiér, 1932.

178 *Ibid.*, p. 33.

179 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

escale à Bayonne. Au carré de l'*Orconera*, les familles du capitaine Lainé, de son second et de son mécanicien se retrouvent dans la bonne humeur. En guise de plaisanterie, le capitaine s'exclame que la Bretagne devrait être indépendante. Et tout le monde de rire, sauf le très français Célestin dont le patriotisme est ici égratigné.

L'été 1922 arrive, il découvre dans le grenier de ses tantes le dictionnaire breton-français de Troude et Milin, qui avait appartenu à son arrière grand-père. Cette découverte lui est un choc : il n'en revient pas qu'une langue inculte ait un dictionnaire. Mais, en l'occurrence, il est lui-même l'inculte, car il s'agit d'un ouvrage qu'il ne peut alors ni comprendre ni utiliser. De surcroît, dans la famille, personne ne lui concède le moindre intérêt.

Ce même été, la famille reprend le train, pour Rouen cette fois-ci. Au retour, la nuit, la gare de Serquigny est emplie des vociférations d'un « éthylique endiablé », débraillé, sale, portant une casquette de marin et un sac de matelot, accompagné d'une petite fille d'à peine dix ans. La scène fait grande impression sur le sage Célestin qui se souvient en détail de cet homme qui :

« ... pérorait, gesticulait et ne cessa crier jusqu'à l'arrivée du train : « Je suis Breton, moi ! Je suis de Saint-Malo ! Breton et pas Français ! Breton et pas Français ! » Un employé de gare, candide bretonnant exilé, tentait en vain de converser avec lui en breton. L'homme lui tapait sur l'épaule : « Oui mon pote ! Tu es breton, toi aussi ? C'est bien, ça ! Moi je suis de Saint-Malo ! I don't speak brezonek, mais je suis Breton quand même, Breton et pas Français ! »¹⁸⁰

Dans ses mémoires, se qualifiant d'« enfant de chœur bien élevé recueillant pieusement l'évangile de l'ivrogne », Lainé écrit que c'est à ce moment-là qu'il s'est lui aussi senti « Breton et pas Français ». Il va même jusqu'à noter que, dans ses mémoires, il lui faudra appeler cet épisode « l'élection du roi », le roi étant pour lui « le motif dominant de ma vie »¹⁸¹.

L'anecdote sent la réécriture, si ce n'était le dialogue, trop beau pour être faux, et on imagine sans peine l'impact de la scène sur un jeune adolescent en plein questionnement identitaire. Ce marin de Saint-Malo n'est pas sans rappeler son capitaine de père, mais plus loin encore, l'apparition nocturne de cette loque marine renvoie à un vieux fantôme familial, le grand-père Lainé, disparu en mer quand son fils avait l'âge de la fillette. « Leurs noms font des enfants des revenants »¹⁸², a écrit Freud : le noyé s'appelait Célestin et on sait la sensibilité des enfants aux morts sans sépulture¹⁸³. Jeune enfant, à Ploudalmézeau, Célestin a lui-même été sauvé de justesse de la noyade par sa grand-mère, alors qu'il venait de tomber dans une bassine¹⁸⁴.

180 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 9.

181 CRBC, Fonds Lainé, CL2 M124, notes, souvenirs et réflexions, septembre-octobre 1972.

182 FREUD S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 415.

183 DAVOINE F. et J.-M. GAUDILLIÈRE, *Histoire et trauma*, op. cit., p. 238-239.

184 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, feuillets autobiographiques en breton.

Dans une autre anecdote, vécue quelques mois plus tard, quand Lainé entre en seconde au lycée de Brest, on retrouve, dans le désordre, les mêmes ingrédients – apparition ectoplasmique ; langue ; Bretagne ; France ; clochardisation :

« Entre 11h et midi, la leçon hebdomadaire d'Anglais dans la salle sans soleil et sans vue qui domine la rue Voltaire. Tandis que Monsieur Cam nous initie à la civilisation française dans son développement anglais – toutes les fois une vieille femme passant dans la rue chantant à intervalles "Tamm pilhou tamm"¹⁸⁵. Tous s'esclaffaient ; sachant seulement que c'était ... du breton ! Moi j'étais intrigué sans savoir pourquoi – gêné – je n'ai jamais vu la vieille. Elle devait être vieille comme la Bretagne. Elle était rejetée dehors de notre temple d'instruction française, dans la rue comme une ordure, cachée à nos vues comme la honteuse. Mais son appel hebdomadaire nous était jeté de l'invisible, traversant les rites respectés de notre Éducation civilisée, créant une incongruité gênante qui se libérait en rires étouffés. Je sais maintenant qu'elle nous appelait d'en dehors de notre monde d'apprentis français, du dehors, de la rue invisible. Moi seulement je l'ai alors entendue. Sans le savoir. J'étais troublé. Moi seulement je ne riais pas ». ¹⁸⁶

Plus de 40 années d'une histoire mouvementée et dévastatrice pourraient avoir transformé des souvenirs d'enfance en vibrant appel du destin. Mais quand Lainé, dans ses écrits, joue les prophètes, cela se voit clairement. On peut ici se fier au moins à l'anecdote. Au-delà de la chiffonnière de la rue Voltaire, c'est peut-être de sa mère, de sa famille maternelle que les autres rient, ou de leur propre malaise vis-à-vis de leur famille, et c'est cela qui trouble le jeune Célestin. Mais l'adolescent aura vraisemblablement été sensible, comme il le prétend, à cette voix sans visage, venue d'outre-temps et d'outre-monde. Cette voix résurgente, vieille, barbare presque, cette voix bretonne, c'est celle des origines, une des clés de l'explication du monde, que ce jeune adolescent tourmenté cherche à comprendre.

En octobre 1923, sa professeur d'espagnol demande à la classe qui connaît le breton : à peine un quart le parle, ce qui chagrine Célestin, d'autant que l'enseignante apprécie que l'on parle cette langue¹⁸⁷. Il se demande alors comment l'apprendre, fait part de son désir à sa mère, laquelle lui donne 5 francs pour aller à la librairie Derrien, rue de Siam, acheter un livre. L'achat prend l'allure d'une aventure magique et mystérieuse :

« Il commençait à faire sombre. Je bondis jusqu'à la librairie Derrien avec la crainte qu'ils n'aient déjà fermé. Mais pas encore ! Tout soufflant, j'exposai ma requête à la vieille dame. Mais oui, elle avait cela ! D'un recoin obscur et poussiéreux elle extirpa non seulement un, mais deux,

185 « Bouts de chiffons bouts ! »

186 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M18, Journal 1966, 3 juillet.

187 Il y a dans la classe Jean Rohou, qui jouera un rôle non négligeable dans le mouvement breton pendant la Seconde Guerre mondiale.

mais trois, mais beaucoup de bouquins de différents types. Je choisis un exemplaire du Vallée et comme il ne coûtait que trois francs cinquante, je m'enhardis à acquérir, en sus des instructions maternelles, un vénérable Divizou Gallek ha Brezonek qui ne coûtait alors que dix sous...

Je rentrai triomphant avec mon butin. »¹⁸⁸

Butin qu'il abandonne provisoirement : « Le Vallée nouvellement acquis ne souffrit pas trop de mes assiduités »¹⁸⁹, avoue-t-il, ce qui est vraisemblable devant la charge de travail que nécessite le premier niveau du baccalauréat. Pour autant il reste à l'affût de ce tout ce qui concerne la Bretagne, ce qui le singularise parmi ses condisciples lycéens :

« Lorsque j'avais 15-16 ans, m'ouvrant de mes idées nationales bretonnes d'isolé complet, plusieurs de mes camarades du lycée de Brest me traitèrent (déjà ! en 1923-24) de Sale Boche ! Ce n'était sûrement pas populaire, bien qu'alors rien n'eut été fait avec les Boches... ceci me consterna [...] Donc avant d'avoir 17 ans je savais que le nationalisme breton est par essence antifrançais, c'est à dire Boche, pour tous les Français de droite, de gauche, surtout du milieu [...] Je n'étais surtout plus consterné d'être traité de Sale Boche ! Au contraire, je riais en pensant que mes camarades avaient raison, que j'étais, que nous étions, des Boches, qui qu'en grogne, et que le mieux à faire c'était de se faire une vertu de la croix comme l'avaient jadis fait les impopulaires chrétiens romains, avec un plein succès. [...] Dès 1924 je fus donc un Sale Boche. Et aujourd'hui en 1970 je ne vois aucune raison de ne pas continuer comme je l'ai toujours fait entre temps »¹⁹⁰.

Ici encore le temps a fait son œuvre et patiné le souvenir. Mais sa solitude, cultivée, qui ne lui est pas exclusive, est bien réelle, tout comme le fait de se faire taxer de « Boche ». Un camarade de lycée de Mordrelle, du fait de l'usage du « Ya »/« Ja », associait lui aussi Bretons et Allemands. Et cette stigmatisation brandie en étendard est elle aussi à prendre au sérieux. Même s'il est peu vraisemblable qu'il en ait ri, elle participe autant de l'entreprise de victimisation qu'entreprend le jeune Célestin au même moment, que de sa volonté d'explorer les profondeurs, les ténèbres.

Un jour cependant, il entend Kervella-Kernuz, un camarade de lycée, parler d'une « ligue » à Rennes réputée vouloir l'indépendance de la Bretagne. Admissible, Célestin se rend à Rennes pour passer les ultimes épreuves de l'examen. Il obtient la mention « Assez bien ». Le jour-même, il erre désespérément dans les rues à la recherche de la ligue en question, mais en vain. L'anecdote n'est pas sans rappeler les angoisses d'Olivier Mordrelle dans les jardins de la Tour Eiffel :

« Deux d'entre nous étaient des vétérans de dix-huit ans. Ils rapportaient notre succès à des divinités innommées auxquelles il convenait de sacrifier selon un certain rite qu'ils connaissaient déjà. Leur connaissance autorisée n'eut pas trop de peine à nous persuader. Ces rites, que

188 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 12.

189 *Ibid.*, p. 13.

190 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, notes du 26 août 1970.

j'ignorais totalement, comportaient des stations libatoires dans tous les locaux appropriés et se terminaient pas des cérémonies initiatiques dans un temple dont mes quinze ans et demi m'interdisaient l'accès. Ainsi pus-je les quitter sans incident notable et réintégrer ma foi catholique avec mon lit d'hôtel. Le lendemain, tout léger, tout fier, tout yeux et tout oreilles, j'errai seul à travers la ville inconnue. J'y relevai trois ou quatre inscriptions celtiques qu'à ma grande joie je constatai être à même de comprendre, mais pas le moindre symptôme de la mystérieuse "Ligue de Rennes" »¹⁹¹.

Même si apparemment ce n'est pas la peur des filles qui isole Célestin, force est de constater que Bretagne, solitude, et sexualité sont ici aussi liées. « Pas de femmes à bord », lui disait le Takousse. Les vacances arrivent, le jeune garçon met son séjour à Ploudalmézeau à profit pour engranger du vocabulaire breton. À la rentrée il valide l'examen d'entrée en classe de Mathématiques Élémentaires, tout en s'inscrivant au cours de Philosophie. C'est en novembre 1924 qu'il entend son camarade Grall lui parler d'une revue publiée par une ligue de Rennes, il s'agit de *Breiz Atao*. L'achat de son premier exemplaire de la revue prend la tournure d'un récit initiatique :

« La librairie Robert était une minuscule boutique attenante ou presque à la Brasserie de la Marine. Jamais auparavant je ne l'avais remarquée. Tiens, tiens ! Un carton à la vitre : "On trouve de tout en Bretagne, même des Bretons. On les reconnaît à ce qu'ils lisent Breiz Atao". Aucun doute, c'est là. J'entre le cœur battant et je fais ma demande de mon ton le plus naturel qui dans la circonstance, était aussi le plus artificiel. Le petit vieux me répond affirmativement, atteint un numéro, le roule en toute quiétude et l'enveloppe d'un papier blanc. Me voici à la rue, mon rouleau à la main. Je ne vois plus ni le ciel ni la terre mais seulement ce rouleau blanc qui me possède des pieds à la tête. Jamais aucune fée n'a senti autant de pouvoir dans la baguette qu'elle tenait à la main. Tant de pouvoir et aussi tant d'anxiété : ce qui est écrit là-dedans, est-ce bien ce que je veux ? Ces gens de Rennes où l'on ne parle plus le breton, ces gens de Rennes qui veulent une Bretagne libre, entendent-ils bien par là une Bretagne faisant bonne place à la langue bretonne ? Je veux être fixé tout de suite mais je ne puis tout de même pas déflorer le rouleau dans la rue, devant ces passants étrangers. Non, non ! A la maison, seul ! Pas de spectateurs contraints de mes triomphes ou désillusions. (...) J'entends mes sabots qui claquent sur les dalles de granit. Je courais donc depuis un instant déjà ? Je me lance dans la rue du Château. J'ai des ailes. En franchissant la rue Traverse je m'entends dire : "Mon Dieu ! Si c'est ce que je pense, alors c'est toute ma vie que je tiens là entre mes mains..." Ai-je parlé ou a-t-on parlé ? Je ne sais. Mais maintenant c'est moi qui répond avec ferveur : "Oui, c'est vrai ! C'est toute ma vie qui est là entre mes mains !" Je vole dans les airs. D'une haleine je franchis les quatre étages qui conduisent à la chambre-mansarde que je partage avec mon frère Francis. Je m'installe dans ma fenêtre à moi. La mer, Plougastell et l'île Ronde, le Menez Hom, mon pays est là luisant et

191 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 13.

dégagé, devant moi, avec moi. Il est la seule compagnie que je tolère à une heure aussi solennelle. Tremblant et fiévreux, je déploie respectueusement le rouleau en murmurant des prières machinales. Voilà la couverture, noir et vert sur fond blanc¹⁹². Je la tourne. Mon coeur saute dans ma poitrine... ça y est ! Ça y est : du breton dès la première page ! Rien à craindre désormais ! Je n'essaie pas de le lire, ce serait trop long. Je saute aux articles en français... C'est cela ! Exactement cela. D'un bout à l'autre ! Dieu soit loué !

Le tonnerre eut pu tomber que je n'en aurais fait aucun cas. Mais il y eut plus fort que le tonnerre : un ordre maternel bref et comminatoire m'enjoignit de descendre pour manger et m'arracher à ma lecture. Toutefois il ne put m'empêcher qu'avant le soir je ne l'eusse bien réitérée cinq ou six fois.

Voilà comment, à l'âge de seize ans révolus, je fis la connaissance de Breiz Atao »¹⁹³

On est ici en terrain désormais familier : c'est encore dans un petit endroit mystérieux qu'une personne âgée délivre l'ouvrage initiatique. À la croisée des problématiques qui l'agitent à ses 16 ans, Lainé vit une aventure ; sa gêne devant le libraire trahit l'extraordinaire de la situation. L'événement prend une tournure religieuse, qui mêle prières et louanges. Enfin, le champ sémantique du récit – du blanc virginal à la possession par le rouleau, ou la baguette, qu'il ne faut pas déflorer, en passant par la mère castratrice – donne à la découverte de *Breiz Atao* un caractère fortement sexué, qui s'accompagne pour la seconde fois de l'abandon du projet d'être prêtre et de la chasteté que la vocation impose. Il est à l'époque « *much tormented by sex* »¹⁹⁴ car l'amour, pense-t-il, détourne du but. Avec le recul, Lainé se rappelle d'un Célestin « indéterminé, dangereux, hermaphrodite, avec une légère tendance au suicide »¹⁹⁵. Évoquant la sexualité de Lainé, Mordrel se rappellera effectivement des « errements sentimentaux de son adolescence, qui passèrent vite »¹⁹⁶. L'homosexualité, à ce moment, pouvait également être une façon de contester l'ordre bourgeois¹⁹⁷. À cet âge délicat, au cœur de sa tempête identitaire, la perspective d'intégrer l'Union de la Jeunesse de Bretagne lui est vraisemblablement d'une grande aide psychologique. C'est finalement quand les identités « ne vont plus de soi »¹⁹⁸ qu'elles mobilisent. « Jusqu'alors j'avais été à la recherche d'un roi, dont j'avais un besoin physiologique afin d'unifier ma personnalité assez dispersée car mes différents instincts étaient forts et le résultat était dangereusement secoué »¹⁹⁹, avouera-t-il.

192 C'est le n°12(72) du 1er décembre 1924 dont la couverture est décrite ici. C'est dans le n° précédent que l'on trouve du breton dès la première page.

193 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 14-15. C'est l'auteur qui souligne. Leurs contemporains ont souvent reproché aux rédacteurs de *Breiz Atao* de vouloir défendre la Bretagne sans recourir à la langue bretonne. Ils se défendaient en prétendant pouvoir toucher une audience plus large en français. Le témoignage de Lainé leur donne raison.

194 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M20, fragments autobiographiques, 1971.

195 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M11, fragments autobiographiques, 1952.

196 Fonds Mordrel, OM24 C1902, lettre d'Olier Mordrel à Françoise Rozec (Meavenn), 10 septembre 1952.

197 ROZEC T., *Le IIIe Reich et les homosexuels*, Paris, Hermann, 2011, p. 81.

198 ITÇAINA X., *Les virtuoses de l'identité. Religion et politique en Pays Basque*, Rennes, PUR, 2007, p. 27.

199 CRBC, Fonds Lainé, CL2 M124, notes, souvenirs et réflexions, septembre-octobre 1972.

En cachette de leurs parents, ce qui en fait un plaisir interdit, Célestin et son ami Kervella-Kernuz se font livrer *Breiz Atao* en poste restante. L'œil suspicieux du préposé pimente une aventure clandestine qui fait long feu car la mère de Célestin découvre vite le pot aux roses. Avec largesse d'esprit et pédagogie, elle autorise son fils à se faire livrer *Breiz Atao* à la maison. Vraisemblablement entend-elle ainsi garder un œil sur cette publication qui la rebute, sans changer quoi que ce soit des projets de son fils.

En juin 1926, *Breiz Atao* publie un courrier que Célestin – cela ne peut être que lui – a adressé à la revue un an auparavant :

« Un lycéen brestois nous écrit :

« Nous sommes deux jeunes partisans de *Breiz Atao*, très attachés à notre Bretagne, doublement chère aux Bretons par son passé et par l'odieuse oppression de la France. La jeunesse bretonne, pleine d'espoir en l'avenir, a résolu de ne pas laisser faire l'absorption de son pays : une génération se lève pour l'action. Nous voulons y collaborer de toutes nos forces et de tout notre cœur, et c'est cette raison qui nous pousse aujourd'hui à vous demander de vouloir bien transmettre les renseignements pour nous enrôler dans les rangs de l'*Unvaniez Yaouankiz Breiz*. »²⁰⁰

Mais la déception est immédiate pour celui qui croyait s'enrôler dans une armée bretonne : « À ma grande surprise nous ne fûmes pas dirigés sur la caserne ni même sur aucune espèce d'instruction technique. J'étais venu bien résolu à lui offrir sans barguigner au moins une ou deux pintes de mon sang, un pied, un œil, une main, mon obéissance entière et ma soumission de tout instant. Au lieu de cela on me tapait d'une très modique somme d'argent, on me demandait de faire le camelot d'un journal, de porter un insigne et d'assister "fidèlement" aux réunions d'une section qui d'ailleurs n'existait pas. J'étais déçu d'être estimé à si peu »²⁰¹. La section brestoise est effectivement squelettique, trois à quatre membres tout au plus²⁰², pas de quoi lever une armée, combattre et rentrer au logis la gueule cassée. Il y a là Youenn Drezen alors rédacteur au *Courrier du Finistère*, qu'il fréquente avec plaisir, et qui lui conseille l'achat d'*Emgann Kergidu*, du *Barzaz Breiz*, et de *l'Histoire de notre Bretagne*, Jeanne Chassin du Guerny, qui attisera fortement sa francophobie. Drezen le présente à Roparz Hemon, alors jeune professeur d'anglais, qui lui offre *La vie de Salauin qu'ils nommèrent le fou* de Tanguy Malmanche, en français. L'ouvrage lui fait très grande impression. Il rencontre enfin Jakez Riou. Avec eux il évoque les combats de l'*UYV*, commente les articles de *Breiz Atao* et les thématiques mordreliennes qui y sont développées à un moment où le journal glisse du panceltisme au fédéralisme internationaliste, entre en polémique avec le *Bleun*

200 Rubrique « des lettres », *Breiz Atao*, n°5(89), mai 1926, p. 685-686.

201 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 16.

202 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, DCM 13738, interview de Célestin Lainé.

Brug, s'intéresse à certaines idées de gauche, tout en tâchant d'établir une doctrine nationaliste. Mais ses trois compères échangent en breton, et ne s'adressent à lui qu'en français. Il en est très vexé²⁰³. D'autant que Lainé rejoint le groupe en plein bouillonnement gwalarliste. Il risque encore d'être en retard dans cette aventure qui commence. Désormais, il étudie le livre de Vallée une demi-heure par soir, avant de s'endormir. Au mois de juillet 1925, il se rend à Rennes pour passer la seconde partie du baccalauréat. Il obtient la mention « bien » à Mathélem, « assez bien » en Philosophie. Comme l'année précédente, il fait chou blanc en se rendant au siège de l'*UYV*, situé rue du vau Saint-Germain, chez Debauvais, qui est toujours absent. En août 1925, il se rend à la Fête des Reines de Cornouaille. La variété des costumes, des danses, des chansons le ravit : « Kemper m'apparut comme un sourire du paradis breton », dit-il²⁰⁴. Mordrel est là, qui se réjouit aussi de cette fête²⁰⁵. Lainé l'y aperçoit, mais n'ose aller lui parler²⁰⁶.

Au fur et à mesure qu'il se sent intégrer cette nouvelle famille, la sienne lui devient étrangère. Les disputes se multiplient avec sa mère qui s'inquiète de l'avenir de son fils décidément influencé par ses lectures bretonnes, choquantes à ses yeux. Les projets professionnels qu'il forme lui semblent incongrus. « Je me rends compte aujourd'hui et n'ignorais pas à l'époque le souci que je causais à ma mère, écrit-il en 1946. Mon développement lui paraissait inquiétant à certains égards. Elle était un peu comme une poule qui a couvé un œuf de cane. Elle se reprochait peut-être de m'avoir ainsi fabriqué et m'en aimait sans doute d'autant plus. Et moi je l'aimais aussi »²⁰⁷. Une discussion en particulier le marque au point qu'il l'a relatée plusieurs fois à différentes époques de sa vie. La dernière fois, en 1973, est la plus éclairante. Au bas d'une page extrêmement griffonnée, raturée, s'étire un texte soudain plus clair, comme surgi d'une maïeutique douloureuse :

« Fumée Miroitante.

Maman, en 1925, m'attirant une fois sur ses genoux – chose rare – me dit "Qu'attends-tu donc de la vie, mon petit, nous sommes au monde pour exercer un métier, fonder une famille, élever des enfants...". Je la regardai exsangue. Je ne pouvais lui dire un mot. Je la contemplai avec une horreur pétrifiée.

- "Quoi, maman, brûlais-je de lui dire, est-ce là tout ?" Jeune fille au couvent du Calvaire de Landerneau, n'avait elle donc pas rêvé aussi d'une vie à bandes bleu turquoise ? Peut-être avait-elle tué cette vie en elle ? L'idée horrible me vint "Maman, brûlais-je de lui dire, je t'en supplie, ne recommence pas, ne tue pas aussi ton premier né !" Je vis que ses yeux évitaient les miens.

203 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M1, autobiographie 1941.

204 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 20.

205 Il en livre une chronique pour une fois enthousiaste dans O.M., « La Fête des Reines de Cornouaille », *Breiz Atao*, n°9-10(81-82), 1er septembre et 1er octobre 1925, p. 605.

206 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M1, autobiographie 1941.

207 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 18.

Deux ou trois fois elle alla pour parler, mais la vue de ma figure l'arrêta net. Elle se tut. Nous restâmes plusieurs minutes frappés de silence et d'immobilité. Rien de plus ne fut dit »²⁰⁸.

Ce n'est pas un dialogue que Célestin a ce jour-là avec sa mère. Elle parle, il écoute, et ne moufte pas. Mais les réponses qu'il imagine après coup témoignent bien de ce qui se joue alors. C'est l'engagement breton de son fils, susceptible de le détourner du droit chemin, qui chagrine la mère. « Ces Breiz Atao vont te conduire à ta perte ! », lui aurait-elle également déclaré. « Qu'appelles-tu ma perte ? Et d'ailleurs qu'y puis-je. Il faut et je veux que cela soit ! Si ma perte doit venir, hé bien... qu'elle vienne ! »²⁰⁹, aurait-il pensé en retour. À sa façon, Lainé résume sa rupture avec un ordre bourgeois auquel il s'est conformé jusque là. « Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir choisi ni agi librement », déclare-t-il en 1925 à son professeur de philosophie qui lui demande s'il sait agir librement²¹⁰. Et il en a besoin, il ne peut plus supporter les projets que l'on forme pour lui et ses frères, il ne veut pas entrer à Navale et être marin comme tout le monde avant lui dans la famille. « Veux-tu que je te décrive comment je serai à soixante ans ? demande-t-il à sa mère. Regarde ces vieux officiers de marine en retraite : ils sont tous pareils. Ailleurs du moins c'est l'inconnu pour nous. Ailleurs il est possible qu'il y ait ce que je cherche »²¹¹. L'argument n'est pas sans rappeler la détermination de John Ferrier, héros d'*Une étude en rouge*, qui ne peut se résigner à mourir vieillard dans son lit. Célestin veut vivre son aventure, il veut du neuf, du mouvement, sortir de sa généalogie. Mais il n'y a pas que cela, il garde en tête ses projets scientifiques au profit de la Bretagne et envisage de préparer Polytechnique, ce que sa mère refuse. L'un et l'autre, à coup sûr, gardent à l'esprit le cousin polytechnicien d'Eugénie Kerjean, l'amour de sa jeunesse auquel elle a dû renoncer, une vie qu'elle a tué en elle. Cette prestigieuse école lui a pris son premier amour, elle ne lui prendra pas son premier fils. « J'ai souvent eu le sentiment qu'en me parlant comme elle l'avait fait elle jouait sa propre vie »²¹², se rappellera Lainé. Mais il n'y a chez les Lainé qu'un seul salaire, cinq bouches à nourrir, et on ne pourra pas payer d'études longues aux garçons. Aussi le père fait pression sur son fils, menaçant de lui couper les vivres s'il ne plie pas²¹³. En 1926, Célestin obtient le prix d'excellence de la classe de Flotte et est admis 14e de sa promotion à l'École Navale²¹⁴. Quoi qu'il fasse, il ne le fait pas à moitié, mais ce succès prend une tournure dramatique.

208 Et après quelques réflexions sur le sens de la vie, Lainé conclut sur un bref bilan personnel : « Il y a cinquante ans de cela et je m'en souviens comme si c'était hier. Hé bien, maman ! Je n'ai pas exercé de métier, pas fondé de famille, pas eu d'enfants – et j'ai vécu – et je suis heureux, même dans la misère et la vieillesse », CRBC, Fonds Lainé, CL2 M133, Notes, souvenirs et réflexions, février 1973. C'est l'auteur qui souligne.

209 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 21. L'épisode est résumé dans un autre document : « Ma mère veut que je fasse flotte et non pas X : Tu vas à ta perte – Alors je le veux. » CRBC, Fonds Lainé, CL1 M1, autobiographie 1941.

210 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M5, Journal sept 45-sept 47 (Allemagne).

211 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 22.

212 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M16, fragments autobiographiques, 1963.

213 CRBC, Fonds Lainé, CL8 M487, Notes sur Aristote et Saint Thomas, 30 décembre 1951.

214 Dans ses mémoires il se classe 9^e, mais dans le courrier qu'il adresse au directeur de l'École centrale le 21 mars

Dès la rentrée, sa mère, ses frères et lui sont atteints de la fièvre typhoïde. Albert guérit le premier, mais Eugénie Lainé n'y survit pas. Le 16 septembre 1926, alors que leur père est embarqué, les frères Lainé perdent leur mère. Dans l'autobiographie qu'il rédige en 1946, l'événement prend à peine deux lignes : « Puis ma mère mourut en septembre et cela m'affecta beaucoup car malgré tout je lui étais fort attaché »²¹⁵. En matière d'évitement on peut difficilement mieux faire, mais on sait que nombre d'adolescents frappés par le décès d'un parent mettent en place un mécanisme de défense qui consiste en un déni du lien affectif les attachant à la personne perdue²¹⁶. Les apparences sont donc trompeuses et le trauma profond. L'adolescence est le moment où l'enfant décide de se séparer progressivement de ses parents. Le décès de l'un d'eux enrayer ce processus. Il n'est plus question de séparation mais de rupture, et la solitude mêlée au chagrin peut plonger l'orphelin dans le chaos²¹⁷. Célestin ne se remettra jamais du décès de sa mère, au point de s'en sentir responsable. En témoignent les rêves qu'il commence à faire, et qu'il fera jusqu'à la fin des années 60, qui mettent en scène son obstination à refuser d'entrer à Navale, son opposition à la volonté de sa mère. Se rappelant avoir visité le Parlement de Rennes à la même époque, et y avoir vu le jugement d'une mère infanticide, il prétend lui aussi avoir tué une personne qu'il aimait²¹⁸. Cette personne c'est sa mère, et il croira que c'est sa passion bretonne qui l'aura achevée. Dans la conversation rapportée plus haut, ne jouait-elle pas sa vie, et lui aussi ? En 1963 il le formule ainsi : « Dans cette conversation – ce duel, si vous voulez – le perdant perdait la vie. C'est pourquoi sans doute nous y mîmes tout notre cœur, armés d'autant de vérité que nous pûmes... Et pourtant ils s'aimaient. Elle perdit sa vie, la femme qui me l'avait donnée. Ce fut donc bien ainsi. Ce fut. C'est tout »²¹⁹.

Il guérit progressivement de la typhoïde mais peine à se rétablir et vers la fin de l'année il peut remarcher à nouveau. Cependant, en janvier, après trois semaines d'examen à l'hôpital maritime, les médecins décident de le mettre en congé pour un an et d'ajourner son entrée à Navale à 1927 : il est encore trop faible et ne parviendra pas à rattraper son trimestre de retard. C'est pour lui un an de perdu. De plus, le succès de son frère Francis, reçu avec lui à Navale, dont il sort premier de sa promotion, place Célestin « au point de vue Marine dans une mauvaise posture »²²⁰. L'aîné ne peut être devancé par son cadet. De son propre aveu, Célestin est « désorienté »²²¹.

1929 il est 14^e. Archives de l'École Centrale, dossier Lainé Célestin, 1931.

215 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 25.

216 BENHAÏM M., « Seul sur la rive... », dans BENSOUSSAN P., *L'enfant confronté à la mort d'un parent*, Toulouse, Érès, 2013, p. 113-123.

217 *Id.*

218 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M28, fragments autobiographiques, non daté.

219 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M16, fragments autobiographiques, 1963.

220 Archives de l'École Centrale, dossier Lainé Célestin, 1931.

221 *Id.*

En 1927 il voit au cinéma *Metropolis* de Fritz Lang, deux fois même, « chose rarissime », précise-t-il²²². Il est très impressionné par ce film dans lequel la science permet la résurrection d'un être aimé. L'histoire le touche de près, d'autant que les années 20 sont pour lui celles de « la science pour le pouvoir »²²³. L'idée, qui évoque le savant fou des romans d'anticipation, doit être prise très au sérieux. Dès 1922, alors qu'il renonçait pour la première fois à une vocation ecclésiastique, il avait choisi pour le prix d'honneur que la ville de Brest allait lui remettre, les deux tomes de *La planète Mars et ses conditions d'habitabilité*, de Camille Flammarion :

« *I knew extensively of the Sinus, of the Seas, of all the canals, pole caps, and Schiaparelli – as well as all about the Moon, Copernicus, the seas, the craters, etc... for I liked the fictions, but I wanted above all to know the reality and indeed I long cultivated a suggestion or hope that I or my contemporaries might go there – up to leaving Ecole Centrale in 1931 when I got and studied the red book by Esnault Pelterie on the rocket possibilities of space travel. But then Breiz Atao triumphed by way of necessity – on that as well as on my catholic priestly velleities* »²²⁴.

Je connaissais par cœur le Sinus, les mers, les canaux, les pôles et Schiaparelli – tout autant que la Lune, Copernic, les mers, les cratères, etc... parce que j'aimais les fictions, mais surtout je voulais connaître la réalité et effectivement j'ai longtemps entretenu l'idée que moi ou mes contemporains irions là-bas – jusqu'à ce que je quitte l'École Centrale en 1931 et que j'obtienne et que j'étudie le livre rouge de Esnault Pelterie sur les possibilités de voyages dans l'espace à bord de fusées. Mais c'est alors que, par nécessité, *Breiz Atao* triompha – sur cela aussi bien que sur mes vellités d'entrer dans la prêtrise catholique.

Ce souvenir, noté en 1969, bénéficie de l'air du temps. La capsule Apollo multiplie les essais, on connaît désormais la face cachée de la lune, sur laquelle on se posera bientôt. Mais cette note biographique n'est pas isolée sur ce thème, et n'est donc pas seulement l'écho d'une actualité qui ne l'émeut guère par ailleurs : Lainé ne réagit pas au premier pas de l'Homme sur la lune, mais se rappelle bel et bien son adolescence. Il semble que son attrait pour la science, assez précoce et lié au besoin d'aventure, se soit progressivement associé au désir de puissance militaire qu'il veut mettre au service de la Bretagne. Scientifique contrarié, en plein deuil, fragilisé, frustré, culpabilisé, peut-être haineux d'une France qui n'aura su soigner sa mère et ne veut pas de lui, il est très sensible aux publications scientifiques de Flammarion, ainsi qu'aux romans d'anticipation qui l'enthousiasment, spécialement *L'île du Solitaire*, qui vient d'être réédité en 1926. L'ouvrage le marque beaucoup, il se passionne pour la lutte sans merci qui oppose un ex-lieutenant de l'armée française et un ingénieur à

222 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M13, fragments autobiographiques, 1954 et CL2 M114, notes, souvenirs, réflexions, juillet 1971.

223 « Science for Power », CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

224 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

un savant fou reclus dans le secret de sa base insulaire²²⁵. Il a également lu *Face au drapeau* de Jules Verne²²⁶, dans lequel il rencontre un autre savant fou, inventeur d'une arme terrible. Chez Wells, qu'il dévore, il aura fréquenté le Dr Moreau²²⁷. La thématique du scientifique incompris cherchant tant l'isolement que le pouvoir le taraude et culmine en 1928, quand paraît *L'exploration par fusées de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires*, de Roger Esnault-Pelterie. Ce livre le subjugué.

Dans cet état d'esprit, et sur conseil du proviseur du lycée de Brest, il prépare en février 1927 la licence de la Faculté des Sciences de Rennes. Mais il suit également les cours de celtique que Pierre Le Roux dispense devant un maigre auditoire à la faculté de Lettres²²⁸, ainsi que ceux de Dorval qui lui sont dit-il d'un grand apport²²⁹. Il cherche à se faire des amis auprès des étudiants catholiques du Cercle Saint-Yves, mais n'y parvient guère. Sur le conseil de Drezen, il rencontre Morvan Marchal. Décidément voué à jouer les figures tutélaires, ce dernier a également une influence considérable sur Lainé, qui trouve chez lui à la fois un aîné qui l'instruit et un camarade « toujours incroyablement estudiantin »²³⁰. « Mes conversations du jeudi à 5h avec Marchal, 4 place de Bretagne à Rennes, m'avaient fourni mes deux buts », se souvient Lainé²³¹. Marchal lui raconte les débuts de *Breiz Atao*, les ruptures avec L'Action française et le *Bleun-Brug*. Il évoque aussi l'avenir, les « rêves irréalisés »²³².

« Entre autre il m'exposa la honte nationale que constituait en pleine capitale bretonne le monument de l'Union de la Bretagne à la France, honte qu'il fallait commencer par laver avant de songer à redresser la tête. Je partageais pleinement ce point de vue. - "Mais comment se fait-il, lui demandais-je, qu'il soit encore là depuis 16 ans ?" "c'est que personne ne savait comment faire pour l'expulser". " Est-ce que l'on se prépare à savoir ?" Non personne à sa connaissance ne s'y préparait ce qui s'appelle se préparer, mais tous les patriotes bretons le couvraient d'injures soigneusement renouvelées. À force d'en parler... C'était encore la guerre des mots »²³³.

C'est là le premier but évoqué par Lainé : détruire la statue de Boucher installée en 1911 dans une niche de l'Hôtel de ville de Rennes pour commémorer l'Union de la Bretagne et de la France.

225 CHAMPAGNE M., *L'Île du solitaire*, Paris, Jules Tallandier, 1932.

226 VERNE J., *Face au drapeau*, Paris, Le Livre de poche, 1967.

227 Cette lecture semble attestée par une association d'idées que Lainé opère dans une note autobiographique. Il y relate dans l'ordre les deux tomes de Camille Flammarion, Champagne, Verne, Von Salomon, *Metropolis*, et son grand enthousiasme aux cours du père Moreau à la fac de Rennes. CRBC, Fonds Lainé, CL1 M13, fragments autobiographiques, 1954.

228 Pierre Le Roux est connu pour avoir publié, entre autres, un *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Hommay, Champion, 1924. Voir François Falc'hun, *Nécrologie : Pierre Le Roux*, s.n., 1976.

229 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 5, diviz gant Neven H., 26 février 1983.

230 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 27.

231 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70. L'évocation de Marchal, dans ce document, s'arrête là, sans que les buts soient précisés.

232 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 31.

233 *Id.*

Lainé s'y emploiera cinq ans plus tard. Le second but découle des discussions concernant les 250.000 cadavres intolérables qui hantent *Breiz Atao*. Lainé comprend vite que ces 250.000 soulignent de façon frappante le fait que « pas un Breton n'avait signé la rébellion bretonne face à la francisation menaçante »²³⁴, contrairement à ce qui s'était passé en Irlande avec Pearse ou Casement. « Quel malheur pensais-je, que nous nous fussions pas nés plus tôt ! », note Lainé dans son autobiographie, manifestant ainsi un symptôme très net du complexe de Mars qui l'anime. À Marchal, il aurait demandé : « Est-ce que l'on se prépare en vue de la prochaine occasion ? »²³⁵ On se gardera bien de prêter quelque caractère prophétique que ce soit à ce propos, qui, faisant de l'après-guerre un entre-deux-guerres, participe plus vraisemblablement d'une réécriture de l'histoire. En revanche, c'est bel et bien le contexte des années 1926-1927 qui transpire dans les conversations de Marchal et Lainé, lorsque celles-ci touchent à la religion :

« Il m'apprit à verser le vin de l'ironie sur la glace de mon puritanisme et à présenter un aspect un peu plus viable. Il repoussait tout catholicisme quoiqu'il fût imbibé d'évaluations chrétiennes. Me sachant catholique pratiquant, il n'abordait d'ailleurs ce sujet qu'avec une louable discrétion. C'est auprès de lui que je commençais à prendre conscience d'une certaine gêne à mes entourures spirituelles : le christianisme m'offrait bien une cosmogonie générale mais il se taisait parfaitement au sujet des convictions bretonnes qui possédaient jusqu'aux racines de mon existence. D'autre part le patriotisme breton qui me procurait ce qu'il faut pour vivre, c'est-à-dire un ennemi à combattre - non pas un Satan familial qui ne nous offre qu'un combat spirituel mais un vaste ennemi exigeant une vraie guerre – le patriotisme breton se taisait non moins parfaitement au sujet du catholicisme ; il était évident que l'on pouvait être breton et nationaliste avec n'importe quelle appartenance religieuse. Fait plus grave, le Pape venait de condamner le nationalisme de l'Action Française. Si je me réjouissais des difficultés survenant à ce que j'estimais les plus intraitables des Français, je n'étais pas sans ignorer que les attendus de la condamnation pouvaient très bien s'appliquer au nationalisme breton que seule son obscurité préservait de semblable sort. Bref, il était fâcheux que le catholicisme et le nationalisme breton, se tolérant en dehors de moi par ignorance volontaire et réciproque, se raccordassent sans plus dans ma personne pour se la partager au grand dam de mon unité. Le catholicisme était fortifié dans la position religieuse et prétendait détenir la puissance suprême mais il n'arrivait pas à régler le domaine temporel du patriotisme breton. Celui-ci était le maître en fait de ma position politique et prétendait à la souveraineté ; mais il m'était impossible de lui donner la couronne car il ne pouvait pas administrer mon domaine religieux, à même le chaperonner vu qu'il n'y élevait aucune prétention et n'offrait aucune cosmogonie générale. C'est ce grave manque à donner une solution convenable au problème religieux qui fut l'un des

234 *Id.*

235 *Id.*

principaux écueils sur lesquels sombra l'Action Française. Sans entrevoir de solution, je pressentais qu'il en irait de même avec le nationalisme breton et mon incapacité à unifier solidement religion et politique, théorie et pratique, spirituel et temporel, me causait un certain embarras intellectuel. Enfin, Dieu merci ! Ils ne se combattaient pas. J'avais donc le temps de chercher ma solution qui d'emblée ne pouvait pas être la solution habituelle de momification dans le statu quo. À vrai dire, c'était mon catholicisme qui était menacé ; il s'était fissuré dès mon plus jeune âge et bien qu'abondamment replâtré, il traînait l'infériorité cachée de maints compromis qui le vouaient d'avance à la défaite. La prolongation de son règne tenait avant tout à l'incapacité de mes convictions bretonnes à évoluer en système religieux. »²³⁶

Là encore, Lainé écrit en connaissant la fin de l'histoire. Il lui faudra effectivement encore sept ans avant d'abandonner sa foi chrétienne et de fonder une foi celtique originale. Dans l'immédiat il est encore sujet à des questions existentielles, mais pas à un tourment dévastateur. La fréquentation de l'agnostique²³⁷ Marchal, qui a quitté L'Action française depuis longtemps pour progressivement se rapprocher du Grand Orient²³⁸, ne lui fait pas redouter les flammes infernales que lui évoquait le problème salut de son mécréant de grand-père. Il n'est cependant pas improbable que se rapprochant du jeune étudiant architecte, Lainé prenne un certain plaisir à la transgression de ses principes moraux, qui ne pouvaient qu'être heurtés par la position neutraliste de *Breiz Atao* en matière religieuse, groupe acceptant dans ses rangs catholiques, protestants, maçons et athées sans qu'il n'y ait de guerre entre eux. Si combat il devait y avoir, il ne pourrait qu'être le fait d'une menace extérieure, comme en témoigne la condamnation de L'Action française. À ce sujet, il apparaît clairement que Lainé n'a pas mesuré l'ampleur de la polémique opposant Brochen à Mordrel. En fait, il ne perçoit pas de problème hors de lui-même. C'est en lui que religion et nationalisme entrent en concurrence et que le second ne parvient pas encore à être le relais de la première²³⁹, ce que sont parvenus à faire Hemon et Mordrel avec le manifeste de *Gwalarn*. Aussi, rejoindre *Breiz Atao* ne lui permet pas encore, bien au contraire, de trouver une nouvelle cosmogonie, c'est-à-dire une autre explication du monde qui lui assure un équilibre intérieur en rendant son existence compréhensible et acceptable. Cela explique aussi son ouverture à d'autres expériences politiques, liées cependant à *Breiz Atao*.

Parmi les étudiants parisiens, la tendance est plutôt de s'affilier à des groupes marqués à droite.

Autour de Lainé, les Jeunesses Patriotes sont à la mode, qui cherchent régulièrement à obtenir son

236 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 28-29.

237 C'est ainsi qu'il se décrit lui-même, évoquant cette époque dans une lettre adressée à *War Du Ar Pal*, n°3, printemps-été 1939, p. 223.

238 Marchal intégrera la Loge maçonnique Volney à Laval le 1^{er} avril 1938.

239 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme. Le passé d'une illusion*, op. cit., p. 19-21. Le même constat a été fait concernant nombre de militants basques, dont la parcours est marqué par un transfert d'engagement, suite à une désaffection pour une vocation catholique, au profit de la structuration du sentiment nationaliste, voir ITÇAINA X., *Les virtuoses de l'identité*, op. cit., p. 299.

adhésion. « Ça ne fait rien que tu sois nationaliste breton ; c'est seulement pour combattre le communisme, adhère pour faire comme nous tous »²⁴⁰, argumentaient-ils. Son aversion pour la masse et sa prétention à la rareté le conduisent tout naturellement dans le camp adverse. Auprès de sa mère et de son grand-père, Célestin avait bien compris ce qu'était un socialiste : c'était pire qu'un républicain. Du temps de l'enfance de sa mère, un républicain comme son grand-père était un Rouge assuré de la damnation éternelle. Mais, après guerre, la situation avait changé. « Même à l'église tout le monde comme il faut est républicain, lui assurait sa mère vers 1924. Les Rouges abominables sont ces socialistes que nous avons à la mairie de Brest. Mais tu verras, j'ai idée qu'en leur temps ils deviendront aussi les bons bourgeois bien reçus à l'église et ce sera très comifaut²⁴¹ d'être un socialiste. Pour être un Rouge il faudra toujours inventer autre chose.²⁴² » Il n'y avait alors pas beaucoup de solutions pour être original. Lainé n'avait pas encore entendu parler des communistes, jusqu'à ce que l'affiche d'Adrien Barrère, « Comment voter contre le bolchevisme ? » qui lui présente « le Moscoutaire », qu'il décrit ainsi : « Une tête de forçat hirsute, tenant dans sa bouche un couteau (de boucher) dégouttant de sang. C'était vraiment affreux à voir. »²⁴³ En 1927 c'est vers les affreux Rouges que va la sympathie de Lainé, plutôt qu'aux Jeunesses Patriotes :

« Pourquoi irais-je combattre le communisme qui n'était pas cause de la francisation de la Bretagne, et que ces gens voulaient atteindre parce qu'ils l'estimaient menaçant pour la puissance de l'Unéindivisible ? Bien au contraire, ce motif et d'autres encore me disposaient favorablement à son endroit : il bâtissait un système international dans lequel, disait-on, chaque nationalité pouvait librement développer sa langue et sa culture ; il était le fait d'une minorité honnie par le troupeau estudiantin – et souvent d'une manière injuste, voire odieuse - ; leur journal l'Humanité me séduisait par sa hardiesse directe et sa combativité réelle récoltant des peines de prison dans ses attaques contre les puissances sociales qui étaient aussi les oppresseurs de la culture bretonne. J'étais intéressé par le caractère militant de son antimilitarisme, par son pacifisme belliqueux, son matérialisme chrétien et son amoralisme puritain ; ses principes d'organisation économique et sociale ne répugnaient pas à ma modeste extraction et à ma pauvreté chronique. Lumière ! Justice sociale ! Abolition des privilèges de famille et de nations ! Faveur aux plus éprouvés des individus et des peuples ! Tout ce qu'il faut pour échauffer la tête. Il voulait somme toute réaliser dans ce monde le Royaume de Jésus-Christ que l'Église enseignait devoir être réalisé dans l'autre. Il faisait bon ménage avec mon christianisme et apparaissait comme son complément activiste. Serait-ce là la synthèse

240 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 29.

241 Comme il faut.

242 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, chemise rose, note du 5 février 1974.

243 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, journal 1961-70.

recherchée entre le catholicisme et le nationalisme breton ? En tout cas je devins un lecteur régulier de l'Humanité »²⁴⁴.

En juin, Lainé obtient le Certificat de Mathématiques Générales. Aux courtes vacances suivantes, il rencontre l'abbé Perrot par l'entremise d'un ami du cercle Saint-Yves, originaire de Plouguerneau. Dès lors il le fréquente assidûment, vient le visiter à vélo, de Ploudalmézeau. Cette rencontre lui est capitale, Lainé vouera toute sa vie un amour filial à l'abbé : « Sa grande foi dépassait sa logique et les tempéraments craintifs le réputaient mauvais diplomate car il avait les vertus de l'enclume qui appelle les coups ; mais n'est-ce pas sur l'enclume que se forgent les armes ? Je lui vouai d'emblée une vive affection et je suis sûr que ce fut réciproque. Dans ma solitude j'avais trouvé un Père ! Tous deux nous avions le sentiment de certaines différences dont nous conservions le respect car il est nécessaire que le Fils diffère du Père, sans quoi ils seraient une même Personnalité. »²⁴⁵ Dans ce témoignage, Lainé répond évidemment aux critiques qui lui ont été adressées en 1943 et 1944 : l'abbé Perrot condamnait son paganisme, dès lors, en baptisant « Unité Perrot » ce qu'il prenait pour une armée bretonne, Lainé aurait usurpé le nom de celui dont on fera un saint homme suite du fait de son exécution par la résistance communiste. Reste la force de leur relation, bien réelle, observée en son temps par Mordrel²⁴⁶, et l'impact de l'ecclésiastique sur Lainé, manifestement encore pétri de catholicisme lorsqu'il rédige ses mémoires, comme en témoigne l'usage des majuscules à Père et Fils. Perrot à Plouguerneau n'a de cesse que lutter pour la langue bretonne, d'encadrer les jeunes, voire les guider vers la prêtrise. Il semble qu'au contact de l'abbé, Lainé ait hérité d'une foi de combat dont il se fera le prophète²⁴⁷.

Peu de temps avant sa mort, son frère Albert fera parvenir à Lainé devenu Neven Henaff, un photo-montage réunissant les cinq membres de leur famille « quelques mois avant sa dislocation »²⁴⁸. Lainé apprécie beaucoup l'image, celle d'un âge d'or. Les trois frères vouaient un amour indéfectible à leur mère, et c'est elle qui était le ciment de la famille. Sa disparition ouvre un vide énorme pour Lainé qui cherche désormais une figure paternelle ainsi qu'une explication au monde qu'il ne comprend plus. Le paradis perdu, il reste à organiser le chaos. « *Ich habe heute nacht noch einen weiten Weg zu gehen... In die Tiefe – zu meinem Brüdern* »²⁴⁹, déclare Freder, le héros de *Metropolis*, dont la mère, Hel, est morte en donnant la vie à son fils. À la fin de l'été 1927, c'est décidé : Lainé ne fera pas sa rentrée à Navale. Son père lui coupe les vivres. En échange son fils n'a plus de compte à lui rendre : ils sont quittes. Qu'à cela ne tienne, Célestin adresse 10 francs à

244 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 30.

245 CRBC, Fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 36.

246 « Il recevait de temps en temps Célestin Lainé qu'il avait connu enfant et qu'il aimait bien », écrit Mordrel au sujet de Perrot. Fonds Mordrel, OM19 C894, lettre d'Olier Mordrel à Jean Kergren, 30 avril 1984.

247 Il ne faut oublier que Perrot aussi est un ancien combattant, alors que ces jeunes qui viennent le voir ne le sont pas.

248 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 2, Lettre d'Albert Lainé à Louis Feutren, 6 septembre 1983.

249 « J'ai encore cette nuit un long chemin à parcourir... Dans les profondeurs – chez mes frères ».

Breiz Atao pour aider à financer le congrès fondateur du Parti Autonomiste breton, où, bien évidemment, il ira jouer les petits soldats.

Raymond Delaporte n'a pas été conduit au mouvement breton par un conflit avec son père, bien au contraire. Un jour d'août 1927, au retour de Châteauneuf, ce dernier dit à son fils avoir vu une affiche de *Breiz Atao* – dont il aura entendu parler dans ses journaux et revues – annonçant un congrès à Rosporden. Raymond saura plus tard que cette affiche a été posée par Jakez Riou chez un parent horloger²⁵⁰. Le document revêt un caractère historique, il ouvre une nouvelle période du mouvement breton. Mordrel l'a d'ailleurs fait encadrer et l'exposait encore au mur de son bureau, en 1985.



Affiche du congrès de Rosporden , 1927. Bureau d'Olier Mordrel, Léchiagat.

250 CRBC, Fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

Est-ce la présence de l'avocat Le Coz, qui rassure et attire l'avoué de Châteaulin ? Ou la perspective de la création du Parti Autonomiste breton ? Est-ce le dépôt annoncé d'une « palme » au monument au mort suivi d'une minute de silence ? La présence d'Irlandais et de Gallois ? Les chants qu'on y écouterait ? L'excursion où l'on imagine que la ville d'Ys a été submergée ? Est-ce parce qu'on s'adresse à de « vrais Bretons », héritiers d'une longue histoire, qui veulent être maîtres chez eux ? Il est vrai que cette dernière perspective n'apparaît qu'en minuscule sur l'affiche, qui joue le consensus, et peut plaire à un vieil érudit. Il n'y est pas question de politique ni de religion, ni de programme, en fait. L'heure est aux initiations masculines, au réengendrement des fils sans l'aide des femmes²⁵¹. Au même moment Raymond doit se présenter au conseil de révision, où il est ajourné. « Tu devrais aller voir, *bourrus e tlefe beza* »²⁵², lui dit en substance son père.

Le jeune Raymond Delaporte qui se rend à Rosporden n'est pas encore un militant. Bien qu'il apprenne un peu de breton au collège, il ne lit pas de revues bretonnantes. Il n'a jamais entendu parler de *Breiz Atao* et, bien que catholique, il ne lit même pas le très populaire *Feiz ha Breiz*. C'est dans un exil mêlé d'angoisse et de fraternité étudiante que Raymond construit son identité bretonne. Bachelier en octobre 1926, il rechigne à quitter Châteauneuf, dont on a vu toute l'importance que l'endroit avait pour lui. Après avoir hésité entre des études agricoles et la faculté de Droit, Raymond se plie aux exigences de son père, qui s'attend à ce que son aîné suive la même voie que lui. Fin novembre on lui trouve une chambre à Angers, où se trouve une section Droit des Facultés Catholiques de l'Ouest. Son livret universitaire le dit « assidu », « sérieux », « consciencieux ». Mais il a le mal du pays. « Angers est assez agréable comme ville, mais j'aime mieux Châteauneuf et je suis pressé d'y aller te souhaiter la bonne année », écrit-il à sa grand-mère²⁵³. À vrai dire il y va semble-t-il de sa santé tant mentale que physique. Raymond tombe vite malade et doit revenir à Quimper chez sa tante Emma. C'est à ce moment-là qu'il écrit sa toute première lettre en breton, qu'il adresse évidemment à sa grand-mère :

« *Va mamm-goz kez*

N'ouzon ket mar kompren ret ar pezh a skrivon d'oc'h. N'ouzon ket pe seurt mod trugareka n'oc'h d'euz pezh e peuz gred evidon. Bet on bet wel ar midisin ; lavaret n'euz oan gweleet kalz abaoue pemzet deiz. Eur lur muioc'h a paezon. Yac'h mad d'eoc'h atao, va mamm-goz kez ; peuz ket song d'ar gomz-man :

Peurkompeza Brazparz

Diveina Berrien

Diradena Plouie

251 GODELIER M., *Communauté, société, culture. Trois clefs pour comprendre les identités en conflits*, Paris, CNRS éd, 2009, p. 27.

252 Cela devrait être plaisant. CRBC, Fonds Delaporte, carton , *Eñvorennoù*.

253 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 6 décembre 1926.

Tri dra impossibl d'a Zoue

Herve, Yves ha me a roiomp d'eoc'h bouc'hic koant

Ho pot bihan a gar n'eoc'h euz a greiz e galon

Raymond »²⁵⁴

Ma chère grand-mère

Je ne sais pas si vous comprenez ce que je t'écris. Je ne sais comment vous remercier de ce que vous avez fait pour moi. Je suis allé voir le médecin ; il a dit que je m'étais bien remis depuis quinze jours. Je paie un franc de plus. Bonne santé à vous pour toujours, ma chère grand-mère ; vous rappelez-vous de cette parole-là :

Niveler Brasparts

Épierrer Berrien

Défougèrer Plouyé

Trois choses impossibles à Dieu

Herve, Yves et moi vous faisons un doux bisou

Votre petit gars qui vous aime de tout son coeur

Raymond.

Il y a bien sûr beaucoup d'erreurs dans cette première tentative, et le seul breton correct dont il peut faire étalage est encore celui des dictons, qu'il pioche dans des dictionnaires, ou dans ses souvenirs – il écrit comme il a entendu –, pour émailler ses courriers. Raymond est malade deux mois, le temps que son angoisse d'exilé se cristallise en un triptyque sur lequel il fait une fixation et qui unit nourriture de la ferme, grand-mère et langue bretonne. Pour l'aider à se fortifier, sa grand-mère lui envoie du beurre, des oeufs, des salades et de la viande²⁵⁵. Elle le félicite de son breton, dont lui-même pourtant n'est pas content. Il persiste à écrire dans cette langue avant de conclure : « *goude poania e dao dibi* »²⁵⁶. Les réflexions que lui font son entourage concernant ses efforts d'apprentissage provoquent d'autres métaphores alimentaires. « "*Me lardo he billig d'eon*" evel *m'eus lennet 'barz al lavariou koz* »²⁵⁷, écrit-il, quand Marie-Jeanne, une domestique de sa grand-mère, moque sa façon de parler breton. À Angers, la langue bretonne fait également rire. Le 1er juillet, Raymond porte la bannière de saint Yves lors d'une procession. Il y a des gens en costume traditionnel, on chante des cantiques en breton : « *An tud Gall a selle ouzomp a chome souezet dre n'a gleve netra euz ar pez a lavaremp hag a ganemp. Ar re-ze a rae goap warnomp, hag a c'hoarze pa welle-n'omp. Skrivet m'eus diwarbenn an dra-ze. Evel-se a zo sellet ouz ar Vretoned e Bro-C'hall*

254 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 2 mars 1927.

255 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 7 avril 1927.

256 « Après avoir peiné il faut manger ». CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 2 avril 1927.

257 « "Je lui graisserai son billig", comme je l'ai lu dans les vieilles expressions ». Raymond veut dire : « Je lui mettrai une raclée », mais il applique improprement l'expression à un homme, non à une femme. CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 30 avril 1927.

(Frans) »²⁵⁸. Sa langue bretonne, mi-parlée, mi-livresque, sujette aux moqueries des uns et des autres, situe Raymond, une fois encore, dans l'entre-deux. Cet entre-deux, c'est l'Association des Bretons d'Angers, dite « Nation de Bretagne », au sein de laquelle il rejoint une partie des quelque 20.000 Bretons – c'est ce qu'on lui a dit – de la région, dont beaucoup travaillent dans les ardoisières de Trélazé. Ce sont eux qui paradent en costume traditionnel et viennent écouter un sermon en breton donné à la messe dite en l'honneur de saint Yves, sur la demande de Peyron, président de l'Association²⁵⁹.

Mais l'exil est pénible, et le retard accumulé à cause de sa maladie du début de l'année lui porte préjudice. Il rate ses examens, malgré les prières adressées à sainte Anne par sa grand-mère²⁶⁰. Il revient aux Fontaines à la fin de l'été, se rend à Rosporden sur les conseils de son père. « *Kerse en deus bet eus an dra, meur a wech, am eus aon !* »²⁶¹. Il a été déçu de cela, plus d'une fois, j'en ai bien peur ! avoue Raymond Delaporte.

258 « Les Français qui nous regardaient étaient surpris de ne rien entendre à ce que nous disions et chantions. Ceux-ci se moquaient de nous, et riaient en nous voyant. J'ai écrit à ce sujet-là. C'est ainsi que l'on regarde les Bretons en France ». CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 1^{er} juillet 1927.

259 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 23 mai 1927.

260 CRBC, Fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 20 juillet 1927.

261 CRBC, Fonds Raymond Delaporte, carton 1, *Eñvorennoù*.

Breiz Atao et le « réalisme » : le Parti Autonomiste breton

La période qui s'étend de 1927 à 1931 est marquée par l'existence éphémère du Parti Autonomiste Breton. Né d'un congrès lancé sur un coup de bluff¹, il meurt d'une crise financière insurmontable et d'un mouvement de fond qui balaye les courants de pensées européens, au tournant des années 30. Du PAB, l'historiographie s'est essentiellement attachée à distinguer le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire à montrer comment les aspirations des fédéralistes, jugées seules légitimes, avaient été injustement supplantées par celles des nationalistes extrémistes, avec les résultats que l'on sait : la mort du parti, les prétendues « dérives » fascistes. Cette vision téléologique occulte complètement la genèse du parti, qui doit tout aux mouvements alsaciens, dont l'influence sur *Breiz Atao* est bien plus déterminante que le mythe irlandais².

En fait, ces quatre années se résumeraient à la mise en lumière d'une opposition croissante entre une gauche et une droite bretonnes, incapables de s'entendre. Or ces divergences existaient déjà avant, sans que cela ne posât de problème à quiconque³ : leur cohabitation est telle que le positionnement politique du PAB reste encore problématique, d'autant qu'il a toujours rejeté la gauche et la droite françaises⁴. À vrai dire, la prégnance de la question fédérale sur le parti doit justement appeler à plus de circonspection. Une amorce de détente internationale marque la fin des années 20. La SDN semble se renforcer, la réconciliation franco-allemande se réalise grâce à Briand et Stresemann ; les passions nationalistes s'atténuent et la question d'une Union des États d'Europe est ébauchée. Cette évolution concerne également les militants bretons qui connaissent leur « entrée au monde »⁵ en 1927, par le congrès de Rosporden, où se retrouvent, entre autres, Lainé, Delaporte et Mordrel. L'importance accordée par *Breiz Atao* aux hypothétiques États-Unis d'Europe inscrit

1 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 127.

2 *Ibid.*, p. 76.

3 CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

4 BOUGEARD C., *Les forces politiques en Bretagne*, op. cit., p. 133.

5 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 127.

clairement le parti et le journal dans la mouvance des « non-conformistes » européens. Mais l'ouverture sous-tendue par l'attrait du fédéralisme l'éloigne un temps des principes moelleriens de la « Révolution conservatrice », pour apparenter *Breiz Atao* aux diverses mouvances des « relèves »⁶ françaises, et notamment des milieux « réalistes » – mot de passe de la fin des années 20⁷. Ce « réalisme », qui rassemble aussi bien à gauche qu'à droite en une sphère disparate, « transcende les clivages partisans mais aussi socioprofessionnels »⁸. Cette nébuleuse, on l'a vu plus haut, entend moderniser l'économie, défendre la paix et un projet européen fondé sur un rapprochement franco-allemand, réformer l'État⁹, mais également créer une force politique¹⁰, ce que l'équipe de *Breiz Atao* prétend également faire en s'attachant à ce qu'elle juge « utile » – traduction locale de « réaliste » – et en créant un parti politique.

*Le « mirage alsacien »*¹¹

Sans rentrer dans les détails, on peut résumer la situation alsacienne en quelques points. Si le retour des « Provinces perdues » à la France s'est passé dans la joie pour la majeure partie des Alsaciens, ceux-ci ne peuvent que constater l'écart de développement économique qui progressivement se creuse entre une Allemagne dynamique et une France en retrait. Dès le printemps 1920, une grève générale éclate, à laquelle réagit Mordrel. Dénonçant déjà l'impérialisme français, il écrit : « La France a assez de ce jacobinisme d'un autre âge, *on grogne en Bretagne, on proteste en Alsace*, et on a raison »¹². L'année suivante il évoque l'Alsace qu'il dit « délivrée », mais spoliée par le gouvernement français¹³. Au même moment, Vallée, encore lui, invite Mordrel à s'intéresser à ce qui se passe dans l'est de la France. « Il serait bon de suivre le mouvement (surtout contre l'idiome local) en Alsace ; c'est une réédition de l'école antibretonne », écrit-il à son poulain¹⁴. De fait, les grèves prennent une tournure particulariste, axée sur la défense des droits spécifiques acquis pendant la période allemande. Les Alsaciens veulent conserver une législation sociale plus progressiste, ainsi qu'un statut des fonctionnaires plus avantageux, d'autant que l'on proteste de plus en plus contre l'attitude vexatoire des cadres venus de la « France intérieure » à

6 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., 2002.

7 *Ibid.*, p. 15.

8 *Ibid.*, p. 88.

9 *Ibid.*, p. 65.

10 *Ibid.*, p. 173.

11 L'expression est de Raymond Delaporte, dans CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 1, *Bro-Elzas*.

12 O.M., « Toujours l'escamotage », *Breiz Atao*, n°11-12(23-24), novembre/décembre 1920, p.45.

13 Olivier MORDREL, « Ar en deulin », *Breiz Atao*, n°5-6, mai/juin 1921, p.2-3.

14 Fonds Mordrel, OM22 C1296, lettre de François Vallée à Olier Mordrel, 3 octobre 1921. C'est l'auteur qui souligne.

l'encontre d'ouvriers ignorant la langue française¹⁵. D'autre part, fortement attachés au régime concordataire, beaucoup d'Alsaciens s'inquiètent des volontés d'unification scolaire et religieuse manifestées par le Cartel des gauches. En mars 1925, Mordrel salue l'intervention du député Elsasser à la Chambre, lequel déclare sous les rires que l'Alsace « n'a jamais été française de langue, ni de moeurs, ni de traditions ni de civilisation », et crée ainsi une question alsacienne¹⁶. Dès lors, *Breiz Atao* se fait la tribune régulière du « malaise alsacien », comme on l'appelle alors¹⁷. C'est dans ce climat tendu que les diverses tendances autonomistes alsaciennes se structurent et se rassemblent dans le *Heimatbund*, ligue patriotique fondée en 1926 par le docteur Eugène Ricklin. Dès février 1926, Marchal rencontre les hommes de la *Zukunft*, principal journal du mouvement alsacien. Ce qu'il découvre lui fait grand effet et l'incite à transformer l'*UYV*¹⁸.

En mai 1926, le *Heimatbund* publie un manifeste signé par une centaine de personnalités. Dès le mois suivant, le texte est publié dans *Breiz Atao* et commenté par Marchal. Les militants bretons découvrent « une organisation destinée à encourager les partis existants à abandonner enfin leur politique d'atermoiement, de leurre et de faiblesse, et à mener avec une implacable énergie la lutte pour les droits sociaux et nationaux de l'Alsace-Lorraine »¹⁹, qui réclame un statut autonome pour conserver les particularismes linguistiques et scolaires, religieux et administratifs. Finalement, les revendications des Alsaciens, enrobées d'anti-impérialisme, passent pour parentes de celles des militants de *Breiz Atao*. Pour Marchal, le Manifeste alsacien est « un document magnifique, qui ne peut qu'enthousiasmer un nationaliste breton »²⁰. Le même mois, le garde des Sceaux Pierre Laval entame des poursuites contre les signataires du manifeste, ce qui provoque une grosse émotion dans une Alsace où pourtant le *Heimatbund* est loin de faire l'unanimité. Par une lettre ouverte, Marchal tend la main aux Alsaciens et inaugure des contacts étroits²¹ ; il assure que les poursuites dont ils sont victimes sont tout à leur honneur²². On comprend alors qu'une action policière contre *Breiz Atao* est en fait ce qui manque au jeune mouvement breton pour gagner en audience. Ce regret à peine dissimulé de ne pas en être victime transpire également de l'édito de janvier 1927 intitulé

15 WAHL A. et J.-C. RICHEZ, *La vie quotidienne en Alsace. Entre France et Allemagne, 1850-1950*, Paris, Hachette, 1993, p. 64.

16 Olivier Mordrel, « A la chambre. Le discours de M. Elsasser », *Breiz Atao*, n°3(75), 1er mars 1925, pp. 537-538.

17 BEAUPRÉ N., *Le traumatisme de la Grande Guerre, 1918-1933*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 84.

18 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine : une nation interdite*, Paris, Copernic, 1979, p. 430. Il s'agit d'un ouvrage militant qui ne cite jamais ses sources. Il fourmille cependant d'informations factuelles qui en font un outil indispensable, à considérer comme une source.

19 Extrait du Manifeste alsacien, cité par Morvan Marchal, « Le manifeste autonomiste Alsacien-Lorrain », *Breiz Atao*, numéroté n°5(89) au lieu de n°6(90), 1er juin 1926, p. 689-690.

20 Morvan Marchal, « Le manifeste autonomiste Alsacien-Lorrain », *Breiz Atao*, numéroté n°5(89) au lieu de n°6(90), 1er juin 1926, p. 689-690.

21 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine, op. cit.*, p. 404.

22 Morvan Marchal, « Lettre ouverte aux autonomistes Alsaciens et Lorrains », *Breiz Atao*, numéroté n°5(89) au lieu de n°6(90), 1er juin 1926, p. 691-693.

« Les prémisses de la répression », qui commente le projet de loi Barthou visant à réprimer énergiquement toute propagande politique destinée à soustraire une partie du territoire à l'autorité du gouvernement national. Le projet est clairement destiné à engager des poursuites contre le *Heimatbund*, et *Breiz Atao* imagine pouvoir être bénéficiaire du même traitement. Il est vrai que l'essor des journaux alsaciens est fulgurant : créée en 1925 et tirée à 5000 exemplaires, *Die Zukunft* compte l'année suivante 28000 abonnés²³. S'en rapprocher, c'est la promesse d'une publicité inespérée, par le truchement d'une répression attendue de pied ferme.

À la fin de l'année 1926, le *Heimatbund* est condamné. Le journal *Volksstimme* annonce au printemps 1927 la future création d'un Parti Autonomiste Alsacien-Lorrain²⁴. *Breiz Atao*, en pleine déroute financière, annonce en avril 1927 la transformation de l'*UYV* en Parti National Breton dans les mois à venir²⁵. Marchal et Mordrel se rendent alors en Alsace dans la seconde semaine de juin pour voir Paul Schall, rédacteur en chef de la *Zukunft*, et le Dr Roos, secrétaire général du *Heimatbund* : ils entendent formaliser un rapprochement entre Bretons et Alsaciens. Roos crée en septembre l'*Elsass-Lothringische-Autonomistische Partei*. Au même moment, le 1^{er} septembre 1927, paraît le premier numéro d'une nouvelle série de *Breiz Atao*, qui devient l'organe du Parti Autonomiste – et non plus nationaliste – Breton.

Rosporden et le CCMNF

La première livraison de ce nouveau *Breiz Atao*, désormais bimensuel et doté d'une nouvelle maquette, se présente dans un format, qualifié par Mordrel d'« alsacien » dans les notes qu'il assemble au début des années 70 pour son histoire de *Breiz Atao*²⁶. En prévision du premier congrès du parti, qui aura lieu à Rosporden, le numéro est adressé au plus grand nombre, à titre de propagande. Debauvais malade, Marchal à nouveau en retrait, ce sont Olier Mordrel et son cousin Yan Bricler qui sont les instigateurs du congrès²⁷. Leur tâche est ardue, Bricler est au Havre, Mordrel à Guingamp, où *Breiz Atao* s'est installé, sans argent et sans bureau. Tout au plus peuvent-ils compter sur une dizaine de membres actifs et quelques sympathisants²⁸. Tiré à 1000, voire 1200 exemplaires en avril 1927, le journal semble n'avoir qu'une trentaine d'abonnés dans la région

23 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine, op. cit.*, p. 281.

24 *Ibid.*, p. 414.

25 La Direction de *Breiz Atao*, « Un programme », *Breiz Atao*, n°4(100), avril 1927, p. 780.

26 Fonds Mordrel, OM8 M197, éphéméride du mouvement breton, 1919-1944.

27 Olier Mordrel, « Debauvais trahi par les siens ! », *La Bretagne réelle-Celtia*, n°389, juin-juillet 1977, p. 4911-4920.

28 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton, op. cit.*, p. 127.

brestoise²⁹. Il faut donc trouver de l'argent. Bricler s'y emploie auprès de Francis Éven, comme on l'a vu plus haut. Mais ce n'est pas suffisant, et *Breiz Atao* lance une souscription, dont Mordrel se fait le promoteur. Il appelle Duhamel au sacrifice : « Il nous faut 5000 francs pour pouvoir remettre notre organisation sur pieds. Notre touchante unanimité à nous mettre sur la paille, portera ses fruits, c'est certain. Je vous marque pour combien ? », demande-t-il après lui avoir nommé les six premiers donateurs, dont lui-même³⁰. Il faut aussi rameuter les troupes. Le *Heimatbund* ne fait pas autre chose, cherchant le consensus dans l'effort commun. Mordrel tâche de se gagner les bonnes grâces des plus anciens : Loeiz Herrieu, vieil animateur de la revue *Dihunamb* ; Marcel Guieysse, à qui, chose inhabituelle, il va jusqu'à adresser quelques flatteries³¹ ; mais aussi Duhamel, que Mordrel essaye de culpabiliser. Tout le mois d'août, il assure son aîné de la nécessité de sa présence. À trois jours du congrès, visiblement peu rassuré, il enfonce le clou :

« Je vous ai dit et tiens à vous dire de nouveau que ce congrès est une réunion d'étude où des tendances très opposées se heurteront et où votre avis peut être d'un très grand poids. Des décisions prises à Rosporden dépendront l'avenir du mouvement. Vous avez pris à B.A. une place qui ne fera que grandir et qui vous impose l'obligation d'être là. À Rosporden nous allons nous compter. Et l'on nous comptera. Toute défection de la dernière heure est donc un véritable lâchage. Et je dois vous dire que nous en comptons bien assez. Faut-il que parce qu'un nationaliste a plus de trente ans il n'ait plus rien dans le ventre ? - C'est ce que se diraient tous nos jeunes en n'apercevant sur la tribune que des faces imberbes.

Alsaciens, Corses, Flamands, Wallons même seront représentés. Nous allons essayer de monter ce "Comité Central des Minorités Nationales" en France dont nous avons si longtemps causé. Il importe qu'en face d'un Rossé, d'un Schall, d'un Wieldiers, d'un Rocca, nous vous ayons. C'est d'autant plus indispensable que vous êtes mon candidat pour y représenter la Bretagne.

Enfin occasion unique de voir Marchal, et de vous faire une opinion sur lui, ainsi que sur nous tous et sur tout le mouvement.

Je vous assure que le dévouement admirable de tous nos petits gars sans le sou qui se crèvent la peau pour être là, vaut qu'on ne lui soit pas trop inférieur. [...]

PS – Un Monsieur de Rosporden vient de me dire qu'il n'adhérait pas à B.A. parce qu'il n'y voyait que des gosses. Il est évident que si tous les plus vieux... »³²

On se rappelle de l'importance de l'oeuvre de Maurice Duhamel dans le programme de

29 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le commissaire spécial de Brest au Préfet du Finistère, 9 avril 1927.

30 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 19 mars 1927.

31 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 C1, correspondance Marcel Guieysse années 20, lettre d'Olier Mordrel du 26 juin 1927.

32 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 7 septembre 1927. C'est l'auteur qui souligne.

formation nationaliste soufflé par Vallée à Mordrel. C'est à ce titre que Duhamel avait été invité à participer au jury d'un concours de chanson lancé par *Breiz Atao* en 1921. Jouant la note tendue du courage dont les vieilles générations doivent savoir faire preuve, Mordrel sait très bien à qui il s'adresse. Réformé avant la Grande Guerre, Duhamel a échappé à la mobilisation. Alors que d'autres se battent, il est pendant le conflit un prospère négociant en laine. Anatole Le Braz rapporte que les voisins de Duhamel le surnomment, lui et sa première femme, « Les boches de Port-Blanc »³³. Des années plus tard, et malgré des convictions antimilitaristes qui ne préservent pas de l'opprobre populaire, il n'est pas exclu que Duhamel conçoive également un complexe de Mars, qui l'incite, en partie, à rejoindre les jeunes de *Breiz Atao*. En effet, à l'été 1925 il donna à *Breiz Atao* une critique bienveillante de l'*Aperçu doctrinal* de Mordrel. Ce compte-rendu fut en fait l'« hommage d'un aîné aux jeunes camarades qui, forts de leur culture et de leur foi celtique, riches de dévouement et d'énergie, ont saisi l'idée bretonne de l'ornière où nos désunions l'avaient "enlisée" »³⁴. Duhamel posa enfin la question : « Est-ce que nous allons nous contenter de les regarder faire ? » L'année suivante, en février 1926, il participa à un second jury aux côtés d'Abeozen, Marchal et Mordrel. Il s'agissait là de juger de la qualité humoristique d'une réponse à un sujet librement choisi, par exemple :

« Si la république bretonne, à la suite d'un coup de main, était proclamée à Rennes et la Rue du Pré-Botté occupée par nos troupes...

a) Quel serait le « petit-papier » écrit le lendemain matin par l'abbé Trochu dans *l'Ouest-Eclair* ?

b) Quel serait l'article qu'écrirait dans son journal Yves le Febvre, gardé à vue par notre police en sa bonne ville de Lannion, en admettant qu'il y soit à ce moment-là. »³⁵

Du sujet proposé, est-ce le romantisme du coup d'État ou la virilité de la démonstration de force qui avait attiré Duhamel au jury ? Peut-être les deux. C'est pourquoi il est chargé par Mordrel d'écrire la musique d'une « Marche des Bretons » destinée à galvaniser les troupes lors du congrès à venir³⁶. Enfin, il est certain que l'expérience de Duhamel était un atout pour les militants bretons, face surtout aux Alsaciens dont les journaux et les organisations s'étaient bien plus solidement installés que *Breiz Atao*. Enfin, l'occasion est trop belle pour lui d'en découdre une nouvelle fois avec la France, dont il est un fervent critique et un éternel insatisfait.

Bricler propose donc la carte d'adhérent à Duhamel en juin 1927 et lui envoie des numéros du

33 CRBC, fonds Anatole Le Braz, carnet VF, 16 septembre 1918.

34 Maurice Duhamel, « Le nationalisme breton », *Breiz Atao*, n°7-8(79-80), juillet-août 1925, p. 587.

35 F. Abeozen, « Notre concours humoristique », *Breiz Atao*, n°2(86), février 1926, p. 644.

36 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 3 août 1927. En fait, après avoir refusé la proposition de texte mis en musique par Duhamel, c'est Mordrel lui-même, sous le pseudonyme de J. la B., qui écrira « En avant les Bretons », chanté au congrès.

journal³⁷. Ce même Bricler adresse à qui il juge opportun un tract³⁸ et une lettre appelant aux bonnes volontés pour préparer le congrès, et s'y rendre, contre rétribution si nécessaire. La carte d'adhérent sera obligatoire à l'entrée des séances, le port de l'insigne et du costume national sont souhaités³⁹. Une à une, il parvient à convaincre quatre-vingt personnes à participer au congrès⁴⁰.

Sur place, Mordrel et Jos Le Gars s'occupent des préparatifs. Le congrès dure deux jours ; il faut loger et nourrir presque cent personnes, préparer les salles. Lainé se souvient y avoir participé : « Je fis le voyage depuis Brest en compagnie de Roparz Hemon. J'étais à la fois enthousiasmé et un peu anxieux quant aux résultats. Tandis que les arrivants peuplaient les bistrotts circumvoisins où l'on parlottait ferme et buvait de même, je me vois dans la grande salle encore déserte où je m'employais avec Sohier à peindre ces drapeaux bretons modernisés par Marchal et de facture si compliquée. »⁴¹

Les militants sont extrêmement sensibles aux symboles. Aussi, l'image qui est restée de ce congrès est celle de la seconde journée, dont l'événement marquant est la procession qui conduit les participants au monument aux morts. On y dépose une couronne de fleur de la part de « Breiz Atao aux 250.000 Bretons victimes de la guerre ». Immortalisé, ce moment est publié dans *Breiz Atao* le 1^{er} octobre. Un habile cadrage donne une impression de masse, dans laquelle on distingue tout juste, à gauche du porte-drapeau Mordrel, Marchal, Bricler ; à droite, la tête qui dépasse, entre le drapeau et la croix est celle de Lainé.



Le dépôt de couronne à Rosporden, 1927. *Breiz Atao*, n°2, 1er octobre 1927, p. 1.

37 Archives Maurice Duhamel, lettre de Yan Bricler à Maurice Duhamel, 25 juin 1927.

38 CRBC, fonds Even, tract pour le congrès de Rosporden.

39 CRBC, fonds Even, lettre de Yan Bricler à Francis Even, 23 août 1927.

40 Morvan Marchal, « Le mouvement breton. Témoignage d'un ancien », *Les Cahiers de la Bretagne réelle-Celtia*, n°334 bis, été 1972.

41 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

Défilé des congressistes à Rosporden, 1927.
CRBC, fonds Guieysse-Luec, DGL3 IC4



À défaut d'impressionner la population locale, le tout jeune PAB aura tout fait pour donner l'illusion d'une importance qu'il n'avait pas. En témoigne une image moins connue, trouvée dans les archives de Denise Guieysse, présente elle aussi au congrès. C'est une maigre troupe qui progresse, compacte pour faire corps, dans la rue principale du bourg. La couronne, massive, et l'unique et nouveau drapeau brandi par cette équipe vraisemblablement silencieuse - le moment est solennel - ne peuvent que laisser interrogatifs les badauds égarés sur les trottoirs. Qu'importe, c'est l'effet sur les militants eux-mêmes qui compte. Des années plus tard, Raymond Delaporte se souvient :

« Un dra nevez e voe evidon en em gavout e-mesk kemend-all a dud dianav, un dra blijus avat, rak an holl a seblante bezañ leun a garantez-vro, gredus ha prest da saveteiñ Breizh. Diskouez a rae an emsav-se, d'am meno, bezañ stag ouzh hengounioù ha sevenadurezh ar vro, ouzh ar yezh, bezañ digor war un dro da vennozioù nevez an amzer-mañ ; digemer a rae ivez doareoù nevez da stourm evit e vennadoù [...] »

Ma voe pouezus kendalc'h Rosporden em buhez avat, ne voe ket dreist-holl abalamour d'ar mennoziou displeget, rak ar re-se a glote mat, evel m'am eus lavaret, gant ar re am boa endeo. Setu ne zeuis ket da gemmañ ma doare da welet an traoù na da vezañ sklerijennet a daol trumm evel Paol war hent Damaz. Ar pezh am skoas don avat hag a lakaas ma c'halon da dridal a voe en em gavout eno gant kemend-all a dud yaouank leun a stourm eviti »⁴².

42 CRBC, fonds Raymond Delaporte, carton 1, eñvorennoù.

Ce fut une chose nouvelle pour moi de me trouver mêlé à tant d'inconnus, une chose plaisante pourtant, car tous semblaient pleins de patriotisme, ardents et prêts à sauver la Bretagne. Ce mouvement-là se montrait, à mon avis, attaché aux traditions et à la culture du pays, à la langue, ouverts en un sens aux opinions nouvelles de ce temps-là ; il intégrait aussi de nouvelles façons de combattre pour ses projets. [...]

Pourtant, si le congrès de Rosporden fut important dans ma vie, ce ne fut pas tellement à cause des desseins développés, car ceux-ci cadraient bien, comme je l'ai dit, avec ceux qui étaient déjà les miens. Donc je n'en vins pas à modifier ma façon de voir ni à être illuminé soudainement comme Paul sur le chemin de Damas. Pourtant, ce qui me frappa profondément, et qui fit jubiler mon cœur fut de me trouver là avec tous ces jeunes gens pleins de combativité pour elle.

C'est moins une foi qu'une famille, presque une armée, que le jeune homme découvre ici. Denise Guieysse, militante de la section de Paris, ne dit pas autre chose : « Ce congrès de Rosporden est d'ailleurs l'un de mes souvenirs les plus enthousiasmants. Cette prise de contact avec tous les militants, se sentir un tout, alors qu'on se croyait tout seul. Cela avait été merveilleux »⁴³. C'est en effet l'occasion pour beaucoup de mettre un visage sur les noms que chacun lit dans *Breiz Atao* ou dans *Gwalarn*. La liste des cent vingt-quatre banquetteurs du dimanche soir, publiée dans le journal, permet de resserrer encore les liens entre des gens de condition sociales très différentes⁴⁴. Si Lainé est sur la liste, Delaporte non. Et les deux hommes ne semblent s'être réellement connus qu'en 1931, au congrès de Rennes⁴⁵. Le jeune Raymond, novice à *Breiz Atao*, se sera montré discret. Il est arrivé avec en poche la livraison de juillet du journal ; il découvre sur place le premier numéro de la nouvelle série. Plus de cinquante ans plus tard, il se rappelle du meilleur article de l'exemplaire, signé J. La B., alias Mordrel. L'homme lui fait également grande impression et lui semble « très brillant »⁴⁶. Mais, sur le coup, c'est Marchal, pourtant athée, qui lui paraît le plus intéressant. Dans son discours intitulé « Notre programme d'action », ce dernier distingue deux priorités pour le mouvement breton naissant : combattre le gouvernement pour obtenir les droits de la Bretagne, mais d'abord et surtout gagner la confiance des Bretons : une gageure pour un homme qui n'avait pas confiance en lui-même. Aussi c'est avec Mordrel que Delaporte devra composer, tout au moins jusque dans la seconde moitié des années 30. L'attitude de Delaporte est tout d'admiration et de méfiance mêlées vis-à-vis de ce jeune homme altier qui croit toujours pouvoir retourner l'opinion

43 Fonds Mordrel, OM8 M205, Lettres et notes de Denise et Marcel Guieysse pour *Breiz Atao*, *histoire et actualité du mouvement breton*, non daté.

44 Non-signé, « Compte rendu (suite) », *Breiz Atao*, n°3, 16 octobre 1927, p. 2. On la trouve également dans MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 517-520.

45 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

46 CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

bretonne avec un « article pétant »⁴⁷. Delaporte se rappelle d'un épisode qui résume sa vision d'alors du personnage. Lors d'une tournée de propagande dans la région rennaise, il assiste aux exposés de Debauvais et Gaonac'h. Mordrel, lui, est chargé de répondre aux objections. Plutôt que de convaincre, il use de la dérision pour remettre le contradicteur à sa place. Sa culture parisienne en fait un beau parleur difficile à concurrencer dans les bistrotis ruraux. Delaporte le félicite, fasciné par sa maîtrise d'orateur. « Oui, mais j'aurais pu aussi bien défendre le contraire », lui répond Mordrel. Delaporte est resté interdit devant cette capacité à jouer avec les idées, sans pour autant douter de la sincérité de son interlocuteur⁴⁸. Lainé, qui apprend à connaître les chefs du mouvement au même moment, ne dit pas autre chose. Bien des années plus tard, il décrit Mordrel ainsi : « esprit brillant, artiste intelligent et ruisselant d'assurance, il fut si l'on peut dire la grand'voile du navire de Breiz Atao dont Debauvais fut le gouvernail. J'éprouvais toujours une vive admiration pour ses talents et il exerça d'abord sur moi un grand effet de séduction. Mais bien vite, il me fallut apprendre à développer de la méfiance envers l'application qu'il ferait de ses talents »⁴⁹. Pour beaucoup, si Rosporden n'est pas la révélation du sentiment breton, elle est celle de l'appartenance à un groupe, et d'un groupe qui tâche de s'organiser en parti.

Le 10 septembre, le congrès débute par une réunion privée, réunissant une quarantaine de personnes. Marchal et Mordrel font un bilan moral de l'évolution de l'UYV et lisent le projet de statuts du nouveau parti, dont le septième article prévoit qu'« il est formé, dans chaque section, un *Groupe de défense*, entraîné militairement et sportivement, dont le rôle sera d'assurer la police de nos manifestations »⁵⁰. On peut douter que la création de ce groupe réponde alors à une nécessité impérieuse. Au pire, lors des réunions des années 20, les militants bretons risquent essentiellement des insultes d'une gravité toute relative. À Rosporden, par exemple, quelques badauds accueillent en leurs personnes des « fascistes, des cléricaux, et mieux, *des camelots du Roy* »⁵¹. D'autres partis se sont dotés, quelques années auparavant, de ce genre de milice, à l'instar des Légions de Georges Valois, organisées dès 1925 par André d'Humières. Les Camelots du Roy étaient également pourvus de ce genre de troupes dites de défense. Mais leur exemple n'avait pas motivé les Bretons, contrairement à celui du parti autonomiste alsacien qui, sous l'influence de Paul Schall, se dote à l'été 1926 d'un groupe de défense appelé *Schutztruppe*⁵². Mordrel en connaît l'existence⁵³. Aussi, il

47 CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

48 CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 2B.

49 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

50 Non-signé, « Compte rendu des résultats », *Breiz Atao*, n°2, 1^{er} octobre 1927, p. 1.

51 Non-signé, « Compte rendu (suite) », *Breiz Atao*, n°3, 16 octobre 1927, p. 2.

52 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine*, op. cit., p. 403.

53 Breiz Atao, « Ou en est le procès des autonomistes ? », *Breiz Atao*, n°13, 18 mars 1928, p. 1. Dans le reste de la France, d'autres partis politiques ont leur groupe de défense, mais leur seule identité française suffit pour que le

est fort probable que le groupe breton se forme sur le modèle alsacien. La proposition connaît un succès immédiat :

« La séance du matin est terminée. Le camarade Deyrolle, spécialiste des luttes bretonnes, est chargé d'une mission de confiance. Il annonce que des éléments troubles ont projeté de saboter notre réunion publique de l'après-dîner et qu'il a accepté d'organiser le service d'ordre. Il fait appel aux bonnes volontés. La tribune est prise d'assaut par les volontaires. Immédiatement, des équipes sont constituées et reçoivent leurs consignes. Ce soir, elles rempliront admirablement leur tâche.

En outre, un poste de police de quinze hommes est constitué pour prendre la garde pendant la nuit, afin d'empêcher la bande louche signalée de saboter la décoration extérieure. Lui aussi aura rempli sa tâche avec aisance, en mettant en fuite, vers deux heures du matin, la racaille venue pour incendier nos panneaux »⁵⁴.

Aussitôt, Célestin Lainé se porte volontaire. « Avec quelques autres [...], je participai au service d'ordre et montai ma première garde de nuit autour des drapeaux devant l'hôtel. Les socialistes nous étaient hostiles ; ils nous cataloguaient de réactionnaires ; la plupart des catholiques voyaient en nous des communistes. C'est assez dire la presse que nous avons dans le pays »⁵⁵, se souvient Lainé. C'est lui, ce jeune homme au brassard qui se tient, prêt à en découdre, auprès d'autres congressistes, sur cette photo, tout à droite.



Célestin Lainé et quelques congressistes à Rosporden, 1927.

Dans Youenou A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, op. cit. illustrations.

PAB ne les considère pas comme modèle adaptable à la Bretagne.

54 Non-signé, « Compte rendu des résultats », *Breiz Atao*, n°2, 1^{er} octobre 1927, p. 1.

55 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

Le soir, cinq cents personnes selon la police⁵⁶ et sept cents selon *Breiz Atao*⁵⁷ viennent écouter Mordrel dénoncer l'exploitation de la Bretagne par la France, prôner l'antimilitarisme et entendre Marchal dresser une rapide histoire de Bretagne et des provinces opprimées. Leurs discours sont entrecoupés de huées et de sifflets. « Nous voulons être Bretons, mais nous voulons aussi être Français », ou « Assez de frontières comme ça ! », leur hurlerait-on de la salle⁵⁸. Le Maigre, de la SFIO, tente d'apporter la contradiction : en vain. À vrai dire, la contestation peine aussi à se faire entendre : le service d'ordre sait donner de la voix. Quelqu'un chante *L'Internationale*, couverte par le *Bro Goz*. On échange quelques coups et l'avocat quimpérois Jean Feillet, qui préside la séance, lit l'ordre du jour dans le chahut général :

« 800 citoyens bretons réunis salle Flatrès le 10 septembre 1927, après avoir entendu l'exposé de M.M. MORDREL et MARCHAL, les répliques de M.M. FEILLET et LE MAIGRE se déclarent résolus de poursuivre le relèvement de la Bretagne dans l'union de ses enfants et réclament l'autonomie avec les pays d'Alsace, de Flandre, de Galles et d'Irlande dont ils saluent chaleureusement les délégués présents ce soir. "BREIZ ATAO" »⁵⁹.

Un discours de Loeiz Herrieu, promu gage de la réconciliation des jeunes et des anciens de Bretagne, suffit-il à témoigner de « l'union de ses enfants » aux yeux des invités extérieurs ? Peut-être. Il y a là les Alsaciens Hermann Bickler et Paul Schall, le Corse Petru Rocca, les Flamands Edouard Buyck, Joseph Takx et Franz Wieldiers ; la Galloise Merrion Owen Dyffnallt, le Tchèque Levterntz, et l'Irlandais Oscar Willis Mac Carthy. Un autre irlandais, Eamon de Valera, a été invité. Mais il a d'autres soucis que les Bretons. Cet ancien du *Sinn Féin*, sorti de prison trois ans plus tôt, vient de fonder son propre parti, le *Fianna Fáil*, qui est défait aux élections de 1927. Aussi n'est-il pas venu en Bretagne. Sa défection, finalement, signe une fois encore l'échec de l'interceltisme tant invoqué. Échec qui se traduit par le rapprochement des Bretons avec les Alsaciens, les Corses et les Flamands dans le cadre du Comité National des Minorités Nationales de France.

On a vu plus haut de quelle manière, dès 1925, Mordrel et Marchal se faisaient les promoteurs du fédéralisme international, remède aux maux dont souffrait la Bretagne. Alors qu'ils reviennent de leur tournée flamande et qu'Elsasser s'exprime à la Chambre, Mordrel constate que « les petites nationalités ont tout intérêt à faire un bloc de leurs causes respectives, un programme international

56 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Quimper, 12 septembre 1927.

57 Non-signé, « Compte rendu (suite) », *Breiz Atao*, n°3, 16 octobre 1927, p. 2.

58 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Quimper, 12 septembre 1927.

59 *Id.*

de leurs programmes particuliers, un mouvement européen de leurs luttes dispersées »⁶⁰. Il évoque alors les États-Unis d'Europe. Marchal lui emboîte le pas et préconise l'union – qui fait la force – des « compagnons de lutte » qu'une « similitude du sort, similitude d'espairs, similitude d'efforts » lie :

« L'ère d'une prise de contact plus étroite semble ouverte [...] de cette sympathie, de cette amitié même en certains cas, née spontanément entre les mouvements parallèles, nous estimons permettre une fréquentation plus serrée, une aide morale plus efficace [...] L'existence d'une organisation commune permettrait non seulement des échanges de vue, mais le cas échéant, une véritable coordination de nos efforts »⁶¹.

Et Marchal de proposer « entre les mouvements nationaux d'Europe occidentale, un Comité International des Minorités Nationales, composé des délégués de ces mouvements, et se réunissant périodiquement ». Il n'est pas douteux que le voyage alsacien de l'été 1927 soit déterminant dans la décision de créer effectivement cette organisation. Le Comité Central des Minorités Nationales de France est finalement inauguré à Quimper au Café de l'Épée le 12 septembre 1927, au terme du congrès de Rosporden. Signée ce même jour, sa charte prétend « harmoniser les efforts de tous les groupements adhérents et, le cas échéant, de les représenter en bloc »⁶². On prévoit par ailleurs la mise en place de statuts et l'intégration des Flamands, qui rejoindront les militants autonomistes bretons, alsaciens et corses.

Ces derniers, dans leur journal *A Muvra*, font depuis longtemps écho aux revendications bretonnes. Pour Petru Rocca, principal animateur du corsisme, *Breiz Atao* rejoint *A Muvra* dans les mouvements qui défendent la liberté des peuples⁶³. Il existe en effet quelques points communs entre les discours corses et bretons. *A Muvra* aussi voit en la Grande Guerre la fin de la Corse ; on y polémique également sur le nombre de morts à la guerre, lequel est grossi quatre fois pour témoigner d'un sacrifice inégalé en France. Pour *A Muvra*, la Corse est une terre délaissée par une administration lointaine. Petru Rocca, comme le PAB, rejette en bloc les partis français dont les idéaux ne sont pas ceux des Corses. Dans les colonnes d'*A Muvra*, l'Irlande est un exemple fréquemment cité. Malgré cela, l'intérêt breton pour la Corse reste limité. Cela tient sans doute bien plus aux origines corses de Mordrel et à ses relations conflictuelles avec sa mère⁶⁴ qu'aux différences certaines entre les deux situations. L'insularité et une histoire différente ne gênent pas

60 Breiz Atao, « De la Flandre à la Cornouaille », *Breiz Atao*, n°3(75), 1er mars 1925, p. 535.

61 Maurice Marchal, « Pour une politique internationale des minorités », *Breiz Atao*, n°3(75), 1er mars 1925, p. 536-537.

62 Cité dans ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine, op. cit.*, p. 432.

63 Sur cette question, se reporter à ROGÉ Y., *Le corsisme et l'irrédentisme 1920-1946. Histoire du premier mouvement autonomiste corse et de sa compromission par l'Italie fasciste*, Thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, France, 2008 et notamment le chapitre 6 en ce qui concerne le C.C.M.N.F.

64 Voir le chapitre premier de cette même partie.

plus les Bretons que le sort de l'Alsace jusqu'en 1918. Qu'à cela ne tienne, Corses, Bretons et Alsaciens s'imaginent parents de sort, bien que leurs mouvements respectifs soient loin d'avoir le même poids local.

À vrai dire, l'influence alsacienne est telle que la présence de l'abbé Haegy est déterminante au *Bleun-Brug* de Morlaix où se rend Mordrel après Rosporden. Nombre de membres de ce rassemblement sont « Catholiques d'abord, Bretons ensuite » ; à leur image, Haegy est catholique d'abord, Alsacien ensuite. Lié au *Heimatbund* et à Robert Ernst⁶⁵, membre du groupe *Elsässer Kurier* de Colmar, il milite pour le maintien des lois scolaires et religieuses⁶⁶, et n'est pas contre un État rhénan catholique⁶⁷. La présence de Mordrel semble plus curieuse. Il a sans doute médité un passage du Manifeste du *Heimatbund*, qui précise : « Notre premier devoir sera la création d'un front unique par rapport à la question si délicate des convictions personnelles en matière religieuse, afin de ne pas affaiblir ou saboter notre force par des divergences d'opinion ou de parti ». De fait, Mordrel et Marchal se féliciteront, dans le compte-rendu qu'ils donneront de la journée, que le *Bleun-Brug* ait « donné la preuve éclatante, qu'au dessus de leurs divergences d'opinion ou d'idées, les Bretons savent se connaître, et se bien recevoir »⁶⁸. La présence de l'abbé Madec, ancien militant du Sillon, nationaliste du *Bleun-Brug* et forte tête du catholicisme breton, est en tout cas déterminante dans le rapprochement entre *Breiz Atao* et l'association catholique. Elle l'est également dans celui du *Bleun-Brug* et des mouvements alsaciens. Jusqu'en 1929, Madec fait imprimer son journal, *La Patrie Bretonne*, sur les presses du *Lothringer Volkszeitung*⁶⁹. L'ordre du jour de la seconde journée, à laquelle les membres du PAB participent, porte sur les relations extérieures du *Bleun-Brug*, l'utilité et l'organisation d'une action commune des militants régionalistes et fédéralistes en faveur des propositions de lois Walter et Seltz sur les libertés provinciales et sur l'enseignement bilingue dans l'école primaire. L'abbé Madec réclame un accord entre les organisations bretonnes pour soutenir les deux propositions. « Nous sommes tous Bretons et nous voulons le relèvement de la Patrie bretonne », assure-t-il⁷⁰. Mordrel précise la position du PAB, voulant l'autonomie « par tous les moyens y compris les extra-légaux », aurait-il précisé⁷¹. Cette déclaration choque Saisy, président du Consortium Breton, qui demande à Mordrel : « Envisagez-vous la guerre ? ». Pas de réponse. Saisy poursuit, se déclarant Français avant tout. Le Flamanc,

65 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine, op. cit.*, p. 405-406.

66 ARZALIER F., *Les perdants, op. cit.*, p. 41.

67 WAHL A. et J.-C. RICHEZ, *La vie quotidienne en Alsace, op. cit.*, p. 250.

68 Non-signé, « Au "Bleun-Brug" de 1927 », *Breiz Atao*, n°2, 1er octobre 1927, p. 2.

69 ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine, op. cit.*, p. 429.

70 Non-signé, « Le deuxième journée du "Bleun-Brug" », *Ouest-Eclair*, 15 septembre 1927, p. 6.

71 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat de police de Morlaix, 13 septembre 1927.

membre de l'URB et proche de L'Action française, lui emboîte le pas, prétendant qu'en « demandant les uns l'indépendance totale, les autres l'indépendance morale, on perd de vue la notion du bien commun, quand on va droit à une période d'anarchie »⁷². Huées de l'assistance, qui visiblement prend parti pour Mordrel et l'autonomie, au point de sortir Le Flamanc de la salle. Cuny, député alsacien de Metz, Valentiny, dépêché par le sénateur Lorrain Muller et l'abbé Gantois, représentant la Flandre, se prononcent avec les Bretons pour la décentralisation et envisagent un congrès général à Paris. « Vous vaincrez, dit l'abbé Madec, nous vous épaulerons et vaincrons avec vous »⁷³. Il n'en fallait pas plus, comme il a été dit plus haut, pour irriter Mgr Duparc. « À la suite de l'intervention du Nonce, saisi de l'affaire par le Cardinal DUBOIS, défense fut faite par ROME au clergé d'adhérer au BLEUN BRUG et au BREIZ ATA0 », précise un rapport établi par la police parisienne le 15 décembre 1927⁷⁴.

À peine créé mais déjà dans le collimateur de l'évêché, le PAB est dans une situation critique en Bretagne. Aussi, un mois après le congrès, Yan Bricler, dans une lettre-circulaire adressée aux militants, insiste sur « la nécessité absolue d'agir vite » et appelle à intensifier la propagande dans le but d'accumuler les adhésions. Tous doivent être « apôtres de la Bretagne » ; chacun doit se faire « camelot » de *Breiz Atao*⁷⁵. Cette dernière expression évoque irrésistiblement L'Action française, et certains ne s'y sont pas trompés. Ayant eu vent du congrès⁷⁶, Charles Maurras fait demander des renseignements à l'avocat rennais Jean Perdriel-Vaissière. Avec un zèle policier doublé d'une déférence profonde envers le chef de L'Action française, ce dernier s'acquitte d'un rapport sur Rosporden. « La méthode d'action et d'organisation, ils vous la doivent »⁷⁷, assure-t-il.

La situation de Mordrel, qui vient d'installer un petit bureau d'architecte à Quimper, ne vaut guère mieux que celle de son parti. Certes, le 29 octobre 1927, il a épousé Marguerite Le Guellec, une douarneniste membre du parti et bretonnante. Très vite, en juillet 1928, naît un premier enfant, Malo, suivi d'une fille, Yola, en septembre 1929. Tanguy arrive en mars 1932. Mordrel est attentionné et affectueux, mais il circule sans cesse. C'est une des caractéristiques de ces militants

72 Cité dans Non-signé, « Le deuxième journée du "Bleun-Brug" », *Ouest-Eclair*, 15 septembre 1927, p. 6.

73 *Id.*

74 AN, F/7/13244. Archives des Renseignements généraux. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du 15 décembre 1927. Les conséquences de ce *Bleun-Brug* sont évoquées dans BENSOUSSAN, D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale*, *op. cit.*, p. 230 et LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne*, *op. cit.*, p. 287 et suivantes. Sur le rôle de Rome dans l'histoire du mouvement breton, se reporter à CALVEZ R., « Rome, capitale de la Bretagne », dans BLANCHARD N. et M. THOMAS, *Des littératures périphériques*, Rennes-Brest, Presses Universitaires de Rennes-UBO, 2014, p. 267-279. Dès 1926, l'évêque de Strasbourg Mgr Ruch avait condamné *Die Zukunft*. ZIND P., *Elsass-Lothringen Alsace Lorraine*, *op. cit.*, p. 388.

75 CRBC, fonds Francis Even, lettre de Yan Bricler à Francis Even, 21 octobre 1927.

76 Mordrel, qui lit régulièrement l'*Action française*, adresse régulièrement *Breiz Atao* à Maurras. O.M., « Revue de presse. Autour du congrès », *Breiz Atao*, n°2, 1er octobre 1927, p. 5-6.

77 F/7/15144. Archives du service de sécurité allemand en France (*Sicherheitsdienst*). Bretagne. Lettre de Jean Perdriel-Vaissière à Charles Maurras, 27 septembre 1927.

de la fin des années 20, que de passer leur vie dans le train, sur les routes, à vélo ou en voiture, allant d'une réunion à une fête bretonne, du domicile d'un militant au siège d'un financier potentiel. Tout cela coûte, tant en argent qu'en temps, pris sur la famille et la carrière professionnelle. À leur détriment, bien sûr.

En 1928, l'abbé Le Gal, curé de Keryado, propose à Mordrel de participer à un concours de projets pour construire une chapelle dédiée à saint Yves⁷⁸. Quelques semaines plus tard, il ne veut plus de son projet : on peut imaginer sans exagération qu'il est ici puni de ses convictions bretonnes. D'ailleurs il le comprend vite, se considérant victime d'une cabale menée par l'association diocésaine⁷⁹. À vrai dire, il en porte une part de responsabilité, car dès juin 1928 il dénonce des arrangements supposés entre le gouvernement et Rome pour prendre des mesures contre les ecclésiastiques autonomistes⁸⁰. En septembre, son article très mitigé sur le *Bleun-Brug*, en quoi il voit désormais une société aux ordres des évêques, n'arrange pas son cas⁸¹. De fait, on peut se demander si Mgr Duparc, ulcéré à l'idée de voir Mordrel construire une église ne fit pas pression sur son homologue Mgr Le Tréhiou, évêque de Vannes favorable au mouvement breton mais tout juste installé et probablement soumis à l'influence de son aîné de Quimper. Aussi, le bureau d'architectes que Mordrel a établi à Quimper en même temps qu'il se mariait, fondait le PAB et concevait son premier fils, vivote, sans plus.

78 Fonds Mordrel, OM22 C1377, lettre d'Olier Mordrel à l'abbé Le Gal, 1er septembre 1928. Cette chapelle est brièvement décrite dans *Kornog*, n°5, hiver 1930, p. 7.

79 Fonds Mordrel, OM22 C1383, lettre d'Olier Mordrel à James Bouillé, 24 février 1929.

80 O.M., « L'aveu d'un chantage », *Breiz Atao*, n°19, 17 juin 1928, p. 1.

81 Er Gédour « Le Bleun-Brug de Lesneven », *Breiz Atao*, n°25, 16 septembre 1928, p. 4.



Bureau d'architecte de Mordrel à Quimper en 1928

Dejouis, Guellec, Chairette et Mordrel

Fonds iconographique Mordrel

La lettre que Mordrel adresse à la femme de Duhamel le 3 août 1929 est éclairante quant à sa situation : « J'ai traversé avec ma femme une année terrible, après notre mariage, travaillant sans répit pour B.A., touchant dans les 200 Fr par mois quand je les touchais, et vivant d'emprunts. Finalement ma situation s'est un peu redressée [...] Tel est le sort des ménages unis, on partage la mauvaise fortune comme la bonne »⁸². Anna Youenou prétend que Mordrel passait son temps à réclamer de l'argent. Il demande un jour cinq paires de chaussures⁸³. Si sa situation s'est améliorée, c'est parce que son bureau est dorénavant appointé par l'Office Central de Landerneau avec lequel il signe des conventions d'honoraires en juin 1929⁸⁴. L'Office lui consent régulièrement des avances, qui lui permettent de payer ses dessinateurs, ses déplacements sur les chantiers, mais aussi ses voyages à l'étranger, sa voiture, mais aussi les soirées avec quelque jolie fille, que s'offre celui qui s'est vite fait une réputation de « coureur de Kemper »⁸⁵. Son mariage tiendra, mais connaîtra guère l'harmonie. « Mon père menait la vie d'un homme du XIXe siècle : la famille d'un côté et lui de l'autre, menant la vie libre d'un célibataire, témoigne Malo, son aîné. Il venait à la maison pour

82 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Mme Duhamel, 3 août 1929.

83 YUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, *op. cit.*, p. 348.

84 Fonds Mordrel, OM22 C1391-1392, échanges de correspondance Olier Mordrel-M. Besson, 30 janvier et 3 février 1931.

85 ADM, 14 J 66, Papiers Yves Le Diberder, correspondance, lettre d'Hervé Delaporte à Yves Le Diberder, non datée.

manger, pour se reposer. Il donnait le nécessaire, financièrement. Sans plus, mais on a manqué de rien. »⁸⁶

De « l'ombre des touloupes soviétiques et des casques à pointe du Reich »⁸⁷ à la lumière

Dans les dernières semaines de 1927, une vague d'arrestations balaye l'Alsace. Trois journaux sont interdits⁸⁸ et vingt-deux dirigeants autonomistes sont poursuivis pour complot contre la sûreté de l'État : parmi eux, Ricklin et Schall. Les 3 et 4 décembre 1927, le CCMNF se réunit à Paris pour protester contre les mesures anti-alsaciennes. Le procès de Colmar est une occasion en or pour *Breiz Atao*. Car ce que cherche Mordrel, en se rapprochant d'un mouvement alsacien structuré et en calquant le PAB sur son modèle, c'est une audience comparable. En même temps que le CCMNF espère se faire entendre, Mordrel ne cesse de dénoncer « la conspiration du silence » à l'endroit du PAB⁸⁹. À la fin de l'année, il rencontre l'écrivain-reporter Edouard Helsey⁹⁰, venu au Havre faire une conférence sur le mouvement alsacien, qu'il combat. L'exposé terminé, Mordrel, cherchant la confrontation, s'empresse d'entretenir le journaliste de *Breiz Atao* et du PAB⁹¹. Mordrel cherche la confrontation. Pour espérer influencer la majorité, une minorité doit être visible, et pour cela entretenir le conflit⁹².

D'autre part, dès novembre 1927, au moment de l'interdiction des trois journaux alsaciens sous le prétexte – avéré – d'être soutenus par l'Allemagne⁹³, Mordrel évoque l'inquisition et l'embastillement, se demande quand viendra le tour des Bretons : « La Sûreté Générale n'est pas encore parvenue à machiner contre nous la fable de l'argent "boche" ou "moscovite". Mais nous ne perdons rien pour attendre. Dès qu'il sera "prouvé" que nous sommes les agents de l'Allemagne, notre grande presse, bien bretonne, demandera notre tête "au nom de toute la Bretagne", et le Gouvernement la lui donnera. »⁹⁴ Il est vite exaucé. Un rapport du commissariat spécial de Saint-Malo daté du 23 décembre 1927 signale que *Breiz Atao* « est fermement apparenté, quant au fond et

86 RIGOULOT P., *Les enfants de l'épuration*, Paris, Plon, 1993, p. 411.

87 O.M., « Revue de presse », *Breiz Atao*, n°12, 4 mars 1928, p. 3.

88 Il s'agit de *Die Zukunft*, *Die Volkstimme*, *Des Neue Elsass*.

89 O.M., « Le "grand radical" », *Breiz Atao*, n°9, 15 janvier 1928, p. 3.

90 De son vrai nom Lucien Coulond, Helsey est un célèbre reporter de l'entre-deux-guerres aujourd'hui oublié. Voir GOUJAT F., « Édouard Helsey de Salonique à Jérusalem », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2013, n°37, p. 97-107.

91 Y.B., « L'Alsace avant et après le procès de Colmar », n°4, 6 novembre 1927, p. 5.

92 ORFALI B., *Sociologie de l'adhésion. Rêver, militer, changer le monde*, Paris, Zagros, 2005, p. 20.

93 Les faits sont avérés mais au moment du procès, le gouvernement n'en avait pas encore les preuves, voir BEAUPRÉ N., *Le traumatisme de la Grande Guerre*, op. cit., p. 84. Ces journaux sont la *Zukunft*, *Volksstimme*, *Die Wahrheit*, interdits en novembre 1927. Suivent début 1928 *D'r Schliffstaan*, *D'r Muehlstaan*, *Des Neue Elsass*.

94 Jean La Bénélaïs, « L'impérialisme français déchaîné. En pleine dictature », *Breiz Atao*, n°5, 20 novembre 1927, p.3.

à la forme, avec les organes autonomistes alsaciens : la "Zukunft" et le "Schliffstaad" dont l'interdiction a dû être prononcée ces temps derniers par le gouvernement »⁹⁵. En outre, le rapport souligne l'alliance entre les militants bretons et Paul Schall, « subventionné par l'Allemagne ». Marchal et Mordrel, qui par ailleurs se sont rendus en Belgique, pourraient faire le jeu de l'étranger : « Cette feuille lue à l'étranger, traduite et habilement exploitée par des gens intéressés au dénigrement de notre unité nationale, est de nature à provoquer des commentaires aussi indésirables qu'injustes », conclut le rapport. De là à dénoncer le financement de *Breiz Atao* par l'Allemagne, il n'y a qu'un pas. Le 14 décembre, le Redressement Français décide de se séparer de son secrétaire l'avocat Jean Feillet, du fait de son engagement au PAB. Le Goaziou, libraire à Quimper lui lance : « Vous êtes cinquante-deux, dont j'ai les noms, et vous faites du bruit comme mille. Vous avez un journal parfaitement rédigé et qui coûte cher. Où avez-vous les fonds ? ». Feillet ne répond pas⁹⁶. Quelques jours plus tard, M^e Vallat, l'avocat chargé de l'affaire de la *Volkstimme* dont la défense nie toute aide financière allemande, rappelle, entre autres, que « certains étudiants bretons qui, un jour, avaient lancé, presque en matière de plaisanterie, certain appel autonomiste breton, reçurent des lettres d'encouragement et des offres d'argent de l'Allemagne »⁹⁷.

Le 1er février 1929, Raymond Poincaré déclare à la Chambre : « Il apparaît clairement que le Parti autonomiste breton est né en Alsace, à moins qu'il ne soit né plus loin, dans les associations pangermanistes de la rive gauche du Rhin ? »⁹⁸. Le Président du conseil accuse clairement *Breiz Atao* de participer à un complot allemand visant à déstabiliser la République. Il signale d'ailleurs que la propagande de *Breiz Atao* n'est pas faite avec l'argent breton, ni même français, laissant sa provenance à l'appréciation du public. Enfin, il cite à plusieurs reprises le nom de Robert Ernst, « Alsacien d'origine qui dirige à Berlin une agence de propagande », et insiste sur ses relations avec les Alsaciens Pinck et Schall, notamment. Son intervention résume la plupart des rumeurs qui circulent à la fin des années 20 sur le financement d'un mouvement autonomiste breton manipulé par l'étranger. Poincaré ne se trompe que sur deux choses : la naissance du PAB et le financement de son organe.

Robert Ernst, que Mordrel, fidèle à son habitude de maquiller certains noms, appelle Erich Ernst dans ses mémoires⁹⁹, manipule et finance en secret divers mouvements autonomistes européens au profit de l'Allemagne, dont il a fait sa patrie dès 1918¹⁰⁰. Membre du parti nazi, cadre de plusieurs

95 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Saint Malo, 23 décembre 1927.

96 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Quimper, 20 décembre 1927.

97 Non-signé, « L'affaire de la Volksstimme », *Le Temps*, 18 décembre 1927, p. 4-5.

98 *Journal Officiel. Débats parlementaires*, n°12, samedi 2 février 1929, p. 326 et suivantes.

99 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 211.

100 BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », dans BOUGEARD C. (Dir.), *Bretagne et identités*

organisations pangermanistes¹⁰¹, il est l'animateur du journal de propagande *Elsass-Lothringen Heimatstimmen* (La Voix de la patrie d'Alsace-Lorraine) diffusé depuis Berlin. Effectivement, comme il le fait pour l'*Elsass-Lothringisch Autonomisten Partei*¹⁰², mais avec davantage de parcimonie, il donne de l'argent à *Breiz Atao*, en prenant pour 10 000 francs de parts dans l'imprimerie dont le journal fait l'acquisition en octobre 1929¹⁰³. Il semble bien que, pour cette période, l'aide financière allemande au mouvement breton se soit limitée à cette somme, par ailleurs vite engloutie par la gestion désastreuse de Debauvais. En effet, le journal est constamment aux abois et multiplie les souscriptions. À l'été 1927, on cherche 5 000 francs pour relancer la machine. En juillet 1928, il manque 10 000 francs pour le congrès. Pourtant, la même année, vient d'être créée la *Kevredad-Kreataat evid adsavel Breiz*, Société de Crédit pour relever la Bretagne, ou *KAB* ; alimentée en février et novembre, elle atteint alors un capital de 100 000 francs. Cet apport ne change rien, car l'année suivante, de façon inquiétante, une nouvelle souscription tarde à porter ses fruits. En 1930, la campagne électorale où se risque le parti ne sera remboursée qu'au bout de neuf mois, soit 34 listes de souscriptions, tandis que le journal est déficitaire, ce qui est d'ailleurs une des caractéristiques des publications non-conformistes de l'époque¹⁰⁴.

Quelques personnes alors paient. Des Bretons seulement. Francis Éven, on l'a vu, mais également la famille Chevillotte. « Les terre-neuve du mouvement »¹⁰⁵, selon Raymond Delaporte, lequel se souvient qu'« ils casquaient » lorsque Debauvais leur envoyait des télégrammes pour demander de l'argent. D'ailleurs il semble bien qu'il s'agisse là de la principale activité de ce dernier, si l'on en croit l'ingénu témoignage de sa femme¹⁰⁶. Mme du Guerny, naguère Jeanne Coroller, alias Danio, donne également¹⁰⁷. Vefa de Saint Pierre aussi. Ce sera bientôt Emma Dubuisson, la tante des Delaporte. Cependant, si l'apport financier allemand est alors anecdotique, le gouvernement n'en sait rien et les liens occultes subodorés avec l'Allemagne inquiètent la justice. Fin décembre 1927, *Ouest-Éclair* relaye l'information donnée par l'avocat Vallat et publiée par *Le Temps*, mais en semblant n'y accorder aucun crédit, affirmant voir dans les autonomistes bretons de « trop bons Français pour répondre à de pareilles offres »¹⁰⁸. Mordrel bondit sur l'entrefilet où il croit démasquer

régionales pendant la seconde guerre mondiale, op. cit., p. 322.

101 BOISSOU LIONEL, « L'Allemagne et les mouvements identitaires en France, des années 20 à la Deuxième Guerre mondiale Un aperçu », *Cahiers d'analyse concrète*, 2004, n° 53, p. 103-117.

102 DÉNIEL A., *Le mouvement breton, op. cit.*, p. 94.

103 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton, op. cit.*, p. 211 ; BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », *art. cit.*, p. 324. C'est vraisemblablement lui que le journal *Marianne* croira reconnaître sous le nom d'Ernst Frischt, en 1935 : François Lucen, « Espions et geoles d'Allemagne », *Marianne*, 3 avril 1935, p. 3.

104 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente, op. cit.*, p. 185 et 191.

105 CRBC, fonds Delaporte (fils), interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1-A. Voir aussi YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, *op. cit.*, p. 333.

106 YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, *op. cit.*

107 *Ibid.*, p. 360.

108 Non-signé, « Est-il exact ? », *Ouest-Éclair*, 19 décembre 1927, p. 3.

un communiqué de la Préfecture d'Ille-et-Vilaine¹⁰⁹. Il attend une intervention de la police, qui serait la consécration de l'action menée jusque là. Il est exaucé début 1928.

Le 4 février 1928, sur ordre du juge d'instruction Mitton, de Mulhouse, intrigué par l'existence du CCMNF, la police procède à des perquisitions en Corse, en Flandre, ainsi qu'en Bretagne. Debauvais, Duhamel, Mordrel, entre autres, sont concernés. Marchal se souvient que cette première descente de police les avait « excités »¹¹⁰. « Mordrelle m'a paru très flatté de recevoir ma visite et il ne m'a pas caché que l'on mettrait le comble à ses vœux en l'inculpant, de quelque chef que ce soit », signale le commissaire de Quimper¹¹¹. On ne trouve rien chez eux d'extraordinaire. De la correspondance entre militants, avec Paul Schall, des brouillons d'articles ou de conférences, des journaux. Assez pour établir le sempiternel petit historique du mouvement breton que les services de police ne cessent de découvrir depuis le début des années 20. Jusque-là, la maigreur de *Breiz Atao* dispensait vraisemblablement d'en faire un signalement circonstancié. En revanche, la découverte chez Mordrel de documents attestant de ses liens, établis par Duhamel, avec les milieux communistes révolutionnaires en fait un personnage dangereux, à surveiller discrètement¹¹².

Au moment où *Breiz Atao* affiche l'*hevoud* sur sa couverture, la presse semble distinguer une manoeuvre soviétique derrière les agissements du mouvement breton. Ainsi, le 12 février 1928, *Le Matin* informe ses lecteurs que, derrière l'action du CCMNF, « on aperçoit nettement dans tout ce mouvement artificiellement créé pour atteinte à l'unité française la main de Moscou »¹¹³. L'évocation de l'avocat Jacques-Louis Lalouët¹¹⁴, maire du Huelgoat de 1919 à 1925, naviguant entre la SFIO et le PCF, dont il a été exclu en 1922, suffit à éveiller les soupçons d'une collusion entre *Breiz Atao* et les communistes¹¹⁵. Il n'y a pourtant, de ce côté-là non plus, pas de financement occulte du PAB, et il n'y en aura jamais. Cependant, l'attraction soviétique joue autant que l'allemande sur divers membres du parti. Il s'agit de Yann Sohier, qui en 1929 publie un article sur l'exemple des Soviets, respectueux des langues nationales¹¹⁶. C'est aussi Derrien, animateur de *War Zao*, tract populaire de *Breiz Atao* à destination de « la Bretagne aux mains caleuses, la vraie

109 Breiz Atao, « La manoeuvre se dessine », *Breiz Atao*, n°8, 1er janvier 1928, p. 2.

110 Morvan Marchal, « Le mouvement breton. Témoignage d'un ancien », *Les cahiers de la Bretagne réelle-Celtia*, n°334 bis, été 1972, p. 14.

111 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat de police de Quimper, 5 février 1928.

112 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le ministre de l'Intérieur au Préfet de Seine-et-Oise, 27 février 1928.

113 Non-signé, « Derrière les autonomistes on retrouve la main de Moscou », *Le Matin*, 12 février 1928, p. 3.

114 Pour une courte biographie de ce personnage, se reporter à CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique. Le mouvement breton de A à Z du XIXe siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 239.

115 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Ministre de l'Intérieur au Président du Conseil, 21 juin 1928.

116 Yann Skolaer, « Pour l'école bretonne. L'exemple des Soviets », *Breiz Atao*, n°37, 24 février 1929, p. 3.

Bretagne, la plus pure des Bretagnes »¹¹⁷, dans lequel Mordrel publie plusieurs articles et un extrait de son aperçu doctrinal. C'est Lainé, lecteur régulier de *L'Humanité*, qui lors de sa première conférence parisienne fait une comparaison entre ses deux héros du moment, Cadoudal et Lénine¹¹⁸. Il aurait été intéressant de voir comment il envisageait ce rapprochement anachronique entre le chouan et le révolutionnaire, mais il ne subsiste rien de son intervention. En revanche, on peut deviner l'attrait pour l'insurrection, dont de nouveaux modèles sont théorisés dans la fin des années 20 et le début des années 30 par les milieux communistes. Ces modèles seront ensuite repris par divers mouvements, dont la Cagoule¹¹⁹, et en Bretagne par les sociétés secrètes *Kentoc'h Mervel* et *Gwenn-ha-Du* que dirige Lainé dès 1930 et dont il sera question plus loin.

Comme lui, Mordrel trouve dans les pages de *L'Humanité* une liste de manuels utiles au militant¹²⁰. Par l'intermédiaire de Duhamel, « auteur d'écrits autonomistes et révolutionnaires »¹²¹, et de la musique d'une chanson antimilitariste dont la diffusion, pourtant inexistante, est surveillée par la police¹²², il envisage d'entrer en contact avec les milieux progressistes. C'est la perquisition au domicile de Mordrel, en février 1928, qui permet aux services de police de lire un fragment de lettre de Duhamel à Mordrel, « d'où il ressort qu'une entente s'est faite entre Mordrelle et l'ex-anarchiste Colomer, actuellement à la solde des Soviets. Il y était dit, à peu près ceci : dans ses conférences Colomer mentionnera le mouvement séparatiste breton et Mordrelle, de son côté, saisira toutes les occasions de prôner la largeur d'idées des U.R.S.S. chez qui le respect des nationalités est un dogme »¹²³. C'est par l'intermédiaire de Colomer, qui en fait partie¹²⁴, qu'en 1927 Mordrel se rapproche momentanément des Amis de l'URSS : « *Why not ?* demandera-t-il à son ami John Legonna. *It was a pack of good intents* »¹²⁵. Mais il quitte vite ceux qu'il considérera comme des fripouilles¹²⁶. Il est fort vraisemblable que l'élitisme et l'indépendance de Mordrel se soient mal accordés aux objectifs de cette « organisation de masse » inféodée à un PCF stalinisé et uniquement

117 Le C.D., « War Zao ! », *Breiz Atao*, n°3, 1er octobre 1927, p.7.

118 « *My first speech at the Studiourion Vrezhon (Paris, 1929) on a comparison between my two then-heroes "Cadoudal and Lenin"* ». CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, cahier 1961-70, p. 169.

119 MONIER F., *Le complot dans la République. Stratégies du secret, de Boulanger à la Cagoule*, Paris, La Découverte, 1998, p. 241.

120 Fonds Mordrel, OM45 DP62, coupures de presse Bretagne années 1910-20, extrait de *L'Humanité* du 5 janvier 1924.

121 ADFin, 1 M 231. Partis et menées autonomistes, 1911-1939. Le commissaire spécial de Brest à M. le Sous-Préfet, 10 janvier 1929.

122 On trouve les paroles de cette chanson dans AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Quimper, 21 avril 1928. Peut-être s'agit-il de ce que Duhamel avait composé en 1927 pour le congrès.

123 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le commissaire de police de Quimper au Directeur de la Sûreté Générale, 5 février 1928.

124 MAZUY R., « Les «Amis de l'URSS» et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *Politix*, 1992, vol. 5, n° 18, p. 113, note 4.

125 « Pourquoi pas ? C'était pétri de bonnes intentions ». Fonds Mordrel, OM33 C4704, lettre d'Olier Mordrel à John Legonna, 26 janvier 1977.

126 « *But I left soon, seeing how numerous were the rascals in that gang* ». *Ibid.*

destinée à la promotion d'une image idyllique de l'URSS, seul pays où le socialisme devait dorénavant s'ancrer¹²⁷.

Quoi qu'il en soit, le commissaire, qui par ailleurs s'interroge sur d'éventuelles « subventions occultes », constate la participation de Mordrelle à des meetings communistes. Cette piste Colomer, la chanson de Duhamel, les propos antimilitaristes de Mordrel – qui lui valent par ailleurs les honneurs du fichier central de la Sûreté Générale¹²⁸, et une suspension de son grade de lieutenant de réserve d'août 1930 à septembre 1931 –, inquiètent la police, tout à sa conviction d'une collusion entre le Komintern et le PCF. Elle n'est pas seule à nourrir ces craintes, on remarque par exemple qu'à L'Action Française au début des années 30, le danger allemand est remplacé dans l'ordre des priorités par la menace communiste¹²⁹. Le communisme n'est-il pas « le plus puissant ferment de désagrégation des forces nationales »¹³⁰ ? Dénonçant une conspiration communiste, André Chaumeix, dans *Le Figaro*, renchérit :

« Ainsi, dans toutes ses formes et dans toutes ses acceptions, l'autonomie n'est que le nom de la révolte contre la patrie. Un mouvement politique qui a un pareil point de départ offre tant de possibilités à tous les adversaires d'un pays, il fait naître tant d'appétits étrangers qu'il devient rapidement très complexe. Mais il a son point d'appui là où est l'organisme central de toute révolution mondiale. Dans sa lutte contre les sociétés occidentales, Moscou se sert de toutes les armes. La notion d'autonomie lui sert à rassembler contre la France toutes les passions insensées ou suspectes qu'elle flatte. Aucun gouvernement, sous peine de laisser la patrie exposée aux pires périls, ne peut se dispenser de réprimer ces menées, partout où elles se produisent, avec une fermeté continue »¹³¹.

Enfin, on a pu voir également dans la constitution du groupe féminin, qui dispose d'une rubrique régulière dans *Breiz Atao* tout au long de la période, une autre manifestation du magnétisme soviétique sur le journal¹³². Dans l'entre-deux-guerres, le PCF est en effet une des rares organisations à promouvoir le rôle des femmes dans la vie politique. À son exemple, *Breiz Atao* réclame le vote des femmes¹³³. Cependant, le groupe féminin n'a de groupe que le nom puisqu'il est essentiellement composé de Francine Rosec, ce qui conduit à relativiser la politique féministe du

127 MAZUY R., « Les «Amis de l'URSS» et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *art. cit.*

128 AN, 19940508, art. 1628, fiches d'Olier Mordrel, 1929-31.

129 FORCADE O., « L'espionnage allemand et l'Action Française : de la subversion à l'autosubversion », dans DARD O. et F. COCHET (Dir.), *Subversion, antisubversion, contre-subversion*, Paris, Riveneuve, 2009, p. 22.

130 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Ministre de l'Intérieur à M. le Préfet de Seine-et-Oise, 27 février 1928.

131 André Chaumeix, « Autonomistes », *Figaro*, 13 février 1928, p. 1. Depuis 1922, *Figaro* est dirigé par François Coty, industriel proche des milieux d'extrême-droite, notamment du Faisceau de Valois et de L'Action Française, qu'il finance entre 1924 à 1928.

132 FÉREC G. et A. LE SANN, *Breiz Atao et le nationalisme breton entre les deux guerres mondiales*, Rennes, mémoire de maîtrise d'Histoire, s.d., p. 86-87.

133 Un Lorientais, « Le vote des femmes », *Breiz Atao*, n°50, 26 mai 1929, p. 3.

PAB. De même, il ne faut pas se méprendre sur le nom de bataille que se choisit Francine Rosec : Meavenn, « moi je veux ». « Le pseudonyme que je porte, avoue-t-elle, révèle chez moi le souci de poursuivre un but autonomiste concernant la Bretagne, mais il n'exprime pas un trait de mon caractère par lequel j'imposerais à chaque instant ma volonté »¹³⁴. Le groupe féminin est par conséquent moins féministe qu'activiste, comme le sont d'ailleurs les sections féminines des Jeunesses Patriotes au même moment¹³⁵. De fait, comme pour l'Allemagne, la « main de Moscou » n'étend pas son ombre sur le tout jeune parti. Sans doute même n'est-ce nullement dans les projets du PCF : la démarche que tentera Duhamel en 1929 pour approcher le Komintern et tenter d'obtenir une aide financière et idéologique n'aboutira pas¹³⁶.

Tout à leur joie d'être enfin considérés, les hommes de *Breiz Atao*, en première page du journal, tournent les perquisitions en ridicule, prétendent que les « minutieuses recherches sont demeurées infructueuses [...] Il est maintenant démontré que *Breiz Atao* est une maison de verre »¹³⁷, assure-t-on. Mais dès le mois suivant, une note du ministère de la justice indique : « Le journal "Breiz Atao" est à sa 10e année. Jamais la Chbre n'a été tenue au courant de la propagande autonomiste en Bretagne. Avis de demander au P.g. un rapport d'ensemble sur cette question. »¹³⁸ Cette note interroge quant à l'efficacité des services de police qui, depuis des années, cumulent les rapports et historiques sur *Breiz Atao*, visiblement sans les transmettre. À moins que cela n'éclaire crûment le crédit qu'ils pouvaient porter à ce mouvement lilliputien. En 1928, cela change. Aussi, les préfets de Bretagne sont immédiatement sommés de surveiller ce qui devient une « campagne contre l'unité nationale » et de démêler les liens supposés entre Duhamel et le PCF¹³⁹. Cela n'arrête pas les militants du PAB, bien au contraire. M^e Feillet se propose d'aller à Colmar défendre les Alsaciens. Dans des conditions financières difficiles, on publie le 1^{er} mai un numéro spécial de *Breiz Atao* consacré aux événements d'Alsace. On peut y lire la lettre ouverte que le CCMNF vient d'adresser aux jurés : ce sera sa première et dernière action. La livraison est distribuée à Colmar et à Strasbourg par Mordrel, Marchal, Duhamel, Guieysse et Herrieu, venus en Alsace assister au

134 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.

135 Principalement constituées d'étudiantes vouées à l'action sociale et au militantisme, les sections féminines des JP représentaient entre 20 et 25% des adhérents urbains, voir PHILIPPET J., « Les Jeunesses Patriotes : ligue, milice ou parti ? », dans DARD O. et N. SÉVILLA (Dir.), *Le phénomène ligueur sous la IIIe République*, Metz, Centre régional universitaire lorrain d'histoire, 2008, p. 178-194.

136 Voir le texte du mémorandum qu'il adresse à l'ambassade soviétique à Paris dans DUHAMEL M., *Histoire du peuple breton*, Paris, War sao, 1939, p. 159-165, et une mise en contexte dans LE GOFF H., « Le Parti communiste français et le mouvement breton », *Les Cahiers d'Histoire Sociale*, Paris, Albin Michel, n° 16, 2000, p. 93-102.

137 Le Parti Autonomiste Breton, « Huit perquisitions en Bretagne », *Breiz Atao*, n°11, 19 février 1928, p. 1.

138 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Note du ministère de la justice, 9 mars 1928.

139 SHD Vincennes, 7NN 2536. Fiches de renseignements sur le mouvement autonomiste breton. Le Ministre de l'Intérieur à M. le Président du Conseil, 19 mars 1928.

procès. Celui-ci s'achève le 24 mai sur la condamnation à un an de prison et cinq d'interdiction de séjour, de cinq des onze inculpés, dont Schall. Ils sont amnistiés le 17 juillet. Mieux, certains, dont Rossé, qui étaient députés avant le procès, sont à nouveau plébiscités lors des législatives suivantes qui verront treize des vingt-cinq candidats autonomistes élus. Dès le mois de juin, tous les journaux interdits ont été remplacés. Ces succès marquent l'échec de la « criminalisation des extrêmes »¹⁴⁰ entamée par le gouvernement à l'encontre des communistes et de l'Action Française, appliquée aux mouvements autonomistes qui voient leur audience augmenter. Sauf en Bretagne où, à défaut de grossir, le parti se fortifie.

L'organisation du Parti

Pendant toute l'année 1928, le PAB a tâché de s'organiser en sections regroupées en fédérations provinciales, sous l'autorité d'un Comité Directeur – composé de Marchal, Debauvais et Mordrel – et d'un Comité Politique qui réunit, semble-t-il, Duhamel, Sohier, Millardet, Tassel, Derrien, représentant respectivement « le spécialiste de la politique française, la porte d'entrée dans les milieux académiques, le critère commercial, la technocratie et la classe ouvrière »¹⁴¹. Il peut sembler douteux que le choix d'un Sohier, instituteur marginal mal vu par sa hiérarchie, permette de réelles percées du côté de l'Instruction publique, et l'on peut en outre douter des compétences, ou plutôt de la force de frappe de chacun dans son domaine. Cependant c'est le panel, visant à une rénovation sociétale en profondeur, qui est à prendre en compte. Yan Bricler est nommé secrétaire général.

De fait, les sections préexistantes sont reconduites, mais dépendent intégralement du dynamisme de leurs membres. Quelques défections et c'en serait fait des antennes locales du PAB. Ainsi, lorsque l'on essaye de réorganiser la section de Quimper, en janvier 1928, seules huit personnes se présentent au rendez-vous : la réunion est reportée à une date ultérieure¹⁴². D'autres sont beaucoup plus actives. Ainsi à Brest, M^e Lalouët organise en juin 1928 une réunion regroupant une vingtaine de personnes qui, ayant donné leur adhésion, reçoivent des insignes du parti. D'après Meavenn, la secrétaire de section, cela porterait la région brestoïse, où *Breiz Atao* se vend à une vingtaine d'exemplaires par mois, à une cinquantaine d'adhérents¹⁴³. Après Rosporden, les réunions sont surveillées, celle par exemple où, en décembre 1927 à Guingamp, Marchal et Mordrel prennent

140 BEAUPRÉ N., *Le traumatisme de la Grande Guerre*, op. cit., p. 84.

141 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 127.

142 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Quimper, 4 janvier 1928.

143 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Brest, 19 juin 1928.

la parole devant une cinquantaine de personnes. Le premier développe un projet d'autonomie des peuples dans une nouvelle SDN ; le second évoque la création d'un comité breton pour la défense des commerçants, paysans et pêcheurs, ainsi que la nécessité d'enseigner le breton dans les écoles¹⁴⁴. Celle aussi, à Lorient en avril 1928, où Marcel Guieysse, Loeiz Herrieu et Olier Mordrel assurent la quarantaine de personnes qui les écoute de l'autosuffisance d'une Bretagne autonome dans une fédération française¹⁴⁵. Le Coz, toujours avocat à Quimper, revenu de L'Action française, est également présent. À Châteauneuf-du-Faou une section se crée autour de Raymond Delaporte. On ne sait rien d'elle, si ce n'est qu'en septembre 1928 elle contribue à une souscription destinée à aider le journal. Peut-être finalement n'existe-t-elle que sur le papier, comme d'autres encore¹⁴⁶.

Aux sections s'ajoute la toute nouvelle Fédération des Étudiants Bretons fondée à Rennes en décembre 1927¹⁴⁷. Une vingtaine de jeunes groupés autour d'une poignée d'ultras, dont Lainé, décident d'avoir une existence officielle. « Quelle exaltation du sentiment de puissance ! »¹⁴⁸, se rappelle Lainé dans une envolée nietzschéenne. Cette Fédération, deuxième du nom, bien que saluée par Mordrel qui y adhère aussitôt, marque, de son propre aveu, l'échec de celle qu'il inaugura en 1925¹⁴⁹. Célestin Lainé, qui en est le secrétaire, rend compte de la réunion du 28 mars 1928 lors de laquelle les statuts de l'association sont entérinés, sous l'oeil avisé de Mordrel¹⁵⁰. Sa présence n'est pas anodine, Lainé explique : « Nous [...] nous plaçames sous la suzeraineté de Breiz-Atao. Celui-ci nous donnait les directives et nous lui faisons une ardente propagande parmi les étudiants et dans la ville de Rennes »¹⁵¹. Le jour-même, des cartes de membres sont distribuées. Celle d'Olier Mordrel, frappée de *l'hevoud*, atteste de cette filiation.

144 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Préfet des Côtes-du-Nord à M. le Ministre de l'Intérieur, 3 janvier 1928.

145 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissariat spécial de Lorient, 10 avril 1928.

146 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, *op. cit.*, p. 125.

147 Le Secrétaire, « La Fédération des Étudiants Bretons renaît à Rennes », *Breiz Atao*, n°6, 4 décembre 1927, p. 7.

148 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

149 Olier Mordrel, « À propos des "Étudiants Bretons" », *Breiz Atao*, n°17, 18 décembre 1927, p. 7-8.

150 Lainé, « Étudiants bretons », *Breiz Atao*, n°14, 1^{er} avril 1928, p. 4.

151 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.



Carte de membre de la F.E.B. d'Olier Mordrel, 28 mars 1928.

Fonds Mordrel, OM7 IC59.

La réunion terminée, la petite troupe se rend à une manifestation électorale mettant aux prises les « factions françaises » : « Les Jeunesses Patriotes ayant entonné la *Marseillaise*, place de la Mairie, nos camarades, groupés devant le monument de la honte nationale, protestèrent par une puissante exécution du *Bro Goz ma Zadou*. Le geste fut très remarqué », écrit Lainé, toujours sous le coup des discussions avec Marchal concernant la sculpture de Boucher exposée à l'Hôtel de ville. L'influence des aînés et du parti est grande.

Aussi, le mois suivant, il n'est pas étonnant de lire dans *Breiz Atao* que la fédération envoie une motion de soutien au journal *La Macédoine* pour soutenir des étudiants macédoniens opprimés par des Serbes, et faire la promotion du fédéralisme international¹⁵². L'article est co-signé par Guillaume Berthou, étudiant chimiste, et Lainé, qui s'est choisi un pseudonyme. Ce n'est pas la nécessité de l'anonymat, et moins encore son activité éditoriale qui l'incitent à le faire. Lainé change de nom sans avoir dans l'idée de devenir un rédacteur prolifique, ce qu'il ne sera d'ailleurs jamais. L'imaginaire nationaliste présente de grandes affinités avec l'imaginaire religieux¹⁵³ : Lainé entre dans le mouvement breton comme on entre en religion. Le nouveau membre de la communauté se plie à une règle – des statuts –, se réunit à intervalles réguliers avec ses frères – les réunions

152 G. Berthou, G. An Henaff, « Un beau geste », *Breiz Atao*, n°18, 3 juin 1928, p. 2.

153 ANDERSON B., *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, p. 24.

hebdomadaires de la section ou de l'association – et, enfin, change de nom. Bretonnant son état-civil, il devient Gwenael An Henaff¹⁵⁴. L'exhortation au sacrifice prônée par le parti passe, comme au monastère, par le reniement de soi, de son identité propre, au profit d'une autre, communautaire¹⁵⁵.

Cette mystique militante transparait dans un récit au romantisme lugubre, que Lainé donne d'une sortie de la Fédération à Saint-Aubin-du-Cormier, où Charles VIII défit les troupes du duc François II le 28 juillet 1488, défaite dont le souvenir sera abondamment instrumentalisé par *Breiz Atao*¹⁵⁶. Au mois de mai 1928, pour la première fois depuis 1923, une poignée de militants se rend sur la Lande de la Rencontre pour entendre un exposé historique de Marchal et Debauvais. Lainé rapporte l'événement dans *Breiz Atao* :

« Un *Bro Goz* solennel dit à l'Anaon¹⁵⁷ des guerriers tombés là notre volonté de lutter pour les venger. [...] L'après-midi, après avoir visité les ruines imposantes du château-fort, quelques camarades retournèrent sceller sur le rocher la croix que nos camarades d'UYV avaient retrouvée il y a quelques années et qui désormais gardera dans l'espoir de la grande Résurrection ceux qui sont tombés là pour défendre la Cause sacrée de leur seule Patrie. »¹⁵⁸

Cette mystique militante sensible aux fantômes s'accorde pourtant à une rationalité à toute épreuve. Au printemps 1928 Lainé valide avec succès sa licence de mathématiques. Dans le même temps, sa connaissance du breton a bien progressé grâce à un ami qui l'emploie exclusivement et exige qu'il lui réponde de même, grâce aussi à sa fréquentation des cours de celtique, où ses copies font bonne impression, et à sa lecture assidue des récits épiques irlandais publiés dans *Gwalarn*. Roparz Hemon lui parle alors du *Simbol*¹⁵⁹, auquel Lainé s'inscrit, admis par ses amis Hemon, Riou et Drezen¹⁶⁰. C'est une grande fierté pour lui de porter uniquement l'insigne du *Simbol*, qu'il préfère à l'*hevoud* du PAB, bien plus facile à obtenir. Mettant en œuvre les préceptes de son collègue

154 Lainé dit ne pas apprécier ce pseudonyme de Gwenael, ou de Nael, qui lui a été attribué par Mordrel. CRBC, fonds Lainé, CL1 M15, et MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 204.

155 RIVES D., « Mourir au monde et renaître au divin : le nom en religion », dans FINE A., *États civils en questions : papiers, identités, sentiment de soi*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, p. 179-201.

156 Sur ce lieu de mémoire, voir BOUFFORT D., « Commémoration du passé et passé d'une commémoration », *Le pays de Fougères*, 1988, n° 69, p. 44-46 ; CUCARULL J., « Identité et commémoration. la constitution d'un lieu de mémoire breton : la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (XVIe-XXe siècles) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1999, n° 106, p. 99-127 ; CARNEY S., *Résurrection. La Grande Guerre de Breiz Atao, 1919-1939*, Mémoire de D.E.A., cultures et civilisation de la Bretagne et des pays celtiques., Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2002.

157 Les âmes des défunts.

158 Le secrétaire, « Kevredigez ar Studierien », *Breiz Atao*, n°17, 20 mai 1928, p. 4.

159 Association créée par Roparz Hemon, s'attachant à l'enseignement du breton. Son nom vient de la distinction infamante - petit sabot, bouton, buchette ou simple bout de bois - qui était infligée aux élèves pris à parler breton dans certaines écoles.

160 Voir *Gwalarn*, n°19, gouere 1929, p. 102.

Berthou, président de la Fédération, qui exhortait chacun à se faire pendant les vacances « l'apôtre de l'Idée bretonne », et à « montrer la voie à nos compatriotes par l'étude, l'exemple et l'action »¹⁶¹, Lainé rejoint les jeunes de l'abbé Perrot sur la route de Sainte-Anne-d'Auray. Traversant au retour les monts d'Arrée, il revient émerveillé à Rennes, persuadé d'avoir, en dehors des lignes de chemin de fer, « atteint le fond de la Personnalité bretonne »¹⁶². Tous les militants ne sont pas aussi consciencieux que Lainé, loin s'en faut : les vacances sont toujours un moment critique dans la vie des sections. Mais il n'empêche, force est de constater qu'une mystique militante et une détermination s'installent progressivement à la faveur du rapprochement avec les autonomistes alsaciens.

Le congrès de Châteaulin

De fait, à Châteaulin où le PAB tient son second congrès, Mordrel peut se féliciter des résultats obtenus grâce au rapprochement avec l'Alsace. François Menez, représentant *La Dépêche* au congrès, résume en substance l'intervention de Mordrel : « Il fallait lutter contre l'ennemi commun : l'État français, l'impérialisme. Si celui-ci subissait un échec à Colmar, il serait abaissé du même coup en Bretagne. On se battait donc à Colmar pour la Bretagne. Il y avait intérêt à ce que la première marque de sympathie au Heimatbund vînt de chez nous. C'est ce qui s'est produit. Et les résultats, d'après M. Mordrel, ont été fort intéressants. Le procès de Colmar a permis de faire connaître au monde le mouvement autonomiste breton qui, depuis des années, demeurait à peu près ignoré. »¹⁶³ De fait, le congrès de Châteaulin n'est pas seulement relaté par la presse locale : *Le Temps*, *Le Figaro*, *L'Oeuvre*, *Vu* y vont de leur papier sur les autonomistes et les dangers qu'ils représentent. Après Colmar, le parquet de Rennes est informé d'une augmentation importante du tirage de *Breiz Atao*, qui aurait été imprimé à 800 exemplaires avant 1927, et le serait à 2000 ou 3000 en 1928¹⁶⁴. Il se peut donc que la réussite alsacienne soit communicative, ce qu'espère

161 Guilherm Berthou, « Fédération des Étudiants Bretons », *Breiz Atao* n°21, 15 juillet 1928, p. 3.

162 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

163 François Menez, « À Châteaulin, le congrès des autonomistes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 20 août 1928.

164 Le chiffre de 5000 a pu être avancé pour 1928, AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le commissariat central de Rennes au directeur de la Sûreté Générale, 28 mars 1928. Or, cette estimation est revue à la baisse dans le rapport transmis par le Parquet de Rennes au ministère de l'Intérieur. En 1928 on n'imprimerait qu'entre 2000 et 3000 exemplaires du journal dont le tirage aurait atteint 4000 à Rosporden. AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le Procureur général près la Cour d'Appel de Rennes à M. le Garde des Sceaux, 18 avril 28. Cela semble plus conforme à la réalité : en 1929, le PAB compterait 250 adhérents et *Breiz Atao* 340 abonnés, voir AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940, étude transmise par le Substitut d'Angers, par le Procureur général près la cour d'appel d'Angers à M. le Garde des Sceaux, 18 janvier 1933. À titre de comparaison, l'Action française comptait environs 30.000 militants en Bretagne en 1926-1927 : BENSOUSSAN D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale*, op. cit., p. 105.

Mordrel, qui s'en ouvre lors d'une réunion à Lorient. Un observateur de la police rapporte ses propos :

« Il approuve les autonomistes alsaciens qui n'ont d'autre ambition, dit-il, que le bien de leur patrie. Il souligne que leur action a obtenu de l'État français un développement considérable de la situation économique locale par la construction de ports, de canaux et de voies ferrées, et chose plus importante, l'obligation pour tous les fonctionnaires en relation avec le public, de parler l'Allemand à partir du mois de mars prochain. MORDREL prévoit les mêmes avantages pour sa patrie (la Bretagne) le jour où le BREIZ ATAŌ aura réuni la grande majorité des Bretons, de quelque parti qu'ils soient. Il annonce que le journal du parti deviendra hebdomadaire dans deux ou trois mois, ce qui prouve, dit-il, les bons résultats de la propagande. »¹⁶⁵

Un journal hebdomadaire suppose une grande diffusion, celle-là même que connaissent les organes alsaciens. *Die Zukunft* tire alors à 25 000 exemplaires au même moment¹⁶⁶.

L'objectif principal de ce second congrès du PAB, après avoir l'année précédente voulu doter le parti d'une organisation destinée à encadrer une masse qu'ils espèrent voir grossir, est d'établir une doctrine clairement définie. L'affiche qui annonce le congrès se termine sur ces mots :

« LA DERNIERE GUERRE a coûté à la Bretagne deux cent quarante mille morts, un habitant tué sur 14, - la plus forte proportion du monde. - Que lui a rapporté ce sacrifice immense ? Pas une once de liberté. Pour que le sang breton soit ménagé à l'avenir, réclamons énergiquement :
LA BRETAGNE AUX BRETONS ! »¹⁶⁷

Le refrain est connu, qui a été maintes fois clamé au long des années 20. Autant dire qu'aucune nouveauté ne sortira de ce congrès, semble-t-il. La Déclaration de Châteaulin, qui rassemble les bribes idéologiques parsemées les années précédentes en témoigne partiellement. Marchal, encore parti fâché, est remplacé au Comité Directeur par Maurice Duhamel. C'est donc ce dernier qui fait lecture de la Déclaration, qui par ailleurs est publiée dans *Breiz Atao* le 2 septembre 1928. On y retrouve nombre d'idées énoncées auparavant par Mordrel dans son *Aperçu doctrinal* de 1925 qui stipulait, comme le fait l'article II de la Déclaration de Châteaulin, que « la Bretagne possède les caractéristiques d'une nationalité répondant aux définitions modernes »¹⁶⁸. Ainsi, les membres du PAB ne sont pas séparatistes mais contre l'assimilation de la Bretagne par la France ; ils ne sont pas rétrogrades et tournés vers le passé, mais modernes ; ils ne sont pas antifrçais, mais opposés à

165 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Ministre de l'Intérieur au Ministre des Affaires Étrangères, 27 décembre 1928.

166 ROGÉ Y., *Le corsisme et l'irrédentisme 1920-1946*, op. cit., p. 360.

167 Texte publié dans *Breiz Atao*, n°20, 1^{er} juillet 1928.

168 « Déclaration du Parti Autonomiste Breton », *Breiz Atao*, n°24, 2 septembre 1928, p. 2-3, article II.

l'impérialisme français et indignés par l'indifférence du gouvernement face aux besoins de la Bretagne et son incapacité à les prendre en compte. Pour les militants, si la France n'est pas une nation, la Bretagne, par son histoire, sa langue, ses coutumes, sa géographie en est une. Mais, considérée comme une colonie, elle est décadente car maintenue par la France dans un état de sous-développement que seule l'autonomie peut enrayer. À l'heure de l'unification économique de l'Europe, les frontières, sources de guerre, n'ont plus lieu d'être. Les militants du PAB prônent donc l'avènement d'une fédération, non pas des États, mais des nations dans le cadre de la France. Les lecteurs de *Breiz Atao* sont familiers de ces idées. La vraie nouveauté de la Déclaration réside dans des propositions visant à réformer la Bretagne et, partant, la France. Nouveauté toute relative, car le gros des propositions est directement issu du manifeste du *Heimatbund*.

En effet, là où les Alsaciens réclament une « autonomie législative et administrative [qui] trouvera son expression naturelle dans une assemblée représentative, élue par notre peuple, jouissant du droit de budget, et dans un pouvoir exécutif », le PAB demande la création d'un parlement breton, c'est-à-dire d'une assemblée législative élue par les Bretons et dont un exécutif serait issu.

Les Alsaciens écrivent « Notre enseignement primaire, secondaire et supérieur et toutes nos autres institutions pédagogiques et intellectuelles seront réglés et organisés non pas selon les ordres du pouvoir central de Paris, mais par notre futur Parlement, en conformité avec le caractère et la situation particulière de notre peuple et en plein accord avec les parents et le corps enseignant ». La Déclaration de Châteaulin conteste le bien-fondé d'une unification des programmes scolaires sur le territoire français, et exige la réorganisation de l'instruction publique.

Quand les Alsaciens prétendent : « En vertu de notre droit primordial, des principes de la justice sociale et en tenant compte de notre langue, nous insistons pour que nos compatriotes qui se sont orientés vers une carrière administrative, aient leur place dans l'Administration et la direction de ce pays. Eux seuls pourront jusque dans les plus hauts emplois, fournir le travail administratif indispensable, rendu doublement difficile par la situation particulière où nous nous trouvons », et que l'allemand sera utilisé dans les administrations, le PAB veut, en vertu de la même justice sociale, « réorganiser administrativement la Bretagne [...] conformément aux besoins de la population, avec le souci de la mise en valeur du pays et de l'expédition rapide des affaires » et donc désigner des fonctionnaires locaux et bretonnants.

Alsaciens et Bretons rejettent l'assimilation, veulent avoir autorité sur les transports, l'agriculture (et la pêche en Bretagne), l'industrie et le commerce. Les Alsaciens veulent réformer le « régime des

impôts conformément aux principes de la justice commutative » ; et les Bretons souhaitent réorganiser l'impôt de manière à le répartir plus justement sur le territoire français et permettre à la Bretagne de se valoriser en gérant elle-même son budget. On peut lire chez tous la même prudence politique : dans quel sens doit se faire la loi ? Les uns réclament le « développement de notre législation sociale, engourdie et retardée depuis des années par les efforts d'une assimilation à rebours », tandis que les autres entendent « créer la législation sociale adaptée à notre époque, dont la France ne nous a offert jusqu'à présent que la caricature ». Enfin, les Alsaciens veulent rétablir l'ancienne législation communale, quand les Bretons souhaitent libérer les communes de l'emprise gouvernementale. Les termes et les idées sont les mêmes.

Même en matière religieuse, où la neutralité affichée de *Breiz Atao* peut difficilement s'accorder avec le christianisme concordataire revendiqué des Alsaciens, on parvient à statuer. Ainsi, quand le manifeste du *Heimatbund* stipule : « nous désirons, en ce qui concerne les rapports de l'Église et de l'État et la question scolaire, le maintien de la législation actuelle, jusqu'au moment où le peuple alsacien-lorrain sera lui-même en mesure de donner à ces questions une solution définitive », la Déclaration de Châteaulin prévoit d'« organiser le régime des cultes selon le vœu de nos compatriotes. Sur ce point, comme sur les autres, c'est au peuple breton de faire connaître sa volonté ». Enfin « l'un des pays les plus arriérés d'Europe » fustigé par les Bretons fait écho à la « bureaucratie arriérée » dénoncée par les Alsaciens.

L'originalité bretonne tient à la volonté de réorganiser l'administration locale par la suppression des départements inadaptés à la Bretagne, mais encore par la prévision d'une entente avec le gouvernement français au sujet de l'armée et de la défense. C'est bien là l'unique compétence qu'un « loyalisme correct de confédérés » permette d'octroyer à la France. De fait, à la suite des Alsaciens, c'est une refonte de la Constitution française que réclame le PAB, pour que son organisation soit adaptée « aux réalités de la vie bretonne ». Réalité, le mot est lâché, et bien qu'il participe d'une ritournelle parisienne, c'est Duhamel qui l'entonne à Châteaulin. Sa tirade sur la France arriérée est fraîchement accueillie. Avant lui, le discours de Mordrel évoquant l'impérialisme français, avait recueilli des grognements d'indignation. Camille Dahlet, député de Saverne, qui représente l'Alsace et parle après lui, est également conspué¹⁶⁹. À la fin de la journée, on frôle la bagarre. Déjà la veille, à Châteauneuf-du-Faou, lors d'une réunion préparatoire au congrès, une assistance hostile avait empêché Mordrel et Duhamel de parler¹⁷⁰. Tout cela ne pouvait que faire un effet détestable sur les invités alsaciens, qui se garderont bien de revenir aux congrès bretons. Pourtant, « Congrès autonomiste terminé sans incidents et sans succès ayant pris allure communiste. Internationale

169 François Menez, « À Châteaulin, le congrès des autonomistes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 20 août 1928.

170 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissaire spécial de Quimper, 13 août 1928.

chantée à réunion publique au lieu du chant breton », assurent les services de police¹⁷¹. Dans un sens, Lainé leur donne raison, qui constate avec eux que l'entrée de Duhamel au Comité Directeur lui conférait « une tendance gauchiste, fédéraliste et démocratique à laquelle nous ne prêtâmes d'abord pas attention et qui fut accueillie comme lui-même dans l'enthousiasme général »¹⁷². Mais l'action de Lainé pendant la Seconde Guerre mondiale lui a fait oublier ses propres sympathies communistes de l'époque comme l'orientation fédéraliste qui prévalait à *Breiz Atao* avant même son adhésion à l'*UYYV*. Reste l'enthousiasme des militants, bien réel.

Pour les journalistes du *Temps*, le congrès de Châteaulin, émaillé d'incidents provoqués par les pouvoirs publics, tient du « vaudevillesque imprévu »¹⁷³. D'abord c'est le ministère de l'Intérieur qui, par une dépêche, interdit au maire de louer au PAB les halles et les salles de la mairie. Le congrès doit se replier dans une salle de noces. Ensuite, on envoie sur place nombre de gendarmes qu'il faut loger. Les chambres des congressistes sont réquisitionnées, ils doivent se débrouiller comme ils peuvent, beaucoup dorment dans la paille. Enfin, Duhamel écope d'une amende¹⁷⁴, après une altercation entre militants et gendarmes au sujet d'un drapeau breton hissé à l'entrée de la salle. Les gendarmes le confisquent, les militants en remettent un autre. Les gendarmes le confisquent à nouveau, les militants en remettent un encore, de la taille d'un mouchoir de poche. L'image du fanion fiché en haut de son mât ne manque pas de piquant.

171 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport de police, Quimper, 19 août 1928.

172 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946.

173 Non-signé, « Les incidents de Châteaulin », *Le Temps*, 20 août 1928, p. 3.

174 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le ministre de l'Intérieur au ministre de la Justice, 25 février 1929.



Le directeur du Comité *Breiz Atao* (Bretagne toujours) remet à la fenêtre de la salle de réunion le drapeau breton confisqué une heure avant.



Le drapeau ayant été à nouveau confisqué, les autonomistes ont placé au sommet d'un long mât un drapeau grand comme un mouchoir de poche qui fut enlevé.

Photographies extraites de *Vu*, n°24, 29 août 1928, p. 543-545.

Le minuscule *Gwenn-ha-du* reste en place. « Le gendarme a sans doute la vue courte, car la sédition se mesure au centimètre : le fanion fut respecté », plaisante Louis Martin Chauffier, journaliste à *Vu*, qui offre trois pages illustrées de reportage à la « Révolution armoricaine »¹⁷⁵. Perspicace, le journaliste remarque cependant que ce genre de tracasseries ridicules donne « aux congressistes des occasions de réjouissances » et une importance qu'ils n'ont pas, tout en discréditant le gouvernement qui les a commanditées¹⁷⁶. Mais le succès du congrès reste limité. Un an après le sursaut de Rosporden, force est de constater l'inertie du PAB.

Dans une circulaire adressée aux militants en prévision du congrès qui se tiendra à Rennes en 1929, le Comité Directeur ne peut que déplorer le recul que Châteaulin a marqué sur l'édition précédente en termes de discipline. « Les 2/3 des rapporteurs étaient absents à l'ouverture de la séance. Les trois orateurs bretonnants firent faux-bond et pas un ne daigna ni prévenir, ni s'excuser.

¹⁷⁵ L.-M. Chauffier, « Révolution armoricaine. L'autonomisme breton et ses joies », *Vu*, n°24, 29 août 1928, p. 543-545.

¹⁷⁶ *Id.*

Enfin, la majeure partie de nos adhérents, sur lesquels nous comptions pour maintenir l'ordre du meeting, étaient encore au café quand la réunion commença devant une salle remplie d'inconnus et de perturbateurs. On sait le résultat. »¹⁷⁷ Effectivement, quelques interventions, ou absences d'intervention, ternirent l'image d'un parti qui, à peine né, prétendait réformer la Bretagne, et par là-même, la France. Cela n'a évidemment pas échappé à la presse :

« Il arriva qu'à heure fixée, maint secrétaire chargé d'un rapport, financier ou moral, se trouva malade ou parti en course. M. Mordrel le fit remarquer vertement. Les secrétaires présents firent des dépositions parfois curieuses et instructives. On put ainsi apprendre qu'à Belle-Isle deux populations se trouvent juxtaposées : les Franco-Bretons et les Acadiens, descendants des colons chassés sous Louis XV par le Canada. Le délégué de New-York – Erwan Berthelot, qui a de réelles qualités d'humoriste et que l'on devait voir le lendemain sous un splendide costume de Pontivy, - exposa la situation, particulièrement florissante, de la section américaine »¹⁷⁸.

Erwan Berthelot était alors le seul et unique membre de la section de New York. Évidemment, et il ne fut pas le seul, Mordrel avait lu ce papier ironique¹⁷⁹. C'est donc lui qui s'exprime à travers la circulaire du Comité Directeur, se rappelant « qu'à Châteaulin, deux au moins des rapports ont été regrettables. Il faut éviter l'humour qui sent la fumisterie, tout autant que le pessimisme qui sent la défaite »¹⁸⁰. Pendant le congrès même, en plus d'avoir sermonné ses troupes, il avait dû remplacer au pied levé Roparz Hemon, qui ne s'abaissait pas à parler français¹⁸¹.

D'autre part, les critiques concernant la Déclaration ne tardent pas à s'exprimer. Marcel Guieysse, hostile à Mordrel depuis que ce dernier a repoussé la main de sa fille Denise¹⁸², refuse de voter une Déclaration qui transforme des conceptions personnelles en manifeste, sans avoir été mises en discussion. Et de quitter le PAB. Contrairement à Duhamel et Mordrel, son appréhension de la cause bretonne ne repose pas « sur le sentiment négatif de la décadence plus ou moins réelle, avancée ou définitive de la France »¹⁸³, précise-t-il. Vraisemblablement, il n'aura guère goûté le passage sur « le génie occidental et nordique » et les « gravelures latines » que Duhamel a lu devant l'audience. Il poursuit : « Je me refuse absolument sous prétexte de lutter contre son impérialisme, de faire même le jeu d'autres impérialismes que j'estime au moins aussi dangereux et antipathiques »¹⁸⁴. Jadis sous-préfet, ancien diplomate, Marcel Guieysse a participé aux

177 CRBC, fonds Francis Éven, FEV9 C2479, lettre du Comité Directeur du PAB à Francis Éven, 2 septembre 1929.

178 François Menez, « À Châteaulin, le congrès des autonomistes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 20 août 1928.

179 J. La B. , « La presse bretonne et le congrès », *Breiz Atao*, n°25, 16 septembre 1928, p. 2-4.

180 CRBC, fonds Francis Éven, FEV9 C2479, lettre du Comité Directeur du PAB à Francis Éven, 2 septembre 1929.

181 O. Mordrel, « Devez ar Brezoneg », *Breiz Atao*, n°24, 2 septembre 1928, p. 5.

182 Fonds Mordrel, OM26 C2522, lettre d'Olier Mordrel à Hervé Le Boterf, 20 février 1968.

183 Archives Maurice Duhamel, lettre de Marcel Guieysse à Maurice Duhamel, 3 octobre 1928.

184 Archives Maurice Duhamel, lettre de Marcel Guieysse à Maurice Duhamel, 3 octobre 1928.

négociations du Traité de Versailles¹⁸⁵. Pour cet homme de l'autre siècle, l'impérialisme, quand il n'est pas français, évoque immédiatement l'Allemagne dont on soupçonne la main-mise sur le mouvement alsacien, et partant, sur le PAB, ce que supporte mal ce nouveau venu à la cause.

« *Au delà de la patrie, de la terre des pères, – la Bretagne – nous ne connaissons qu'une mère : l'Europe* »

À vrai dire, les démarches lancées par Duhamel ne donnent pas vraiment tort à Guieysse. En octobre 1928, il se rend à Genève en compagnie de Camille Dahlet, au quatrième Congrès des Nationalités européennes (CNE). Sous le contrôle de la SDN, cet organisme se réunit chaque année depuis 1925, et, de fait, étend l'influence allemande en Europe¹⁸⁶. Duhamel et Dahlet n'y sont qu'à titre d'observateurs, mais c'est la première fois que des minorités françaises sont admises au congrès, à la grande surprise des autres participants, qui n'imaginaient pas qu'il existât plusieurs nationalités en France. Cette perspective de désunion nationale ne pouvait que séduire l'*Auswärtiges Amt* (les Affaires Étrangères allemandes), qui tirait les ficelles du CNE en préparant ses débats. Son but, lisible dans l'organe du congrès, *Nation und Staat*, que financent divers ministères allemands, est de faire éclater l'État national et de promouvoir une législation accordant de larges pouvoirs aux « groupes ethniques »¹⁸⁷. Duhamel ne pouvait que s'en rendre compte, au vu de la façon dont y étaient prises les décisions. Au congrès, quand les minorités allemandes disposent de onze voix, celles des autres pays n'en ont que deux¹⁸⁸. De la même manière, il n'est pas sans savoir que les attaques contre la SDN, « panier de crabes »¹⁸⁹, et le Traité de Versailles font le jeu de l'Allemagne, laquelle demande, comme lui-même, la révision des traités de 1919.

Cependant, il faut bien s'entendre sur ce que signifie alors cette attitude. Personne à *Breiz Atao* avant le début des années 30 ne songe à cautionner le nazisme alors en expansion. La préoccupation serait même de s'en démarquer. En 1927, à Rosporden, l'*hevoud* était exigé sur les poitrines des militants. L'année suivante, deux svastikas flanquent l'inscription « Organe du Parti Autonomiste Breton » sur la manchette de *Breiz Atao*¹⁹⁰. Dès février 1929, au moment de l'intervention de

185 CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique*, *op. cit.*, p. 184.

186 BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », *op. cit.*, p. 322 et « L'Allemagne et les mouvements identitaires en France, des années 20 à la Deuxième Guerre mondiale Un aperçu », *op. cit.*, p. 110.

187 BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », *op. cit.*, p. 322.

188 *Ibid.* Ces minorités allemandes sont par exemple les Sudètes, les Allemands de Pologne, du Tyrol, de Lituanie.

189 DUHAMEL M., *Le fédéralisme international et le réveil des nationalités*, Rennes, Parti Autonomiste Breton, 1928, p. 9. L'ouvrage commence sur une citation d'Ernest Renan s'émerveillant du relèvement allemand, modèle implicite pour la Bretagne.

190 *Breiz Atao*, n°14, 1^{er} avril 1928.

Poincaré à la Chambre, elles disparaissent. Quelques mois plus tard, on publie l'histoire de ce militant qui se rend à la banque, l'*hevoud* au veston. « *Evelse hoc'h eus arc'hant alaman [...] da cheñch gant arc'hant gall*¹⁹¹? », demande le guichetier. Pense-t-il avoir affaire à un Allemand, ou à un agent de l'Allemagne, comme le suggère le titre de l'anecdote, « *Dourn Alamagn* »¹⁹², la main de l'Allemagne ? En tout cas son auteur souligne un malaise. En mai 1930 les choses sont claires. Le Conseil Politique s'explique :

« Depuis déjà longtemps, on peut dire depuis son adoption en 1925, on faisait contre l'insigne actuel du Parti, la *swastika* ou *hevoud*, des objections très fondées, en particulier, d'être déjà l'emblème d'associations étrangères à la Bretagne ayant un caractère politique très marqué.

La décision du Conseil politique coupe court à ces objections.

Un concours est donc ouvert entre les artistes »¹⁹³.

Quinze projets sont envoyés au journal, aucun n'est retenu. Dès lors, le PAB n'a plus d'insigne et l'*hevoud* est oublié jusqu'en 1932, lorsqu'il apparaîtra sur les cartes des membres du PNB.

Hitler, pour Mordrel, semble alors ne pas exister. Seul Duhamel évoque en 1930 celui qui « n'est sûrement qu'un aventurier démagogue »¹⁹⁴, mais dont le succès, bien compréhensible, est la rançon des frustrations héritées des traités de 1919, et de la politique étrangère de la France, seule à blâmer dans cette affaire. Ce faisant, il n'approuve pas la politique du chef du *NSDAP*, loin de là. Il ne fait que réaffirmer un point de vue déjà formulé l'année précédente, avant même les succès hitlériens, dans *La question bretonne dans son cadre européen*, ouvrage qui fait de lui l'homme en vue du mouvement breton en 1929 : Duhamel se montre assez compréhensif vis-à-vis du « geste de *self-defense* »¹⁹⁵ de l'Allemagne, qui ne cherche qu'à protéger sa culture menacée par la mutilation de son territoire. Dans la même veine, Mordrel voit en l'Allemagne un loup devenu brebis qui demande à la SDN le droit des minorités nationales de conserver l'usage de leur langue¹⁹⁶. De même, en 1930, il salue la fin de l'occupation de la Rhénanie par la France, tout en déplorant de voir s'y manifester l'impérialisme allemand qu'il justifie cependant par les maladresses des chefs séparatistes rhénans compromis avec la France¹⁹⁷.

Mais la bienveillance du PAB envers l'Allemagne se manifeste également plus discrètement. Aux congrès de Rosporden et de Châteaulin, une présence ne passe totalement inaperçue. C'est celle d'un ami de Robert Ernst : Hans Otto Wagner. Jeune étudiant allemand, membre d'une association

191 Ainsi vous avez de l'argent allemand à échanger contre de l'argent français ?

192 Non-signé, « Dourn Alamagn ! », *Breiz Atao*, n°60, 4 août 1929, p. 2.

193 Non-signé, « Un concours artistique pour un nouvel insigne du Parti », *Breiz Atao*, n°99, 3 mai 1930, p. 1.

194 Maurice Duhamel, « Les "Nazis" », *Breiz Atao*, n°125, 2 novembre 1930, p. 1.

195 DUHAMEL M., *La question bretonne dans son cadre européen*, Paris, André Delpeuch, 1929, p. 98.

196 O.M., « Le loup devenu brebis, et vice versa », *Breiz Atao*, n°3(87), mars 1926, p. 651-652.

197 O. Mordrel, « La fin d'une Aventure », *Breiz Atao*, n°109, 13 juillet 1930, p. 1-2.

nationaliste et pangermaniste, collaborateur de l'*Elsass-Lothringen Heimatstimmen*, Wagner est « notre abonné le plus ancien », selon Mordrel¹⁹⁸. Lainé se souvient quant à lui qu'il se présenta comme un Alsacien qui serait venu à titre individuel, par amour pour la Bretagne¹⁹⁹. En fait, Wagner est alors déjà en contact avec l'*Auswärtiges Amt* à qui il rend des comptes. Il vient en Bretagne jauger l'importance du mouvement breton²⁰⁰. Selon Lainé, Wagner est le premier à avoir apporté de l'aide concrète au mouvement breton, en tâchant d'aider des jeunes Bretons à faire leurs études en Allemagne. Effectivement, il ne ménage pas ses efforts pour mettre les Bretons en relation avec les milieux officiels allemands. Dès août 1928, il tâche d'obtenir de Walter Zimmermann, directeur des affaires étrangères de la ligue des étudiants allemands, et administrateur de la fondation *Alexander von Humboldt*, une recommandation pour être reçu à l'ambassade allemande de Paris, afin d'y solliciter une bourse permettant de financer les études en Allemagne d'un jeune Breton « appartenant à un groupe assez extrémiste »²⁰¹. Si Kühn, conseiller de la légation allemande à Paris, qui le reçoit fin août, semble très intéressé par le rapport que Wagner lui fait du congrès de Châteaulin, il refuse d'octroyer la bourse, prétextant qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'il vous fasse. Wagner doit continuer son action en privé²⁰². Lainé se souvient qu'il eut le soutien du *Stahlhelm*, association patriotique et conservatrice d'anciens combattants issue des *Freikorps*²⁰³. Hervé, dit « Bob », Le Helloco est un des premiers à se rendre en Allemagne dans ce cadre. À sa suite, chaque année, au moins un Breton bénéficie des mêmes faveurs. *Breiz Atao* ne se prive pas d'en faire la réclame. Ainsi, en avril 1929, le journal propose aux jeunes des séjours en Allemagne. « Ils immunisent encore les crânes contre les "bourrages" impudents auxquels nous assistons depuis 1914 », précise l'annonce²⁰⁴. Le même argument est servi l'année suivante pour promouvoir les séjours outre-Rhin sous l'égide du Comité d'Échanges Interscholaires Franco-Allemands²⁰⁵. Une dernière annonce est faite en janvier 1931. Ce genre d'échange n'est pas l'apanage du PAB ; d'autres, au même moment, s'y attellent.

Dès le mois de mai 1926, un « Comité Franco-Allemand de Documentation et d'Information » se constitue autour de l'industriel luxembourgeois Emile Mayrisch, qui cherche à éliminer les causes de défiance réciproque entre les deux pays²⁰⁶. Dans ans plus tard, Jean Luchaire et Émile Roche,

198 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 214.

199 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, interview de Célestin Lainé, DCM 13740.

200 BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », art. cit., p. 323.

201 LERCHENMÜLLER J., *Keltischer Sprengstoff : eine Wissenschaftsgeschichtliche Studie über die deutsche Keltologie von 1900 bis 1945*, Tübingen, M. Niemeyer, 1997, p. 389.

202 *Ibid.*, p. 391.

203 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, interview de Célestin Lainé, DCM 13740.

204 Non-signé, rubrique « Échos », « Vacances en Allemagne », *Breiz Atao*, n°45, 21 avril 1929, p. 2.

205 *Breiz Atao*, n°98, 26 avril 1930, p. 3 et n°103, 1^{er} juin 1930 p. 2.

206 CHABOT J.-L., *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne : l'idée d'Europe unie de 1919 à 1939*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005, p. 96.

dans *Notre Temps*, publie un article au titre évocateur, « Europe ô ma patrie », plaider pour une Europe fondée sur la paix, et, partant, sur la réconciliation franco-allemande²⁰⁷. L'idée est d'organiser des rencontres entre jeunes Français et jeunes Allemands. Le projet aboutit lors d'une réunion organisée à l'auberge de jeunesse du Sohlberg à l'été 1930, après que Luchaire a rencontré le professeur de dessin et président d'une confédération des mouvements de jeunesse de Karlsruhe : Otto Abetz. Celui-ci, subventionné par les autorités allemandes, qualifie cette première rencontre, prélude à un congrès des jeunesses européennes, « d'illusionnisme réussi »²⁰⁸. En 1931, Luchaire crée un comité d'entente de la jeunesse française pour le rapprochement franco-allemand et, la même année, organise une nouvelle rencontre à Rethel. Trente huit associations s'y rencontrent, ainsi que diverses personnalités des mouvements « réalistes », dont Robert Aron, Arnaud Dandieu, Alexandre Marc, mais aussi Philippe Lamour²⁰⁹. À ce moment, plusieurs revues françaises ont leur pendant en Allemagne : *Plans*, créée par Lamour, est jumelée avec *Planen*, dirigée à Berlin par Harro Schulze-Boysen, un des porte-paroles de la « Révolution Conservatrice » outre-Rhin ; le groupe L'Ordre Nouveau est en relation avec *Gegner*. En 1932, Lamour et Marc sont les chevilles ouvrières du Congrès de la Jeunesse franco-allemande organisé à Francfort, qui marque la fin des illusions du rapprochement entre jeunesses françaises et allemandes²¹⁰. Les échanges franco-allemands sont en fait une des multiples tentatives de rapprochement par lesquelles nombre de personnalités tâchent de fonder une Europe nouvelle, dans le cadre du « courant européiste » qui marque la fin des années 20 et le début des années 30²¹¹.

Richard de Coudenhove-Kalergi est l'une de ces figures ; *Breiz Atao* lui offre une tribune pendant plusieurs mois²¹². Cet aristocrate né au Japon d'une mère japonaise et d'un père diplomate austro-hongrois, est élevé en Bohême et devient tchécoslovaque en 1919. Élevé dans des milieux cosmopolites, il considère vite l'Europe comme sa patrie, qu'il pense organiser autour d'un axe franco-allemand. Convaincu de la nécessité d'une confédération européenne à même de rivaliser avec les puissances mondiales, Amérique, Grande-Bretagne, URSS et Asie orientale, il publie en

207 Cité par DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 27.

208 THALMANN R., « Du cercle de Sohlberg au comité France-Allemagne : une évolution ambiguë de la coopération franco-allemande », dans BOCK H.-M., R. MEYER-KALKUS et M. TREBITSCH (Dir), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, Paris, CNRS éd, 1993, p. 67-68.

209 *Ibid.*

210 TREBITSCH M., « Le Front commun de la jeunesse intellectuelle. Le "Cahier de revendications" de décembre 1932 », dans MERLIO G. (dir.), *Ni gauche ni droite. Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 209-227.

211 Sur l'« européisme » comme mystique européenne, se reporter à CHABOT J.-L., *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne*, op. cit., p. 253. Sur l'idée européenne dans l'entre-deux-guerres, voir également DU RÉAU É., *L'idée d'Europe au XXe siècle : des mythes aux réalités*, Bruxelles, Éd. Complexe, 2008 ; BARRY, G., *The Disarmament of Hatred. Marc Sangnier, French Catholicism and the Legacy of the First World War, 1914-45*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012.

212 Sur ce personnage, se référer à CHABOT J.-L., *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne*, op. cit., p. 50 et suivantes.

1923 *Paneuropa*, son premier ouvrage. L'année suivante il lance une revue et une organisation du même nom. En octobre 1926, l'Union paneuropéenne tient son premier congrès à Vienne. En avril 1929, *Breiz Atao* publie une lettre de Coudenhove et lui ouvre ses colonnes généreusement. L'attitude des Bretons vis-à-vis du militant paneuropéen est ambiguë. L'homme semble faire l'objet d'un grand respect. Son portrait est publié²¹³, chacune de ses publications est annoncée, la parenté des conceptions est soulignée. Mais, si l'on publie ses articles fleuves, c'est vraisemblablement parce qu'ils apportent de la copie au journal, qui en manque parfois, mais aussi parce que les organes de la presse nationale sont soupçonnés d'occulter ses travaux. Rien n'est de trop pour s'opposer à la France, d'autant que la personnalité de Coudenhove est controversée. On dit qu'il « appartient aux hommes de l'*Anschluss* »²¹⁴.

Certes, à *Breiz Atao* comme à *Paneuropa*, on est secrètement fasciné par le fédéralisme américain. Le magnétisme étatsunien sur le PAB a été fort peu perçu. Or, ce n'est pas pour rien que le parti décide d'adopter le drapeau de Marchal – directement inspiré du *Stars and Stripes* – dès son congrès de 1927²¹⁵ ; que les principes wilsoniens sont une ritournelle qui égaye à loisir les pages de *Breiz Atao* ; que la *KAB*, société de crédit pour le relèvement de la Bretagne, est une application du capitalisme à la cause. Il n'est jusqu'au fantasme sur les richesses du sous-sol breton, piochées dans les travaux de Fernand Kerforne, jadis secrétaire général de la Société géologique et minéralogique de Bretagne²¹⁶, qui n'évoquent le potentiel des ressources inexploitées du territoire américain, et qui font rêver en Europe²¹⁷. Que dire de la section de New-York, qui, toute fantasmée qu'elle soit, reste symbolique ? Cet attrait pour la patrie du rationalisme, typique des milieux « réalistes », est cependant limité.

En fait, *Breiz Atao* n'adhère pas au projet paneuropéen tel qu'il est pensé par Coudenhove. Là où il préconise une Europe des États, les Bretons veulent une Europe des Nations. « Au delà de la patrie, de la *terre des pères*, – la Bretagne – nous ne connaissons qu'une mère : l'Europe », affirme Mordrel²¹⁸. Au delà de sa propre problématique familiale, il dit ainsi sa conception européenne, dans laquelle la France disparaît. Dès 1925 il faisait la promotion d'États-Unis d'Europe rendus possibles par l'autonomie de la Bretagne au sein d'une France fédérale, elle-même intégrée à une confédération européenne²¹⁹. Lorsque Coudenhove se rallie au projet de Briand d'une Europe des

213 *Breiz Atao*, n°61, 11 août 1929, p. 2.

214 RIOU G. et A. BRIAND, *S'unir ou mourir*, Paris, Valois, 1929, p. 22.

215 Le *Gwenn-ha-Du*, nom donné au drapeau breton, sera taxé de « caleçon américain » par Léon Le Berre (Abalor), en 1937. A.K., « Au drapeau ! », *Breiz Atao*, n°287, 17 octobre 1937, p. 3.

216 Duhamel s'appuie largement sur ses travaux. DUHAMEL M., *La question bretonne dans son cadre européen*, op. cit., p. 146.

217 ROMIER L., *L'Homme nouveau, esquisse des conséquences du progrès*, Paris, Hachette, 1929, p. 142 ; ARON R. et A. DANDIEU, *Décadence de la nation française*, Paris, Rieder, 1931, p. 101.

218 O.M., « Du « Mercure » à la « Dépêche », *Breiz Atao*, n°79, 15 décembre 1929, p. 1.

219 *Breiz Atao*, « De la Flandre à la Cornouaille », *Breiz Atao*, n°3(75), 1er mars 1925, p. 535.

États, *Breiz Atao* cesse de lui donner la parole, et lui oppose le livre de Duhamel, où il est dit qu'« on n'agglomérera l'Europe qu'après l'avoir concassée »²²⁰.

Pourtant, une des références-clés sur lesquelles s'appuient les travaux de Duhamel, et les discours de Mordrel, est l'ouvrage d'un proche de Coudenhove-Kalergi, *Les contradictions du monde moderne*, de Francis Delaisi, qui fournit au mouvement Paneurope son programme économique²²¹, et fait de son auteur l'une des figures les plus en vue du courant européen de l'entre-deux-guerres²²². Agrégé d'histoire, autrefois proche de la CGT, économiste non-conformiste mais reconnu, militant paneuropéen, ce dernier est à Vienne en 1926, où il présente un programme pour l'*Union Paneuropéenne*. En 1927 il est membre du *Comité français d'Union douanière européenne*²²³. Enfin, c'est un proche d'Irénée Van Der Ghinst, européiste belge convaincu²²⁴, et vieille connaissance de *Breiz Atao*, avec qui quelques courriers sont échangés dès 1923. C'est ce dernier qui fit parvenir *Paneuropa* à Mordrel et qui fut approché par Duhamel en prévision du congrès de Châteaulin²²⁵. C'est aussi Van Der Ghinst qui mit en relation Duhamel et Delaisi²²⁶.

Dans son livre, Delaisi s'en prend au « mythe national » et s'attache à montrer le non-sens des souverainetés nationales qui entravent le bon fonctionnement de l'économie. Il met ainsi en évidence l'interdépendance croissante des économies mondiales, qui oblige à une redéfinition des solidarités internationales. Dans cette optique, les crises économiques débordent le cadre national et nécessitent des solutions internationales, parmi lesquelles : le fédéralisme. C'est ce qu'en retient Mordrel dans un article paru au début de l'année 1930. « L'indépendance totale d'une nation est devenue un mythe, écrit-il. Résistons contre la francisation forcée de la Bretagne, mais accommodons-nous de la fraternisation économique internationale »²²⁷. Lors de son speech au congrès de Saint-Brieuc, en 1930, il se réfère directement à l'économiste²²⁸, dont il partage les conceptions les plus audacieuses. « L'État que nous souhaitons, c'est l'ensemble humain avec lequel nous travaillons en collaboration, c'est l'Europe, en attendant que ce soit le monde entier », écrit Mordrel²²⁹, quand Delaisi propose « Les États-Unis du monde par l'organisation professionnelle »²³⁰.

220 DUHAMEL M., *La question bretonne dans son cadre européen*, op. cit.

221 CHABOT J.-L., *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne*, op. cit., p. 80.

222 BRUNETEAU B., *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle à travers les textes*, Paris, A. Colin, 2006, p. 71.

223 DARD O., *Jean Coutrot. De l'ingénieur au prophète*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 1999, p. 135.

224 DUCHENNE G., « Regards sur l'engagement européen dans la Belgique d'entre-deux-guerres (1919-1939) », *Les cahiers Irice*, 2008, n°1, p. 17-31.

225 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Irénée Van Der Ghinst à Maurice Duhamel, 24 août 1928.

226 Archives Maurice Duhamel, lettre de François Delaisi à Maurice Duhamel, 21 août 1928. Je ne sais pas si leurs échanges se sont prolongés.

227 O.M., « Les limites de notre indépendance », *Breiz Atao*, n°86, 1er février 1930, p. 1.

228 O. Mordrel, « T.S.F., Pick-Up et Cinéma parlant », *Breiz Atao*, n°124, 26 octobre 1930, p. 1.

229 O.M., « Le parti des vivants », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1.

230 DELAISI F., *Les contradictions du monde moderne*, Paris, Payot, 1925, p. 515. Ce même projet est évoqué par RIOU G. et A. BRIAND, *S'unir ou mourir*, Paris, Valois, 1929, p. 74 et suivantes.

Duhamel le cite également dans une conférence, que Mordrel fait éditer sous forme de brochure²³¹ et dans *La question bretonne dans son cadre européen*, dont la troisième partie reprend, peu ou prou, le texte de la conférence²³². Mais cette influence est ancienne, qui apparaît déjà en 1927, dans le 2^e article des statuts que les « Combattants du droit des peuples »²³³ – Petru Rocca, Paul Schall, Marchal et Mordrel – donnent au CCMNF :

« La doctrine dont le C. C. M. N. F. se réclame est basée sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et sur le fédéralisme international. Aux États modernes, basés sur la force, rendus caducs par la croissance interdépendante économique du monde et dont les antagonismes ne peuvent que provoquer des guerres de plus en plus terribles, il souhaite substituer une fédération de peuples, où chaque nationalité pourra déterminer son propre statut politique et poursuivre son développement culturel selon ses traditions et ses tendances, mais dont l'unité économique sera assurée par la suppression des douanes et la pratique du libre-échange, cette conception lui paraissant la seule qui puisse donner au peuple les deux biens essentiels : la liberté et la paix. »²³⁴

Delaisi n'est pas le seul intellectuel parisien convoqué par les hommes de *Breiz Atao*. Lucien Romier en est un autre. Journaliste économique, proche du Redressement français d'Ernest Mercier, il tâche dans ses travaux d'expliquer son époque dans une optique européenne²³⁵. Pour lui, le déclin européen tient à la dissociation de la nation et de la civilisation occidentale, qu'il faut réunir. Aussi, il n'est pas étonnant de lire dans *Breiz Atao* des extraits choisis de ses ouvrages-clés, *Nation et civilisation*, paru en 1926, et *L'Homme nouveau*, en 1929, dans lesquels il se fait le défenseur des petits États contre l'uniformisation et la centralisation, mais surtout le promoteur du fait ethnique²³⁶.

Georges Mer trouve lui aussi sa place dans les colonnes de *Breiz Atao*. Docteur en droit, haut fonctionnaire dans la finance, il anime d'abord un « Groupe d'études pour l'organisation de l'État », proche de *L'Europe nouvelle*, revue animée par René Gillouin, lui-même référence occasionnelle de *Breiz Atao*. Mer écrit à l'occasion dans la *Revue des vivants* de Henry de Jouvenel, avant de fonder *L'État moderne*, qu'il présente comme le drageon de la précédente²³⁷. Cette filiation, comme la publication en 1929 de son ouvrage *Le syndicalisme des fonctionnaires* chez Valois, l'inscrit dans la nébuleuse non-conformiste. Son projet de réformer une administration jugée archaïque pour

231 DUHAMEL M., *Le fédéralisme international et le réveil des nationalités*, op. cit., p. 6-7.

232 DUHAMEL M., *La question bretonne dans son cadre européen*, op. cit., p. 174 et suivantes.

233 C'est ainsi que sont nommés les congressistes de Rosporden sur une photo publiée dans *Breiz Atao* le 1^{er} octobre 1927, p. 3.

234 Comité central des Minorités nationales de France, « Communiqué », *Breiz Atao*, n°7, 18 décembre 1927, p. 6.

235 BRUNETEAU B., *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle à travers les textes*, op. cit., p. 56.

236 *Breiz Atao*, n°32, 6 janvier 1929, n°45, 21 avril 1929, et n°120, 28 septembre 1930.

237 THUILLIER G., « La presse administrative. II. 1918-1940 », *La Revue Administrative*, décembre 1975, n° 168, p. 578-582 ; « Le syndicalisme d'Etat de Georges Mer (1929) », *La Revue Administrative*, février 1984, n° 217, p. 20-26.

l'adapter aux besoins du temps plaît aux militants bretons ; ils y voient un écho de la déclaration de Châteaulin, elle qui appelle à réorganiser administrativement la Bretagne et à créer une législation sociale adaptée à leur époque²³⁸. Mais là où Georges Mer cherche encore des solutions, *Breiz Atao* en propose une simple : « C'est le fédéralisme, qui a fait la prospérité de la Suisse, de l'Allemagne, des républiques américaines, et sans lequel l'Union Soviétique elle-même aurait depuis longtemps disparu »²³⁹. L'article n'est pas signé, mais l'argument a un air de déjà vu : Philippe Lamour quelques mois plus tôt, dans le même journal, n'écrivait pas autre chose²⁴⁰. Mordrel le décrit en ces mots :

« Aucune recrue ne fut aussi étincelante qu'un tout jeune avocat répondant au nom de Philippe Lamour, du temps où la tentation des fructueux ralliements ne l'avait pas encore effleuré. Il était proud'honien lui aussi et, dans la pureté de sa jeunesse, fédéraliste révolutionnaire. Il vint soutenir avec brio la candidature symbolique de Mazéas dans la seconde de Guingamp et, une autre fois, donner un coup de main à la rédaction dans le coup de feu de 1932. Sa joute doctrinale avec Pierre Cot, venu parler pour le socialiste à Rostrenen, fut un gala parlementaire. »²⁴¹

Sous la plume de Mordrel, un tel éloge est assez rare pour que l'on s'arrête quelques peu sur la personnalité de Lamour, qui fut d'une influence considérable sur le PAB en 1929-1930.

Le PAB de Philippe Lamour

Nouveau venu au mouvement breton, Philippe Lamour a déjà derrière lui un parcours politique chargé²⁴². Né en 1903, il est aussi trop jeune pour participer à la Grande Guerre²⁴³, et c'est également son drame. Dans *Entretiens sous la Tour Eiffel*, publié en 1929, il se souvient :

« La guerre s'en vint un matin d'août.

Et il n'y eut plus rien de médiocre. À l'âge où l'enfant reçoit de ses aînés les leçons de

238 Non-signé, « Des réformateurs », *Breiz Atao*, n°49, 19 mai 1929, p. 3.

239 *Id.*

240 Pour lui, le fédéralisme est « le régime qui convient à la Suisse, qui a fait la richesse des États-Unis d'Amérique, et qui, par sa force politique, a incontestablement sauvé la Russie du désastre économique », XXX, « Une farce officielle, le fédéralisme, délit de droit commun », *Breiz Atao*, n°40, 17 mars 1929, p. 1.

241 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 106.

242 Père de la DATAR, Philippe Lamour a livré une autobiographie qui fait l'impasse sur nombre d'aspects de ses débuts en politique. Ses « années bretonnes », auxquelles il préfère quelque épisode catalan plus romanesque, n'y existent même pas. Voir LAMOUR P., *Le Cadran solaire*, Paris, R. Laffont, 1980, p. 110. La biographie plus récente de Jean-Robert Pitte n'en dit pas plus sur la contribution de Lamour au mouvement breton. PITTE J.-R., *Philippe Lamour : père de l'aménagement du territoire*, Paris, Fayard, 2002. Il existe un fonds Philippe Lamour aux archives départementales de l'Hérault, conservé dans la série 92 J. Malheureusement, il ne contient aucun document concernant le Faisceau de Valois, ni les relations entretenues par Lamour avec le PAB. La famille, contactée à ce sujet, ne m'a pas répondu.

243 PITTE J.-R., *Philippe Lamour, op. cit.*, p. 14.

bassesse qui rendent la vie banale et possible, nous avons vu nos pères, nos frères, nos amis nous enseigner la patience, la ténacité, l'amitié, la gaîté dans l'épreuve, toutes les vertus qui donnent le goût de la vie héroïque. [...] Nous avons passé des années à attendre de partir.

Notre adolescence fut une préparation à la mort, une méditation au seuil de l'épreuve de fer et de sang »²⁴⁴.

Dans ce même ouvrage, il exprime très clairement son regret de ne pas en avoir été, et prétend incarner la relève des soldats tombés au front : « Trop tard ? Non. Voilà dix ans que nous sommes attelés à l'œuvre interrompue des morts. Dix ans sans répit, sans trêve, tête baissée. À présent, l'ouvrage est bien en train. Nous allons avoir le temps de nous occuper de vous. Ne criez pas si fort. J'en sais qui commencent à relever la tête. Ce n'est pas fini, les combattants. Ça commence ! Il n'y a pas d'*anciens* combattants. »²⁴⁵ S'il n'y a pas d'anciens combattants, il n'y a que des combattants actifs. L'amour veut être le soldat de son époque²⁴⁶. La jeunesse ardente et brutale dont il se fait le porte-parole « part pour établir une civilisation nouvelle et ce qui la détermine, c'est précisément la négation des civilisations : la guerre »²⁴⁷. Son complexe de Mars s'exprime dans divers domaines. On songe à Marinetti :

« Ce que nous cherchons sur les routes dans les autos lancées comme des bolides, c'est cette sensation supra-humaine de l'audace, du corps alourdi à la machine, au bord de la conscience, aux frontières de la raison.

Ce que nous allons chercher sur l'Alpe, c'est la difficulté que nous proposons à nous-même pour la joie de la vaincre.

Une mystique ardente nous pousse à la transformation du monde, à la souffrance des recherches, à l'effort d'organisation d'une civilisation nouvelle.

Nous ne consentons pas à voir devant nous la suite des années avec un programme tracé et des plaisirs jaugés. L'avenir pour nous, c'est l'imprévu et l'espoir d'un grand souffle qui changera la figure du monde, c'est l'espérance de la belle aventure. »²⁴⁸

Et ce « tempérament d'aventurier »²⁴⁹, selon Alexandre Marc, trouve son expression à la fois dans son métier d'avocat, qu'il devient à vingt ans, et de politique. Après un bref passage par L'Action française, il rejoint Alfred-Georges Gressent, dit Georges Valois, lorsque ce dernier fonde en 1925 le Faisceau des producteurs et des combattants, dissidence de L'AF²⁵⁰. Dans le premier parti

244 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, Paris, La renaissance du livre, 1929, p. 200-201. C'est l'auteur qui souligne.

245 *Ibid.*, p. 217.

246 « Il y a des vieillards de dix-huit ans qui ne seront jamais les soldats de leur époque », LAMOUR P., *La république des producteurs*, Paris, Editions des Faisceaux de Banlieue, 1926, p. 50.

247 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, *op. cit.*, p. 212-213.

248 *Ibid.*, p. 208-209.

249 ROY C. et T. KELLER, *Alexandre Marc et la jeune Europe (1904-1934). L'Ordre Nouveau aux origines du personnalisme*, Nice, Presses d'Europe, 1998, p. 216.

250 Sur le faisceau de Valois, se reporter à GUCHET Y., *Georges Valois. L'Action française, le Faisceau, la République*

fasciste organisé de France, il cherche « une doctrine à la fois sociale et nationale »²⁵¹. Fasciné par le fascisme italien, il publie en 1926 *La République des producteurs*, ouvrage dans lequel il laisse libre cours à son antiparlementarisme, à ses idées régionalistes et sa foi en l'État fasciste²⁵². Mais, dès 1927, il délaisse le Faisceau de Valois²⁵³, dont il est exclu pour indiscipline en mars 1928. Avec Pierre Winter, ancien du Faisceau resté fidèle à l'Italie fasciste quand Valois s'en écartait, il fonde un éphémère Parti fasciste révolutionnaire, qui ne connaît aucune audience. Il semble que, cette même année, il participe au Congrès des Nationalités européennes à Genève. Il se peut que ce soit là qu'il rencontre Maurice Duhamel et qu'il découvre le PAB²⁵⁴. Mais il se peut que d'autres voies l'y aient conduit. Dans *La République des producteurs*, Lamour prévoit d'établir un fascisme français fondé sur la famille, la corporation, la région. À la faveur d'un événement donné, des élites locales doivent être à même de provoquer la révolution. « Il faut établir les cadres de la Révolution, dans toutes les régions »²⁵⁵, préconise-t-il. Il n'est donc pas étonnant que dès 1926 Valois l'envoie avec Marcel Bucard – futur fondateur du Mouvement Franciste en 1933 – en tournée de propagande en Alsace²⁵⁶. Qui y a-t-il rencontré ? Est-ce que ce sont de vieilles connaissances qu'il retrouve le 14 mars 1929 au banquet de la section de Paris du PAB, où se trouvent Mordrel, Duhamel et les Alsaciens Dahlet et Stürmel ? En 1926 il fréquente également les Catalans Jaume Miratvilles et Jep Fontbernat, exilés en France, qu'il soutient dans leur aspiration à une indépendance pour la Catalogne. Par leur intermédiaire il rencontre en novembre 1926 le colonel Macia, dirigeant de l'armée de libération de la Catalogne, la veille de son arrestation²⁵⁷. En janvier 1927, Mordrel assiste au procès des Catalans²⁵⁸. Peut-être que Lamour y est aussi ? Il se peut que son projet révolutionnaire ait fait de lui un commis de la révolution un peu partout en France. Lorsqu'en 1932, il défend Théophile Jousset, soupçonné de la destruction à Rennes de la statue commémorant l'union de la Bretagne à la France, le procureur de la République voit en Philippe Lamour « l'un des dirigeants du mouvement fédéraliste, non seulement en Bretagne, mais en Corse, Catalogne, Flandres »²⁵⁹. Enfin, en 1927, Lamour donne quelques articles à la *Revue des vivants*, de Henry de Jouvenel, dans laquelle écrit également André Dézarrois. Ce dernier, tout nouveau membre de la Société d'histoire et

syndicale, Paris, France, 2001 ; STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, op. cit., p. 319-368.

251 LAMOUR P., *Le Cadran solaire*, op. cit., p. 94-95.

252 LAMOUR P., *La république des producteurs*, op. cit.

253 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, op. cit., p. 363.

254 LE COUÉDIC D., « Le visages et les masques du fédéralisme breton », *Dalc'homp Sonj !*, Automne 1988, n° 24, p. 25-36.

255 LAMOUR P., *La république des producteurs*, op. cit., p. 63.

256 VALOIS G., *L'homme contre l'argent. Souvenirs de dix ans*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 287.

257 LAMOUR P., *Le Cadran solaire*, op. cit., p. 110.

258 J. La Bénélais, « Au procès des Catalans », *Breiz Atao*, n°3(99), mars 1927, p. 768-770.

259 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur de la République Guillot au procureur général de Rennes, 27 août 1932.

d'archéologie de Saint-Malo où il a une maison²⁶⁰, lui a peut-être parlé des jeunes du PAB.

Toujours est-il que la première rencontre avérée des Bretons et de Lamour peut être située le 7 mars 1929, lors d'une réunion au Club du Faubourg, animé par Léo Poldès, qui chaque semaine réunissait nombre d'orateurs parfois célèbres autour de sujets d'actualité et hors de tout sectarisme. Commentant la venue des jeunes Bretons au Club, Louis Beaufrère, journaliste à *La Bretagne à Paris*, remarque : « Ce qu'ils cherchent surtout c'est la réclame. Il leur importe peu que l'on parle d'eux en bien ou en mal, pourvu qu'on en parle. S'ils sont intervenus dans l'autonomisme alsacien (qui n'a rien de commun avec le leur) c'est qu'ils espéraient s'étayer sur lui pour se faire une bonne réclame, et le gouvernement français est tombé dans le panneau en leur accordant une importance qu'ils n'ont pas. Rien ne leur a causé plus de joie que les perquisitions bien inutiles qui ont été faites chez quelques-uns d'entre eux, et cette mobilisation de gendarmes à Châteaulin dont ils se sont amusés comme des potaches »²⁶¹. En effet, le procès de Colmar et l'intervention de Poincaré à la Chambre donnèrent au PAB une importance médiatique nouvelle : il était naturel que Poldès l'invitât à s'exprimer. Lamour, en habitué, y intervient. *Breiz Atao* présente à ses lecteurs une « merveilleuse improvisation de M^e Philippe Lamour, avocat à la Cour d'Appel de Paris et Flamand d'origine », qui se fait le défenseur de la fédération française.

Le 10 mars 1929, sous le pseudonyme de XXX, « un juriste parisien sympathique à nos idées », publie dans *Breiz Atao* un plaidoyer pour les autonomistes bretons²⁶². C'est Lamour qui, peut-être en mal de procès à sensation, se demande si les Bretons se retrouveront en Haute Cour. En attendant que l'ultime procès alsacien ait lieu – on doit juger Karl Roos en juin 1929²⁶³ – Poincaré a évoqué à la Chambre l'appui allemand aux autonomistes, qui redoutent d'être poursuivis pour atteinte à la Sûreté de l'État. Conformément aux thèmes qu'il développe dans ses ouvrages précédents, Lamour condamne sans ambages les politiciens de la Chambre. « Les pauvres gens ! Ils sont déjà la pourriture et la mort. Le fédéralisme, c'est la jeunesse du monde nouveau », écrit-il. En regard de son article, sur la même première page, Mordrel assure à ses lecteurs que le PAB est « Le parti des vivants ». Les autres « sont le parti des cadavres [...] En face d'eux, nous sommes les modernes »²⁶⁴. Dès lors, Lamour et Mordrel, alors tous deux parisiens, ne parlent que d'une seule voix, qui est celle du premier.

À l'hiver 1928, Mordrel publie dans *Gwalarn* un commentaire de l'ouvrage de Pierre Lafue, *La*

260 LE COUÉDIC D., « André Dézarrois ou Janus chez les Bretons », dans *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2009, p. 155-176.

261 Louis Beaufrère, « A propos de l'Autonomisme Breton », *La Bretagne à Paris*, n°12, samedi 23 mars 1929, p. 1.

262 XXX, « En Haute Cour ? », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1. Philippe Lamour a livré au moins cinq articles à *Breiz Atao*, trois sous le pseudonyme XXX en 1929, deux sous son propre nom en 1930.

263 Fugitif, il avait échappé au procès de Colmar, avant de se rendre à la police en novembre 1928. La région reste agitée jusqu'à son procès en juin 1929.

264 O.M., « Le parti des vivants », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1.

France perdue et retrouvée, paru en 1927 au Roseau d'Or. L'entame de l'article est éclairante quant à son état d'esprit après les deux congrès que vient d'organiser le PAB :

« *Alies em eus gwelet e oa aesoc'h d'eomp en em gompren gant Gallaoued a oad ganeomp eget gant Brezoned koz a zo. Kent beza eus hor bro, ez omp eus hor rann-amzer.* »²⁶⁵

Souvent j'ai vu qu'il était plus facile pour nous de nous entendre avec des Français du même âge que nous qu'avec certains vieux Bretons. Avant d'être de notre pays, nous sommes de notre génération.

L'hostilité de la population bretonne envers *Breiz Atao*, les difficultés relationnelles avec les vieux régionalistes, le rejet des députés de Bretagne expliquent en partie ce point de vue. Mais il y a autre chose. Bertrand de Jouvenel, évoquant l'infériorité ressentie de n'avoir pas participé aux combats de la Grande Guerre, précise : « Cet accent mis sur l'épreuve nous rendait odieuse la génération gouvernante qui n'avait point partagé l'épreuve et qui s'enivrait de la victoire, qui n'y voyait qu'une revanche dont elle avait rêvé. »²⁶⁶ En 1928, le symbole de cette génération, c'est Poincaré. Aussi les solidarités générationnelles jouent-elles à plein, à la fin des années 20. Lamour prétend qu'« il n'y a que deux grands partis, deux grandes tendances : ceux qui veulent garder l'ordre ancien parce qu'ils s'y trouvent personnellement bien et ceux qui veulent l'ordre nouveau. Les "passéistes" et les futuristes. Les conservateurs et les révolutionnaires. Les jeunes et les vieux »²⁶⁷. À sa suite, Mordrel renoue avec son hostilité, un temps mise entre parenthèses, envers les régionalistes. Pour lui, il y a d'un côté des hommes neufs et de l'autre des hommes usés, le présent et le passé, la révolution et le conservatisme²⁶⁸. Mordrel se fait à nouveau le héraut d'une manière moderne d'envisager la politique :

« Le vieux monde politique, éternel rabâcheur de formules creuses – de ces formules qui ne font pas baisser le prix du pain, et qui n'ont même plus le mérite d'exciter l'électeur – fait penser à ce cheval aveugle qui tourne en rond et qui croit faire de la route. Il ne comprend rien au monde moderne, et s'avère incapable de sortir les peuples des difficultés croissantes et des dangers qu'ignoraient les contemporains de Louis-Philippe »²⁶⁹.

Lamour ne dit pas autre chose, lorsqu'il affirme que l'homme de la génération passée « a traversé la Révolution sans s'en apercevoir. Il ne conçoit pas qu'on ne puisse résoudre les problèmes de 1930 avec les méthodes de 1889. [...] Ils sont comme ça, en France, quelques milliers qui regardent la nouvelle civilisation sans rien comprendre et qui se grattent la tête. Malheureusement ces quelques milliers mènent le pays »²⁷⁰. Quand Lamour brouille les pistes :

265 Le chemin de la France. O. Mordrel, « Hent Bro-C'hall », *Gwalarn*, n°16, hiver 1928, p. 83-85.

266 JOUVENEL B. de, *Un voyageur dans le siècle*, op. cit., p. 77.

267 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 164.

268 Olier Mordrel, « Passé et présent. Essais Critiques », *Breiz Atao*, n°38, 3 mars 1929, p. 3.

269 O.M., « La parti des vivants », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1.

270 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 59.

« Êtes-vous vaguement "de droite" ? "Le bolchevisme est une absurde tyrannie qui ne se maintient que par la force et qui est coupable des crimes les plus affreux. Sans compter, Monsieur, qu'il est une atteinte permanente à la liberté !"

Êtes-vous vaguement "de gauche" ? "Le fascisme est une absurde tyrannie qui ne se maintient que par la force et qui est coupable des crimes les plus affreux. Sans compter, Monsieur, qu'il est une atteinte permanente à la liberté."

C'est simple. Trop simple. »²⁷¹

Mordrel présente ainsi les autonomistes :

« Dans leurs discours, ils ne mangent pas de curés. Alors, ils sont de droite ? Cependant, ils se prononcent en faveur de la fédération des peuples, ils luttent contre l'impérialisme économique et le chauvinisme militaire. Alors ils sont de gauche ?

Ils parlent de patrie bretonne, de race bretonne, de traditions bretonnes. Alors, ils sont contre le progrès ?

Pourtant ils veulent moderniser la Bretagne, l'enrichir en développant ses chemins de fer, ses ports, en ouvrant ses mines, en libérant ses exportations. Ils parlent comme des « businessmen » modernes. Alors ils sont les ennemis du passé ?

Non, chers lecteurs, ils ne sont rien de ce que l'on peut penser à première vue. N'essayez pas de leur accrocher à tout prix au cou quelque vieille pancarte électorale »²⁷².

Tous deux soulignent l'impossible retour à la situation d'avant-guerre, prise de conscience caractéristique des jeunes de la génération « réaliste ». Ces derniers deviennent selon Mordrel des « Français intelligents » lorsqu'ils sont sensibles à l'argument régional. C'est évidemment le cas de Lamour, qui chez Poldès perçoit « dans les "malaises" alsacien, breton et corse des aspects particuliers d'un malaise européen et des manifestations de la crise de l'État français »²⁷³. Quelques mois auparavant, Mordrel voyait dans la question bretonne l'aspect particulier d'un problème universel²⁷⁴. En mars 1929, et c'est la première fois, Mordrel voit les Bretons en peuple jeune et barbare²⁷⁵. C'est Lamour qui lui a soufflé le mot, dont il donne une définition en préambule à ses *Entretiens sous la Tour Eiffel* : « Barbarie. - Chez les Grecs et les Romains : infériorité de civilisation des peuples étrangers »²⁷⁶, avant de terminer l'ouvrage sur une « invocation finale à la barbarie » qui commence ainsi :

« Civilisation, si tu es cet orgueil insensé qui fait oublier à l'homme encombré d'appareils que la mort est son destin, si tu es cette vie tumultueuse qui noie l'âme et l'esprit, si tu fais de

271 *Ibid.*, p. 151.

272 O.M., « Hommes neufs et hommes usés », *Breiz Atao*, n°36, 17 février 1929, p. 1.

273 Non-signé, « L'autonomisme breton au "Club du Faubourg" », *Breiz Atao*, n°40, 17 mars 1929, p. 1-2.

274 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), rapport du commissaire spécial de Brest, 18 juillet 1928.

275 Olier Mordrel, « Passé et présent. Essais Critiques », *Breiz Atao*, n°38, 3 mars 1929, p. 3.

276 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, *op. cit.*, p. 7.

nous les serfs de la matière et les esclaves de l'or, nous te préférons la Barbarie.

Nous voulons nous servir des machines et non pas les servir ; embellir notre vie matérielle et non pas la subir ; dominer, commander pour mieux libérer ce qui, en nous, est promis à l'esprit »²⁷⁷.

Et Mordrel de lui emboîter le pas. « Notre problème, c'est l'organisation de la vie moderne, écrit-il, c'est l'adaptation de la machine au pays où nous travaillons (Bretagne) et notre adaptation à la machine. Notre problème, c'est d'être des hommes affranchis, sincères »²⁷⁸. Mais la « machine » c'est aussi « la machine à tuer appelée l'*Europe impérialiste – Succursale de France* » et ses 250.000 morts²⁷⁹. Pour Lamour, fervent disciple de Le Corbusier²⁸⁰, embellir la vie c'est également considérer la ville et la maison comme des outils, des instruments de travail adaptés à leur besoin²⁸¹, conception que partage Mordrel, pour qui « la maison n'est pas un abri, c'est un *instrument* dont les fonctions sont bien déterminées. Dans une maison, on dort, on travaille (cuisine, ménage, lessive, chauffage, garde, toilette et nourriture des enfants, etc...), on se repose et se distrait. La maison doit être conçue de sorte que ces différentes fonctions s'accomplissent avec un maximum de facilité et d'agrément pour les habitants, dans les limites du crédit dont dispose le constructeur. »²⁸².

La célébration de la modernité chez Lamour se manifeste par son éloge de la TSF, du cinéma, et du jazz²⁸³. Mordrel partage évidemment cet enthousiasme. Amateur de hot-jazz et de jazz straight, il voit vite tout ce qu'il y a à tirer des inventions :

« La Bretagne s'est longtemps exprimée par des moyens primitifs. La chanson bretonne se défendait sur le champ de foire. Ce temps-là est passé. Il ne faut pas songer à mettre en face des "paroles électriques" les plaintes du chanteur populaire.

On a répondu au journal par le journal, il faudra un jour répondre au talkie par le talkie. [...]

Non, la partie n'est pas perdue : elle est à jouer. »²⁸⁴

Car, et c'est le maître mot du « réalisme » théorisé par Lamour, il faut être « utile »²⁸⁵. Mordrel fait sien cette vertu. « Aujourd'hui, le but de chacun est d'acquérir des connaissances utiles permettant d'exercer efficacement un métier. Notre époque est utilitaire »²⁸⁶, écrit-il, jetant aux orties la désormais inutile culture classique. Quand Lamour, « orateur agréable, parfois puissant »²⁸⁷,

277 *Ibid.*, p. 248.

278 O.M., « La parti des vivants », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1.

279 Olier Mordrel, « Réponse à M. Albert Le Bail », *Breiz Atao*, n°39, 10 mars 1929, p. 1-2.

280 ROY C. et T. KELLER, *Alexandre Marc et la jeune Europe (1904-1934)*, *op. cit.*, p. 221.

281 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, *op. cit.*, p. 64-70.

282 O. Mordrel, « Le problème de la maison. II. - La Maison Moderne », *Breiz Atao*, n°122, 12 oct 1930, p. 1. C'est l'auteur qui souligne.

283 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, *op. cit.*, p. 225-226.

284 O. Mordrel, « T.S.F., Pick-Up et Cinéma parlant », *Breiz Atao*, n°124, 26 octobre 1930, p. 1.

285 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, *op. cit.*, p. 8, 195-198.

286 O. Mordrel, « La Culture "Classique" et les Paysans », *Breiz Atao*, n°100, 11 mai 1930, p. 1.

287 SIRINELLI J.-F., *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 250.

évoque sa « sainte terreur de l'éloquence »²⁸⁸, Mordrel déclare : « Nous ne sommes plus à l'époque des effets oratoires brillants, nous sommes à celle des œuvres, et le monde moderne a plus besoin de l'homme d'action qui ne sait pas parler, qui ne sait pas se présenter, que de celui qui sait peut-être tout cela, mais qui ne sait pas exercer efficacement une fonction utile. »²⁸⁹ De même lorsqu'il chronique *Kornog*, la revue d'arts de Creston avec qui il est pourtant en délicatesse, Mordrel se réjouit de voir que ses critiques ont porté leurs fruits. Enfin la revue est utile : « Nous n'avons pas besoin d'une revue d'esthètes, mais d'un instrument de travail et de pénétration »²⁹⁰. Seuls comptent en définitive l'esprit réaliste et le goût du travail utile²⁹¹.

Il s'agit pour Lamour, avant tout et enfin, de réformer la société de manière à organiser la production de façon rationnelle. En 1926, l'énoncé de cet objectif se conjugait avec un antiparlementarisme virulent, dont une des conséquences était le régionalisme. « Le régionalisme fait peur à l'État parlementaire. Il révélerait que la Nation a moins besoin de bavards que d'administrateurs, que la région a des intérêts à défendre devant l'État »²⁹². Elle devait être associée à la famille et au syndicat de métier, et ces trois cellules de base tissaient la trame d'un fascisme dont Lamour se faisait le promoteur. Dans ses *Entretiens sous la Tour Eiffel*, son antiparlementarisme est autrement formulé. Opposé au régime de médiocratie, de ploutocratie, de gérontocratie qu'est selon lui la République française²⁹³, Lamour pense qu'il n'y a pas de réelle souveraineté populaire en France. Il se méfie du suffrage universel sur les sujets généraux auxquels le peuple n'entend rien. En revanche, ce dernier doit s'exprimer sur ce qu'il connaît : sa vie quotidienne, c'est-à-dire sa région et son métier. Lamour imagine alors des conseils syndicaux – un corporatisme – et régionaux, il évoque les soviets²⁹⁴. Aussi, il n'est pas étonnant de le voir se réclamer à la fois de Lénine et de Mussolini, qui sont pour lui les deux incarnations de l'héritage de Proudhon. On connaît la position de Mordrel, de Lainé et d'autres encore, vis-à-vis du communisme. En ce qui concerne l'Italie fasciste, il semble que l'enthousiasme de Lamour ne soit guère partagé par les chefs du PAB. S'il s'inscrivait dans un enthousiasme et un intérêt partagé par nombre d'organes de presse de droite et du centre-gauche à la même époque²⁹⁵, L'hommage au fascisme italien que publia *Breiz Atao* en 1922²⁹⁶ demeure unique. Bien au contraire. Certes Mordrel

288 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 211.

289 Olier Mordrel, « Banquet de clôture. Speech d'Olier Mordrel (Extraits) » *Breiz Atao*, n°130, 6 décembre 1930, p. 2.

290 Arzour, « Les revues. Kornog – Hiver 1930 », *Breiz Atao*, n°101, 18 mai 1930, p. 3.

291 Olier Mordrel, « Les conquêtes essentielles », *Breiz Atao*, n°118, 14 septembre 1930, p. 1.

292 LAMOUR P., *La république des producteurs*, op. cit., p. 25.

293 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 169.

294 *Ibid.*, p. 174.

295 MILZA P., *L'Italie fasciste devant l'opinion française, 1920-1940*, Paris, A. Colin, 1967, p. 46 et suivantes.

296 Non-signé, « à travers la presse », *Breiz Atao*, n°n°10-11 (46-47), 15 octobre et 15 novembre 1922, p. 251. La rubrique était souvent tenue par Mordrel.

est le chantre de l'élite bretonne à venir, mais quand il s'adresse « aux forts »²⁹⁷, c'est aux courageux isolés, disciples de Mac Swiney ou de Gandhi, qu'il parle. En 1926, alors que les Jeunesses Patriotes, le Faisceau de Valois et les Croix-de-Feu continuent de louer le *Duce*²⁹⁸, Mordrel fustige une Italie, brebis devenue louve, qui italianise de force les populations allemandes du Haut-Adige²⁹⁹. En 1928, il se fend d'une charge contre Mussolini qui, par fierté nationale, a refusé l'aide étrangère pour sauver les naufragés du dirigeable Italia échoué en Arctique³⁰⁰.

Aussi, la capillarité politique entre un Lamour toujours séduit par le fascisme – il le restera au temps de la revue *Plans* – et un Mordrel qui ne l'est pas encore, est, à cette époque, limitée. En témoigne l'attitude du parti en général et de Mordrel en particulier lors des élections législatives. En 1928, la position de Mordrel à leur égard est résumée dans une affiche qu'il commente et défend³⁰¹. La Préfecture de Quimper ne manque pas d'en communiquer le texte au ministre de l'Intérieur³⁰². Le PAB fustige deux catégories de candidats :

« 1°) Les Français de France pur jus. Nous disons qu'ils n'ont rien à faire chez nous. Ce sont des étrangers qui viennent nous faire sentir douloureusement que nous sommes un peuple exploité et conquis.

2°) Les Bretons de race, mais français d'idées et de programme. Ceux-là qu'ils soient de droite ou de gauche ne nous intéressent pas plus que les premiers. Aucun d'entre eux ne s'est mis au service de la cause bretonne. Aucun d'entre eux n'a dénoncé l'oeuvre de débretonnisation et de mort que l'Etat français accomplit en Bretagne. Tous sont Français avant d'être Bretons. »

Aussi le PAB invite à s'abstenir de voter, « en attendant les candidatures autonomistes de demain ». Demain, c'est en 1930. L'attitude des députés bretons lors de l'intervention de Poincaré à la Chambre, en février 1929, aggrave considérablement le point de vue du PAB à leur encontre. « Personne ne nous défend »³⁰³, clame Mordrel, fustigeant l'inaction des parlementaires qui, ne soutenant pas la Bretagne, sont responsables de ses difficultés. « Ce personnel politique là, comme l'autre, est à renouveler. C'est un témoin de la Bretagne inconsciente d'avant-guerre qu'il faut balayer »³⁰⁴, affirme-t-il, plus en phase avec le discours « réaliste » qu'avec l'antidémocratie. Aussi, alors que *Breiz Atao* titre « À bas les politiciens! », Mordrel propose de passer « le coup de balai » lors des élections à venir.

297 O. Mordrel, « Je m'adresse aux forts ! », *Breiz Atao*, n°101, 18 mai 1930, p. 4.

298 MILZA P., *L'Italie fasciste devant l'opinion française*, op. cit., p. 130.

299 O.M., « Le loup devenu brebis, et vice versa », *Breiz Atao*, n°3(87), mars 1926, p. 651-652.

300 J. La B., « Frénésie rétrograde », *Breiz Atao*, n°22, 5 août 1928, p. 2.

301 Er Gédour, « Echos électoraux », *Breiz Atao*, n°14, 1er avril 1928, p. 1 ; « Echos électoraux », *Breiz Atao*, n°15-16, 15-29 avril 1928, p. 1 ; Olier Mordrel, « Le sens d'une affiche », *Breiz Atao*, n°17, 20 mai 1928, p. 2.

302 AN, F/7/13244. *Archives des Renseignements généraux*. Autonomistes bretons. - Surveillance : rapports, notes et presse (1921-1935), le Préfet du Finistère au Ministre de l'Intérieur, 21 avril 1928.

303 O. Mordrel, « Personne de nous défend », *Breiz Atao*, n°85, 25 janvier 1930, p. 1.

304 O.M., « De Trémintin à Jadé (De Charybde en Scylla) », *Breiz Atao*, n°82, 4 janvier 1930, p. 1.

Le PAB présente un unique candidat, dans la deuxième circonscription de Guingamp. L'idée de départ était de présenter la candidature de Francis Éven à Lannion, et des candidatures de principe à Guingamp et dans la seconde circonscription de Quimperlé³⁰⁵. Or Éven refusa de se présenter et le PAB n'avait aucun point d'appui à Quimperlé. Il ne restait que Goulven Mazéas, ancien combattant, militant de vieille date, négociant en pommes de terre à semence, à Guingamp. La décision fut prise le 16 mars de le présenter aux élections qui avaient lieu le 6 avril. Autant dire qu'il fallut faire campagne en toute hâte. Mordrel met une ardeur intense à défendre son programme fédéraliste, multipliant les meetings lors d'« une campagne acharnée de quatre semaines, où les ténors autonomistes firent quelque 80 réunions souvent tumultueuses, parfois enthousiastes »³⁰⁶. Il écrit à Herrieu : « En Haute Cornouaille la bataille électorale commence et nous aimons à croire que le résultat sera une joyeuse surprise ; c'est en tout cas un pavé dans la mare aux politiciens »³⁰⁷. La difficulté de la campagne n'entame pas le moral de ces militants rompus aux réunions houleuses, voire dangereuses pour leur personne³⁰⁸. Parmi les « ténors autonomistes » évoqués par Mordrel, on trouve Debauvais, bien sûr, mais aussi Dahlet et Lamour.



Une équipe de la campagne électorale de 1929 sur le Menez Du. 2^e rang, de gauche à droite : Millardet, X, Derrien, Sohier, Elies, X. 1^{er} rang : Mordrel, Even, X, Debauvais, Bricler, X, X ;

Fonds iconographique Mordrel

305 Sur la préparation de ces élections, voir CRBC, fonds Herrieu, HER20 C497, lettre de Maurice Duhamel à Loeiz Herrieu, 22 mars 1930.

306 MORDREL O., *L'idée bretonne*, Paris, Albatros, 1981, p. 232 Dans ses mémoires, Mordrel n'évoque que 60 réunions. ; MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 141 ; DÉNIEL A., *Le mouvement breton*, op. cit., p. 89.

307 CRBC, fonds Herrieu, HER20 C497, lettre d'Olier Mordrel à Loeiz Herrieu, 21 mars 1930.

308 Ainsi cette réunion publique à Pont-Coblant, en 1928, où Debauvais et Bricler échappent de peu à une rossée. MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 120.

Mordrel lui-même fait du dégât. Moins par mépris que par arrogance, il imite l'accent des notables du secteur, ce qui ne plaît guère à son auditoire³⁰⁹. Le récit que fait Mordrel d'une de ces journées de propagande est dans le ton des *Entretiens* :

« La journée du dimanche 30 mars marquera, dans les annales du Parti Autonomiste Breton, le premier essor de l'idée bretonne à travers les champs, les villes et les villages, au sein du peuple, en plein air, face au soleil.

Journée d'épopée. Les autos courent, rapides, à travers la campagne baignée de lumière ; laissant derrière elles un envol de feuilles blanches. [...]

Après un premier moment d'étonnement, nos auditeurs sont bouleversés par ce sentiment qu'ils se trouvent en face de quelque chose d'énorme, de nouveau, d'irrésistible, et en même temps aussi que de très sûr, de très ancien, de très intime.

Je vois encore certains visages, aux yeux levés, des visages beaux comme des figures de granit, immobilisés par l'intense émotion de l'homme qui voit se dresser devant lui une aube de lumière, alors qu'il se croyait voué pour toujours à la tristesse de la nuit.

Je me souviens d'autres visages, secoués du rire sain et brutal de l'être qui n'est plus qu'une grande joie et qu'une grande impatience.

Nous avons été, dimanche, les messagers de la bonne nouvelle »³¹⁰.

C'est le souci du populaire qui est dit ici, ainsi que l'exaltation de la modernité et de la brutalité. C'est la promesse utopique de la rénovation d'un monde enfoui, la résurgence de la barbarie. Mazéas, quant à lui, « lisait son papier qu'il n'avait pas réussi à apprendre par coeur, ce qui aurait fait meilleur effet sur l'assistance qui somnolait », se souvient Anna Youenou³¹¹. Qu'importe, il rêve déjà de victoire et se voit député³¹². Or le 6 avril 1930 il ne recueille que 376 voix sur 16 777. L'échec est patent³¹³.

Des années plus tard, Raymond Delaporte pensera que c'était une erreur de présenter un candidat aux législatives sans avoir de base électorale. Par son activité professionnelle, Mazéas connaissait certes du monde à Guingamp, mais le PAB ne comptait aucun adhérent dans la circonscription où il se présenta, bien plus au sud de son aire d'influence, si tant est qu'on pût l'appeler ainsi. C'est peut-être cela que Lamour évoque au congrès de Saint-Brieuc, quand il affirme que si le Parti veut devenir le gouvernement breton, il faut « qu'il prenne les méthodes de la

309 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

310 Olier Mordrel, « Dans la 2e circonscription de Guingamp. A la veille du scrutin », *Breiz Atao*, n°95, 5 avril 1930, p. 1.

311 YUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 1, *op. cit.*, p. 341.

312 *Ibid.*, p. 339.

313 En octobre 1930, un autre candidat autonomiste se présente lors d'élections législatives partielles dans la circonscription de Rennes-Sud. Ne bénéficiant pas du soutien d'un PAB déjà épuisé, Ronan Arot, ouvrier mécanicien, ne recueille que 81 voix sur 16084 au premier tour, 94 au second. Raymond Delaporte se souvient de la risée générale dont fut victime alors le PAB, et de la contre-propagande que cela lui fit. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

réussite, et non celles de l'échec »³¹⁴. Or, un tropisme de l'échec paraît bien avoir animé l'UYV, le PAB et le PNB.

Il semble que Mordrel, marqué par les succès alsaciens en 1928, soit à l'origine de la tentative électorale³¹⁵. Delaporte témoigne :

« Bez e oa un bern tud a oa a-du ganeomp, hag e oant a-wechoù e strolladoù all. Tud a oa, lakaomp, maer pe kuzulier-ker, lod eus an tu dehou, lod all eus an tu kleiz, hag a oa anvet evel-se. Mordrel en deus lavaret : "Nann !" Arabat ober politikerezh bihan evel-se. Ret eo ober politikerezh bras, arabat mont evit an eleksionoù war an dachenn er parrezhioù, er maerdioù, pe zoken er c'huzul-departamant, ret eo ober hepken war-dro an eleksionoù kannad abalamour aze eo e vo komzet diwar-benn menozhiou, ar peurest a zo didalvoud. »³¹⁶

Il y avait beaucoup de gens d'accord avec nous, et qui étaient parfois dans d'autres groupes. Des gens étaient, mettons, maire ou conseiller-municipal, une partie à gauche, une autre partie à droite, et qui étaient nommés ainsi. Mordrel a dit : « Non ! » Il ne faut pas faire de petite politique comme ça. Il faut faire de la grande politique, il ne faut pas envisager les élections sur le plan paroissial, municipal, ni même du conseil général, il faut le faire seulement au niveau des législatives car c'est là que l'on parlera des projets, le reste est sans valeur.

Il n'est pas improbable que le passage chez Léo Poldès ait eu quelque influence sur Mordrel. Au Club du Faubourg, le député Le Pévédic avait en effet été invité à porter la contradiction. Mordrel se souvient de son intervention : « Me prenant à parti, il me lança : "T'es pas député, t'es pas conseiller-général, t'es même pas maire de ta commune ! T'es t'un con !" La salle défilait de joie et hurlait : "Encore !" Et je m'amusais autant que quiconque. »³¹⁷ Il n'est pas exclu que le rire de Mordrel ait masqué une gêne. Celle de ne pas être le quelqu'un que l'opinion qu'il a de lui-même aimerait le voir incarner. Gêne d'autant plus cruellement ressentie qu'elle est formulée par une personne qu'il prend pour un imbécile mais qui, précisément, est quelqu'un. Piqué au vif, il aura peut-être cédé au complexe d'infériorité qui lui intime alors d'en remontrer à qui de droit, sur son propre terrain, sans toutefois risquer la déconvenue d'un échec personnel, d'où la candidature Mazéas.

Quoi qu'il en soit, cette tentative électorale, si elle témoigne de la défiance du PAB envers la classe politique, marque aussi le respect du parti pour la démocratie, au moins jusqu'en 1930, en rupture avec un antiparlementarisme que Lamour met d'ailleurs un temps sous l'éteignoir. Mais ce temps ne dure pas. Le quatrième congrès du PAB, qui se tient à Saint-Brieuc en octobre 1930,

314 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

315 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 2A.

316 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

317 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 119. Le Pévédic fit également bien rire le journaliste Saint-Bonnet, du *Soir*, dont le récit de la soirée est publié dans non-signé, « Echos du "Faubourg" », *Breiz Atao*, n° 41,24 mars 1929, p. 2.

s'achève sur un discours de l'avocat parisien. Se posant en observateur des progrès du parti et de l'amélioration des débats du congrès, il demeure dubitatif et diagnostique un « état de crise »³¹⁸ aux causes multiples. Il pointe les élections, et surtout les commentaires interminables qu'elles suscitent. « Vous êtes des révolutionnaires au sens étymologique du mot, qui signifie substituer à un système périmé une nouvelle organisation mieux adaptée aux besoins actuels. Vous êtes un parti qui se développe en dehors des institutions existantes et contre elles », clame-t-il. Aussi conseille-t-il de se méfier de la « politique de bureau de tabac », car le parlement corrompt les élus. Il y aurait de fortes chances qu'un autonomiste breton plébiscité par les urnes cesse bien vite de l'être une fois élu. Aussi conseille-t-il de présenter des candidats, si propagande électorale il doit absolument y avoir, au conseil général. Surtout, il prône l'« existence d'une minorité agissante, attendant les événements et prête à les utiliser qui donne à l'ensemble du peuple des mots d'ordre nets qu'il attend »³¹⁹. Le discours fait grand effet sur l'assemblée.



Banquet du congrès de Saint-Brieuc. De gauche à droite : Morvan Lebesque, Marguerite Mordrel, Olier Mordrel (debout), une femme, Yann Bricler, Philippe Lamour, Goulven Mazéas.

Fonds iconographique Mordrel.

318 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

319 *Id.*

Le compte-rendu du congrès déclare même le PAB parti du « meilleur des Bretons »³²⁰, à savoir Lamour lui-même :

« Notre Parti est révolutionnaire dans ce sens qu'il veut avec force le changement de l'ordre français établi arbitrairement en Bretagne. Tous ses membres doivent s'en souvenir, afin d'ancrer dans le fond de leur coeur et de leur conscience, la volonté qui ne fléchit jamais et qui tient l'homme prêt aux résolutions que les événements rendront nécessaires »³²¹.

La mystique de l'« événement », on le verra, est vouée à une grande fortune dans l'histoire du mouvement breton. Elle participe de l'exemple que Lamour aime à citer : celui de Lénine, qui pendant sept ans, avec sept camarades seulement, et dans la clandestinité, a préparé la Révolution russe³²². Or parmi les intervenants au congrès de Saint-Brieuc, il en est un particulièrement intéressé par Lénine, c'est Célestin Lainé, qui prend la parole au nom de la Fédération des Étudiants bretons de Paris.

Lainé et la conspiration

Depuis la rentrée 1928 il est en effet à Paris, où il prépare un diplôme de chimie générale. Parallèlement à l'enseignement que dispense l'université, il fréquente l'École de Chimie de la ville de Paris où il suit les cours de Jean Perrin et de Marie Curie³²³. L'argent que lui donnent ses grands-parents ne suffit pas à financer ses études. Aussi trouve-t-il un emploi de surveillant au collège Sainte-Barbe, d'octobre 1928 à septembre 1929³²⁴. Passé derrière la barrière, il continue d'être la proie d'élèves qui le chahutent péniblement durant des heures³²⁵. Par l'intermédiaire d'un collègue, il fait la connaissance d'un jeune médecin japonais de l'école traditionnelle, Georges Ohsawa, qui l'initie à la philosophie d'extrême orient³²⁶. Mais ses véritables amis, il les rencontre à la section parisienne du parti, étoffée et dynamique, ainsi qu'au cercle celtique qu'anime Eugène Régner. Là, Lainé chante, perfectionne son breton aux cours hebdomadaires de l'abbé Léon, que Lainé apprécie beaucoup³²⁷. Avec d'autres étudiants il fonde une Fédération des Étudiants de Paris, pendant de la rennaise toujours dirigée par Berthou. La Fédération reçoit régulièrement un Hongrois, Miklos

320 L'expression est celle d'un jeune militant enthousiaste. « Banquet de Clôture. Speech d'Olier Mordrel (Extraits) », *Breiz Atao*, n°130, 6 décembre 1930, p. 2.

321 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Suite et fin », *Breiz Atao*, n°124, 26 octobre 1930, p. 2.

322 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

323 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 54.

324 AP, D11J 139, collège Sainte-Barbe, scolarité et administration générale, 1896-1994 (personnel).

325 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 53.

326 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, Cahier 1961-70, 15 décembre 1966.

327 CRBC, fonds Lainé, CL2 M101, notes, souvenirs et réflexions, 7 août 1965.

Pardanyi, qui écrira un ouvrage sur le mouvement breton, quelques années plus tard³²⁸. Avec ses camarades, Lainé rédige une affiche bilingue qu'il colle de nuit, illégalement, car elle n'est pas timbrée. Dès le lendemain, elle est recouverte par d'autres placards. Il aurait également dessiné la célèbre carte postale de propagande intitulée « *Ablamour m'en deus komzet brezoneg* »³²⁹.

Carte de propagande
« *Ablamour m'en deus komzet
brezoneg* », attribuée à Célestin
Lainé, 1928.



C'est vraisemblablement sous l'influence de Jean-Marie Perrot, vicaire à Plouguerneau, que Lainé réalise ce dessin. Il fréquente beaucoup l'abbé, qui est en guerre contre un Frère instituteur de l'école libre de Plouguerneau, réputé mener la vie dure à ses élèves bretonnants. Chaque élève surpris à parler breton se voit gratifié d'une « vache », pièce percée symbolisant ce qui est jugé comme une faute. Perrot achète les « vaches » des contrevenants et les incite à continuer à parler breton³³⁰. L'anecdote aura marqué Lainé.

Par le biais d'un ami du cercle, il rencontre Francisque Basset et Jean Le Lay, tous deux élèves à Centrale. Reçu avec la mention « assez bien » en Chimie générale, harcelé par son entourage qui l'incite à intégrer Centrale, Lainé s'imagine « en gros directeur d'industrie » et parvient, au prix d'un travail acharné, à être admis à l'école. Élève modèle, il obtient rarement des notes en dessous de 15. Comme ses camarades, il subit le discours de la direction, qui dresse sans cesse le martyrologe des anciens morts à la guerre³³¹, ce qui nourrit davantage encore un sens du sacrifice déjà bien étoffé. Il découvre à Centrale une machine à broyer les personnalités, et en conçoit une aversion profonde

328 PARDANYI M., *A breton kerdes*, Budapest, s.n, 1937.

329 En français, « Parce qu'il a parlé breton ». Ce dessin est publié le 7 octobre 1928 dans *Breiz Atao*. Lainé en revendique la réalisation (CL3 C163 – Brouillon de lettre de Célestin Lainé à Ronan Caouissin, février 1971), alors qu'Olier Mordrel l'attribue à Yann Sohier (MORDREL O., *Breiz Atao. Histoire et actualité du mouvement breton*, op. cit., p. 118), ce dont doute fortement la fille de ce dernier.

330 Sur cette affaire, voir POISSON H., *L'abbé Jean-Marie Perrot*, op. cit., p. 67-68.

331 FOUCHARD D., *Le poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, op. cit., p. 159.

pour la modernité. « J'y gagnais en tout cas le mépris de l'enseignement forcené de ces Grandes Écoles où la préoccupation prédominante de la vitesse et du rendement forme ces hommes agités, médiocres et sans scrupules, souvent intelligents mais rarement profonds que nécessite notre civilisation industrielle moderne. Que d'individualités pressurées et broyées à un rythme de jazz swing dont l'agitation bruyante et affairée ne laisse après elle que le vide du désert ! », écrit-il³³².



Célestin Lainé étudiant, dans un laboratoire de chimie.

LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 2.

Son activité bretonne continue, avec moins d'éclat que les années précédentes. On vient à la section l'écouter avec plaisir conférer sur le pays léonard. Sa passion et son sérieux font sensation³³³. Dans son discours, il privilégie la langue et son enseignement³³⁴. Il s'essaie quelques mois à la cornemuse auprès d'Hervé Le Menn, qui l'initie à ce qu'il nomme « musique celtique », et notamment à la musique irlandaise. Lainé est aussi lyrique que Mordrel quand il parle de la musique écossaise :

« Jamais aucune musique ne m'avait parlé comme celle-là et rien de ce que j'ai entendu n'a pu la remplacer dans la ferveur. Il me faut bien constater que dès les premières mesures, je reconnais le caractère irlandais d'une mélodie inconnue au ravissement qui me saisit, à la sollicitation invincible dont l'appel m'oblige à suspendre sur le champ toute occupation étrangère. Auprès de cette grande dame dont la simplicité laisse entrevoir une culture raffinée et

332 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 59.

333 *Breiz Atao*, n°49, 19 mai 1929.

334 *Breiz Atao*, n°78, 8 décembre 1929.

dont l'extrême originalité se brode sur une note de résonance intime, les autres musiques celtiques, y compris la musique bretonne, m'apparaissent comme des parents pauvres. [...] Ainsi suis-je obligé de reconnaître dans l'Irlande un des pôles de ma Bretagne »³³⁵.

Comme Mordrel, Lainé n'aime pas une musique bretonne qu'il juge abâtardie et cherche ailleurs de quoi la recréer. Comme Mordrel, il montre également des dispositions pour l'architecture ; son ami Le Lay l'incite d'ailleurs à explorer cette voie³³⁶, mais en vain. Il sera chimiste. Aussi, à l'été 1930 il part un mois en stage à la Madeleine-lez-Lille, dans le laboratoire de l'usine Kuhlmann. Là, il retrouve l'abbé Gantois, figure dominante du nationalisme flamand³³⁷, que Perrot lui avait déjà présenté. Gantois l'emmène en Belgique, à Dixmude, au rassemblement des anciens combattants flamands, où il siège à la tribune officielle. Cette excursion lui inspire deux articles, que *Breiz Atao* publie en l'introduisant comme « un de nos amis étudiants, l'un de ceux sur lesquels la Bretagne peut mettre ses espoirs »³³⁸ :

« Pèlerinage des morts flamands de l'Yser ; de ceux qui, naïvement confiants dans les promesses de l'État belge, s'engagèrent en 1914 en disant : Nous donnerons notre sang pour lui, il nous donnera notre droit de Flamands.

Erreur des Redmondistes irlandais et des régionalistes bretons. Mais ainsi, impérialistes belges, anglais, français, soi-disant défenseurs des petites peuples opprimés... chez les autres, vous avez dévoilé à l'Humanité entière votre duplicité hypocrite. Personne ne s'élèvera quand vous subirez à votre tour le sort de vos ennemis ».

C'est une parenté de sort qu'il imagine à son tour, comme Marchal et Mordrel cinq ans plus tôt. Surtout, il constate que dans cette foule regroupée dans la ferveur autour du souvenir de la guerre, « personne ne parle français si ce n'est – malheureusement – pour correspondre avec moi ». D'ailleurs, il voit un panneau écrit en français badigeonné de goudron³³⁹, ce dont il se rappellera quelques années plus tard. Enfin, il assiste à un affrontement entre les nationalistes et la gendarmerie belge, laquelle charge à cheval pour dégager une rue, mais doit reculer devant la détermination des militants. Ce qu'il découvre en Belgique, c'est l'action, enfin. Et cette action tranche avec ce qu'il vit à la section parisienne du PAB.

Ainsi, en lieu et place de Mordrel, c'est Duhamel qui était prévu à la réunion du Club du Faubourg, en mars 1930. *Breiz Atao* précisa que Duhamel, suite au décès de sa mère, avait dû se désister. Dans ses mémoires, Lainé prétend que Duhamel refusa en raison de la mauvaise publicité que cela pourrait lui faire auprès de la Société des Compositeurs français, qui aurait pu dès lors

335 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 59.

336 CRBC, fonds Lainé, CL1 M19, Cahier 1961-70, 1967-Reminiscences.

337 GHILLEBAERT C.-P., *L'abbé Jean-Marie Gantois (1904-1968), un prêtre égaré en politique, op. cit.*

338 Gw. an Henaff, « Une journée en Flandre. La manifestation du 24 Août à Dixmude », *Breiz Atao*, n°116, 31 août 1930, p. 4.

339 *Id.*

l'exclure, lui supprimant du coup sa pension annuelle³⁴⁰. On peut s'interroger sur la véracité de l'anecdote, qui a peut-être été rapportée à Lainé, déformée. Duhamel était certes à court d'argent, mais sa publicité avait déjà été faite par Poincaré à la Chambre, en février 1929³⁴¹. Mais c'est la réaction de Lainé qui importe. « C'était cela la mesure de sa confiance dans le mouvement breton pour lequel il faisait de si éloquents appels aux sacrifices personnels des adhérents ? C'était là la mesure de la foi de cet homme, notre "Chef" qui parlait si bien ? Hélas ! J'en tombai de plusieurs coudées »³⁴². C'est donc un jeune militant lassé des discours qui doit en faire un, au congrès de Saint-Brieuc. Son allocution n'est pas publiée dans les comptes-rendus du congrès, seul un portrait – muet – témoigne de son intervention.



Portrait de Célestin Lainé par Yvonne Delaunay, secrétaire de Philippe Lamour. Publié dans Anonyme, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

Il ne faut pas se fier à l'apparente douceur qui émane du dessin : Lainé est venu prêcher l'action et la violence. « Une scission s'était dessinée au congrès de St. Brieuc [...], de la part de quelques jeunes gens qui se faisaient remarquer par des interventions exaltées », écrit Mordrel dans sa *Galerie Bretonne*³⁴³. L'intervention de Lainé n'est pas du goût de tous, notamment de Lamour qui

340 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 56.

341 *Journal Officiel. Débats parlementaires*, n°12, samedi 2 février 1929, p. 326 et 328-330.

342 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 56.

343 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 76.

s'oppose au projet de « développer la propagande bruyante » et s'en prend *de facto* à Lainé, sans citer son nom, mais la mise en page du journal où son portrait accompagne la tirade de l'avocat ne laisse guère de doute :

« S'il s'agit de créer à tout instant des manifestations puérides, des manifestations de jeunes gens, croyez bien que c'est une lourde erreur. Vous êtes un peuple grave, un peuple sérieux, où l'on estime avant tout les idées, j'en suis sûr. On disait à l'instant que c'est par ces manoeuvres que l'*Action Française* vit et s'impose. Non ! L'*Action Française* en est morte ! »³⁴⁴

Ces conseils avisés ne touchent pas les jeunes gens incriminés, bien au contraire et Laine ne retient des propos de Lamour que l'importance d'une « minorité agissante ». « C'est à la suite d'un discours prononcé à Saint-Brieuc en 1930 par Mr Philippe Lamour que fut envisagée la création de la société secrète "Kentoc'h Mervel" »³⁴⁵, avouera-t-il quelques années plus tard. Comme les ligueurs ou les communistes³⁴⁶, ils partagent l'idée que s'il n'y a plus d'expression possible dans le domaine légal, il faut passer à la conspiration³⁴⁷, position qui exhale un certain romantisme politique. Dans les écrits qu'il a laissés, Lainé est assez disert sur cette première et piteuse expérience de conspiration. Tel qu'il en parle, les choses semblent s'être déroulées hors de son contrôle, ce qui, au bout du compte, n'est pas faux³⁴⁸. « C'est Lainé qui en fut le promoteur, précise Berthou. Elle a compris une dizaine de membres environ. Le Grand Conseil était formé par Lainé, Girard et moi »³⁴⁹. Guillaume Berthou, devenu ingénieur chimiste, anime la Fédération des Étudiants bretons de Rennes. Armand Girard, licencié en Droit, secrétaire de la section parisienne du PAB, est employé de banque dans la capitale. Interrogé en 1936 suite à une vague d'attentats en Bretagne, il évoque la gestation du projet : « Au cours de diverses conversations LAINÉ m'avait développé le principe de certaines sociétés secrètes qu'il avait étudiées sur des livres traitant de ces questions en prenant par exemple les "SINN FEINERS" irlandais. D'après lui les membres d'une telle société ne devaient se connaître que deux par deux, les autres s'ignorerait »³⁵⁰. Qu'a-t-il lu ? D'Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, pour lequel il conçoit un « effroi admiratif, mais cette fois l'admiration l'emportait haut la main »³⁵¹. De Charles Dalton, *With the Dublin Brigade* ; de Dan

344 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

345 AN, 20030297 art. 9, déposition de Célestin Lainé, 19 mai 1936.

346 Pierre Andreu raconte comment, en 1931, il se fait conspirateur en même temps qu'il approche la CGT. ANDREU P., *Le Rouge et le blanc: 1928-1944*, Paris, La Table ronde, 1977, p. 54.

347 MONIER F., *Le complot dans la République*, op. cit., p. 268.

348 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 64.

349 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Berthou Guillaume, 29 novembre 1932.

350 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le Commissaire de Police Mobile Chenevrièr à M. le Commissaire de Police, chef de la 1ere Section du Contrôle Général des Services de Police Criminelle, 18 mai 1936.

351 CRBC, fonds Lainé, CL1 M13, fragments autobiographiques 1954.

Breen, *My fight for irish freedom*, publié en 1924, et qu'il fera traduire par Hervé Le Helloco des années plus tard, dans un souci pédagogique³⁵². Est-ce lui qui fera découvrir à Debauvais la *Technique du coup d'Etat*, de Malaparte, très en vogue dans les milieux communistes ?³⁵³

L'objectif de la société, baptisée par Berthou *Kentoc'h Mervel*³⁵⁴ – version bretonne de la devise ducale *Potius mori quam foedari*, plutôt la mort que la souillure – est de « s'affranchir de l'influence considérée comme trop démagogique de Breiz Atao »³⁵⁵. Au même moment, les ligueurs du PCF passent également à la conspiration, parce qu'ils ne trouvent plus de moyen d'expression légal³⁵⁶. Alors on se dit prêt à user de « méthodes violentes »³⁵⁷. Meavenn rejoint le groupe en novembre 1930. Elle a dix-neuf ans, elle est étudiante et cela fait déjà six ans qu'elle milite au sein de l'*UYV*, puis du PAB. Elle est la fiancée de Lainé, avec qui elle envisage de se marier. Deux ans plus tard, interrogée dans le cadre de l'affaire du monument de Rennes, elle avoue aux policiers : « Il fut question au sein de nos réunions, de la destruction par explosif du monument de Rennes et de l'établissement d'un État breton »³⁵⁸. Le recul de Meavenn quant à ce dernier objectif est intéressant, qui fait écho au discours de Lamour à Saint-Brieuc : « Je me suis rendu compte que ce rêve était un peu puéril et irréalisable tant qu'on n'aurait pas préparé les événements par une propagande convenable », avoue-t-elle³⁵⁹.

352 BREEN D., *Mon combat pour l'Irlande (my fight for irish freedom.)*, Rennes, Impr. Centrale de Rennes, 1939.

353 YOUNOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, tome 2, « la bagarre de l'avant-guerre », Rennes, 1975, p. 66.

354 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 64.

355 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Interrogatoire de Jeusset Théophile, 26 novembre 1932.

356 MONIER F., *Le complot dans la République*, *op. cit.*, p. 268.

357 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.

358 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 8 septembre 1932.

359 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.



Francine Rosec (1911-2001)

Photo extraite de AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940).

Reste la destruction du monument de Rennes au sujet duquel elle dit :

« C'était le but poursuivi non seulement par notre société, mais par deux autres sociétés secrètes qui existaient à côté de nous, "Kralabousenn" qui groupait probablement les membres de War Zao de Guingamp et une autre société dont j'ignore le nom, correspondant au groupe de la Bretagne Fédéraliste actuelle. Je dois même dire que selon moi, ces deux dernières sociétés secrètes avaient plus que nous le désir exclusif de faire sauter le monument. Tandis que nous poursuivions l'idéal d'un État breton, que nous nous étions même érigés en gouvernement indépendant, les deux autres sociétés dont je parle, devaient normalement cesser d'exister une fois le but atteint, c'est-à-dire après l'explosion »³⁶⁰.

La jeune femme est bavarde, pour une conspiratrice. Peut-être est-elle impressionnée par l'interrogatoire ? Peut-être cherche-t-elle à dédouaner son ancien fiancé, alors fortement suspecté d'être l'auteur de l'attentat de 1932 ? Mais l'existence de deux autres sociétés secrètes est tout à fait probable, dans la crise que traverse le PAB. *War Zao*, « journal populaire breton », encore lié à *Breiz Atao* en 1930, est devenu ensuite l'organe de l'éphémère Parti national révolutionnaire breton, animé entre autres par Pierre de Flotte. Ce dernier, en 1932, demande des explosifs à Berthou, mais

360 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.

en vain³⁶¹. La fréquentation de ce milieu l'aura sensibilisé à la conspiration. La tendance fédéraliste en gestation qu'évoque Meavenn, est groupée autour de Marchal, dont le projet de destruction du monument a déjà été évoqué. Ces sociétés auraient été fondées à la fin de l'année 1930, ou au début 1931.

En avril de cette même année, au congrès de Rennes, exceptionnellement convoqué pour désamorcer la crise qui couve au sein de *Breiz Atao* suite au fiasco électoral, plusieurs de leurs membres respectifs se rencontrent et plaisantent au sujet de l'attentat à venir. Puisque tout le monde a pensé à la même date, l'anniversaire de l'Union de la Bretagne à la France, chacun imagine retrouver les activistes concurrents au pied du monument³⁶². Et c'est là l'une des causes de l'échec de ces conspirations. *Kentoc'h Mervel* était, selon Théophile Jeusset, « une société formée, qu'il serait exagéré de qualifier de secrète »³⁶³. Jeusset, ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Rennes devenu ouvrier peintre, fonde en novembre 1930 le Parti National Intégral de Bretagne dont l'organe, *Breiz da Zont* (la Bretagne à venir), est le journal de quelques excités en mal de sensationnalisme, nationalistes bretons catholiques qui se réclament d'abord du nazisme, puis du monarchisme. Berthou lui a parlé de *Kentoc'h Mervel*. Jeusset et les huit acolytes de sa maigre troupe y sont enrôlés au grand dam de Lainé. « Je fis remarque à Berthou qu'il était assez illogique qu'une société militaire secrète activiste fût constituée en parti politique publiant officiellement un journal et menant un mouvement officiel de concurrence avec *Breiz Atao* »³⁶⁴. Craignant – à raison car il semble y avoir eu des fuites³⁶⁵ – une publicité inopportune, Lainé décide la dissolution de la société, qui est prononcée le dimanche de Pentecôte 1931.

361 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Berthou Guillaume, 29 novembre 1932.

362 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932. L'anecdote fait irrésistiblement penser au film *La vie de Brian*, des Monty Python, lorsqu'ayant prévu d'enlever la femme de Pilate pour obtenir le démantèlement de l'Empire romain en deux jours, le « *People's Front of Judea* » tombe nez à nez, dans les sous-sols du palais de Pilate, avec le groupe « *Free Galilee* », eux aussi ennemis du « *Judean People's Front* ».

363 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Interrogatoire de Jeusset Théophile, 26 novembre 1932.

364 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 64.

365 « Fin mai 1931, à la suite de quelques fuites qui se produisirent, d'autre part en raison du mauvais état de nos finances, la société fut dissoute ». F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Berthou Guillaume, 29 novembre 1932.

L'intervention de Lainé à Saint-Brieuc et l'influence de Lamour sur le mouvement breton ne se limitent pas à ces péripéties plus ou moins clandestines. À vrai dire, elles réactivent un projet évoqué à Rosporden, en 1927. Avant que Hans Otto Wagner ne s'attache à faire venir des étudiants bretons en Allemagne, d'autres rêvaient d'instaurer des échanges à plus grande échelle. L'idée vint de discussions entre Marchal, Mordrel et Hermann Bickler³⁶⁶. En 1927, au retour de Rosporden, ce dernier écrit au Gallois Dyfnallt Owen :

« J'ai déjà exposé à Morvan, en réponse à des allusions d'Olier, qu'il faudrait en effet organiser des échanges entre nos jeunes. Il serait nécessaire pour cette fin - vu que très peu des nôtres font partie des classes dites très aisées et riches - d'organiser ces voyages de manière à ne faire déboursier aux camarades que les frais du long voyage déjà trop élevé. Nous avons assez coutume de ces sortes de tournées où habillés de manière très simple et rude, nous contentant de nourriture frugale, nous marchons à travers notre campagne séjournant où cela nous plaît et couchant dans tous endroits imaginables. Cette vie en été se supporte bien pendant 8 jours. Il faudrait réfléchir sur ce et je crois qu'on pourrait réaliser quelque chose. [...]

Quand je réfléchis des fois, il me rappelle que ma tendance vers la Bretagne est si curieuse. J'ai aimé ce pays avant de le connaître. Mon amour s'est approfondi quand je l'ai touché. Je ne puis m'expliquer ce phénomène. Peut-être est-ce là une tendance bien germanique, se renouvelant toujours dans notre race : la poussée vers ce qui est inconnu et vers ce qui au dernier fond est si étranger et tout, tout autre. »³⁶⁷

Bickler est aussi un aventurier qui est né trop tard pour combattre dans les tranchées. Ici, il se fait le promoteur des pratiques abondamment partagées dans les mouvements *Völkisch* allemands, et notamment les *Wandervögel*, ou « oiseaux migrants ». Cette association née dans la région de Berlin en 1901 est une tentative de fédérer tous les mouvements de jeunesse allemands issus du romantisme. Très influente jusque dans les années 30, elle rassemble des filles et des garçons, pour la plupart issus de la bourgeoisie « de culture » et mal insérés dans la société³⁶⁸. Ces jeunes, qui veulent « marcher sans tenir compte des idées sclérosées », ou encore « étriller durement la fadeur bourgeoise »³⁶⁹, sont des rebelles qui remettent en cause les normes et les comportements du monde

366 Sur Bickler, voir BANKWITZ P.C.F., *Alsatian autonomist leaders 1919-1947*, Lawrence, The Regents Press of Kansas, 1978, p. 52-57 et 90-93 ainsi que ARZALIER F., *Les perdants*, op. cit.

367 LIGC/NLW. MS 23878E, Dyfnallt Owen - Letters A-H, 1927-1950. Lettre de Hermann Bickler à Dyfnallt Owen, 29 décembre 1927.

368 GENTON F., « Les idées du Haut-Meissner. A propos du rassemblement de la jeunesse libre allemande du 10 au 12 octobre 1913 », dans CLUET M. (Dir.), *Le culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne, 1870-1933*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 147-161.

369 HÖFFKES K., *Wandervogel. La jeunesse allemande contre l'esprit bourgeois, 1896-1933*, Puisseaux, Pardès, 1986, p. 16 et 87.

des adultes et toutes ses formes d'autorité, la marche étant l'acte instinctif des protestataires³⁷⁰. Or les moyens, effectivement, manquent, et les Bretons se contentent de fantasmer sur l'importation de cette pratique inédite en Bretagne³⁷¹. De fait, l'idée reste dans les cartons, jusqu'à ce que Lamour ne s'intéresse aux Bretons.

Randonneur assidu, alpiniste chevronné, il est le jeune directeur d'une collection d'ouvrages appelée « Les Compagnons de la grand'route », dont la ligne éditoriale figure sur la quatrième de couverture des *Entretiens*, première publication de la collection :

« Au premier jour de l'an 1929, les Compagnons ont pris la route.

Ils sont jeunes, gais, solides et bien portants. Ils chantent des chansons simples et drues. À l'étape, ils savent rire et plaisanter.

Les Compagnons ne partent pas en guerre. Ils se bornent à choisir. Au long du chemin, ils sauront bien reconnaître ceux de leur race et les enrôler d'une large tape sur l'épaule.

Les Compagnons ont choisi la loi du clan. Ils vont en équipe "coude à coude" et coeur à coeur. Ils savent qu'être libre, c'est choisir librement ses disciplines ».

Témoin d'un monde saisi par la technique depuis la fin de la guerre et spectateur de l'émergence d'une nouvelle civilisation sur les ruines des sociétés bourgeoises, Lamour, lui-même admiratif de la jeunesse allemande³⁷², aborde dans ses *Entretiens sous la Tour Eiffel* la problématique qui anime autour de la modernité les milieux de la « Révolution Conservatrice » outre-Rhin. Il préfigure nombre d'idées que Jünger développera quatre ans plus tard dans *Der Arbeiter*³⁷³, et Mordrel dans *Stur*, à partir de 1934. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir marcher sur le sentier qu'empruntent les *Wandervögel*. Comme il n'est pas non plus surprenant de voir, dès juin 1929, Mordrel réclamer la création d'un mouvement de jeunes idéalistes, « "d'oiseaux migrateurs", qui s'en iront en chantant sur les routes de Bretagne, partager la vie des travailleurs, des champs, se saoulant du parler, des chansons et des danses bretonnes et qui reviendront dans les villes rebretonnés des pieds à la tête. »³⁷⁴ Il faut croire que son appel n'est pas entendu, car en octobre il réitère son souhait. Commentant la création par Roparz Hemon de *Ti ar Brezoneg*, il espère « qu'un jour prochain, naîtront aussi chez nous ces groupes de jeunes animés d'un idéal moral et mystique, comme il en existe tant dans les pays germaniques, et comme nous en avons fait connaître quelques-uns à notre

370 PERROT M., « Grévistes ! Camarades ! », dans RAUCH A., *La marche, la vie: solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, Paris, Autrement, 1997, p. 74-86.

371 Pour l'étude d'une application de ce modèle dans le mouvement breton, je me permets de reporter le lecteur à CARNEY S., « De la vie saine. Les jeunes du mouvement breton en marches », dans *Langues de l'Histoire. Langues de la Vie*, Les amis de Fañch Roudaut, Brest, 2005, p. 403-422.

372 PITTE J.-R., *Philippe Lamour, op. cit.*, p. 63.

373 HELLMAN J. et C. ROY, « Le personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et d'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et de Gegner, 1930-1942 », dans BOCK H.-M., R. MEYER-KALKUS et M. TREBITSCH, *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, op. cit., p. 203-215.

374 O.M., « Le champ de bataille continue à parler », *Breiz Atao*, n°54, 23 juin 1929, p. 4.

public au retour de nos voyages en Alsace. »³⁷⁵ Une promenade est prévue en juillet 1930, puis reportée.

Survienent l'intervention de Lainé à Saint-Brieuc et les recommandations que Lamour lui adresse. Mordrel ne peut être en reste ; il réagit dans *La Vie du parti*, organe interne du PAB, par une « Lettre à un jeune camarade » - Lainé bien sûr - à qui il parle de *Breiz Atao* :

« C'est l'enthousiasme et la hardiesse insouciant de cette jeunesse qui vous ont peut-être attiré à lui et vous voudriez sans doute que cette atmosphère qui vous plaisait entre toutes ne se dissipe pas, que *Breiz Atao* continue à être, au travers d'une vie quotidienne maussade et au milieu d'une population qu'un long servage a rendue casanière et timorée, une île privilégiée, un *Tir-na-Nog*, d'où jailliraient naturellement tous les élans et toutes les audaces. [...]

Au coeur de notre Bretagne dont le ciel est parfois si lourd à ceux qui n'ont pas vendu leur âme, ma pensée s'égaré souvent vers ces jeunesses blondes qui font tant pour leur patrie, là-bas, du côté du Rhin. Quand je parcours à pied les croupes rases de nos montagnes, dont si peu de nos jeunes viennent écouter le chant profond, je porte la nostalgie de ces troupes de hardis et gais enfants, qui là-bas, dès le mois de mai, vont camper sous les sapins et chanter en se tenant par la main autour des grands feux. Et j'espère obstinément qu'un jour j'entendrai sur la Montagne Noire ou sur le Méné un pas martelé, un pas martelé qui sera celui de jeunes gens au regard clair, venus retremper leur coeur au sein de la nature vierge, en vue des combats qu'ils auront décidés.

La jeunesse de Bretagne doit se réaliser librement et elle doit agir. »³⁷⁶

L'invitation est sans effet immédiat, Lainé conspire. Mais en 1937, lorsqu'il mettra sur pied son premier *Kadervenn*, ou « sillon de combat », c'est bien le voeu de Marchal, de Bickler, de Lamour, et de Mordrel qu'il exaucera.

Angers, si loin, si proche

Le congrès de Saint-Brieuc fut enfin l'occasion d'une autre intervention assez symptomatique des divergences qui traversaient le PAB à ce moment. Le compte-rendu des questions diverses donne la parole aux différentes sections, dont celle d'Angers, qui « demande une définition précise des mots qui reviennent souvent dans le journal : régionalisme, fédéralisme, autonomisme, séparatisme, etc... Mordrel renvoie au livre de Maurice Duhamel, *La Question Bretonne dans son cadre européen*, dont un chapitre expose clairement ces notions essentielles »³⁷⁷. Avec son tact

375 O.M., « Les revues. "Gwalarn" », *Breiz Atao*, n°69, 6 octobre 1929, p. 4.

376 O. Mordrel, « Lettre à un jeune camarade », *La Vie du Parti*, n°6, 30 novembre 1930, p. 1.

377 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

habituel, Mordrel souligne l'ignorance de jeunes militants arrivés au mouvement dix ans après lui. Mais la question de la section angevine interroge quant aux motivations de ses adhérents, et à ce qu'ils comprennent de la doctrine du parti dont ils se font les promoteurs. Ces jeunes gens sont Raymond Delaporte, son frère Hervé, et quelques autres encore.

Raymond Delaporte est de retour à Angers au début de l'année 1928, après des vacances qu'il a passées chez sa grand-mère, aux Fontaines, dont il cultive le souvenir à force de rêveries, photographies et lettres à son aïeule. Il déprime, somatise comme à son habitude, et se plaint :

«La santé ne va pas du tout : je maigris de plus en plus et je tousse d'une toux sèche qui ne me dit rien de bon, c'est-à-dire je tousse sans avoir rien à cracher et pourtant je prends des gouttes de teinture d'iode, et je me mets des couches formidables. Je respire mal et je sens que c'est presque fini. Je vais faire comme un étudiant qui vient de mourir de la tuberculose en 2 jours.

Il n'y a rien à faire contre cette maladie-là.

Adieu, ma chère tante, je t'embrasse

Raymond »³⁷⁸

Il a le mal du pays, qu'il s'évertue sans cesse de retrouver autour de lui. Il s'abreuve d'épisodes d'histoire de Bretagne que lui envoie son frère Yves. Il se régale aux chants d'Emile Cueff – celui qui était avec Mordrel et Marchal en Flandre – alors en tournée dans toute la France. Il se rend à une grande fête organisée pour la saint Yves. Il fréquente assidûment l'association des Étudiants bretons d'Angers – « La Nation de Bretagne » –, dont il devient le vice-président et qui lui offre un cadre rassurant :

« *Eno em eus kavet eun aergelc'h mat-tre. Abalamour bez' e oa daou seurt studierien : ar Vretoned hag ar re all, hag ar Vretoned a en em gave atao a-gevred zoken a ma komzent galleg etrezo, met ne oant ket evel ar re all. Met ne oant ket sellet mat, da gentañ, dreist-holl gant tud Angers, a rae anezo les Beurtons, ha ni er c'hontrol a oa fougennomp da vezañ bretoned* »³⁷⁹.

Là j'ai trouvé une très bonne ambiance. Car il y avait deux sortes d'étudiants : les Bretons et les autres, et les Bretons se retrouvaient toujours ensemble même s'ils parlaient français entre eux, mais ils n'étaient pas comme les autres. Mais ils n'étaient pas bien vus, d'abord, surtout par les gens d'Angers, qui les appelaient les Beurtons, et nous en revanche étions fiers d'être Bretons.

Chaque jeudi après-midi, Raymond et quelques autres vont à Trélazé, où nombre de Bretons travaillent dans les carrières d'ardoise. À ces bretonnants, l'évêché de Quimper a envoyé un aumônier, l'abbé Le Tiec, qui leur dit la messe et anime un patronage. Avec lui, Delaporte parle en breton aux enfants, joue avec eux au football. Dans les années 1980, Delaporte se souvenait encore

378 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 25 janvier 1928.

379 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

de la solidarité et du sentiment de supériorité qui unissait les Bretons³⁸⁰. Il racontait volontiers une anecdote pour lui symptomatique de cette situation particulière. Un jour à la messe, on chante le cantique de Martineau « Ô Marie, ô Mère chérie », que les soldats de 1914 pouvaient lire dans *Mes prières et mes chants de soldat*, recueil de 1914 préfacé par le chanoine Henri Collin. Arrive le refrain :

« Marie, ô Mère chérie,
Garde au cœur des Français la foi des anciens jours ;
Entends, du haut du ciel, le cri de la patrie :
Catholiques et Français toujours ;
Entends, du haut du ciel, le cri de la patrie :
Catholiques et Français, toujours (bis) »³⁸¹

Et les Bretons de la « Catho » d'arranger le refrain à grand renfort de « Catholiques et Bretons toujours ». Les Angevins essayent de chanter plus fort, les Bretons répondent. Le scandale est tel qu'ils sont immédiatement convoqués par le Père Recteur de l'Université qui s'insurge de cette « démonstration inadmissible »³⁸². En son temps, on s'en souvient, Mordrel avait également réagi contre ce cantique, qu'il avait lu à Rennes dans le *Manuel religieux du soldat*. Il avait alors décidé de ne plus aller à la messe militaire³⁸³. À Angers, le cantique ne sera plus chanté³⁸⁴. Dans cet esclandre, il y a évidemment de la blague de potache, dont les jeunes de « La Nation de Bretagne » ne sont pas avares. Et d'ailleurs plusieurs d'entre eux, le moment venu, n'adhéreront pas au parti. C'est vraisemblablement aussi du jeu lorsqu'ils se déguisent en *Sinn Feiners*.

380 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

381 *Mes prières et mes chants de soldat*, préface du chanoine H. Collin, directeur du *Lorrain*, Paris, Imprimerie P. Feron-Vrau, 1914.

382 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

383 Er GÉDOUR, « Echos de Bretagne. Les cantiques du soldat breton », *Breiz Atao*, n°9(33), 15 août 1921, p. 124-125.

384 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.



Raymond Delaporte (à droite) et ses camarades de l'université.

Archives privées

Ce n'en est pas un, en revanche, lorsque Raymond Delaporte demande à sa grand-mère de lui trouver un « vieux costume à la mode de Châteauneuf, brodé »³⁸⁵. Un des ses camarades de l'université en a déjà un, qu'il porte pour les fêtes bretonnes ; il a de surcroît un gilet qu'il garde tous les jours sous sa veste. Raymond veut faire la même chose. « Tu dois me trouver bien drôle, n'est-ce pas ma chère Grand'mère, mais bientôt on ne verra plus de costume breton si on n'en possède soi-même »³⁸⁶, écrit-il. L'affaire lui tient à coeur : les explications concernant l'achat d'un chapeau peuvent tenir une lettre entière³⁸⁷. L'assemblage de la tenue complète, chapeau compris, dure un an, pas moins. Ils sont quelques-uns comme lui à vouloir porter ces vêtements. D'ailleurs, au congrès de Rosporden, le port du « costume national » était chaudement recommandé, y compris par des gens qui ne le portèrent pas eux-mêmes le jour dit. Mordrel se souvient qu'à cette époque, « s'habiller "en breton" a été pour beaucoup la manière la plus sincère et la plus complète de se vouloir tel »³⁸⁸. Raymond est fier de se faire photographier dans cette tenue, qui tient tant du « musée vivant » que de « l'armure morale »³⁸⁹ pour le jeune exilé, au moment même où *Breiz Atao* édite une nouvelle affiche de propagande, dessinée par Mordrel, et qu'Hervé punaise au mur de sa chambre.

385 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 10 février 1928.

386 *Id.*

387 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 16 janvier 1929.

388 MORDREL O., *La voie bretonne*, Quimper, Nature et Bretagne, 1975, p. 286.

389 THIESSE A.-M., *La création des identités nationales*, *op. cit.*, p. 192 et 257.



Raymond Delaporte en costume traditionnel,
début 1929.

CRBC, fonds Delaporte, carton 2.



Affiche dessinée par Olier Mordrel pour le
lancement de *Breiz Atao* hebdomadaire.

AD Loire-Atlantique, 2 Z 154.

Le jeune Delaporte incarne le nouveau Breton que dessine Mordrel, comme Lainé incarne les espoirs du PAB. Mais cela ne va pas de soi. Le couvre-chef est certes celui qu'il attendait, mais il est délicat de le porter. « Je ne le porte pas pour le moment, car c'est l'époque du carnaval et on pourrait croire que c'est un déguisement », écrit-il à sa grand-mère³⁹⁰. On pourrait imaginer Raymond Delaporte hors de son temps, tourné comme son père vers le passé, mal à l'aise avec la modernité. Cependant, pour travailler son breton, il s'abonne à *Feiz-ha-Breiz* et à *Gwalarn*. Le vocabulaire novateur de la revue ne l'effraye pas : c'est de toute façon toute la langue bretonne qui est nouvelle pour lui. Aussi, lorsqu'il écrit à sa grand-mère dans ce qu'il appelle « notre langue »³⁹¹, il s'agit moins de ce qu'il croit – c'est-à-dire la leur à tous deux –, que celle des militants du PAB, et dont il doit traduire les mots nouveaux à son aïeule³⁹². Aussi n'est-il guère étonnant, le 25 mai 1929, de l'entendre faire une conférence sur la littérature et l'oeuvre de *Gwalarn*, aux membres de la nouvelle section du PAB d'Angers, créée au début du mois. Face aux accusations que subit *Gwalarn* de fabriquer une langue incomprise, Delaporte répond que de toute manière les Bretons ne

390 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 8 février 1929.

391 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 22 novembre 1928.

392 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 16 mars 1929.

comprennent pas davantage les nouveaux mots du vocabulaire scientifique français³⁹³. Très vite, dès février 1930, il donne à son tour des cours de breton. Il a alors trois élèves : sa tante Emma, installée à Angers depuis le 19 janvier, et les jeunes soeurs de Jacques de Quelen, un camarade militant. Pourtant, il désespère de savoir cette langue un jour :

« N'ouzon ket lavarout netra ebet e Brezoneg, man ebet. Ma chomfen eur bloaz hep kaoseal nemet ar Brezoneg, neuze e kavfen an tu da zeski Brezoneg ; n'eo ket possub se ! Petra faot d'eoc'h. Morse na ouezin komz brezoneg na skriva en eur mod aes da gomprenn. A-wechou c'hoant am eus da lorska ar Brezoneg a-gostez, re ziaes eo evidoun. »³⁹⁴

Je ne sais rien dire en breton, rien du tout. Si je restais un an à ne parler que breton, alors je trouverais le moyen d'apprendre le breton ; ce n'est pas possible, ça ! Que voulez-vous. Jamais je ne saurai parler breton ni écrire d'une façon aisée à comprendre. Parfois j'ai envie de laisser le breton de côté, c'est trop dur pour moi.

Il se peut que les discussions du jeudi après-midi avec des bretonnants natifs ne soient pas aussi faciles pour lui. Il y a un décalage entre ce qu'il apprend – et enseigne – et la langue parlée au quotidien. Cependant, à la fin de l'année 1930, après avoir suivi les cours par correspondance de *Skol dre lizer*, il passe avec succès le *simbol* et rejoint ainsi Lainé dans la cohorte des gwalarnistes patentés.

SKRID-TESTENI

Raymond DELAPORTE

GANET E Kastell-Neve ar Faou

D' an 13 a viz gwengalo 1907

A ZO BET KAVET BARREK DA C'HOUNIT EN ARNODENN AR SIMBOL GRAET E Brest

D' an 24 a viz ebrel 1930

E Brest

D' an 24 a viz ebrel 1930

RENER "GWALARN" MEROUR "GWALARN"

Roparz Hemon *[Signature]*

AR SIMBOL

AOTRE

roet gant Gwalarn da Raymond DELAPORTE

ganet e Kastell-Neve ar Faou

d' an 13 a viz gwengalo 1907

o chom e Angers

Dre ar baperenn-mañ ec'h aotreomp da Raymond DELAPORTE ar gwir da zougen ar spilhenn-arouez anvet ar Simbol, goude beza degemeret digant an Diskleriadur-emouestla, hervez ar reoladur embannet ha sinet ganimp.

E Brest

d' an 24 a viz ebrel 1930

Sinadur Rener Gwalarn: Sinadur Merour Gwalarn:

Roparz Hemon *[Signature]*

Certificats du *Simbol* décernés à Raymond Delaporte
(à gauche le diplôme, à droite l'autorisation de porter l'emblème)
CRBC, fonds Delaporte (fils), carton 13, dossiers linguistique.

393 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 16 mars 1929.

394 *Id.*

Ces documents sont intéressants ; copiant peu ou prou les formules des certificats d'étude des écoles primaires mais aussi les certificats de catéchisme, ils créent un état-civil breton en langue bretonne et, par là-même, établissent une autorité, une loi, une communauté basée sur la cooptation, donc l'exclusion. D'une certaine manière, Raymond Delaporte devient un citoyen gwalarnien, en attendant d'être un citoyen de l'État breton, dont l'idée est en germe dans ces papiers officiels.

À Angers, il rencontre Yves Le Diberder, qui y tient une librairie. Ce dernier dispense volontiers ses connaissances en littérature orale, que de longues heures de collectage lui ont permis d'acquérir. Mais il instruit aussi les militants novices des personnalités du parti, qu'il dénigre les unes après les autres³⁹⁵. Par exemple, il affirme que Roparz Hemon est un idiot. Delaporte se fend d'une lettre de trois pages pour défendre l'animateur de *Gwalarn*, dont il loue, au contraire, l'intelligence et l'esprit de sacrifice au profit du breton. « *Hemon a zo an den gant Vallée en deus graet ar brasa labour evit ar brezoneg* »³⁹⁶, assure-t-il. Et de faire sien le précepte du maître : « *DIZESKI AR GALLEG, STOURM OUTAN E PEP LEC'H HAG E PEP AMZER* »³⁹⁷. Ce trait inscrit clairement Delaporte, et Lainé aussi d'ailleurs, dans la seconde vague de militants, pour qui Hemon rejoint un panthéon jusqu'alors réservé au seul Vallée. Par là-même, ils se fondent dans le moule politique que le PAB tâche de fabriquer au même moment.



Membres de la section d'Angers du PAB, 1929.

L'un d'eux mime le Breton dessiné par Mordrel.

Raymond Delaporte se tient derrière lui.

395 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 3A.

396 « Hemon est avec Vallée l'homme qui a oeuvré le plus pour le breton ». AD Morbihan, 14 J 66, lettre de Raymond Delaporte à Yves Le Diberder, 12 août 1931.

397 « Désapprendre le français, le combattre en tout lieu et en tout temps ». AD Morbihan, 14 J 66, lettre de Raymond Delaporte à Yves Le Diberder, 12 août 1931. C'est l'auteur qui souligne.

La section d'Angers compte une quinzaine de membres, qui organisent des conférences, de petites réunions à deux ou trois lors desquelles, à force de discussion, on cherche à enrôler de nouvelles recrues³⁹⁸. Ils forcent l'admiration du « Central » par leur acharnement à obtenir de nouveaux abonnements, à vendre *Breiz Atao* et d'autres livres, chaque dimanche, à Trélazé surtout³⁹⁹. Leur section et celle de Paris sont, de loin, les plus dynamiques. C'est une partie de la section qui exhibe, fièrement, l'affiche faisant la promotion de la formule hebdomadaire de *Breiz Atao*. Ces jeunes sont isolés car la plupart des étudiants bretons d'Angers engagés en politique sont proches de L'Action française. Mais ils s'entraînent à la contre-propagande et n'ont pas peur de la contradiction, qu'ils vont porter aux réunions des Jeunes Démocrates, ou des Jeunesses Patriotes. Hervé Delaporte est peut-être le plus zélé de tous. En 1930 il ouvre une salle de lecture bretonne, qu'il photographie fièrement :



Hervé Delaporte, camelot de *Breiz Atao*.

Archives privées

Sur l'égal, on distingue, entre autres, des numéros de *Gwalarn* ; *Nijadenn an Aotrou Skañvig*,

398 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

399 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

conte de Rothman traduit par Drezen en 1929 ; *Gorsed Digor* de Riou (1928) ; *Christo, St Theodot patron an ostizien*, réédition en 1922 par Perrot d'un livre de Jean-Marie Guillou (1871) ; *Prinsezig an dour* d'après Rothman (1927) ; *Lizer an hini maro* de Riou (1925) ; *War varc'h d'ar mor* de Syngé, traduit par Drezen en 1926 ; l' *Almanak ar Breizad* ; *Prometheus ereet*, traduction par Drezen en 1928 d'un texte d'Eschyle ; les *Sketla Segobrani* ; *Gurvan ar marheg estrañjour* de Malmanche (1923) ; mais aussi des ouvrages publiés chez *Buhez Breiz* dans les années 20. Il y en a pour les grands et les petits, c'est l'attirail du parfait propagandiste. Mais surtout, il s'agit essentiellement d'une littérature moderne. Il y a peu d'ouvrages à caractère religieux : les Delaporte sont les enfants du manifeste de *Gwalarn*, déjà de nouveaux Bretons.

Pour autant, l'intervention de la section d'Angers au congrès de Saint-Brieuc les montre en décalage par rapport aux débats théoriques qui agitent le parti. Leur nationalisme est appliqué et scolaire, en tout cas bien loin du fédéralisme et du « réalisme » exploré par les ténors du PAB. Encore hésitants, les jeunes militants se tiennent à l'écart de ces questions, occupés qu'ils sont à se « rebretonniser ». Dès lors il n'est guère étonnant qu'il faille attendre 1932 pour lire le premier papier de Raymond Delaporte dans *Breiz Atao*.

En attendant, celui-ci se débat avec ses études que son militantisme ne facilite guère. Ses résultats ne sont pas brillants ; son livret universitaire fait état de notes qui tournent autour de la moyenne, sans plus. Il obtient toutefois son diplôme de bachelier en Droit en 1929. À la fin de l'été, il écrit à sa grand-mère : « Papa n'est pas de bonne humeur, il m'a lancé une pointe en me disant qu'il serait bien temps que je travaille et pourtant je suis bien fatigué maintenant, je suis oppressé et je transpire tout le temps »⁴⁰⁰. Est-ce l'angoisse de quitter la Bretagne ? De la rentrée 1929 à l'été 1930 il est gravement malade, rate un an de cours et ne peut valider sa licence de lettres classiques, en plus de la licence de Droit qu'il obtient cependant. Il valide également le brevet de Préparation militaire en septembre 1930⁴⁰¹, mais à ce moment-là, Raymond Delaporte semble avoir définitivement quitté Angers. Le mois suivant, il s'inscrit en Droit et en Études Celtiques à Rennes, ce qui n'enchant guère son père, qui apprécie de moins en moins l'engouement de son fils pour la matière bretonne. « Je vais demain à Brest voir Hemon, Papa a haussé les épaules quand je lui ai dit ça »⁴⁰², écrit-il à sa tante Emma. Le temps des promesses est révolu, qui vit l'avoué envoyer son fils assister à la création du PAB. Trois ans après Rosporden, le parti n'est que division.

400 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa grand-mère, 23 juillet 1929.

401 Ce brevet permettait de choisir son affectation.

402 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 16 décembre 1930.

À vrai dire, le ver était dans le fruit dès le départ. Au début de l'année 1928, des mécontents se plaignaient déjà de la part trop grande laissée aux actualités étrangères dans *Breiz Atao*. La Direction rétorqua que ce serait le cas tant que les Bretons dormiraient⁴⁰³. Après Châteaulin, Marcel Guieysse quitta le PAB, ne voulant faire le jeu de l'Allemagne. Mais il précisa dans son courrier à Duhamel :

« Ce qui me peine le plus, d'ailleurs, c'est de penser que le mouvement va s'égarer dans l'agitation de la politique intérieure internationale au lieu de se consacrer à la grande oeuvre de l'éducation nationale du peuple breton qui était son premier but et qui reste la seule tâche efficace actuellement et qui vaille la peine d'être tentée : tout le reste ou rien, pour moi, c'est la même chose »⁴⁰⁴.

En 1929, après le congrès de Rennes, Sohier écrit à Debauvais : « J'ai lu le livre de Duhamel. Il est parfait, calme, mesuré. Mais, dans ce congrès, j'aurais aimé entendre un langage plus énergique et plus spécifiquement national breton »⁴⁰⁵. En juillet 1930, un rapport de la section de Lorient abonde dans le même sens. Soulignant la plus grande rareté des réunions, le secrétaire y trouvait plusieurs explications : l'attrait de la nouveauté avait disparu ; les attaques de Poincaré avaient incité des pères de famille à interdire à leur enfants d'y participer ; les idées fédéralistes faisaient craindre un manque de loyalisme envers la France. Enfin il était précisé : « À signaler que les plus jeunes des adhérents ont une préférence quand ils lisent B.A. pour les rubriques : La Vie Bretonne et la Vie du Parti. Les questions de politique extérieure n'offrent qu'un intérêt moindre pour des fédéralistes qui ne voient pas l'intérêt qu'il peut y avoir à prédire une défaite française en cas de guerre, ce défaitisme paraît desservir la cause bretonne. [...] Occupons-nous de Breiz d'abord, de l'Italie après »⁴⁰⁶. C'est directement Duhamel qui est visé ici, puisqu'il vient de publier une série de trois articles intitulée « Vers la Guerre Franco-Italienne »⁴⁰⁷. La remarque porte au point que Lamour, au congrès de Saint-Brieuc, appelle les militants à garder confiance dans le Comité Directeur et rend « un hommage, unanimement applaudi » à l'auteur des articles incriminés⁴⁰⁸. Cependant, des années plus tard, Raymond Delaporte restera sur le même constat, soulignant que dans *Breiz Atao*, en lieu place des nouvelles locales que les gens attendaient, on trouvait « quatre colonnes sur la langue des

403 La Direction, « Avis aux mécontents », *Breiz Atao*, n°11, 19 février 1928, p. 4.

404 Fonds Duhamel, lettre de Marcel Guieysse à Maurice Duhamel, 3 octobre 1928.

405 « Contribution à l'étude du mouvement Breiz Atao. Ar Falz et Yann Sohier », *Ar Vro*, n°21, octobre 1963, p. 40, cité par DÉNIEL A., *Le mouvement breton, op. cit.*, p. 82.

406 CRBC, fonds Herrieu, correspondance *Breiz Atao*, rapport annuel par le secrétaire de la Section de Lorient.

407 Maurice Duhamel, « Vers la Guerre Franco-Italienne », *Breiz Atao*, n°103, 1^{er} juin 1930, p. 2-3 ; « Ce qui se passerait en cas de guerre franco-italienne », n°107, 29 juin 1930, p. 2 et n°108, 6 juillet 1930, p. 2.

408 Non-signé, « Notre congrès de Saint-Brieuc. Seconde journée », *Breiz Atao*, n°123, 19 octobre 1930, p. 2.

relations interceltiques »⁴⁰⁹. Cette fois-ci, c'est Mordrel qui est visé. Et le constat n'est pas faux, qui laisse entendre que le journal n'était pas fait pour gagner des adeptes, mais pour des gens déjà gagnés à la cause.

En février 1931, *Breiz Atao* publie la lettre où Maurice Duhamel annonce son départ⁴¹⁰. Conscient du courrier que suscitent ses articles, il met en évidence un clivage entre nationalistes et fédéralistes. Ces derniers ne seraient plus les bienvenus au parti. D'autre part, il est accusé d'avoir brisé le pacte de neutralité politique et confessionnelle en vigueur dans les colonnes du journal. Ce qu'il assume pleinement, pensant qu'il est impossible d'espérer participer aux joutes électorales sans annoncer la couleur. Finalement, on ne peut rester « ni rouge, ni blanc, Breton seulement ». Aussi, il déclare retourner à ses anciennes amours, dont chacun comprend qu'il s'agit du socialisme. Dans l'historiographie du mouvement breton, c'est cette argumentation qui, jusqu'ici, a prévalu pour expliquer la scission de 1931. Il pouvait difficilement en être autrement dans la mesure où d'autres acteurs de la période avaient eux-mêmes pointé cette dichotomie. Ainsi de Delaporte, qui évoque les nationalistes groupés autour de Debauvais et les fédéralistes de gauche comme Marchal⁴¹¹. Ainsi de Lainé qui évoque les « fédéralistes d'abord » et leur « langage gauchiste » poussés dans « le sens duhamélien », et les « nationalistes d'abord », dans lesquels il se classe⁴¹². « Si la France et les autres voulaient du fédéralisme, très bien ! écrit-il dans ses mémoires. Mais c'était leur affaire pour laquelle nous ne devons pas distraire les forces si restreintes du nationalisme breton. Et s'ils n'en voulaient pas nous ne pouvions accepter de mettre la question bretonne en veilleuse en attendant leur bon plaisir »⁴¹³. Or, on l'a vu, ni Delaporte ni Lainé ne semblent portés sur les débats d'idées. La section d'Angers, d'où vient Delaporte, ne comprend manifestement rien aux concepts que manient Duhamel et Mordrel. Obnubilé par l'action, Lainé méprise bien trop les discours pour y prêter attention. Cependant, à y regarder de plus près, il semble que la situation soit plus complexe.

La longue réponse de Mordrel à la lettre de démission de Duhamel mérite une attention qui lui a été refusée, du fait du parcours de son auteur dans les années 30 et 40. D'emblée, il conteste les divergences quant à la doctrine. Il n'y a pas pour lui d'opposition entre nationalistes et fédéralistes à *Breiz Atao*. Ces deux tendances sont mêlées depuis dix ans, affirme-t-il. De même, gauche et droite cohabitent depuis longtemps, c'est le départ de Duhamel qui, entraînant avec lui certains membres de la gauche du parti, tend à faire croire – mais ce n'est qu'illusion – que seule la droite y reste. Or depuis novembre 1930, les choses se sont décantées : Théophile Jussset est parti avec Morvan

409 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

410 Lettre de démission de Maurice Duhamel, citée dans Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1.

411 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

412 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 62.

413 *Id.*

Lebesque et quelques autres fonder son extravagant parti nationaliste breton révolutionnaire d'inspiration nazie, puis royaliste. Surtout, à l'été 1931, l'aile communiste révolutionnaire de *War Zao* continuera d'apporter son soutien à *Breiz Atao*, tenu jusqu'alors par Debauvais et Mordrel. Et ce dernier d'affirmer, arguments à l'appui, que le PAB n'est pas une officine conservatrice tournée vers le passé, mais bel et bien un parti oeuvrant pour « la renaissance nationale bretonne en plein accord avec les nécessités du monde moderne »⁴¹⁴. Mordrel veut continuer de croire en l'union sacrée bretonne.

La divergence clairement affirmée tient aux conceptions européennes. « Vous partez de l'Europe, nous partons de la Bretagne, affirme Mordrel. Notre position se distingue de celle d'intellectuels cosmopolites, dont l'auditoire sera un jour parisien et viennois le lendemain, en ceci qu'elle s'efforce d'être celle du travailleur de Bretagne dont la vie se déroule à l'intérieur des frontières bleues de notre presqu'île où se posent des problèmes qui n'ont rien de particulièrement européen et de la solution desquels dépend toute notre vie quotidienne ». Ce sont les théories de Coudenhove-Kalergi qui séparent les deux hommes, et plus largement la conception fédérale elle-même. Duhamel continue de prétendre que l'Europe entière doit être concassée avant d'être reconstruite ; mais, en fait, il se range malgré tout aux propositions de Briand, « dont les projets de Fédération sont évidemment insuffisants, *mais perfectibles*, et constituent le premier pas dans la voie de l'entente européenne »⁴¹⁵. Ce que Mordrel, comme d'autres au parti⁴¹⁶, refuse énergiquement, au moment où les discussions de la Commission d'Étude chargée de ces projets commencent à piétiner⁴¹⁷ :

« Le problème de la paix c'est le problème de la fédération européenne. Non pas la fédération à la mode de Briand, qui ne serait qu'un renforcement de certains privilèges et la consécration des injustices des traités ou des états de choses. Non pas une fédération d'États, au sein desquels fermentent les révoltes, mais une fédération de nationalités satisfaites, une fédération où chaque État abandonnerait une partie de ses pouvoirs souverains et en premier lieu le droit de posséder une armée »⁴¹⁸.

C'est une fédération de nations qu'il prône, et non d'États, à laquelle Duhamel semble ne pas dire non. Et si cette fédération de nations n'est pas possible pour le moment, il reste à se raccrocher au fond de commerce de *Breiz Atao* : l'autonomie d'une Bretagne nationale. Paraphrasant la devise des Rohan, Mordrel écrit ainsi : « Européen ne puis encore, Parisien ne daigne, Breton suis »⁴¹⁹. Et

414 Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1.

415 Maurice Duhamel, « Tardieu et Briand », *Breiz Atao*, n°126, 9 novembre 1930.

416 Par exemple René Tugdual (alias Raymond Tassel), « À la SDN M. Briand proteste contre l'extension à tous les pays des clauses relatives aux minorités », n° 121, 5 octobre 1930, p. 2.

417 DU RÉAU É., *L'idée d'Europe au XXe siècle, op. cit.*, p. 116 et suivantes.

418 J. La Bénélais, « La guerre qui vient », *Breiz Atao*, n°118, 14 septembre 1930, p. 1.

419 J. la B. « Chansons de Paris et de Bretagne », *Breiz Atao*, n°128, 23 novembre 1930, p. 1.

de réaffirmer : « nous sommes fédéralistes internationaux, mais Bretons d'abord »⁴²⁰. Vue ainsi, la querelle semble bien minime. Aussi, Mordrel continue sa réponse sur un vibrant hommage aux services rendus par Duhamel. Mais comme à son habitude, le compliment, serait-il sincère, ne dure pas longtemps. Caché derrière une tirade sur la mission du militant breton, Mordrel décoche à Duhamel une flèche empoisonnée : « Qu'en dehors de lui [*Breiz Atao*], d'autres se consacrent à des tâches divergentes, ou bien entrent dans des luttes où l'habileté prime sur la sincérité et l'opportunisme sur la doctrine, nous n'y pouvons. Le mouvement breton, en se développant, connaîtra fatalement les accidents de tous les mouvements de masse ». D'autres, pourtant opposés au duo Mordrel-Debauvais, pensent la même chose. L'équipe qui dirige le PAB à partir du printemps 1931, et qui transforme *Breiz Atao* en *La Nation Bretonne*, évoque – sans le nommer mais chacun sait de qui il s'agit – ce membre du Comité Directeur qui démissionne, « pour des raisons qui ne sont peut-être pas seulement celles qu'il indique »⁴²¹. Delaporte assure que Duhamel est parti lorsqu'il a vu que le mouvement n'arrivait à rien⁴²². Lainé, quant à lui, accuse Duhamel de s'éclipser pour ne pas avoir à payer les dettes de *Breiz Atao*⁴²³. Mordrel précise :

« Ce ne sont pas des divergences idéologiques qui, comme on l'a dit, précipitèrent les événements, mais une confrontation personnelle. Depuis des mois, je recevais des lettres de Duhamel, rédacteur en chef du journal et collaborateur de Deb à l'imprimerie, cherchant à me convaincre que l'imprimerie était une mauvaise affaire dès le début, dont le matériel vétuste devait constamment être renouvelé pour pouvoir faire face à la concurrence. D'après lui, Deb, trop novice dans le métier et trop distrait par ses fonctions politiques, n'était pas à la hauteur comme directeur commercial. Cette affaire épuisait le mouvement et le plus tôt on s'en débarrasserait serait le mieux. N'ayant pu obtenir mon accord, Duhamel démissionna, sacrifiant en même temps sa situation matérielle. J'étais perplexe. Duhamel avait raison, mais quelque chose me disait que Debauvais avait raison aussi en refusant contre tout bon sens de reconnaître la défaite. Je ne suivis pas Duhamel. »⁴²⁴

Cette imprimerie fut achetée très cher en novembre 1929, à la firme Riou-Reuzé qui imprimait le journal jusque là. Anna Youenou, comme Célestin Lainé⁴²⁵, souligne la responsabilité de Duhamel dans l'opération. « C'est au cours d'un voyage à Paris, après avoir discuté avec Duhamel, que le projet de posséder notre propre imprimerie prit corps. Maurice D., à la recherche d'une situation, presse Debauvais d'en finir, faute de quoi il ne pourra pas continuer sa collaboration »⁴²⁶.

420 Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1.

421 Le Comité de Rédaction, « Pourquoi nous avons créé "La Nation Bretonne" », *La Nation Bretonne*, n°2, 21 juin 1931, p. 1-2.

422 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

423 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 63.

424 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 146.

425 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 60.

426 YUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, Tome 1, op. cit., p. 311.

La lettre qu'écrivit la femme de Duhamel à Debauvais en août 1929 ne laisse aucun doute à ce sujet. Elle veut savoir où l'entraînent les sacrifices qu'implique le militantisme de son mari, et notamment dans quelles conditions financières il continuera sa collaboration au journal, une rétribution ayant été évoquée par le Comité Directeur. Une société est effectivement créée. On se range finalement à l'avis de Duhamel, pour qui les difficultés financières de *Breiz Atao* viennent des frais élevés d'impression chez un éditeur : il faut acheter une imprimerie qui rémunérera son directeur, lui-même en l'occurrence⁴²⁷. Duhamel entre donc dans le conseil d'administration, avec Bricler et Debauvais, qui en fait, dirige tout. Or, si ce dernier est têtue, il est un piètre gestionnaire. « *Deb ne oa ket ur spered bras* »⁴²⁸, assure Delaporte, lucide sur les capacités de son chef. Aussi, pour survivre, l'imprimerie publie-t-elle des petits romans parisiens⁴²⁹. Les difficultés de l'imprimerie sont aggravées par la parution hebdomadaire de *Breiz Atao* depuis février 1929.

L'idée a été imposée par Mordrel, contre l'avis de Delaporte. « J'avais essayé, lors de cette décision, de faire prévaloir la prudence, mais je n'étais qu'un "petit bourgeois voulant diriger les finances du parti comme un épicier" », dit-il, rapportant les paroles de Mordrel⁴³⁰. Pour ce dernier, l'argent attire l'argent⁴³¹ ; il faut donc prendre des risques. Mais encore eût-il fallu mieux les calculer. Le journal aurait tiré alors jusqu'à 8 000 exemplaires pour 1 200 abonnés, au maximum⁴³² ; il édite en plus un supplément, *La Vie du Parti*. Enfin, on n'en finit pas de payer les frais de la campagne électorale, qui ne seront couverts qu'en décembre 1930. Trois mois plus tôt, Debauvais annonce que *Breiz Atao* est déficitaire. À vrai dire ce n'est pas la première fois, mais la stupeur sera générale lorsque les comptes seront dévoilés, au congrès de Rennes, le 11 avril 1931. Le capital de la KAB, 100 000 francs, est quasiment englouti, la dette monte à 40 000 francs⁴³³. On comprend mieux Lainé quand il évoque « la frousse des dettes »⁴³⁴, conséquence directe du « mirage alsacien ».

Cette question financière, qui gangrène le parti, est le fil conducteur des péripéties que connaissent le PAB et *Breiz Atao* en 1931. Au congrès extraordinaire de Rennes, convoqué les 11 et 12 avril, Debauvais, accusé de la déroute financière, est désavoué. On propose de le remplacer par deux administrateurs. Un nouveau Comité de rédaction est élu, qui donne la majorité au camp fédéraliste. Signe des troubles du moment, Marchal, qui a pourtant démissionné un an auparavant,

427 Non-signé, « L'affaire de l'Imprimerie Commerciale de Bretagne », *Ouest-Éclair*, 26 mars 1932, p. 6.

428 « Deb n'était pas un grand esprit ». CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

429 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

430 Archives Déniel, préambule de réponse de Raymond Delaporte aux questions d'Alain Déniel.

431 O. Mordrel, « Je m'adresse aux forts ! », *Breiz Atao*, n°101, 18 mai 1930, p. 4.

432 DÉNIEL A., *Le mouvement breton, op. cit.*, p. 83.

433 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton, op. cit.*, p. 146.

434 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 63. Cela n'empêche pas Debauvais de proposer la création d'un nouvel hebdomadaire en plus de *Breiz Atao*, intitulé *Le Peuple breton*, que le conseil politique refuse.

est élu ; il refuse illico d'intégrer le Comité, mais fait néanmoins le discours de conclusion du congrès. La confusion est plus totale encore lorsque la nouvelle direction décide, pour ne pas avoir à endosser les dettes du journal, de saborder *Breiz Atao*. *La Nation bretonne* lui succède, dont le premier numéro paraît le 7 juin 1931 : les sections de Paris et d'Angers au coup d'État et à la dictature. La charge émotionnelle du titre étant particulièrement forte auprès des militants, Debauvais comprend vite le parti qu'il y a à tirer de ce qui passe pour une trahison. Aussi décide-t-il de se propulser administrateur d'un nouveau journal qu'il baptise *Breiz Atao* et que rien ne distingue du précédent. En juin 1931, la situation est ubuesque : deux journaux se réclament d'un même parti, dont la direction de tendance fédéraliste est désavouée par sa base nationaliste. Le tout dans l'indifférence générale des Bretons. Dès lors, chacun y va de sa publication. Comme dans les milieux non-conformistes parisiens entre 1930 et 1936, les revues pullulent, qui sont autant de chapelles plus ou moins fermées⁴³⁵. Il y avait déjà eu *Breiz da Zont*, en novembre 1930 ; l'abbé Madec créé *Adsao* en février 1931 ; Raymond Tassel lance *Eur Ger...* dont seulement deux livraisons sont publiées au printemps ; l'équipe des Guingampais développe *War Zao* en juillet ; les fédéralistes, après avoir abandonné *La Nation bretonne*, éditent *La Bretagne fédérale* en novembre 1931⁴³⁶ ; Raffig Tullou propose *Breiz digabestr – la Bretagne sans entraves*, successivement organe des nationalistes bretons-chrétiens, puis de la droite nationale bretonne et enfin des droites bretonnes, le tout entre février et novembre 1932. Pour compléter le tableau, *Le Peuple Breton* solde sa météorique existence par deux numéros à l'été 1932 ; tandis que *Breiz Dishual*, qui avait existé avant guerre, reparaît en novembre 1933. À la fin de l'année 1930, Mordrel lui-même envisage la création d'une revue artistique d'abord baptisée *Brekilien*, qui devient *Noir et Blanc* l'année suivante. Faute de contributeurs et de moyens financiers, cette revue ne verra jamais le jour, si ce n'est sous la forme d'un manifeste publié *in memoriam* en 1934 dans *Stur*. Ce manifeste témoigne d'un malaise chez Mordrel, intellectuel pétri de culture française qui, pour s'en défaire, prétend faire surgir un esprit breton oublié, victime d'une « trahison des Bretons instruits » qui n'est pas sans rappeler *La trahison des clercs* de Julien Benda. Chez l'un comme chez l'autre, les intellectuels auraient failli à leur mission, qui était pour Benda de se tenir à l'écart du politique⁴³⁷ ; pour Mordrel, de ne pas s'y être attelé et de ne pas avoir organisé la lutte contre la culture française. « Nous avons du mal à nous exprimer parce qu'aucune forme ne nous convient, explique-t-il. Notre paradis est insaisissable et nous nous en repaissons »⁴³⁸. Mordrel veut être et vivre autre chose, mais il ne sait pas quoi.

435 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, op. cit., p. 29.

436 GUYONVARCH C., *La Ligue Fédéraliste de Bretagne - Breiz Kevredel (1931-1935)*, op. cit.

437 « Notre siècle aura été proprement le siècle de l'organisation intellectuelle des haines politiques », BENDA J., *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, p. 40. C'est l'auteur qui souligne.

438 « Manifeste de Noir et Blanc », *Stur*, n°1-2, juillet-octobre 1934, p. 108.

Dans le même temps, certains collectent et propagent les ragots. Le Diberder et Yves Delaporte excellent dans le genre. Ce dernier assure : « Bourgeaux (m'a-t-on dit) voulant rentrer dans le parti socialiste qu'il a quitté il y a 20 ans, s'est vu intimer l'ordre par les frères . . . de ruiner l'oeuvre de Deb et Mordrel – On pense aussi que ses continuels besoins d'argent l'ont mis à la solde du gouvernement français »⁴³⁹. C'est encore Yves Delaporte qui informe le même Le Diberder – qui s'empresse d'en avertir Herrieu – que Pierre de Flotte, du groupe *War Zao*, serait une taupe de la préfecture et tiendrait un dossier sur chacun des militants. Le sauve-qui-peut général est propice aux coups bas. Signe d'une crise profonde : on cherche l'ennemi intérieur.

Le *Breiz Atao* de Debauvais n'a connu qu'un numéro en juin, *La Nation bretonne* cesse de paraître fin août : dans les faits, le PAB a volé en éclats.

La fin du « réalisme »

Il ne faut pourtant pas se laisser abuser par la description apocalyptique des derniers jours du PAB. À l'aune de la vie politique bretonne, ce qui advient au parti, en 1930-31, est une tempête dans un verre d'eau. Cependant l'agonie du PAB est la manifestation d'un mouvement de fond qui touche toutes les « relèves » et secoue tous les mouvements non-conformistes dans le tournant des années 20-30. Il est utile de revenir ici à ce que répond Mordrel à la lettre de démission de Duhamel. Accusé de se raccrocher à une Bretagne du passé, Mordrel rétorque :

« Nous sommes fédéralistes internationaux, mais bretons d'abord

Est-ce à dire que nous avons la prétention de vivre en marge du monde ? Nous sommes, mon cher Duhamel, d'une génération trop moderne, celle qu'a pétri cet événement mondial : la guerre, pour ignorer qu'à des misères internationales il faut des remèdes internationaux. »⁴⁴⁰

Duhamel est né en 1884, Mordrel en 1901, et c'est là tout le problème. Duhamel n'est pas de ceux qui « sont nés à la connaissance du monde depuis le "1^{er} janvier 1901, minuit" »⁴⁴¹ et qui, selon Lamour, ne peuvent être compris de leurs aînés. En retrouvant le socialisme où il a milité dès son adolescence, Duhamel rejoint son siècle. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir condamner « les esprits superficiels qui, en France, se proclament d'autant plus volontiers "réalistes" qu'ils sont moins aptes à sonder la réalité profonde des choses »⁴⁴². Ces « réalistes », qui prennent conscience de l'impossible retour à la situation d'avant-guerre, sont Pierre de Félice, qui dans *Réalisme* veut

439 AD Morbihan, 14 J 66, lettre d'Yves Delaporte à Le Diberder, 26 août 1931.

440 Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1.

441 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 156.

442 DUHAMEL M., *La question bretonne dans son cadre européen*, op. cit., p. 208.

dégager les jeunes de l'emprise de l'avant-guerre⁴⁴³ ; Jean Montigny, pour qui l'urgence de *La République réaliste* est de cesser de se battre sur les carcasses de politiques mortes⁴⁴⁴ ; et enfin Jean Luchaire, auteur d'*Une génération réaliste*⁴⁴⁵, pour qui royalisme et socialisme sont inspirés « de mythes anciens, évidemment dépassés par les événements »⁴⁴⁶. Morvan Lebesque a rencontré Luchaire, dont il fait l'éloge, ainsi que de sa revue *Notre Temps*. Tous deux sont d'accord pour constater l'échec du renouvellement du monde après la guerre, en raison du retour aux affaires de l'ancien personnel. Lebesque conclut son hommage ainsi :

« Nous devons diriger les efforts de notre propagande vers ceux qui, nés dans un monde bouleversé par un cataclysme, veulent régénérer ce monde, déblayer le terrain des vieilles utopies, construire, en bons architectes, des édifices qui tiennent enfin debout. Une révolution d'idées est nécessaire. Ce sont rarement les "plus de quarante" qu'on trouve sur les barricades.

Ceci nous permet d'augurer que le jeune vingtième siècle nous comprendra. »⁴⁴⁷

Mordrel est de ces architectes, il fait partie intégrante de cette génération née selon Luchaire le 2 août 1914⁴⁴⁸. Il est de ceux qui exhortent les jeunes à prendre part aux luttes politiques, quand les pères de famille ont autre chose à faire que de coller des papillons la nuit⁴⁴⁹. *Breiz Atao* doit « séduire les hommes, à l'âge où l'idée a toute sa puissance et le cœur toute sa fraîcheur »⁴⁵⁰, pour en faire des hommes nouveaux. Certains de ces jeunes ont le signe sur le front, pense-t-il. Ainsi d'un Bonaparte, d'un Lénine ou d'un Mussolini. Par ces deux derniers exemples, Mordrel souligne l'influence sur sa pensée de Lamour, qu'il continue de citer, tout en parlant de lui-même :

« Ceux que des dons exceptionnels destinent à la politique et à aucune autre activité sont une espèce rare.

Ceux-là connaissent des jeunesse orageuses. Traqués partout à cause de leurs opinions, ou à cause du peu d'entrain qu'ils apportent à l'exercice d'une profession plus casanière, ils passent leur jeunesse à manger de la vache enragée, reniés par leur famille et montrés du doigt par les gens du quartier. Mais, si les circonstances leur sont favorables, ils voient un jour le bout de leurs misères. L'"Événement", cet événement providentiel dont nous avons tant parlé à Saint-Brieuc avec Philippe Lamour, l'"événement" se produit et le jeune outlaw, aguerri par quelques années de disette et qu'une ardente vie de militant a porté au sommet de l'esprit d'audace et de

443 FÉLICE P. de, *Réalisme*, Paris, Librairie Grasset, 1928.

444 MONTIGNY J., *La République réaliste*, Paris, Éditions de « La Renaissance », 1927.

445 LUCHAIRE J., *Une Génération réaliste*, Paris, Valois, 1929.

446 *Ibid.*, p. 47.

447 Maurice Lebesque, « L'Irruption des Jeunes dans le Politique Internationale », *Breiz Atao*, n°104, 8 juin 1930, p. 1. Lebesque est invité le mois suivant à présenter la cause de ses camarades et leurs aspirations fédéralistes dans le journal de Luchaire. Morvan Lebesque, « Le mouvement autonomiste breton », *Notre Temps*, n°22, 17 août 1930, p. 367-369. Je remercie Jean-René Maillot pour cette référence.

448 LUCHAIRE J., *Une Génération réaliste*, *op. cit.*, p. 7.

449 O. Mordrel, « Lettre à un jeune camarade », *La Vie du Parti*, n°6, 30 novembre 1930, p. 1.

450 O. Mordrel, « Les jeunes et la politique (Deuxième article) », *Breiz Atao*, n°132, 20 décembre 1930, p. 1.

sacrifice, se révèle comme l'homme de la situation. »⁴⁵¹

De même, lorsqu'il conteste l'argument de Duhamel portant sur l'impossibilité de conserver la neutralité politique en cas de joute électorale, Mordrel rappelle la « répugnance très nette à l'endroit des élections législatives »⁴⁵² invoquée au congrès de Saint-Brieuc, dont on se rappelle qu'elle fut inspirée par Lamour. Aussi, quand Duhamel rejoint les cadres de sa génération, Mordrel reste un représentant des « jeunes équipes ». Bien plus, il en suit l'évolution, d'une manière dramatique.

Mordrel adore la vitesse et les belles voitures, qui sont encore rares en Bretagne. Il l'explique par la passivité des Bretons devant le progrès, leur manque d'audace sociale, de confiance en eux, démoralisés qu'ils sont par l'école et l'emprise françaises⁴⁵³. L'automobile, c'est aussi l'irrésistible élan de la campagne électorale de 1930, c'est l'enthousiasme devant la modernité. C'est la machine émancipatrice adaptée aux exigences de l'Homme. En cela il rejoint Lucien Romier, qui affirme :

« L'homme nouveau est prompt en décision et en action ; il est ingénieux ; il a l'esprit ouvert ; il montre souvent une audace froide qui fut presque inconnue des anciens.

Promptitude de décision et d'action. Comparez simplement deux types populaires, le chauffeur d'automobile d'aujourd'hui et le voiturier d'autrefois : chez le chauffeur, des sens en perpétuelle alerte, un jeu d'initiatives rapides qui se renouvelle et s'adapte à l'imprévu ; chez le voiturier, une routine grossière et des gestes somnolents »⁴⁵⁴.

Lamour partage également cet enthousiasme. Sa *République des producteurs* s'achève sur le dessin d'une voiture de course lancée à vive allure⁴⁵⁵. Avec la Bugatti de Renaud de Jouvenel, il se fait des frayeurs dans les rues de Paris⁴⁵⁶. Ses *Entretiens* sont dédiés non « pas à Jean Cocteau, Poincaré, Félix Potin, mais à Le Corbusier, Lénine, Citroën ». Dans cet ouvrage, l'auto lui inspire deux pages lyriques où vitesse, jouissance, confiance en la machine et domination se conjuguent dans un paysage affolé⁴⁵⁷. La volupté qui traverse ces lignes n'a d'égale que la frustration qui les inspire : Lamour n'aura sa première Vivasport qu'en 1931. Mordrel, en revanche, obtient son permis de conduire en 1929 et achète une Citroën C4, à côté de laquelle il pose fièrement, comme le fera Lamour avec son bolide, à l'instar de tous les chantres de la modernité.

451 O.Mordrel, « Les jeunes et la politique (Deuxième article) », *Breiz Atao*, n°132, 20 décembre 1930, p. 1.

452 Breiz Atao, « Un départ », *Breiz Atao*, n°139, 28 février 1931, p. 1.

453 J. La B., « Les Bretons en auto », *Breiz Atao*, n°78, 8 décembre 1929, p. 1.

454 ROMIER L., *L'Homme nouveau, esquisse des conséquences du progrès*, op. cit., p. 14.

455 LAMOUR P., *La république des producteurs*, op. cit., p. 65.

456 LAMOUR P., *Le Cadran solaire*, op. cit., p. 109.

457 LAMOUR P., *Entretiens sous la Tour Eiffel*, op. cit., p. 38-39.

Mordrel et sa Citroën C4, 1929
Fonds iconographique Mordrel.



Le 26 juin 1930 vers 16h45, Mordrel, de retour du Faou, traverse le bourg de Quimerc'h à grande vitesse. Des enfants surgissent d'un hangar, sur le bord de la route ; l'un d'eux traverse sans prendre garde. Mordrel ne peut l'éviter, d'autant que la C4 freine mal. Le petit garçon succombe vite à ses blessures⁴⁵⁸. Ce drame n'est pas exceptionnel dans la France des années 30, compte tenu du mauvais état des routes, de l'inattention des riverains peu habitués au trafic et surtout de l'inexpérience des pilotes à qui on délivre trop facilement le permis de conduire⁴⁵⁹. Mordrel n'a évoqué cet accident que deux fois et de façon masquée. La première dans *Breiz Atao*, où il s'élève contre la mauvaise conception des villes et des bourgs. « À la campagne, c'est tout aussi lamentable, écrit-il. Les bourgs se développent sans réserver un terre-plein de vingt mètres de côté où les enfants pourraient jouer à la balle. Les gosses errent sur la route nationale où les autos les écrasent »⁴⁶⁰. Il l'évoque une autre fois, dans une note tardive, que lui seul pouvait comprendre : « Le bonheur est partout. Le malheur est partout. L'un ne va jamais sans l'autre. On a toujours les deux à la fois. C'est pourquoi personne n'est satisfait, pas plus le plus riche que le plus pauvre. [...] La souffrance existe, les catastrophes frappent l'innocent mais l'exception ne fait que confirmer la règle. Gagner le gros lot n'est pas un exemple pour fixer une règle de vie. L'accident d'auto fauche toutes les vies, aveuglément. »⁴⁶¹ Mordrel est considérablement bouleversé par cet accident, au point que c'est toute sa vision de la modernité qui est remise en question.

Ainsi, en septembre 1930, il écrit : « La rage de modernisme qui s'est emparée de la Bretagne

458 AD Finistère, 10 U 7/90. Tribunal correctionnel de Châteaulin, minutes de jugement, 1930. Inculpé d'homicide par imprudence et infraction au code de la route, Mordrel passe en jugement le 28 novembre 1930.

459 WEBER E., *La France des années 30. Tourments et perplexités, op. cit.*, p. 93-94.

460 J. la B., « L'autonomie pour la santé », *Breiz Atao*, n°226, 23 juin 1935, p. 1 et 3.

461 Fonds Mordrel, OM7 T40, 1er tapuscrit des mémoires d'Olier Mordrel.

depuis les chemins de fer et surtout depuis la dernière guerre comporte un certain nombre de lacunes. [...] Certains richards de chez nous dont la cave est pleine de champagne et qui n'hésitent pas à s'acheter une automobile à 80 000 francs qui leur a tapé dans l'oeil au Salon, habitent des maisons malsaines et d'une installation rudimentaire »⁴⁶². Il renoue avec sa conception d'une bonne et d'une mauvaise modernité : la voie ferrée et la route permettent certes aux Bretons de s'organiser, mais elles accélèrent la francisation de la Bretagne⁴⁶³. Pour finir, s'adonnant à un antisémitisme de circonstance, il fera de l'auto le symbole de l'exploitation des Bretons⁴⁶⁴. Peu à peu, Mordrel redevient méfiant envers le progrès. Dans les rares articles qu'il livre en 1931, il se montre résolument anti-moderne. Inspiré par le film *White Shadows in the South Seas* (1928), en français « Ombres blanches », il dénonce « l'asservissement des Polynésiens » aux Marquises :

« Pourquoi cette tendance, qui nous semble une aberration, se manifeste-t-elle partout, au point de prendre la couleur d'une loi universelle ? Pourquoi le Polynésien abandonne-t-il délibérément sa condition d'homme libre pour le servage que lui offre la civilisation industrielle ? Pourquoi, chez nous, les inventions modernes les plus saugrenues viennent-elles troubler la sérénité des chaumières qui, au fond des vallons rocheux des « menez » nous semblait le refuge des sages entre les sages ? [...]

Les civilisations primitives qui, par leur harmonie et leur stabilité, font l'enchantement des surcivilisés désaxés que nous sommes, sont frappées à mort parce qu'elles *ne veulent pas* se défendre. Elles portent leur condamnation en elles-mêmes.

Qui de nous, enfant, n'a pas songé à une croisade pour libérer les Peaux-Rouges ? Les Peaux-Rouges, pourtant, ont préféré l'ivresse brutale du whisky aux joies spirituelles de la contemplation totémique.

Il faut accepter l'inévitable.

Mais avant de laisser disparaître les derniers primitifs, retenons la leçon qu'ils nous donnent. Revenons à la nature, à sa paix, à sa joie, à sa santé. Reconnaissons ses vertus souveraines par delà les illusions dont nous nous sommes entourés.

La leçon des primitifs, c'est celle d'Antée.

En disparaissant, ils nous adressent un legs qui nous sauvera peut-être : l'antidote de notre civilisation, qui risquait d'oublier les vraies sources du bonheur. »⁴⁶⁵

Avant lui, Victor Ségalen avait établi le même parallèle. Son premier livre, *Les Immémoriaux*, paru en 1907, plaignait déjà la disparition des primitifs et tâchait de ressusciter le Tahiti d'avant la

462 O. Mordrel, « Le problème de la maison. I. - Comment nous sommes logés », *Breiz Atao*, n°120, 28 septembre 1930, p. 1.

463 O. Mordrel, « T.S.F., Pick-Up et Cinéma parlant », *Breiz Atao*, n°124, 26 octobre 1930, p. 1.

464 J. la B., « Le Juif et « Notre Juif » (suite) », *Breiz Atao*, n°164, 11 décembre 1932, p. 3.

465 O. Mordrel, « La fin des Primitifs », *Breiz Atao*, n°135, 10 janvier 1931, p. 1. Au cours de cette même année, le général Mordrel plaide pour la politique coloniale française : Jean-Renaud, « Sauvons nos colonies », *Le Figaro*, 15 août 1931, p. 1-2.

francisation. En 1916, Ségalen avait envisagé le même ouvrage adapté à la Bretagne, chapitre par chapitre. Retrouver le primitif c'est également renouer avec l'aventure sauvage, que le modernisme rend impossible. Delaisi l'avait également mis en évidence, en constatant la disparition des terres inconnues du fait de la pénétration du chemin de fer, du télégraphe, de l'avion, de l'auto et de la TSF. « En moins d'un siècle, l'immense prairie américaine où luttèrent Peaux-Rouges et trappeurs s'est couverte de cultures, d'usines et de villes énormes ; elle est devenue une seconde Europe », écrivait-il dans *Les contradictions du monde moderne*⁴⁶⁶. Passée la griserie, le modernisme n'est plus qu'amertume, d'autant que la crise économique qui gagne l'Europe achève de discréditer le progrès jusque là assimilé à la prospérité. Il est donc nécessaire de lui opposer d'autres valeurs. Ainsi Mordrel donne la parole à un jeune Breton, peut-être inventé pour la démonstration, qui, au retour d'un tour du monde, prétend : « Nulle part je n'ai rencontré un peuple aussi sain, et d'un caractère aussi trempé que le nôtre, quoiqu'on en dise. La faiblesse du monde dit moderne qui s'édifie partout est son immoralité, son absence d'idéal. La Bretagne a conservé intact ou presque son moral. Qui est mieux : elle lui conserve tout son prix. L'avenir, qui sera une réaction contre les folies et les turpitudes de la civilisation machiniste, est, en Europe, au Breton honnête qui sait être désintéressé sans être indifférent ou lâche. Les conditions nécessaires pour les grandes actions de demain se trouvent réunies chez nous. »⁴⁶⁷

En cela, Mordrel rejoint l'idée énoncée par Henri Massis que le matérialisme a fait régresser l'occident. Il faut donc refaire la personne humaine, dans un sens « spiritualiste »⁴⁶⁸. Aussi il n'est guère étonnant de voir Mordrel prétendre que « les peuples vraiment grands sont nés d'une seule victoire : celle qu'ils ont remportée sur eux-mêmes »⁴⁶⁹. De la sorte, il inaugure une forme locale du personnalisme, qui est la rebretonnisation de ses contemporains qu'il juge en mal d'idéal. « Qu'attendre d'ailleurs de mieux d'un pays gouverné sans but lointain, sans fin élevée et qui traîne au jour le jour son existence de gagne-petit avide de comforts moyens et de succès sans danger ? », demandent Robert Aron et Arnaud Dandieu dans ce qui sera bientôt une des bibles des « relèves », la *Décadence de la nation française*, publiée en cette même année 1931⁴⁷⁰. Célébrant l'élan et l'agressivité active⁴⁷¹, ils critiquent l'union européenne abstraite de Briand et veulent instaurer une nouvelle révolution. Cette angoisse de la décadence est palpable dans les pages de *Breiz Atao* dès la fin 1930, où des attaques contre la « pourriture » français voisinent avec une nouvelle rubrique interceltique, corollaire purificateur de la race déchue.

466 DELAISI F., *Les contradictions du monde moderne, op. cit.*, p. 172.

467 Olier Mordrel, « Confiance », *Breiz Atao*, n°141, 11 avril 1931, p. 1.

468 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente, op. cit.*, p. 208-209.

469 O. Mordrel, « Que fut la Chouannerie ? (Deuxième article) », *Breiz Atao*, n°131, 13 décembre 1930, p. 1.

470 ARON R. et A. DANDIEU, *Décadence de la nation française, op. cit.*, p. 10.

471 *Ibid.*, p. 57.

De fait, là où le « réalisme » était optimiste, le « spiritualisme » est inquiet⁴⁷². Et le terme gagne les colonnes de *Breiz Atao*. « Bientôt la crise mondiale créera en Bretagne l'ambiance d'inquiétude, de mécontentement et de vaillance nécessaire au succès d'une doctrine comme la nôtre »⁴⁷³, écrit Mordrel en mars 1931. De même, la découverte de l'ampleur de la dette de *Breiz Atao* par les militants leur est source d'« inquiétude »⁴⁷⁴.

Mais on le voit, le passage du « réalisme » au « spiritualisme » est progressif. Il ne s'agit pas d'une rupture. Ce sont d'ailleurs les mêmes hommes qui s'expriment. Mordrel continuera de se référer à Lamour, et à la revue *Plans*, que ce dernier vient de fonder et dont le mot d'ordre est « spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service »⁴⁷⁵. De même, Duhamel ne quitte pas le « réalisme » en claquant la porte. Au printemps 1931 il propose un article à Lamour, qui l'accepte et le publie en juin⁴⁷⁶. Son argumentaire n'a pas changé, qui entend réorganiser rationnellement le monde. Mais cette contribution à *Plans* est isolée, et Duhamel voguera vers d'autres horizons. De même, fin janvier 1933, Lamour ne viendra pas au congrès de la Ligue Fédéraliste de Bretagne où il était attendu⁴⁷⁷. Il préfère désormais les endroits plus en vue, le Club du Faubourg par exemple, où il vient supporter Debauvais et Meavenn, invités le 19 janvier 1933⁴⁷⁸. Enfin, il n'est pas invraisemblable que la relation de Lamour et Duhamel ait suscité chez Mordrel un sentiment de jalousie et précipité le terme de leur collaboration. Plus tard, Mordrel sera également jaloux de Lainé, plus proche que lui de Gerhard von Tevenar et de Friedrich Hielscher. Quoi qu'il en soit, force est malgré tout de constater que tant que Lamour a été là, le parti a tenu.

Un ultime congrès, réuni à Guingamp, voit le PAB éclater définitivement, au profit d'une toute nouvelle Ligue fédéraliste de Bretagne, et d'un nouveau Parti National Breton. Mordrel n'y est pas. À Rennes il s'était montré hésitant, ne sachant s'il devait mettre un terme à la gestion désastreuse de Debauvais ou continuer de l'appuyer⁴⁷⁹. Finalement, il optera pour la seconde solution, suivi en cela par Lainé et Delaporte. Mais sa proposition de retour à une formule régionaliste basique est rejetée, celle de « mettre fin à *Breiz Atao* en attendant des temps meilleurs »⁴⁸⁰ également. Le mois suivant il

472 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 146.

473 O. Mordrel, « La tâche du Congrès de Rennes », *Breiz Atao*, n°140, 28 mars 1931, p. 1.

474 Le Comité de Rédaction, « Pourquoi nous avons créé "La Nation Bretonne" », *La Nation Bretonne*, n°2, 21 juin 1931, p. 1-2.

475 *Plans* utilise les services de l'Imprimerie Commerciale gérée par Debauvais pour les livres de la collection éponyme.

476 Maurice Duhamel, « Le mythe du désarmement », *Plans*, n°6, juin 1931, p. 102-105.

477 Marchal, malade, ne vint non plus, Camille Dahlet se désista, et Mazéas arriva en retard. Le congrès fut un fiasco. ADLA, 1 M 165. Mouvements et partis politiques (autonomistes bretons, 1927-1936). Le commissaire central au préfet de la Loire-Inférieure, 30 janvier 1933.

478 YUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, tome 2, op. cit., p. 29.

479 Morvan Marchal, « Le mouvement breton. Témoignage d'un ancien », *Les Cahiers de la Bretagne réelle-Celtia*, n°334 bis, été 1972, p. 14.

480 CRBC, fonds Lainé, CL1 T2, autobiographie 1946, p. 63.

cesse de contribuer à *Breiz Atao*, après avoir déclaré « qu'il se retirait de l'action politique pour des raisons familiales et professionnelles »⁴⁸¹. Puis il part en Allemagne, où Robert Ernst le reçoit au mois de juin⁴⁸².

À ce moment, Lainé sort de Centrale. Avec une note finale de 16,26, il est classé soixantième sur 239. Le voici ingénieur des Arts et Manufactures. En octobre, il part pour Fontainebleau, faire son service militaire comme sous-lieutenant de réserve à l'École d'application d'Artillerie. Quelques années plus tard, il expliquera pourquoi il accepta de porter l'uniforme français :

« Je suis nettement militariste et j'étais fort désireux d'acquérir l'esprit et la science militaires. Comme pour l'instant elle se trouve confondue avec l'armée française, il me fallait bien me plier à cette situation de fait. On me laissait le choix entre un an comme officier ou comme deuxième classe. Je pensais qu'il était plus utile pour la Bretagne et instructif pour moi de le faire comme officier, et l'expérience m'a prouvé que j'avais vu juste. [...] Je fus donc officier breton parmi les soldats bretons de mon régiment et content et fier de l'être, mais oui, parfaitement ! Et je le suis toujours, et j'ai toujours rempli convenablement mon service, et j'ai fait mes périodes, et je me suis appliqué à acquérir de mon mieux la science et l'esprit militaires pour être mieux à même de servir la Bretagne ma patrie quand elle en aura besoin. »⁴⁸³

Alors, il pose fièrement dans l'uniforme qui lui a été refusé cinq ans auparavant. Il porte beau, pense-t-il, surtout à cheval, qu'il apprend à monter⁴⁸⁴.



Célestin Lainé sous-lieutenant.
CRBC, fonds Lainé, CL2 IC31.

481 Archives Déniel, préambule de la réponse de Raymond Delaporte aux questions posées par Déniel.

482 BOISSOU L., « L'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », *art. cit.*, p. 324.

483 C. Lainé, « Contre-attaque française », *Breiz Atao*, n°317, 11 décembre 1938, p. 3.

484 CRBC, fonds Lainé, CL1 M11, fragments autobiographiques 1952, 4 décembre.

Las, il est mauvais cavalier et se fait humilier à l'occasion par ses instructeurs. Qu'importe, il mûrit un nouveau projet. Avant même d'aller au régiment, il s'entraîne au pistolet, à la société de tir de Clichy⁴⁸⁵. Passé l'échec de *Kentoc'h Mervel*, enterré au mois de mai⁴⁸⁶, il recrute à nouveau. Si Mordrel dit vrai, Meavenn est de la troupe. *Gwenn ha Du* est donc né fin mai-début juin 1931, avant que cette dernière ne parte en Irlande. Le Helloco est envoyé en Allemagne. À Angers Lainé trouve Jacques de Quelen et Hervé Delaporte. Raymond aurait dit « ne pas se sentir sûr de lui »⁴⁸⁷. Lainé recrute également Francis Bayer dit « du Kern », Robert Merle, Girard et quelques autres⁴⁸⁸. Il entame leur formation militaire⁴⁸⁹, essentiellement faite d'exercices en forêt. Il rédige des plans de tactique et de manoeuvres ; son frère Albert donne une conférence sur le fusil mitrailleur⁴⁹⁰. Enfin, Célestin fait des expériences de chimie.

Delaporte, lui, parvient à passer entre les mailles du service militaire. Réformé temporaire en mai 31, puis définitif en 1932 à la suite d'une radio alarmante de ses poumons. Il se croit à nouveau « foutu »⁴⁹¹, mais retourne à Rennes, où il compte poursuivre ses études. Il y rejoint Debauvais et l'aide à remonter *Breiz Atao* sous la forme d'une petite revue, dont le premier numéro paraît au mois de novembre.

Dans son *Histoire de dix ans*, Jean-Pierre Maxence, un des ténors de la « Jeune Droite », fait un sort particulier aux années 1927-1932, dans lesquelles il voit le déclin de l'après-guerre⁴⁹². Ces cinq années constituent pour lui un abrégé du capitalisme, qui, assez curieusement, pourrait résumer l'existence du PAB et les débuts du PNB, au moins jusqu'à l'attentat d'août 1932. Il propose un découpage fin : « 1927-1928 : les machines tournent, les plaisirs s'affolent, les angoisses fument comme des vins chauds. 1929-1930 : les machines grincent, les paradis deviennent artificiels, les angoisses pèsent sur les nuques lourdes. 1931-1932 : les machines ralenties vont s'arrêter, les plaisirs sont troublés de fiel, les angoisses fondent dans la misère grandissante »⁴⁹³. Mais, très vite, l'aventure recommence, avec de nouveaux personnages, des rôles redistribués, et des coups de théâtre.

485 Plus tard il évoquera ses « trois vertus cardinales : la discrétion, la chimie, le tir au pistolet », Ab Arzel, « "Gwenn ha Du" Irlandais », *Breiz Atao*, n°322, 12 février 1939, p. 1-3.

486 *Kentoc'h Mervel* aurait été remplacé par *Evit Keltia*, tout aussi éphémère, et sans Lainé. Fonds Mordrel, OM8 M207, Notes d'Augustin CATTELLIOT pour BA, histoire..., non daté.

487 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 163.

488 CRBC, fonds Lainé, CL1 M7, autobiographie 1946, brouillon.

489 CRBC, fonds Lainé, CL5 T28, rapport relatif à la foi nordique, 27 mai 1942.

490 CRBC, fonds Lainé, CL1 M7, autobiographie 1946, brouillon.

491 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85. Il s'avérera que cette radiographie n'était pas la sienne, et lui fut attribuée par erreur.

492 MAXENCE J.-P., *Histoire de dix ans: 1927-1937*, Paris, Gallimard, 1939, p. 211.

493 *Ibid.*, p. 213.

Deuxième partie

ÉLÉVATIONS

« Positions d'attaque pour l'ordre nouveau »¹

Naissance du Parti National breton

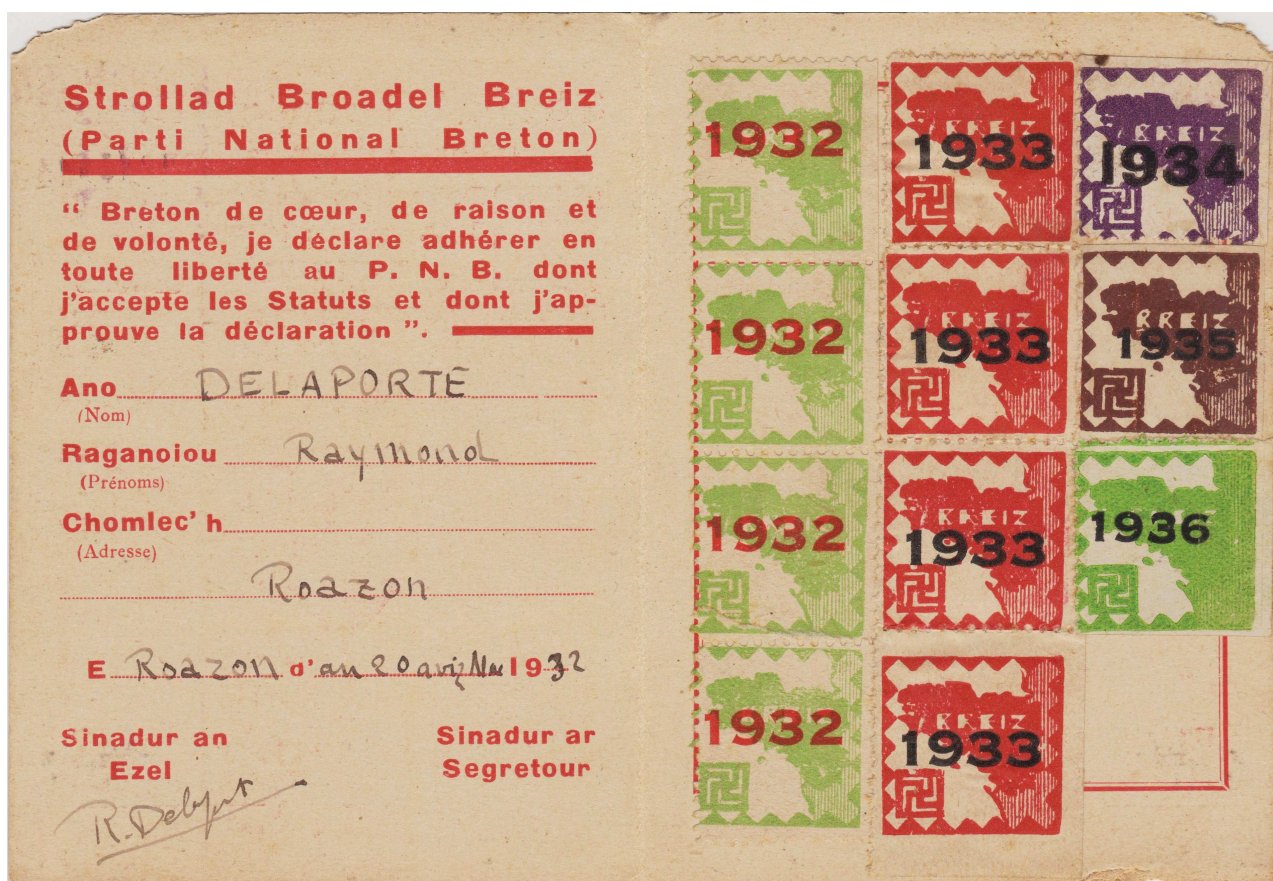
Ils sont une bonne quinzaine, peut-être une vingtaine², réunis dans une petite salle de l'hôtel de Bretagne, forcément, en face de la gare de Landerneau, ce 27 décembre 1931. Il n'y a là ni Debauvais, ni Lainé, qui est sous les drapeaux, ni les Guieysse, ni même Mordrel. Quelques jours auparavant, Yves Delaporte avait rencontré ce dernier à Quimper. Mordrel lui avait assuré qu'il ne viendrait pas, qu'il aurait des affaires plus sérieuses en cours³. Yves et Raymond Delaporte sont là en revanche. Ils représentent la tendance nationaliste et catholique. Pierre de Flotte et d'autres de ses amis socialistes de *War Zao* sont également venus. Il y a aussi Armand Keravel, instituteur socialiste. Il y a aussi probablement des fédéralistes. La discussion porte sur le nouveau parti en gestation. Raymond Delaporte obtient que Parti Autonomiste breton ne devienne pas Parti Nationaliste breton, mais Parti National breton. Son catholicisme s'accorde mal à la concurrence d'autres « ismes ». On en fixe la doctrine, dans une Déclaration, préambule aux statuts. Elle réaffirme les caractéristiques nationales bretonnes, la volonté d'autogestion, ainsi que la neutralité sociale et religieuse du parti. Mais, contrairement à la Déclaration de Châteaulin de 1928, dont elle est le pâle et partiel résumé, elle n'évoque nulle politique fédéraliste et martèle l'existence d'une nation bretonne aux droits bafoués, victime de la domination étrangère. On revient finalement à un nationalisme plus étroit, celui d'avant la période « réaliste » du mouvement. En témoigne le retour

1 D'après le titre d'un article collectif pour « Ordre Nouveau » paru dans *Revue des Vivants*, décembre 1933, p. 1821-1826.

2 Dans un courrier à Alain Déniel, Yves Delaporte rapporte que « le préfet du Finistère déclarait quelques temps après, à un ministre de passage, que nous n'étions que 14... En fait, je n'ai pas le souvenir du chiffre exact, mais certainement supérieur à l'estimation préfectorale », CRBC, fonds Delaporte, carton 6, copie d'une lettre d'Yves Delaporte à Alain Déniel, 23 février 1973. Mordrel, dans ses notes, hésite entre plusieurs chiffres. Il propose 32, puis 14, avant de s'arrêter à 16, Fonds Mordrel, OM8 M197, *Éphéméride du mouvement breton, 1919-1944* et MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 153 ; Déniel propose finalement 25, dans DÉNIEL A., *Le mouvement breton. 1919-1945*, op. cit., p. 138.

3 CRBC, fonds Delaporte, carton 6, copie d'une lettre d'Yves Delaporte à Alain Déniel, 23 février 1973.

de l'hevoud sur les cartes des membres du nouveau parti :



Carte de membre du PNB de Raymond Delaporte.

CRBC, fonds Delaporte, carton 1, souvenirs.

Contre toute attente, Mordrel survient au milieu des discussions. Yves Delaporte se souvient de son irruption :

« J'ai été très surpris de le voir débarquer au milieu de la réunion, et s'adjuger la parole plus souvent qu'à son tour, bien entendu...

Ce fut le lieu de mon premier accrochage avec lui. Avant son arrivée, j'avais demandé que l'on écrive dans la Déclaration du Parti que nous étions en train de constituer (le S.B.B.⁴) que celui-ci se consacrait à la libération de la Bretagne par tous les moyens légaux, à l'exclusion de tous les autres. Tout le monde avait été d'accord. Mordrel survenant et prenant connaissance de ce qui avait déjà été rédigé, explosa : " Stupide ! Il est évident que si je voulais libérer la Bretagne par des moyens illégaux, je n'irais pas le proclamer sur les toits !..." Je ne faisais pas le poids, devant le verbe étincelant du tribun. Mon texte fut rayé... »⁵

Seule la première partie de la proposition est donc conservée. Certes, l'éloquence de Mordrel et son expérience politique ont joué, mais il est évident qu'il supporte mal d'être supplanté par ces

4 *Strollad Broadel Breiz*, Parti National Breton.

5 CRBC, fonds Delaporte, carton 6, copie d'une lettre d'Yves Delaporte à Alain Déniel, 23 février 1973.

jeunes, à la tête du mouvement. Mordrel s'est peu fait remarquer par son activisme, ces derniers mois. Debauvais s'est donc entouré de Meavenn et Raymond Delaporte au Comité Directeur de *Breiz Atao*, qui venait de paraître le mois précédent, dans un format très réduit. Désormais, il ne suffit plus de donner du « mon p'tit Debauvais » et du « mon p'tit Raymond »⁶ pour tâcher d'imposer 1,69 m d'autorité. Aussi, après avoir donné une leçon de politique au frère Delaporte, il s'en prend à de Flotte. « La séance tourna ensuite à un duel verbal entre Flotte et Mordrel, sur un ton des plus violents », précise Yves Delaporte⁷. Le mois précédent *Breiz Atao* avait publié une lettre de Mordrel à Jeanne du Guerny dans laquelle, sachant de quoi il en retournait, il assurait qu'en attaquant l'Église, *War Zao* risquait de déchaîner les foudres de l'évêché sur *Breiz Atao*. Aussi Mordrel demandait-il l'exclusion pure et simple de *War Zao*, jusqu'alors toujours lié à *Breiz Atao*. « Vous nous traitez de paltoquets ! », hurle Flotte à Mordrel. « Pour la 1ere fois, j'entendais cette expression bien mordrellienne », se souvient Yves Delaporte⁸.

Dans l'atmosphère houleuse, mais somme toute démocratique, de ce que l'on appelle aujourd'hui le « premier congrès du PNB »⁹, sont élaborés des statuts qui le sont bien moins : ils insistent en effet sur le rôle prépondérant d'un Comité Directeur composé d'un conseil politique et d'un conseil d'administration, de trois membres chacun. À vrai dire ce n'est pas très étonnant, car si le parti ne manque pas de dirigeants, il est bien moins étoffé en membres actifs. *Breiz Atao* aurait perdu 75 % de ses abonnés, qui ne seraient plus que 303 en juin 1932¹⁰. L'heure est donc à la reconstruction. Aussi, un programme d'action est publié dans *Breiz Atao*. Dans le cadre des élections législatives à venir, on envisage d'appuyer la candidature de toute personne se réclamant de l'idée bretonne, non pas sous le coup d'une crise de parlementarisme inattendue, mais bel et bien parce que les élections peuvent être l'occasion de faire du bruit. D'autre part, on imagine organiser une contre-propagande à l'occasion des fêtes du quatrième centenaire de l'union de la Bretagne à la France¹¹. Le PNB ne semble pas enclin à faire de la politique, mais plutôt de l'activisme. La lettre qui annonçait le retour de *Breiz Atao* aux anciens adhérents n'avait pas menti, en clamant : « Trop de temps a été perdu en de vaines paroles. Agissons »¹².

C'est ce à quoi s'emploie Raymond Delaporte. Il s'est installé temporairement chez Debauvais, où il reçoit son courrier. Là, il travaille quotidiennement au journal, après les cours de celtique qu'il

6 CRBC, fonds Delaporte, carton 18 , interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 3A.

7 CRBC, fonds Delaporte, carton 6, copie d'une lettre d'Yves Delaporte à Alain Déniel, 23 février 1973.

8 CRBC, fonds Delaporte, carton 6, lettre d'Yves Delaporte à son frère Raymond, 27 octobre 1972.

9 À l'époque, *Breiz Atao* évoque simplement la « réunion de Landerneau », non-signé, « Bloavez nevez », *Breiz Atao*, n°3 (148), janvier 1932, p. 2-3.

10 Non-signé, Édito, *Breiz Atao*, n°8 (153), juin 1932.

11 Programme d'action du Parti National Breton pour l'année 1932, *Breiz Atao*, n°2 (147), décembre 1931.

12 CRBC, fonds Francis Éven, FEV9 C2460, lettre de C. Danio à Francis Éven, 7 novembre 1931.

suit dans la journée. Il concocte des conférences, prépare des interventions auprès de sympathisants, qu'il faut remotiver. Il rédige des articles pour *Breiz Atao*. Le premier qu'il livre porte sur des statistiques démographiques concernant l'exode rural en Bretagne¹³. Cette courte étude, dans laquelle on ne peut pas ne pas voir une allusion à un mouvement déserté, donne le ton : Delaporte est un homme de rigueur et de mesure. C'est un scolaire, qui livre des articles structurés, académiques, en trois parties, avec parfois des références en notes de bas de page. Raymond Delaporte est organisé. En témoignent les multiples dossiers de presse thématiques qu'il établit, classe, référence et complète de notes de lectures. Il donne l'exemple. Dès février 1932, son nom et celui de Henaff, alias Lainé, apparaissent sur la liste des transferts des actionnaires de la KAB pour éponger une partie de la dette du journal. En avril, il donne un second papier aux allures de sermon où résonnent les conseils que dispensa Lamour au congrès de Saint-Brieuc. Il en appelle à l'action, au devoir, pas seulement aux discussions et à la théorie. Il précise : « C'est *vous*, lecteurs et adhérents, qui avez entre les mains le sort de la Bretagne. Tous nos efforts ici sont vains sans vous. C'est chacun d'entre vous (oui, vous-même qui me lisez et non un autre) qui doit fournir l'effort et le travail que nous grouperons ici. Pour construire l'édifice breton, nous attendons que chacun apporte sa pierre. »¹⁴ Aussi, il faut arrêter de tout attendre du « central », il faut faire des adhérents, distribuer des tracts, susciter des abonnements, donner de l'argent.

Le même numéro de *Breiz Atao* annonce que les étudiants de la section de Rennes iront poser une plaque commémorative à Saint-Aubin-du-Cormier. C'est une des pierres que Raymond Delaporte apporte à la Bretagne qu'il veut construire, avec Debauvais. Le 29 mai 1932, quelques militants se rendent sur le lieu de pèlerinage, en signe de protestation contre les festivités du quatrième centenaire qui doivent avoir lieu à Vannes les 6 et 7 août. Delaporte y fait un discours, dont on retient ceci :

« La meilleure réponse que *Breiz Atao* pouvait faire aux fêtes que l'on prépare à Vannes, n'était-ce pas d'organiser une cérémonie contraire plutôt que de se borner à de simples protestations.

Nous avons pensé que les actes positifs avaient plus de valeur que les actes négatifs : et c'est pourquoi la plaque de Saint-Aubin-du-Cormier marquera autant la protestation des Bretons contre la comédie de Vannes que le souvenir des soldats tombés sur cette lande pour défendre leur patrie. [...]

La pierre que nous avons posée à Saint-Aubin est une des pierres sur lesquelles reposera la conscience nationale bretonne réveillée. C'est un pas sur le chemin de la libération. Le jour où tous les Bretons sauront que leur patrie a été un pays libre, et qu'il fut alors grand et fort, notre tâche sera près d'être achevée : nous aurons créé une conscience bretonne, nous aurons créé une culture bretonne, nous aurons préparé tous les rouages de la vie nationale bretonne.

13 R.D., « Statistiques », *Breiz Atao*, n°3 (148), janvier 1932, p. 10-12.

14 R.D., « Seuls les actes comptent », *Breiz Atao*, n°6 (151), avril 1932, p. 1-3. C'est l'auteur qui souligne.

Et notre patrie se détachera d'elle-même de la France, comme un fruit mûr se détache de l'arbre. »¹⁵

L'acte est intéressant à plus d'un titre. Proposant une contre-manifestation, Delaporte s'engage dans la subversion. L'inscription de la plaque est la suivante :

« AR C'HALLAOUED
TREC'H
D'AR VRETONED
D'AN 28 A VIZ GOURE 1488
DALC'HOMP SONJ !
6.000 BRETONS SONT MORTS
ICI
POUR DÉFENDRE L'INDÉPENDANCE BRETONNE
LE 28 JUILLET 1488. »¹⁶

Il est intéressant de constater le bilinguisme de l'inscription dans une région où le breton n'est pas parlé : il s'agit d'un monument national rédigé dans la langue nationale. Delaporte, auteur de la version bretonne, est le digne élève de Roparz Hemon. Le texte français, sous la forme d'un constat, met en évidence une unité de temps et d'action – une bataille et une date à commémorer – et une unité de lieu – « ICI » – dont l'importance est soulignée par l'utilisation d'une ligne complète pour ce seul mot. De fait, cette plaque, autour de laquelle a lieu un pèlerinage annuel, fait de Saint-Aubin-du-Cormier un concurrent aux monuments aux morts « français », qui se caractérise par des rituels équivalents à ceux qui ponctuent le 11 novembre¹⁷. Mais ce texte ne correspond pas à la version bretonne qui signifie : « Les Français vainqueurs des Bretons. Le 28 juillet 1488. Souvenons-nous ». Le propos se situe davantage dans la pédagogie, l'exemple donné, le souvenir, la rancœur entretenue dont la formulation en breton, peut-être, passe mieux là où cette langue n'est pas comprise. Cependant la postérité sait désormais que Delaporte est déterminé à appliquer consciencieusement le programme d'action de décembre 1931. Mais, pour lui, la contre-propagande à l'encontre des fêtes de Vannes ne se résume pas à cet acte certes fondateur, mais exclusivement symbolique.

Dès le mois de juillet 1932, les différents groupes issus du PAB, à savoir le PNB, le Parti Breton Nationaliste Révolutionnaire (*War Zao*) et la Ligue Fédéraliste de Bretagne, conscients de la dilution de leurs forces, songent à constituer un Comité Intergroupe, dans le but d'aller manifester à

15 R.D., « Buhez an emzao. Rennes », *Breiz Atao*, n°8 (153), juin 1932, p. 6-8.

16 Le texte est publié dans *Breiz Atao*, n° 7 (152), mai 1932, p. 10.

17 Pour une comparaison des liturgies du 11 novembre et du déroulement des cérémonies de Saint-Aubin-du-Cormier, je me permets de reporter le lecteur à CARNEY S., « D'une guerre l'autre, les Moyen Âge du mouvement breton au début du XXe siècle », *art. cit.*

Vannes les 6 et 7 août. Sur la suggestion de Debauvais, Delaporte rédige un tract dans lequel il cite un extrait de *Dans la forêt normande*, ouvrage écrit en 1925 par Édouard Herriot, président du Conseil depuis le mois de juin, qui doit venir assister aux festivités¹⁸. Ce dernier y expliquait comment la Bretagne avait été contrainte de s'unir à la France et y vantait le « respect de la tradition et un amour du progrès poussé jusqu'à l'aventure »¹⁹. Le tract est imprimé²⁰ et les militants, Delaporte en tête, se rendent à Vannes, s'installent à l'hôtel Central de Bretagne. À six heures du matin, on les réveille pour les conduire au commissariat où ils passent la journée en « liberté surveillée »²¹ et où leurs tracts sont saisis. Entre temps, la nouvelle de l'explosion à Rennes du monument de Jean Boucher commémorant l'union de la Bretagne à la France parvient à Vannes. Dans le mouvement breton, ce n'est pas une surprise, car tout le monde voulait le faire sauter. « Vos copains ils ont fait du propre ! s'exclament les policiers, ça va vous coûter cher ! »²². Delaporte leur répond : « En tout cas nous vous remercions parce que grâce à vous nous avons la preuve que nous ne sommes pour rien dans le monument »²³. Debauvais avait effectivement très bien préparé son coup en convoquant ses troupes à Vannes. Célestin Lainé aussi.

L'attentat de Rennes

Promu sous-lieutenant de réserve, Célestin Lainé est encore sous les drapeaux. Affecté au 10^e régiment d'artillerie, il est domicilié à Rennes, place des Fossés. Là, une nuit du mois de juillet 1932, il désigne à Debauvais le monument de Boucher en lui disant : « Si tout va bien, il n'en a plus que pour quelques jours »²⁴. Des années plus tard, tout à sa haine envers Mordrel dont il voudra dissocier le nom de toute décision capitale, Lainé situera à cette date la création du *Kuzul*, conseil secret destiné à harmoniser les actions des différentes branches du mouvement. Une seconde réunion secrète eut lieu en septembre, lorsque Debauvais et Meavenn vinrent avertir Lainé qu'on l'avait dénoncé. Il se souvient :

« Par la suite, ces réunions se formalisèrent, toujours dans le plus grand secret. C'est Debauvais qui insista - malgré mes répugnances - pour y introduire Mordrelle que je considérais trop bavard, épastrouilleur, verbeux, comme représentant avec lui du mouvement ouvert. A quoi je consentis s'il admettait aussi un autre représentant du mouvement fermé. Il

18 CRBC, fonds Guieysse-Luec, DGL3 I16, tract « Paroles de M. Edouard Herriot », 1932.

19 Cité par F. Debauvais, « Lettre ouverte à M. Herriot », *Breiz Atao*, n° spécial, 21 août 1932, p. 1-2.

20 Il en subsiste au moins un exemplaire. CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL3 I16.

21 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 2A.

22 *Id.*

23 *Id.*

24 CRBC, fonds Lainé, CL2 M119, Notes, souvenirs et réflexions, fin 1971-début 1972.

consentit aussi et Helloco entra en même temps que Mordrelle. Par la suite, Raymond Delaporte, à cheval entre BA et le Bleun Brug y fut aussi admis et y resta comme représentatif du Bleun Brug. Il en fut ainsi jusqu'à la veille-même de la guerre en août 1939. Le Kuzul était « consultatif » : chaque branche y exposait ses désirs, et possibilités, et besoins, et projets, et objections, et les harmonisait de son mieux avec ceux des autres. Il n'avait pas alors autorité sur ses branches qui restaient autonomes, mais l'assentiment général une fois obtenu était aussi hautement apprécié qu'un ordre de marche »²⁵.

Mordrel, lui, s'attribue cette idée du « Grand conseil secret », qu'il aurait proposée à Debauvais et Lainé, qui auraient accepté. Comme ils auraient accepté Delaporte, proposé par Mordrel pour que les catholiques ne fassent pas bande à part. Quoi qu'il en soit, ils se réunissent à Bréhec au mois de mai 1933, avec Le Helloco²⁶. La réunion est d'importance ; des photos y sont prises. C'est vraisemblablement ce jour-là que l'on décide de l'éventualité d'une insurrection armée, à la faveur d'une hypothétique mobilisation générale²⁷.

Mais en juillet 1932, dans sa chambre où il fabrique une bombe à l'aide de détonateurs fournis par Jeanne du Guerny, dont la générosité ne se limite pas aux finances, Lainé n'en est pas encore aux projets d'insurrection. Il teste ses explosifs en périphérie de la ville et coupe un arbre en deux²⁸. L'essai est concluant, il en refabrique une dans une boîte de lait Gloria.

Dans ses mémoires, Théophile Jeusset prétend également que Lainé n'est pas le poseur de bombe, il aurait rencontré le véritable en prison, à la Libération. Cet anonyme « grand gaillard rouquin » aurait pris le temps de forer un trou dans la statue avant d'y bourrer sa charge, de l'allumer et de prendre le train pour Lille via Paris²⁹. Mais son histoire ressemble fort à celle que publia *La Province* quelques semaines après les faits. Un voyageur lillois de passage à Rennes regarde le « trou » (et non la niche, comme on le dit habituellement) dans lequel se trouvait la statue. Un policier l'arrête, l'interroge, le relâche. Le voyageur rentre à Lille³⁰. En fait, Jeusset ne manquait pas de griefs contre Lainé, au point de retirer à ce dernier le mérite d'un acte mythique de la cause bretonne. D'ailleurs, pour bon nombre de militants d'après-guerre soucieux d'oublier au plus vite leur complaisance pour l'Occupant, voire leur compromission dans la collaboration, il fut opportun de rejeter tout l'opprobre sur Lainé qui, dès lors, ne pouvait être le héros de 1932. De récents travaux affirment encore qu'il n'est pas celui qui déposa la boîte de lait dans le couple de bronze. Ils

25 CRBC, fonds Lainé, CL2 M119 – Notes, souvenirs et réflexions, fin 1971-début 1972. C'est l'auteur qui barre.

26 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 166.

27 MORDREL O., *L'idée bretonne*, Paris, Albatros, 1981, p. 235.

28 *Id.*, p. 163 ; Olier Mordrel, « Les leçons de Breiz Atao. Nouvelles contributions à l'Histoire », tome II, *Les Cahiers de la Bretagne réelle – Celtia*, n°499 bis, hiver 1986-87, p. 27.

29 KERAUDREN J.-Y., *A contre-courant*, Paris, Ed. Scorpion, 1965, p. 128-130.

30 Eugène Delahaye, « Chiqué ? Gwenn ha Du ? », *La Province*, n°65, 23 novembre 1932, p. 1.

proposent généralement le nom d'André Geffroy, qui sera plus tard membre de *Gwenn ha Du*³¹. Or jusqu'à présent rien ne vient étayer cette thèse. Geffroy lui-même, pourtant très bavard dans les témoignages qu'il a fournis à Caouissin et Mordrel dans les années 70, s'il évoque sa participation aux actions de *Gwenn ha Du*, ne s'attribue pas ce geste. Là encore, la presse de la fin de l'année 1932 apporte quelques éléments d'explication. Jussset, encore lui, raconte à *La Province* : « Nous sommes restés huit semaines et un jour en prison sans que *Gwenn ha Du* ait eu le courage de dire "Ce ne sont pas eux, c'est un de nos agents qui a fait le coup..." Vrai ou pas vrai, on m'a rapporté que l'auteur anonyme de l'attentat aurait dit, après s'être évanoui de peur : "Je n'ai pas le courage de prendre la responsabilité de ce que j'ai fait, que d'autres la prennent à ma place". Des lâches pareils méritent-ils qu'on les cache ? »³² Il semblerait que oui.

En fait les témoignages concordent à attribuer à Lainé la paternité de l'acte, que ce soit sous la plume de Meavenn, assez proche de lui pour savoir de quoi elle parle, de Mordrel, qui sut très vite le mettre en garde contre son entourage, ou de Berthou. Ce dernier, qui aura toutes les raisons d'en vouloir à Lainé, n'hésitera pas, quelques années plus tard, à rapporter à la police ce que le chef de *Gwenn ha Du* lui aurait raconté :

« Au cours de la nuit, à une heure qu'il ne m'a pas précisée, il s'est rendu à proximité de ce monument. Il en a surveillé les abords et lorsqu'il s'est rendu compte qu'il n'y avait absolument personne qui puisse l'observer il a grimpé sur le monument et, autant que je me souviens, près de la tête du sujet représentant la Bretagne³³, il a déposé un explosif dont il ne m'a pas donné la composition. Il m'a toutefois précisé qu'il avait mis une longue mèche pour lui donner le temps de se sauver, sans danger pour lui, après l'avoir allumée. »³⁴

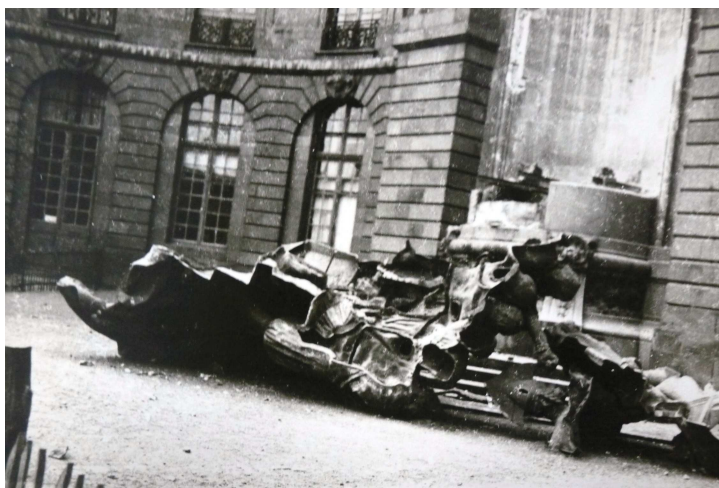
31 HAMON K., *Le Bezen Perrot. 1944. Des nationalistes bretons sous l'uniforme allemand*, Fouesnant, Yoran embanner, 2004, p. 28 ; que suit CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique*, op. cit., p. 237.

32 Lettre de Théo Jussset publiée dans « *Gwenn ha Du*, Société secrète, prononce trois curieux jugements », *La Province*, n°61, 9 octobre 1932, p. 1.

33 Choix curieux mais logique. La Bretagne étant à genoux, l'onde de choc de la bombe devait mieux se répartir. Mordrel évoque quant à lui la tête du roi de France, ce qui semble peu probable, voir MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 164 et Olier Mordrel, « Les leçons de Breiz Atao. Nouvelles contributions à l'Histoire », tome II, *Les Cahiers de la Bretagne réelle – Celtia*, n°499 bis, hiver 1986-87, p. 27. Il évoque également une boîte de Nestlé, où la presse de l'époque voit une boîte Gloria. Mordrel est en revanche le premier à révéler l'identité du poseur de bombe.

34 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le Commissaire de Police Mobile Chenevrièr à M. le Commissaire de Police, chef de la 1ère Section du Contrôle Général des Services de Police Criminelle, 18 mai 1936.

La statue de l'Union de la Bretagne à la France de Jean Boucher au lendemain de l'explosion.
Fonds iconographique Mordrel.



Le jour même de l'attentat, le procureur général près la cour d'appel de Rennes adresse au Garde des Sceaux un compte-rendu de l'événement, qui stipule : « Tout porte à croire que cet attentat commis le jour des fêtes célébrées à l'occasion du 4^e centenaire de la réunion de la Bretagne à la France, à Vannes, et dont les auteurs ne sont pas identifiés, est l'oeuvre d'autonomistes bretons »³⁵. Trois jours après on arrête Jeusset, qui s'était fait remarquer au pied des débris, et quelques-uns de ses amis : les frères Augustin et Joseph Cattelliot, Pierre Leroux, Louis Joulaud et Jean Tézé. Sous le coup d'un interrogatoire musclé, Leroux, jeune peintre verrier âgé de 22 ans et gérant de *Breiz da Zont*, fait des révélations pour le moins étranges. Il accuse Jeusset, rémunéré par l'Allemagne, d'avoir monté l'affaire. Berthou aurait fourni deux bombes à ce dernier qui, aidé de Leroux, les aurait placées dans la niche de la statue³⁶. Mais Leroux accuse également Bricler d'avoir fabriqué des bombes et de les avoir données à Debauvais pour blesser Herriot. Il accuse enfin Marchal, Mordrel et Rickwaert d'être du complot contre la vie du président du Conseil³⁷.

Mise au courant de l'affaire, la presse publie cette déclaration du juge Ricaud : « Il est possible que certains éléments perturbateurs étrangers aient essayé de s'emparer du mouvement séparatiste ou autonomiste breton, pour des fins qu'il est facile de supposer »³⁸. De fait, Jeusset était bel et bien en relation avec un dénommé Koerber, ancien journaliste au *Völkischer Beobachter*. Il pensait en obtenir des facilités pour trouver un emploi en Allemagne³⁹, mais aussi pour rencontrer Hitler, dont il croyait, suite à la parution d'un de ses articles dans *Voilà*, que son interlocuteur était le représentant. Pour cela, il avait d'abord mandaté auprès du journaliste allemand, Augustin Cattelliot,

35 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes au Garde des Sceaux, 7 août 1932.

36 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Rapport du commissariat central de Rennes, 11 août 1932.

37 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes au Garde des Sceaux, 11 août 1932.

38 Non-signé, « L'attentat de Rennes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 10 août 1932, p. 2.

39 JEUSSET M.-A., *Souvenirs*, document familial, p. 34.

qui témoigne : « Je reconnais franchement que mon intention était de lui parler de notre groupement et de notre programme en vue de lui signaler que nous comptions profiter des troubles européens à prévoir pour quitter d'abord la Bretagne sauf à y revenir ensuite si les événements avaient été ceux que nous souhaitions »⁴⁰, déclare-t-il. Cependant, Koerber aurait coupé court à ses intentions⁴¹. Jeusset tente alors sa chance, mais il a misé sur la mauvaise personne. « Il n'était pas du tout hitlérien et admirait A. Briand qui venait de mourir », se rappelle la femme de Jeusset. Et d'ajouter : « Je me souviens qu'il fut scandalisé quand mon mari lui dit que c'était une crapule ou quelque chose de ce genre. Il lui rétorqua : *La France vient de perdre un homme de paix que j'admirais. Qui allez-vous avoir à présent ?* »⁴². Jeusset fut éconduit et l'affaire en resta là pour lui, alors que Koerber, entendu par la justice, fut expulsé⁴³.

Le juge Ricaud fait également procéder à des perquisitions chez Mordrel, Debauvais et d'autres encore. En vain, on commence alors à douter et à remettre en cause les dépositions de Jeusset et Leroux⁴⁴. En fait, on redoute le tapage que peut déclencher l'affaire. Dès la fin août 1932, le procureur de la République demande l'amnistie pour les inculpés, autour desquels il constate une agitation médiatique trop importante. Il argumente : « L'un des avocats, M^e Philippe LAMOUR, du Barreau de Paris, qui est l'un des dirigeants du mouvement fédéraliste, non seulement en Bretagne, mais en Corse, Catalogne, Flandres, en profitera pour élargir le débat et faire le panégyrique du Fédéralisme à la Tribune de la Cour d'Assises, devant les représentants de la Presse Européenne, les uns sympathiques, les autres hostiles à la France »⁴⁵. Flairant le bon coup, Lamour, qui est en Bretagne pour l'affaire Sez nec, fait savoir aux journalistes qu'il se porte volontaire pour assurer la défense des accusés⁴⁶. Au tribunal, il assure le spectacle. La femme de Jeusset se souvient de lui : « [il] n'avait pas froid aux yeux [...] il était jeune, plein de fougue. Il s'asseyait sur le bureau du Juge, formidable »⁴⁷. Mais il n'est pas le seul à épater la galerie. Quelques militants se font également remarquer. Augustin Cattelliot, qui était des inculpés, s'en souvient :

« Morvan Lebesque était alors rédacteur à l'Écho de la Loire. Il venait de B.A. quand il a adhéré à B. d. Z⁴⁸. Il m'avait paru enthousiaste au début mais se défilait toujours quand nous

40 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Extrait de l'interrogatoire de Cattelliot Augustin, 22 août 1932.

41 *Id.*

42 JEUSSET M.-A., *Souvenirs, op. cit.*, p. 35. C'est l'auteure qui souligne.

43 Non-signé, « Autour de l'attentat d'Ingrandes », *L'Ouest-clair*, 28 novembre 1932, p. 3.

44 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes au Garde des Sceaux, 9 septembre 1932.

45 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur de la République Guillot au procureur général de Rennes, 27 août 32.

46 ADLA, 1 M 165, mouvements et partis politiques (autonomistes bretons, 1927-1936). Le préfet de la Loire-Inférieure à M. le ministre de l'Intérieur, 15 juin 1936.

47 JEUSSET M.-A., *Souvenirs, op. cit.*, p. 39.

48 Morvan Lebesque a quitté *Breiz Atao* pour *Breiz da Zont*, qu'il a également abandonné par la suite.

avons besoin de le voir à nos côtés.

Il servit de témoin à charge contre nous lors de notre arrestation en 1932 ! Ce fut Duhamel qui intervint lors d'une confrontation devant le juge Ricaud avec lequel il entretenait d'amicales relations (d'ordre musical si j'ai bonne mémoire).

" Mon cher juge, demandez donc à Lebesque à quelle date exacte il a quitté Breiz Atao en emportant la caisse ".

Pris, selon l'expression de Jeusset d'une " chiasse ultra-liquide ", il se dégonfla aussitôt »⁴⁹.

Il est intéressant de voir un ancien de *Breiz da Zont* accabler ses ex-amis du Parti Nationaliste Intégral de Bretagne, et ces derniers, ouvertement partisans de Hitler, être défendus par Maurice Duhamel, chantre du socialisme et du fédéralisme. Le fondement politique de la scission de 1931 semble tout à fait relatif, à moins que le souffle de la bombe n'ait également rebattu les cartes du mouvement. On note en tout cas la résurgence de la question financière, véritable pomme de discorde.

Entre temps, la justice s'intéresse à Meavenn. Ses relations avec Louis-Napoléon Le Roux et Frank Ryan alimentent la suspicion de la justice⁵⁰. Elle s'était rendue en Irlande en août 1931 et, auparavant, avait rencontré le premier pour préparer son voyage. Indépendantiste dès avant la Grande Guerre, ce dernier avait signé en 1911 le Manifeste du premier PNB, contribué aux revues *Breiz Dishual* et *Brug*. Refusant la mobilisation française en 1914 il s'était mis au service de l'armée anglaise. Devenu citoyen britannique, il multiplie les contacts avec le *Sinn Féin*, publie une *Vie de Patrice Pearse* et contribue à *Breiz Atao*. En 1932, il écrit régulièrement dans le journal de l'IRA, *An Phoblacht*, la République. Un bref séjour parisien à Noël et quelques jours en Belgique en mars 1932 obligent Meavenn à passer chaque fois par Londres, où séjourne Le Roux, qu'elle ne manque pas de voir. C'est bien assez pour froncer le sourcil d'un juge. En Irlande, elle dit avoir été professeur de français au couvent des Ursulines de Thurles, Tipperary⁵¹. Mais le principal de son expérience irlandaise consiste en la vaine quête d'argent pour la cause bretonne et la fréquentation de républicains de premier plan, dont Frank Ryan⁵². De la génération de Mordrel, il prit part aux combats de la guerre civile avant de devenir l'adjutant de la Brigade de Dublin et l'éditeur d'*An Phoblacht*. Entre autres choses, il permet à Meavenn de développer ses compétences en matière de

49 Fonds Mordrel, OM8 M207, Notes d'Augustin Cattelliot pour *BA, histoire...*, non daté.

50 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes à M. le garde des Sceaux, 9 septembre 1932.

51 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.

52 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932.

propagande et de suivre des stages de terrorisme⁵³. Rentrée en juin 1932 elle est considérée comme susceptible d'avoir perpétré l'attentat de Rennes. Ses interrogatoires ne permettent cependant pas de l'inculper. Jeusset précise : « Quelqu'un nous touchant de près avait insisté auprès de l'auteur de l'attentat pour qu'il ait le courage de prendre la responsabilité de son acte. II A REFUSÉ SI LÂCHEMENT QU'UNE PERSONNE TRÈS INTIME AVEC LUI L'A LAISSÉ TOMBER. »⁵⁴ Il est vraisemblable que Meavenn quitte Lainé à ce moment-là, mais elle continue de le protéger.

Des dysfonctionnements de communication dans la police font piétiner l'enquête⁵⁵. Les inculpés sont libérés fin septembre. Entre temps, un témoin s'est manifesté. Berthou, qui a quitté *Breiz Atao* pour *Breiz da Zont* et chez qui, à deux pas de la poudrerie du Moulin-Blanc, à Guipavas, on a trouvé des ouvrages de chimie, est agacé d'être sollicité par la police. Il souhaite disculper son ami Jeusset, aussi a-t-il adressé un courrier à *La Province*, dans lequel il oriente les soupçons vers Flotte, militant de *War Zao*, l'équipe communiste de Guingamp⁵⁶. L'affaire prend un tour politique, opposant les rouges du mouvement à l'extrême-droite catholique de *Breiz da Zont*, dont les diatribes sont complaisamment hébergées par *La Province*, organe d'Eugène Delahaye, catholique proche de l'Action Française. « Il est permis, je suppose, écrit Berthou, d'être militant breton et homme de "droite" selon la terminologie française. Jeusset et moi avons lutté contre une certaine déviation internationalo-communiste qui gagnait B.A. »⁵⁷ Pendant ce temps-là, tout le monde semblait connaître le nom du responsable, mais personne ne disait rien. Et *L'Ouest-Éclair* de soulever enfin la question qui s'impose : « L'individu visé par Berthou et Jeusset, et dont le nom est connu d'un grand nombre de personnes, n'a pas encore été inquiété : le sera-t-il jamais ? »⁵⁸

Tous deux sont accusés par *Breiz Atao*, face à la police, de sacrifier une union nécessaire à des intérêts de chapelle⁵⁹. Le geste de Berthou est immédiatement considéré comme un acte de trahison par *Gwenn ha Du*, qui se fait fort de punir les renégats. Un communiqué de la société secrète intime l'ordre à Berthou de quitter la Bretagne dans les trois mois et de ne plus y revenir. À Caouissin et Drezen, qui ont usurpé le nom de *Gwenn ha Du* sur des papillons de propagande, il est exigé de verser une somme d'argent pour l'érection, envisagée alors, d'un monument à Sébastien Le Balp. Jeusset échappe à la colère de *Gwenn ha Du*. Il est certes le martyr du moment, mais le mouvement le prend volontiers pour un imbécile, dangereux et impulsif⁶⁰, qu'il vaut mieux laisser tranquille. Les

53 FALIGOT R., *La harpe et l'hermine*, op. cit., p. 78.

54 Breiz da Zont, « Un partisan de Gwenn ha Du nous écrit... », *La Province*, n°65, 23 novembre 1932, p. 4.

55 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes à M. le garde des Sceaux, 14 décembre 1932.

56 Lettre de Guillaume Berthou, publiée dans *La Province*, n°47, 17 septembre 1932, p. 2.

57 « Une réplique de M. Berthou à "Breiz Atao" », *La Province*, n°66, 26 novembre 1932, p. 3.

58 Non-signé, « Les attentats autonomistes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 30 novembre 1932, p. 7.

59 Breiz Atao, « En face de la police », *Breiz Atao*, 20 novembre 1932, p. 1-2.

60 JEUSSET M.-A., *Souvenirs*, op. cit., p. 36-37.

autres, sans sourciller, obéissent. Berthou a beau prétendre que la sanction qui lui est infligée est bénigne, qu'il avait prévu de toute manière de partir depuis le décès de sa femme⁶¹, il ne reviendra pas en Bretagne avant que l'interdiction ne soit levée.

D'autant que la société secrète frappe à nouveau. Le 20 novembre 1932, une nouvelle explosion détruit à Ingrandes la voie de chemin de fer, reliant Orsay à Nantes, où Édouard Herriot doit se rendre à l'occasion de nouvelles fêtes de l'union de la Bretagne à la France. Son voyage n'est que retardé, mais désormais Lainé est dans le collimateur de la police : un anonyme l'a dénoncé. Cependant, une enquête indique au procureur de la cour d'appel d'Angers que, libéré de ses obligations militaires depuis le 6 novembre, Lainé, désormais ingénieur à l'usine Kuhlmann à Loos s'y trouvait le 20 novembre au matin : « [Il] est donc étranger à cet acte »⁶². En revanche, à Rennes, on le soupçonne fort d'être l'instigateur des deux attentats⁶³. Anna Youenou prétend que quelques mois auparavant, Debauvais, lors d'une conversation anodine avec un cheminot, lui avait demandé comment arrêter un train sans le faire dérailler⁶⁴. On peut douter de la véracité de la question, qui se pose quand même rarement en société. Ceci dit, Debauvais était fort capable d'une requête aussi saugrenue. Il est sûr en revanche, que Lainé a travaillé la question. En témoignent quelques dessins de voies, schémas de chimie et indications codées griffonnées sur un billet qu'il a conservé⁶⁵. Il recrute des hommes de main. Girard, ancien de *Kentoc'h Mervel*, est de la partie. Hervé Delaporte, le cadet de Raymond, en est également⁶⁶. Bayer du Kern, jeune ouvrier papetier dont le père fut tué à la guerre, en rupture avec sa famille, est une récente recrue de *Breiz Atao*, où il se fait remarquer par l'enthousiasme que lui inspire l'explosion du 7 août. Le captivant avec ses plans de conspiration et ses allures mystérieuses, Lainé parvient à avoir sur lui un véritable ascendant. Bayer ne sait rien de son recruteur, qui exige que l'on n'obéisse qu'à lui seul. Aussi, lorsque Lainé donne l'ordre, assorti des consignes *ad-hoc*, d'aller faire sauter les rails à Ingrandes avant que le train n'arrive et de disposer des lanternes rouges de manière à ce qu'il s'arrête à temps⁶⁷, Bayer s'exécute sans rechigner. Il reçoit l'aide de deux inconnus : chaque membre de la société ne connaît que celui qui l'a recruté et l'appelle son « parrain »⁶⁸. En récompense de cette opération brillamment réussie, il est nommé par

61 AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Guillaume Berthou, 29 novembre 1932.

62 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel d'Angers à M. le garde des Sceaux, 30 novembre 1932.

63 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le procureur général près la cour d'appel de Rennes à M. le garde des Sceaux, 14 décembre 1932.

64 YUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens. Les mémoires du chef breton*, Tome 2, « La bagarre de l'avant-guerre », Rennes, 1975, p. 24.

65 CRBC, Fonds Lainé, CL5 M326, notes sur des codes et explosifs.

66 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit, p. 139.

67 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le commissaire de police mobile au commissaire divisionnaire de Rennes, 28 avril 1936.

68 *Id.*

Lainé sous-officier de *Gwenn ha Du*⁶⁹.

Bien entendu, à *Breiz Atao* on affirme réprover la violence, mais on se réjouit ouvertement des attentats. En août 1932, le journal serait tiré à cinq mille exemplaires⁷⁰, après avoir presque totalement disparu. De l'été à novembre 1932, le tirage descend à trois mille, ce qui reste inespéré pour le PNB, dont l'organe connaît, semble-t-il, une hausse d'abonnements de 65 % en quelques mois⁷¹. Delaporte se rappelle que l'explosion attira au PNB de nouvelles recrues⁷². Augustin Cattelliot affirme sans détour que le 7 août fut l'un des plus beaux jours de sa vie⁷³. L'acte de Lainé est commenté dans les sections du PNB. Ainsi, le 16 octobre 1932 à Paris, où Denise Guieysse constate : « Ce geste qui prend une allure symbolique a une ampleur immense quand on voit l'impression profonde causée en Bretagne. L'atmosphère est réellement toute différente »⁷⁴. Et de revenir sur les arrestations, interrogatoires, perquisitions qui, faisant les choux gras de la presse, ont fait à *Breiz Atao* et au mouvement breton une publicité inattendue. Pour autant, précise-t-elle, il n'est pas question de « se mettre à faire sauter tous les monuments »⁷⁵. Aussi, le groupe d'action annoncé à l'été doit effectivement être créé, car « la bonne volonté individuelle ne peut plus suffire ». Il faut dorénavant « organiser les manifestations » et regrouper dans « une discipline librement consentie » tous ceux qu'anime le désir de participer activement « aux luttes que la Bretagne doit se préparer à tenir »⁷⁶. La mise sur pied de ce groupe est d'autant plus importante qu'elle permettrait de canaliser des énergies parfois débordantes. La création à la fin de l'année de *Daoulagad warnoc'h*, en français « Les yeux sur vous »⁷⁷, nouvelle société secrète qui projette de tuer les dénonciateurs, lui donne raison et inquiète Mordrel : des fanatiques croyant être des héros pourraient devenir des assassins⁷⁸. Dans cette perspective, l'établissement du *Kuzul*, en mai 1933, semble effectivement plus que nécessaire.

Mais l'explosion est également fêtée dans des milieux plus modérés. La tendance régionaliste

69 AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le commissaire de police mobile au commissaire divisionnaire de Rennes, 28 avril 1936.

70 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Etude transmise par le substitut d'Angers, par le procureur général près la cour d'appel d'Angers à M. le garde des Sceaux, 18 janvier 1933.

71 ADLA, 1 M 165, mouvements et partis politiques (autonomistes bretons, 1927-1936). Rapport du commissariat spécial de Saint-Malo, 4 février 1933.

72 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 2-B.

73 Fonds Mordrel, OM8 M207, Notes d'Augustin Cattelliot pour *BA, histoire...*, non daté.

74 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M17, causerie à la section de Paris, 10 octobre 1932.

75 *Id.*

76 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 C2, correspondance Marcel Guieysse, lettre de Denise Guieysse aux militants, 19 juillet 1932.

77 L'hebdomadaire murrassien *Je suis partout* vit le jour deux ans auparavant. Son titre a vraisemblablement été une source d'inspiration pour les comploteurs.

78 *Breiz Atao*, « Les dangers de l'anarchie », *Breiz Atao*, n°165, 25 décembre 1932, p. 1 et 3.

organise un concours de chansons sur la destruction du monument, qui inspire des dizaines de participants⁷⁹. Une chanson est imprimée, dont la vente servira à renflouer les caisses d'*Ober*, petite organisation de cours de breton par correspondance⁸⁰. L'aile catholique est aussi de la fête. Lainé se souvient :

« En 1932 on dit que la direction du Bleun-Brug avait sablé le champagne pour la chute du monument. "Et, dit Mordrel, si l'auteur du coup était venu là leur demander un verre d'eau, ils lui auraient fermé la porte au nez en tremblant dans leurs culottes..."

- Non tout de même ! Lui dis-je. Ce n'est pas pensable.

- Tu ne connais pas les bourgeois, me répondit-il.

Alors j'étais encore très jeune. J'ai appris depuis qu'il avait raison. »⁸¹

Le complot et la subversion sont, dans les années 30, nettement marqués à gauche. Les gens de *War Zao*, qui prévoient également de faire sauter le monument, se font à l'époque souvent remarquer aux conférences de Marcel Cachin⁸². Il n'est donc pas étonnant de voir *L'Humanité* prendre le parti des autonomistes :

« Il est clair qu'ils sont actuellement victimes des plus odieuses machinations. Il faut les défendre surtout parce que l'affaire de Rennes, - et bien plus fortement et plus clairement – celle de Vannes, dont le développement a été arrêté par les arrestations préventives ordonnées par Herriot – posent le grand problème des revendications de race et de nationalité des masses ouvrières et paysannes de Bretagne »⁸³.

Il s'opéra à cette occasion une alliance objective entre le PNB et le PCF, qui se trouvent côte-à-côte face aux Camelots du roi de l'Action Française à Saint-Goazec, le 3 septembre 1933. Mordrel put écrire :

« C'est par une réaction instinctive et raisonnée à la fois que nous devons être à Saint-Goazec contre l'*Action française*.

Nous n'étions pas pour cela avec les socialistes, mais du côté rouge, à tout prendre, la Bretagne était plus à l'aise, car les sympathies bretonnes et communistes, très nombreuses, contrebalançaient heureusement le patriotisme aussi désuet que cocardier des S.F.I.O. Du côté rouge, enfin, et surtout, il n'y avait que des gens du pays, ...et des mains nues. Les Parisiens et autres Vendéens, avec leurs matraques d'assommeurs, étaient de l'autre côté »⁸⁴.

La presse étrangère aussi réagit. Le *Vossische Zeitung*, par exemple, rappelle l'histoire de

79 ADFin, 44 J 49, Fonds Jaffrenou-Taldir. Concours d'Armorica, chansons sur la destruction du monument de Rennes, 1932.

80 Voir chapitre VI.

81 LIGC/NLW, *Louis Feutren collection*, BOX 4, feuilles volantes.

82 AN, BB/18/2864/1, dossier 11A32, sous-dossier 26, rapport du procureur de la République de Guingamp sur la présence d'autonomistes bretons dans les conférences communistes, 1932.

83 Non-signé, « Coup de théâtre à Rennes », *L'Humanité*, 14 août 1932, p. 1.

84 Breiz Atao, « A Saint-Goazec. Le sens de notre intervention », *Breiz Atao*, n°183, 17 septembre 1933, p. 1.

Bretagne en insistant sur la persistance de tendances séparatistes parmi les Bretons⁸⁵. Gehard von Tevenar racontera à Lainé que c'est le retentissement de l'attentat de Rennes qu'il le fit mandater par l'*Abwehr II* pour contacter les activistes bretons⁸⁶.

On a mesuré l'impact des attentats sur *Breiz Atao*, mais pas sur leur instigateur lui-même, Célestin Lainé. Dès le 7 août 1932, il se sait sous le coup d'une possible dénonciation de la part de Le Lay, qui lui a fourni son alibi⁸⁷, mais l'a regretté aussitôt, face aux risques encourus et à l'ingratitude de Lainé à son égard. Quelques temps plus tard, le chef de *Gwenn ha Du* perdra la précieuse amitié de son camarade de l'École Centrale⁸⁸. Il s'en explique :

« *Later on, especially after the year 32, I realised with great discomfort that my Gwenn ha Du activities and further plans led me to have to deceive very good people and it was painful (Lorin, Brochen, Zorninger, - even Major Morvan) so that I avoided making friends, apart from what is called "ow-status" people, and of course potential associates in nationalism. But I a posteriori suspect this "effect" rather to have been a "cause" – that I took to Gwenn ha Du in order to reach a degree of isolation, to get free from the external world and be my self* »⁸⁹.

Encore plus tard, particulièrement après l'année 32, je me rendis compte, avec beaucoup de gêne, que mes activités liées à *Gwenn ha Du* et mes projets d'avenir m'obligeaient à tromper de très bonnes gens et c'était pénible (Lorin, Brochen, Zorninger – même le Major Morvan) si bien que j'évitais de me faire des amis, excepté parmi ceux que l'on appelle des gens de « statut inférieur » et bien sûr parmi des associés potentiels dans le nationalisme. Mais je soupçonne a posteriori cet « effet » d'avoir été une « cause » – le fait que je m'engage dans *Gwenn ha Du* dans le but d'atteindre un certain degré d'isolement, de me libérer du monde extérieur, d'être moi-même.

De fait, Lainé s'est infligé, dans la souffrance, une épreuve initiatique qui lui permet d'accéder à une autre dimension de lui-même. C'est la peur au ventre qu'il est allé poser sa bombe, et son exploit l'a transformé profondément. « Je puis dire que je n'ai pas peur de la mort, prétendra-t-il en 1953. Je l'ai appelé, le Bon Camarade, dans la nuit du 7 août 1932, pour échapper au poids de l'existence et de la Nécessité – ma nuit de Chevalier, ou ma nuit d'Homme celte – et il n'est pas venu : Il voulait que je continue »⁹⁰. On se souvient que la « Nécessité » de Lainé est le nom qu'il

85 Cité par *Ouest-Éclair*, 10 août 1932, p. 1.

86 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M23, carnet 1975-76.

87 Lainé dit à la police qu'il avait passé la nuit dans la chambre de son ami. AN, 20030297 art. 9, déposition de Célestin Lainé, 19 mai 1936. Or, immédiatement après l'attentat, Basset a conduit Lainé à Vannes. Témoignage d'Augustin Cattelliot dans *Imbourc'h*, n°102-103.

88 LIGC/NLW, *Louis Feutren collection, BOX 4*, feuilles volantes. Voir aussi AN, F/7/14686. Autonomistes bretons. - Surveillance : listes des membres du parti national breton, coupures de presse et dossiers personnels (1932-1940). Déposition de Melle Rosec Francine, 1^{er} décembre 1932 ; et AN, F/7/14685. *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le commissaire divisionnaire à M. l'Inspecteur général, 12 novembre 1938 qui fait état d'un « alibi trop minutieusement préparé ».

89 CRBC, Fonds Lainé, CL1 M19, cahier 1961.

90 LIGC/NLW, *Louis Feutren collection, BOX 4*, feuilles volantes.

donne à son complexe de Mars, mis à l'épreuve dans la nuit rennaise. Cette épreuve du feu a eu un tel impact sur lui que Meavenn, avec qui les projets de mariage tournent court à la même époque, écrira un jour à Mordrel : « Il croyait [...] qu'il suffit de " se vérifier " à ses propres yeux et ceux des autres, par quelque chose (ici le 7 août). Après, il suffit - pétrification »⁹¹. Dès 1934, Hervé Le Helloco, homme de main de Lainé, affirma de son côté : « Henaff est fini. Il ne fera plus rien. Il s'est surpassé »⁹². Dans ses derniers jours, Mordrel accordera à Lainé que « le miraculeux attentat qui détruisit le 7 août 1932, le monument de l'union de la Bretagne à la France, [...] avait ceint le front du plastiqueur d'une auréole qui en faisait une figure de proue »⁹³.

D'une certaine manière, Lainé croit incarner l'idéal nietzschéen du surhomme, qui lui est cher, mais on ne peut résumer son attitude à cela. À sa façon, il incarne également bien des préceptes énoncés par Robert Aron et Arnaud Dandieu dans *La révolution nécessaire*⁹⁴, principal ouvrage doctrinal de L'Ordre Nouveau⁹⁵, que *Plans*, la revue de Lamour, hébergera un temps. La révolution, selon eux, rime avec aventure et risque⁹⁶. Voilà pour l'explosion. Mais ils vont plus loin et affirment que fascisme, bolchevisme, hitlérisme et américanisme sont nés du renoncement de la France, issus du fléchissement de l'esprit en Occident. Pour contrer ce phénomène ils préconisent de redonner une vocation héroïque à leurs concitoyens, de leur offrir des buts spirituels nouveaux en renouant avec une tradition « personnaliste »⁹⁷. C'est exactement ce que fait Lainé, qui se forge une personnalité, au milieu des débris de la statue. Chevalier saint obéissant à son idéal, et non à quelque intérêt matériel, il incarne la nouvelle conception de la violence, revanche du concret sur l'abstrait, prônée par Aron et Dandieu⁹⁸. Son geste est sa version du « personnalisme » et du « spiritualisme ». Là où l'individu n'est qu'un être humain amputé de sa dimension morale, mû par sa seule volonté, esclave de lui-même et d'une société matérialiste, Lainé s'oblige à être une personnalité⁹⁹, cet autre qui obéit à une force qui le transcende. Ainsi, obéissant à sa « Nécessité », il laisse libre champ à son « double antithétique »¹⁰⁰, au druide-guerrier qu'il voudrait incarner. En un sens, il subit un dédoublement de personnalité - n'est-il pas *Gwenn ha Du*, blanc et noir ? -, qu'il formulera bien des années plus tard en expliquant comment Célestin cherchait à commander Neven, moi intérieur dont il gardera le prénom en optant pour la nationalité irlandaise :

91 Fonds Mordrel, OM24 C1909, lettre de Françoise Rozec (Meavenn) à Olier Mordrel, 3 novembre 1952.

92 LIGC/NLW, Louis Feutren collection, Box 4, note de 1953.

93 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, addenda 1985.

94 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire*, Montrouge (Seine), France, Impr. moderne, 1933.

95 ROY C. et T. KELLER, *Alexandre Marc et la jeune Europe (1904-1934). L'Ordre Nouveau aux origines du personnalisme*, Nice, Presses d'Europe, 1998, p. 13.

96 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire, op. cit.*, p. 141.

97 *Ibid.*, p. III.

98 *Ibid.*, p. IX.

99 ROY C. et T. KELLER, *Alexandre Marc et la jeune Europe (1904-1934), op. cit.*, p. 242.

100 DUBUISSON D., *Mythologies du XXe siècle : Dumézil, Lévi-Strauss, Eliade*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 250.

« Nos dieux m'ont appelé, j'ai eu la chance de les entendre. Dites encore ma "nécessité" si vous voulez. Le nom importe peu, c'est un mot, du vent ! Le mot importe peu devant le fait. L'hiver a précédence sur l'été.

Puis Neven M'a obéi. Ne croyez surtout pas que ce fut facile.

De fait j'ai vécu dans une extrême anxiété depuis 1924 jusqu'en 1932 sous la crainte qu'il ME lâche, comme je voyais tant d'autres le faire – presque tous en somme. Puis encore plus tard, et longtemps, j'ai craint que Neven ne flanche devant la dureté de mes "dieux" ou de Moi si vous voulez, le mot importe peu. Car il a failli le faire, et plus d'une fois. À m'en rendre furieux contre lui et ses incapacités. Toutefois cela a toujours passé dans l'ensemble bien que parfois de justesse. Les dieux ont été cléments : Ils M'ont épargné ce que Neven n'aurait probablement pas pu supporter. Ce que fut ceci, je vous le laisse à deviner : Votre jugement vous jugera. Mieux encore : Ils m'ont en plusieurs occasions remis dans la bonne route que j'allais perdre, que j'avais déjà perdue, je pense qu'ils n'ont tenu compte de ma "bonne volonté" générale couplée avec la "bonne obéissance" de Neven. En somme, Bonne cohérence générale du Tout si vous le préférez exprimer ainsi. Avoir tendance à parler de soi (Neven) à la troisième personne, comme je le fais ici, j'ai compris depuis longtemps que c'est la marque du "salut". Neven a été et est le meilleur instrument que j'aie eu. Il m'est advenu sans que je l'aie voulu ni cherché. Je vais bientôt le quitter sans regrets, avec un remerciement de bon usage »¹⁰¹.

Mais en 1932, Célestin ne s'appelle pas encore Neven. Ce n'est que quelques années plus tard, qu'inspiré par le mysticisme de Maître Eckhart, il se projettera dans cette nouvelle identité, symbole de sa conversion à une « foi celtique » qu'il tâchera de théoriser.

À un autre niveau, Denise Guieysse perçoit aussi l'impact de l'attentat sur l'élaboration d'une personnalité bretonne nouvelle. L'acte de Lainé est la « première fois des temps modernes que [la] Bretagne manifeste [de] façon aussi violente et aussi nette, sa volonté de garder sa personnalité et de recouvrer sa liberté », pense-t-elle¹⁰². Dans sa causerie du 16 octobre 1932 à la section de Paris elle annonce également la réédition de brochures doctrinales afin de faciliter le travail de propagande. Cette brochure, c'est, revue et augmentée, *Le nationalisme breton. Aperçu doctrinal*, que Mordrel publia en 1925. En même temps que l'*hevoud* refait surface, cette réédition met le PAB et ses conceptions « réalistes » entre parenthèses, en ajoutant au discours de l'*UYV* quelques nouveautés « spiritualistes » en vogue.

Mais il ne s'agit que d'une réédition et non d'une innovation, qui peut donner l'impression que Mordrel, finalement peu présent et actif à *Breiz Atao*, manque de ressources et se trouve en passe d'être distancé par une jeunesse bouillante. Plusieurs faits en attestent. Le premier article

101 CRBC, fonds Célestin Lainé, CL2 M143, notes, souvenirs et réflexions, février 1978, 6 heures du matin.

102 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M17, causerie à la section de Paris, 10 octobre 1932.

idéologique qu'il fournit au nouveau journal - « Heure d'une race », sur lequel il faudra revenir¹⁰³ - est pris avec des pincettes par la rédaction. Il n'est plus au Comité Directeur, investi par deux jeunes, Delaporte et Meavenn. Suite à l'attentat de Rennes, il aurait dit à Lainé, qui ne l'entendait pas de cette oreille : « Quel beau procès (de propagande) ça nous ferait si Gwenn ha Du était découvert ! »¹⁰⁴. Rêvait-il tout haut de se défaire d'un rival ?

À vrai dire, Mordrel, à ce moment-là, a d'autres soucis à gérer.

SAGA et l'attrait du nazisme

Depuis 1929, l'Office Central de Landerneau a régulièrement recours aux services de son bureau d'architecte. Cependant, concevoir des bâtiments agricoles n'était sûrement pas la carrière qu'il avait espérée. De surcroît, même s'il a pu prétendre avoir eu la satisfaction d'avoir mis au point, au moins sur le papier, un prototype de silo à avoine très innovateur¹⁰⁵, ses rapports avec son commanditaire n'ont pu qu'être source de frustration. En effet, crise oblige, l'Office cesse ses commandes à l'été 1932¹⁰⁶. C'est d'autant plus grave que Mordrel lui doit les avances faramineuses qui lui ont été consenties et qu'il est dans l'impossibilité de rembourser¹⁰⁷, pas plus qu'il ne parvient à rembourser d'autres prêts contractés auprès de son père¹⁰⁸. Ses satisfactions professionnelles se portent sur d'autres projets. « Les affaires vont bien. Projet d'hôpital avance à grands pas. J'ai six dessinateurs dessus. Suis très bien placé et des espoirs sérieux me sont permis »,¹⁰⁹ écrit-il à son frère Jean-Marie au sujet des plans du futur hôpital de Brest, que Mordrel, associé sur cette affaire à Jean Walter¹¹⁰, architecte spécialiste des programmes hospitaliers, espère réaliser. Vingt-deux projets sont déposés au mois de mai 1932, dont beaucoup sont écartés très vite. Celui de Mordrel, intitulé *Croix rouge écussonnée*, fait partie des quatre derniers en lice. Il est plébiscité lors du vote final. Or, Victor Le Gorgeu, maire de Brest et médecin, use de son influence pour le disqualifier, sous le prétexte fallacieux que les bâtiments proposés sont trop élevés. C'est donc le projet *Nord-Sud* de Raymond Lopez et Raymond Gravereaux qui est retenu. Il est clair que Le Gorgeu ne voulait pas avoir à

103 J. la B., « Heure d'une race », *Breiz Atao*, n°4(149), février 1932, p. 2-8.

104 LIGC/NLW, *Louis Feutren collection*, BOX 4, chemise grise, note « propagande ». C'est l'auteur qui souligne.

105 LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 457 note 103.

106 Fonds Mordrel, OM22 C1401, lettre d'Olier Mordrel à l'Office Central de Landerneau, 3 juillet 1933.

107 Ce sera le cas jusqu'en 1939, malgré l'aide de Francis Éven.

108 Fonds Mordrel, OM7 M197, notes biographiques éparées, « Rapports avec Olivier ». Mordrel a sollicité son père et son frère pour être ses garants auprès de l'Office Central. De plus, le général a hypothéqué une ferme à hauteur de 40.000 francs pour pouvoir subvenir aux dépenses de son fils.

109 Fonds Mordrel, OM22 C1396, lettre d'Olier Mordrel à son frère Jean-Marie, 14 mai 1932.

110 Jean Walter, architecte de talent, est le mari de Jeanne Walter, avec qui Philippe Lamour créa *Plans*. Il n'est pas improbable que les deux architectes se soient rencontrés par ce biais.

traiter avec un nationaliste breton. Aussi Mordrel et Walter déposent une requête, en vain¹¹¹. Aussi conçoit-on aisément l'amertume de Mordrel, qui bâtit cependant à Quimper une construction qui passe pour sa réalisation la plus achevée¹¹². Baptisée *Ty-Kodak*, cette commande du fils du photographe Joseph Villard, exprime l'attrait de Mordrel pour les architectures néerlandaises et allemandes, qu'il a étudiées à l'été 1932¹¹³.



Ty-Kodak, Quimper, 1933.

Photo de l'auteur.

Mais l'architecture n'est pas le seul domaine dans lequel Mordrel réinvestit ce qu'il a observé lors de ses voyages. En mars 1933 est publié dans *Breiz Atao* un programme qui se veut novateur. Intitulé « S.A.G.A. », il est signé du pseudonyme A.C., c'est-à-dire *Ap Calvez*, le fils du charpentier. Mordrel va donner de sa personne pour assurer le salut de son monde. *SAGA* est présenté « à titre documentaire, et avec sympathie » par la rédaction¹¹⁴. Delaporte prétend que Mordrel, profitant d'une absence de Debauvais, malade, fit passer son projet en force à l'imprimerie¹¹⁵. Il s'agit vraisemblablement d'une lecture *a posteriori* visant à se démarquer de toute entreprise mordrellienne, car, comme on le verra, Delaporte n'a pas de grand reproches à formuler à *SAGA*, bien au contraire. On a pu dire aussi que Mordrel, menacé d'être doublé par Lainé, se devait de frapper un gros coup et, à son tour, de s'approprier une certaine violence¹¹⁶. Le projet sent effectivement la précipitation. Il faudra attendre une note de bas de page d'un article

111 LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 585-588.

112 *Ibid.*, p. 533.

113 Ce bâtiment est aujourd'hui inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

114 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

115 Debauvais aurait été furieux contre Mordrel. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A et 2B.

116 GUIOMAR J.-Y., « Un séducteur dans le désordre : Olier Mordrel », *La Taupe bretonne*, n°5, novembre 1973, p.85-112.

complémentaire pour comprendre ce que signifie le sigle : *Strollad Ar Gelted Adsavet* – Parti des Celtes relevés. Quelques formules mal tournées, alors que Mordrel ordinairement les ciselait, témoignent également d'un travail parfois bâclé¹¹⁷. Pour autant ce programme n'est pas une surprise : la réédition de *Aperçu doctrinal* insistait sur l'impératif d'un plan national répondant aux possibilités bretonnes¹¹⁸.

L'historiographie actuelle voit en cette proposition de programme l'adoption – opportuniste pour les uns, convaincue pour d'autres – des thèses nazies¹¹⁹. Mordrel ne s'en est d'ailleurs pas caché et précisera en 1942 que *SAGA* était « l'expression celtique du national-socialisme »¹²⁰. Pour expliquer ce propos, on a prétendu, avec un peu de complaisance, qu'en 1942, relançant sa revue un temps disparue, Mordrel tâchait de donner des gages aux Allemands qui l'avaient écarté de la vie politique bretonne¹²¹. C'est oublier, dans le nom et la signification de « *SAGA* », le clin d'oeil au nordisme que Rosenberg développe dans son *Mythe du XXe siècle*, paru en 1930¹²². Cet ouvrage prône « le réveil de la conscience de soi »¹²³ et se propose « d'exalter ces valeurs du sang qui, de nouveau reconnues, peuvent donner à une génération future, une direction nouvelle pour rendre possible l'éducation et l'amélioration de la race »¹²⁴. Il est improbable que Mordrel ait lu cet ouvrage, qui n'a été traduit en français qu'en 1986, mais il avait rencontré Rosenberg en 1931 à Munich, où il dit s'être rendu en tant que journaliste. Mordrel prétend que cette visite n'eut aucune suite¹²⁵. Elle l'aura cependant affranchi sur les thèmes du *Mythe*, par ailleurs abondamment détaillés dans la presse¹²⁶.

De fait, seize points au moins sur les quarante-huit que compte *SAGA* sont directement inspirés du programme en vingt-cinq points du *NSDAP*. Renouant avec le nordisme, Mordrel écrivait dans son *Aperçu doctrinal* : « Le nationalisme ne peut, dans la gamme des partis et de tendances, qu'indiquer une inclinaison de principe pour le retour des peuples du Nord à leurs traditions ethniques trop longtemps tenues en suspicion par la loi romaine ; et un dégoût profond du cosmopolitisme douteux par lequel les puissances anonymes cherchent à étendre toujours davantage

117 Par exemple, l'État doit être « essentiellement une collaboration des groupement intéressés à la sauvegarde des intérêts divers dont la somme algébrique fait l'intérêt national ».

118 NON-SIGNÉ, *Le nationalisme breton. Aperçu doctrinal*, Rennes, les Éditions du PNB, 1932, p. 18.

119 LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 646.; GEMIE S., *La nation invisible*, op. cit., p. 249.

120 O.M., « Introduction », *Stur*, n°1-2, mai-juin 1942, p. 2-14.

121 FOURNIS Y., *Stur. La « révolution conservatrice » bretonne*, Mémoire de science politique et sociologie, Toulouse, Université des Sciences Sociales, 1996, p. 180.

122 En la matière, il faut ici citer les études pionnières de Gweltaz Caouissin dans son article « "Notre Tradition est contre Rome", Alfred Rosenberg et le second Emsav », consultable sur :

http://www.academia.edu/5287257/_Notre_Tradition_est_contre_Rome_Alfred_Rosenberg_et_le_second_Emsav, consulté le 12 mai 2014.

123 ROSENBERG A., *Le Mythe du XXe siècle. Bilan des combats culturels et spirituels de notre temps*, Paris, Avalon, 1986, p. 202.

124 *Ibid.*, p. 131.

125 Fonds Mordrel, OM44 M261, dossier « Le nazisme et nous ».

126 GROSCLAUDE P., *Alfred Rosenberg et "le Mythe du XXe siècle"*, Paris, F. Sorlot, 1938, p. 7.

leur domination »¹²⁷. Autrement dit, Mordrel choisit le modèle allemand, celui dont le succès est alors le plus éclatant.

En juin 1931, Mordrel répond à une invitation de Robert Ernst et se rend à Berlin, négligeant le mariage de son frère, auquel il n'assiste pas¹²⁸. À l'été 1932, il voyage aux Pays-Bas et en Allemagne. Là-bas, avait-il pu échapper aux défilés et aux parades en uniforme dont se délectait le *NSDAP* triomphant ? Lui-même, à la faveur d'une visite à Munich, s'était amusé à revêtir une tenue bavaroise prêtée par la famille Brock, qui le recevait alors :



« Munich – Chez les Brock - 1932 »
Fonds iconographique Mordrel

L'image prête à rire, tant elle symbolise de façon aussi ridicule qu'inespérée le fanatisme germanophile auquel on résume habituellement le personnage. Mais l'attirance de Mordrel pour l'Allemagne est moins grossière qu'il n'y paraît. Elle est d'abord d'ordre culturel, que ce soit en architecture ou en littérature, au point de proposer une traduction bretonne du *Dit de l'amour et de la mort du cornette Christophe Rilke*, publié par Rainer Maria Rilke en 1904. Alors qu'il n'existe pas encore de version française, celle de Mordrel, une belle édition très soignée, sort en 1932 des

127 NON-SIGNÉ, *Le nationalisme breton*, op. cit., p. 27-28.

128 Fonds Mordrel, OM7 M197, notes biographiques éparses. « Rapports avec Olivier ».

presses du parti¹²⁹. Le livre est dédié à ceux qui l'ont appuyé dans ce travail, c'est-à-dire à ses amis allemands, car la traduction a été faite à Leipzig, pendant le séjour de Mordrel en Allemagne en 1931¹³⁰. Peut-être faut-il compter parmi ceux-ci Julius Pokorny, professeur de philologie celtique à Berlin, donateur de la revue *Gwalarn* et animateur de la *Zeitschrift für celtische philologie*, qui publiera la traduction de Mordrel en 1933¹³¹. En février 1932, ce dernier adresse à différents journaux bretons une annonce avertissant les lecteurs de la mise en souscription du volume, dont il espère vendre une centaine d'exemplaires¹³². Le texte de l'annonce témoigne de l'attrait de la littérature allemande sur Mordrel et de l'exemple qu'elle peut constituer pour la langue bretonne qui est en train d'être réinventée :

« La publication de *Kanenn hini Languenau* marquera une double date dans les annales de la librairie bretonne. Pour la première fois une oeuvre poétique sera offerte au public sous la forme d'une plaquette de luxe [...] Pour la première fois également, paraîtra en Bretagne une traduction directe et entière d'une oeuvre allemande.

Du point de vue de la langue, ce ne sera pas anticiper sur la critique que de dire que le breton suit le texte allemand presque mot-à-mot, l'auteur ayant créé un style très nouveau qui parvient à rendre au breton la force particulière de l'allemand et jusqu'à son rythme.

Kannen hini Languenau marque encore un progrès de notre langue littéraire, tous les jours plus concise, plus riche et plus souple »¹³³.

Outre la charge discrète contre *Gwalarn*, avec qui Mordrel se met alors en concurrence, transparait ici un grand souci esthétique, lié tant au fond qu'à la forme. Mordrel déroule le tapis rouge à la culture allemande, qu'il introduit dans le cercle restreint de la littérature bretonne moderne du moment.

La traduction de *Kanenn hini Langenau* est précédée d'une courte biographie du poète adulé en Allemagne par la génération du feu, qui fit sien ce chant lyrique sur la mort martiale. Son impact est également très fort sur la génération « inutile », qui se berce du destin tragique de Languenau¹³⁴. Mais Rilke est aussi en vogue chez les « nouvelles relèves ». Alors que la *Nouvelle Revue française* vient de rendre un très classique hommage au non moins classique Goethe¹³⁵, Arthur Adamov et

129 RILKE R.-M., *Kanenn hini Langenau*, Rennes, Ti. moull. Kenwerzel Breiz, 1932.

130 Mordrel a appris l'allemand au collège mais n'en sait pas assez au début des années 1930 pour assurer seul un tel travail. Il est fort probable qu'un ami allemand lui ait proposé une traduction en français, qu'il a ensuite traduite en breton. Sur la pratique de l'allemand de Mordrel, voir O.M., « In memoriam. De viris », *Stur*, n°6, été 1943, p. 44-52.

131 Olier MORDREL, « Rainer Maria Rilke : *Kanenn hini Langenau* », *Zeitschrift für celtische philologie*, Band 19, 1933, p. 101-109.

132 CRBC, fonds Herrieu, HER26 C1431, lettre d'Olier Mordrel à Loeiz Herrieu, 13 février 1932.

133 Appel à souscription, joint à CRBC, fonds Herrieu, HER26 C1431, lettre d'Olier Mordrel à Loeiz Herrieu, 13 février 1932.

134 ABETZ O., *Histoire d'une politique franco-allemande, 1930-1950*, Paris, Stock, 1953, p. 22.

135 « Hommage à Goethe », *Nouvelle Revue française*, n°222, 1^{er} mars 1932.

Denis de Rougemont publie en décembre 1932, dans *Esprit*, un fragment du *Livre de la pauvreté et de la mort* du même poète¹³⁶. La découverte de l'auteur allemand a un impact tel sur Mordrel qu'il se met à son tour à rédiger des poèmes. Le pseudonyme, qu'il emploie alors, est tout un programme : Brython sera la voix d'une Bretagne nordique, hors du temps, peuplée de guerriers, mélange de lansquenets, de poilus fantasmés et de volontaires des corps francs allemands affrontant la mort, sereins. Ainsi, dans « la ville endormie », c'est un homme de troupe qui s'exprime :

« Tous ensemble nous tremblons, tous ensemble nous marchons.
Aucune peur ne peut nous arrêter, nous les menons toutes au combat ;
Dans notre sac. Dans notre sac, qui pèse lourd à nos épaules, et qui
Appesantit nos pas sur le sol de la ville endormie.

Nos pas ont cessé sur le sol de la ville endormie.
J'ai pris la main froide de mon ami,
Froide comme la main d'un homme que va quitter la vie. »¹³⁷

Mordrel assure que les poèmes de Brython « révèlent l'âme des gars de *Breiz Atao*, forgée par quinze ans de combat »¹³⁸. Très clairement, ils lui permettent d'exprimer son complexe de Mars et d'imaginer sa lutte comme une guerre enfin vécue. Le franc-tireur qui parle « dans le frais de la nuit » répond au « guetteur » de Jean-Pierre Calloc'h qui, sous l'uniforme bleu horizon, menait le mauvais combat :

« Dans le frais de la nuit, j'ai monté la garde,
Comme un soldat.
Un soldat sans fusil, sans cartouches et sans baudrier,
Mais un fier soldat quand même,
Un soldat prêt pour son pays.

J'avais les mains appuyées sur la pierre,
Du mur,
Comme un parapet. Je guettais dur.
Sans sac et sans fusil,
Sans casque d'acier sur mon front.

J'ai veillé comme un soldat.
J'ai eu froid et j'ai souffert,
Pour mon pays.

136 Rainer Maria Rilke, « Le livre de la pauvreté et de la mort », *Esprit*, n°3, décembre 1932, p. 388-395.

137 Brython, « La ville endormie », *Breiz Atao*, n°174, 7 mai 1933, p. 4.

138 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., 1973, p. 183.

Pour mon pays, comme dans les livres,
Les orgueilleux guerriers.

Les mains appuyées sur la pierre,
J'ai écouté
Le ruisseau qui coulait dans la nuit,
Qu'il y a mille ans ont entendu
Mes pères qui guettaient dans la nuit,
Ici.

Sous mon toit, derrière la vitre,
Où vient frapper la brume blanche,
Je reste et resterai le soldat sans fusil,
Qui guette et guettera les trois coups sur la porte,
Dans le frais de la nuit. »¹³⁹

Sous la plume d'un architecte, ce texte est étonnant, qui met en scène un être nu, dépouillé, porteur de valeurs qui le dépassent, mais vulnérable dans un environnement de pierre, de verre et de fer. Le matérialisme est ici l'ennemi de la personne. Mais il y a là un effort d'esthétisation de violence, caractéristique de la politique qui s'impose alors en Allemagne¹⁴⁰. À ce titre les poèmes de Brython évoquent moins ceux qu'Adrien Mitlaev publie dans *Esprit*, que la poésie *bündisch* que Jürgen Riel livre à la revue allemande *Spur* en 1932¹⁴¹.

Cet effort esthétique caractérise l'organisation de la jeunesse allemande, à laquelle les non-conformistes français s'intéressent vivement, en établissant toutefois une différence entre Hitler et son peuple. Ainsi, dans *Plans*, Philippe Lamour écrit : « Au delà d'Hitler et de ce programme ahurissant et lamentable, au delà des théories économiques d'un Feder, c'est la jeunesse allemande qui se dresse contre les esprits vaincus et les corps adipeux [...] Entre Hitler et les Hitlériens, pas de mesure. Hitler c'est un politicien excité à l'énergie artificielle, à la recherche d'une doctrine qui se refuse à sa mégalomanie. Les Hitlériens, c'est l'Allemagne jeune et ardente qui se regroupe, espère et chante »¹⁴². Écrivant cela, Lamour se montre aussi fasciné qu'inquiet face au nazisme, ce qui est finalement l'attitude d'autres organes de presse¹⁴³. Mordrel peut prétendre ne vouloir souscrire « à

139 Brython, « Dans le frais de la nuit », *Breiz Atao*, n°184, 1er octobre 1933, p. 4.

140 Sur cette question, se reporter à GOLOMCHTOK I.N., *L'art totalitaire: Union soviétique, IIIe Reich, Italie fasciste, Chine*, traduit par Michèle LÉVY-BRAM, Paris, France, Carré, 1991.

141 Pour un extrait de la poésie de Riel, voir MOHLER A., *La révolution conservatrice en Allemagne*, op. cit., p. 194.

142 Philippe Lamour, « Jeunesse du monde », *Plans*, n°4, avril 1931, p. 9-19.

143 BÉCAM M., *La « Dépêche de Brest » et la montée du nazisme (1933-1939)*, mémoire de maîtrise, Brest, UBO, 1998, p. 104.

tout un système »¹⁴⁴, il adapte malgré tout sans grande réserve le programme nazi.

Dans ses grandes lignes, *SAGA* propose un projet global pour une Bretagne utopique et de la même manière que le *NSDAP* devait disparaître une fois son programme accompli, l'architecte prévoit le remplacement du PNB par *SAGA* et la suppression de ce dernier une fois son oeuvre parvenue à terme.

Il y renoue avec la conception de l'Europe fédérale à plusieurs niveaux ; les fédérations se superposant les unes aux autres, de la commune au continent, en passant par la région, la nation, la famille de nations (article 47). Dans cette optique, comme le font les Allemands et comme on le lit aussi dans *Plans*¹⁴⁵, il exige la révision des traités de 1919 et le réajustement des frontières. D'ailleurs, si les frontières bretonnes doivent être fixées aux limites de la Bretagne historique – on ne sait pas de la Bretagne de quel siècle il s'agit – Mordrel prévoit que « pourront se rallier par voie de plébiscite certaines régions limitrophes » (article 1). C'est une « Grande Bretagne » qu'il imagine, quand d'autres rêvent à une « Grande Allemagne » (article 1 du programme du *NSDAP*). Mieux, quand il exige la « restitution à la Bretagne d'une partie des richesses nationales françaises [...] en rapport avec le chiffre de sa population » (article 2), il pense aux encaisses d'or, œuvres d'art, équipement industriels et colonies. « Nous exigeons de la terre et des colonies pour nourrir notre peuple et résorber notre surpopulation », stipule l'article 3 du programme allemand. Alors que l'anticolonialisme de Mordrel subit une importante éclipse, son pacifisme s'accommode finalement d'une milice d'officiers de métier sur le modèle suisse (article 40).

Le régime politique imaginé par Mordrel est certes parlementaire, mais tout en prétendant se méfier de l'autoritarisme, il prévoit un exécutif indépendant doté d'un mandat à longue durée. Si la liberté de conscience et de religion est garantie, la liberté d'expression est sévèrement encadrée : toute conception contraire à la moralité bretonne sera réprimée (articles 36-38-39). L'article 24 du programme allemand exige « la liberté au sein de l'État de toutes les confessions religieuses, dans la mesure où elles ne mettent pas en danger son existence ou n'offensent pas le sentiment moral de la race germanique ». Dans les deux programmes, on prétend contrôler le financement de la presse. La jeunesse elle-même fait l'objet d'un traitement particulier : il s'agit clairement de créer un homme nouveau, par le « contrôle de l'éducation de la jeunesse, destinée à faire des hommes physiquement et moralement sains, et rendus au génie jusqu'ici étouffé de [leur] race » (article 34).

En matière sociale et économique, les emprunts au programme nazi sont aussi nombreux. Chacun fait du travail une obligation, prévoit la nationalisation de grandes entreprises, favorise la

144 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

145 Philippe Lamour, « La ligne générale », *Plans*, n°2, février 1931, p. 5-9.

petite propriété et la petite entreprise, l'intéressement des travailleurs aux bénéfices des entreprises, la confiscation des bénéfices de guerre, la fin de « l'esclavage de l'intérêt »¹⁴⁶, surtout. Mordrel, écrasé de dettes, toujours redevables des avances que lui a consenties l'Office Central et des emprunts qu'il a contractés auprès de ses parents, dont l'activité professionnelle de surcroît est loin d'être florissante, ne peut qu'être sensible à cet argument. Cette question de l'intérêt est telle qu'il doit la justifier dans les mois qui suivent la parution du programme. « Tout travail entrepris sous le signe de l'emprunt, sous quelque forme que ce soit, est au départ chargé d'un fardeau qu'il ne peut supporter qu'en période de prospérité exceptionnelle », écrit-il, ne parlant en fait que de lui-même¹⁴⁷. Mais sa révision du capitalisme doit également beaucoup aux travaux de Pierre Lucius, lui-même très inspiré par l'Italie fasciste et la conception médiévale de son monde du travail. Mordrel envisage un corporatisme fondé sur la paysannerie et l'artisanat, voué à évoluer doucement vers une industrialisation limitée (article 22). Mais à vrai dire, nombreux sont les courants politiques, au début des années 1930 marquées par la crise, à envisager le corporatisme comme solution adaptée et non plus cantonnée dans quelques groupements d'extrême-droite¹⁴⁸.

Les articles 6 et 7 prévoient l'expulsion des indésirables ou inassimilables, la suppression des droits civiques des opposants ou déviants. L'article 5 prévoit l'exclusion des postes de la vie publique des étrangers, surtout des Latins et gens de couleur. Seuls les Nordiques, auxquels fait directement référence le titre même du programme – *SAGA* – sont tolérés. Dès 1920, les vingt-cinq points du *NSDAP* prévoyaient à l'article 6 « que toute fonction publique, quelle qu'en soit la nature, ne pût être tenue par des non citoyens » : il fallait être de sang allemand. En 1933, les lecteurs de *Breiz Atao* comprennent bien qui se cache derrière les « inassimilables » que *SAGA* compte expulser. Reprenant à son compte une vieille antienne antisémite¹⁴⁹, Mordrel avait quelques mois auparavant pointé du doigt la « masse juive [...] race étrangère inassimilable »¹⁵⁰. Car enfin, chacun des deux programmes est traversé d'antisémitisme. Encore faut-il s'entendre sur ce que recouvre celui de Mordrel.

Les colonnes de *Breiz Atao* n'ont jamais été préservées de la banale médiocrité des saillies antisémites dont la presse de l'entre-deux-guerres regorge. C'est ici le « cauteleux youpin » de la

146 A.C., « S.A.G.A. La fin d'un esclavage », *Breiz Atao*, n°172, 9 avril 1933, p. 3-4 et article 11 du programme du *NSDAP*. L'expression « esclavage de l'intérêt » serait une des marottes de Gottfried Feder, l'un des rédacteurs du programme.

147 A.C., « S.A.G.A. La fin d'un esclavage », *Breiz Atao*, n°172, 9 avril 1933, p. 3-4.

148 BENSOUSSAN D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale*, op. cit., p. 471.

149 SCHOR R., *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres. Prélude à Vichy*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2005, p. 77.

150 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" », *Breiz Atao*, 20 novembre 1932, p. 1-2.

préfecture qui est pointé du doigt lorsque les affiches du journal sont lacérées à Quimper¹⁵¹ ; là les judéo-parisiens aux noms en « heim, pffer, bochet » dont le flot de touristes envahit la Bretagne¹⁵² ; c'est enfin le « banquier juif de New York » ou le « profil sémitique » promoteur du capitalisme dans la *City*¹⁵³. Mais à vrai dire, ces propos sont restés marginaux jusqu'en 1932, lorsqu'une vague de xénophobie, liée à la crise économique, traverse la France¹⁵⁴. Alors qu'un antisémitisme latent mais rarement explicite commence à se faire entendre¹⁵⁵, le ton mordrellien se durcit, dans une violente diatribe en deux volets, qui mérite que l'on s'y attarde.

Le 10 novembre 1932, Mordrel publie dans *Breiz Atao*, « Le Juif et "Notre Juif" »¹⁵⁶. L'antisémitisme n'est pas connu en Bretagne¹⁵⁷, assure-t-il, car la région ne compte que peu de Juifs. Dès 1240, écrit-il, le duc Jean II les en a chassés¹⁵⁸. De fait, dans l'entre-deux-guerres, la Bretagne en compte seulement quelques centaines, bien intégrés et, pour la plupart, bien assimilés¹⁵⁹. Aussi, piochant dans le bestiaire sans originalité dont l'antisémitisme use pour exprimer son dégoût¹⁶⁰, Mordrel se réjouit : « Sur notre sol, le parfum des tribus du Nord s'est conservé pur, mêlé à celui des bruyères et des flots marins, sans aucun mélange ni relent de graisse de mouton ». Cependant, la finance internationale tombe aux mains des Juifs, prévient Mordrel, et leur présence n'est peut-être pas si minime que cela dans la mesure où ils seraient plus organisés que nombreux et bien sûr invisibles. Le mois suivant, la fin de l'article charrie son lot de stéréotypes : le monde de la finance est dirigé par un Juif sans scrupules, puisque sans patrie¹⁶¹. L'argument n'a rien d'étonnant, qui fait écho au matérialisme dont on accuse les Juifs d'être les promoteurs¹⁶². Mais surtout, le Juif en Bretagne, c'est l'incarnation du triomphe de l'universalisme français hérité des Lumières. « Jacobin rime avec Youppin »¹⁶³, affirme Mordrel. Dans cette optique, il est plus qu'éclairant de constater que le premier volet de l'article est publié en regard du papier sur la trahison de Berthou : « En face de la

151 O.M., « À Quimper. Hypocrisie anglaise et fourberie allemande », *Breiz Atao*, n°38, 3 mars 1929, p. 1-2.

152 J. Hervé, « Post-face à la lettre de M. Nédellec », *Breiz Atao*, n°61, 11 août 1929, p. 4.

153 O.M., « Rubrique *Echos* », *Breiz Atao*, n°11(71), 1er novembre 1924, p. 497 ; J. la B., « Heure d'une race, *Breiz Atao*, n°4(149), février 1932, p. 2-8.

154 WEBER E., *La France des années 30*, *op. cit.*, p. 125.

155 SCHOR R., *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres*, *op. cit.*, p. 22.

156 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" », *Breiz Atao*, 20 novembre 1932, p. 1-2.

157 Sur l'antisémitisme en Bretagne dans l'entre-deux-guerres, voir SIMON P.-J., « Racisme et antisémitisme dans le mouvement breton des années trente », *Pluriel*, n°18, 1979, p. 29-38 ; COGAN F., *Le Courrier du Finistère, la Chronique Brestoïse et les Juifs (1932-1944)*, mémoire de maîtrise, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 1993 ; TOCZÉ C. et A. LAMBERT, *Les Juifs en Bretagne, Ve-XXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

158 Mordrel se trompe, ce n'est pas Jean II mais Jean Ier le signataire de l'ordonnance de Ploërmel de 1240 qui bannit les Juifs du duché de Bretagne.

159 TOCZÉ C. et A. LAMBERT, *Les Juifs en Bretagne*, *op. cit.*, p. 112.

160 SCHOR R., *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres*, *op. cit.*, p. 57.

161 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" (suite) », *Breiz Atao*, n°164, 11 décembre 1932, p. 3.

162 SCHOR R., *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres*, *op. cit.*, p. 88.

163 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" (suite) », *Breiz Atao*, n°164, 11 décembre 1932, p. 3.

police »¹⁶⁴.



Manchette de *Breiz Atao*, 20 novembre 1932.

La position de Mordrel vis-à-vis des Juifs pourrait sembler ambiguë. Ainsi allie-t-il le poncif à l'éloge et prétend : « L'idéal d'indépendance des Juifs à l'égard du milieu national où ils vivent leur décerne une extraordinaire liberté d'esprit à laquelle nous devons de grands savants et de grands artistes »¹⁶⁵. De fait, beaucoup de Juifs contribuent au renom intellectuel de la France, dans bien des domaines¹⁶⁶. Par l'intermédiaire de son ami Eugène Guellec, Mordrel connaît Max Jacob. Avec lui et Nicolas Pesce, il sillonne la campagne quimpéroise en voiture, va à la plage. En 1926, à la mort d'Yves Le Febvre, animateur de *La Pensée bretonne*, Mordrel citait dans *Breiz Atao* l'extrait d'un texte que Jacob, alors professeur de philosophie à Saint-Brieuc, avait donné à *La Pensée*. Jacob évoquait la résurgence et la disparition de la ville d'Ys, qu'il comparait au passé de la Bretagne, dont tout ne pouvait être sauvé, sauf quelques « accents tendres de l'âme humaine »¹⁶⁷. Trahissant son attirance pour l'oeuvre d'un homme qu'il voulait voir différent, Mordrel commentait ainsi l'extrait de Jacob : « Retenons notre envie de critiquer ce philosophe-poète, qui ne sent pas comme nous les forces novatrices dont bouillonne le génie breton. Sa page est si jolie ». Dans les archives de Mordrel figurent quelques pages extraites de *La revue de l'Ouest*, dans laquelle en 1933, au moment donc où il met la dernière main au programme *SAGA*, il publia « Cinq histoires »¹⁶⁸. Ces feuilles

164 Breiz Atao, « En face de la police », *Breiz Atao*, 20 novembre 1932, p. 1-2.

165 A.C., « S.A.G.A. Révolution sans Marx », *Breiz Atao*, n°177, 25 juin 1933, p. 3.

166 SCHOR R., *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres*, op. cit., p. 12.

167 O.M., « Les premières "Pensées" », *Breiz Atao*, n°2(86), février 1926, p. 645.

168 Olier Mordrel, « Cinq histoires », *Revue de l'Ouest*, février 1933, p. 13-15.

détachées sont dédicacées par l'auteur : « 1934 - À Max Jacob - Olier Mordrel ». Peut-être est-ce Jacob, qui avait livré lui-même deux poèmes à la revue en décembre 1932, qui permit à Mordrel d'y publier ses histoires ? Toutefois, les feuilles découpées n'ont pas été données à leur dédicataire. L'année suivante, Jacob lui conseille de proposer quelques-uns de ses poèmes à Jean Fraysse, directeur des *Feux de Paris*¹⁶⁹. Dans sa *Galerie Bretonne*, Mordrel évoque Max Jacob en ces termes :

« Le feu d'artifice de sa conversation était un des délassements des vacances. Il fuyait les compagnies ennuyeuses avec des ruses de peau-rouge et des saluts jusqu'à terre, pour nous rejoindre dans un pic-nic, car peu lui importait que nous fussions autonomistes, si nous savions apprécier ses histoires et ses gags. Mais s'il nous amusait un temps, s'il étonnait toujours les bourgeois respectueux de l'immense Inconnu parisien, il n'impressionnait pas les paysans qui perçaient à jour le clown sous les effusions littéraires et ne se gênaient pas pour le ramener à la décence. Je gage que Paris, pour l'auteur du "Cornet à dés" était un terrain plus ferme, et les sangs-mêlés des cafés littéraires des compatriotes plus authentiques que les *glazics* et les *bourledènes*.

Chose curieuse, les Juifs se présentèrent souvent à nous remplis de bons sentiments et avec le plus entier désintéressement »¹⁷⁰.

Au-delà de la description d'un comédien dont le peuple, incarnation de l'authenticité, n'est pas dupe, tout se dit dans la « chose curieuse », qui signe l'antisémitisme latent dont Mordrel afflige son entourage. En fait, aucune correspondance n'atteste de relations poussées entre Jacob et lui ; la dédicace de 1934 ne dénote nulle amitié. Mordrel, vraisemblablement flatté d'être en si prestigieuse compagnie, fréquentait en intellectuel et de loin en loin, l'ami d'un ami. Pour tout dire, il est même vraisemblable que ce soit la fréquentation de Max Jacob qui lui ait inspiré la forme originale de son antisémitisme. Car son éloge aux savants et artistes juifs ne s'arrête pas en si bon chemin. « Mais toute cette production intellectuelle juive, écrit-il, renferme une perversion subtile qui, si nous en subissons l'influence, ferait bientôt de nous des étrangers et des renégats à notre tradition, des iconoclastes »¹⁷¹. Aussi, derrière le poncif antisémite, c'est une réflexion sur le Breton francisé comme ennemi intérieur, qu'il faut envisager, d'où la publication de l'article dans la rubrique « Questions culturelles ».

Cette réflexion est à la croisée de plusieurs conceptions de l'antisémitisme. Pour certains, les Juifs et le judéo-christianisme sont responsables de la création du monde moderne en tant

169 Fonds Mordrel, OM22 C1420, lettre d'Olier Mordrel à Jean Fraysse, Noël 1935. Il ne semble pas que ces poèmes aient été publiés.

170 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 106.

171 A.C., « S.A.G.A. Révolution sans Marx », *Breiz Atao*, n°177, 25 juin 1933, p. 3.

qu'univers matérialiste, soumis à la science et à la technologie¹⁷². Certes Mordrel condamne le marxisme, entre autres raisons parce qu'il est « issu tout d'une pièce du cerveau d'un israélite allemand »¹⁷³. Mais il sait bien, il l'a assez écrit, que les plus férus de progrès en Bretagne sont les Bretons eux-mêmes. Le Juif, c'est aussi le substitut du père. Justement parce qu'il ne lui ressemble pas – il est le faible contre le fort –, il est une figure assez dissemblable et donc acceptable pour assumer la haine du père dans une triangulation œdipienne mal réglée¹⁷⁴. À ce titre, il est l'intrus, perturbateur de la relation narcissique idéalisée avec l'image maternelle¹⁷⁵. Dans ce cas, le Juif n'est pas le Juif¹⁷⁶, mais la projection de réalités psychiques jugées intolérables¹⁷⁷, ici celle d'un Breton francisé, en l'occurrence le général Mordrelle, idéal inaccessible pétri de culture latine envers lequel son fils conçoit autant d'amour que de rejet. Plus largement, chaque nationalisme européen a vu dans le Juif son ennemi particulier et le représentant de tous ses autres ennemis¹⁷⁸. Il est, là encore, une projection. Dans un autre registre, les équipes de la « Jeune Droite »¹⁷⁹ se caractérisent par leur antiaméricanisme. Pour eux, l'impérialisme américain menace l'Europe et il faut le combattre, de même que chacun doit lutter contre l'« Amérique intérieure », installée dans les mentalités françaises¹⁸⁰. Mordrel suit la même démarche et poursuit un ennemi intérieur. Car au bout du compte, s'il qualifie les Juifs d'inassimilables, il ne peut que constater le contraire et c'est justement ce qui l'effraye. Ne trouvent-ils pas « dans la culture française des voies convenant à leur esprit »¹⁸¹, ce qui leur permet de « se fondre dans le milieu ambiant »¹⁸². En fait, modèle de l'assimilation à la France, ils incarnent un métissage qui lui est insupportable. « Nous vivons dans un pays – c'est tout dire - , où les marchands de tableaux vont à la messe ! »¹⁸³, s'exclame-t-il, songeant, à n'en point douter, à la conversion chrétienne de Max Jacob. Aussi, lorsque Mordrel glose sur « Le Juif et "Notre Juif" », ce n'est pas de l'hypothétique influence des Juifs de Bretagne qu'il parle. « "Notre" Juif à nous, en Bretagne, c'est donc surtout le théoricien de l'Une et Indivisible, au premier stade, et au second celui de la mixture universelle [...] qui viennent l'un et l'autre bêcher la substance de notre personnalité et saccager notre jardin »¹⁸⁴, écrit-il, d'une plume voltairienne, incarnant malgré lui ce

172 DUBUISSON D., *Mythologies du XXe siècle*, op. cit., p. 246.

173 A.C., « Révolution sans Marx », *Breiz Atao*, n°176, 11 juin, 1933, p. 3.

174 DURIN C., *Psychologie et sociologie du fascisme*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 225.

175 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme*, op. cit., p. 177.

176 DURIN C., *Psychologie et sociologie du fascisme*, op. cit., p. 225.

177 SENARCLENS P. de, *Le nationalisme*, op. cit., p. 178.

178 BALIBAR É. et I.M. WALLERSTEIN, *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, p. 90.

179 Sur la « Jeune Droite », voir KESSLER N., *Histoire politique de la jeune droite, 1929-1942*, op. cit. et AUZÉPY-CHAVAGNAC V. et R. RÉMOND, *Jean de Fabrègues et la jeune droite catholique. Aux sources de la Révolution nationale*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

180 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 128.

181 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" », *Breiz Atao*, 20 novembre 1932, p. 1-2.

182 *Id.*

183 *Id.*

184 J. la B., « Le Juif et "Notre Juif" » (suite) », *Breiz Atao*, n°164, 11 décembre 1932, p. 3.

qu'il dénonce, à savoir une assimilation à la culture française des Lumières. Si, d'une part, il cède aux stéréotypes du genre, d'une autre il définit surtout le Breton comme traître à sa patrie, sorte de « Juif synthétique », symbole de la décadence moderne¹⁸⁵. Une note de sa main précise ceci :

« Le danger n'est pas la Race juive, le paysan hébreu de Palestine n'est pas un danger. C'est l'être instable, inquiet créé par le déracinement. C'est pourquoi le Non-juif déraciné par le modernisme est aussi haïssable que le Youpin. On peut être juif synthétique sans le savoir. C'est pourquoi diriger le combat contre le né-juif c'est préserver le gros de l'ennemi, c'est trahir. »¹⁸⁶

Le matérialiste briseur de nations et antispiritualiste, pour Mordrel, c'est avant tout le breton francisé, qui a perdu sa personnalité. Dans le début des années 1930, il rêve tout haut d'interner les nocifs dans des camps de concentration bretons. Il ne s'agit pas de Juifs, mais bien de Bretons francisés¹⁸⁷. C'est en partie contre cet ennemi intérieur que Mordrel propose le programme *SAGA*, qui place tous ses espoirs sur la jeunesse, dont il espère voir surgir un homme nouveau, projet qui est le dénominateur commun des mouvements fascistes de l'entre-deux-guerres¹⁸⁸.

Le propos n'est pas ici de nourrir un débat aussi long que stérile sur l'existence ou non d'un fascisme français¹⁸⁹ : ne se considérant pas comme français, Mordrel et son entourage ne sont pas concernés par cette question. Mais force est de constater que toutes les influences qui traversent son programme le rattachent au fascisme. Il s'agit d'abord de certaines idées développées par les milieux « non-conformistes ». On se gardera cependant d'une généralisation qui serait malheureuse : tous les tenants de la troisième voie n'adhèrent pas au fascisme, loin de là, et ceux qui le font, le font à divers degrés¹⁹⁰. Ainsi, certains peuvent être situés en périphérie du fascisme¹⁹¹, alors que d'autres, comme Lamour, en viennent et parfois s'y cantonnent¹⁹². Cette fascisation de *SAGA* se mesure évidemment au poids de l'influence nazie, ainsi que du programme italien des Faisceaux (concernant le vote des femmes, le remplacement de l'armée permanente par une milice nationale, par exemple). On note au passage que d'autres subiront ensuite les mêmes influences : on songe aux vingt-sept points des phalanges de Primo de Rivera, élaborés en 1933, ou encore au *Plan du 9*

185 TAGUIEFF P.-A. (dir.), *L'antisémitisme de plume. 1940-1944. Etudes et documents*, Paris, Berg international éditeurs, 1999, p. 42.

186 Fonds Mordrel, OM2 M33, dossier « racisme ».

187 J. La Benelais, « Le drame breton », *Breiz Atao*, n°212, 2 décembre 1934, p. 1-2.

188 MATARD-BONUCCI M.-A., P. MILZA (dir.), *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945*, Paris, Fayard, 2004.

189 Quelques ouvrages font le point sur cette question. Voir SOUCY R., F. CHASE, J. PHILLIPS et A. PROST, *Fascismes français ? 1933-1939 mouvements antidémocratiques*, Paris, Autrement, 2004 ; DOBRY M., *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003 ; KESTEL L., *La conversion politique. Doriot, le PPF et la question du fascisme français*, Paris, Raisons d'agir, 2012.

190 STERNHELL Z., « La troisième voie fasciste à la recherche d'une culture politique alternative », dans MERLIO G. (dir.), *Ni gauche ni droite, op. cit.*, p. 17-29.

191 BURRIN P., *La Dérive fasciste : Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945*, Éd. du Seuil, Paris, 1986, p. 31.

192 Zeev Sternhell voit en *Plans* le « type quasi parfait d'un fascisme orienté vers la technique », STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche, op. cit.*, p. 511.

juillet 1934, où d'aucuns verront également un programme fasciste¹⁹³. Aussi, en 1934, un anonyme affirme dans *Breiz Atao* qu'il ne faut rien attendre des fascismes de droite ou de gauche en France ; à ses yeux, le fascisme breton – que peut-il être sinon celui que propose *SAGA* ? – est bien plus authentique et plus proche de ceux de Rome ou Munich¹⁹⁴. En première page de cette même livraison, un dessin résume en quelques traits le programme de *SAGA* :



Dessin paru dans *Breiz Atao*, 18 février 1934, p . 1.

On ne sait qui a composé ce dessin, qui donne suite, douze ans après, à la « Résurrection »¹⁹⁵, imaginée par Mordrel et gravée par Lemonnier. Le breton en *bragou bras* qui sortait de son tombeau a vieilli et gît à terre, en lambeaux, épuisé. Passe-t-il le relais, ou cède-t-il tout simplement un drapeau à prétention nationale encore mal défini à un jeune homme fort et dynamique qui avance sans se soucier de qui lui barre la route ? Ce dessin n'est pas la suite de la gravure de propagande de 1922 : il la remplace. Il n'est plus question de résurrection, mais de relève. Et c'est un travailleur qui, désormais, s'empare de la nation. Mordrel illustre un socialisme national. Mais aussi efficace qu'il puisse être, on ne saurait substituer ce dessin à un discours, bien nécessaire ici. Il est malaisé de définir le fascisme : tous ceux qui ont eu le courage de s'y essayer, se sont rendus compte qu'il ne

193 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 195-198.

194 Non-signé, « Assez tiré les marrons du feu », *Breiz Atao*, n°193, 18 février 1934, p. 1.

195 Voir chapitre II.

se résumait pas à l'application d'un programme, pas plus qu'à un opportunisme politique¹⁹⁶. Il semble donc illusoire d'en dresser un idéaltype, tant l'idée de cocher les cases du cahier des charges d'un hypothétique « fascisme générique » s'accorde mal à l'impératif de respecter la chronologie des régimes ayant expérimenté la chose, ou des groupes qui l'auraient souhaité. Pour autant, à défaut d'autre chose et manié avec souplesse, un tel idéaltype permet d'établir des comparaisons¹⁹⁷. Quelques principes fondamentaux sous-tendent le projet fasciste, notamment la hantise du déclin de la société, qui trouve sa compensation dans l'affirmation de son unité, de son énergie et de sa pureté¹⁹⁸ ; la lutte contre l'héritage des Lumières ; l'antimatérialisme¹⁹⁹. Ces principes trouvent leur application dans la prépondérance d'un parti unique dirigé par un chef charismatique, confondu avec l'État, gardien de la doctrine, facteur de l'encadrement de la société, dans laquelle la jeunesse, organisée, joue un rôle clé ; dans la soumission de l'économie, de la société, de la famille, des croyances, de la morale au politique²⁰⁰ ; dans la méfiance envers le parlementarisme et plus largement la démocratie ; dans le corporatisme économique et l'expansionnisme ; dans la discrimination, la poursuite des facteurs de division, l'élimination des obstacles politiques et sociaux.

Force est de constater que *SAGA* répond à chacune de ces caractéristiques, hormis le culte du chef, qui n'apparaît pas dans le programme, bien au contraire. Il est cependant clairement affirmé dans le poème intitulé « J'ai six camarades », que signe Mordrel, sous le pseudonyme d'Er Gedour, le guetteur²⁰¹. On pourrait à la rigueur s'en tenir à la définition qu'il donnera lui-même du fascisme : « Nous sommes fascistes par notre refus du déterminisme matérialiste, de la marche de l'histoire à sens unique, et notre foi dans la puissance de la volonté humaine, dans les miracles de la volonté humaine »²⁰². Cette définition, bien que tardive sous sa plume, correspond aux principes qui traversent son programme, hormis la réflexion sur le sens de l'Histoire, qu'il peaufinera à la lecture de Spengler, ce qui en 1933 est encore l'affaire de quelques mois.

La Bretagne Fédérale ne s'y trompe pas, qui raille une « Salade Armoricaire Garantie Authentique »²⁰³, élaborée par « Olier Ier ». Il est presque devenu une coutume de résumer l'attitude

196 PAXTON R.O., *Le fascisme en action*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 374. Ainsi le fascisme prône la révolution industrielle en rupture avec le matérialisme, mais dans les faits doit favoriser le profit et le capitalisme, voir SOUCY R., F. CHASE, J. PHILLIPS et A. PROST, *Fascismes français ?*, op. cit., p. 48.

197 BURRIN P., *La Dérive fasciste*, op. cit., p. 18-22 ; GENTILE E., *Qu'est-ce que le fascisme ? : histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004, p. 122.

198 PAXTON R.O., *Le fascisme en action*, op. cit., p. 373.

199 STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, op. cit., p. 119.

200 BERSTEIN S., P. MILZA (dir.), *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, A. Versailles, 2010, p. 229-230.

201 « Ils sont six, avec moi sept, toujours prêts, quand je veux / Je ne leur dis point : Allez ! Ils ont la tête trop dure / Mais quand je pars, ils viennent / Sans jamais rien demander ». Er Gédour, « J'ai six camarades », *Breiz Atao*, n°176, 11 juin 1933, p. 4.

202 Fonds Mordrel, OM7 M149, dossier « emsaw-milieu », fin des années 1970.

203 Manchette de *La Bretagne Fédérale*, n° 14, 6 avril 1933.

des fédéralistes dans la formule suivante : « Le programme S.A.G.A., la politique nationaliste bretonne sont marqués du signe de l'impérialisme et du fascisme. La croix gammée - est-ce un hasard - est restée leur emblème »²⁰⁴. Mais cette citation survient plusieurs mois après le jeu de mots sur la salade. Et la position des fédéralistes a bien évolué. Il n'est pas inutile de rappeler ce qui précède cette formule. On y lit :

« Aujourd'hui, *Breiz Atao* occupe une situation bien solide et groupe, autour de lui des jeunes qui ne cachent pas leurs sympathies au programme fasciste développé dans les colonnes de leur organe sous l'étiquette S.A.G.A.

Ce que nous pensons de ce programme, nous l'avons dit ; reconnaissons à son auteur le mérite d'un travail sérieux, intéressant sur bien des points. Mais il nous trouvera, nous hommes de gauche, toujours dressés contre ses conclusions qui ne peuvent aboutir qu'à une duperie du peuple breton sur le terrain politique et social.

L'affranchissement de la Bretagne ne saurait, en effet, être complet sans la libération du prolétariat breton, et cette libération, ce n'est pas le programme réactionnaire et fasciste de S.A.G.A. qui la lui donnera ».

Autrement dit, *SAGA* serait presque acceptable. S'il faisait davantage de concessions au prolétariat, des alliances seraient possibles. Aussi, Marchal et Klec'h concluent :

« Nos postes de combat sont face à eux comme face à l'impérialisme français sous les plis de l'étendard noir et blanc qui représente la Bretagne, et du drapeau rouge en ce qu'il symbolise la libération des hommes et des peuples.

C'est là l'unique position que nous puissions prendre ici envers le programme S.A.G.A. ; que l'on ne trouve pas si mauvais que nous l'ayons affirmé. »

À cela, Mordrel répond en insistant sur l'importance de la troisième voie²⁰⁵, qui ouvre la porte aux fédéralistes. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux finiront par rejoindre les rangs de *Breiz Atao*, dont la position vis-à-vis de *SAGA* est moins unanime qu'ils veulent bien le croire.

SAGA et la révolution « personnaliste »

Car *SAGA* n'est pas seulement la reprise locale des vingt-cinq points du *NSDAP*. Au moment où L'Ordre Nouveau affirme : « Nous changeons de plan »²⁰⁶, Mordrel demande : « Devons-nous renverser nos méthodes ? », avant d'introduire son programme, laissant planer l'idée d'un bouleversement radical. À vrai dire, *SAGA* s'inscrit dans la logique du glissement de *Breiz Atao* du

204 M. Le Morvan et Ronan Klec'h, « Tour d'horizon », *La Bretagne Fédérale*, n° 18, 13 janvier 1934, p. 1.

205 A. Calvez, « À propos de S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°192, 4 février 1934, p. 2.

206 L'Ordre Nouveau, « Lettre à Hitler », *L'Ordre Nouveau*, n°5, 15 novembre 1933, p. 3-32.

« réalisme » au « spiritualisme ». Le début des années 30 est riche en manifestes, propositions de réformes et programmes de toutes sortes et Mordrel partage les préoccupations d'autres tendances non-conformistes du moment. Ainsi, dès février 1932, dans l'article « Heure d'une race », inspiré par la crise internationale, Mordrel fait le bilan du 19^e siècle, période de foi aveugle dans le progrès, qui s'achève un jeudi noir à Wall Street :

« L'humanité désorientée [...] pose sur toutes ses connaissances un grand point d'interrogation. Elle a commencé la liquidation de ses illusions économiques. Elle est prête à une révision de toutes ses idées en général. Elle cherche.

La popularité qu'un Gandhi peut rencontrer au milieu de ses victimes des Midlands en dit long à ce sujet. On revient à l'admiration des sociétés primitives, dont la stabilité fait un contraste enviable avec notre folle agitation. C'est un écrivain américain, né au pays de la machine à faire des pâtés de porc, qui va s'initier respectueusement aux rites magiques de Nègres de la Côte-d'Ivoire, et qui se demande en fin de compte si la sorcière Wamba qui raccommode les ponts à distance, n'en sait pas plus long que M. Einstein. En parlant aussi bien de la sagesse jaune, que de l'occultisme noir ou des toutes simples croyances de ses propres ancêtres blancs, l'Européen se dit : " Avais-je tant que cela raison ? Ai-je eu raison en tout ? " [...]

Il se forme, à travers l'Europe, un très fort courant de jeunesse, tentée par les problèmes de la reconstruction de notre économie et de notre société modernes en déconfiture. Ne lui ménageons ni notre sympathie ni notre appui. Mais ne commettons pas l'erreur de nous fondre en lui. Nous avons assez déserté notre pays comme cela. Et à chacun sa tâche. À ceux qui ont tenté de l'aventure industrielle d'en liquider la faillite. »²⁰⁷

Inquiétude, machine, déclin, faillite, reconstruction. Mordrel joue avec les mots de passe des « relèves » et donne le ton de ce qui désormais balise son discours, celui d'une civilisation en pleine décadence, face à laquelle quelques peuples jeunes refusent d'abdiquer. Dans cette optique, la rebretonnisation qu'il n'a cessé de préconiser jusqu'à présent est, en définitive, sa version du « personnalisme »²⁰⁸. Alors qu'il écrit ces lignes, Mordrel n'a pas encore lu *Le déclin de l'occident*, d'Oswald Spengler, qui a été traduit en français l'année précédente. Mais il connaît le premier article que Lamour lui a consacré dans *Plans*, « Notions claires pour une civilisation occidentale », qui constate le bouleversement induit par la révolution industrielle, pourvoyeuse d'un machinisme ouvrant l'ère des civilisations collectives et de l'interdépendance, à laquelle les institutions artificielles héritées des Lumières sont désormais inadaptées²⁰⁹. D'ailleurs, la ligne générale de la

207 J. la B., « Heure d'une race, *Breiz Atao*, n°4 (149), février 1932, p. 2-8.

208 Elle le restera toute sa vie. Dans les années 1970, il écrit : « Le Breton débrettonnisé vit dans l'instant. C'est un mutilé du temps. Le Breton qui a renoué avec sa tradition ethnique vit dans le temps. Il développe sa personnalité dans une dimension nouvelle et immense ». Fonds Mordrel, OM1 M20, notes économiques et politiques.

209 Philippe Lamour, « Notions claires pour une civilisations occidentale », *Plans*, n°1, janvier 1931, p. 13-23.

première livraison de la revue est : « L'homme est l'esclave de la complexité sociale et des instruments créés par lui-même »²¹⁰. Dans le même esprit, sous l'impulsion de Jean de Fabrègues, la « Jeune Droite », dans son manifeste d'avril 1930, dresse le même constat : « "Crépuscule des nations blanches", "déclin de l'Occident", approche des "derniers jours", avènement d'un "Nouveau Moyen Age", de toutes parts s'élèvent des cris annonciateurs de la fin d'un monde. [...] Faut-il donc nous résigner à n'être que les spectateurs impuissants de ce déclin ? »²¹¹. Cette idée que le matérialisme aurait fait régresser l'occident, Paul Valéry l'avait déjà formulée en 1919 et, à sa suite, Henri Massis, dans *Défense de l'Occident* publié en 1927, dont Mordrel avait certainement recueilli l'écho. Dans cette perspective, la jeunesse européenne qui attire son attention est, on le devine, allemande et italienne, soviétique peut-être aussi. En cela, il partage l'intérêt que bien d'autres publicistes portent au fascisme, au bolchevisme ou au nazisme, qui incarnent à leurs yeux la vitalité et des promesses d'avenir dont les vieilles démocraties qu'ils jugent périmées sont dépourvues²¹². Dans la jeunesse européenne à laquelle Mordrel fait allusion, figurent évidemment « les jeunes révolutionnaires parisiens », qu'il connaît et présente dans *Stur*²¹³. Ce sont les Mounier, Galey, Lapie, Izard, qu'il cite à l'occasion²¹⁴, et Lamour, forcément. Ils animent une multitude de revues, que Mordrel lit : *Esprit*, que l'on trouve chez Le Goaziou à Quimper, mais aussi *Plans*, *Ordre Nouveau*, à qui le service gratuit de *Breiz Atao* est régulièrement fait, et bientôt *Mouvements*, *Prélude*, ou *l'Incorruptible*. Mordrel a rencontré certaines de ces brillantes plumes à une réunion de la « Troisième Force », à Paris :

« Quand nous nous trouvons soudain en face d'hommes, jeunes comme nous, détachés comme nous du monde où nous vivons, ayant comme nous le courage de penser en dehors des routines conformes à l'ordre établi, notre sympathie leur est acquise, d'emblée. [...] Nous sentons qu'avec eux nous pouvons nous entendre, car déjà nous leur devons. Leurs doctrines sont celles qui nous ont aidés dans notre laborieuse prise de conscience, et les visions critiques qu'ils ont de notre temps répondent souvent à ce que nous sentons depuis toujours sans l'avoir aussi nettement exprimé qu'eux.

Certes, la Bretagne n'était pas en condition de donner naissance à un grand mouvement de pensée qui régénère le monde. Nous ne sommes pas prêts à rivaliser avec les vieux peuples,

210 Philippe Lamour, « La ligne générale », *Plans*, n°1, janvier 1931, p. 7-9.

211 Manifeste de « Réaction », avril 1930, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 439.

212 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 274. On pense par exemple à Pierre Andreu, qui témoigne : « Nous éprouvions une vive sympathie pour les jeunes Italiens, les jeunes Allemands, les jeunes Russes qui s'étaient attaqués, ou s'attaquaient aux mêmes problèmes de grandeur que nous et qui semblaient nous avoir précédés victorieusement, du moins le croyions-nous, sur le chemin de la révolution », ANDREU P., *Le rouge et le blanc*, op. cit., p. 75-76.

213 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1^{er} juillet-1^{er} octobre 1934, p. 65-73.

214 A.C., « S.A.G.A. Précisions », *Breiz Atao*, n°174, 7 mai 1933, p. 3-4.

repus de culture, pour les travaux de l'esprit. »²¹⁵

Aussi, la réédition de l'*Aperçu doctrinal*, se terminait-elle sur une véritable profession de foi « spiritualiste » marquée par l'idée que la Bretagne représentait un « capital spirituel », constitué d'un « goût de l'idée pure, une puissance de dévouement à un idéal désintéressé, un respect de la personne humaine et de ses prérogatives essentielles, un détachement des aventures mercantiles ». Un tel acquis devait être conservé pour fructifier dans l'intérêt de la civilisation²¹⁶. Cet *Aperçu doctrinal*, auquel Mordrel apporta d'ultimes modifications en octobre 1932, insistait sur la nécessité d'un plan, exactement comme le firent les collaborateurs d'*Esprit*, réunis à Font-Romeu au même moment²¹⁷. L'époque est fertile en programmes : en décembre 1932 la *Nouvelle Revue française* publie un « Cahier des revendications » faisant état des idées forces défendues par divers mouvements de jeunes révolutionnaires²¹⁸. Deux mois plus tard, un Manifeste de la toute nouvelle « Troisième Force » est publié dans *Esprit*. Tous cultivaient leurs différences, mais se rejoignaient sur bien des points. *SAGA* s'inscrit dans la même veine. En témoigne le préambule au programme, parsemé de nombreux emprunts à la littérature foisonnante produite par les « relèves ». Rompant avec la neutralité sociale et religieuse habituellement professée par *Breiz Atao*, Mordrel prône la révolution, à laquelle il faut être prêt. Ce faisant, il s'accorde, entre autres, avec Louis-Émile Galey proclamant qu'un architecte digne de ce nom ne peut s'employer valablement que sous un régime ayant un programme, d'où la nécessité de faire la révolution²¹⁹. Il fait écho à Robert Aron et Arnaud Dandieu qui, dans *La révolution nécessaire*, constatent que, face à la montée de l'URSS, de l'Allemagne et de l'Italie, la France, pour se révolutionner à son tour, doit tenir compte de certaines techniques d'action, bien plus que d'idéologies dépassées²²⁰. Quand Mordrel écrit que « *Breiz Atao* a toujours été non-conformiste »²²¹, L'Ordre Nouveau se définit comme « un groupe d'esprits non-conformistes et révolutionnaires »²²², qui appelle une « révolution de l'ordre »²²³. Dans *Esprit*, Emmanuel Mounier s'élève contre le « désordre établi »²²⁴. Au même moment, Mordrel écrit : « À une époque comme la nôtre qui est celle du chaos légal, la première préoccupation des peuples qui assistent, dépouillés et inquiets, à la faillite des institutions et des élites, est nécessairement celle de

215 Et Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.65-73.

216 NON-SIGNÉ, *Le nationalisme breton. op. cit.*, p. 33.

217 Manifeste de Font-Romeu, octobre 1932, cité par WINOCK M., « *Esprit* », *des intellectuels dans la cité : 1930-1950*, Paris, Éd. du Seuil, p. 407-413.

218 « Cahier de revendications », *Nouvelle Revue française*, n°231, 1^{er} décembre 1932, p. 801-845.

219 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 125. Galey était un ami de Mordrel, qu'il avait connu dans l'atelier Gromort-Expert, dans les années 1920.

220 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire*, *op. cit.*, p. I.

221 A.C., « Révolution sans Marx », *Breiz Atao*, n°176, 11 juin, 1933, p. 3.

222 Manifeste de « L'Ordre Nouveau », paru initialement dans *Plans*, n°10, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 490-492.

223 ARON R. et A. DANDIEU, *La Révolution nécessaire*, *op. cit.*, p. XIV.

224 « Confrontation. Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » est le thème de la livraison d'*Esprit* du mois de mars 1933.

la reconstruction de la société »²²⁵.

Pour y parvenir, *SAGA* rejette la centralisation comme le parlementarisme et se donne pour but « d'aménager la société nouvelle de telle sorte que l'homme puisse se réaliser pleinement dans ses cadres naturels, conformément à ses croyances »²²⁶. L'Ordre Nouveau ne dit pas autre chose et s'en prend à la nation abstraite, posant pour premier principe, dans la lignée du Lamour de *La République des producteurs*, que « le contact fécond de la personne humaine avec son groupe et sa terre ne peut s'obtenir que par une décentralisation à forme fédérale, où la corporation professionnelle rejoint la région naturelle »²²⁷. Daniel-Rops, porte-parole des jeunes non-conformistes réunis en février 1933, déclare : « Le parlementarisme ne représente qu'un élément abstrait de l'homme, l'électeur, défini, en principe, par son idéologie, en fait, par ses intérêts immédiats et qui néglige totalement les grandes réalités où le spirituel s'unit au charnel, la région, la famille, le métier »²²⁸. Pour lui, le parlementarisme ne représente pas l'Homme, mais une volonté abstraite, voire l'immoralité²²⁹.

Cet antiparlementarisme s'accompagne d'une méfiance certaine vis-à-vis de la démocratie. Le Mordrel de *SAGA* préfère l'installation d'une élite au vote de la masse. Il fait écho à Hubert Lagardelle, qui dans *Plans*, assure : « L'enthousiasme pour la démocratie parlementaire ne court plus les rues. Il y a peu de gens aujourd'hui qui se feraient tuer pour le suffrage universel. Et les parlementaires seuls défendent le parlement »²³⁰. Dans le même temps, la « Jeune Droite » propose une « réaction en politique contre la décadence démocratique, fille du nombre et de la quantité »²³¹. Thierry Maulnier glose sur les « abstractions mortes »²³² qu'il assimile, selon Daniel-Rops, à une démocratie « liée philosophiquement au système d'oppression mécanique dont souffre l'homme moderne »²³³.

Mais l'antiparlementarisme s'accompagne également du rejet de l'État, véritable tyran, et de la promotion de l'homme, de la famille, de la commune, de la région, de la nation et du métier. La « Jeune Droite », trois ans plus tôt, ne disait pas autre chose, en prônant une « réaction sociale : contre l'individualisme, l'étatisme et la lutte des classes, pour permettre le développement de la

225 A.C., « S.A.G.A. La fin d'un esclavage », *Breiz Atao*, n°172, 9 avril 1933, p. 3-4.

226 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

227 « Premiers principes », *L'Ordre Nouveau*, n°1, mai 1933, 2^e de couverture.

228 Daniel-Rops, « Positions générales », *La revue française*, avril 1933, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30, op. cit.*, p. 456.

229 Daniel-Rops, « Les aspirations de la jeunesse française », *Revue des Vivants*, n°7, juillet 1932, p. 99-110.

230 Hubert Lagardelle, « Au delà de la démocratie. De l'homme abstrait à l'homme réel », *Plans*, n°1, janvier 1931, p. 26-32.

231 Manifeste de « Réaction », avril 1930, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30, op. cit.*, p. 440.

232 Thierry Maulnier, « Révolution ou ordre », *Revue des Vivants*, mars 1932, p. 483-492.

233 Daniel-Rops, « Positions générales », *La revue française*, avril 1933, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30, op. cit.*, p. 456.

personne humaine libre dans ses cadres sociaux naturels »²³⁴, c'est-à-dire la famille, la bourgade, le pays. Pour L'Ordre Nouveau, « le personnalisme, c'est la lutte contre l'étatisme moderne tel qu'il s'est constitué depuis Marx, phénomène beaucoup plus concret, plus universel et mieux défini que la lutte des classes »²³⁵.

Cherchant à élaborer la Bretagne de ses rêves, Mordrel pense un temps à la mise en place d'un plan quinquennal, par ailleurs encensé dans *Plans*²³⁶. Mais l'exemple russe apportant le malheur²³⁷, il change son fusil d'épaule et abandonne cette idée venue d'un ailleurs qui ne lui sied guère. En cela il se rapproche des conceptions de Pierre Lucius, économiste et compagnon de route de la « Jeune Droite ». Dans *Rénovation du capitalisme*²³⁸, dont se revendique Mordrel, Lucius analyse les mécanismes de la crise mondiale, les caractéristiques des trois expériences envisagées en Italie, Allemagne et URSS, pour y apporter des solutions, avant de montrer leurs limites et l'impossibilité de les adapter à la France. Pour lui, capitalisme et marxisme asservissent l'homme. Aussi, Mordrel ressort-il le slogan « *Na ruz, na gwenn, Breizat hepken* » (ni rouge, ni blanc, Breton seulement), qui lui permet de rejeter le capitalisme, coupable de diminuer la spiritualité et la morale, ainsi que le marxisme, autre forme du matérialisme, qui subordonne l'Homme à la matière.

Cette recherche d'une troisième voie est également caractéristique d'*Esprit*, qui se présente en ces termes : « Notre hostilité est aussi vive à l'égard du capitalisme, de sa pratique actuelle et de la doctrine qui s'en dégage, qu'à l'égard du marxisme et du bolchevisme. Le capitalisme réduit une foule croissante par la misère ou par le bien-être, à un état de servitude inconciliable avec la dignité de l'homme ; il oriente toutes les classes de la société et la personnalité toute entière vers la possession de l'argent ; tel est le seul désir dont est gavée l'âme moderne. Le marxisme est un fils rebelle du capitalisme dont il a reçu la foi en la matière »²³⁹. Pour Daniel-Rops, capitalisme et marxisme vont « vers une unification, une production en série des individus »²⁴⁰.

Mais cette opposition des deux formes de matérialisme se mue vite en une attitude plus ambiguë envers l'Allemagne et l'URSS. Ainsi, Mordrel écrit en préambule à *SAGA* : « La subordination de l'individu à la collectivité, allant jusqu'à son entière dépersonnalisation est une idée russe, contraire

234 Manifeste de « Réaction », avril 1930, cité par *Ibid.*, p. 440.

235 Collectif, « Positions d'attaque pour l'ordre nouveau », *Revue des Vivants*, décembre 1933, p. 1821-1826.

236 Le plan serait « la plus formidable expérience tentée pour soustraire une vaste communauté aux forces aveugles d'un destin économique entouré de mystères », Stéphane Bauer, « Le plan quinquennal soviétique et sa portée européenne », *Plans*, n°2, février 1931, p. 13-24.

237 A.C., « S.A.G.A. La Révolution de Yann Gouer », *Breiz Atao*, n°179, 23 juillet 1933, p. 3.

238 LUCIUS P., *Rénovation du capitalisme*, Paris, Payot, 1933.

239 Prospectus annonçant la fondation d'*Esprit* en février 1932, cité par MOUNIER E., *Mounier et sa génération*, Paris, Éditions du Seuil, 1956, p. 83.

240 Daniel-Rops, « Positions générales », *La revue française*, avril 1933, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 456.

à tout notre être, et qui nous rendrait très malheureux. [...] Nous rejetons aussi la formule germanique de l'individualisme de corps, qui ne permet à l'homme de se réaliser qu'en groupe et à travers des chefs, sous la férule d'une étroite discipline »²⁴¹. Il semble en accord avec l'équipe d'*Esprit*, qui dénonce « le faux spiritualisme fasciste. Il semble avoir les deux mêmes adversaires²⁴², mais il se sépare radicalement de nous car il détourne la vraie vocation de l'homme dans l'idolâtrie tyrannique de spiritualités inférieures : exaltation raciste, passion nationale, discipline anonyme, dévotion de l'État ou du chef, quand ce n'est pas seulement dans la sauvegarde des intérêts économiques associés »²⁴³. D'ailleurs, le projet de Mordrel se propose de « concilier tout ce qui est vrai et bon, et de le synthétiser dans l'amour et l'enthousiasme »²⁴⁴. Le mois précédent, un prospectus annonçant la fondation d'*Esprit* spécifiait : « Notre premier regard sera celui de l'homme, un regard d'amour. Rien n'est plus contraire à la complaisance comme au dur pessimisme »²⁴⁵.

Or, l'amour et l'enthousiasme de Mordrel ne sont pas sans limites et l'on voit vite où vont ses préférences. Sa révolution doit se faire sans Marx ; pour lui, « révolution et communisme ne sont pas des termes synonymes »²⁴⁶, car l'absence de prolétariat en Bretagne n'y justifie pas la lutte des classes. Mais ce n'est pas ce qui le différencie des « nouvelles relèves » parisiennes. Dans son allocution de février 1933, Daniel-Rops définit lui aussi « l'attitude révolutionnaire non marxiste de la jeunesse française d'aujourd'hui ». Il s'explique : « Quand on dit "révolutionnaire", on entend communiste et aussitôt se profilent la faucille et le marteau. Il n'est pas douteux qu'il y ait dans tels de ces groupes des sympathies pour certaines réalisations du communisme russe, mais philosophiquement ils sont opposés au communisme de toutes leurs forces »²⁴⁷. La divergence est ailleurs. Dans sa recherche d'une troisième voie, en rupture avec les « chinoiseries » de ses aînés – et donc de son père – Mordrel affirme : « Nous admirons les réalisations du fascisme, mais sans souscrire à tout un système. Nous sympathisons avec le racisme allemand, mais sans nous mettre à l'école du germanisme politique. Nous sentons tout ce que la Russie nouvelle apporte au monde de grand, mais sans pour cela faire table rase de notre héritage »²⁴⁸. Aussi, Mordrel, dans la réédition de *Aperçu doctrinal*, envisageait, pour établir un régime breton, de choisir entre Rome ou Moscou, à moins de trouver mieux²⁴⁹. Dans l'entre-deux-guerres, les fascismes ne font pas encore figure

241 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

242 Le matérialisme individualiste et le matérialisme collectiviste.

243 Prospectus annonçant la fondation d'*Esprit* en février 1932, cité par MOUNIER E., *Mounier et sa génération*, op. cit., p. 82-84.

244 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

245 Prospectus annonçant la fondation d'*Esprit* en février 1932, cité par MOUNIER E., *Mounier et sa génération*, op. cit.

246 A.C., « Révolution sans Marx », *Breiz Atao*, n°176, 11 juin, 1933, p. 3.

247 Daniel-Rops, « Positions générales », *La revue française*, avril 1933, cité par LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 452.

248 A.C., « S.A.G.A. », *Breiz Atao*, n°170, 12 mars 1933, p. 1-3.

249 NON-SIGNÉ, *Le nationalisme breton*, op. cit., p. 26-27.

d'épouvantails politiques et les débats concernant leurs tares et mérites, surtout en ce qui concerne la réforme de l'État, se font au grand jour, sans passion excessive²⁵⁰. La « Lettre à Hitler » dont le titre fait la couverture de *L'Ordre Nouveau* du 15 novembre 1933, en témoigne²⁵¹. Ainsi, on se réjouit de la lucidité du national-socialisme qui aurait semé les « germes d'une position révolutionnaire nouvelle et nécessaire », pris acte « de l'erreur industrialiste commune aux capitalistes d'Occident et aux communistes d'URSS », de l'hypocrisie de la démocratie libérale, des méfaits du matérialisme. Le programme économique, en particulier, plaît beaucoup aux jeunes de *L'Ordre Nouveau*. « Cependant nous ne sommes pas des vôtres, assurent-ils, un abîme nous sépare ». Ils reprochent à Hitler de ne pas avoir appliqué tout son programme et notamment ses concessions au matérialisme, sa brutalité et ses entorses au spiritualisme : le *Führer* et son peuple sont prisonniers de leurs « insuffisances doctrinales » et de leurs « erreurs pratiques ». La brutalité du régime non plus ne leur convient pas. Hitler ne leur semble pas assez « personnaliste » : il prône la prééminence de l'État et sa démagogie privilégie la masse au détriment de la personne. Mordrel, par son rejet d'un Etat déifié et ses velléités aristocratiques, les rejoint sur ce terrain. En revanche, il s'écarte de *L'Ordre Nouveau* quant au racisme. Non que les jeunes parisiens n'y soient hostiles par principe, bien au contraire : ils repoussent le cosmopolitisme et sont favorables à un certain racisme, qui ne doit pas être biologique, ni érigé en idole, comme en Allemagne. Mordrel partage peu ou prou leur conception d'un racisme défini par les sciences sociales plus que par les critères physiques, mais quoi qu'il en soit il participe pleinement de l'organisation de l'État breton qu'il projette. Enfin, pour *L'Ordre Nouveau*, Hitler favorise un nationalisme autarchique en lieu et place d'un préférable patriotisme régionaliste. Mordrel rejoint le *Führer* sur ce terrain. *SAGA* se trouve donc à mi chemin entre les propositions nazies et celles du groupe le plus consistant des « relèves ».

La réception de SAGA

Denise Guieysse a conservé ses notes relatives à la discussion du programme par la section de Paris, le 2 avril 1933²⁵². D'emblée, tout le monde s'accorde sur l'opportunité d'avoir « un programme positif et non plus seulement purement doctrinal comme précédemment ». Les articles sont donc successivement examinés : certains soulèvent des critiques, on propose alors des modifications.

250 DARD O., *Bertrand de Jouvenel*, Paris, Perrin, 2008, p. 95-96.

251 *L'Ordre Nouveau*, « Lettre à Hitler », *L'Ordre Nouveau*, n°5, 15 novembre 1933, p. 3-32. Pour une analyse de ce document, voir STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche, op. cit.*, p. 667-671. Sternhell fait de ce texte une « profession de foi », mais se garde de préciser de quelle foi il s'agit, laissant sous-entendre un alignement total d'Ordre Nouveau sur le nazisme. La réalité est plus nuancée.

252 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M21, Discussion sur *SAGA*, 2 avril 1933.

Ainsi les militants s'opposent-ils à la réclamation de colonies et se réaffirment « contre le principe de l'impérialisme colonial ». L'exigence de la restitution des richesses à la Bretagne, qui constitue le fond de l'article 2, est en outre jugée utopique. Au sujet de l'exclusion des étrangers de la vie publique bretonne, les adhérents proposent d'amender l'article 5 en précisant : « L'administration de la vie publique sera toujours entre les mains des citoyens bretons ». Mais ils demandent des explications quant aux conditions de la naturalisation. Pour ce qui est de l'expulsion des indésirables et inassimilables, que prévoit l'article 6, les avis sont partagés. Si la majorité approuve, d'autres estiment que cet article est plutôt digne d'un règlement étroit de police intérieure. Aussi, on propose la « préservation de la race, notamment par une politique de l'immigration ». La primauté accordée à la foi chrétienne pose problème ; on lui préfère la simple liberté de conscience. L'éventualité de confisquer les bénéfices d'une hypothétique guerre laisse dubitatif. La législation familiale et la réforme de la justice doivent être précisées. Tous se montrent favorables à l'organisation politique de *SAGA*, mais demandent des explications quant à la constitution et au rôle du parlement, quant aux attributions de l'exécutif. Les propositions économiques ne soulèvent pas d'objection, au contraire ; le corporatisme semble avoir les faveurs des militants. Avec le planisme, il semble de toute manière être la seule alternative de l'époque au capitalisme et au collectivisme²⁵³. En revanche, la question financière est jugée trop vague. Surtout, on refuse de supprimer l'intérêt.

L'impression générale qui ressort de ces discussions sur le programme est donc que certaines questions importantes y sont tout juste esquissées et qu'il y a trop de réglementations étroites. Ainsi, pour certains, la répression de la fraude électorale relève davantage de la police intérieure . Ils pensent également que les articles 38 et 39, prévoyant la répression des conceptions anti-bretonnes et des influences contraires à l'effort national, sont trop systématiques. Malgré cela, la plupart des idées du programme sont globalement acceptées, en tout cas comme base de travail. En fait, on regrette surtout qu'il ait été publié avant une meilleure mise au point. De plus, tel qu'il est conçu, *SAGA* risque d'apporter de nouveaux ferments de division dans le parti :

« En faisant la propagande basée sur un programme de ce genre, nous aurons des membres attirés par tel ou tel point du programme (cela s'est passé après la Déclaration de Châteaulin) or ces membres n'auront pas (en grande partie tout au moins) la formation nationale de ceux qui sont venus attirés uniquement par la doctrine telle qu'elle est exposée dans l'Aperçu Doctrinal et qui doit rester l'idée pure du Parti. Il faudra donc d'une part continuer la formation doctrinale des membres et d'autre part éviter que le Parti ne se divise. Pour cela les leviers de commande du Parti devront toujours rester entre les mains des adhérents de formation nationaliste. On pourrait envisager des adhérents à 2 degrés »²⁵⁴.

253 KESTEL L., *La conversion politique, op. cit.*, p. 117.

254 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M21, Discussion sur *SAGA*, 2 avril 1933.

La situation est paradoxale : le parti prétend se charpenter fortement tout en redoutant la publicité et l'arrivée de nouveaux membres. On entend finalement entretenir un entre-soi rassurant, sans aborder les sujets qui fâchent. Mordrel a beau apporter des explications concernant les questions financières, notamment le capital, on persiste à penser qu'un programme ne sera utile qu'une fois discutés les sujets de discorde éventuels²⁵⁵, qu'on évite par ailleurs de mettre au débat. Ce qui conduit à préférer le Mordrel de l'*Aperçu Doctrinal* de 1925, republié en 1932, à celui de *SAGA*. Mordrel lui-même s'en rend bien compte et publie à la fin de l'année 1933 les *Pensées d'un nationaliste breton*²⁵⁶, compilation de slogans et phrases chocs qui avaient ponctué les colonnes de *Breiz Atao* entre 1921 et 1927, c'est-à-dire au temps de l'*UYV*, avant le congrès de Rosporden et la Déclaration de Châteaulin. Ce faisant, il répond aux exigences des militants, leur apportant la formation qu'ils réclament. Mais il signe Jean La Bénélaïs ce qu'il considère comme une rétrospective des efforts de prise de conscience nationale²⁵⁷, mettant ainsi à distance l'*Ap Calvez* de *SAGA*. Dans les faits, la désunion redoutée par les militants se situe entre eux et Mordrel. Debauvais le comprend. Lui qui se montrait au départ favorable à *SAGA*²⁵⁸, s'exprime ainsi lors d'une réunion à Carhaix, le 2 septembre 1933 :

« Ces articles et ce programme ont été discutés comme vous le savez par les sections du parti. Nous ne les repoussons pas et nous rendons hommage aux aperçus pleins d'intérêts suggérés par S.A.G.A., mais nous pensons que le travail de synthèse qui doit être fait avant l'adoption d'une doctrine et d'un programme embrassant tout le problème économique et social breton n'est pas terminé et qu'il est prudent que le parti étudie encore ce problème.

N'affaiblissons pas notre jeune force par des discussions qui seraient prématurées, parce que ni les uns ni les autres nous n'avons pris de position définitive sur la question.

Je remarque d'ailleurs que l'auteur n'est pas parmi nous aujourd'hui. Je ne trahirai certainement pas sa pensée en disant qu'il désire nullement que le programme "S.A.G.A." soit adopté d'un bloc, aujourd'hui par un acte de discipline, et qu'il soit étudié et mûri par tous, tel est son désir. En lui ouvrant les colonnes de *Breiz Atao*, nous avons reconnu la nécessité de donner au mouvement national breton une doctrine complète. Nous en resterons là pour l'instant. »²⁵⁹

Curieusement : le programme est abandonné, sans avoir réellement été rejeté. Mordrel avouera qu'il s'agissait d'un « coup de sonde », certes prématuré, mais qui ouvrait la porte à une réflexion

255 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M22, causerie à la section de Paris, 16 juin 1933.

256 Jean La Bénélaïs, *Pensées d'un nationaliste breton (Breiz Atao, 1921-1927)*, Rennes, Les Nouvelles Éditions Bretonnes, 1933.

257 Jean La Bénélaïs, *Pensées d'un nationaliste breton, op. cit.*, p. 6.

258 En juin 1933 il écrit à Yann Sohier : « Le congrès d'été éclairera le programme S.A.G.A. qui, retouché sur quelques points, peut devenir notre point de ralliement », dans YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, tome 2, *op. cit.*, p. 39.

259 Allocution de Debauvais publiée dans « Notre réunion de Carhaix », *Breiz Atao*, n°183, 17 septembre 1933, p. 4. Dans un de ses ouvrages, Anna Youenou reproduit ce discours, soigneusement expurgé des éloges que son mari peut faire à *SAGA*. YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens*, tome 2, *op. cit.*, p. 45.

plus approfondie, sans rien rejeter de ce qui avait été énoncé. D'ailleurs, au début de l'année 1934, un slogan en première page de *Breiz Atao*, clame : « La Révolution bretonne ne se contentera pas de détruire les institutions françaises surannées. Elle édifiera un ordre nouveau basé sur les aspirations du Peuple breton »²⁶⁰. Des années plus tard, Mordrel reviendra sur cet épisode et la partition qui s'était opérée alors dans le parti naissant. « Depuis 1931, écrit-il dans une note inédite, la préoccupation essentielle de Deb a été de créer un clan autour de lui, la mienne d'apporter à BA le plus grand nombre possible de types de valeur. De ce fait nous avons eu chacun nos supporters spontanés, 2 milieux différents et j'ai le regret de dire que dans le 1^{er} abondaient les minus habens, mais dévoués au "chef" perinde ac cadaver »²⁶¹. Il est clair qu'avec son programme, Mordrel s'est éloigné des préoccupations des membres de *Breiz Atao* : pour preuve, on lui demande des précisions quant à la « communauté spirituelle » bretonne qu'il évoque dans les principes civiques de *SAGA*²⁶². Ce n'est donc pas le caractère fasciste du projet, dont nul ne s'offusque, qui heurte les adhérents, mais les concepts « personalistes » dont Mordrel s'est abreuvé et qui sont trop avancés pour des militants moins enclins aux jeux des idées. À l'inverse, le nationalisme qu'il défend ne lui permet pas de rallier les « nouvelles relèves » parisiennes, qui luttent parfois avec les mêmes armes que lui. Si *Mouvements*, en mai 1933, présente les groupements bretons au même titre que les mouvements catholiques, le Front Commun, la Troisième Force ou L'Ordre Nouveau, sans jugement de valeur²⁶³, il en va souvent autrement au sein même de ces équipes. Lorsque Mordrel présente son *Aperçu doctrinal* à Georges Izard, ce dernier lui dit en souriant « c'est un peu canularique... »²⁶⁴. Aussi, l'article que Mordrel commence sur l'éloge des jeunes révolutionnaires parisiens s'achève sur ce message, qu'il leur adresse :

« Vous vous inclinez devant l'Homme avec un grand H, mais quand l'homme de Bretagne paraît, avec un tout petit h, il ne vous intéresse pas, parce qu'il n'illustre pas suffisamment vos thèses. Vous n'avez ni une mention, ni un salut pour le seul mouvement d'essence jeune-révolutionnaire *passé à l'action* à l'intérieur des frontières françaises, le seul mouvement effectif de jeunes hommes non-conformistes qui ait réussi à toucher le peuple et à en entraîner une partie, le seul qui ait à souffrir de la répression policière. Ce n'est ni juste, ni chic. »²⁶⁵

Mordrel est seul et ses projets périssent les uns après les autres. Il s'est essayé à la littérature et a écrit un roman mettant en scène deux Bigoudens de Pont-L'Abbé. Le manuscrit n'a convaincu personne. Dépit il l'abandonne²⁶⁶. La construction de l'hôpital de Brest lui a échappé. Son projet de

260 *Breiz Atao*, n°198, 6 mai 1934.

261 Fonds Mordrel, OM7 M149, dossier « emsaw-milieu », fin des années 1970.

262 CRBC, fonds Denise Guieysse-Luec, DGL2 M21, Discussion sur *SAGA*, 2 avril 1933.

263 Test, « Chez les Bretons », *Mouvements*, n°9, juin 1933.

264 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.65-73.

265 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.65-73.

266 ADM, 14 J 67, lettre d'Olier Mordrel à Yves Le Diberder, 11 janvier 1933 (il doit en fait s'agir du 11 janvier 1934).

substituer son *SAGA* à un PNB dirigé par d'autres que lui fait long feu. Mais il ne s'avoue pas vaincu. Mordrel est un homme de ressource, peu enclin à l'effacement. Il écrit à Le Diberder : « Les articles *SAGA* sont rebutants pour le grand public. Mais ils ont rempli un autre rôle qui est de faire renaître l'activité intellectuelle et politique dans le mouvement de B.A. qui s'effritait en même temps qu'une doctrine qui n'était plus à la hauteur des événements »²⁶⁷. En 1933-34, une bonne partie du mouvement breton incarne désormais un « non-conformisme » local.

Je n'ai pas retrouvé ce roman dans les archives de Mordrel.
267 ADM, 14 J 67, lettre d'Olier Mordrel à Yves Le Diberder, 11 janvier 1933 (il doit en fait s'agir du 11 janvier 1934).

Explorations « personnalistes », explorations personnelles

L'emzao de Raymond Delaporte

Le premier numéro de la nouvelle série de *Breiz Atao*, qui paraît en novembre 1932, est l'organe d'un nouveau parti. Aussi, il s'agit moins de reconstruire que de bâtir, tout simplement. En témoigne l'emploi, inédit dans le journal, d'un néologisme promis à une longue carrière : le mot *emzao*, vraisemblablement introduit par Delaporte, qui l'utilise peu de temps après dans le titre d'un de ses articles. Un accord semble se faire sur sa définition. On appelle *emzao* la nébuleuse de groupements culturels et politiques plus ou moins organisés en réseau, qui s'attachent à la défense de la langue et de la culture bretonne, et à la promotion d'une nation bretonne. C'est ce que Mordrel résume sous l'expression « mouvement de revendication »¹. « Mouvement breton » est par ailleurs une des traductions donnée au mot dans le dictionnaire de Francis Favereau². Mais il s'agit là d'une convention, car la traduction du terme *emzao* est bien plus problématique. Une idée reçue et largement partagée veut que le terme Emzao ait « le sens de "se relever", "se remettre debout" »³. On rapproche également le terme de l'italien *risogimento*⁴. D'une certaine manière, ce néologisme de l'entre-deux-guerres était dans l'air du temps, marqué par une angoisse du déclin, de la décadence, qui nécessitait une *renovatio* conduite par l'élite⁵. En ce sens, le mot *emzao*, inventé dans le contexte particulier de l'entre-deux-guerres, correspond bien à l'action des « relèves », terme qui siérait finalement bien mieux que « relèvement ».

Delaporte a trouvé le terme sous la plume de François Vallée, qui évoque « *an emzav brôadel* » au sujet du mouvement nationaliste gallois dans ses souvenirs de voyages parus dans *Gwalarn* en

1 MORDREL O., *Breiz Atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 11.

2 FAVEREAU F., *Dictionnaire du breton contemporain*, Morlaix, Skol Vreizh, 1992, p. 218.

3 CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique. Le mouvement breton de A à Z du XIXe siècle à nos jours*, op. cit., p. 5.

4 NICOLAS M., *Histoire du mouvement breton : Emsav*, Paris, Syros, 1982.

5 DUBUISSON D., *Mythologies du XXe siècle*, op. cit., p. 263.

1927⁶. Jusqu'alors, le terme, peu usité, était utilisé sous sa forme *emzavoc'h*, qui veut dire « avantageux ». Vallée lui donne un sens nouveau, conformément à la méthode d'invention lexicale qu'il développe dans son *Grand dictionnaire Français-Breton* paru en 1931⁷. Ainsi, le préfixe, qui suggère en français le retour à un état antérieur, est absent du mot breton, composé d'*em-* et de *sav*, c'est-à-dire d'une particule réflexive et d'un mot qui signifie « levé », ou « élévation ». Vallée traduit *emzav* ou *emzao*, par « soulèvement », au sens de « révolte ». Aujourd'hui, Favereau propose « insurrection ». Mais, expliquant l'utilisation des préfixes en breton, comme *em-*, Vallée donne en exemple *emsell*, « examen de conscience », littéralement « regard de/sur soi-même ». Ainsi, *emzav* est littéralement une élévation de/sur soi-même, une édification personnelle⁸. Bien plus que la traduction bretonne d'un soulèvement national, l'*emzao* est le nom du « personnalisme » breton, baptisé ainsi par Delaporte en 1932⁹, et qui trouve dès lors son expression dans plusieurs directions que Lainé, Mordrel et lui explorent simultanément.

Le numéro de *Breiz Atao* où apparaît le mot *emzao* contient le dessin suivant :

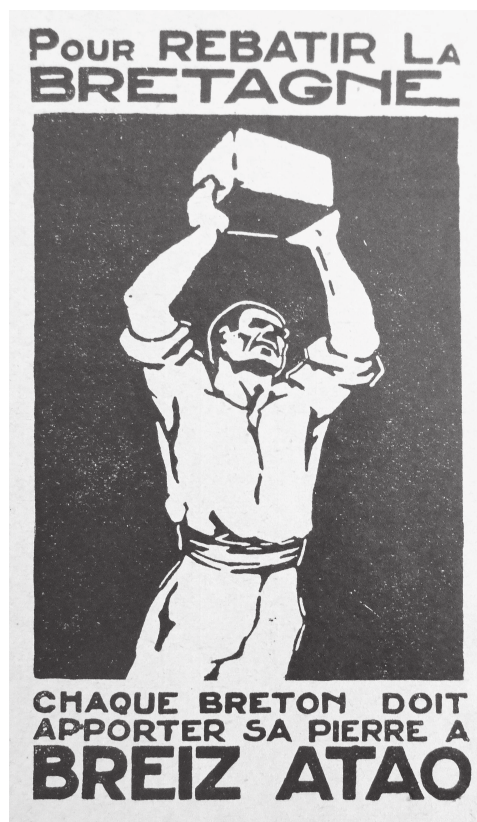


Image de propagande
Breiz Atao, n°1(146), novembre 1931.

6 F. Vallée, « Envorennoù Beaj », *Gwalarn*, n°10, hanv 1927, p. 57-68.

7 VALLÉE F., *Grand dictionnaire français - breton*, Rennes, Imprimerie Commerciale de Bretagne, 1931.

8 Favereau propose également « mouvement (montant) » dans FAVEREAU F., *Dictionnaire du breton contemporain*, *op. cit.*, p. 218.

9 La distinction entre 1^{er}, 2^e et 3^e *emzao*, c'est-à-dire avant 1914, 1918-1945 et après 1945, n'est apparue que dans les années 1960, lorsqu'il s'est agi de tenir à distance la période sujette à caution – le dit « second *emzao* » – qui décida de se baptiser ainsi et dont l'héritage était et reste difficile à assumer.

Quelques mois plus tard, Raymond Delaporte va poser une plaque à Saint-Aubin-du-Cormier. Apportant sa pierre, il incarne encore ce que suggèrent les images de propagande, autant que sa foi chrétienne. Ce faisant, il témoigne de sa volonté de donner l'exemple, d'inciter chacun à se créer Breton, à s'ériger soi-même. Mais, à vrai dire, il s'agit bien moins de rebâtir que de détruire, d'un côté, et construire, de l'autre. Au même moment, Debauvais appelle à la destruction en soi de tout sentimentalisme français par l'étude du breton, la connaissance de l'histoire – piliers du nationalisme – mais aussi par l'exaltation du courage, de l'esprit de sacrifice et de la capacité d'idéalisme¹⁰. Lui aussi chante le refrain de *La révolution nécessaire*, et Delaporte lui emboîte le pas, faisant la promotion du spiritualisme breton :

« Nous voulons seulement mettre en garde nos compatriotes contre cette tendance qui consiste à croire que le sentiment breton suffit à lui seul. Pas plus que la foi ne peut sauver sans les œuvres, le sentiment breton ne peut rien sans le travail et l'étude. Il ne suffit pas, en effet, de tourner le dos à la France, et de dire : "Je ne suis pas Français, je suis Breton !" pour être vraiment un Breton au sens complet du mot. Certains s'en contentent, et continuent à penser et à agir selon les normes françaises : ce sont des Français révoltés, ce ne sont pas, en réalité, des Bretons. [...]

Ici on subit [l'esprit] de Paris. On pense comme un Français, on a une vie intellectuelle française, et l'on croit s'en défaire par des outrances de langage ; on insulte ses adversaires, on fait suivre le mot Français d'une épithète malsonnante et l'on s'imagine avoir accompli son devoir de Bretons.

Eh bien, ce n'est pas cela. Être breton, ce n'est pas être anti-Français, ni même a-français ; être breton, ce n'est pas une attitude négative, c'est quelque chose de positif ; être breton, c'est penser en Breton. [...]

Ce ne sont pas une agitation désordonnée ou des criaileries qui aboutiront à des succès ; et si, dans le domaine de la doctrine ou de l'action, aucune faiblesse ne saurait être tolérée, nous n'en devons pas moins rester des adversaires courtois : ce que nous dirons et ferons n'en aura que plus de poids.

Former des jeunes gens décidés, calmes, instruits et animés de l'esprit breton, qui sauront empêcher que notre pays, lui aussi, ne suive le chemin de la francisation jusqu'au bout : Tel est notre but. »¹¹

Évidemment, en écrivant ces lignes, Delaporte pense aux débordements consécutifs aux attentats de *Gwenn ha Du*. Il en connaît les conséquences d'expérience : en effet, plus que ses propres agissements, ils lui ont valu d'être dans le collimateur de la police, qui l'a soupçonné d'être impliqué dans l'affaire du train présidentiel. Le commissaire de Quimper le croit toujours étudiant à

10 F. Debauvais, « Regards en avant », *Breiz Atao*, n°8(153), juin 1932, p. 1-6.

11 R. Delaporte, « Le sentiment breton et l'esprit breton », *Breiz Atao*, n°177, 25 juin 1933, p. 1.

Angers, qui n'est pas très éloigné d'Ingrandes. Ce « suspect au point de vue autonomiste »¹² fait donc l'objet d'une enquête. Elle ne peut que se rendre à l'évidence : Raymond Delaporte, ainsi que ses frères, ont quitté Angers depuis belle lurette¹³. Mais, dès lors, les services de police le surveillent avec d'autant plus de suspicion que le mois suivant, au sortir d'une réunion du parti à Rennes, il se fait arrêter avec deux autres adhérents, alors qu'ils sont affairés à coller des papillons de propagande sur les murs. À vrai dire, la discrétion n'est pas leur fort : ils aiment jouer au chat et à la souris. Plusieurs rues de la ville ont déjà été décorées par leurs soins, lorsqu'ils découvrent qu'on les suit. Ils s'enfuient aussitôt en courant, mais s'arrêtent plus loin et reprennent leur besogne. Pris la main dans le sac, ils sont emmenés au poste. Passant devant chez lui, Delaporte refuse de suivre les policiers et se réfugie dans son immeuble, avant de se raviser, lorsqu'il constate qu'on embarque quand même ses camarades¹⁴. On trouve des papillons dans les poches des deux autres, qui disent les avoir depuis longtemps et nient les avoir posés. On en trouve derrière la porte de l'immeuble de Delaporte, qui accuse la police de les y avoir mis¹⁵.

Les trois militants ont droit à l'indulgence et s'en tirent avec une contravention pour infractions aux règlements sur l'affichage. Le rapport de police précise pourtant : « Un panneau réclame du journal "BREIZ ATAÖ" a également été trouvé à 2 heures 40', sur le socle et aux pieds de la statue LE BASTARD »¹⁶. La provocation, suggérant un éventuel attentat sur la statue de l'ancien maire républicain laïque de Rennes¹⁷, aurait pu leur en coûter. Raymond Delaporte désormais, est surveillé de près.

En décembre 1933, le commissaire de Rennes prévient le préfet d'Ille-et-Vilaine que le jeune homme quitte la ville pour Nantes, où il doit faire des recherches aux archives et à la bibliothèque¹⁸. Entre temps, Raymond a validé à Rennes un diplôme d'Études supérieures de Droit privé en 1931, un autre d'Études Supérieures d'Histoire du Droit et de Droit Romain en 1932, en même temps

12 ADML, 4 M 6/55. Parti Autonomiste Breton. Attentat d'Ingrandes le 20-11-1932 et renseignements sur les autonomistes bretons d'Angers. 1932-1935. Le commissaire divisionnaire au commissaire spécial d'Angers, 20 novembre 1932.

13 ADML, 4 M 6/55. Parti Autonomiste Breton. Attentat d'Ingrandes le 20-11-1932 et renseignements sur les autonomistes bretons d'Angers. 1932-1935. Le commissaire central au commissaire divisionnaire d'Angers, 27 novembre 1932.

14 AN, F/7/1485, *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le commissaire central au commissaire divisionnaire, 16 décembre 1932.

15 AN, BB/18/6487, autonomisme breton, 1932 à 1940. Le Procureur général près la cour d'appel de Rennes à M. le Garde des Sceaux, 20 décembre 1932.

16 AN, F/7/1485, *Fichier central (1905-1940)*. Autonomistes - Surveillance des autonomistes alsaciens et bretons : rapports, listes de suspects, notes, dossiers individuels, correspondance (1932-1940). Le commissaire central au commissaire divisionnaire, 16 décembre 1932.

17 Edgard Le Bastard, radical de gauche, fut maire de Rennes de 1880 à 1891. Une statue fut érigée en son honneur en 1895 sur la place de la République. Déplacée place Hoche en 1931, elle sera fondue par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

18 ADLA, 1 M 122. Surveillance des mouvements politiques (1904-1937). Le commissaire central de Rennes au préfet d'Ille-et-Vilaine, 6 décembre 1933.

qu'un diplôme d'Études Celtiques. Il entame alors une thèse de doctorat qui sera plus tard imprimée sous le titre : *Les sergents, prévôts et voyers féodés en Bretagne, des origines au début du XV^e siècle*. Basé sur l'histoire de trois catégories d'officiers locaux, ce travail entend montrer la contradiction historique entre les « "principes généraux" des institutions françaises » et « l'organisation bretonne réelle »¹⁹. Delaporte fait sienne la distinction établie par Lagardelle entre l'homme abstrait et l'homme réel²⁰. Le spiritualisme s'applique également aux études historiques et juridiques. Ses recherches, et surtout la rédaction de la thèse, s'éternisent : il n'obtiendra son doctorat qu'en 1938. Seules les études bretonnes, qui lui semblent l'unique moyen d'acquérir l'esprit breton, motivent Delaporte. L'action ordonnée qu'il prône en juin 1933, il entend l'incarner lui-même dans le parti.

Propulsé délégué à la propagande, il anime à Nantes, le 22 mars 1934, une réunion au Café français, devant la section locale qu'il tâche d'organiser depuis plusieurs mois. Soulignant d'emblée la situation critique du parti, il enjoint son auditoire de répondre aux appels de fonds et à s'abonner au journal. Commentant les listes de souscription des Jeunesses Patriotes, Delaporte assure : « Les Bretons devraient avoir honte, car réellement ces gens mettent la main à leurs bourses et soutiennent véritablement leur parti »²¹. Puis il fait la promotion du groupe d'action mis sur pieds à la fin de l'année 1932. Exhortant les adhérents au dévouement et au sacrifice, il dit :

« Il y a des Bretons qui savent appartenir à une génération sacrifiée, ceux-là pensent que le peuple breton ne recouvrera pas sa liberté par le jeu des institutions existantes. Ils croient que la discipline librement consentie sous la conduite de chefs investis de leur confiance est la seule condition de la lutte victorieuse. La place de ces Bretons est donc dans ce groupe d'action et là, ils seront recrutés pour des troupes de choc, dont chaque membre a juré fidélité à la patrie bretonne et obéissance aux chefs »²².

De la discipline librement consentie au serment, le complexe de Mars de la génération sacrifiée trouve ici son exutoire dans un embrigadement au caractère fasciste nettement prononcé. Raymond Delaporte est ouvert au monde, dès lors qu'il n'est pas français : la musique allemande ou russe, les documentaires anglais, les discours d'Hitler ou de Mussolini aussi²³. Comme Mordrel, il constate avec Tagore, découvert auprès de Roparz Hemon, l'effondrement des civilisations matérielles. « La

19 DELAPORTE R., *Les sergents, prévôts et voyers féodés en Bretagne, des origines au début du XV^e siècle*, Rennes, Imprimerie Commerciale de Bretagne, 1938, p. 7.

20 Hubert Lagardelle, « Au delà de la démocratie. De l'homme abstrait à l'homme réel », *Plans*, n°1, janvier 1931, p. 26-32.

21 ADLA, 1 M 122. Surveillance des mouvements politiques (1904-1937). Rapport sur la réunion du 22 mars 1934.

22 *Id.*

23 R. Delaporte, « Comment acquérir l'esprit breton ? II. - Se donner une culture bretonne », *Breiz Atao*, n°186, 5 novembre 1933, p. 2.

vraie civilisation est basée sur des valeurs morales », écrit-il²⁴. Aussi, ses sentiments quant au programme *SAGA* sont assez favorables : il pense que sa lecture engendre un mouvement d'idées, incomplet toutefois du point de vue culturel, puisqu'il est rédigé en français²⁵. Pour autant, s'il veut agir, ce n'est pas pour appliquer les principes de ce programme. On se souvient de la méfiance de Delaporte pour les « -ismes », autres que le christianisme. Aussi c'est vraisemblablement lui qui écrit, alors que *SAGA* est discuté dans les sections : « Socialisme, racisme, nationalisme, autant de formes d'un élan multiple des peuples vers une multiple libération. Tous ces mouvements ne sont pas heureux dans leurs manifestations ni dans les résultats qu'ils obtiennent. La haine plutôt que l'amour du prochain les anime, et ils manquent les buts qu'ils s'étaient proposés »²⁶. Et de proposer une nouvelle « armature secrète de notre force morale », à savoir le christianisme « dans sa forme primitive », synonyme d'entraide et de discipline librement consentie, comme base de libération collective et matérielle à la réorganisation du peuple breton. Mais il ne s'agit là que d'une mince nuance : ainsi *SAGA* reste chrétien. D'ailleurs, Mordrel lui-même se range dans les « chrétiens-nés », en vertu de quoi il condamne comme idéologie non charitable le capitalisme²⁷, par ailleurs épargné par Delaporte, dont la famille vit en partie de rentes fermières.

À ce sujet, Debauvais a vite compris quels avantages il pouvait tirer de l'entraide prônée par Delaporte. Le parti a besoin d'argent ? Raymond en trouve, y compris dans ses propres poches, ou celles de sa tante. « Rémond ayant repris du service au parti se trouvait en première ligne pour être "tapé" »²⁸, se souvient froidement Anna Youenou. Ainsi, le 4 février 1933 fait-il partie des quinze auditeurs venus participer au congrès du PNB, à Rennes. Les chefs de section ne sont pas là. Delaporte est le seul représentant du Comité Directeur : Meavenn ne viendra pas et Debauvais, retenu en ville, arrivera avec presque trois heures de retard. On l'attend, malgré tout, dans la mauvaise humeur. Delaporte est chargé du rapport financier, et précise qu'il manque 20.000 francs. Il supplie les auditeurs de trouver cent Bretons à même de donner chacun deux cents francs. Il y va de la vie du journal, assure-t-il²⁹. Et il sait bien de quoi il parle. À partir du printemps 1933, les problèmes financiers du parti deviennent le sujet majeur de la correspondance qu'il échange avec sa tante, à qui il assure que ce ne sont pas 20.000, mais presque 200.000 francs qu'il manque à l'imprimerie. Le 14 mai 1933, il écrit, de Nantes :

24 R. Delaporte, « La question bretonne. Culturelle d'abord ! », *Breiz Atao*, n°180, 6 août 1933, p. 1-2.

25 R. Delaporte, « Comment acquérir l'esprit breton ? II. - Se donner une culture bretonne », *Breiz Atao*, n°186, 5 novembre 1933, p. 2.

26 Non-signé, « Contribution à l'Organisation Économique de la Bretagne Indépendante », *Breiz Atao*, n°180, 6 août 1933, p. 3.

27 A. Calvez, « S.A.G.A. Le régime de la propriété », *Breiz Atao*, n°189, 24 décembre 1933, p. 3.

28 YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, tome 2, *op. cit.*, p. 47.

29 ADLA, 1 M 165. Mouvements et partis politiques (autonomistes bretons, 1927-1936). Rapport du 4 février 1933.

« Je comprends que ceux qui ont engagé de grosses [somm]es soient inquiets ; je sais comme toi que l'administrateur n'a pas la compétence qu'il devrait avoir, loin de là. Mais une chose que je dois à la vérité de dire, c'est qu'on le laisse seul se débrouiller. Je ne comprends pas que des actionnaires puissent dire qu'on leur cache la situation. Pour moi, j'y assiste toujours et on a toujours exposé clairement la chose, mais la vérité est que les gens préfèrent ne pas savoir pour ne pas avoir de responsabilité à prendre. Et puis on se dit : "Deb se débrouillera, il y a si longtemps que ça tient - ça tiendra encore". [...] Si l'imprimerie tombe, B.A. tombe aussi, du moins pour pas mal de temps. D'ailleurs la situation personnelle de B.A. n'est pas meilleure. L'argent d'après les lettres de Rennes, ne rentre pas du tout.

Il y a les anciennes dettes à amortir et l'imprimerie à payer.

Jusqu'ici, on a tiré des traites sur madame du Guerny, elle n'a plus pu ; puis sur ti-Breiz, maintenant il n'y a plus moyen non plus, car Deb s'est endetté jusqu'à la gauche pour l'imprimerie. La dernière traite comme il n'y avait personne d'autre a été tiré sur moi (780 fr.), et Deb m'a supplié de la signer. Je l'ai fait espérant qu'il y aura de l'argent en caisse dans trois mois. Je vais dire à Hervé de surveiller d'ailleurs. Aujourd'hui j'en reçois une autre de 796,35 fr. il me demande de signer également : une chose est certaine, c'est qu'il m'est impossible de continuer. Pour la première, l'imprimerie me doit déjà 500 fr. + ce qu'il y aura en caisse - Pour la seconde, en économisant avec ce que j'ai à toucher fin septembre j'arriverai, mais c'est la fin. Je considère que ce serait un mauvais calcul aussi bien pour le mouvement breton que pour moi de faire qu'il n'y ait à sa tête que des gens endettés.

Alors que reste-t-il à faire, je ne le vois pas. Comme Deb je ne vois pas de solution : il y a là un dilemme : ou trouver l'argent nécessaire ou lâcher tout.

De plus, il n'y a pas de direction. Deb est trop occupé ; et moi d'ici que puis-je faire. C'est désespérant. »³⁰

Delaporte assiste, impuissant, au naufrage de l'entreprise en laquelle il place son énergie et ses économies depuis des mois, sacrifiant ses propres études au profit de l'enseignement du breton, d'une activité éditoriale chronophage et d'un gestionnaire lamentable dont, par ailleurs, il envisage le remplacement une fois les dettes payées. Elles ne le seront jamais. Debauvais, après avoir pressuré les Chevillotte, joué à l'excès de la confiance de Jeanne du Guerny, avoir puisé dans la caisse de « Ti-Breiz », le magasin de sa femme, parvient à apitoyer sa jeune recrue, laquelle promet pourtant de ne plus se laisser faire. Mais Delaporte est bien dévoué et Debauvais est bien déterminé à en profiter. D'autant que Jeanne du Guerny veut récupérer les 5.000 francs qu'elle a prêtés à Debauvais, en son nom propre. À peine un mois après avoir affirmé que c'était « la fin », Raymond écrit à sa tante :

30 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma Dubuisson, 14 mai 1933. C'est l'auteur qui souligne.

« Pour B.A., les choses ne vont pas du tout, nous avons lors de mon dernier voyage à Rennes expédié environ 320 lettres circulaires demandant aux gens de s'engager à verser 200 fr. en un an pour B.A. Aucune réponse aux dernières nouvelles. Nous avons 18 engagements, au lieu de 100 qu'il nous fallait. [...] Si tu pouvais prêter à longue échéance de quoi faire l'échéance du 1er juin, tu rendrais plus de services que par toutes les cautions du monde, et non seulement à la cause bretonne et Debauvais, mais aussi à moi, que Deb dans son chagrin accuse presque de la laisser se débrouiller seul. Je t'assure que si j'avais la disposition de mes biens, je payerai les dettes de B.A. toutes, (mais je ne ferai rien pour l'imprimerie, ce serait assez de B.A.), et je débarrasserais ainsi Deb d'un grand poids, et B.A. de poursuites. Je me débrouillerai ensuite pour me faire rembourser mon argent par B.A. au fur et à mesure des disponibilités, mais en prenant le temps. Ce qui nous tue c'est d'être obligé de verser tant par mois à date fixe. »³¹

La tante Emma verse donc 2.000 francs, ce qui porte en tout sa contribution à 7.500 francs (5.000 de caution pour l'imprimerie et 2.500 pour *Breiz Atao*). Debauvais ne prend pas la peine de lui adresser un mot. À nouveau, Delaporte pense qu'il faut en rester là. Or, l'année suivante, les problèmes ne sont toujours pas réglés. Debauvais, jamais à court de ressources quand il s'agit de celles des autres, imagine avec Jeanne du Guerny une œuvre qu'elle animerait pour le pays vannetais, tandis que Melle Chevillotte pour le Léon, la tante Emma pour la Cornouaille, et Vefa de Saint Pierre pour le reste de la Bretagne seraient mises à contribution. Cette association financerait diverses publications ou mouvements³². L'idée n'est pas neuve et fut éprouvée dès 1925 par les « Dames de L'Action française » qui, groupées autour de la comtesse de Lur-Saluces, se réunissent pour prendre le thé, discourir et quêter de l'argent auprès de leurs amis³³. Mais, cette fois-ci, Raymond déconseille à sa tante d'y prendre part, d'autant que cela détournerait l'argent dont il a lui-même besoin pour l'œuvre qu'il vient d'entamer en faveur de l'enseignement du breton dans les écoles. Cependant, pendant deux ans, ils ont tous deux largement pourvu au fonctionnement du parti, ce qui témoigne de l'ascendant énorme que pouvait avoir Debauvais sur Raymond Delaporte.

Agir

En 1933, Raymond a vingt-cinq ans, il est jeune, et ne veut pas se perdre à discuter programmes et doctrine. Il veut agir. Il est donc à Saint Goazec, en septembre 1933, pour manifester contre L'Action française, aux côtés des communistes, lorsque Debauvais prend un coup violent sur la tête. C'est d'ailleurs dans le jardin de la maison familiale de Châteauneuf-du-Faou, où l'on s'est replié,

31 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma Dubuisson, 4 juin 1933.

32 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma Dubuisson, 29 mai 1934.

33 WEBER E., *L'Action française*, Paris, Fayard, 1985, p. 405.

qu'est prise la photo du blessé enturbanné, publiée ensuite dans *Breiz Atao*³⁴. L'image se veut symbole de l'agression caractérisée des masses parisiennes envers le petit Breton isolé, mais déterminé. C'est le courage et l'obstination, bien plus que le nombre, qui comptent. Ainsi, Raymond prétend-il que la victoire de Ballon en 845 « a été la victoire de la préparation, de l'organisation, de la discipline, en même temps que de la force morale et de l'entêtement breton sur la force matérielle et aveugle de l'immense armée franque ». Il conclut : « C'est une illustration de la thèse que nous avons toujours soutenue ici : le nombre n'est pas tout, la force morale l'emporte sur lui. »³⁵. Et de prendre à témoin les insurgés irlandais de 1916, exemple récurrent dans *Breiz Atao*, ou encore la bataille de Salamine, évoquée dans le *Prometheus ereet*, adaptation en breton du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle par Youenn Drezen. Delaporte pense qu'en 1934, comme en 845, « Le Salut de la Bretagne dépend de notre force morale »³⁶. Aussi, lorsqu'il se rend en pèlerinage à Ballon, c'est pour « attaquer l'idée française, et nous étendre », affirme-t-il³⁷. Et peu importe que Debauvais, malade, n'ait pas pu venir : son absence « a permis à nos jeunes camarades de faire preuve d'initiative en agissant seuls, et d'affermir encore leur force morale »³⁸. Et de conclure : « Nos adversaires sont étonnés de notre cran, mais ils n'ont pas fini de l'être : nous saurons montrer que la race des vainqueurs de Ballon n'est pas toute disparue sous la terre de notre pays, et que c'est en maîtres que nous entendons fouler le sol breton »³⁹.

En août 1932, Meavenn faisait dans *Breiz Atao* la promotion des *Sparfelled Breiz*, les Éperviers de Bretagne, groupe de jeunes tournés vers l'action, qu'elle passait en revue à l'occasion, ce qui faisait bien rire les fédéralistes. Le projet tourne court, jusqu'à ce que le jeune parisien Germain Breton le relance, en 1933. Il est alors l'un des seuls campeurs itinérants de Bretagne, militant au PNB et partisan d'un scoutisme à la bretonne. Dans le journal, il fait part de son expérience de marcheur en uniforme, et affirme : « Nous ne pouvons que conseiller à nos amis de suivre cet exemple, de se pencher sur l'âme de la Bretagne et de scruter la mentalité de ses habitants. C'est là un moyen, que ne dédaignerait pas R. Delaporte, d'acquérir l'esprit breton »⁴⁰. En effet, sa démarche se conforme aux préceptes de ce dernier : agir seul, affermir sa force morale, fouler en maître le sol breton. Le campeur solitaire fait le « *Tro Breiz* », c'est-à-dire le tour de Bretagne, il

34 Couverture de *Breiz Atao*, n°183, 17 septembre 1933, p. 1.

35 R.D., « Pèlerinage à Ballon », *Breiz Atao*, n°198, 6 mai 1934, p. 4.

36 R.D., « Le Salut de la Bretagne dépend de notre force morale », *Breiz Atao*, n°194, 4 mars 1934, p. 3.

37 R.D., « Pèlerinage à Ballon », *Breiz Atao*, n°198, 6 mai 1934, p. 4.

38 *Id.*

39 *Id.*

40 Non-signé, « Le "Tro-Breiz" par le premier campeur breton », *Breiz Atao*, n°184, 1^{er} octobre 1933, p. 1.

couche sous une tente surmontée d'un drapeau breton, et étudie, dans les régions qu'il traverse, « le caractère et les coutumes des habitants »⁴¹.

Ober, « agir » en breton, est une association fondée en 1931; elle rassemble quelques titulaires du *Simbol*, le diplôme créé par Roparz Hemon. Organisés autour d'une revue – *Ober; kannadik miziek breuriez ar Simbol*, ou « Agir, bulletin mensuel de la confrérie du *Simbol* » – ils entendent lutter pour la Bretagne et la langue bretonne. Aussi proposent-ils des cours de breton par correspondance par le biais de *Skol Ober*, animé par Marc'harit Gourlaouen, jeune bretonnante de l'école gwalarniste qui dispense ses leçons à quelques dizaines d'élèves. Delaporte ne publie pas dans *Ober*, mais s'en occupe, avec d'autres, dès 1933⁴². Autour de lui se constitue une petite communauté de gens qui veulent penser et agir en breton, conformément à ce qu'il préconisait dans son article de juin 1933. Il veut « former des jeunes gens décidés, calmes, instruits et animés de l'esprit breton, qui sauront empêcher que notre pays, lui aussi, ne suive le chemin de la francisation jusqu'au bout »⁴³. Ces jeunes gens vont donc s'élancer sur d'autres chemins.

C'est par la méthode alsacienne que les jeunes *d'Ober* vont mettre en œuvre les préceptes delaportiens. En février 1933 paraît dans leur bulletin un article intitulé « *Wanderung* »⁴⁴, « voyage » en allemand, sous la plume de Kerlann, alias Jean Delalande, fondateur d'*Ar Falz*⁴⁵ avec son ami et collègue instituteur Yann Sohier. L'auteur évoque l'exemple des *Wandervögel*, comme Mordrel, on s'en souvient, l'avait fait quelques années plus tôt. Adapté à la Bretagne, l'exemple alsacien permettrait aux jeunes militants de redécouvrir le paysan, « racine vivante de notre race »⁴⁶. Incarnation de l'authenticité, il est le contre-modèle de l'urbain francisé, abstrait : il est l'homme réel. Aussi, les jeunes militants multiplient les randonnées, pendant lesquelles ils chantent, observent, notent des expressions. L'homme réel de la campagne parle la vraie langue, qui est fort éloignée de celle qu'ils lisent et étudient dans *Gwalarn*. C'est Delaporte, habitué à collecter le vocabulaire et les expressions de Châteauneuf-du-Faou, qui les a sensibilisés à la langue du peuple, la véritable. Au même moment, il a une discussion avec Mordrel, à qui il donne quelques conseils pour améliorer son breton. Il se rappelle :

« Je lui ai dit : "Puisque tu es à Quimper tu devrais profiter pour apprendre, perfectionner ton breton". Il parlait breton avec un drôle d'accent [...]. "Comment est-ce que je fais ?" Alors je lui dis : "Tu as l'occasion, tu vas acheter ton journal le matin, ben ils parlent tous breton dans le

41 Non-signé, « Le "Tro-Breiz" par le premier campeur breton », *Breiz Atao*, n°184, 1^{er} octobre 1933, p. 1.

42 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 15 juillet 1933.

43 R. Delaporte, « Le sentiment breton et l'esprit breton », *Breiz Atao*, n°177, 25 juin 1933, p. 1.

44 Kerlann, « *Wanderung* », *Ober*, n°14, 15 février 1933. L'article est publié nouveau dans le même bulletin le mois suivant, ainsi que dans *Breiz Atao*, n°173, 23 avril 1933, p. 2. Pour une étude particulière de cet article, je me permets de reporter le lecteur à CARNEY S., « De la vie saine. Les jeunes du mouvement breton en marches », art. cit.

45 La faucille, organe communisant des instituteurs laïcs bretonnants.

46 Kerlann, « *Wanderung* », *Ober*, n°14, 15 février 1933.

bureau de tabac, tu n'as qu'à parler, dis quelques mots, puis petit à petit tu..." "Ah tu t'imagines que je vais aller m'abaisser à discuter avec cette bonne femme ?" Je lui dis : "Mais, le breton, la science du breton, c'est souvent un illettré total qui va te la donner »⁴⁷.

Pour acquérir « l'esprit breton » Raymond Delaporte propose en effet de fréquenter les gens du peuple, « plants sur lesquels on a greffé une autre espèce »⁴⁸. Car, abandonné par ses guides, le peuple est avide de tout ce qui vient de Paris. Cependant, il véhicule sans le savoir le vieil esprit breton, il faut donc aller vers lui pour le « sentir »⁴⁹. La démarche de Delaporte est dans l'air du temps : sentir, c'est finalement refuser le rationalisme, l'abstraction, l'universel, et se fier à l'instinct, au local. Dans cette optique, il fonde sa propre association, le *Breuriez Ar Brezoneg er Skoliou*, ou Confrérie du breton dans les écoles.

Breuriez ar Brezoneg er Skoliou

Dans ses dernières années, Raymond Delaporte ne se rappellera plus pourquoi il s'est lancé dans cette aventure⁵⁰. La mémoire familiale se souvient qu'il pensait que dans les écoles libres de la région, les soeurs – femmes promptes à suivre la mode – voulaient changer trop de choses et faire comme dans les écoles publiques, où se mettre au français était synonyme de progrès⁵¹. Bien avant que Delaporte ne s'ouvre à la cause bretonne, *Breiz Atao* avait déjà stigmatisé la bêtise de certaines femmes, jugées responsables de la mort du breton⁵². La charge pouvait être virulente. En témoignent ces quelques lignes de la main de Mordrel :

« Une armée de mères anti-bretonnes, avec des cadres constitués, son fanatisme, ses secteurs, s'est levée en Bretagne et elle est entrée en guerre. Les bourgs sont à elles. Demain, elle occupera les fermes. Après demain, partout elle aura vaincu... [...] »

Le spectacle de la mère qui s'attaque à l'enfant, à son enfant pour tuer l'âme du peuple auquel cet enfant et elle-même appartiennent par destination naturelle et divine, a quelque chose d'atroce. On se sent pris de haine pour ces mères homicides.

Et pourtant c'est à tort. Elles ne sont pas responsables.

Elles sont la masse, elles sont le peuple, elles obéissent à leur nature en se pliant aux nécessités »⁵³.

47 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1B.

48 R. Delaporte, « Comment acquérir l'esprit breton ? II. - Se donner une culture bretonne », *Breiz Atao*, n°186, 5 novembre 1933, p. 2.

49 *Id.*

50 CRBC, fonds Delaporte, carton 1, *Pennad kaoz gant Remont Delaporte*, 10-8-85.

51 Entretien avec Anna Delaporte, Châteauneuf-du-Faou, 16 juillet 2010.

52 Olier Mordrel, « la santé de la vieille mère », *Breiz Atao*, n°9(69), 1er septembre 1924, p. 469-470.

53 J. La Bénélais, « L'Armée des mères », *Breiz Atao*, n°7(103), juillet 1927, p. 815.

De fait, dans l'entre-deux-guerres les filles abandonnent le breton de plus en plus vite au profit du français, synonyme de libération⁵⁴. Mais ce que l'on doit retenir de cette violente diatribe, c'est que la mère est, aux yeux des militants, le véhicule de la langue. À ce sujet, il est intéressant de constater que c'est un orphelin de mère qui va s'évertuer à favoriser l'enseignement du breton chez les enfants, et qui, bien des années plus tard, tâchera de rédiger un dictionnaire plutôt que ses mémoires. Quoi qu'il en soit, voulant, lui aussi, une autre modernité, Delaporte imagine, avec Yeun Ar Go (Yves Le Goff, notaire à Gouézec) et François Kervella, enseigner le breton à l'école, ou au moins aider les maîtres à le faire, là où c'est possible. Pas dans les écoles laïques, réfractaires à la langue bretonne, mais dans les écoles catholiques du diocèse, qui constituent un terreau favorable.

L'enseignement du breton y est obligatoire depuis la circulaire épiscopale du 24 janvier 1930. Mgr Duparc y insiste sur l'importance du catéchisme, qui doit impérativement être enseigné dans cette langue, qui régresse. L'enquête de Roparz Hemon sur la pratique du breton, publiée la même année, montre en effet le recul de la langue dans la prédication et le catéchisme⁵⁵. Il est clair que, pour l'évêque, « garder vivant dans Notre diocèse l'esprit breton »⁵⁶, signifiait utiliser la langue bretonne comme rempart contre une République laïque accusée de corrompre les mœurs, afin de maintenir le pouvoir de l'Église, menacé par les évolutions socio-économiques d'après-guerre⁵⁷. Plus que jamais, l'adage qui faisait du breton et de la foi des frères et sœurs⁵⁸ devait être éprouvé, surtout dans le Finistère où les écoles libres ne recevaient dans les années 1930 qu'un gros tiers des enfants scolarisés. Ce qui incitait Mgr Duparc à multiplier les efforts pour rejoindre les diocèses de Vannes et d'Angers, où les écoles catholiques dominaient les écoles laïques⁵⁹.

Tant mieux pour Delaporte, qui profite de l'existence de cette circulaire pour établir un lien entre les écoles libres et *Brezonég ar Vugale*, œuvre que Roparz Hemon a mise sur pied en 1928, afin de distribuer à qui le désirerait des livres d'enfants en breton financés par des dons. « Nous demandions aux maîtres d'apprendre aux enfants à lire le breton, précise-t-il, mais très vite nous nous sommes aperçus que si l'on prenait par politesse les livres on ne s'en servait pas. Nous avons compris qu'il était nécessaire d'aider les maîtres d'une manière plus effective et nous voulions que le travail se fît »⁶⁰. La circulaire de Mgr Duparc n'étant pas respectée, Delaporte décide donc la création en 1933

54 BROUDIC F., *La pratique du breton de l'Ancien régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995, p. 426-427.

55 HEMON R., *Enklask diwar benn stad ar brezonég e 1928. Esploro pri la situacio de la bretona linguo en 1928*, Brest, Gwalarn, 1930.

56 Pour une analyse de cette circulaire, voir LAGRÉE M., *Religion et cultures en Bretagne*, op. cit., p. 268-269.

57 BENSOUSSAN D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale. Les droites bretonnes dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 2006, p. 223-227 et 268.

58 « *Ar brezonég hag ar feiz a zo breur ha c'hoar e Breiz* », le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne.

59 BENSOUSSAN D., *Combats pour une Bretagne catholique et rurale. Les droites bretonnes dans l'entre-deux-guerres*, op. cit., p. 251 et 259.

60 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, exposé sur BABES adressé à Marcel Guieysse en 1935. Cet exposé servit à Marcel Guieysse à rédiger une partie de *La langue bretonne. Ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qui se fait pour et*

d'une association qui permettrait un enseignement plus efficace. Il rencontre le chanoine Grill, inspecteur des écoles libres, qui l'encourage. Avec lui, il se rend auprès de Mgr Duparc qui, évidemment, donne son autorisation à la fondation de *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou*⁶¹, créée « dans le but de faire apprendre aux petits Bretons à lire et à écrire leur langue et à connaître l'histoire de leur pays »⁶². Pour cela, il faut donner aux maîtres les moyens d'y parvenir, car s'ils ont les livres, ils n'ont pas la méthode.

Delaporte et sa tante sont quasiment seuls à financer cette œuvre balbutiante. Néanmoins, avec l'aide de quelques bienfaiteurs⁶³, ils parviennent en 1935 à amasser un petit pécule de 2.500 francs. Ils décident alors d'axer leurs efforts sur un rayon d'action restreint, en rapport avec leurs moyens et leurs disponibilités, le travail des inspecteurs bretons devant pouvoir se faire dans la journée. Ce sont donc les trois cantons de Châteauneuf-du-Faou, Pleyben et Carhaix qui sont concernés. Une circulaire est envoyée aux écoles. Son premier point place *BABES* sous l'autorité épiscopale, qui a permis la création de la confrérie. Pour cela, Delaporte a fait patronner son association par le *Bleun-Brug*. Des liens sont donc établis avec *Feiz ha Breiz*, qui accorde à l'association de la place pour sa publicité, ses comptes rendus et la publication des meilleurs devoirs. En contrepartie, les inspecteurs bretons, à savoir Delaporte et quelques autres, conseillent aux élèves et à leurs maîtres la lecture de *Feiz ha Breiz* et de *Feiz ha Breiz ar Vugale*⁶⁴. Delaporte fait orner le papier à lettres de *BABES* d'une citation en breton de l'évêque de Vannes sur la nécessité d'enseigner le breton aux enfants, et finit par obtenir l'appui des chanoines Salomon et Grill, inspecteurs diocésains des écoles libres.

Le second point de la circulaire de *BABES* promet de l'argent, de 100 à 300 francs, ainsi que des abonnements aux premiers maîtres intéressés. Il semble d'emblée évident qu'il ne sera pas simple de les convaincre d'adhérer au programme, qui consiste à enseigner au moins une heure hebdomadaire de breton aux enfants. Qu'importe, les points suivants instaurent un système calqué sur le fonctionnement scolaire déjà en vigueur en français.

Un personnel administratif de cinq personnes gère le tout. Bien que très mauvaise bretonnante, Emma Dubuisson est très intéressée par le projet. Elle s'occupe du courrier, du secrétariat et de l'envoi des livres. Les autres visitent les écoles et font passer les examens. Les élèves font du calcul, de l'écriture, de l'histoire, et Delaporte travaille à l'élaboration d'une carte murale en couleur pour apprendre la géographie. Dans le détail, le programme comporte trois niveaux. Au terme du troisième, le plus bas, l'élève devra savoir lire en breton et répondre à des questions ; titulaire du

contre elle, Rennes, Imprimerie Commerciale de Bretagne, 1936, p. 230-234.

61 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 3B.

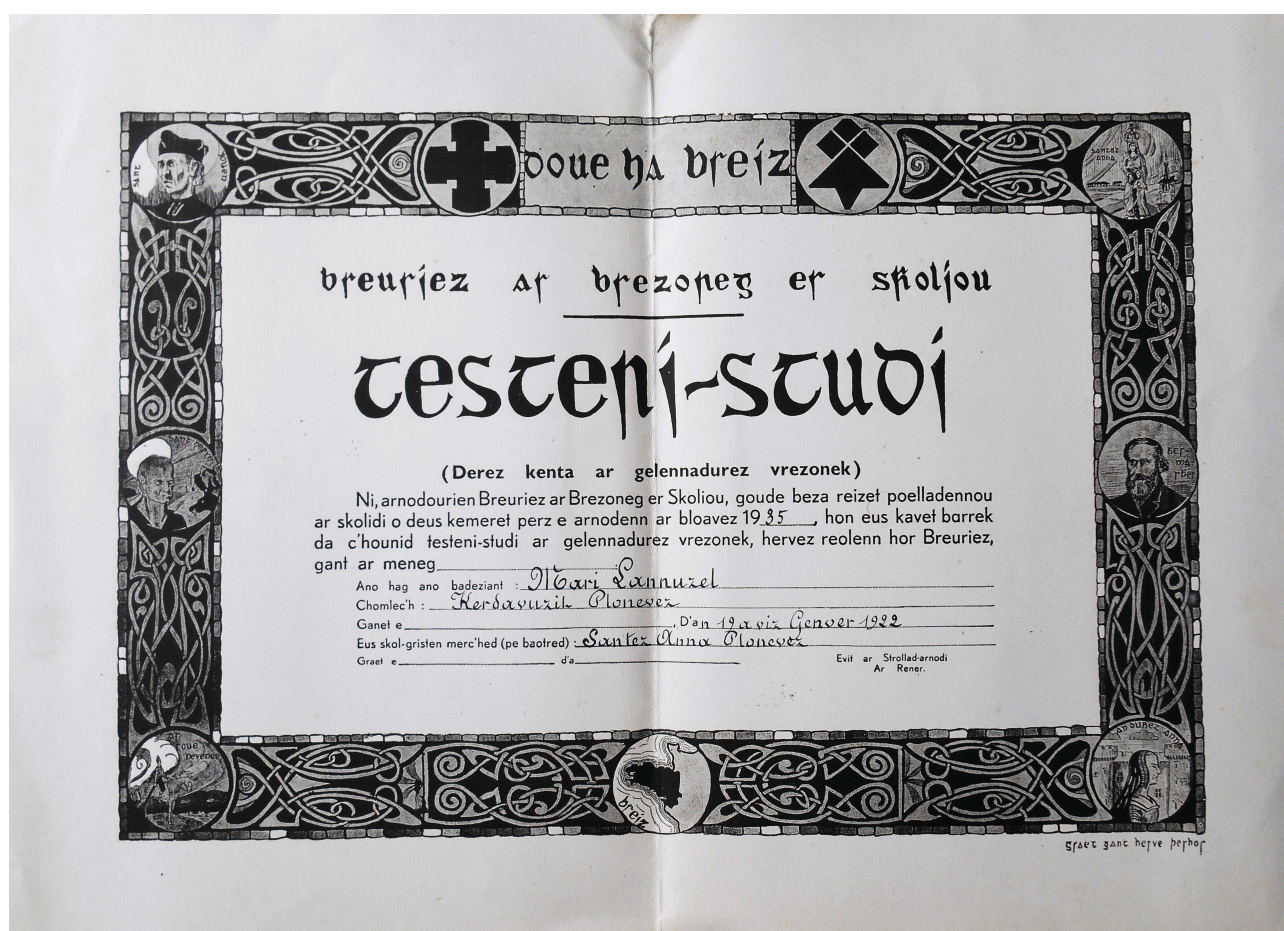
62 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, exposé sur *BABES* adressé à Marcel Guieysse en 1935.

63 Sans compter les livres fournis par Roparz Hemon, à hauteur d'une somme de 1.200 francs en 1935.

64 Version pour enfants de *Feiz ha Breiz*.

second, il saura faire des dictées et connaîtra les dates essentielles de l'histoire de Bretagne. Parvenu au premier niveau, il fera des mathématiques, des rédactions sur des sujets de la vie quotidienne⁶⁵, et saura l'histoire de manière plus approfondie. Delaporte fait éditer un petit manuel de questions et réponses à l'usage des écoliers : *Goulennoù ha respontou diwar-benn istor Breiz – Eur gentel jederez*⁶⁶, où l'histoire de Bretagne, qui fait la part belle à un Moyen Âge mythifié, s'arrête en 1789, date à laquelle toutes les libertés préservées en 1532 disparaissent. La Révolution française est le début de la déchéance.

Des prix, sous forme de livres, sont remis aux meilleurs élèves. Dans leur notation, on privilégie la rédaction, la dictée et l'histoire. Enfin, ils se voient attribuer des *Testeni-Studi*, dont Delaporte prétend qu'« ils sont généralement accueillis avec fierté et vont, après avoir été encadrés, prendre place au dessus de l'armoire aux côtés du "Certificat d'Études" »⁶⁷.



Testeni Studi du Breuriez ar Brezoneg er Skolioù

CRBC, fonds Delaporte, carton 13.

65 Raymond Delaporte se souviendra de récits extrêmement vivants. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 3B.

66 Breuriez ar Brezoneg er Skol, *Goulennoù ha respontout diwar-benn istor Breiz – Eur gentel jederez*, BABES, Châteauneuf-du-Faou, 1935. Le titre de l'ouvrage se traduit par « Questions et réponses sur l'histoire de Bretagne – Une leçon de calcul ».

67 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, exposé sur *BABES* adressé à Marcel Guieysse en 1935.

Ce certificat d'études breton a été dessiné par Hervé Kerhor, pseudonyme d'Hervé Delaporte, cadet de Raymond. Fêré de dessin, il livre à l'occasion des caricatures à *Breiz Atao*. Sur ce diplôme, il met en évidence les figures tutélaires de *BABES*. Surmonté d'une croix et d'une hermine, le document place son producteur et son destinataire sous l'autorité de Dieu et de la Bretagne. Tout autour, des médaillons inscrivent les études bretonnes dans une chronologie jugée prestigieuse, dans laquelle domine l'histoire religieuse. Sainte Anne, Saint Yves et Saint Hervé, figures souveraines du catéchisme local et incontestables autorités spirituelles, dominent le roi Nominoe et la duchesse Anne. Hersart de La Villemarqué, auteur du *Barzaz Breiz*, considéré comme un de piliers du nationalisme breton, fait face à Saint Hervé. En bas, un ultime médaillon encadre une sommaire carte de Bretagne. Des entrelacs bordent le tout et, combinés à une calligraphie connotée, donnent un caractère celtique à la composition. C'est en revanche une écriture digne des plus beaux diplômes de la Troisième République qui attribue le certificat à l'impétrant. La formule, enfin, comme pour le *Simbol*, copie celle des documents donnés par l'enseignement primaire national. Là, c'est un inspecteur d'Académie départemental qui, en vertu d'articles divers et multiples et du procès-verbal d'un examen, juge untel, résumé à son état-civil, digne d'obtenir le certificat d'études. Ici, ce sont les examinateurs qui, selon le règlement de la confrérie et après avoir corrigé les exercices de la session annuelle de l'examen, jugent telle personne, résumée aussi à son état-civil, assez compétente pour obtenir le certificat d'études en langue bretonne. Les deux documents sont enfin signés. Dans les trois cantons où il agit, Delaporte met en place une académie de l'éducation nationale bretonne : outre le *testeni-studi*, en témoignent les documents qui veulent officiellement encadrer l'inscription des élèves et le déroulement des épreuves.

Delaporte tient à jour, avec un scrupule méticuleux, des cahiers sur lesquels, année par année, commune par commune, classe par classe, niveau par niveau, il note le nom des élèves, les notes qu'ils obtiennent, les prix qu'ils reçoivent. Des fiches sont également imprimées, qu'il renseigne à partir des informations compilées dans ces cahiers. Clothilde Le Bras, élève de Cléden-Poher, est une des plus brillantes bretonnantes des trois cantons. Sa fiche, comme quelques autres seulement, fait état d'une progression sanctionnée par de nombreux prix et deux diplômes. La bretonnisation de son patronyme – elle devient Klotilda ar Bras – est caractéristique de l'ensemble des fiches, où apparaît un état-civil breton, manifestation du « personnalisme » local.

Des copies à en-tête sont imprimées, où chaque élève doit noter le nom de son école, le sien, son adresse et sa date de naissance. Une fois utilisées et corrigées, elles sont archivées⁶⁸. Enfin, Delaporte tient des statistiques et dresse des diagrammes en barres, qui lui permettent d'observer la

⁶⁸ Ce matériel archivistique existe encore aujourd'hui, vraisemblablement dans son intégralité. Les copies des élèves sont conservées à la bibliothèque municipale de Châteauneuf-du-Faou, les cahiers et fiches au CRBC.

progression de son travail. D'ailleurs, il envisage la création d'autres confréries dans d'autres cantons : « Toutes ces associations, liées par l'entraide et l'identité des méthodes et de matériel, travailleraient chacune en pleine liberté à l'égard des autres. L'unité d'action serait recherchée par le même esprit et la même formation plutôt que par des liens matériels souvent trop serrés qui ne pourraient que nuire. Chaque groupe garderait notamment son autonomie financière »⁶⁹. Ainsi, Arthur de Dieuleveult, président du *Bleun-Brug*, imagine créer une seconde *BABES* dans le canton de Landerneau⁷⁰. À long terme, c'est un système éducatif parallèle qui est donc envisagé. C'est une véritable et inédite administration que Delaporte met sur pied ; pour tout dire, c'est la première fois que des militants de *Breiz Atao* - encore fallait-il être presque seul pour y parvenir - sont à même de mettre en place quelque chose d'aussi encadré, organisé, structuré. Aussi, Delaporte est-il fier de citer Roparz Hemon, qui dans *Gwalarn*, affirme que les organisateurs de *BABES* « ont trouvé et montré le chemin qui devra être suivi désormais partout si l'on veut lutter enfin d'une manière efficace »⁷¹. Raymond Delaporte agit.

LEZANO ar BRAS
 Ano Klotilda
 Ganet d'ar 5 a viz Kerzu 1925, e Kleden
 O chom e Kerzian, Kleden-Poher.
 SKOL gisten Kleden

BLOAVEZ	NOTENNOU						EVEZIADENNOU	
	Skol	Skrid		Komz				N. G.
		Skriv	Jedi	Lenn	Jedi	Isto		
1936		12,5		16		20	48,5 2 ^e Rannad	
1937		10		12,5	14,5	18,5	55,5 1 ^a "	
1938		11		16	16	19	62 1 ^a "	
1939		13		14,5	17,5	19,5	64,5 1 ^a "	
19								
19								
19								
19								
19								
19								

PRIZIOU

1936 1^a priz; 1^a priz Istor Breiz
 1937 5^{vet} priz
 1938 5^{vet} priz
 1939 2^e priz; 2^e priz Istor Breiz

TESTENI-STUDI

1938 62 | 1939: 64,5
 MENEG | MAT

KENSTRIVADEG BREURIEZ AR BREZONEG ER SKOLIOU

Skol _____
 Ano _____
 Lezano _____
 Chomlec'h _____
 Ganet d' _____

Fiche d'une élève de Cléden-Poher
 CRBC, fonds Delaporte, cartons de fiches.

Copie vierge pour les examens de *BABES*
 CRBC, fonds Delaporte, carton 13.

69 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, exposé sur *BABES* adressé à Marcel Guieysse en 1935.

70 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 20 novembre 1935.

71 Reun Kerhor, « Le voeu de "Brezoneg er skol" remporte dans le Poher des succès éclatants », *Breiz Atao*, n°229, 4 août 1935, p. 1.

Tout cela lui prend du temps et nécessite beaucoup d'efforts, d'autant qu'il n'est pas toujours très aidé pour y parvenir. L'année se divise en trois temps. Une tournée est faite dans les écoles à l'automne pour recueillir les adhésions, apporter les livres, décider les maîtres hésitants, les conseiller quant à la répartition des élèves. Une seconde tournée, qui a lieu vers Pâques, « est généralement nécessaire pour faire à certains maîtres revenir sur leur décision d'abandonner la partie »⁷². Enfin, la tournée d'examen a lieu en une ou deux fois, à la fin juin. En 1935 par exemple, Delaporte fait passer les examens avec Kervella et Jacques de Quelen, Ezel et Le Goff. Mais de l'équipe, il y en a toujours deux qui ne peuvent se déplacer. Aussi, les journées sont très chargées : Raymond part le matin à sept heures trente interroger les élèves et ne rentre pas avant vingt heures le soir. Il commence ensuite ses corrections, qu'il termine dans la nuit. Il lui faut tenir ce rythme une quinzaine de jours⁷³. Les résultats qu'il obtient, au moins au début, entretiennent son enthousiasme.

Sur dix-neuf écoles libres, soit un potentiel de 1500 élèves, que comptent les trois cantons, deux participent la première année, huit la seconde, quinze en 1935, grâce au concours des chanoines Salomon et Grill. Les dernières années le chiffre oscille entre quinze et dix-sept. Pleyben reste réfractaire. « Je vous dispense de revenir », aurait dit Salaun, le nouveau directeur de l'école, à Delaporte, qui invoque la circulaire épiscopale, mais en vain. Pour autant, le nombre d'élèves inscrits croît : ils sont 150 la première année, 1206 trois ans plus tard. Mais si les progrès sont notables les trois premières années, les chiffres stagnent ensuite, du fait de la réticence des écoles de garçons (elles sont cinq à accueillir *BABES* contre quatorze de filles). Il faut attendre l'année 1935-36 pour voir les premiers d'entre eux participer. Encore sont-ils dix fois moins nombreux que les filles. Et deux de ces écoles de garçons resteront irrémédiablement réfractaires à l'œuvre de *BABES*. Enfin, tous les inscrits ne passent pas l'examen, qui reste facultatif. En moyenne, 75 % d'entre eux s'y présentent, mais ces résultats ne sont pas réguliers. Si 91 % des inscrits passent les épreuves la première année, ils ne sont que 56 % trois ans plus tard. Mais cela ne décourage pas Delaporte.

La langue, l'homme, la « personne »

Sur le breton, Raymond Delaporte est intransigeant. Aussi, se pose à lui un grave problème, lorsqu'au printemps 1933 il est attiré par une jeune fille. Il se pose beaucoup de questions, sur son milieu social, son âge à elle, le sien. Il se trouve déjà vieux garçon et ne veut rien faire d'immoral. Mais surtout, sa conscience bretonne le taraude. Il s'en ouvre à sa tante :

72 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, exposé sur *BABES* adressé à Marcel Guieysse en 1935.

73 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettres de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 19, 22 et 24 juin 1935.

« Il y a une autre chose, ce sont mes idées bretonnes qui doivent être un obstacle sérieux, car j'ignore si elle sait le breton (mais je ne le pense pas). Alors je me trouve toujours en face du même dilemme au bout de 3 ou 4 ans de réflexions, et je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour : ou bien épouser une jeune fille sachant le breton et qui aura les mêmes idées ou du moins les mêmes sentiments que moi, ou bien épouser une jeune fille de mon milieu et de mon éducation (si possible) mais sacrifier mes idées (du moins sur ce terrain-là, mais alors je crains que ce ne soit perdu partout). D'autre part si je me résolvais à épouser Marianne comme je l'ai pensé et le pense encore parfois, ce serait considéré par tout le monde, y compris mon directeur de conscience comme un coup de tête stupide, et qui me brouillerait avec ma famille, et beaucoup de gens. Si j'épouse d'autre part une femme qui ne sait pas le breton, je serais de même sévèrement jugé, et à juste titre, par la plupart de ceux qui me connaissent.

En tous les cas, donne-moi ton avis en te mettant à ma place (et non pas a priori) car je crains bien dans ce dilemme de ne rien faire du tout et de ne jamais me marier ; et pourtant j'en ai bien envie et je sens que du point de vue moral, cela me serait bon »⁷⁴.

Le militantisme breton est, là encore, une rupture avec la norme bourgeoise, et le jeune homme ne veut déroger à aucune des obligations qu'imposent les mondes auxquels il appartient. Pris entre ce qu'il ne veut pas être et ce qu'il espère devenir, il se rend compte des difficultés que provoque un engagement personnel qu'il veut total. Peut-être se souvient-il également d'un article de Debauvais préconisant l'endogamie militante pour sauver le breton ? « On a dit que le cœur ne connaissait pas de frontières. Pour ma part, je crois au contraire, qu'il serait difficile pour nombre de jeunes militants de fonder un foyer heureux, si à l'harmonie du cœur, ne s'ajoutait l'harmonie profonde des idées », écrit-il en 1930⁷⁵. Plus largement, cet épisode s'inscrit dans une réflexion sur la place du breton dans la vie familiale et, par là-même, sur son enseignement. Mordrel scandalise ses amis en parlant français avec ses enfants, mais il se demande s'il est possible encore d'élever ses enfants en breton à la ville⁷⁶. Non, pense-t-il. Bien qu'il ait appris le breton, il ne connaît pas la langue infantine. Sa femme le comprend mais ne sait pas le parler, et leur entourage parle français, comme l'école.

Tant pis pour la langue infantine, rétorque Debauvais⁷⁷. Lui-même l'a appris seul sans jamais avoir séjourné en Basse-Bretagne et il parle le breton avec l'accent français. Sa femme est une bretonnante de toujours mais leur entourage, rennais, parle français. Cependant, ils parlent breton à l'enfant qu'ils ont adopté, lui donnant une nouvelle langue maternelle. Pour eux, celui qui connaît le breton doit le parler aux enfants, même mal, du moment que c'est du breton. Pour Debauvais, comme pour Mordrel, le problème réside dans l'efficacité du système scolaire français, « formidable

74 CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Raymond Delaporte à sa tante Emma, 15 juin 1933.

75 F.D., « L'éducation bretonne dans la famille », *Breiz Atao*, n°121, 5 octobre 1930, p. 2.

76 A.C., « Le Breton dans la famille. À quand l'école nationale bretonne. Un son de cloche », *Breiz Atao*, n°238, 8 décembre 1935, p. 2.

77 *Id.*

machine meurtrière, une tueuse de consciences bretonnes »⁷⁸. Delaporte ne pense pas autre chose, pour qui les intellectuels sont contaminés par l'esprit français, véhiculé par la presse et l'école⁷⁹. Pour se débarrasser de la France en Bretagne, il faut créer une école bretonne.

Les préoccupations de ces militants font écho à quelques principes énoncés par les relèves. Ainsi, Pierre-Henri Simon, dans *Esprit*, s'interroge sur l'école, l'enfant, sa famille et la société. « Le moraliste, écrit-il, s'effraie de voir l'enfant passer de la famille à l'État, c'est-à-dire arraché aux bras charnels, à l'affectueuse vigilance de ses protecteurs selon le sang et jeté dans le giron abstrait d'un être mythique, de qui la bienveillance est bien moins naturelle que tyrannique »⁸⁰. Parce qu'ils croient que le breton est leur langue naturelle, qu'ils veulent en faire leur langue familiale, et que celle-ci est menacée par l'école, Mordrel, mais surtout Debauvais et Delaporte ne disent pas autre chose. L'école française fait de l'enfant réel breton un citoyen français abstrait. Aussi, quand Mordrel stigmatise une « machine meurtrière », Pierre-Henri Simon s'élève contre le système de monopole pédagogique français, « instrument de violence et de dictature, parfaitement incompatible avec un ordre de justice et de liberté »⁸¹. Les parents doivent pouvoir choisir l'école qui leur convient. Cela va de pair avec une réflexion sur la pédagogie, davantage centrée sur le rythme de l'enfant, dont « il faut sauvegarder une certaine liberté d'esprit »⁸² et à qui l'école doit permettre d'accéder à une culture désintéressée, débarrassée de tout mercantilisme. Or, c'est précisément ce savoir utile qui, en Bretagne, pousse les parents à favoriser l'apprentissage du français, seule possibilité d'insertion dans une société en mouvement. Dans ces conditions, là où certains dénoncent l'école « soupe populaire » et réfléchissent à de nouvelles pédagogies basées sur la liberté de l'enfant⁸³, le programme *SAGA* propose, à l'article 36, une « complète liberté de l'enseignement » qui semble incompatible avec le « contrôle de l'éducation de la jeunesse, destinée à faire des hommes physiquement et moralement sains, et rendus au génie jusqu'ici étouffé de notre race » de l'article 34. L'idée principale tient entre les deux articles, au point 35 : « Restauration intégrale de notre langue nationale ». Aussi, pour fonder la personne bretonne, plus que sur une réforme pédagogique, les militants bretons misent sur la substitution pure et simple du breton au français dans le cadre du système scolaire existant. Aussi, en 1938, Raymond Delaporte s'interroge :

« A - Peut-on ouvrir une école où tout l'enseignement se donne en breton.

78 A.C., « Le Breton dans la famille. À quand l'école nationale bretonne. Un son de cloche », *Breiz Atao*, n°238, 8 décembre 1935, p. 2.

79 R. Delaporte, « Comment acquérir l'esprit breton ? », *Breiz Atao*, n°183, 17 septembre 1933, p. 1-2.

80 Pierre-Henri Simon, « L'École Unique et nous », *Esprit*, n°5, février 1933, p. 779-807. Son article est inséré dans un dossier plus large sur « Le problème de l'Éducation Nationale ».

81 *Id.*

82 Georges Dubeau, « L'école claire », *Esprit*, n°5, février 1933, p. 769-778.

83 Henri Chatreix, « Sur une révolution manquée : la doctrine scolaire de la Troisième République », *Esprit*, n°71, 1^{er} août 1938, p. 625-643.

Primaire ?

Secondaire ?

Sinon quelle est la proportion de breton que l'on peut introduire ?

Quels sont les cours de base qui doivent être obligatoire en français ?

B – Quelles sont les conditions requises :

1^o/ pour ouvrir et diriger une école

2^o/ pour professer dans une école

Ces deux cas au primaire et au secondaire.

C – Une école de vacances (2 mois pendant l'été) est-elle considérée comme école ou comme colonie de vacances.

Faut-il une déclaration »⁸⁴.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la fondation d'une école à Plougrescant répondra à ses questions. Dans les années 1970, Raymond Delaporte sera très attentif aux débuts des écoles *Diwan*, sur lesquelles il réunira nombre de coupures de presse.

Mentoniez, *le breton universel de Lainé*

Depuis la fin de l'année 1932, Célestin Lainé est installé à Loos, dans le Pas-de-Calais. Il va y vivre quatre ans, jusqu'à ce que la police l'arrête, en 1936, suite à de nouveaux attentats de *Gwenn ha Du*. Dans le découpage chronologique et mathématique⁸⁵ qu'il propose de sa vie, il définit ainsi cette époque : « 3^e période 4 ans. 24-28. 1932-1936- Lille et le métier. Mentoniez et le travail de loin. – se termine sur 1^{ère} prison – 15 jours. Je suis obligé de vous mettre en état d'arrestation »⁸⁶.

« Lille et le métier », c'est l'usine Kuhlmann, qui depuis plus d'un siècle est une des entreprises phares de la chimie industrielle française : il y exerce ses talents d'ingénieur. Est-ce un hasard s'il se retrouve employé d'une société dont le président, René Duchemin, est très engagé dans le rapprochement franco-allemand, dans les années 1932-33⁸⁷ ? Quoi qu'il en soit, l'usine ne lui est pas inconnue : il y fit un stage en 1930, au cours duquel il rencontra l'abbé Gantois, qui fut son guide pendant les manifestations des anciens combattants flamands à Dixmude. Lainé est logé au premier étage du château Kiener, où vécut jadis la famille Kuhlmann.

Mentoniez, c'est le nom du seul et unique ouvrage qu'il a publié de sa vie.

84 CRBC, fonds Delaporte, carton 13, note sur la création d'une école en breton.

85 Voir introduction.

86 CRBC, fonds Lainé, CL1 M1, début d'autobiographie, 1^{er} juin 1941.

87 DUROSELLE J.-B., *La décadence, 1932-1939, op. cit.*, p. 64.

Dès la fin des années 20, Lainé avait entamé la rédaction d'un ouvrage de géométrie, dont il livra les premiers traits dans *Gwalarn*⁸⁸. Ce faisant, il rejoignait avec son collègue Berthou – lequel s'intéressait à l'électricité et à la chimie⁸⁹ – une élite de jeunes bretonnants élevés à l'école de *Gwalarn*, très prometteuse mais encore trop peu étoffée, selon Debauvais⁹⁰. À la fin de l'année 1934, l'ouvrage est terminé, et *Gwalarn* annonce « une grande nouveauté. Le premier d'une série de livres savants en breton »⁹¹. La parution de *Mentoniez*⁹² est saluée comme un événement historique.

« Mar deo gwir e pouez an darvoudou speredel muioc'h eget an darvoudou politikel e buhez eur bobl, eun darvoud bras zo en em c'hoarveset en istor Breiz e miz du 1934. Er miz-se eo bet embannet eul levr hag a ro kement a lañs hag a sked d'hor yez vroadel ma kredan e vo eñvoret da viken gant hor gourvibien, evel Geriaduriou Ar Gonideg ha « Barzaz Breiz » Kermarker. [...]

*Diaes e vo d'ar re n'o deus ket c'hoaz al levr kompren al levenez hag al lorc'h a zo ennoun pa gomzan anezañ. »*⁹³

S'il est vrai que les événements spirituels pèsent davantage dans la vie d'un peuple que les événements politiques, il s'est produit dans l'histoire de Bretagne un grand événement en novembre 1934. Ce mois-là a été publié un livre qui donne tant d'élan et d'éclat à notre langue nationale que je crois que nos arrières-petits-fils le commémoreront à jamais, à l'instar des Dictionnaires de Gonidec et du « Barzaz Breiz » de La Villemarqué. [...]

Ceux qui ne possèdent pas encore le livre auront du mal à comprendre la joie et la fierté qui sont les miennes quand j'en parle.

L'ouvrage est salué. Lainé est félicité par un instituteur⁹⁴, ainsi que par des militants : « On peut même dire que le vocabulaire de la géométrie est actuellement plus scientifique en breton qu'en français », écrit François Kervella, paraphrasant Lainé lui-même⁹⁵. Un autre lecteur prétend même que l'acquisition de la géométrie lui est plus facile et plus distincte en breton : qu'attend-on pour diffuser ce livre dans les écoles ? demande-t-il en substance⁹⁶.

Effectivement, le livre est assez bien conçu. Même si la maquette est austère et le contenu assez aride, on ne peut que remarquer le souci pédagogique qui sous-tend l'ouvrage, lequel – vraisemblablement inspiré de ceux que Lainé a utilisés dans son propre cursus –, est découpé en

88 H..., « Ur pennad mentoniez », *Gwalarn*, n°17, printemps 1929, p. 87-91 (attribué à Lainé dans l'index du n°131).

89 Gw. Bertou, « Eur pennad strilhouriez », *Gwalarn*, n°17, printemps 1929, p. 87-91 et Gwilherm Berthou, « Tredan ha Gwagennou », *Gwalarn*, n°20, 1930, p. 77-87.

90 F. Debauvais, « Hag ar brezoneg ? », *Breiz Atao*, n°87, 8 février 1930, p. 1.

91 Non-signé, publicité, *Gwalarn*, n°71, octobre 1934, p. 64. « Eun nevesenti vras. An hini kenta eus eur rummad levriou gouiziegez e brezoneg ». Une cinquantaine d'ouvrages était prévue.

92 C.L. Kerjean, *Mentoniez*, Gwalarn, Brest, 1934.

93 Non-signé, « Mentoniez », *Gwalarn*, n°73, décembre 1934, p. 55-56.

94 Non-signé, « Atao diwar-benn ar « Ventoniez », *Gwalarn*, n°77, avril 1935, p. 54.

95 D.K., « Les livres. Mentoniez », *Breiz Atao*, n°212, 2 décembre 1934, p. 3, et C.L. Kerjean, *Mentoniez*, Brest, Gwalarn, 1934, p. 1.

96 « *Aesoc'h, ha fraesoc'h eget e galleg e teu traou ar ventoniez e brezoneg. Petra a c'hortozet da lakaat al levr-se er skoliou ?* ». Non-signé, « Ar « Ventoniez », *Gwalarn*, n°75, mars 1935, p. 49-50.

chapitres thématiques, compte de nombreuses figures numérotées et expliquées, ainsi que des définitions, des exercices, et enfin un livret de vocabulaire dépliant de façon à être consulté en regard du texte. On remarque aussi que c'est du nom de Kerjean, celui de sa mère et de ses grands-parents, qui lui ont payé ses études à Centrale, que Lainé, se désignant comme scientifique et breton dans l'avant-propos du lexique⁹⁷, signe *Mentoniez*. Faut-il voir une tentative de réconcilier les ambitions sociales de la famille avec son intérêt pour la cause bretonne ? Le mouvement, se souciant davantage de son propre avenir que du passé de ses militants, ne se pose pas ce genre de questions. Roparz Hemon explique :

« *Kement-se a dle lakaat lorc'h er vrezonegerien. Gwaz a se da dud ar rummad koz ha n'int ket evit kompren talvoudegez seurt labouriou, ha d'ar c'hallegerien a chom sabatuet ganto. N'eo ket evit ar re-se e labouromp. Evit ar re yaouank eo, evit Breiz a vo, ha nann evit Breiz a zo na Breiz a zo bet. Ne reomp forz eus ar rebechou (nemet graet e vefent gant tud doujus, gouizieik hag ampart). Touet hon eus adsevel hor yezh hag hor bro, ha kemer a reomp an hent eeun evit hen ober.* »⁹⁸

Une telle chose doit remplir les bretonnants de fierté. Tant pis pour les gens de la vieille génération qui ne peuvent comprendre la valeur de tels travaux, et pour les francisants qui en restent stupéfaits. Ce n'est pas pour eux que nous travaillons. C'est pour les jeunes, pour la Bretagne à venir, et non pour la Bretagne actuelle ni la Bretagne passée. Nous ne nous soucions guère des reproches (à moins qu'ils ne soient le fait de personnes respectueuses, savantes et compétentes). Nous avons juré de relever notre langue et notre pays, et nous empruntons la route directe pour y parvenir.

Malgré les ambitions pédagogiques, la question est bel et bien de savoir à qui s'adresse un tel livre : « Pourquoi un tel manuel pour quelques dizaines de lecteurs qui seront capables d'en tirer profit ? » demande Kervella, qui précise : « C'est qu'avant tout ce livre est un acte de foi en l'avenir de la langue bretonne. Peu importe qu'il n'y ait pour le moment que quelques personnes à s'intéresser à la géométrie en breton. On ne vise pas ici à l'étude de cette science, on vise à montrer que le breton pourra servir, le moment venu à enseigner toutes branches du savoir humain. »⁹⁹

L'affaire est claire, *Mentoniez* n'a pas été écrit pour être lu, ni utilisé, ni même compris : il s'agit d'un « acte de foi en l'avenir de la langue bretonne ». Cet acte de foi passe par l'élaboration d'un vocabulaire nouveau, d'une liturgie scientifique nouvelle en langue bretonne. Lainé, conscient d'avoir été confronté à un vide lexical, se défend d'avoir recours aux « créations fantaisistes des érudits »¹⁰⁰, mais bel et bien à des mots véritablement populaires, répondant à de véritables besoins.

97 C.L. Kerjean, *Mentoniez*, *op. cit.*, p. 1.

98 Non-signé, « Ar « Ventoniez », *Gwalarn*, n°75, mars 1935, p. 49-50.

99 D.K., « Les livres. Mentoniez », *Breiz Atao*, n°212, 2 décembre 1934, p. 3.

100 « *Krouaduriou faltazi diroll ar Ouizieien* », C.L. Kerjean, *Mentoniez*, *op. cit.*, p. 1.

Ce vocabulaire nouveau a été validé par Roparz Hemon, qui en a vérifié une prétendue authenticité raciale. « *N'eus ket unan eus ar geriou nevez-mañ a vefe bet embannet hap beza bet digantañ eun destenn a ouenn vat* »¹⁰¹, assure Lainé.

Il s'agit de proposer un breton dont les générations passées n'aient pas honte, et dont celles qui suivent puissent être fières : « un breton celtique ». Aussi, à chaque fois que cela a été possible, Lainé s'est servi de mots anciens, communément utilisés. Dans cet esprit, « cercle » devient *kelc'h* et « ligne » devient *linenn*, ainsi que chaque bretonnant contemporain l'entend. Pour autant, le contenu reste difficilement compréhensible, comme le fait remarquer Yves Le Moal, dans son journal *Breiz* : « *Digoromp al leor, forz e pe bajenn*¹⁰² : p76 : *Adwirienn. - Kreizserzennou tuiou pep tric'horn a gej en eur poent a zo kreizenn ar c'helc'h a dremen dre e dri beg.* (Corollaire : Les perpendiculaires au milieu des côtés d'un triangle se rencontrent en un point qui est le centre du cercle qui passe par les trois angles). »¹⁰³ Prétendu populaire, le breton défendu par Lainé dans son ouvrage doit surtout être une langue fidèle au supposé génie de la race. Ainsi, quelques mois après la parution de *Mentoniez*, Lainé propose dans *Gwalarn* quelques modifications de vocabulaire, apportées après concertation avec Roparz Hemon, François Vallée et Raymond Delaporte. Les mots d'origine trop commune, latine ou grecque, en un mot française, ont été remplacés par d'autres, plus précis car celtiques. « Boule » n'est plus *boull*, mais *pellenn*, par exemple.¹⁰⁴ Ce faisant, Lainé fait honneur au *Simbol gwalarnien* qu'il porte peut-être encore à son veston ainsi qu'à la révolution conservatrice bretonne que cette revue initia en 1925. Bien plus, adaptant le breton aux mathématiques, il lui donne une stature universelle inédite.

Avant 1938, Lainé avait rédigé une suite à *Mentoniez*. Il s'agissait, assure-t-il, d'« un traité de toute la géométrie plane en breton – travail considérable et très soigné, qui m'a pris des années, deux fois plus étendu que *Mentoniez* publié et bien supérieur à tous points de vue, travail qui ne sera jamais refait, réellement unique pour la langue bretonne »¹⁰⁵. Lainé crut avoir perdu ce manuscrit au début de la guerre, lorsqu'il fut confié à Roparz Hemon, en 1940. Mais malgré le bombardement de la maison brestoise de ce dernier l'année suivante, le manuscrit est retrouvé intact. Lainé le récupéra, l'emporta à Rennes où la police le saisit en 1944, suite à son départ pour l'Allemagne. À ce travail était joint un manuscrit d'optique géométrique, également perdu.

101 « Il n'est pas un de ces nouveaux mots qui n'ait été publié sans avoir été racialement certifié ». C.L. Kerjean, *op. cit.*, p. 1.

102 « Ouvrons le livre, à n'importe quelle page ».

103 E.A.M., « Mentoniez », *Breiz*, n°384, 2 décembre 1934, p. 1. Ce passage n'est pas repris dans la recension de l'article d'Yves Le Moal dans Non-signé, « Al levr "Mentoniez" », *Gwalarn*, n°74, janvier 1935, p. 54-55.

104 C.L. Kerjean, « Diwar-benn "Mentoniez" ha Yez ar Skiantou », *Gwalarn*, n°80, juillet 1935, p. 53-56.

105 CRBC, Fonds Lainé, CL3 C123, lettre de Lainé à Marie, août 1953.

À la mi-septembre 1934, *Breiz Atao* annonce la parution toute récente de la revue *Stur*, nouvelle « revue d'étude », ainsi que l'indique son sous-titre. L'encart publicitaire est à la hauteur de l'événement, dont le journal parle déjà depuis le mois de janvier. Mordrel se remet alors à peine de l'échec de *SAGA* et c'est sous les initiales « B.A. » qu'il explique que, faute d'études poussées – qui ne peuvent être publiées dans *Breiz Atao* –, on constate un affaiblissement inquiétant de la vie intellectuelle du mouvement¹⁰⁶. Revenant des années plus tard sur la création de sa revue, il dira : « Partie sur des postulats mal contrôlés, la pensée politique bretonne s'était un peu développée dans l'arbitraire et, faute de s'être suffisamment enracinée dans la vie réelle, commençait à tourner au vide »¹⁰⁷. Ce ne sont effectivement pas les quelques maigres brochures doctrinales publiées jusqu'alors qui permettent d'établir solidement un mouvement, qui, depuis 1919 ne parvient guère à convaincre. D'autre part, le tournant des années 1930 voit l'avènement des intellectuels, dont le nombre et les écrits envahissent la vie politique¹⁰⁸.

Aussi, dès janvier 1934, le journal annonce la création d'un « organe de travail intellectuel » baptisé *Stur*, gouvernail, en français. Son nom rappelle *Spur*, nom de la *Zeitschrift des deutschen Jungen* (revue du jeune Allemand) publiée entre 1932 et 1935, dont Mordrel aura peut-être compulsé quelques numéros auprès de ses amis allemands. Mais la recette est la même que celle que l'on avait éprouvée pour *Gwalarn* : lancée par *Breiz Atao*, la revue devait ensuite suivre, indépendante, son propre chemin. La ligne éditoriale que l'on définit alors pour *Stur* est d'une ambition inhabituelle dans les groupements bretons. Ainsi, Mordrel assure que son projet « rassemblera l'élite bretonne cultivée et de tendance nationaliste POUR REALISER SA COMMUNAUTE SPIRITUELLE ET SON UNITE DE PENSEE. Car son but ne sera pas de "meubler" des esprits, mais d'en faire des instruments de lutte AU SERVICE de la cause bretonne. »¹⁰⁹. On n'est pas loin de Lamour qui, avec *Plans*, prétendait s'appuyer sur une jeunesse entreprenante pour régénérer la France et chercher les bases d'une civilisation nouvelle¹¹⁰. Il s'agit d'ailleurs d'en remonter aux anciens du mouvement, notamment à Taldir. « Il ne sera pas difficile de faire pièce à "An Oaled" qui pour la honte de la Bretagne représente tout ce que nous avons »¹¹¹, écrit Mordrel en janvier à Francis Gourvil, dont il espère la collaboration. Puis Mordrel annonce les thèmes à venir, en expliquant pourquoi la revue doit être publiée en français : d'une part le

106 B.A., « STUR », *Breiz Atao*, n°190, 7 janvier 1934, p. 3-4.

107 Fonds Mordrel, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 83.

108 SIRINELLI J.-F., *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 83.

109 B.A., « STUR », *Breiz Atao*, n°190, 7 janvier 1934, p. 3-4. C'est l'auteur qui souligne.

110 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 133.

111 ADF, 204 J 197, fonds Francis Gourvil, lettre d'Olier Mordrel à Francis Gourvil, 18 janvier 1934.

vocabulaire adapté aux thèmes envisagés n'existe pas encore en breton ; d'autre part il n'existe pas assez de bretonnants cultivés pour faire vivre une telle revue. Cette discrète mais efficace pique adressée à Roparz Hemon, avec qui *Breiz Atao* est en froid¹¹², permet d'annoncer la couleur : avec *Stur*, on allait voir ce qu'on allait voir. Mais tout le monde ne l'entend pas ainsi. Commentant cette annonce avec son acidité coutumière, Le Diberder assure que Debauvais et Mordrel s'engagent dans la mauvaise voie. « Ils veulent faire une revue de doctrine, écrit-il à Drezen, STUR, et un journal de gueuleries, BREIZ ATAO. Or ils ne sont faits ni pour l'un ni pour l'autre. STUR ne sera que de la déraillographie ; et quant à la gueulerie, elle continuera à n'être pas fondée »¹¹³. Cependant, quand il écrit à son correspondant, le Diberder abonde dans le sens que Mordrel ne fait que suggérer : « Il n'y a rien à lire dans BREIZ ATAO ». D'ailleurs, il ne se prive pas de le dire à Mordrel lui-même¹¹⁴. Pour autant, Le Diberder ne peut cautionner la nouvelle revue. « J'ai beau conseiller de contingencyer Mordrel : il nous envahit demain »¹¹⁵, assure-t-il. Quelques péripéties éditoriales diffèrent cette hypothétique invasion.

Toute l'année 1934, bien que toujours dans les limbes, *Stur* hante les colonnes de *Breiz Atao*. En février, on publie le sommaire de la première livraison, prévue au mois de mars. Mordrel annonce, entre autres, le retour de SAGA ; un manifeste littéraire breton inédit ; un article intitulé « Vers la nouvelle révolution française » faisant écho à l'un des buts de la revue, à savoir « mettre au point la doctrine de la révolution nationale bretonne »¹¹⁶ ; des textes officiels de doctrine hitlérienne ainsi que l'article d'un certain Hoel – qui ne doit être qu'« O.M. » lui-même, ainsi qu'on l'appelle dans le mouvement –, intitulé « L'idéal de l'homme national-socialiste »¹¹⁷. Il devait encore s'agir d'un coup de sonde : en mars, on annonce le n°1 pour avril. En avril, on assure que *Stur* est sous presses, qu'il a fallu réunir une équipe importante, la faire s'entendre à force de discussions, peaufiner la maquette et l'impression : comme on veut bien faire, on prend son temps¹¹⁸. En juin, *Breiz Atao* doit encore ouvrir ses colonnes à la revue d'études, et titre : « *Stur* parle aux mécontents »¹¹⁹. S'adressant directement à ses lecteurs potentiels, la revue elle-même se dit prête depuis un mois à être lancée sur les flots, mais justifie son retard par le manque d'abonnements. Fin août, sa livraison est

112 ADM, 14 J 109, Papiers Yves Le Diberder, journal *Breiz Atao*, lettre d'Yves Le Diberder à Youen Drezen, 5 janvier 1934.

113 *Id.*

114 ADM, 14 J 109, Papiers Yves Le Diberder, journal *Breiz Atao*, lettre d'Yves Le Diberder à Olier Mordrel, 15 janvier 1934.

115 ADM, 14 J 109, Papiers Yves Le Diberder, journal *Breiz Atao*, lettre d'Yves Le Diberder à Youen Drezen, 5 janvier 1934.

116 Non-signé, « *Stur* », *Breiz Atao*, n°192, 4 février 1934, p. 1.

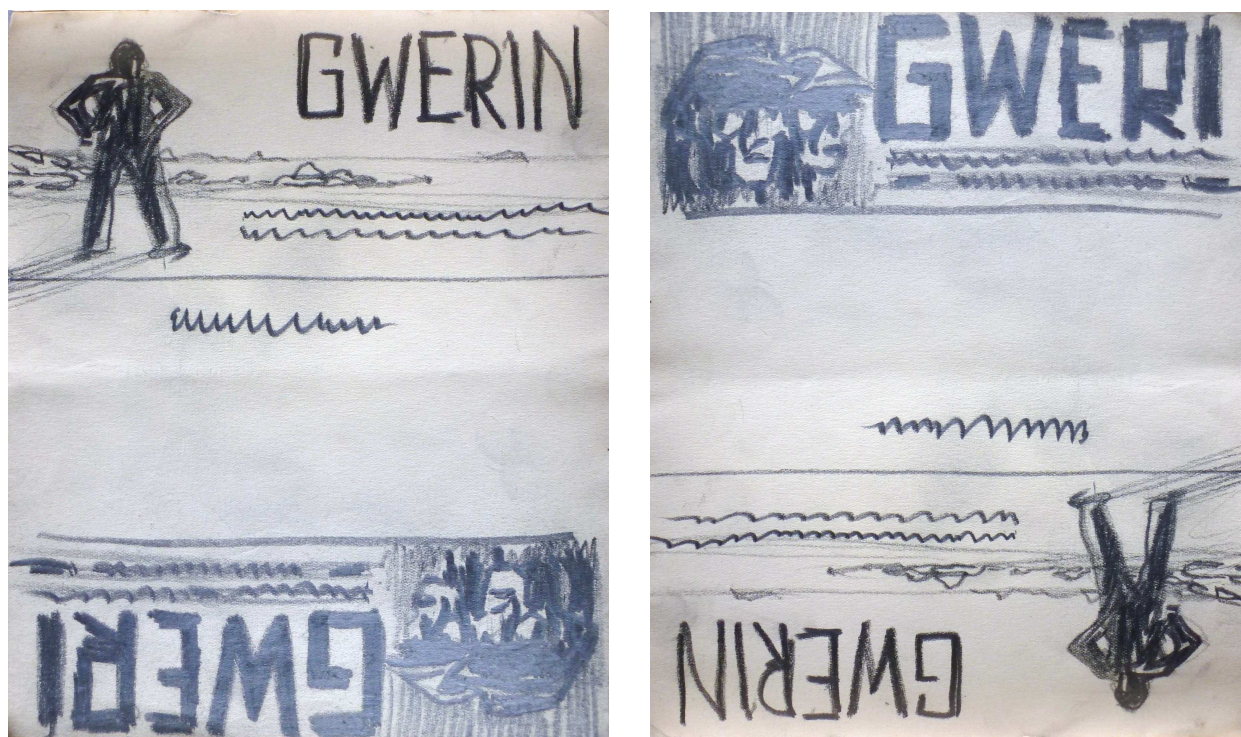
117 Encart publicitaire, *Breiz Atao*, 4 février 1934, n° 192, p. 1. Cet article n'a pas été publié.

118 Ar Mous bihan, « la revue qui vient. *Stur* va paraître », *Breiz Atao*, n°198, 15 avril 1934, p. 2.

119 Non-signé, « *Stur* parle aux mécontents », *Breiz Atao*, n°201, 17 juin 1934, p. 3.

annoncée sous peu chez les abonnés. Quinze jours plus tard c'est chose faite.

À vrai dire, ces quelques mois d'attente, pendant lesquels la poignée d'abonnés de la revue fut tenue en haleine, ne sont que le dénouement d'une histoire entamée bien des années auparavant. Dès le début de l'année 1927, Mordrel avait projeté en secret de créer une revue, en collaboration avec Maurice Duhamel¹²⁰. Des devis furent établis auprès de divers imprimeurs, notamment chez Riou-Reuzé, imprimeur de *Breiz Atao*, qui proposa plusieurs tarifs pour une revue mensuelle de format in-8° coquille (14 x 22,5cm), de seize à trente-deux pages, dotée éventuellement d'une couverture couleur sur papier surglacé, tirée peut-être à mille exemplaires¹²¹. On imagine même des tirages spéciaux sous forme de dépliants, pour remplacer économiquement les services gratuits¹²². Clairement, on voulait faire une belle revue, de format pratique. Son nom était déjà arrêté : elle s'appellerait *Gwerin*¹²³, « le peuple ». C'était du temps des sympathies de Mordrel pour le communisme. Il avait même dessiné plusieurs projets de couvertures mettant en scène, sur la côte, un homme dans les rayons d'une aube que l'on imagine nouvelle et pleine d'espoirs ; ainsi qu'un paysan et un ouvrier aux traits émaciés, le regard caché, perdu dans le lointain, déjà dans l'avenir.



Projets de couverture pour *Gwerin* par Olier Mordrel, 1927.

Fonds iconographique Mordrel.

120 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 19 mars 1927.

121 Archives Maurice Duhamel, devis H. Riou-Reuzé adressé à Olier Mordrel, 10 mars 1927.

122 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 19 mars 1927.

123 Archives Maurice Duhamel, lettre d'Olier Mordrel à Maurice Duhamel, 19 mars 1927.

Mais les difficultés financières qui assaillent l'*UYV* et *Breiz Atao*, ainsi que la précarité professionnelle de Mordrel ne permettent pas de donner suite au projet, abandonné pour quelques temps. Il faut attendre le 1^{er} septembre 1927, alors que *Breiz Atao*, dans sa nouvelle formule, annonce le congrès de Rosporden et la création du PAB, pour que les lecteurs soient avertis officiellement de la parution, pendant l'hiver, « d'un grand magazine d'études politiques, philosophiques, économiques et littéraires qui, en face de *Breiz Atao* journal d'action, sera l'organe doctrinal du mouvement »¹²⁴. Du moins, on l'espère. Car en février 1928 on en est toujours aux promesses, adressées, déjà, aux « mécontents »¹²⁵. L'année suivante, Mordrel insiste encore sur la nécessité de créer une revue d'études¹²⁶, qui tarde, décidément, à venir. Aussi, à la fin de l'année 1930, personne parmi les militants venus au congrès de Saint-Brieuc ne s'étonne d'entendre qu'en raison des difficultés financières que rencontre le parti, le projet de revue doctrinale est repoussé. La frustration est d'autant plus grande que d'autres revues naissent au même moment : *Adsao*, de l'abbé Madec, ou encore la revue artistique *Kornog*, qu'évidemment Mordrel critique sévèrement. « Nous n'avons pas besoin d'une revue d'esthètes, mais d'un instrument de travail et de pénétration »¹²⁷, écrit-il, dépité de ne pas être convié à y contribuer. La scission au sein du PAB, le difficile démarrage du PNB, le recentrage temporaire de Mordrel sur ses activités professionnelles et sur sa traduction de Rilke éclipsent à nouveau le projet. Or, lorsqu'à la création du PNB, Meavenn exhorte les militants à intensifier leur formation bretonne, quelques-uns d'entre eux écrivent au journal pour demander la création de cette revue, véritable serpent de mer. « Il faudrait l'envisager sérieusement », insiste l'un d'eux. « On pourrait apprendre à connaître la Bretagne, précise un autre [...] tout le monde n'a pas le temps, ou le courage, de courir les bibliothèques »¹²⁸. À quoi Mordrel répond que le sort d'une telle revue est dans les mains des abonnés, assurant que lorsque *Breiz Atao* sera un journal prospère, elle pourra enfin être lancée. Leur vœu est exaucé deux ans plus tard. Prévus pour être une publication destinée au peuple, puis un organe « réaliste », la revue de Mordrel, pétrie de « spiritualisme », va devenir, presque dix ans après le Manifeste de *Gwalarn*, une nouvelle voix de la « Révolution Conservatrice » bretonne¹²⁹.

124 La Direction, « Breiz Atao journal », *Breiz Atao*, n°1, 1^{er} septembre 1927, p. 2.

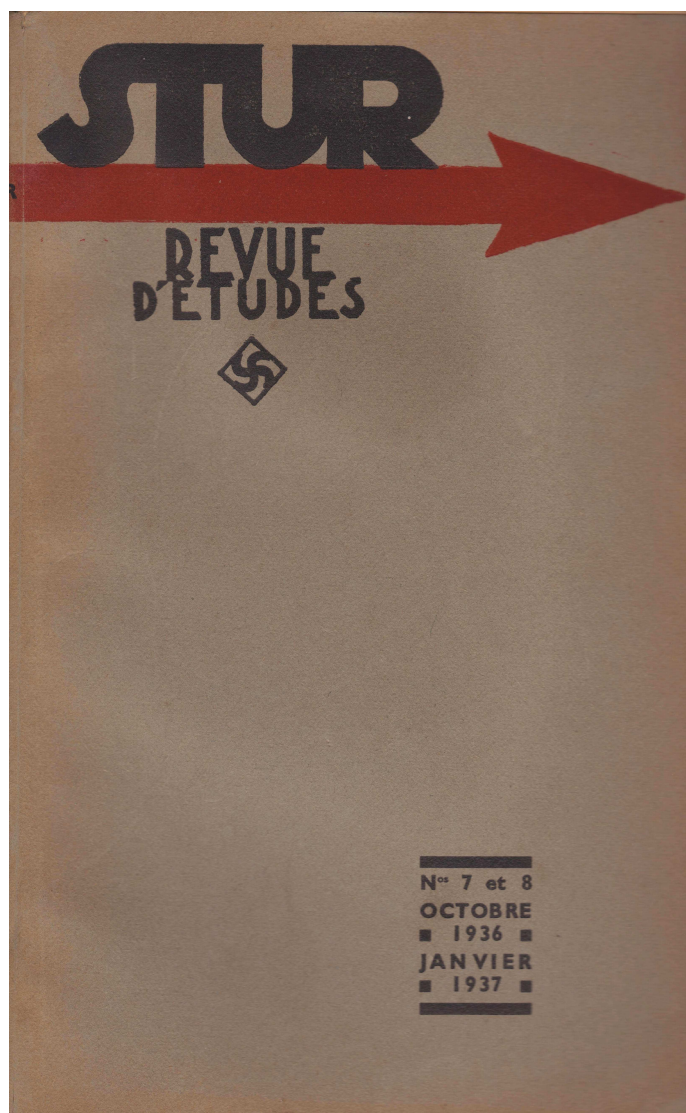
125 La Direction, « Avis aux mécontents », *Breiz Atao*, n°11, 19 février 1928, p. 4. Cet article stigmatisant le sommeil des Bretons et le néant politique qui en découlait a déjà été évoqué plus haut.

126 O.M., « Les débats du Congrès », *Breiz Atao*, n°63, 25 août 1929, p. 1.

127 Arzour, « Les revues. Kornog – Hiver 1930 », *Breiz Atao*, n°101, 18 mai 1930, p. 3.

128 « Notre boîte aux lettres », *Breiz Atao*, 6 novembre 1932, p. 4.

129 Les premières pistes concernant l'apport des milieux « non-conformistes » français et de la « Révolution conservatrice » allemande sur *Stur* ont été ouvertes par LE COUÉDIC D., « L'aura bretonne de Le Corbusier », *Etudes sur la Bretagne et les pays celtiques*, Brest, CRBC, 1987, p. 253-270 et FOURNIS Y., *Stur, la « révolution conservatrice » bretonne*, Toulouse, mémoire de sciences politiques et sociologie, 1996.



Première maquette de *Stur*, 1934-1937.

Le format, inchangé depuis le devis de 1927, est aussi celui de *Plans*. La maquette est sobre, épurée, dans l'air du temps. Le vide apparent qu'elle suggère est une façon efficace d'aller à l'essentiel. Le fond, vert kaki, confère à l'ensemble une austérité martiale qui augure d'une réflexion sans fioritures. Allié au noir et au rouge, il évoque peut-être la Prusse, mais en aucun cas la Bretagne, *Gwenn ha Du*, noire et blanche. Le cartouche, qui réunit dates et numéros de livraison en un assemblage géométrique, est le travail d'un architecte art déco, pour qui la poésie est aussi dans l'angle droit. La typographie utilisée pour *Stur* est originale, et souligne autant la recherche, la nouveauté que la continuité – en allemand, *Stur* signifie « obstinément » – et un ensemble cohérent. Le nom domine le sous-titre, « revue d'études », qui lui-même surplombe un *hevoud* stylisé. Ce dernier indique clairement l'origine de la revue, liée au PNB, mais aussi l'espoir d'une connivence britto-allemande, nordique, en un mot. Le tout forme un triangle inversé, l'entonnoir d'un

alchimiste. De *Stur* au nordisme, la revue doit sublimer l'essence de la Bretagne, ce qui doit être conservé. Cette composition est traversée d'une flèche. C'est un symbole politique fréquent, que l'on retrouve à l'époque sur d'autres publications, celles de la SFIO, le journal *J.E.U.N.E.S.* ou encore la livraison du mois de mars 1934 de *L'Ordre Nouveau* par exemple. La flèche guide le regard dans le sens de lecture, vers l'avenir. Le rouge qui la caractérise est celui de la révolution. D'emblée, le lecteur averti devine que *Stur* sera l'organe de la « Révolution conservatrice » bretonne.

L'attente des abonnés est récompensée : la première livraison de *Stur* consiste en deux numéros réunis, pour juillet et octobre 1934, soit 127 pages d'études variées. Comme *Plans*, ou encore *Esprit*, *Stur* propose des articles de fond, des critiques de livres, de cinéma, de théâtre, mais aussi de la poésie à caractère introspectif¹³⁰, et des petites anecdotes censées illustrer les thèses défendues par la revue. Des photos sur papier glacé, comme dans *Plans*, ponctuent le discours. Ce sont parfois presque les mêmes. Le 3 mars 1931, le cliché d'une statue de Georg Kolbe est publié dans *Plans*, cet artiste a également les faveurs de *Stur* en juillet 1937. À l'instar de *Plans*, *Esprit*, ou encore *Sept*, on envisage la mise sur pied, à brève échéance, des « Amis de *Stur* ». Enfin, quelques-uns des thèmes annoncés au début de l'année 1934 – « le régime du travail et de l'entreprise », « pouvoir économique et pouvoir politique », « pour une politique agricole », « la nouvelle révolution française », entre autres – évoquent irrésistiblement des numéros de *L'Ordre Nouveau*, qui s'est intéressé à la Révolution française, « révolution trahie » (n°3, juillet 1933), à l'agriculture (n°6, décembre 1933), au travail (n°7, janvier 1934), à la politique française (n°4, octobre 1933). Mordrel, qui décidément n'a peur de rien, confie d'abord l'administration de sa revue à Debauvais, avant qu'en 1936 le cousin Bricler, financièrement plus à l'aise depuis qu'il dirige une entreprise de crêpes à Quimper, ne prenne le relais.

Un comité provisoire de rédaction est constitué, en attendant que les « Amis de *Stur* » ne choisissent une Direction. Cinq noms sont publiés, dont un seul est transparent, celui de Debauvais. Mordrel, dont le nom n'apparaît pas, conseille fortement l'usage de pseudonymes à ses contributeurs. Lui-même utilise celui d'A. Calvez, alors qu'Hervé – dit Bob – Le Helloco devient Robert Kadig ; Raymond Delaporte se cache derrière Reun Kerhor ; Raymond Tassel derrière Yann Razavet¹³¹. Ce comité signe un manifeste doublé d'un programme publiés dans la première livraison, mais ni Debauvais, ni Delaporte ne semblent avoir écrit davantage dans *Stur*. De fait, les collaborateurs sont fort peu nombreux. La rédaction s'en plaint amèrement et fustige la « patente inaptitude au travail intellectuel organisé »¹³² des Bretons. Et d'appeler à la formation d'intellectuels

130 Comme par exemple Pierre Bailly, « Poèmes », *Esprit*, n°44, mars 1936, p. 169-177.

131 MALO-RENAULT J., *Les pseudonymes des Bretons: 16ème - 20ème siècle*, Rennes, C.R.D.P, 1987.

132 La Direction, « La sonnette d'alarme », *Stur*, n°9, 1er avril 1937, p. 8-10.

spécialistes de questions pointues, navrée d'être contrainte à recourir si souvent à des plumes étrangères : l'Alsacien Hermann Bickler, sous le nom de Hans Landsberg, signe dès le premier numéro de la revue ; puis plus tard l'abbé Gantois et son ami André Cauvin ; puis le Bourguignon Johannès Thomasset. Quelques Bretons toutefois rejoindront *Stur* en 1937 : Célestin Lainé, Yann Fouéré, Roger Hervé, Léon Millardet, Joseph Darsel. Mais, à l'exception de quelques apparitions furtives, comme celle de Francis Gourvil, c'est Mordrel qui fournit la majeure partie des articles, usant pour cela de toute sa gamme de pseudonymes.

Mordrel a beau souligner la « joyeuse surprise »¹³³ provoquée par la première livraison de *Stur*, sa réception est cependant mitigée. Deux mois après son lancement, la revue ne compte que dix-sept abonnés. Ils sont cinquante-huit au second numéro et le cap de la centaine s'est franchi qu'au bout d'un an¹³⁴. Il semble qu'en Bretagne, on ne soit pas habitué à la réflexion, dit-Mordrel, d'où le désarroi des lecteurs qu'il ne peut que constater¹³⁵. Il y a à cela plusieurs raisons. D'une part *Stur* se veut organe de négation, de rupture, mais donne cependant l'impression de faire du neuf avec du vieux. Ce premier numéro est l'assemblage d'articles plus ou moins récents – certains dormaient dans les cartons depuis quatre ans – qui, publiés à titre informatif, peuvent parfois se contredire, ou tout au moins brouiller les pistes. Ainsi du programme rédigé en 1930 pour la revue artistique mort-née *Brekilien*, et du manifeste de sa non moins fantomatique remplaçante *Noir et Blanc*, concurrente directe de *Keltia*, lancée en 1931¹³⁶. D'autre part, les redondances sont nombreuses, dans cette livraison. Elle propose une présentation programmatique de la revue, suivie d'un manifeste, puis d'un programme et d'une relecture de *SAGA*, qui tient en une compilation de divers articles publiés dans *Breiz Atao* dans le courant de l'année 1933. Enfin, le vocabulaire employé et les concepts manipulés ont pu sembler obscurs à plus d'un et laisser l'impression que Mordrel, dans bien des cas, adhère à ce qu'il prétend rejeter.

Mordrel y fait appel aux techniciens, « seuls qualifiés pour exprimer dans une forme concrète les solutions pratiques de nos problèmes. »¹³⁷ On pourrait donc croire à son retour au « réalisme », d'autant qu'il fait de ce concept l'une des bases de la révolution nationale appelée de ses vœux. Ce n'est pourtant pas le cas. En témoigne la vive critique qu'il adresse à Lucien Romier, autrefois *persona grata* dans les colonnes de *Breiz Atao*, désormais représentant des vieilles classes et du

133 E.G., « Une enquête. Que pensez-vous de « Stur » ? », *Stur*, n°3-4, 1er janvier et 1er avril 1935, p. 15-24.

134 Yann Bricler, « Un beau démarrage », *Stur*, n°3-4, juillet-août 1942, p. 60-61.

135 E.G., « Une enquête. Que pensez-vous de « Stur » ? », *Stur*, n°3-4, 1er janvier et 1er avril 1935, p. 15-24.

136 Pour une étude artistique de ces manifestes, voir LE COUÉDIC D., *Les architectes et l'idée bretonne*, op. cit., p. 530-532.

137 A. Calvez, F. Debauvais, R. Kadig, R. Kerhor, Yann Razavet (comité provisoire de rédaction), « Programme », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.17-20.

capitalisme. Ce « technicien qui prétend résoudre les problèmes de l'heure par des moyens de son art, écrit Mordrel, nous fait assez l'effet du monsieur qui voudrait mettre en formules rimées la recette du bonheur ou codifier la paix en six articles »¹³⁸. Et de stigmatiser « la déformation de la culture matérialiste », typique de l'économiste. Le trait est non moins acerbe lorsqu'il s'en prend aux « obstinés »¹³⁹ du groupe X-Crise. Né en 1931 de l'initiative de Gérard Bardet, André Loizillon et John Nicolettis, mais devenu entre temps « Centre polytechnicien d'études économiques », ce groupe s'impose progressivement comme un interlocuteur de premier plan en matière économique, dont il prétend rénover la réflexion¹⁴⁰. Ces jeunes, tenants d'un « réalisme » résurgent, sont fortement influencés par l'opérationnalisme du physicien américain Percy W. Bridgman, dont ils font leur cadre théorique, soumettant l'action à la science. « Quelle est la condition nécessaire d'une action possible ? lit-on dans une circulaire du groupe. Avant tout, la réflexion, c'est-à-dire la méditation suivant la méthode qui a permis à l'homme, chaque jour davantage et dans tous les domaines, de se servir de la nature, au lieu d'être écrasé par elle : la *méthode scientifique* »¹⁴¹. Ce à quoi Mordrel répond :

« C'est à se demander après ça si l'enseignement de l'École Polytechnique ne consiste pas essentiellement à visser deux oeillères de chaque côté de la figure de ses élèves...

Les X en seraient donc encore là : *c'est la science qui fait le bonheur..., il faut trouver les "lois" du déterminisme économique ?*

Comme si la vie était une machine et l'homme un outil ! Comme s'il suffisait d'avoir *trouvé la "vérité"*, ou *prouvé l'intérêt*, pour que les peuples s'inclinent et obtempèrent avec joie !

Que faites-vous des passions, des aveuglements, des égoïsmes, des rancunes, des ambitions, des appétits qui font de votre science une arme malfaisante entre les mains des uns et de vos "lois" un jouet qu'elles déforment à plaisir entre les mains des autres ?

Nous croyons ici, Messieurs les X : a) que pour agir sur les événements il faut d'abord agir sur leurs promoteurs, *les hommes* ; b) que pour manier les hommes qui ne sont ni un corps simple ni un nombre, il ne faut pas user d'une méthode rationnelle, mais *empirique et intuitive*. »¹⁴²

Le dernier terme est d'une importance capitale dans l'antirationalisme que développe désormais Mordrel. Persuadé qu'il n'existe pas de formule ni de technique pour résoudre les problèmes, il ne se contente pas de constater la faillite de la pensée rationaliste. Bien plus, il affirme l'évidence naturelle de certaines choses. « Nous sommes patriotes bretons non parce qu'il est bon que nous le

138 A.C., « Les vieilles classes et la crise », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 78-79.

139 An Troc'her-Buzug, « Les obstinés », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 75-77.

140 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 170-173.

141 Cité dans An Troc'her-Buzug, « Les obstinés », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 75-77.

142 An Troc'her-Buzug, « Les obstinés », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 75-77. C'est l'auteur qui souligne.

soyons, mais parce que nous le sommes, comme on est blond ou brun »¹⁴³, assure-t-il. Ainsi c'est une nature que d'être breton, et cela ne s'explique pas. Les premières livraisons de *Stur* font la part belle à l'instinct, qui dispense d'explications et de théories. « Avant de rien concevoir, nous nous sommes interrogés, et pas toujours avec des mots, écrit Mordrel. La Bretagne nous apporte sa révélation. Elle nous impose ses réalités »¹⁴⁴. Cette révélation lui permet de rejeter les idéologies, et de définir la race bretonne, indépendamment des explications scientifiques dont se gargarisent les nazis au même moment. Il écrit ainsi : « La race bretonne n'est ni un préjugé ni une affaire de mensuration anthropologique. Elle ressemble à nos familles où l'on trouve tous les caractères et toutes les couleurs de cheveux parmi les frères et les sœurs. Elle réside dans des affinités affectives et sentimentales puissantes qui se transmettent biologiquement, et non dans des réflexes intellectuels qui peuvent s'acquérir par assimilation »¹⁴⁵. Son rejet du chiffre et de la formule n'exclut pas l'hérédité et le racisme biologique, position paradoxale sur laquelle il nous faudra revenir.

Rejetant le rationalisme des technocrates au nom du réel contre l'abstrait, Mordrel rejette également l'intellectualisme, pour les mêmes raisons : « STUR ne peut être qu'anti-littéraire et anti-intellectualiste »¹⁴⁶. Et de prétendre prétend éviter « l'écueil du vain intellectualisme »¹⁴⁷. En cela, Mordrel s'oppose à Benda qui, dans *La trahison des clercs*, dénonce l'exaltation de l'instinct guerrier¹⁴⁸. Il écrit : « Le but de STUR n'est pas de meubler les esprits ou de les distraire, ou de les remplir de vagues notions, mais d'en faire des instruments de lutte au service de la cause bretonne. Conscients des terribles responsabilités des hommes qui pensent, en face de la détresse bretonne, nous ne pouvons entendre parler d'activité intellectuelle désintéressée »¹⁴⁹. C'est un engagement politique et social que cherche Mordrel dans sa revue. Il s'agit désormais de se frotter au réel et au concret, auxquels l'intellectuel se heurte « comme à un mur »¹⁵⁰. Ce faisant, il rejoint les préoccupations de l'équipe d'*Esprit* dont la révolution qu'elle appelle de ses vœux ne doit pas être confondue avec un spiritualisme éthéré¹⁵¹. Or c'est précisément les jeunes d'*Esprit* qui servent de contre-modèle à Mordrel, dans son rejet des « spéculations intellectuelles »¹⁵². Ses relations

143 A. Calvez, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.35-51.

144 A. Calvez, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.35-51.

145 A. Calvez, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.35-51.

146 Breiz Atao, « Présentation », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.5-7.

147 A. Calvez, F. Debauvais, R. Kadig, R. Kerhor, Yann Razavet (comité provisoire de rédaction), « Manifeste », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, pp.8-16.

148 BENDA J., *La trahison des clercs*, op. cit, p. 159.

149 Breiz Atao, « Présentation », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.5-7.

150 Breiz Atao, « Présentation », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.5-7.

151 WINOCK M., « *Esprit* », des intellectuels dans la cité, 1930-1950, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 75.

152 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 65-73.

conflictuelles avec les « jeunes révolutionnaires parisiens » ont été évoquées plus haut. S'il prend la peine de les présenter en détail, il n'est pas tendre avec eux, dans la mesure où certains ne le sont guère avec lui. À ses yeux, ces intellectuels parisiens sont trop loin du vivant. Il précise :

« Ce ne sont pas seulement nos manières de bâtir des idées qui nous séparent des Parisiens, mais notre façon de les vivre. Nous ne nous mouvons pas à trois cents mètres dans l'atmosphère, entre pairs, parmi les libres éclairs du génie spéculatif. Nous allons le dimanche matin parler à des paysans dans des bistrotts après la messe de sept heures, et nous devons leur expliquer que Dalimier fut un ministre et Daladier un autre qu'il ne faut pas confondre, que Stavisky n'est pas un général polonais mais un voleur, que Doumergue n'est pas redevenu Président de la République, et qu'il existe un rapport de cause à effet entre leur respect inconditionné de l'État et la mévente des pommes de terre primes »¹⁵³.

Plusieurs raisons expliquent cette attitude. D'une certaine manière, *Esprit* est un concurrent bien implanté en province, où de nombreux groupes d'Amis se sont formés. Rennes en abrite l'un des principaux¹⁵⁴. Au bout d'un an d'existence, même si ses difficultés financières persistent, *Esprit* compte cinq-cents abonnés¹⁵⁵ et *Stur* soixante-douze¹⁵⁶. D'autre part, Mordrel a du mal à cacher l'admiration certaine qu'il voue à Emmanuel Mounier, le brillant directeur d'*Esprit*, « qui édite chaque mois un vrai volume de près de deux cents pages, publie les études les plus approfondies de la jeune révolution »¹⁵⁷. « Emmanuel Mounier, écrit Mordrel, est épatant d'intelligence et de scrupules. Il écrit le français d'une manière qui nous autres, pauvres Armoriciens, nous laisse rêveurs. [...] Nous deviendrons vieux avant de savoir comme lui décortiquer une question, en dissocier tous les éléments, en développer tous les aspects, en tirer un monde d'aperçus »¹⁵⁸. Écrivant cela, Mordrel se provincialise à plaisir, autant qu'il rejette sa propre instruction. Mais il est aussi lucide sur le talent de Mounier, qui passait volontiers, parmi ses collaborateurs, pour un chef-né. Pierre-Aimé Touchard se souvient de celui qui était « non seulement un maître à penser mais un maître à vivre »¹⁵⁹. Denis de Rougemont, venu de *Plans* pour rejoindre *L'Ordre Nouveau* et *Esprit*, assurait dans le « Cahier des revendications » publié par *La nouvelle revue française* en décembre 1932, qu'il ne pouvait y avoir de chefs que là où il y avait des « personnes »¹⁶⁰. Or Mordrel, conformément à ce qu'il a lu dans *La psychologie des foules* de Gustave Le Bon¹⁶¹, ne cesse

153 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 65-73.

154 WINOCK M., « *Esprit* », *des intellectuels dans la cité*, op. cit., p. 171.

155 *Ibid.*, p. 164.

156 L'administration, « Le budget de "Stur" », *Stur*, n°5-6, 1er janvier et 1er avril 1936, p. 6-7. L'analogie de la sonorité des consonnes, dans les mots « esprit » et « *stur* », n'est peut-être pas le seul fait du hasard.

157 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 65-73.

158 *Id.*

159 WINOCK M., « *Esprit* », *des intellectuels dans la cité*, op. cit., p. 139.

160 Denis de Rougemont, « Cahier de revendications. À prendre ou à tuer », *La nouvelle revue française*, n°231, 1^{er} décembre 1932, p. 838-845.

161 Voir plus haut et COHEN Y., *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité*,

d'appeler de ses vœux l'avènement d'un chef digne et capable, cet homme bien plus complet que ne l'est l'intellectuel¹⁶². Il ne peut que constater l'insupportable suprématie des « parisiens » *d'Esprit*. « Quand il y a assez de personnalité chez l'individu, ou plutôt quand sa personnalité est assez libérée pour qu'on puisse faire appel à elle avec fruit, il est loisible d'attendre le progrès social du perfectionnement individuel. C'est bien la tendance des Parisiens. Ici, l'homme compte encore trop sur les flottants entourages sociaux et sur l'armature de la société pour que nous puissions nous dispenser d'un stade préalable à la révolution personaliste »¹⁶³, écrit Mordrel. Autrement dit : en Bretagne, la « personne » n'existe pas encore, et Mordrel – trop isolé pour incarner lui-même un chef – le vit mal. S'adressant aux jeunes révolutionnaires parisiens, il affirme cependant, au sujet du Breton : « Défenseur de l'homme il l'est comme vous et plus instinctivement que vous, car chez les Celtes la Personne a toujours primé (toujours aux dépens de l'indépendance nationale) les abstractions collectives, et c'est chez nous une question de cœur avant d'être un concept de l'esprit »¹⁶⁴.

Il semble enfin que la relation entre Georges Izard et Mordrel ne soit pas pour rien dans les critiques que ce dernier formule à l'encontre des groupes « non-conformistes » de la capitale. Les deux hommes s'opposent sur le concept de patrie. Pour Izard, la province et le pays natal sont confondus et forment « une espèce de climat physique et psychologique »¹⁶⁵. Pour Mordrel, le village et le pays natal ne sont pas la patrie, qui est « essentiellement la famille spirituelle et physique »¹⁶⁶. Les différences semblent minimes mais sont néanmoins cruciales. Ainsi, Izard écrit : « La province, cadre où le corps se meut avec le plus d'aisance et de plaisir, où un certain magnétisme existe entre les tempéraments, elle est tout cela, rien de plus, de quoi fonder une cité, une vie politique libre et efficace. Telle est souvent notre révolution ; elle ne veut que donner à l'homme la paix et la joie simple qu'il porte en lui »¹⁶⁷. Mais la province fait partie d'un plan qui la dépasse et, à ce titre, reste une petite patrie indissociable de la grande. « On voit pourquoi nous faisons certaines réserves sur les revendications trop âpres des régionalismes culturels », ajoute Izard, qui poursuit : « L'unité culturelle n'est pas la région, mais le pays, ce que nous appellerions la nation si on n'avait galvaudé ce beau nom. L'âme de la France est une culture, qui va parfois jusqu'à

1890-1940, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, p. 221.

162 Stur, « Caste », *Stur*, n°7-8, octobre 1936-janvier 1937, p. 7-14. Sur le désir de chefs dans les années 1930, qui ne concerne pas seulement les milieux fascistes mais toute la vie politique et économique, voir COHEN Y., *Le siècle des chefs*, *op. cit.*

163 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 65-73.

164 Er Gédour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p. 65-73.

165 Georges Izard, « Cahier de revendications. Un instinct sec et rude », *La nouvelle revue française*, n°231, 1^{er} décembre 1932, p. 827-830.

166 A. Calvez, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.35-51.

167 Georges Izard, « Cahier de revendications. Un instinct sec et rude », *La nouvelle revue française*, n°231, 1^{er} décembre 1932, p. 827-830.

l'union spirituelle ». Cette « nation culturelle » est le lien entre la personne et l'universel. Or pour Mordrel, « la patrie exclut l'idée de LOCAL comme elle exclut l'idée de UNIVERSEL »¹⁶⁸. S'il tombe d'accord avec les jeunes parisiens pour dire que la patrie ne peut être confondue avec l'État, il refuse leur idée de la confondre avec la région selon un schéma applicable à toutes. Certaines régions ne sont pas des patries, pense Mordrel. Aussi une grande patrie française constituée de petites patries lui semble un leurre. S'il existe des petites patries au sein de plus vastes, la Bretagne fait partie de la Celtie, comme l'Alsace fait partie de la Germanie, et non de la France. En fait, Mordrel condamne cette volonté très française de vouloir établir une formule à prétention universelle, qui délimite et définit la patrie. Il en est, quant à lui, encore au stade de la recherche. C'est dans un poème signé Brython, qu'il confie ses doutes :

« À la maison, j'ai tout ce que je veux :
Du pain, du lait, du beurre et des gâteaux, mon bon garçon...
Les baisers de ma mère, les devis de mon père, les rires des enfants.
Mais j'ai beau la chercher, là n'est pas la patrie,
Dans mon lit.
[...]
La patrie n'est pas sous nos yeux,
À cueillir,
Comme une femme-fleur qui se pâme et se donne.
Elle ne nous attend pas.
Elle est si loin que je me demande parfois,
Si jamais nous la rattraperons.
[...]
Nous avons des pieds tendres pour les longues routes.
La patrie n'est pas pour nous,
Qui aimons tant nous asseoir, et causer. Qui,
Pour les filles oublions tout.
Elle habite une autre planète, et
Pour la ramener ici,
Il faudra bien du balayage. »¹⁶⁹

C'est l'insatisfaction et la nécessité de la lutte, impérieuse, que dit ici Mordrel. La Bretagne ne relève pas de la conquête, mais de la quête. Elle tient de l'absolu, de l'inconnu. Cependant, la lecture des premiers numéros de *Stur* ne réserve pas de grande surprise, tant les thèmes abordés et les mots

168 A. Calvez, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.35-51.
C'est l'auteur qui souligne.

169 Brython, « La patrie », *Stur*, n°1-2, 1er juillet-1er octobre 1934, p.82-83.

de passe qui égayent ses pages donnent l'impression d'être en terrain connu. De la dénonciation du désordre existant au rejet du capitalisme et du marxisme, du mépris pour les partis à la méfiance pour la divinisation de l'État, de la condamnation de l'abstraction à la promotion de l'homme réel, du discours contre la modernité à la volonté de s'affranchir des techniques pour les mettre au service de l'homme, le lecteur retrouve la litanie familière des « relèves ». Rejetant le local et l'universel, Mordrel condamne également la droite, qui, par l'entremise des prêtres, a essayé de ligoter le mouvement breton, et la gauche, qui prétend sauver la Bretagne par le marxisme. Proposant une troisième voie, il affirme que « la Bretagne sera sauvée pour la Bretagne, par la Bretagne »¹⁷⁰. On en viendrait à penser que les premières années de *Stur*, de 1934 à 1936, ne sont que la queue de la comète *SAGA*, finalement symbolisée par la flèche rouge de sa couverture. Mais cette flèche, impérative, invite à ouvrir sans cesse le cahier et à le lire toujours plus attentivement¹⁷¹.

170 *Stur*, « La question d'un Front breton », *Stur*, n°3-4, 1er janvier et 1er avril 1935, p. 7-14.

171 Voir CHAPITRE VIII.

Yann Fouéré au pays des Bretons

Callac

C'est au hasard d'une des affectations de son père, que Jean Adolphe Fouéré naquit le 26 juillet 1910 à Aignan, dans le Gers. Son père, Jean Fouéré, était né à Evran, dans les Côtes-du-Nord, en 1882 ; son solide bagage scolaire lui avait permis, en 1906, de devenir surnumméraire de l'Enregistrement, d'où son affectation en Gascogne. À la faveur d'un remplacement à Callac, il avait rencontré Marie Liégard, qui avait le même âge que lui. Cette fille de notables de la ville était devenue sa femme en 1909. Ce tout jeune couple ne devait passer que deux ans à Aignan : Jean passa le concours de contrôleur de l'Enregistrement et obtint une mutation à Rennes en décembre 1912. Devenu adolescent et en proie aux questions identitaires, Yannick – « Petit Jean », d'après le surnom que lui donne son grand-père – y reviendra dans une épitaphe rédigée en janvier 1924 : « Dans sa vie fut partagé son cœur / entre sa Bretagne et puis sa Gascogne / Que lui voulait voir devenir sœurs ». « J'aime toujours ma Bretagne et ma Gascogne », affirme-t-il en préambule¹. Or cette Gascogne, comme alors la Bretagne du reste, il la fantasme plus qu'il ne la connaît : il n'y a passé que ses deux premières années et n'en garde logiquement aucun souvenir. « Aignan ne tient aucune place », confiera-t-il d'ailleurs, bien des années plus tard².

La famille passe peu de temps à Rennes, suffisamment toutefois pour donner une sœur à Yannick : Héliette. Elle sera plus tard sa confidente, son émissaire aussi auprès des jeunes filles qu'il aime séduire. Elle est pour l'instant une camarade de jeux, dans le nouveau cadre de vie qui s'offre à eux. Le 1^{er} mars 1915, Jean Fouéré est mobilisé et part se battre. C'est un drame. Parmi les souvenirs qu'il rassemble dans les premières pages de ses mémoires, Yann Fouéré note : « Les pleurs de ma mère, pour moi difficilement compréhensibles, qui me frappèrent comme une

1 IDBE, chemises diverses, essais littérature, poèmes adolescent.

2 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 13.

catastrophe, lorsque mon père lui annonça sa mobilisation prochaine »³. Comme le fait la famille Lainé, qui s'installe chez les grands-parents Kerjean, à Ploudalmézeau, la famille Fouéré se replie à Callac, chez les parents de Marie. Ils y sont très attendus, surtout « sa Majesté Yannick 1er »⁴, dont la venue dans « sa bonne ville »⁵, « sa capitale »⁶ met tout le monde en joie, assure ce grand-père Adolphe dont il porte aussi le prénom. Adolphe Liégard est une figure. Vieux républicain, il a ouvert la première pharmacie de Callac, qu'il ne tient d'ailleurs plus : il en laisse la gestion à sa femme. Dans ses mémoires, Yann Fouéré compare sa grand-mère – issue de la bourgeoisie respectable qui tient le haut du pavé dans les bourgs – à la tante Dubuisson, qui éleva les frères Delaporte⁷. Dynamique, la grand-mère tient, en plus de la pharmacie, plusieurs magasins et emploie nombre de salariées dans sa mercerie, sa draperie, sa quincaillerie, sa boutique d'articles de ménage. La famille est aisée et les petits-enfants sont « outrageusement »⁸ gâtés par le grand-père. Avec lui, Yannick range les cartes postales que l'on vend dans la pharmacie, goûte les bonbons, passe le râteau dans les allées, charroie le sable avec sa petite brouette⁹. Peu de temps cependant, car Adolphe décède l'année même de leur arrivée. Chez les Liégard les hommes meurent jeunes, la famille est dominée par les femmes, notamment par l'arrière-grand-mère qui, portant un deuil permanent, impose sa silhouette noire, son autorité et son influence à sa descendance. Née en 1838, elle fascine Yannick avec des histoires qu'elle tient de personnes ayant vécu la Révolution Française¹⁰.

Callac, petite ville rurale, est l'écrin des découvertes d'enfance de Yannick. Les quatre années qu'il y passe et les vacances qui l'y reconduiront, l'ont énormément marqué. « C'est Callac sans doute qui, plus tard, rendit pour moi possible et irrésistible l'appel de mon pays »¹¹, écrira-t-il. D'abord, il y a été à l'école laïque¹² qui, à Callac comme ailleurs en France, a pour mission de fabriquer de bons citoyens. En temps de guerre, le patriotisme qu'elle distille est bien plus marqué. « On nous parlait souvent de la guerre et des provinces perdues, se souvient Yann Fouéré et nous ne pouvions dessiner une carte de l'Alsace-Lorraine sans l'encadrer de tricolore [...] Tout cela à l'époque me paraissait naturel »¹³. Yannick est, paraît-il, un élève agité¹⁴, mais fondu dans le moule d'une République dont, par ailleurs, la famille compte plusieurs représentants. Par exemple, le

3 *Ibid.*, p. 14.

4 IDBE, Lettre d'Adolphe Liégard à Ambroisie, 30 janvier 1915.

5 *Id.*

6 *Id.*

7 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 138.

8 *Ibid.*, p. 18.

9 IDBE, Lettre d'Adolphe Liégard à Ambroisie, 30 janvier 1915.

10 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 19.

11 *Ibid.*, p. 14.

12 IDBE, carton Heussaf, lettre de Yann Fouéré à Alan Heussaf, 1989.

13 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 27.

14 *Ibid.*

docteur Joson Quéré, frère de la grand-mère de Yann Fouéré et fils d'Olivier Quéré, qui fut vers 1880 le premier conseiller général républicain du canton de Callac, est le maire de cette commune. Et si la famille – commerce oblige –, compte quelques bretonnants, c'est le français que l'on parle à la maison. Yannick assiste donc en spectateur aux brimades et punitions que subissent quelques-uns de ses camarades pris à parler breton dans la cour de récréation. Dans ses mémoires, il assurera avoir trouvé étrange, à l'époque, que la langue parlée par la majorité de ses camarades à l'extérieur de l'école y fût interdite¹⁵. Cela interroge quant à son intégration au sein de l'école. S'il se souvient du nom de son instituteur, il n'évoque aucun lien privilégié avec quelque camarade que ce soit. De fait, hormis les souvenirs familiaux qu'il livre et dans lesquels on rencontre des personnes de chair, la population de Callac – et plus largement de Basse-Bretagne – est une masse aussi anonyme qu'exotique.

Ainsi se rappelle-t-il d'une mendiante en costume qui danse et chante contre quelques pièces¹⁶ ; des marchés du mercredi, où la campagne envahit la ville, où s'égaye dans la boue une bruyante populace bretonnante en coiffe et costumes, où se répandent les effluves particulières des « tabliers malodorants »¹⁷ et des animaux. Ce tableau, qui rappelle les descriptions par Raymond Delaporte d'un Châteauneuf-du-Faou coloré et sonore, contraste de façon saisissante avec les promenades qu'offre l'oncle Henri Liégard à son neveu. Tous deux vont à la pêche aux truites, à la cueillette des champignons. C'est avec lui que Yannick découvre les joies des balades solitaires à la campagne. L'oncle n'a pas d'enfant et s'est pris d'affection pour lui, qui devient une sorte de fils par procuration¹⁸. Privé de son père et de son grand-père, Yannick dut également trouver avantage à cette relation.

Car la guerre s'éternise. Elle se fait entendre, de loin en loin et pas seulement à l'école. Ainsi, on voit un jour les Américains s'installer à Callac, peu avant la fin de la guerre¹⁹. « Durant cette période, mon père restait une figure lointaine que nous ne voyions que fort peu et pour lequel nous priions tous les soirs »²⁰, se souvient Fouéré. Les prières, comme chez les Delaporte, même si elles sont dites à l'intention d'une personne déréalisée, sont cruciales, d'autant qu'il apprend un jour que son père a été blessé à la tête. Une balle a traversé son casque, mais, miraculeusement, l'a effleuré seulement. En revanche, l'oncle Jules, le jeune frère de Jean Fouéré, est tué à la guerre. Obstacle

15 Il évoque 80 % des élèves. *Ibid.*, p. 27-28.

16 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite, op. cit.*, p. 14-15.

17 *Ibid.*, p. 16.

18 *Ibid.*, p. 29.

19 *Ibid.*, p. 15.

20 *Ibid.*, p. 28.

supplémentaire au deuil, son corps n'est pas retrouvé²¹. Quelques années plus tard, à l'occasion d'un devoir de français sur « la flamme perpétuelle », celle du soldat inconnu de l'Arc de Triomphe inaugurée trois ans auparavant, le jeune Fouéré écrit : « Moi aussi, j'ai eu un oncle qui est mort, disparu. Je me console en me disant que c'est peut-être lui qui dort là, dans ce glorieux sépulcre »²². Disant cela, il donne la définition même de la tombe du soldat inconnu dont l'anonymat, garantissant l'héroïsme de tous, devait permettre le deuil de chacun, en particulier de ceux qui étaient privés d'une dépouille sur laquelle fixer leur deuil²³. Mais il ne sacrifie pas à un simple exercice de style suggestionné par une institution publique. Inspiré par cette rédaction, il écrit un poème intitulé « Le soldat inconnu » :

« Que fais-tu à cette heure, là, tristement penchée,
O ! femme en prière dedans ce mausolée ?
Car là repose l'un de ces vaillants soldats
Qui sont tombés inconnus dans le combat,
Ne les pleure pas leur sort est digne d'envie
Car c'est pour la patrie, qu'ils ont perdu la vie.
Ces glorieux héros, évoquant la bataille,
Sont tombés, souriants, fauchés par la mitraille
Sachant que c'était leur patrie menacée
Qui les réclamait de tirer du danger.
La Marne, l'Ourcq, Soissons, Senlis, Verdun, Champagne
Épopées glorieuses, et dans la campagne,
Parsemée de petites tombes, sans nombre,
Se trouvent de petites croix, et là à l'ombre
De leurs casques troués, nos si vaillants poilus
Si braves devant la mort là sont étendus
Devant ces tombes dans la terre labourée
La charrue pleine de respect s'est détournée
Oui, mais, hélas, combien d'entre eux sont disparus,
Ces braves et fiers héros jusque-là inconnus.
Aussi là en cet endroit sous cet arc arrondi
Dort l'un d'eux tombé sous le ciel infini
Aussi, toi, femme, pourquoi es-tu là courbée

21 AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre, op. cit.*, p. 248.

22 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 20 novembre 1923.

23 Sur cette question, voir AUDOIN-ROUZEAU S. et A. BECKER, *14-18, retrouver la guerre, op. cit.*, p. 224 et suivantes ; JAGIELSKI J.-F., *Le soldat inconnu : invention et postérité d'un symbole*, Paris, Imago, 2005 ; LE NAOUR J.-Y., *Le soldat inconnu : la guerre, la mort, la mémoire*, Paris, Gallimard, 2008.

Sur la pierre de ce tombeau agenouillée ?
Alors la femme répondit "c'est mon petit
Qui dort peut-être là étendu sans vie
Aussi suis-je là à cette heure pour prier
Et dans le silence pour pouvoir le pleurer" »²⁴.

Le texte, composé en 1923, permet de mesurer l'ombre portée de la guerre. Celle de son père, dont on reconnaît ici le casque troué, conservé comme une relique précieuse²⁵. Celle qu'a justifiée l'instruction dispensée à l'école de Callac. Celle, enfin, qui nourrit un complexe de Mars, auquel le jeune Fouéré n'échappe pas. L'année suivante, dans son journal intime, dans un récit mêlant dolmen et guerriers, druides et sacrifices humains, il se rêve une autre vie : « Malgré toute l'horreur que peut inspirer le sacrifice aux dieux [illisible] j'aurais voulu vivre dans ces siècles barbares, j'aurais voulu être un de ces fiers guerriers qui ne croyaient rien si ce n'est que le ciel ne tombe sur leur tête : j'aurais voulu être un de leurs chefs, les conduire au combat en bravant la mort et un jour tomber sous les coups d'un ennemi vainqueur. J'aurais voulu être enseveli par mes fidèles guerriers sur une hauteur, sous un de ces vieux menhirs et j'aurais dominé dans l'éternité tout ce pays qui m'aurait appartenu »²⁶. Dès lors, le jeune Fouéré est bien plus attiré par le mythe de la guerre que par sa réalité.

Expliquant dans un devoir de français son attrait pour les ouvrages de Pierre Loti, il écrit : « Ce que j'aime par dessus tout en lui c'est la fin du héros, cette triste mort du Français exilé soit englouti par les flots, soit emporté par la maladie, soit frappé par un engin meurtrier, cette étreinte suprême, ce désespoir infini, cette sensibilité excessive, cette tristesse immense »²⁷. À la fin de l'année 1928, au retour d'une fête, il note ceci : « Promenade à Soissons. Retour dans la nuit. Une ombre, un espace blanc soudain sur le côté de la route que trouent les deux cônes lumineux des phares... On aurait dit qu'il avait neigé. Oui c'est une neige de vie, des milliers de petites croix blanches témoins derniers de la guerre, un immense cimetière de jeunes hommes... »²⁸. Quelques mois plus tard, inspiré par les guerriers indiens, il écrit : « Heureux ceux qui sont morts dans les combats et qui ont baigné leur corps vaillant dans le grand lac du ciel avant de partir pour le grand voyage dans le pays bleu des chasses sans fin »²⁹. Le complexe de Mars qui affecte Yann Fouéré sera déterminant dans les liens qui, de 1934 à 1939, l'uniront profondément à l'Union Fédérale des Anciens Combattants.

24 IDBE, chemises diverses, essais littérature, poèmes adolescents.

25 En 1987, lorsque Yann Fouéré publie ses mémoires, le casque est encore conservé dans la famille. FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 29.

26 IDBE, journal intime 1924.

27 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 2 janvier 1924.

28 IDBE, chemises diverses, essais littérature, journal 1928.

29 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes.

Yann Fouéré se souvient parfaitement du jour où l'on annonça l'armistice. C'est lors d'une promenade rituelle menant la famille au domicile de l'oncle Joson, le maire de Callac, qu'il apprend la fin des combats :

« Ma sœur et moi étions déjà retournés jouer dans la cour lorsque le garde champêtre, convoqué en hâte par messenger spécial, arriva voir le maire. Il ne nous crut pas lorsque nous lui criâmes à son arrivée "la guerre est finie" " la guerre est finie". Quelques instants après il ressortait en courant de la maison oubliant dans sa précipitation ses sabots sur le seuil. Moins de dix minutes plus tard les cloches se mirent à sonner, remplissant le ciel d'un océan sonore dont les sondes se répercutaient de clocher en clochers par les vallées et les champs. L'église se remplit de monde, les écoles se vidèrent, tandis que des cantiques d'action de grâce montèrent vers le ciel. J'avais depuis quelques mois dépassé mes huit ans. »³⁰

L'image est saisissante, de ces enfants qui annoncent la fin d'un conflit dont ils étaient une des justifications, sans s'imaginer les changements que cela augurait. « La mort de mon grand-père en pleine guerre, plus tard la fin de la guerre et la démobilisation de mon père allaient apporter dans notre existence de nouveaux changements »³¹, écrit Fouéré. Jean a terminé la guerre dans l'administration financière de l'armée, avant d'être rendu à ses foyers le 15 mai 1919, auréolé d'une citation, décoré d'une croix de guerre et d'un brassard noir. Démobilisé, il retrouve son poste à Rennes, mais il est presque aussitôt appelé à Paris par un ami de l'oncle Joson Quéré, Yves Le Troquer. Ce dernier, fraîchement élu député des Côtes-du-Nord, vient d'être nommé secrétaire d'État à la liquidation des stocks où il ne reste qu'un mois. Dès janvier 1920, il devient ministre des Travaux Publics. Jean Fouéré le suit et devient le chef de son secrétariat particulier. Il le sera jusqu'à la fin de l'année 1923³². Or, au même moment, la grand-mère de Yannick prend sa retraite et quitte Callac pour Saint-Brieuc. Le jeune garçon lui est confié, alors que ses parents et sa sœur vivent à Paris. Aussi n'est-il pas confronté, comme d'autres, aux périlleuses questions d'autorité qu'induit le retour du soldat dans sa famille, mais il est coupé des siens. Il perd momentanément sa famille quand celles de nombreux autres se recomposent tant bien que mal. À la rentrée 1920, il est donc inscrit comme élève externe à l'école Saint-Charles. Le palmarès de l'année mentionne qu'il obtint l'inscription au Tableau d'Honneur avec le 3^e Accessit d'Arithmétique et le 5^e Accessit de Géographie³³. Il va de temps en temps à la plage où la grand-mère loue une cabine. Fouéré s'est peu livré sur cette période. On l'imagine volontiers très seul. L'année suivante, il fait sa première communion.

30 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 18.

31 *Ibid.*, p. 28.

32 Les étapes de la carrière administrative de Jean Fouéré sont détaillées dans ADF, 1265 W 10. Renseignements Généraux, dossier n°862, Jean Fouéré, 23 octobre 1944.

33 Je remercie l'Amicale de Saint-Charles pour ces informations.



Yann Fouéré communiant, 1922.
Fonds iconographique IDBE.

Ce sont les séjours de vacances à Evran, dans la ferme de sa grand-mère paternelle, qui marquent ces années briochines. Autant Callac pouvait passer pour une petite ville, autant la métairie du Bas-Breil est en pleine campagne, ce qui est une nouvelle révélation pour ce petit garçon toujours tiré à quatre épingles. Là, il cultive son goût pour les promenades, se repaît de nature, observe la vie des champs, se délecte des feux, le soir, sous les étoiles. Mais une fois sa 6^e achevée, il rejoint sa famille à Paris. Il fait sa classe de 5^e au lycée Montaigne et le reste de son cursus secondaire à Louis-Le-Grand. Le lycée est réputé accueillir les meilleurs élèves de province. Brasillach, Bardèche, Brossolette, Izard, Nizan, mais aussi Henri Fréville, avec qui Fouéré aura maille partir après guerre, sont passés dans ses murs³⁴. Yannick dira qu'il fut un élève médiocre, sauf en histoire et en dissertation³⁵. La famille Fouéré vit dans un appartement de l'avenue du parc Montsouris, à deux pas du ministère où travaille Jean. Les fonctions de ce dernier auprès de Le Troquer lui procurent des facilités, par exemple pour aller fréquemment au théâtre, ou encore pour bénéficier de tarifs préférentiels dans les chemins de fer. La famille en profite pour se rendre en vacances en Bretagne, que Yannick regrette à tout instant.

34 SIRINELLI J.-F., *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 71.

35 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 35.

Pour tromper sa mélancolie et peut-être fuir sa vie quotidienne³⁶, Yannick Fouéré lit, énormément. *Le Cid*, *Eugénie Grandet*, *Les Misérables* et aussi Dumas, Cooper et les grandes fresques de Malet et Isaac. Mais sa préférence va aux romans de Jules Verne. Il a dévoré tout ce qu'il a pu trouver à la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc. Et de tous ces romans d'aventure, son favori est *Claudius Bombarnac*, qu'il a lu en 6e et dont il se plaît à narrer les rocamboliques péripéties à un professeur qui s'attendait vraisemblablement à quelque chose de plus classique³⁷.

Dès 1923, le jeune Fouéré commence à se livrer dans divers écrits. Ce sont d'abord ses devoirs de français, qui confinent souvent à la confidence biographique. Ainsi raconte-t-il sa découverte de Paris, ses musées et jardins, l'Arc de Triomphe, et son émerveillement pendant une quinzaine de jours, avant qu'il ne regrette sa chère campagne³⁸. Invité à dissertar sur la nouvelle année, il fait le bilan de 1923 et des vacances qui lui ont permis de découvrir la Bretagne. « Jamais sa beauté sauvage ne m'apparut avec tant de vigueur »³⁹, assure-t-il, avant d'égrener le chapelet des poncifs romantiques qui, pendant quelques années, composeront sa banque de données poétiques bretonnes. Ce sont les landes, les vallées, les rivières, les villes pittoresques, la mer si belle, les rochers, les galets, les « coiffes de dentelles sous lesquelles les belles filles cachent leur minois rose et mutin », l'émouvante et naïve musique du biniou, le « Brogoz Masadou », chant national déclamé dans le pittoresque langage breton. Le jeune garçon voudrait partager son enthousiasme avec son professeur, à qui il assure : « En quittant ce cher pays pour rentrer au lycée je fredonnais encore ce refrain d'une chansonnette bretonne : Au na ni goz e madoue / Au na ni goz e sur... ». On imagine comme le docte professeur de Louis-le-Grand avait dû apprécier cet air iodé. « Il y a des passages pas mal », avait-il écrit sur la copie.

Yannick Fouéré compose également des poèmes, énormément même, et avec soin : il les corrige, les recopie et les compile dans un cahier dès la fin de l'année scolaire 1923. La poésie lui est moyen de s'évader vers une Bretagne imaginaire, de laisser libre cours à une rêverie, qui lui prend un temps considérable, et de s'épancher sur ses sentiments et le mal-être que lui provoque la vie parisienne. Le jeune écrivain avait vraisemblablement la prétention d'être lu un jour : il date et explique en préambule chacune de ses créations. La première d'entre elles, intitulée « Juin », éloge

36 Le surinvestissement dans la lecture est parfois perçu comme une manière de s'isoler du monde extérieur, prémisse d'une prise de distance de l'enfant avec son milieu d'origine : KESTEL L., *La conversion politique, op. cit.*, p. 54.

37 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 6 novembre 1923.

38 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 7 février 1924.

39 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 8 janvier 1924.

de la paresse et de la contemplation de la nature, est introduite ainsi : « Il fait chaud. Nous sommes à Paris et quand je reviens de classe sous le soleil brûlant je pense à la quiétude qu'il y aurait de s'étendre sous un arbre ayant à ses pieds une source bien fraîche. Alors je compose ma première poésie. Je l'ai laissée sans la corriger car je veux me la rappeler telle que je l'ai faite novice encore »⁴⁰. Le ton est donné. Hormis quelques invocations patriotiques au soldat inconnu, à Cambronne, à Ney et aux disparus en mer que lui rappelle le monument de la pointe Saint-Mathieu, la rime fait la part belle à la lande, la mer, à l'amour, qui est à la fois celui des jeunes filles et de la Bretagne. En témoigne « En Bretagne », composé en l'honneur de la jeune Mimi :

« En Bretagne
Je m'en vais chercher
Oui, la solitude
Je vais la trouver
Cette dame prude
Et je vais rêver
De ces vastes landes,
Et là y trouver
Des fleurs les guirlandes
Et je vais y trouver une brune jolie
Qui de sa voix si douce chante les chansons
De son si beau si pittoresque et vieux pays
Accroupie toute seule au milieu des ajoncs
Que cette image à mon cœur est fort douce
Oui, car c'est ma bien aimée
Qui chante là accroupie sur la mousse
C'est elle je l'ai trouvée »⁴¹.

Le morceau peut faire sourire : le chef politique breton qui vécut centenaire a eu treize ans, il a été amoureux transi et, fleur bleue, a rêvé de baisers au coucher du soleil. Mais cela n'est pas anecdotique : qu'il s'agisse de Mimi, Denise, Christiane, Gaby ou Nelly, leurs visages et les amours adolescentes qu'elles suscitent sont liées à la Bretagne, territoire des vacances, du désir et de la liberté. Ce trait fut permanent, il faut le garder à l'esprit pour comprendre l'évolution de l'attachement de Fouéré à la Bretagne.

Elle se reflète d'abord son style d'écriture. Un an sépare « La chanson du biniou »⁴², composée en janvier 1924 au retour des vacances, pour cultiver le souvenir de la Bretagne, et le « Sonnet

40 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes.

41 *Id.*

42 *Id.*

Bretagne »⁴³, écrit en 1925, dans le même but :

« La chanson du biniou

Dancez, dancez Bretons
au son de mon biniou
Oui car tous nous avons
Notre cœur gai et doux
Nous sommes bien têtus
C'est une qualité
Vous ne trouvez non plus
Breton découragé.

Dancez, dancez Bretons
au son de mon biniou
Oui car tous nous avons
Notre cœur gai et doux
Voici venir une noce
Bretons, chantez, dancez
Une danse féroce
Allons Bretons, sautez [...]»

« Sonnet Bretagne

Ô Bretagne, Bretagne ! Ô roc écumant,
sur lequel rejaillit la fureur des marées,
Bretagne sauvage, aux légendes enchantées
Bretagne d'où te vient l'amour de ton enfant ?

Oh ! Quel est mon bonheur quand je m'en vais marchant
dans les landiers aux sentes à peine tracées,
quand je contemple au loin, dans des gloires dorées,
au sein des flots bleutés le soleil se couchant !

Quel plaisir de rêver au milieu des bruyères
Où menhirs et dolmens montrent leurs têtes fières,
Vieux rochers dressés par les Celtes d'autrefois,
Qui, tout pareils à moi laissaient leur chevelure
flotter au vent du soir en errant d'aventure.
près de ces tombeaux où j'ai songé bien des fois. »

Entre temps, Yannick est entré en seconde et a découvert, comme Mordrel et nombre d'adolescents de leur âge, la « douce mélancolie de Lamartine et sa poétique aspiration aux choses de l'au-delà »⁴⁴, mais aussi Chateaubriand dont il apprécie « les rêveries tristes et sombres »⁴⁵, ses descriptions de la nature bretonne, de sa mer et de ses bruyères. Surtout, il raffole des ouvrages de Pierre Loti, « dont le souvenir vous poursuit et vous laisse rêveur toute la journée »⁴⁶. Il aime cet auteur pour le destin tragique de ses héros, mais aussi parce qu'il lui semble héritier de Chateaubriand. Plus que tout, il goûte fort ses descriptions des Bretons eux-mêmes, les rudes marins de la « fière race d'Armorique »⁴⁷, et l'évocation des femmes en coiffe se rendant aux pardons. Le jeune garçon se retrouve dans la tristesse de l'exilé de *Pêcheur d'Islande*, auquel il s'identifie. Il en pleure d'émotion. Enfin, avec Loti, il voyage. De la Chine, du Japon ou de la Bretagne, on ne sait ce

43 *Id.*

44 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 2 janvier 1924.

45 *Id.*

46 *Id.*

47 *Id.*

qui est le plus exotique aux yeux du jeune garçon. Il n'y a rien d'étonnant à cela : à l'époque où l'orientalisme et le celticisme, quoique fondamentalement différents, usent fréquemment des mêmes poncifs pour définir l'indigène⁴⁸. Combinés chez Loti, ils produisent un sauvage assez pittoresque pour stimuler l'imagination du lecteur. De tout cela, Yannick tire de multiples leçons de style, mais aussi une certaine conception de la Bretagne.

Ainsi, le 30 octobre 1924, il note dans son journal cette « Pensée faite dans une de mes rêveries sur les bruyères de la lande - O Bretagne que tu es belle, Nature que tu es grande, Dieu que tu es immense, toi qui as fait de si belles choses »⁴⁹. Quelques jours plus tard, il note :

« Oh ! lorsqu'après un an d'exil dans ce Paris souillé après un an de détresse séparé de l'Armor, quand je revis ce beau pays, quand je me trouvais au milieu des bruyères de la lande - quand j'entendis un vieux paysan nouveau aux robustes épaules me souhaiter le bonjour dans son langage antique, alors les songes les plus délicieux illuminèrent mon âme, et malgré moi comme un enfant qui revoit sa mère nourricière dont il était séparé depuis bien longtemps, du milieu des ajoncs, mes pleurs tombèrent sur le sol de granit et étouffèrent ma voix »⁵⁰

Et, pour se consoler, de serrer sur son cœur une branche de bruyère ; elle est encore aujourd'hui dans le journal du jeune homme, qui alors signe ses œuvres depuis quelques mois. Depuis mai 1924, comme le faisait son grand-père, il se fait appeler « Yannick », marquant son attachement tant à son aïeul qu'à la Bretagne et sa langue. Au sujet de cette dernière, il écrit :

« La langue bretonne, cette langue que j'aime tant, à l'origine antique, et pleine d'images. Un jour qu'il tonnait un paysan me dit en me souhaitant le bonjour dans son antique langage – "Currun so bras vat." Le tonnerre est fort par exemple. Currun ! À la manière dont il prononçait cela on aurait dit entendre le roulement du tonnerre se répercuter d'échos en échos. On m'a souvent cité ce proverbe breton :

Envel toul

A glo poul

Le soleil percé, la pluie forme la mare.

Le bruit de la pluie tombant dans une mare est gloc, gloc, gloc. Aussi en breton ou plus justement en celte la pluie est appelée a glo. Qu'on reconnaît facilement l'ancienneté de cette langue. Toutes ces images innombrables qui la composent montrent bien que ce sont des hommes simples, ignorants de tout, les gaulois sauvages qui l'ont formée »⁵¹.

48 Sur cette « orientalisation de la Bretagne », voir GEMIE S., « L'orientalisme de la Bretagne. Quelques notes sur la politique identitaire », *De la domination à la reconnaissance. Antilles, Afrique et Bretagne*, PUR., Rennes, 2013, p. 205-215.

49 IDBE, journal intime 1924. 30 octobre.

50 *Ibid.*, 15 novembre.

51 *Ibid.*, 20 octobre.

De fait, chez lui comme chez Lainé et Delaporte, le breton, langue primitive, est celle des manifestations naturelles, celle d'un paradis menacé, bientôt perdu, où chaque être vivant parlait le même langage. Cela induit une vision naturaliste de celui qui la parle. Ainsi le jeune garçon pense que « le chêne et le breton sont deux frères vigoureux, tous deux sont trapus et robustes, tous deux s'attachent à leur terre de bruyère et de rochers, qu'ils aiment par-dessus tout, par de profondes racines »⁵². Cependant, dans son journal, Yannick est bien plus loquace sur les fées et les korrigans que sur les Bretons eux-mêmes. Mis à part les membres de sa famille, on ne sait trop bien qui il fréquente lorsqu'il se rend en vacances à Callac. Quelles relations ce jeune garçon en culottes courtes, aux souliers vernis, aux lunettes fines et à la raie sur le côté, isolé dans un monde de femmes, a-t-il pu entretenir avec les gens de là-bas ?

Yann Fouéré (à droite) chez son arrière-grand-mère (au centre, en coiffe) à Callac en 1925. À gauche, sa grand-mère portant un enfant, sa soeur Héliette et une grand-tante. Fonds iconographique IDBE.



À vrai dire, les Bretons restent encore pour lui une masse lointaine et rustique qu'il semble observer à distance, comme sur cette photo de famille. En témoigne une chanson qu'il compose en août 1923 à l'occasion d'une des nombreuses tournées électorales que son père mène dans les Côtes-du-Nord avec Le Trocquer. C'est une visite de son père à Callac, pays bretonnant, qui inspire ceci :

52 *Ibid.*, 25 octobre.

« Vl'a qu'vient not' député
Cui qu'a toujours la morve au nez
Et sa femme si mal astiquée
Et toujours si bien fardée
D'la poud de riz
Un de vernis
A sa figure décrépie
A qu'elle sourit

Refrain
C'est aujourd'hui les élections
Cré non d'un ponpon
Qu'je m'dis
Vais-je voter pour lui
Ou pas
J'sais pas

Là d'sus j'rencontre un ami
Vous savez bien Jean-Louis
J'me dis, si tu votes pas pour lui
Foi d'Zean Louis
C'est dit t'es un cuistre
J'deviendra ministre
Tu y diras qu't'es son électeur
I t'fera gouverneur

Ben tant pis qu'j'me dissertations
J'vas voter pour lui
Allons au pas allons y
Voter pour lui
J'prends mon bulletin
Et j'y vais à fond de train
Arrivé là, à la mairie
J'y déposas et partis.

J'entris chez l'bistro
Pour manger un morceau
Mais là j'y bu d'trop
Et je m'trouvas ribot
En rentrant ma femme m'a dit
As-tu voté pour lui
Ou pas
Moi j'tais pas là

C'était aujourd'hui les élections
Cré non d'un ponpon
Quéque tu m'dis
Ai-je voté pour lui
Ou pas
J'sais pas »⁵³.

Dans cette chanson, il y a évidemment la gouaille du comique troupier, dont Yannick connaît les codes. Il y a également une certaine vision de la démocratie, où la politique se fait entre copains, à l'apéritif, et n'est en tout cas pas le fruit d'une quelconque réflexion. On peut se demander ce qu'entend le jeune garçon chez lui à ce sujet. Yann Fouéré se souvient d'un père plus ou moins régionaliste, mais ses convictions bretonnes étaient finalement peu importantes. « Sur le plan hexagonal, précise-t-il, mon père n'a jamais eu de position politique bien tranchée et je ne pense pas qu'il ait jamais adhéré à un parti déterminé. Il se situait plutôt radical modéré, centre gauche [...] Il n'a jamais été anti-clérical. C'était également la position de Le Troquer que l'on appelait je crois à

53 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, « Les élections », août 1923.

l'époque les républicains radicaux, pour les distinguer des radicaux socialistes et des socialistes ».⁵⁴

Un rapport établi en 1944 sur Jean Fouéré est plus explicite :

« Fouéré Jean est avant tout un politicien et toute son activité semble orientée en ce sens.

Quelle était son opinion politique ? En avait-il une ? Toujours est-il qu'il semble avoir évolué très souvent, et semble-t-il aussi, dans un but nettement intéressé, en opportuniste très adroit, son désir ultime étant un mandat électif.

En tant que chef du secrétariat particulier du Ministre des Travaux Publics, il aurait épousé les opinions de son Ministre, Mr LE TROQUER, qui appartenait, croit-on, au Parti Radical.

Lors de son séjour à Châteauroux⁵⁵, il s'affichait ouvertement pour Mr. CHICHERY, Radical-Socialiste. Mais à son départ de Châteauroux, briguant le poste de Rennes, il faisait intervenir au ministère des finances, non seulement Mr. CHICHERY, mais d'autres leaders de partis politiques.

On le signale aussi comme s'étant affiché ouvertement pour le P.S.F., avant et pendant la guerre, entretenant avec le chef local de ce parti des relations suivies.

Il est devenu anti-communiste après l'Armistice, alors qu'au début des hostilités, il semblait protéger les sympathisants de ce parti, notamment ceux qui travaillaient à la Trésorerie.

Pendant l'Occupation, il manifestait son loyalisme pour le Maréchal PETAIN, approuvait la politique du gouvernement sur le plan extérieur, était partisan d'une collaboration franco-allemande très poussée, souhaitant vivement la victoire allemande »⁵⁶.

Certes en 1923, Jean Fouéré n'en est pas encore là, même s'il avait très tôt su choisir un camp – le radicalisme – considéré comme un accélérateur de carrière depuis les années 1900⁵⁷. Il demeure que son fils devait assurément suivre de près ou de loin les récits que ne manquait pas de faire son père au retour de ses tournées électorales bretonnes. Yannick n'a pas inventé cet électorat influençable et porté sur la bouteille. Il ne se départira d'ailleurs pas de cet a-priori envers le suffrage universel, comme on le verra plus loin. Enfin, à grand renfort de « Crénon », de « J'entris » et de « J'vas », c'est un peuple caricaturé que livre ici un chansonnier qui, devenu petit bourgeois parisien, est bien éloigné de la réalité de la population de Callac. Finalement, sa Bretagne est hors du temps, comme il se voudrait lui-même, d'ailleurs.

Ailleurs, hors du temps

Dès le mois d'avril 1924, il écrit une petite histoire qu'il vend en feuilleton aux membres de sa

54 IDBE, lettre de Yann Fouéré à Michèle Cadiou-Sapori, 9 février 1980.

55 Il y est Trésorier-Payeur Général du 1^{er} janvier 1936 au 1^{er} octobre 1938.

56 ADF, 1265 W 10. Renseignements Généraux, dossier n°862, Jean Fouéré, 23 octobre 1944.

57 MELETTA C., *Jean Luchaire, 1901-1946, op. cit.*, p. 81.

famille. *Un joli roman*, est réputé paraître tous les mercredis et coûte trente centimes. « *Audaces fortuna juvat* – la fortune sourit aux audacieux »⁵⁸, a écrit Yannick en préambule à son récit dont il insère les feuillets tapés à la machine dans une couverture patiemment recopiée à la main en plusieurs exemplaires. L'histoire, simple, est celle d'un orphelin de mère, Hugues, fils du duc de Rohan, qui est amoureux de Jehanne, la fille du comte voisin. Après tractations, le couple se marie et les jeunes époux ont une enfant, vite kidnappée par un méchant voleur qui, pourtant, venait de bénéficier de la clémence du duc. Quelques années plus tard, le couple retrouve sa fille dans une troupe de brigands, mais tout est bien qui finit bien car même le méchant devient gentil. Reste l'image que Yannick donne du Moyen Âge, fait de promenades, de chasse, de cueillette, de rêveries amoureuses, d'amitié. C'est finalement le Callac des randonnées avec l'oncle Henri. Aussi il n'est guère étonnant de lire dans son journal de 1924 que le jeune garçon voudrait vivre à l'époque médiévale. Il se voit comme « un de ces barons de fer régnant en maître sur ses terres »⁵⁹, boutant l'Anglois hors de France quand il ne court pas le cerf, vivant dans un vieux manoir breton, scrutant la mer de sa tour et, le soir, devant la cheminée dans laquelle on a mis un arbre entier à brûler, réunissant maîtres et domestiques pour écouter les exploits de Charlemagne et de Roland, avant de prier dans une ferveur partagée. Bien plus tard, affinée par ses études économiques et la découverte du corporatisme, l'attrance de Yann Fouéré pour cette période restera vive. Il avouera : « Je suis un admirateur de la société politique à étages, à multiples pouvoirs et à multiples hiérarchies, du Moyen Âge français et européen en laquelle je vois l'ancêtre du fédéralisme moderne : ceci bien entendu replacé dans le contexte de l'époque et non dans celui de la nôtre »⁶⁰. Mais en 1924, son goût pour le Moyen Âge traduit bien plus le mal-être d'un jeune romantique qu'une conception sociale. Il écrit :

« Hélas ! dans notre temps, tout cela n'est plus possible. Ce sont des rêves, mais combien ces rêves sont doux et délicieux pour moi. Quand je pense à cela je souffre et j'éprouve un sentiment de joie à voir que je souffre. Certes on me l'a dit souvent je ne suis pas comme les autres. J'aurais voulu vivre et j'aurais aimé la vie si j'étais né un millier d'années plus tôt. Et s'il faut quand même que je vive en ce temps, ce n'est pas comme je vis que je voudrais vivre, je voudrais vivre à la campagne isolé. Loin du monde et comme dit Victor Hugo "l'Oubliant, oublié" »⁶¹.

De fait, Yannick aime cette période où travailler n'aurait pas été une nécessité. Il est malheureux en ville. « Quelle foule dans ce Paris maudit, dans ce Paris foyer de la corruption ! »⁶², s'exclame-t-

58 IDBE, Carton « *Un joli roman*, 1922-1923/articles *Le capital*, 1932-1933/collection *Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, 1933-1934/Éditoriaux dans *L'Espoir*, 1939-1940. »

59 IDBE, journal intime 1924. 29 mai.

60 IDBE, lettre de Yann Fouéré à Michèle Cadiou, 20 juin 1981.

61 IDBE, journal intime 1924. 29 mai.

62 *Id.*

il. Et même lorsqu'il trouve refuge dans la campagne, le sifflet du train qu'il entend au loin brise sa rêverie mélancolique et semble lui dire : « Place au triomphateur ; la nature, le romantisme, la rêverie, toutes les belles choses que Dieu a créées pour le bonheur des hommes cela n'est rien ; maintenant rien n'existe plus si ce n'est moi, c'est-à-dire la science et le progrès »⁶³. Pour lui, le paysage est le témoin muet de l'histoire et il est agressé par les fumées des trains et des voitures. Décalé dans la campagne bretonne, Yannick l'est tout autant en ville :

« Tantôt je me demande ce que je fais ici-bas. Ne serai-je pas mieux ailleurs ? Où ? Je ne saurais le dire. Et quand je reviens à la réalité et que je songe à ce que je ferai plus tard, à ce qu'il faudra que je fasse j'éprouve une souffrance indicible et je chasse vite cette idée bien loin de moi. Ma tristesse est impossible à dépeindre et personne ne doit ressentir ce que j'éprouve. Voilà le vague des passions de Chateaubriand. Comme lui je dois avoir et j'ai le mal du siècle »⁶⁴.

De fait, plongé dans un sombre romantisme, il s'isole des autres, il est las de la vie, voudrait mourir et s'imaginer enterré face à la mer, sous un rocher⁶⁵. Il compose des chansons mélancoliques et rêve en permanence. Son mal-être urbain est aggravé par sa souffrance à l'école. Avant qu'il ne termine sa 3^e, le cartel des gauches a balayé la chambre bleu horizon aux élections de mai 1924. Yves Le Troquer perd son ministère et Jean Fouéré doit rejoindre un poste de receveur particulier des Finances à Clermont, dans l'Oise. À son grand désespoir, les parents Fouéré décident d'inscrire leur aîné en internat à Louis-le-Grand, en vue de préparer le baccalauréat. « Cette année d'internat me fut très pénible : je n'étais décidément pas fait pour la vie en communauté et la promiscuité constante de mes condisciples me pesait. Mon goût naturel de la solitude, du rêve et de la méditation solitaire, mon amour de l'espace et de la liberté, étaient constamment réprimés »⁶⁶, se souvient-il.

À l'école, qu'il vit comme une caserne, il n'a qu'un seul ami. Dans un « Examen de conscience final », qui fut le sujet du devoir de français du 27 juin 1924, il avoue ne pas aimer jouer avec les autres à la récréation et préférer s'isoler pour lire et rêver⁶⁷. En classe, son voisin doit le pincer pour le réveiller. Il rêve de la mer, dont il se dit fou amoureux et note : « Un camarade qui ne manque pas d'une certaine poésie m'a dit l'autre jour – tu as les yeux glauques comme la mer de ta sauvage et triste Bretagne »⁶⁸. Mais ses rêveries perpétuelles lui attirent des punitions à répétition⁶⁹. « C'est sans

63 *Id.*

64 *Id.*

65 *Id.*

66 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 36-37.

67 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 27 juin 1924.

68 IDBE, journal intime 1924.

69 Dans ses mémoires, Fouéré prétend avoir fait les frais d'un conseil de discipline. Il n'en subsiste pourtant aucune trace dans les procès-verbaux des conseils de discipline de Louis-le-Grand. AP, D3T3 42, Conseil de discipline : 1

doute de cette période de mon existence que date le constant irrespect à l'égard des règlements des lois et des contraintes de toute nature qui devait inspirer toute ma vie postérieure »⁷⁰, affirme-t-il. « La loi ! La règle ! Je crois souvent que c'est ce qui cause le malheur ici-bas »⁷¹, écrit-il sur la couverture de son cahier de poésies. Aussi, sa famille le prend à Clermont pour ses dernières années d'études secondaires. Dans cette petite ville, il prépare ses deux baccalauréats et laisse vagabonder ses songes par la fenêtre de sa chambre, qui donne sur la campagne. Cela l'aide à attendre les vacances et le retour en Bretagne, où la famille passe en général un mois à la mer, au Trestraou, à Perros-Guirec, ou à Ploumanac'h, dans des maisons de location. Le reste du temps, il est à Guingamp, puis à Callac, où la grand-mère est finalement retournée vivre. Entre ces deux villes, Yannick fait du vélo.

Comme *Le voleur d'étincelles* de Brasillach avec sa tante, et Raymond Delaporte avec sa grand-mère, il est fasciné par les histoires de son arrière-grand-mère, ainsi que par les chansons de sa grand-mère. Il se rend aux pardons. « Je me laissais aller tout entier à la ferveur d'un peuple auquel je m'identifiais »⁷², assure-t-il. En 1925, il se rend au congrès du *Bleun-Brug*, qui a lieu à Guingamp. Il y est surtout émerveillé par la variété des costumes et des chants. Accessoirement, il assiste à quelques séances d'étude, dont une sur Luzel. Il entend également des discours de Mordrel, de Vallée et de l'abbé Gantois. Mais il ne situera toutes ces personnes que dix ans plus tard, lorsqu'il les connaîtra⁷³. Dans l'immédiat, la teneur des propos qu'elles tiennent l'intriguent. « Je me faisais l'effet d'avoir assisté à une réunion de conspirateurs, se souvient-il, et commençais à me poser d'innombrables questions. La Bretagne avait été indépendante : il y avait encore des Bretons qui regrettaient qu'elle ne le soit plus ; on pouvait se battre pour qu'elle le redevienne !! »⁷⁴. Au même moment, il lit beaucoup de livres sur la Bretagne. Anatole Le Braz, Brizeux, La Villemarqué, Féval, Charles Le Goffic, *la langue bretonne en quarante leçons* de Vallée, mais aussi Carné sur les *États de Bretagne*, qu'il a découvert dans le grenier de Callac, avec le manuscrit inachevé d'une histoire de Bretagne écrite par un vieil oncle, Auguste Liégard. Ce dernier avait publié en 1879 une *Flore de Bretagne*⁷⁵, agrémentée d'un vocabulaire breton-français. Le manuscrit et le lieu de sa découverte ont tout pour charmer un adolescent avide du passé. Fouéré se souvient d'un choc⁷⁶. Le tout est

registre contenant l'état nominatif des élèves sanctionnés (1864-1890), 3 cahiers des procès-verbaux de réunions (1891-1930).

70 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 37.

71 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », cahier de poésies.

72 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 39.

73 *Ibid.*, p. 41-42.

74 *Ibid.*, p. 41-42.

75 LIÉGARD A., *Flore de Bretagne*, Paris, F. Savy, 1879.

76 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 27.

encore conservé aujourd'hui⁷⁷.

Ce manuscrit comporte des notes chronologiques et bibliographiques sur l'histoire de Bretagne, une couverture dessinée par Auguste Liégard et une introduction qui commence sur ces mots : « La Bretagne forme une individualité remarquable ; que la division administrative n'a pu détruire »⁷⁸. Mais le plus subversif vient après, lorsqu'on apprend que « la Bretagne n'a pas gagné en changeant de régime. Les aventuriers politiques ont remplacé les voleurs de grand chemin ». Surtout, le jeune lecteur, lui-même persuadé d'être différent, ne pouvait qu'adhérer à ceci :

« La Bretagne présente au milieu de la société actuelle un exemple d'anomalie qui frappe l'observateur, qui attire les méditations du penseur et qui dérouté les calculs des libre-penseurs, les systèmes des philosophes, les déductions des politiques, les finesses des diplomates.

Comment se fait-il qu'au 19^e siècle, siècle célèbre dans l'humanité, il y ait une province où les théories modernes n'ont pas d'écho, où les volontés de la capitale trouvent des rebelles opiniâtres, où le soi-disant progrès pâlit devant la décadence qu'elle provoque, où les Lumières ont pour effet de mettre en évidence les erreurs que leur patronnent les coryphées de la libre pensée ».

Le manuscrit s'achève sur la Bretagne devenue province, c'est-à-dire en 1789, puis épilogue sur Le Gonidec⁷⁹ et le réveil de la Bretagne bretonnante. « C'est donc le sentiment d'exil, conforté par mes études historiques qui ont je crois été déterminant dans ma vocation bretonne »⁸⁰, conclut Yann Fouéré. De plus, en classe de philosophie, il est invité à réfléchir sur les « conditions de la responsabilité », la liberté, les fonctions de l'État⁸¹. Il pense que l'État concentre depuis 1789 bien plus d'attributions que la monarchie absolue n'en avait eu. En conséquences, si la Révolution Française a émancipé les individus, elle a freiné le libéralisme. Un État centralisé est nécessaire, car cela en fait un État fort, mais une centralisation trop poussée peut devenir oppressive. Aussi juge-t-il la décentralisation géographique nécessaire, partant du fait que « la vie provinciale n'est pas morte, surtout dans les provinces extérieures comme la Flandre, la Bretagne, la Biscaye, la Provence, l'Alsace, l'esprit particulariste est encore vif et entier »⁸². « Juste », note son professeur en marge, comme lui semble aussi « juste, mais peu approprié », le projet de compléter cette décentralisation par « l'activité d'associations de toutes sortes, dont les principales seront sans doute les associations professionnelles. Chacun de nous devra cesser de considérer son action dans la vie publique comme

77 IDBE, carton Liégard.

78 *Ibid.*, manuscrit d'histoire de Bretagne.

79 Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec de Kerdaniel (1775 – 1838), celtomane et linguiste breton. Il publia, entre autres, une grammaire celto-bretonne et un dictionnaire celto-breton au début du 19^e siècle.

80 IDBE, lettre de Yann Fouéré, à Michèle Cadiou, 10 février 1980.

81 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 29 avril, 5 et 27 mai 1927.

82 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 27 mai 1927.

la seule action sociale utile et devra s'attacher davantage à son foyer et à son métier »⁸³.

Cependant, il ne faudrait pas se méprendre sur ces propos, servis dans le cadre d'un devoir. L'utile, la région, le travail, le métier sont les ritournelles du temps qu'il aura apprises à l'école, en témoignent les annotations d'un professeur, vraisemblablement murrassien, qui retrouve son cours dans la copie de son élève. Le jeune Fouéré se forme certes progressivement une conscience politique mais, dans ce devoir, il fait ce qu'on attend de lui. De même, son sentiment breton ne saurait être exagéré. Les auteurs bretons dont il se nourrit, La Villemarqué, Le Braz, Souvestre et ses *Derniers Bretons*, l'entretiennent dans un rapport distancié avec la réalité bretonne. Ainsi il en arrive à une vision de la Bretagne totalement exotique, qui culmine dans le poème « Les bigoudens », que lui inspire une promenade à Penmarc'h à l'été 1927 :

« Loin, sur la lande morne où saillent les mesures,
D'une étroite chapelle on aperçoit le toit :
Il flotte par-dessus un relent de saumure,
D'odeurs de goémon, dans les jardins étroits.

À perte de la vue courent les murs en pierres
Les murs en pierres sèches entourant les enclos.
Des enfants débraillés qui jouent dans la poussière
Et rythment tous leurs jeux sur la chanson des flots.

On ne voit pas au juste où commence la terre ;
On croit que l'océan s'en va tout submerger.
Sur la lande infinie du bout du Finistère,
Les maisons de pêcheurs, graves, semblent songer...

Sur les rochers déserts, devisent de leur sort,
Les bigoudens couverts de dessins mongoliques
Sur leurs gilets brodés aux arabesques d'or
Et sur le tulle blanc de leurs coiffes coniques...

Immobiles statues au socle de granit,
Avec leurs yeux lointains et bridés d'asiatiques,
Les bigoudens songeurs paraissent réunis
D'antiques déités aux poses hiératiques... »⁸⁴

83 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », dissertations françaises 1924-25 de l'élève Yann Fouéré 3e A3 et 2e c3 lycée Louis le Grand, 27 mai 1927.

84 *Ibid.*, poèmes.

On retrouve ici le Breton naturel, dans son essence animale, surgi de la nuit des temps. Mais au moment où ce climax romantique est atteint, le jeune poète a l'impression de la disparition d'un monde. La même année il rédige un texte intitulé « Nos vieilles coutumes », dans lequel il relate avoir assisté à une noce campagnarde à laquelle il prit part à Plourac'h, à côté de Callac. Là où il comptait admirer un cortège en coiffe, il ne voit que des femmes habillées à la mode urbaine. Le soir en allant au bal, il s'attend à entendre le *Bro goz*, *La Paimpolaise*, ou encore *Gwir Vretoned*, mais il doit se contenter de chansons parisiennes. Il s'en désole : « J'ai réfléchi au beau rêve que je venais soudainement de perdre. Ma Bretagne, que je m'obstinais à considérer comme une province farouchement à part, la Bretagne de mon cœur s'abîmait tout d'un coup dans le gouffre de la livrée et de l'anonymat international »⁸⁵. En 1928, lors de vacances en Bretagne, il écoute son oncle évoquer les énormes changements qui ont transformé la région en trente ans. Il aurait connu les tables à trous⁸⁶, les cuillères en bois, l'obscurité et la boue, les toits de chaume, le pain au four, les histoires d'Arthur et des korrigans rapportées par les conteurs de veillée à la lueur des chandelles de résine. « Je voudrais trouver un de ces conteurs, assure le jeune Fouéré. On me dit qu'il y en a encore, mais il faut se hâter... à voir à mon prochain voyage en Bretagne, mais je crains la paresse qui m'empêche de faire tant d'intéressantes et inoubliables choses... »⁸⁷. Quelques années plus tôt, le Manifeste de *Gwalarn* opposait une littérature prétendue moderne aux « contes enfantins et de poésies poussives à l'usage d'illettrés »⁸⁸. De fait, le collectage de contes marque une pause dans l'entre-deux-guerres. Fouéré, à ce moment-là, n'avait évidemment pas encore lu le Manifeste de *Gwalarn* : c'est bien sa paresse et sa méconnaissance du breton qui l'ont empêché d'aller vers les conteurs. Dans un autre poème, vraisemblablement de la fin de 1927, il se demande si sa Bretagne bigarrée des mendiants, des pardons, des costumes, des coiffes et des chapeaux ronds, n'est pas définitivement morte et enterrée :

« Qu'il faut donc que meure de douce poésie
Et que le glas qui sonne aux cloches noires des villes
Tue donc de jours joyeux de son âpre hérésie
Sur la contrée tranquille [...]
Les chants religieux qui montent vers le ciel
Les accents de granit du parler de mes pères

85 *Id.*

86 Dont tout le monde a entendu parler sans jamais en avoir vu.

87 IDBE, journal 1928, 24 décembre 1928. L'oncle a raison, il reste encore quelques conteurs, par exemple Jean-Louis Rolland (1904-1985) qui apprit son répertoire auprès d'un tisserand, Iwan ar Floc'h, vers 1919. À la mort de ce dernier, en 1925 et jusqu'en 1937, Rolland se met lui-même à raconter de grands contes merveilleux. Si Fouéré ne l'a pas interrogé, d'autres l'ont fait : Jean-Claude Léon, Jeff Philippe, Albert Trévidic, J.-P. Duval, Mikael Madeg, Goulc'hen Kervella, Donatien Laurent. Je remercie Fañch Postic pour toutes les informations concernant le collectage des contes.

88 Roparz Hemon et Olivier Mordrel, « Gwalarn », *Breiz Atao*, n°2(74), 1er février 1925, p. 524.

Tous nos chupen brodés, nos braies couleur de ciel

Sont-ils donc tous au cimetière ? »⁸⁹

En 1928, la Bretagne pittoresque à laquelle songe Fouéré, celle des braies et des boucles de ceinturons dorées, a disparu depuis quelques temps déjà. Reste la langue, dont il sera un des défenseur un jour, mais dont la disparition programmée, au moment où il écrit ces lignes, ne suscite au mieux que le regret. Pire, il est lui-même un des pourvoyeurs de la modernité assassine. En effet, aux bals de Callac, où il aime à se rendre l'été, ce sont les nouvelles danses, « plus modernes et plus rapprochées »⁹⁰, qui ont sa préférence. Ainsi le tango, le fox-trot, le charleston et le passo-doble remplacent-ils les quadrilles, valse, galops et mazurkas. Quelques mois plus tard, devenu jeune étudiant parisien, il s'étonnera de la « drôle de mentalité de province »⁹¹ de ses amies de Compiègne. Il est assez symptomatique de constater qu'à cette même époque, le jeune homme obtient son permis de conduire. « Passé ce matin mon permis de conduire, écrit-il. Parcours traditionnel. Simple formalité. Je saurai mieux maintenant que le code ne fixe pas de vitesse limite. Vous avez le droit de faire du 2 ou 300 pourvu seulement que vous restiez maître de votre voiture »⁹². Il découvre un nouvel aspect de la modernité, véhicule d'une nouvelle liberté individuelle. Enfin, et ce n'est pas rien, Yannick est un patriote français sincère. Le poème qu'il compose à l'occasion du 11 novembre 1927 en témoigne. La rime met en scène la cérémonie au pied du monument aux morts. Un vieillard de la guerre de 1870, qui a perdu ses trois fils à la Grande Guerre, fait l'appel des soldats tombés pour la patrie. Les trois dernières strophes disent :

« Et dans le matin gris commençait l'appel sombre ;
Et nul ne répondait à la voix qui tremblait.
La liste s'égrenait avec ses noms pleins d'ombre
Mais soudain le vieillard s'arrête et se troublait
Ayant presque épuisé l'appel des morts sans nombre,
Et dans sa gorge blanche un long sanglot montait...

Les trois noms tous pareils étaient là, alignés...
Oh ! Qu'il n'était plus laid ce vieillard ridicule,
Ni c'est cent assistants qui se sont tous signés,
Ni ce maire sanglé comme un ministricule,
Ni les municipaux muets et résignés,
Ni le granite informe au dessin ridicule.

89 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes.

90 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 40.

91 IDBE, journal 1928, 20 janvier 1929.

92 *Ibid.*, 28 décembre 1928.

C'était là toute la France et tout le sacrifice,
Les pleurs de tout un peuple aux marches d'un tombeau,
Le silence éperdu du jour de l'armistice,
Et cet humble vieillard secoué de sanglots
C'était le pauvre peuple abreuvé d'injustice,
Et soumis cependant, héroïquement beau... »⁹³

Aussi, on peut douter que Yannick Fouéré se soit alors abonné à *Breiz Atao* et qu'il ait suivi avec attention les procès alsaciens et les tracasseries policières consécutives au congrès de Châteaulin, comme il le prétend⁹⁴. Nulle part dans ses écrits privés, il n'est fait mention de cela. Dans les années 1927-1928, la Bretagne et la rime disparaissent de ses poèmes, qu'il rédige désormais en prose et voue à l'introspection et à l'amour plutôt qu'aux landes et à la mer.

Révolte d'un jeune bourgeois

À ce titre, le retour de Bretagne, à la fin de l'été 1927, est significatif. Dans une note poétique, il décrit les paysages bretons et l'arrivée à Paris, après neuf heures de train :

« La nuit est tout à fait venue – mais mille lumières dévorent l'obscurité – Oh le sale horizon – Voici Paris – plus d'arbres mais une forêt de troncs lisses qui sont des cheminées d'usines et qui crachent leur encens noir à la messe de la civilisation moderne – Oh ! Je ne veux pas ouvrir la fenêtre – Quelle odeur ! Ville lumière cela ironie du sort. Ô les quartiers boueux les taudis sales les [illisible] crasseuses des fortiffs -

Ah ! Où est-il donc le beau soir clair sur la montagne de St Michel de Callac. [...] Oh ! Mon Dieu, mon rêve a fini. Oh qu'il vive longtemps longtemps en moi - »⁹⁵

Même s'il sait qu'il ne va pas retourner y vivre, la capitale, dont la description n'est pas sans rappeler celle qu'en donne Barrès dans *Les Déracinés*, reste pour lui une épreuve. L'invocation finale est toute d'angoisse et souligne l'éclipse temporaire de la Bretagne dans la vie du jeune homme. Enfin, les usines et cheminées, qui commencent à peupler ses écrits, témoignent d'une nouvelle prise de conscience sociale. Il y a à cela plusieurs raisons : à l'été 1927, Yannick Fouéré a obtenu son second baccalauréat et terminé ses études secondaires. La même année, il s'inscrit à la faculté de Droit de Paris, ainsi qu'à l'École des Sciences Politiques. Il continue cependant d'habiter Clermont, qui n'est qu'à une heure de train mais qu'il va devoir quitter à regret pour Compiègne, où

93 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes.

94 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 43.

95 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes. Notes de voyage 30 septembre 1927.

son père est nommé receveur des Finances en mai 1928.

De son propre aveu, Yannick Fouéré n'est pas assidu en Droit : il se débrouille avec ses manuels, et des cours photocopiés qu'il récupère. En fait, il avait hésité à entamer des études de médecine et restait indécis. « Je ne ressentais à l'époque, à vrai dire, aucune vocation précise, se souvient-il, il m'était insupportable de penser à la vie comme étant tracée d'avance, et à la merci d'un choix qu'il me fallait faire dès maintenant, rétrécissant des horizons et des possibilités que je désirais conserver les plus vastes et les plus ouverts possibles. [...] Je préférerai conserver le monde ouvert devant moi comme un carrefour où l'on s'arrête longuement avant de trouver son chemin »⁹⁶. Ses études de philosophie n'y étaient peut-être pas pour rien : elles lui avaient inculqué une certaine méfiance du matérialisme et de l'utilitarisme, qui ne laissaient pas de place à l'imprévu, à l'aventure, au risque et au changement⁹⁷. Le jeune homme supporte mal la pression d'un cadre bourgeois dont il ne sait sortir. En mars 1927, il écrit ce poème, inachevé :

« Tout est repos partout excepté dans mon cœur,
Un orage est en moi qui rugit et qui gronde :
Il veut briser sa digue et sa sombre rancœur
Il fait sourdre en mon cœur la révolte profonde.

Je sens d'obscurs désirs contre la société
Qui porte dans son sein le fiel et les misères...
Je rêve un monde pur qui verse à satiété
Le bonheur et la joie. Les hommes seront frères.

Et je verrai soudain, à l'aube qui commence,
Au fond d'un ciel plus pur le soleil se lever

.....
Mes rêves sont si beaux dans leur âpre démence...
.....

Tous mes esprits tendus s'acharnent à rêver »⁹⁸.

L'orage qui gronde en lui résonne également dans les paysages industriels de la périphérie parisienne, auxquels il se familiarise à la faveur de ses multiples trajets en train. En novembre 1927 il écrit :

« Le monstre du haut-fourneau faisait entendre un cri rauque comme celui qui accompagne une déglutition gloutonne.

96 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 43.

97 *Ibid.*, p. 44.

98 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes. 13 mars 1927.

La flamme brûlait plus vive pour la dernière fois et des lacets de feu se terminaient dans les rigoles vitreuses.

Le grand portail ouvert vomissait une armée chaude et noire entre ces deux bornes de bronze.

Silencieusement on écoutait frémir l'atroce et fumant cortège des noirs ouvriers d'usine.

Et l'on sentait dans l'ombre comme un grondement d'orage prêt à éclater »⁹⁹.

Cependant, on se gardera bien de voir dans le jeune poète un bolchevique enflammé, bien au contraire. Fouéré n'est pas le moscoutaire. Il se méfie de la machine, certes, car elle asservit l'ouvrier, l'abrutissant, le changeant lui-même en machine. Elle dérègle les relations humaines et détruit les familles. « D'ailleurs, précise-t-il, le progrès lui-même se retourne contre les hommes (armes à feu, chemin de fer, électricité, machines) »¹⁰⁰. Mais ce progrès a permis l'avènement de « doctrines de haine et de sang comme le communisme »¹⁰¹, source de division entre l'ouvrier et son patron. La révolution que sent gronder le jeune homme ne relève pas du marxisme, c'est la sienne propre. Le cursus qu'il suit à Sciences Po va l'aider à réfléchir à tout cela.

Dans cette école, il reçoit l'enseignement de ténors du libéralisme français, comme Achille Mestre, Lucien Romier, Achille Vialatte, Albert Aupetit, Germain Martin, Jacques Bardoux, André Siegfried et surtout Elie Halevy, dont il suit avec grand intérêt le cours sur le socialisme, qui lui permet de se familiariser avec Proudhon. Fouéré se spécialise en droit public, en histoire des idées et des coutumes, en étude des institutions. Il signe ses copies « Yannick » et obtient de bonnes notes, surtout en économie politique, en politique commerciale – ce dont il se rappellera, une fois réfugié en Irlande et reconverti dans le mariage –, en finances publiques et en socialisme. Les quelques commentaires de ses professeurs témoignent de ses inclinaisons¹⁰². Ainsi, en politique commerciale, il « a étudié avec intérêt et répond avec intelligence » ; il « s'exprime d'une façon un peu confuse et sommaire », en monnaies et changes ; en économie politique, il est jugé « très intelligent : des idées personnelles parfois critiquables, mais toujours intéressantes ». C'est plus compliqué en anglais, où il rend une copie sommaire et abondamment raturée sur « *The tunnel under the Channel* », sujet dont il se souviendra peut-être lorsque, quelques années plus tard, il traversera la Manche clandestinement.

À la fin de l'année 1928, Fouéré entame une réflexion personnelle nourrie des enseignements qu'il a reçus. Dans des textes poétiques, sur des notes éparses ou des feuilles volantes, il note ce que lui inspirent la société bourgeoise et les valeurs sur laquelle elle est établie. À vrai dire, il est assez

99 *Ibid.*

100 IDBE, carton « Dossier Yann Fouéré », note sur le machinisme, fin 1927.

101 *Id.*

102 Archives de l'École des Sciences Politiques, dossier Jean Fouéré, 1930.

bien placé pour l'observer : il appartient à cette jeunesse privilégiée qui suit des cours de danse, d'escrime et d'équitation, qui joue aux courses, fait du tennis, va aux *surprise-party*, y flirte. Yannick est un séducteur ; il aime l'exaltation que donnent le combat et la conquête amoureuse¹⁰³. Dans cette lutte, les contraintes sociales et l'ordre bourgeois sont à la fois un obstacle et un défi supplémentaire. Les amourettes du jeune homme doivent être prises très au sérieux, car elles cristallisent sa rupture avec l'ordre établi et sa propre révolution antimatérialiste. Ainsi, dans un courrier à un ami, il évoque diverses stratégies déployées à l'occasion d'un bal pour attiser la jalousie des unes, l'appétit des autres. Sa lettre prend l'allure d'un manifeste, où il lui prend de parler de lui-même à la troisième personne :

« Ah ! Yannick le grain que tu as semé commence à germer réjouis toi ! Tu as versé la semence de révolte le principe premier de la révolution. Et le vent commence à souffler dans les âmes : il fera des ravages bientôt.

J'en appelle à tous ceux qui comme moi sont outrés des exactions et des vexations de l'esprit étroit de l'opinion, "des frelons de la place publique", à tous ceux qu'on courage (sic) de crier leur mépris à la face des "sots bourgeois". Je ne sais pas si je suis communiste ou anarchiste mais je vois des crimes qui se commettent tous les jours, des bassesses, des vilénies, et de toute ma force je me dresse et les dénonce !

L'opinion : poussière vile, boue néfaste, de l'hypocrite bourgeoisie ! Et je veux faire des adeptes des révolutionnaires comme moi qui n'aient pas honte de vivre à la face des gens et de faire devant eux au grand jour ce qu'ils réprouvent, tout haut et ce qu'ils font tout bas – et j'éprouve une sorte de volupté une sorte d'orgueil à faire de petites bourgeoises émues, rougissantes, fourbes et résignées, des petites révoltées qui n'ont pas honte de ce qu'elles font et qui n'ont pas peur de ce que l'on dira.

Je suis un sadique ou un possédé peut-être et je verse peut-être dans des âmes pures des ferments de dissolution morale et sociale d'autant plus terribles qu'ils sont secrets. Peut être peut être mais je continuerai ». ¹⁰⁴

La colère du jeune homme est profonde. Au début des vacances de Noël 1928, il déverse sa rage dans son journal intime :

« O préservez-moi jamais de devenir en vieillissant aussi lâche aussi faible que tous ! Préservez-moi de jamais un jour considérer comme bon ou même comme passable, tout ce qui existe aujourd'hui, tout ce que ma loyauté réprouve et hait, tout ce qui me soulève à présent d'un hoquet de dégoût. Puissé-je toujours entretenir la Sainte haine dans mon cœur. La haine rend fort, La haine soutient, et c'est à la société pourrie, à tous ceux qui suivent des règles surannées que je déclare la guerre aujourd'hui. Il faut que sonne un jour le grand affranchissement, que les

103 *Ibid.*, p. 48.

104 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes. Brouillon de lettre à René, le 23 novembre 28.

mains jaillissent des chaînes et s'élèvent droites et libres, vers l'azur du ciel nouveau. Il faut que des prophètes germent sur le ciel comme germent les épis dans les terres grasses et sanglantes.

Et je veux m'employer à donner de grandes leçons d'amour et de liberté à celles qui oseront m'aimer. Celles-là je les veux fortes, je les veux grandes et libres et je les aimerai, ô je les aimerai...»¹⁰⁵.

Le propos est virulent et peut sembler outrancier au regard de ce dont il s'agit : obtenir un baiser d'une jeune demoiselle. Ce sujet semble totalement anodin et pourtant il vire à l'obsession et l'occupe pendant au moins six mois, sans discontinuer. Au 19^e siècle, le baiser sur la bouche était encore réprouvé, la majorité des Français y voyaient un attentat à la pudeur. En 1935, dans certaines régions, il pouvait encore être considéré comme un signe de débauche¹⁰⁶. Cependant, alors qu'il commence à illustrer le cliché sur la passion, le baiser se généralise au début du 20^e siècle : il est désormais un ingrédient obligatoire du flirt. Seuls les plus timorés, notamment dans les campagnes, s'y refusent encore. L'obtenir, pour le jeune amoureux, c'est faire tomber un des derniers bastions de la morale bourgeoise, la vaincre au combat.

À la Noël 1928, Yannick est amoureux de Simone. « Elle allait être mon premier amour, dit-il, sans doute mon seul grand amour de jeune homme, au souvenir duquel je ne me suis jamais complètement consolé. Au-delà de tous les orages et de tous les autres attachements passagers, en dépit d'eux, il allait servir de toile de fond permanente à ma vie affective sentimentale et charnelle pendant près de dix ans »¹⁰⁷. Jeune – elle a seize ans et lui dix-huit –, franche, pure, joyeuse, cette dernière incarne toutes les vertus que l'on retrouvera dans les articles du Fouéré du début des années 30. Or, son père la surveille de près et lui interdit d'aller au cours de danse. Il n'a pas confiance en ce jeune homme, qui dès lors se sent victime d'un crime. « C'est toujours cette atroce hostilité, écrit le jeune amoureux dans son journal. Va-t-il voler aussi deux bonheurs ce juste-là ? Rien que pour cela S si tu es assez forte je crois que je t'aimerai »¹⁰⁸. Amateur des choix éditoriaux de Grasset, Fouéré vient de lire *Le crime des justes* d'André Chamson. Le roman raconte l'histoire de la famille Arnal, dont le chef, surnommé « Conseiller », est l'incarnation du devoir et de l'honneur. Or deux de ses petits-enfants ont eu une relation incestueuse. La jeune fille accouche et pour éviter le déshonneur, « Conseiller » enterre vivant le nouveau-né. Le livre plaît énormément à Fouéré, qui y voit une « critique type de cette société pourrie d'un christianisme dégénéré et inconscient »¹⁰⁹. Lui aussi se sent victime des « justes », ces bien pensants dont le mépris et la condescendance sont « comme une

105 IDBE, journal 1928, 30 décembre 1928.

106 Sur le baiser, voir SOHN A.-M., *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien*, Paris, Aubier, 1996, p. 94-96.

107 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 47.

108 IDBE, journal 1928, 1^{er} janvier 1929.

109 *Ibid.*, 31 décembre 1928.

botte d'envahisseur »¹¹⁰ qui anéantit « tout ce qui est primesautier et spontané, tout ce qui est vraiment bon »¹¹¹. C'est le bourgeois, ce sera un jour le Français dans la Bretagne romantique qu'il idéalise. « Qu'y changerai-je après tout. Qu'y pourrai-je changer ! Oh, tant pis, je ferai ce que je peux. Tout plutôt que d'avoir la honte de me dire résigné »¹¹², conclut-il.

Or, il a beau argumenter, Simone refuse de se laisser embrasser. C'est une âme grande et noble mais qui se range à l'avis de ses parents, songe son prétendant. Aussi, devant les atermoiements de la jeune fille, il doute de son amour pour elle. « Moi j'aime en raison de l'amour qu'on a pour moi »¹¹³, avoue-t-il, lucide. « Je crois que je suis surtout un grand vaniteux qui recherche les hommages et s'en pare »¹¹⁴, renchérit-il. Qu'à cela ne tienne, le jeune séducteur teste son argumentation du baiser sur Antoinette, la sœur de Simone, qui semble plus réceptive. « Bon et mal n'existent pas, ce ne sont que de simples étiquettes sociales »¹¹⁵, écrit-il. Mais cela accroît son trouble et il ne sait plus qui aimer. Lorsque les vacances d'été arrivent, il achève son journal par ce jugement sur les deux sœurs : « Deux amies charmantes à tous points de vue mais ce que je leur reproche c'est d'être trop timorées, d'avoir peur de faire des foules de choses, tout esprit d'initiative et d'énergie annihilé par la crainte du père [...]. Je ne les trouve pas assez audacieuses et c'est ce qui les dépare à mes yeux »¹¹⁶.

Cette histoire d'amour peut sembler légère mais, au-delà des péripéties sentimentales et de la découverte des premiers émois, elle aboutit à une grave réflexion. Au cours de l'année 1929, Fouéré écrit, sur une feuille volante :

« Dans la société actuelle on considère encore comme immoral tout acte qui est susceptible de nuire à la société en tant qu'abstraction, avortement, adultère. C'est un état d'esprit qui ne peut avoir aucune justification. Je serai plus porté à croire que la morale ne doit s'apprécier que par rapport à soi : un acte n'est immoral qu'autant que vous en avez la conscience qu'il vous dégrade. Beaucoup d'actes que la société admet sont profondément immoraux ; beaucoup de ceux qu'elle réprouve sont moraux.

Et cela se retourne contre elle car l'immoral pour elle est tout ce qui peut nuire à son existence matérielle. Mais qu'est-ce qu'une matière saine si l'esprit qui la dirige est corrompu ! La morale actuelle aboutit à faire des états forts des nations fortes matériellement mais pourries intellectuellement et moralement.

Ne pas se dégrader est au contraire la base de toute morale qui ne repose pas sur des soucis

110 *Id.*

111 *Id.*

112 *Id.*

113 IDBE, journal 1928,

114 *Id.*

115 *Id.*

116 *Ibid*, 23 juin 1929.

matériels ce a d¹¹⁷. toute vraie morale : et c'est le seul moyen d'avoir une société vraiment morale il faut qu'on cesse d'être asservis aux observations du plus grand nombre masse sans clarté pure »¹¹⁸.

Les bases sont posées d'une triple critique : du matérialisme, de la religion et de la démocratie.

Fouéré a étudié Durkheim, pour qui la morale est faite pour et par la société. Aussi il pense que chaque société se pare d'une morale à même de la soutenir matériellement, au détriment de l'individu¹¹⁹. Or l'individu « est lui même une fin en soi »¹²⁰ et doit être extirpé des buts matériels auxquels il est asservi. Avec Kant, il croit impératif le perfectionnement de l'homme, mais c'est une tâche ardue, car « l'homme a été pourri par la société »¹²¹. Aussi, « l'amélioration du moi individuel est la source de toute amélioration du moi collectif »¹²². Fouéré se forge sa vision du « personnalisme », du « spiritualisme » et fustige le matérialisme. En témoignent les notes, qu'il jette, pêle-mêle sur ce morceau de papier :

« Qu'importe que vous donniez aux hommes une automobile et un phonographe électrique si en rançon vous leur demandez leur âme et leur pensée.

Il ne faut rien accepter contre sa conscience et surtout ne jamais subordonner ses tendances à l'assouvissement de passions matérielles.

C'est l'homme physique qui tue l'homme spirituel.

N'y aurait-il sous un régime donné qu'un seul homme à souffrir alors que tous les autres seraient (matériellement) qu'on n'aurait pas le droit de se dire conservateur.

Qu'est-ce qu'un conservateur et un partisan du maintien de l'état de chose existant : ce ne peut être qu'un égoïste ou qu'un lâche.

Les seuls régimes bons et beaux sont ceux qui n'existent pas encore dans les faits. Car dès que l'un d'eux prend pied il diminue dans sa pureté et son honnêteté. Plus il se stabilise plus l'idée disparaît : c'est la seule chose qui en fasse la beauté.

Changement, changement toujours mais changement perpétuel.

Les choses qui n'existent pas sont toujours les plus belles. C'est pour cela que tout homme doit avoir un idéal.

C'est en s'efforçant de réaliser l'idée qu'un homme atteint aux sommets supérieurs.

Pour sainement juger il faut commencer par s'affranchir de ce qu'on a jugé avant vous.

Il est certain que tout homme est débiteur d'une dette envers la société. Celui qui dilapide sa vie et ses ressources sans vouloir que cela serve à la société est un malhonnête homme. Il n'a pas

117 C'est-à-dire.

118 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes.

119 *Id.*

120 *Id.*

121 *Id.*

122 *Id.*

trop de son activité réfléchie et de sa pensée pour rendre à la société tout ce qu'elle lui a fourni.

Avis aux parasites inutiles des stations balnéaires et des boîtes de nuit »¹²³.

Guidé par l'utopie, Fouéré est partisan d'une révolution nécessaire, avant même que l'ouvrage éponyme ait été publié¹²⁴. Il n'y a rien, dans la bibliothèque de Yann Fouéré, qui puisse attester de quelque lecture non-conformiste, à cette époque-là. Aussi aura-t-il éclairé son cheminement à la lueur des cours dispensés à Science Po, de quelques lectures, peut-être de discussions avec ses camarades. Quoi qu'il en soit, cette redéfinition du spirituel invite Fouéré à remettre en cause la religion dans laquelle il baigne depuis sa naissance. Ainsi, sur une feuille intitulée « Maman », il pose cette question :

« Que préfères-tu : jeune homme de ta religion qui la suit mais ne se conforme jamais à ses principes,

ou qui n'a pas ta religion mais se conforme à ses principes.

Démontrer que même celui sans religion qui se conforme à ses principes est supérieur à celui qui a religion et conforme aux principes.

Si tu arrivais à voir qu'il est une morale dont la valeur serait supérieure à celle de ta religion, laquelle préférerais-tu : la morale ou la religion. [...]

Qui préfères-tu un moral irreligieux ou un immoral religieux »¹²⁵.

Sa réflexion porte sur plusieurs niveaux. D'une part, il associe la foi à l'hypocrisie : toutes deux sont des traits distinctifs de la bourgeoisie matérialiste qu'il condamne. De plus, Fouéré a lu Hegel et appris de lui que le salut des hommes consiste à ce qu'ils arrivent à la conscience de leur unité avec Dieu et que Dieu cesse d'être pour eux un objet distinct. Dieu n'existe que dans et par les hommes¹²⁶. « N'est ce pas Jésus qu'on ne peut adorer qu'en nous – Le Dieu est toujours en moi et il est en chaque homme toujours différent »¹²⁷, s'exclame-t-il. Aussi est-il persuadé que les religions, fondées par les hommes pour s'affranchir des emprises de toutes sortes, ont manqué leur but, puisqu'elles aboutissent à l'asservissement de leurs créateurs. Fouéré est très clair : « Il ne faut avoir aucune croyance si ce n'est celle qui consiste à ne croire à aucune croyance. Pleine et farouche indépendance pleine et farouche liberté »¹²⁸. À la suite d'une note sur le Christ, Yannick évoque Jean-Baptiste : « C'est l'orgueil qui poussait Jean sans qu'il s'en aperçoive à rejeter tout dogme et toute croyance établie, car il ne voulait sentir rien au dessus de lui, rien qui puisse commander en maître dans son âme et sa pensée. Il me semblait que ce serait se diminuer un peu que de

123 *Id.*

124 *La Révolution nécessaire*, d'Aron et Dandieu est publiée en 1933.

125 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, note « Maman ».

126 *Ibid.*, poèmes, notes éparses.

127 *Id.*

128 *Id.*

reconnaître quelque puissance au dessus de sa raison »¹²⁹. La confusion des situations est intéressante, qui identifie le jeune Jean Fouéré au Baptiste. Il semble donc que le jeune homme, en rupture avec les dogmes dominants, se fasse hérétique. Dans la même veine, il écrit aussi ceci :

« C'est probablement ce désir exagéré de s'épanouir lui-même, ce désir de se tailler une place hors de mesure dans la société qui le faisait un aussi ivre partisan de la liberté et qui en faisait un révolutionnaire farouche. Car il pensait que dans un monde où tout privilège et toute caste aurait disparu il pourrait mieux devenir lui même, il pourrait mieux se porter hors de pair et devenir plus puissant non pas qu'il désirât une puissance temporelle quelconque mais ce qu'il désirait avant tout était l'épanouissement complet de sa personne sans entrave vaine sans contraintes inégales. Il lui semblait qu'il pouvait posséder au moins ce qu'il voulait. »¹³⁰

C'est bien de lui-même et de ses aspirations dont il parle. La conséquence logique de ce cheminement intellectuel tient dans la maxime suivante, qu'il note comme elle lui vient : « Je ne veux de Dieu que celui que je conçois - Je ne veux de maître que celui que je me reconnais »¹³¹.

Aussi n'est-il guère étonnant de le voir se méfier de la démocratie. « Peuples asservis par le Suffrage Universel »¹³², note-t-il, alignant slogans et formules définitives comme : « La résignation c'est la vérité des lâches et des faibles [...] la révolte est toujours celle d'âmes grandes et libres »¹³³. Fouéré n'a pas confiance en la masse, forcément veule et asservie, tout entière vouée aux plaisirs matériels qu'on lui prodigue pour l'acheter. Il n'est pas contre la force et pense que si l'on veut faire le bonheur d'un peuple il faut s'efforcer de ne pas trop l'aimer¹³⁴. Comme d'autres au même moment¹³⁵, il est attiré par l'exemple italien et l'affirme clairement : « J'admire et j'aime Mussolini ; et si un jour il vient à attaquer la France je l'admirerai et je l'aimerai encore ; et même si un jour il la vainc je l'admirerai et je l'aimerai toujours, non que je ne sois pas patriote mais justement parce que je le suis »¹³⁶. Pour autant, on ne saurait voir en lui un épigone du fascisme. Son attrait pour un régime fort tient surtout à ce qu'il est lui-même en position de faiblesse, face à une société à laquelle il se sent étranger. Bien plus, il ne conçoit pas d'idéologie, ni de voie spécifique et s'en explique ainsi :

« Où donc est le parfait dans la nature ? Il n'est d'existant que de l'incomplet. Nous n'avons rien qu'en partie. C'est pour cela que tout programme qui est une réunion d'idées, et même toute idée, n'est jamais bon dans son entier. Et chose plus bizarre si l'on prenait dans chaque programme le bon et qu'on en fasse un autre programme rien qu'avec ce bon on aboutirait à un

129 *Id.*

130 *Id.*

131 *Id.*

132 *Id.*

133 *Id.*

134 *Id.*

135 Comme le montre Pierre Milza dans MILZA P., *L'Italie fasciste devant l'opinion française*, *op. cit.*, p. 130.

136 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, notes éparses.

système hybride et [illisible] qui ne tiendrait pas debout. C'est donc une nécessité que tout bien soit mélangé de mal. La nature et les idées de l'homme sont à l'image de l'homme. Vanité hélas ! des luttes d'idées ! Peut-on dire même qu'un programme quelconque soit meilleur qu'un autre ? »¹³⁷

Ainsi n'est-il ni à gauche, ni à droite mais partout à la fois¹³⁸. Ce qu'il veut, c'est autre chose, dont la forme n'est pas définie, une utopie. À l'occasion du dixième anniversaire de l'armistice, « sainte communion »¹³⁹, Fouéré évoque « une hostie sanglante que tous doivent goûter »¹⁴⁰, c'est-à-dire la mission eschatologique dont fut chargée la Grande Guerre. De ses aînés, Fouéré dit : « Ils veulent vous enlever toute illusion, ils sont jaloux de ces germes de grandeur d'âme qu'ils ont eu jadis mais qu'ils ont laissé étouffer. Et à leur tour ils veulent perpétrer cette œuvre de mort dont ils ont été victimes »¹⁴¹. Amer, il constate l'échec de leur mission rédemptrice. L'âge d'or est encore à venir. Aussi, il rêve, encore, d'une « cité merveilleuse », qu'il évoque en septembre 1929 :

« Que m'importe à la fin, tout ce qu'ils pourront dire, tout ce qu'ils pourront faire, et tout ce que le monde dresse d'embûches autour de moi !

Que m'importent leurs cris, leurs passions, et leurs haines et leurs ignobles jalousies et leurs préjugés malsains !

Et, si ici-bas, mon corps est contraint à être esclave, je veux que ce ne soit qu'en apparence que je sois esclave... Tout bas, tout haut, moi aussi je peux me payer le droit d'être leur maître et de les mépriser, et je peux crier vers le ciel toute ma croyance infinie dans la "cité meilleure" qui fera luire enfin sa douce clarté sur le monde... Tout bas, tout haut, moi aussi je peux me payer la force d'être libre et grand, merveilleusement et divinement libre...

Et j'ai beau être triste et j'ai beau souvent pleurer, ma douleur vaut bien mieux que leur joie et j'aime ma douleur plus que tous leurs plaisirs...

Et puis n'ai-je pas là-bas, moi aussi, au fond du ciel bleu, caché dans la ceinture d'or et de pourpre que lui font les soleils couchants, un beau royaume où les fleurs sont plus belles, où les nuits sont plus douces, toutes embaumées d'amour, toutes tissées d'étoiles, un beau royaume à moi tout seul et où je puis enfin faire ce que je veux...

Oh ! Viens-t'en, chère aimée, viens t'en... Sur les ailes immenses de l'amour nous voguerons tous deux vers l'horizon de rêve du ciel bleu, vers la ceinture d'or et de feu, vers les portes d'azur qui ferment mon royaume et que ne peuvent franchir sans danger que ceux qui seront libres et forts...

137 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, note du 16 juin 1929.

138 Ce fut également le cas, par exemple, pour Raymond de Becker, des « relèves » belges. LANNEAU C., « Raymond de Becker : une certaine idée de la Belgique. Réflexions sur l'identité nationale et culturelle », dans DARD O., DESCHAMPS E. ET G. DUCHENNE (dir.), *Raymond de Becker (1912-1969) Itinéraire et facettes d'un intellectuel réproposé*, Bruxelles, PIE, Peter Lang, 2013, p. 99-117.

139 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, texte sur l'armistice, 1928.

140 *Id.*

141 IDBE, carton « Yann Fouéré archives personnelles année 1920 », poèmes, notes éparses.

Nul profane n'a encore troublé le silence de ses bois pleins d'ambre, nul œil humain n'a encore contemplé les divines merveilles que ne pourra jamais voir que celle qui m'aura compris, que celle qui saura ce que c'est que d'être libre enfin à la douce musique qui enchantera son cœur... »¹⁴².

Le jeune homme écrit ces lignes en septembre. Il revient de Bretagne et retrouve Simone. Laquelle des deux est sa « chère aimée » ? Laquelle des deux incarne la liberté et l'amour ? Yannick parvient à séduire Simone et, cette conquête accomplie, recommence à s'intéresser à la Bretagne.

Le retour à la Bretagne

Le 29 janvier 1930, Yannick Fouéré publie son premier article dans *Le Messenger de l'Oise*¹⁴³. La ville de Compiègne organise une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc. Le jeune homme connaît assez d'histoire de Bretagne pour faire savoir à ses concitoyens que les succès de la pucelle n'auraient pas été possibles sans le secours de Richemont. Aussi, il lui semble logique qu'une délégation bretonne prenne part au défilé. Le mois suivant il enfonce le clou avec un second article¹⁴⁴, d'autant que sa requête est appuyée par d'autres Bretons de Compiègne. Le petit groupe obtient satisfaction et Yannick clame sa victoire : « La bannière de Bretagne flottera »¹⁴⁵. Dans les semaines qui suivent, forts de ce succès, Fouéré et quelques autres décident de fonder une amicale des Bretons de la ville. Yannick en devient le secrétaire, il n'a pas encore vingt ans. Comme prévu, une délégation bretonne défile en costume le 18 mai 1930 à la fête de Jeanne d'Arc. Cela fait bien rire les militants de *Breiz Atao*, qui y vont de leur description d'un défilé fransquillon dans lequel des Bretons se compromettent. « Attendons-nous à voir l'an prochain, à Rouen, les Bretons de Normandie danser autour du bûcher pavoisé aux couleurs tricolores, que la République Française une indivisible et magnanime ne manquera pas d'ériger sur la place du Vieux-Marché pour célébrer la gloire du patriotisme français »¹⁴⁶, raille le journal. Il n'est pas dit que Yannick Fouéré ait eu vent du papier. Après tout, il avait obtenu ce qu'il voulait et la fête avait contribué à faire connaître l'amicale. Au bout d'un an d'existence, elle compte 125 membres actifs. Ce n'est encore pas assez pour son secrétaire qui, lors de son premier discours anniversaire, appelle au recrutement. Quarante personnes supplémentaires viennent grossir les rangs des Bretons de Compiègne entre 1931 et 1932.

142 *Id.*

143 Yannick Fouéré, « La bannière de Bretagne doit flotter en bonne place aux fêtes de Jeanne d'Arc à Compiègne », *Le Messenger de l'Oise*, 29 janvier 1930.

144 Yannick, « Le Ve centenaire de la Chevauchée de Jeanne d'Arc. Le séjour du connétable de Richemont à Compiègne », *Le Messenger de l'Oise*, 8 février 1930.

145 Yannick, « Les fêtes de Jeanne d'Arc. La bannière de Bretagne flottera », *Le Messenger de l'Oise*, 11 mars 1930.

146 Non-signé, « Les Bretons de Compiègne... à la peine », *Breiz Atao*, n°104, 8 juin 1930, p. 2.

Mieux encore, les deux premiers articles que le jeune homme a publiés dans *Le Messager de l'Oise* sont repris dans *La Bretagne à Paris*¹⁴⁷. Louis Beaufrère, animateur de ce journal, décide de faire du jeune journaliste son envoyé spécial aux fêtes bretonnes, pendant les vacances scolaires. Ainsi Fouéré couvre-t-il la *Gorsedd*¹⁴⁸ de Saint-Nicolas-du-Pelem, le *Bleun-Brug* de Guingamp, ou la semaine bretonne du Faouët¹⁴⁹. C'est cette première victoire aux côtés de Jeanne d'Arc qui lui ouvre les portes du journalisme.

Le but premier de l'amicale de Bretons de Compiègne est de « réunir les Bretons de la région, sans distinction de clans, de rang et d'opinion »¹⁵⁰. Plus concrètement, il s'agit de tisser des liens de solidarité entre les Bretons en ces temps de crise économique, de les informer quant aux facilités de transports pour se rendre en Bretagne, de lever des fonds d'entraide, le cas échéant. Ce sont donc des préoccupations matérielles qui animent d'abord cette amicale. Mais ses activités ne se bornent pas à cela. Elle diffuse des journaux bretons, fait la promotion de la région, identifiable entre toutes « au pittoresque de ses sites et de ses costumes, comme à la touchante poésie de ses mœurs et de ses traditions »¹⁵¹. Elle organise des pique-niques, des fêtes où sont invités les sonneurs de la KAV de Paris, ainsi que le cercle de danse des *Korollerien Breiz* de la capitale. En 1932, l'amicale reçoit une délégation de l'Union des Combattants de Loire-Inférieure, venue en pèlerinage déposer une gerbe. Aux réunions de l'amicale, le jeune Fouéré rencontre Lord Ashborne, qui vit dorénavant à Compiègne et qui lui parle des anciens congrès interceltiques¹⁵². Enfin, l'amicale est affiliée à la Fédération des sociétés bretonnes de la région parisienne, dont Fouéré fréquente les réunions et où il commence à connaître du monde.

Dans le même temps, il poursuit avec succès ses études et son palmarès est impressionnant. Il échoue certes à l'oral de la licence de Droit en juin, mais l'obtient en novembre¹⁵³. Le 4 juillet 1930 il obtient son diplôme de Finances Publiques à Sciences Po¹⁵⁴. Il s'inscrit en licence libre de Lettres et en doctorat Droit. Pour cela, il commence à accumuler de la documentation. Il lit *La Borderie* et *Pitre-Chevalier*, mais aussi le *Système historique de Renan*, par Sorel et la *Révolution en Bretagne*,

147 Yannick Fouéré, « Les fêtes de Jeanne d'Arc à Compiègne. La bannière de Bretagne doit flotter en bonne place », *La Bretagne à Paris*, n°7, 15 février 1930, p. 1 ; Louis Beaufrère, « Arthur de Richemont à Compiègne », *La Bretagne à Paris*, n°9, 1er mars 1930, p. 1.

148 Assemblée des druides, bardes et ovates de Bretagne, fondée en 1899.

149 Yannick Fouéré, « Le Gorsedd de Saint-Nicolas-du-Pelem », *La Bretagne à Paris*, 6 septembre 1930 ; Yannick, « Le congrès du Bleun-Brug à Guingamp. Les séances d'étude et leurs leçons », *La Bretagne à Paris*, 20 septembre 1930 ; Yannick, « La semaine bretonne du Faouët », *La Bretagne à Paris*, 29 août 1931.

150 IDBE, carton « ABES allocutions, études ». Discours 1931.

151 *Ibid.*, discours 1932.

152 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 55.

153 *Ibid.*, p. 58.

154 Il n'est pas dans les quinze premiers, comme il l'affirme dans FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 58, mais le 16^e sur 163. Archives de l'École des Sciences Politiques, dossier Jean Fouéré, 1930.

de Cochin¹⁵⁵. Il prend des notes en vue d'une thèse sur la « résistance de la Bretagne au pouvoir central depuis la réunion à la France »¹⁵⁶. L'année suivante il obtient le certificat de Lettres en sociologie et trois Diplômes d'Études Supérieures, en Droit Public, en Droit Public et Constitutionnel, en Économie Politique. En 1933 il obtiendra enfin ses certificats de Géographie Coloniale et de Géographie Économique.

Entre temps, il a fait son service militaire. Grâce aux relations de son père, il a pu à rester à Compiègne, affecté au 67^e Régiment d'Infanterie avant d'être versé au 5^e. De son expérience, il retient les brimades, les punitions, la prison infligée à la forte tête qu'il prétend avoir été¹⁵⁷. Or ses états de service ne mentionnent pas de manquements à la discipline. Au contraire, il est nommé caporal le 15 avril 1932 et les bonnes notes qu'il a obtenues à son brevet de préparation militaire supérieure lui permettent de passer caporal-chef après cinq mois de service¹⁵⁸. Il ressort avec un certificat de bonne conduite. Certes, il dort à la caserne mais il passe tous les jours quelques heures chez lui, auprès de ses parents et amis, dans ses livres et ses rêveries. Du reste, il aime assez les marches, le tir et les manœuvres, dans la campagne¹⁵⁹. Enfin, il passe, on ne sait pourquoi, ses deux derniers mois de service à l'hôpital et en permission de convalescence. Que lui est-il arrivé ? Il n'est pas invraisemblable que les dernières nouvelles concernant la santé de Simone l'aient affecté au point qu'il soit mis au repos.

Sa fiancée vient de subir une opération qui l'a rendue stérile. C'est un drame atroce pour le jeune couple, d'autant que Yannick est seul à connaître la triste réalité qui, jusque là, est soigneusement dissimulée à Simone. Yannick, profondément abattu, souffre en silence et se pose des questions sur le sens de la vie, qui ne vaut rien si on ne laisse pas d'enfants pour se perpétuer. « La vie elle-même avait-elle un sens si on ne pouvait la dépasser ? »¹⁶⁰, écrira-t-il. Si sa relation avec Simone fut une victoire sur l'ordre bourgeois, elle se soldait par une défaite face à la vie. Aussi, lorsque la famille Fouéré part au Havre, où Jean est muté et que Yannick va à Paris poursuivre ses études, les jeunes amoureux, d'un commun accord semble-t-il, se voient de moins en moins, s'imposent des séparations, puis finissent par ne plus se voir. « Ce drame intime et ces douleurs secrètes ont profondément marqué la vie affective de mes années de jeunesse, témoigne Yann Fouéré. J'étais passé d'un coup à l'âge mûr [...] La carrière active de militant dans laquelle j'allais m'engager dans les quelques années qui précédèrent la Seconde Guerre mondiale fut en réalité l'élément décisif qui

155 IDBE, Carton « thèse ».

156 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 53.

157 *Ibid.*, p. 59.

158 ADO, Rp 2589. Feuillet matricule de Jean Fouéré. Ce dernier est réserviste et a effectué une période en octobre 1935 à Soissons, avant d'être réformé définitif en 1937.

159 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 59.

160 *Ibid.*, p. 49.

allait me permettre peu à peu d'en estomper le souvenir et le regret. Elle me permit aussi de trouver un nouveau sens à ma vie »¹⁶¹.

Il est des déconvenues amoureuses qui bouleversent des vies. On songe à l'impossible liaison entre Nietzsche et Lou Salomé, qui conduisit la premier à la dépression, puis à la rédaction d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, et poussa la seconde à exiger l'abstinence sexuelle de son mari Friedrich Andréas¹⁶². Plus près de Fouéré, il y a Raymond de Becker qui, sous le coup d'une passion contrariée, se lance à corps perdu dans la mysticisme d'abord, la politique ensuite¹⁶³. Il y aussi Ramon Fernandez, dont la séparation d'avec sa femme Liliane marque le début de son évolution politique et de son passage de la gauche vers la droite extrême¹⁶⁴. Marguerite Duras, qui en 1942 avait bien connu Ramon et sa nouvelle compagne Betty, établira dans *L'Amant* un parallèle saisissant entre l'engagement de ce couple dans la collaboration et sa propre adhésion au PCF après guerre. « L'équivalence est absolue, définitive, écrit-elle. C'est la même chose, la même pitié, le même appel au secours, la même débilité de jugement, la même superstition disons, qui consiste à croire à la solution politique du problème personnel »¹⁶⁵. Il fallait bien des années de recul pour le formuler ainsi et comprendre que, sur le coup, on fait comme on peut.

De l'engagement breton...

Très symboliquement, les premiers pas de Fouéré dans le militantisme breton sont sanctionnés par une première mention au fichier central de la police. Le 20 septembre 1932, une fiche, tamponnée « contr esp », est dressée au nom d'« Yvan Fouéré », autonomiste breton¹⁶⁶. À cette date, il ne l'est pas encore. Cette fiche a été dressée après un article que lui inspire l'attentat de Rennes¹⁶⁷. C'est dans un train de permissionnaires, se rendant de Paris à Dinard, que Fouéré passe la nuit du 7 août 1932. L'article qu'il produit ensuite lui donne l'occasion de justifier, par un bref historique, la revendication bretonne, puis de présenter l'action des diverses tendances qui composent le mouvement et avec lesquelles il se familiarise. À Dinard, il fréquente Camille Le Mercier d'Erm, directeur du journal *Dinard - Côte d'émeraude*. Les deux hommes deviennent proches, au point que le barde, angoissé à l'idée de voir la documentation qu'il a accumulée tout au long de ses années

161 *Ibid.*, p. 50.

162 DOSSE F., *Le pari biographique, op. cit.*, p. 361.

163 BECKER R. de, *Livre des vivants et des morts, op. cit.*

164 FERNANDEZ D., *Ramon, op. cit.*, p. 490.

165 DURAS M., *L'Amant*, Paris, les Éditions de Minuit, 1984, p. 85.

166 AN, 19940508/865, fiches Yann Fouéré, 1932-1936.

167 Yannick, « À propos de l'attentat de Rennes. Les groupements bretons », *Le progrès de l'Oise*, 24 août 1932.

militantes disparaître à sa mort, laisse entendre à mots couverts que son jeune visiteur pourrait faire un gendre et, partant, l'héritier idéal. « À défaut d'un fils selon la chair, qui ne m'a point été accordé, écrit Le Mercier d'Erm à Fouéré, j'ai souvent souhaité de trouver dans l'époux éventuel de ma fille le fils spirituel qui puisse utilement accueillir, un jour, le fruit de mon labeur et continuer après moi l'oeuvre à laquelle j'ai dévoué ma vie et que je n'aurai peut-être pas la satisfaction de réaliser intégralement »¹⁶⁸. Fouéré n'aura pas besoin de prendre la fille pour bénéficier de l'expérience de celui auprès de qui il parfait sa connaissance du mouvement breton. Le Mercier lui prête des livres, lui parle du premier PNB, celui de 1911, et du mouvement d'après 1928, de son éclatement tout récent. Édifié par ses discussions avec le vieux militant, Fouéré peut présenter aux lecteurs du *Progrès de l'Oise*, les groupements régionalistes, séparatistes, fédéralistes. Ces derniers semblent lui plaire, qui « se basent sur les plus saines conceptions économiques modernes : en réclamant la vie pour les nationalités opprimées, ils s'opposent à la création de nouvelles frontières et placent leur idéal le plus lointain dans le fédéralisme international »¹⁶⁹. Enfin, il termine son article en condamnant l'attentat rennais, qui lui semble être de ces actes « indignes d'être employés pour la défense d'une aussi belle cause que la nôtre »¹⁷⁰. La « nôtre », le mot est écrit. Yannick Fouéré est désormais le défenseur d'une nation opprimée pour laquelle il souhaite des réformes.

Ses diplômes obtenus, le service militaire achevé, il est tenté par le journalisme. Cependant, privilégiant la sécurité matérielle – un journaliste est à l'époque à peine mieux rétribué qu'un ouvrier qualifié¹⁷¹ –, son père le pousse vers une carrière administrative. Rien n'est plus contraire aux convictions du jeune homme, mais rien non plus ne coule davantage de source, compte tenu de son cursus scolaire. Des années plus tard, il revient sur ce paradoxe :

« Je rêvais parfois du sous-préfet aux champs, de maisons calmes au fond de grands jardins, de vie tranquille et d'amours cachées, de campagnes solitaires, de livres ouverts sur ma table auprès d'une rame de papier blanc, de fenêtres qui donnaient sur la paix des champs : mais aussi se levait en moi le démon du combat, celui qui me disait après l'épreuve intime que j'avais subie et les souffrances qui l'avaient marquée, que la vie ne pouvait être complète que si l'on savait se battre pour la dépasser, pour affronter pleinement le défi et le risque qu'elle offre toujours aux meilleurs : créer même ce défi en partant de l'insuffisance de ce qui est, pour partir à la conquête et à la recherche de ce qui est mieux ou meilleur : contradictions internes et désirs contradictoires, dilemme dont je ne suis jamais arrivé à sortir complètement. »¹⁷²

168 IDBE, carton ABES 1935-1938, lettre de Camille le Mercier d'Erm à Yann Fouéré, 15 décembre 1934.

169 Yannick, « A propos de l'attentat de Rennes. Les groupements bretons », *Le progrès de l'Oise*, 24 août 1932.

170 Yannick, « A propos de l'attentat de Rennes. Les groupements bretons », *Le progrès de l'Oise*, 24 août 1932.

171 KESTEL L., *La conversion politique*, op. cit., p. 48.

172 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 60-61.

Aussi, dès novembre 1932, Yannick suit à Sciences Po les cours de préparation au concours de l'Inspection des Finances, voie prestigieuse, qui ouvre aux plus grandes carrières¹⁷³. Là, il apprend ce qu'est servir l'État, l'incarner, peu important sa forme et ses orientations politiques. Il apprend également à réfléchir, organiser sa pensée, mais aussi à privilégier le savoir-faire plutôt que le savoir tout court. « Je ne me sentais pas l'esprit conforme »¹⁷⁴, prétendra-t-il. Son non-conformisme est conforté par quelques lectures : Romier, sur le matérialisme américain ; Charles-Brun sur le fédéralisme ; Jacques Bainville et Léon Daudet pour un discours d'extrême droite ; *La trahison des clercs* de Julien Benda sur l'engagement des réalistes ; *Le feu* de d'Annunzio et, enfin, *La Machine* de Tagore. Il lit également *Esprit*. Il y trouve matière à alimenter sa thèse de Droit, notamment ce passage de Jean Lacroix : « Il faut sauver la liberté de l'individu mais on ne peut plus le laisser se débattre tout seul dans un réseau complexe de forces qui le dépassent [...] On ne peut lutter contre une société qu'avec les armes fournies par une autre. L'individu ne peut plus échapper à ses liens qu'en les multipliant »¹⁷⁵.

Dans le même temps, il s'inscrit aux *Korollerien* où, en costume traditionnel, il apprend les danses bretonnes¹⁷⁶ et discute de l'attentat de Rennes, qui fait grande impression sur les jeunes Bretons de Paris. Il s'inscrit au cours de breton de Robert Audic. D'une certaine manière, il retrouve la Bretagne et la redécouvre, à moins qu'il ne veuille l'inventer.

173 *Ibid.*, p. 62.

174 *Ibid.*

175 IDBE, carton thèse non-publiée. Voir Jean Lacroix, « Individualisme et socialisme », *Esprit*, n°1, octobre 1932, p. 156-159.

176 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, *op. cit.*, p. 54.



Les Korollerien Breiz à Compiègne en 1932. Yann Fouéré est le troisième à partir de la droite au second plan. Sa soeur Héliette est assise à la droite de Lord Ashbourne, en kilt.

Fonds iconographique IDBE.

Ainsi, dans *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, Fouéré livre quelques articles régionalistes dans lesquels il rode un nouveau discours. Son article sur « Les pardons d'été en Bretagne »¹⁷⁷ lui donne l'occasion de renouer avec les landes et les clochers, la population bigarrée des fêtes à la gaieté discrète, les mendiants qu'il pare d'une certaine noblesse, bref, avec les stéréotypes de ses poésies adolescentes. Ce faisant, il apporte un peu de ce qu'on appelle l'air du pays aux étudiants bretons, ce qu'il faisait déjà dans l'amicale de Compiègne. Mais il n'en reste pas là. Son article se termine ainsi :

« Je me rappellerai toujours l'étonnement mêlé d'un peu de crainte qui passa dans les grands yeux clairs d'une jeune femme américaine que j'accompagnais à Lanrivain, lorsque je lui montrais, dans la salle d'auberge où nous étions assis, un grand gars innocent, au regard vague et sans pensée. Je crus qu'elle dut avoir, ce jour-là, une singulière idée de ce compagnon, qui paraissait pourtant civilisé, lorsqu'elle me vit parler amicalement avec ce pauvre être et lorsqu'un peu plus tard, dans le cimetière, je me penchai sans dégoût sur les ossements et les crânes jaunis qui garnissaient l'ossuaire sculpté du village... C'est qu'un millier d'années compte si peu pour

¹⁷⁷ Yannick Fouéré, « Les pardons d'été en Bretagne », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°8, 15 juin 1933, p.6-8.

une terre du passé qui se souvient des cultes d'autrefois et qui, religieusement, se penche encore sur le miroir sombre des fontaines druidiques. »

Ce n'est pas une simple anecdote condescendante que Fouéré raconte ici, ni la mise en scène du bon samaritain parlant à l'idiote du village. Il oppose deux civilisations : l'une, communiant dans une spiritualité détachée des contingences matérielles et quantitatives, l'autre, forcément inverse, américaine. Fouéré fréquente la fondation des États-Unis, il est confronté à ce monde nouveau sur lequel il est renseigné. Dans cette perspective, le récit de son expérience du cimetière et la récurrence des mendiants dans son article, sont un premier pas vers la synthèse qu'il opère entre le « spiritualisme » et la Bretagne.

Le second, il le franchit en septembre 1933, au Congrès Panceltique de Dinard, où il donne une conférence sur « les saints bretons et leur œuvre nationale ». Son propos souligne la parenté entre les peuples celtiques, mais ne s'en tient pas à une simple plaidoirie en faveur du panceltisme. L'exposé se termine ainsi : « Devant la marée montante du matérialisme, qui menace de toutes parts d'envahir les cerveaux et les cœurs, qui gagne tous les peuples, le Celtie se doit de vivre et de proclamer la supériorité de l'idéal et la suprématie de l'esprit. Postés aux confins occidentaux de l'Europe, les peuples celtiques se doivent d'épurer, de spiritualiser la civilisation matérielle et sans âme qui nous arrive d'Outre-Atlantique et qui menace de submerger le vieux monde. C'est à la renaissance de l'esprit celtique que me paraît liée la cause de la vraie civilisation et le salut même de l'Europe »¹⁷⁸. Ce n'est pas seulement une version originale du celtisme, que Fouéré présente ici, c'est une expression locale du « spiritualisme »¹⁷⁹. Son idée est simple : témoin de la faillite de la religion du progrès et de la décadence qui en résulte, il constate que le progrès matériel, véhicule de jouissances déprimantes, a été privilégié au détriment du progrès spirituel et moral, c'est-à-dire de la véritable civilisation. Or, en Bretagne, subsiste d'après lui une vie fruste et simple, grâce à une paysannerie qui, parce que guidée par la nature, est moralement supérieure à l'ouvrier instruit et au bourgeois des villes. Il faut donc, à l'exemple des pays voisins vaincus, Allemagne, Italie, Russie qui se sont réveillés quand les vainqueurs s'endormaient, favoriser une mystique nouvelle, rajeunir les traditions, retrouver « la foi qui dépasse l'homme et le rende capable de se sacrifier, de se dévouer... »¹⁸⁰. Le « spiritualisme » de Fouéré peut prendre alors un ton prophétique. Tenant la pauvreté pour « seule et vraie richesse »¹⁸¹, il prêche :

« J'ai souvent rêvé de ces hommes aux yeux illuminés d'apôtres, où s'allume par instants une

178 FOUÉRÉ Y., *Les saints bretons et leur œuvre nationale*, Dinard, À l'Enseigne de l'Hermine, 1934.

179 Il tient le même discours dans le compte-rendu qu'il fait du congrès et de sa propre communication dans Yannick, « Le congrès celtique de Dinard », *La Bretagne à Paris*, 16 septembre 1933.

180 Yannick Fouéré, « Barbarie et civilisation. Richesse et pauvreté », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°2, 15 décembre 1933, p.7-9.

181 *Id.*

flamme de folie, de ces poètes qui regardent poindre à l'horizon la lueur des aubes nouvelles, de tous ces précurseurs au regard clair, Slaves, Germains, Celtes..., qui, souvent contre tout espoir, ont préparé ou préparent encore le relèvement d'un peuple et, de leur lent travail de pygmées, s'attachent à l'affranchissement de l'humanité dont ils possèdent en eux l'attrayante et future image... Les causes les plus désespérées sont sans doute les plus belles à défendre...

Mais les hommes seront-ils jamais capables à présent de comprendre ce que c'est que l'Effort, l'Esprit, le Renoncement ?... »¹⁸²

On comprend mieux la noblesse dont Fouéré pare les mendiants et les déshérités. S'il cite la parabole biblique, qui veut que les derniers seront les premiers, c'est bien parce que, pour lui comme pour d'autres, le « spiritualisme » exige une conversion personnelle, un dépouillement de tout ce qui gêne l'avènement de l'esprit¹⁸³.

... à l'engagement « spiritualiste »

De fait, la réflexion de Fouéré s'inscrit dans un cadre bien plus large que celui de la Bretagne et devient une véritable critique globale de la société. Ainsi, c'est au nom de la jeunesse française qu'il s'exprime à plusieurs reprises dans *La Cité universitaire* et dans *Vendémiaire*. Reprenant à son compte les mots de passe des « relèves » parisiennes, il y présente une jeunesse inquiète, décadente, sans idéal, empêtrée dans « les plus graves désordres que le monde ait jamais connus »¹⁸⁴. Cet état s'explique par l'abandon des études classiques. Désormais arriviste, l'étudiant spéculé : il n'étudie plus par plaisir mais en vue de jouissances futures. Il ne lit pas assez, ne s'intéresse qu'à ce qui est utile matériellement. « L'homme n'est plus une fin en soi, mais un moyen de promotion »¹⁸⁵, écrit Yannick. Trop de spécialisation dans les études rend inapte à la complexité de la vie. Or il faut comprendre le monde pour ne pas être esclave de la machine mais, au contraire, la diriger. Les jeunes, pense-t-il, sont victimes de l'éducation qu'ils ont reçue. Marqué par sa lecture de *La trahison des clercs*, dont le désintéressement est un des leitmotiv, Fouéré pense que les difficultés des jeunes sont « la faute aux éducateurs »¹⁸⁶. Ces derniers incarnent la politique d'avant-guerre qui « méconnaît de nos jours les raisons de sentiment pour ne plus obéir qu'à des raisons d'opportunisme »¹⁸⁷. Il n'est pas le seul à penser cela. Raymond de Becker écrira de son côté : « On

182 Yannick Fouéré, « Barbarie et civilisation. Richesse et pauvreté », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°2, 15 décembre 1933, p.7-9.

183 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 298-299.

184 Yannick Fouéré, « Décadence de la jeunesse ? », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°6, 15 avril 1934, p.3-6.

185 Yann Kerberio, « La faute des éducateurs », *Vendémiaire*, 4 avril 1934.

186 Yann Kerberio, « La faute des éducateurs », *Vendémiaire*, 4 avril 1934.

187 Yann Kerberio, « Devant la politique », *Vendémiaire*, 7 février 1934.

aurait pu faire de nous des lettrés ; mais sous prétexte même de s'adapter aux nécessités de la vie réelle, les humanités modernes détruisaient tout ce qu'il y avait encore de bon dans les humanités anciennes »¹⁸⁸.

L'affaire Stavisky vient d'éclater en janvier, les échos du 6 février résonnent encore. Dans ses mémoires, Yann Fouéré ne mentionne pas cette journée cruciale pour la politique française. Or il y a participé et le raconte dans son intervention au congrès de l'Union Fédérale des Anciens Combattants, à Vichy, en 1934. Avant d'être le défilé des ligues, le 6 février fut pour lui une révolte de la jeunesse. Il témoigne :

« Beaucoup d'entre nous étaient venus là uniquement pour crier leur dégoût, dans l'espoir, qu'ils sentaient eux-mêmes absurde et déraisonnable, que quelque chose de bon, au moins quelque chose de neuf, sortirait de cette violence, qu'il y aurait quelque chose de changé [...] Et pourtant rien n'est changé aujourd'hui que le personnel au pouvoir : tout reste à faire et rien n'est encore fait de ce que le pays attend, de ce que nous surtout nous attendons... »¹⁸⁹

Quelques années après les faits, Jean-Pierre Maxence évoquera lui aussi ce climat complexe et composite de révolution et la « disponibilité de tous ceux qui croyaient que "quelque chose" allait survenir »¹⁹⁰. Aussi, dans *Vendémiaire*, sans toutefois faire référence à ces événements, Fouéré marqué par l'« esprit févriériste »¹⁹¹, dénonce « les joutes parlementaires [qui] ne sont plus que des conflits d'égoïsme d'autant plus redoutables qu'ils ne sont pas toujours avoués »¹⁹². Mais d'autre part, les aînés sont des parasites qui n'ont pour seul mérite que d'être nés au bon moment¹⁹³. Ils monopolisent des situations et places qu'ils n'ont pas mérités. De ceux-là, il écrit :

« Souvent, à la faveur d'une prospérité désordonnée, des hommes sans valeur ont pu s'élever et, sans véritable travail, gravir bien des échelons. Ils occupent, à présent, dans les emplois publics ou privés, des postes importants où ils s'accrochent avec l'énergie des médiocres qui se cramponnent à une proie qu'ils ont peur de perdre et que les mérites ne leur auraient pas permis de conquérir. Ainsi nos aînés immédiats ont-ils profité du désordre économique et politique »¹⁹⁴.

L'argument est intéressant, qui semble accrédi-ter l'idée que les non-conformistes des années 1930 ne sont ni plus ni moins que des frustrés, privés de carrières monopolisées par leurs aînés¹⁹⁵. « Ceux qui arrivent maintenant sont ceux qui arrivent trop tard ; si une révolution ou une crise

188 BECKER R. de, *Livre des vivants et des morts*, op. cit., p. 52.

189 Fouéré, « Les jeunes devant le présent, devant l'avenir et devant les A.C. » *Le Congrès de Vichy, 19, 20, 21, 22, 23 mai 1934*, Editions de l'Union Fédérale, Paris, 1934.

190 MAXENCE J.-P., *Histoire de dix ans*, op. cit., p. 251.

191 Expression de Bertrand de Jouvenel pour qualifier l'insatisfaction profonde devant la situation présente, citée par DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 205.

192 Yann Kerberio, « Devant la politique », *Vendémiaire*, 7 février 1934.

193 Yannick Fouéré, « Décadence de la jeunesse ? », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°6, 15 avril 1934, p.3-6.

194 Yann Kerberio, « Face à nos aînés », *Vendémiaire*, 31 janvier 1934.

195 KESTEL L., *La conversion politique*, op. cit., p. 75.

violente ne nous débarrasse pas de ceux qui encombrant la voie, un régime nouveau s'ouvrira avec nous »¹⁹⁶, écrit-il ici. « Puisse une grande vague de colère s'élever de nos rangs pressés pour qu'un jour, enfin, la hiérarchie sociale corresponde à la hiérarchie des valeurs ! »¹⁹⁷, note-t-il là. « De l'excès de nos souffrances sortira sans doute la régénération nécessaire : mais que les jeunes sachent bien qu'il n'est de remède qu'en eux »¹⁹⁸, précise-t-il encore. Or ce discours est celui d'une personne dont l'avenir est assuré et dont les efforts sont couronnés de succès. Tout cela est écrit au moment où Fouéré se prépare à passer les concours de rédacteur du ministère des Finances et du ministère de l'Intérieur. Est-il angoissé à l'idée de les rater, ou même de les réussir ? Aucune voie ne lui est encombrée, celle qui s'ouvre à lui est au contraire peut-être trop balisée. C'est d'un autre monde dont il rêve. Désormais il signe ses articles « Yann Kerberio ». Usant pour la première fois d'un vieux patronyme trégorrois, il se forge une nouvelle personnalité. Désormais il incarne une jeunesse bretonne fière « de se sentir distincte des autres jeunes de France, d'avoir pris conscience d'elle-même »¹⁹⁹.

À partir de 1934, Yann Fouéré s'engage concrètement dans ce qu'il appelle son « activité internationale »²⁰⁰. L'expression, quelque peu grandiloquente, évoque un globe-trotter infatigable, journaliste sans frontières et jeune colporteur du rapprochement des peuples. Par sa façon d'être ni à droite, ni à gauche mais d'appartenir aux deux à la fois, par son attrait pour l'Europe Centrale traditionnelle et paysanne, par sa jeunesse et les valeurs morales qu'il lui associe, par son activité de journaliste et sa façon de se rapprocher d'hommes plus âgés, Fouéré ressemble à bien des égards à Tintin²⁰¹. Or en 1934, Tintin a déjà voyagé sur tous les continents, alors que le jeune breton ne sortira du vieux continent qu'en 1938. Cette année-là, devenu rédacteur en chef de *Peuples et Frontières*, il sera en effet un publiciste très versé dans la politique internationale. Avant cela, les quelques voyages qu'il effectue entre 1934 et 1938 sont organisés dans le cadre du rôle de commissaire général des jeunes de l'Union Fédérale des Anciens Combattants, qu'il partage avec Jean Mouraille.

Au début de l'année 1934, Paul Brousmiche est président de l'UF. Ce fonctionnaire aux finances,

196 Yann Kerberio, « Face à nos aînés », *Vendémiaire*, 31 janvier 1934.

197 Yann Kerberio, « Sur le désintéressement », *Vendémiaire*, 7 mars 1934.

198 Yannick Fouéré, « Décadence de la jeunesse ? », *La Cité Universitaire. Revue internationale des étudiants de la cité universitaire de Paris*, n°6, 15 avril 1934, p.3-6.

199 IDBE, carton « Histoire de la Bretagne élémentaire », « Allocution prononcée à l'inauguration du médaillon Le Goffic à la Roche des Martyrs, août 1934 ».

200 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 97.

201 Tintin n'est pas très éloigné des « relèves » : son créateur Hergé était dès le début des années trente ami de Raymond de Becker, qui, à l'occasion, lui conseillait des lectures. PEETERS B., « Raymond De Becker et Hergé » dans, DARD O., DESCHAMPS E. et G. DUCHENNE (dir.), *Raymond de Becker (1912-1969). Itinéraire et facettes d'un intellectuel réprouvé*, op. cit., p. 345-360.

président des Finistériens de Paris, est un ami de Jean Fouéré, avec qui il fut élève à Dinard. A-t-il lu les papiers du jeune homme dans *Vendémiaire* ? Se sont-ils retrouvés dans un cortège le 6 février ? S'agit-il d'une simple activation d'un autre réseau paternel ? Brousmiche propose au jeune homme d'intervenir au congrès de l'UF, qui doit se tenir à Vichy au mois de mai 1934. « Il s'agissait surtout d'évoquer la manière dont une jeunesse non engagée et étrangère au milieu combattant, jugeait et concevait l'action des anciens combattants de la guerre 14-18 »²⁰², se souvient Fouéré, qui accepte l'offre.

L'UF était au départ une association de mutilés ouverte aux combattants, penchant plutôt vers la gauche radicale. C'est l'association d'anciens combattants qui compte le plus d'adhérents ; elle domine l'Union Nationale des Combattants, plus conservatrice, mais mieux implantée en Bretagne que sa concurrente²⁰³. On situe l'apogée du mouvement combattant aux années 1928-1934²⁰⁴ : Fouéré rejoint un monde en perte de vitesse, mais qui constitue un réseau influent, de grande notoriété, bien implanté parmi les élus²⁰⁵. L'UF est la première des associations d'anciens combattants à vouloir établir un contact avec les jeunes. Il est à cela plusieurs raisons : elle compte dans ses rangs nombre d'enseignants attentifs à l'évolution des élèves devenus de jeunes adultes ; elle souhaite voir perpétuer le souvenir de la guerre, le culte des disparus et la volonté de paix²⁰⁶. Mais, dès 1933, elle doit également faire face à une génération montante qui prétend remplacer la précédente. L'UF doit apprendre à composer avec la jeunesse²⁰⁷. Aussi, dès 1930, un rapport sur le sujet fut confié à une demoiselle Troadec, dont l'intervention au congrès fut très remarquée. L'année suivante, c'est un aîné qui prétendait parler au nom des jeunes, sans succès. En 1932, Jean Mouraille mit sur pied un Comité Technique des jeunes de l'UF. Enfin, en 1933, le rapport sur les jeunes reçut un accueil mitigé au congrès de Limoges²⁰⁸. La solution que l'on cherchait pour établir le dialogue, s'avérait difficile à formuler, mais indispensable.

Yann Fouéré avait plusieurs raisons de s'en mêler²⁰⁹. Alors que l'UNC était une institution pyramidale hiérarchique, l'UF était une structure fédérale, subdivisée par affinités (mutilés, combattants...), plus en adéquation avec les conceptions politiques du jeune homme. D'ailleurs, dès

202 *Ibid.*, p. 80.

203 PROST A., *Les anciens combattants et la société française : 1914-1939*, Tome I, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, p. 62 et 83.

204 *Ibid.*, p. 115.

205 *Ibid.*, p. 190.

206 PROST A., *Les anciens combattants et la société française*, tome I, *op. cit.*, p. 147.

207 *Ibid.*, Tome III, *op. cit.*, p. 136-137.

208 GERVAIS A., J. MOURAILLE, A. JACQUES et UNION FÉDÉRALE DES ASSOCIATIONS FRANÇAISES D'ANCIENS COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE LA GUERRE ET DES JEUNESSES DE L'UNION FÉDÉRALE, *Jeunesses. Essai de synthèse du mouvement des jeunes de l'U.F.*, Paris, Éditions de l'Union fédérale, 1935, p. 56-57.

209 Sur les raisons d'adhérer aux associations de combattants, voir PROST A., *Les anciens combattants et la société française*, Tome II, *op. cit.*, p. 77-186.

1929, l'UF développe un discours européen prononcé²¹⁰. D'autre part, l'adhésion à ce genre d'association ne pouvait pas être considérée comme un geste politique : la sociabilité locale prédominait dans ces unions se situant au dessus des partis. Là encore, cela correspond à la volonté de Fouéré d'éviter la division et de respecter la diversité. L'adhésion à une association de vétérans constitue le second degré d'appartenance au monde combattant, après la possession de la carte éponyme. Il s'agit donc pour le jeune homme de s'identifier aux hommes de la « génération du feu » en s'affiliant à une de leur organisation et, partant, d'assumer et d'exprimer une part de son Complexe de Mars. L'UF concentre une bonne part d'hommes de troupe et de fonctionnaires, qui refusent la prééminence de la bourgeoisie traditionnelle des notables de province. Que cela attire Fouéré ne surprend guère. De même, la sous-représentation des milieux urbains aura pu le séduire : Fouéré retrouve peut-être à l'UF un peu de la campagne qu'il affectionne. Surtout, l'époque est riche en propositions de réformes et l'UF est en train de concocter la sienne²¹¹. Le jeune épigone de L'Ordre Nouveau, que devient Fouéré, est évidemment sensible à cette dynamique.

Le congrès de Vichy se déroule du 20 au 23 mai 1934. Aussitôt prononcée, l'intervention du jeune invité est partiellement publiée dans la rubrique « Les forces vives de la Nation » de *Notre Temps*²¹². Certes le journal de Luchaire, devenu quotidien en septembre 1933, n'est plus le fer de lance du « réalisme » qu'il avait été ; il se contente désormais de faire fructifier son fond de commerce : le rapprochement franco-allemand²¹³. Il reste un journal politique important et accéder à ses colonnes reste un événement dans la carrière d'un jeune publiciste dont on souligne l'impétuosité et le courage. Fouéré se souvient de l'effet que fit son discours sur les milliers de personnes réunies devant lui :

« Je n'y allais pas par quatre chemins et ne fus guère tendre pour l'action de nos aînés qui, s'ils avaient puissamment contribué à gagner la guerre, avaient laissé les politiciens rater et compromettre la paix : une paix couronnée par des traités, qui avaient institutionnalisés des monstruosité géographiques comme le couloir de Dantzig, et qui s'était traduite par l'institution d'un simple syndicat des vainqueurs qui continuait d'imposer leurs impérialismes aux vaincus.

L'intervention souleva des mouvements divers et une discussion à laquelle participèrent les personnalités les plus importantes de l'U.F. d'Henri Pichot et de René Cassin à Paul Brousmiche et à Jean Mouraille ; mais elle passa et fut bien accueillie par les jeunes. Ces derniers décidèrent d'intensifier les contacts qu'ils avaient déjà noués avec des groupements de jeunes plus divers tant en France qu'à l'extérieur. N'était-ce pas cette génération nouvelle qui était de toute façon la

210 PROST A., *Les anciens combattants et la société française*, tome III, *op. cit.*, p. 110.

211 *Ibid.*, p. 191.

212 Yann Fouéré, « Le procès des A.C. et des jeunes », *Notre temps*, 24 mai 1934 ; « Tendances profondes des hommes nouveaux », *Notre temps*, 25 mai 1934.

213 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, *op. cit.*, p. 191.

plus intéressée au maintien de la paix ? »²¹⁴

Ici, Fouéré fanfaronne. Son discours de Vichy ne contient aucune mention des traités, ni de Dantzig. Ces préoccupations lui viendront plus tard. En revanche, il est lucide sur la virulence de son discours. Le 17 mai 1934, soit quelques jours avant de le prononcer, il vient d'être reçu au concours de rédacteur du ministère de l'Intérieur²¹⁵, après avoir échoué à celui, plus prestigieux, de rédacteur du ministère des Finances. Fouéré est dans un état d'esprit plus que mitigé.

Il existe trois versions de cette intervention. Outre les extraits publiés dans *Notre Temps*, il existe dans les archives Fouéré le tapuscrit de cette communication, cependant remaniée après l'été, puisqu'elle mentionne Jules Romains et le *Plan du 9 juillet*. Augmentée d'extraits des articles publiés par Fouéré dans *Vendémiaire*, c'est cette dernière qui fut publiée dans les actes du congrès de Vichy, au second semestre de 1934²¹⁶. Le discours tient en quelques idées désormais familières empruntées aux « relèves ». Communes aux trois versions, elles vont constituer la trame de chaque rapport proposé par le jeune commissaire de 1934 à 1936. Il en livrera un dernier en 1937, dont le ton marquera une rupture radicale avec les précédents.

Après avoir mis en évidence le désarroi de la jeunesse, Fouéré insiste sur les désordres économiques et politiques. Pointant du doigt le manque de moralité et de spiritualité qui caractérise l'époque, il souligne l'échec des aînés de la génération du feu :

« En réalité avec la guerre que vous avez si bien soutenue, votre tâche n'était pas finie : je dirai même qu'elle ne faisait que commencer et que le plus difficile restait peut-être à faire : vaincre les ennemis du dedans est plus compliqué que chasser les ennemis du dehors... [...]

Est-ce qu'elle est accomplie l'épuration politique qui, répudiant toutes les "combines" de parti aurait permis de fonder un large front commun de travail et d'action ! Est-ce qu'elle est amorcée la réforme économique et sociale, la poursuite des criminels et des profiteurs ! La France est sûrement plus sale aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a 20 ans. Vous auriez dû nous offrir des réalisations et vous ne nous offrez qu'une faillite... [...]

Vous pouvez le déplorer mais la jeunesse du pays est en droit de vous dire : "Vous avez failli à votre tâche, vous avez manqué à votre mission."

Car cette mission n'était pas encore terminée avec la guerre, vous aviez encore à rénover, à assainir le pays ; vous deviez faire le lien entre la génération d'avant-guerre et la nôtre pour nous assurer la vie et la stabilité »²¹⁷.

Pour signifier une défaite, on ne s'y prendrait pas autrement. Au même moment, d'autres que lui

214 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 81.

215 AJM, D. 601, TMP Paris, 3 juin 1955, Affaire Fouéré Jean. Carton 1511, 2/4. Pièce 147, M. le directeur du personnel à M. le juge d'instruction près la cour de justice du Finistère, 31 juillet 1945.

216 Fouéré, « Les jeunes devant le présent, devant l'avenir et devant les A.C. », *Le Congrès de Vichy, 19, 20, 21, 22, 23 mai 1934*, Éditions de l'Union Fédérale, Paris, 1934.

217 Fouéré, « Les jeunes devant le présent, devant l'avenir et devant les A.C. », art. cit.

proclament cet échec²¹⁸. Et même s'il fait mine de trouver des circonstances atténuantes aux combattants, c'est pour mieux les accabler. « Je sais bien que vous avez des excuses et que les combats de la paix sont plus durs à mener que ceux de la guerre, dit-il ; je sais bien que beaucoup d'entre vous sont tombés et que vous étiez las... Mais la guerre nous l'aurions faite comme vous et je veux croire que nous la ferions sans doute aussi bien que vous si nous avions à la faire : aussi nous ne comprenons pas que vous ayez manqué à votre mission de paix après avoir si bien rempli votre devoir de guerre »²¹⁹. Fouéré, contre toute vraisemblance, parle ici d'égal à égal avec les combattants, trahissant à son insu sa frustration de ne pas être porteur de leur expérience mythifiée. Là encore, l'expérience perdue de la guerre s'est muée en expérience de la guerre perdue.

L'idée est bien dans l'air du temps. Au même moment, Bertrand de Jouvenel lance son éphémère revue *La Lutte des Jeunes*. « Aujourd'hui on voit moins ouvriers contre patrons que jeunes contre vieux »²²⁰, y écrivait-il. Jouvenel arpente lui-même les boulevards parisiens en distribuant sa feuille sur laquelle, au bas d'une manchette clamant « Tous les jeunes – Rien que les jeunes », on pouvait voir deux photographies légendées ainsi : « L'une de ces photos représente des manifestants de gauche, l'autre des manifestants de droite. Voyez-vous une différence ? Non, il n'y a qu'une jeunesse »²²¹. Fouéré ne dit pas autre chose et appelle inlassablement à l'union de tous. Mais pour lui, comme pour Jouvenel, le pari est perdu d'avance²²². Les anciennes divisions, atténuées au temps de ce qui a pu s'apparenter à un hypothétique « front commun »²²³, sont ravivées. Le 6 février a conduit les jeunes équipes à choisir un camp. On assiste alors à un reclassement des groupes de part et d'autre de l'échiquier politique. C'est ainsi qu'un Mounier évoque la « diaspora »²²⁴ et rompt avec la formule « ni droite, ni gauche »²²⁵, que Fouéré défend malgré tout. Tout comme il continue de clamer son antimatérialisme, ennemi de l'idéalisme et de la liberté, et d'insister sur la nécessité de la révolution. Mais il ne s'en tient pas à ce credo familial. Un peu plus d'un an après que Mordrel a livré *SAGA* à la réflexion des militants de *Breiz Atao*, Fouéré, qui n'a pas encore 24 ans, y va de son propre programme.

Celui-ci se décline en vingt points et couvre quatre domaines. En ce qui concerne la politique, Fouéré estime que la liberté de l'homme n'est effective que dans ses milieux naturels que sont la

218 TOUCHARD J., « L'esprit des années 1930, une tentative de renouvellement de la pensée politique française », art. cit., p. 195-229.

219 Fouéré, « Les jeunes devant le présent, devant l'avenir et devant les A.C. », art. cit.

220 Cité par MAXENCE J.-P., *Histoire de dix ans*, op. cit., p. 233.

221 Cité par ANDREU P., *Le Rouge et le blanc*, op. cit., p. 84.

222 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 185.

223 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 169.

224 *Ibid.*, p. 178.

225 ANDREU P. et T. PAQUOT, *Révoltes de l'esprit*, op. cit., p. 215.

famille, le métier, la commune, la région ; en dehors de quoi tout n'est que tyrannie. La démocratie représentative en vigueur n'est qu'une escroquerie et la véritable république doit être instaurée. Pour cela, il faut faire la guerre aux partis ; organiser les communes et provinces en fédérations ; redéfinir le suffrage universel ; mettre en place un exécutif fort et stable ; assurer la liberté de la presse et libérer les pouvoirs publics des influences occultes. En matière économique, il constate la faillite du capitalisme et l'esclavage de l'homme par le machinisme ; il dénonce le marxisme oppressif et la dictature comme divinisation de l'État. Aussi, il souhaite la mise en place d'un fédéralisme économique ; à savoir une fédération de corporations formant un parlement économique ; la suppression de la spéculation et du scandale des sociétés anonymes ; la nationalisation d'entreprises dans l'intérêt de l'individu, tout en respectant la propriété et l'activité privées. Dans le domaine social, l'idée est d'instaurer une nouvelle hiérarchie des valeurs, pour assurer la prépondérance et le respect des meilleurs. Cela passe par une épuration, garante de la propreté morale ; la suppression du favoritisme et l'avènement du droit au travail et à l'emploi ; la réduction du chômage, la guerre aux abus et aux cumuls ; un statut moderne pour la famille. Pour ce qui est de la politique extérieure, il s'agit d'organiser l'Europe et la paix sur des bases stables. Seul le fédéralisme européen est à même de garantir le respect des personnalités nationales. Il faut donc développer et renforcer les organismes internationaux ; organiser le désarmement et réglementer la fabrication des armes. Fouéré met en évidence quatre tâches réalisables immédiatement : réformer la constitution ; instaurer la régionalisation ; transformer les banques comme les sociétés anonymes et enrayer le chômage ; enfin, conjointement au désarmement, développer une politique diplomatique conciliante. S'il ne précise pas qui est concerné par cette politique conciliante, tout le monde comprend bien qu'il s'agit de l'Allemagne. C'est bien pour cela que le programme de Fouéré est accueilli dans le journal de Luchaire, aussi chaud partisan du développement des relations franco-allemandes que l'est l'UF.

Le flou de certaines des propositions – on ne sait en quoi consiste la modernité du statut des familles –, ainsi que l'omniprésence des mots de passe à la mode, trahissent les influences de Fouéré, qui offre ici un concentré des idées qu'il a retenues de ses contacts avec L'Ordre Nouveau.

Fouéré est installé à la Cité Universitaire, Fondation des États-Unis. C'est peut-être lui qui fait abonner cette dernière à *L'Ordre Nouveau*, revue du groupe éponyme, dès sa première livraison en mai 1933²²⁶. Avec ce premier numéro, il a pu réévaluer la mission de la France à l'aune des exemples allemand, italien, soviétique et américain²²⁷. En juillet 1933, il ne peut qu'avoir lu

226 Les revues sont encore aujourd'hui dans la bibliothèque de l'IDBE.

227 *L'Ordre Nouveau*, « Mission ou démission de la France », n°1, mai 1933.

« Spirituel d'abord », article de Daniel-Rops (Henri Petiot) et Denis de Rougemont inséré dans un numéro tout entier voué à la Révolution Française, trahie, mal faite²²⁸. Il a lu les diatribes antiparlementaristes de Jardin, Rougement et Robert Aron, dans le numéro « Ni droite, ni gauche » d'octobre 1933. Avec Daniel-Rops, il a réfléchi sur « le travail et l'esprit »²²⁹ ; la livraison de mai 1934 l'a édifié sur le corporatisme²³⁰ ; le mois suivant, il se sera interrogé sur le destin du siècle, de l'État, du régime, de l'homme²³¹. Enfin, Fouéré semble avoir assisté, salle Wagram à Paris, à une conférence de Gaston Rageot sur les fondateurs de *L'Ordre Nouveau*. Il les croise à l'occasion d'une réunion du mouvement phare du non-conformisme des années 1930²³², peut-être au pavillon hellénique de la Cité Universitaire, où elles se tiennent parfois²³³.

En eux, il voit des « fidèles à la pensée de Proudhon »²³⁴, dont il vient d'acheter *Du principe fédératif*, dans son édition introduite et annotée par Charles-Brun²³⁵. Fouéré lit l'ouvrage crayon en main et y souligne la réflexion sur l'équilibre entre liberté et autorité ; le projet de limiter le rôle de l'État, qui devra, par contrat fédéral, partager le pouvoir avec les familles, communes, cantons et provinces surtout, dont le pouvoir a été balayé par les révolutions parisiennes. Quant au peuple, inférieur, primitif, naïf et vide d'idées tel que le présente Proudhon, il a besoin de mythes, d'idoles et de chefs. Son ignorance politique est cause de bien des méfaits en régime démocratique. Pour autant, ce régime peut avoir du bon lorsqu'il se mâtine de technocratie : Fouéré retient comment, en démocratie, le fonctionnaire, représentant de l'autorité, peut prendre la place du prince.

Peut-être est-ce aussi à ce moment-là que la bibliothèque de Fouéré s'étoffe des *Chantiers d'Europe* d'André Thérive, des *Problèmes européens* de Jules Romains, du *Jeune européen* de Drieu, de *l'Analyse spectrale de l'Europe* de Keyserling, du *Fédéralisme international* de Duhamel. Mais aussi des *Années décisives* de Spengler ; de la *Défense de l'Occident* de Massis ; de la *Primauté du spirituel* de Maritain ; du *Monde sans âme* de Daniel-Rops ; du *Georges Sorel* de Lasserre ; de la *Jeune Europe* de Dupuis et Marc ; de *La crise du capitalisme* de Piriou ; de *Demain la France*, de Francis, Maulnier et Maxence. Il a lu, c'est sûr car il les évoque au congrès de l'UF à Vichy de l'UF, *La révolution nécessaire et Décadence de la nation française* de Marc et Dandieu. De même qu'il lit *L'homme réel*, dont il a conservé le numéro sur « Le syndicalisme et le plan », mais aussi *L'homme nouveau*, la *Revue française*, la *Revue du siècle*. En plus de *L'Ordre Nouveau*, il s'intéresse au groupe Esprit, à la Troisième force. Leurs arguments, il les a faits siens, à tel point

228 *L'Ordre Nouveau*, « Essai de bibliographie révolutionnaire », n°3, juillet 1933.

229 Daniel-Rops, « Le travail et l'esprit », *L'Ordre Nouveau*, n°7, 15 janvier 1934.

230 *L'Ordre Nouveau*, « De la corporation », n°10, 15 avril 1934.

231 *L'Ordre Nouveau*, « Un nouveau destin », n°11, 15 mai 1934.

232 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 131.

233 ROY C. et T. KELLER, *Alexandre Marc et la jeune Europe (1904-1934)*, op. cit., p. 76.

234 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 85.

235 PROUDHON P.-J., *Du principe fédératif*, Paris, Éditions Bossard, 1921.

qu'il en vient à inverser les rôles et présenter son programme, pourtant exposé au printemps 1934, comme un condensé du *Plan du 9 juillet* élaboré cette même année.

Fouéré entre en fonction au ministère de l'Intérieur le 5 juillet. Il est affecté au 5^e bureau, c'est-à-dire à la Sûreté et y touche un salaire de 14.000 francs mensuels²³⁶. Cela n'endort pas ses velléités révolutionnaires. Le mois où paraît sa brochure, il est invité à discourir sur Charles Le Goffic, à l'occasion de l'inauguration d'un médaillon posé à la Roche des Martyrs, en hommage à l'écrivain. Lorsque Fouéré intervient, tous les autres discours ont déjà été prononcés. « Aussi ne sais-je plus bien sur quel terrain me placer »²³⁷, prétend-il, ménageant son effet, à moins qu'il ne veuille signifier ainsi le malaise de la jeunesse qu'il est venu représenter. Jean Luchaire croit être le porte parole de toute la jeunesse française²³⁸, Yannick se pense celui de la jeunesse bretonne. Cette dernière doit énormément à Le Goffic, dans la découverte de son particularisme breton, assure le jeune orateur qui en sait quelque chose. Mais après les éloges, d'usage autant que sincères, Fouéré assure que les disciples, plus réalistes et moins nostalgiques, ont à présent dépassé le maître. Leur Bretagne, gardienne d'une tradition spirituelle, doit devenir une entité économique et matérielle, c'est-à-dire une unité régionale, économique mais aussi administrative. Pour rester fidèle à sa culture, la Bretagne doit obtenir l'enseignement de la langue bretonne. Fouéré envisage aussi le fédéralisme. Il retrouve enfin le ton virulent de ses articles du début de l'année. La génération actuelle « ne répugne plus à la violence et elle est prête à imposer, s'il le faut, des réformes qui s'avèrent indispensables et que le manque de clairvoyance de ses aînés ne permet pas de réaliser ». Quelques semaines plus tard, Fouéré écrit au directeur de *L'Écho Perrosien*, dont le journal, rendant compte des cérémonies, a omis de mentionner son intervention, quand tous les autres l'ont fait : « On m'a dit que mes paroles avaient blessé quelques personnes : sachez donc, Monsieur le Directeur, puisqu'il faut vous l'apprendre, que les idées que j'ai émises n'ont rien de commun avec celles de notre petite secte de séparatistes et qu'elles ne sont guère différentes de celles que, trente ans de sa vie, Charles Le Goffic a défendues »²³⁹. Le ton, agressif et suffisant, rappelle celui de Mordrel, avec qui Fouéré partage la petite taille²⁴⁰, mais c'est aussi celui de *L'Ordre Nouveau*²⁴¹. Fouéré avait pris les devants dans son discours, prétendant chercher des solutions « nouvelles » et « hardies ».

Fouéré a prononcé ce discours le 26 août 1934. Il vient de découvrir le *Plan du 9 juillet*, qui lui

236 AN, F/1bI/909* n°124. Dossier de Jean Adolphe Fouéré (1937).

237 IDBE, carton « Histoire de la Bretagne élémentaire », « Allocution prononcée à l'inauguration du médaillon Le Goffic à la Roche des Martyrs, août 1934 ».

238 DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 184.

239 IDBE, carton « Affaires bretonnes diverses, lettre de Yann Fouéré au Directeur de l'Écho Perrosien, 7 octobre 1934.

240 Sous la toise du conseil de révision, Fouéré mesure 1,68m. Rp 2589. Feuillet matricule de Jean Fouéré.

241 LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années 30*, op. cit., p. 105.

est un véritable choc. Il se retrouve à tel point dans cette publication qu'il en conçoit une nouvelle à caractère autobiographique, restée inédite. L'histoire s'appelle *Cahier de vacances*. Deux jeunes filles en séjour à Cayeux, notent, tour à tour, dans une sorte de journal intime, leurs impressions face aux paysages, leurs lectures, leurs rencontres. On s'en doute, la mer y joue un rôle important et constitue l'antithèse des plaisirs futiles. « Nous passons là de beaux jours calmes, rien ne nous distraira de la beauté de la mer et du ciel. Que nous donneront les palaces, les luxueux casinos et les riches villas ? »²⁴², note Hélène. Et d'expliquer le bonheur que procure la contemplation des « visions immatérielles ». Denise n'est pas en reste :

« Nous sommes étendues au soleil face à la mer.

"L'eau est épatante !", dit quelqu'un qui passe. Nous écoutons le bruit des vagues, – bercées – et, au loin sur la plage, des cris d'enfants.

Les yeux clos, je pense au "Plan du 9 juillet" qu'une revue nous a révélé ce matin. Oui, révélé ! O jeunes présomptueuses qui se croyaient très au courant... Nous voilà confondues ».

C'est un article de Thierry Maulnier qui les y a initiées. Les jeunes filles lisent donc, en plus de *L'Ordre Nouveau*, la revue de la « Jeune Droite », 1934, dans laquelle Maulnier fait un compte-rendu du Plan. Il se dit moins déçu qu'il ne s'y attendait, par ce programme cependant « peu convaincant » et « dépourvu d'idées directrices »²⁴³. Denise y voit pourtant un papier « très favorable ». « Supériorité de la culture sur l'ensemble des connaissances nécessaires à l'exercice d'un métier donné... Réalité du corporatisme et du régionalisme... Nous aimons ça... », note-t-elle.

Le *Plan du 9 juillet* est l'étude politique la plus discutée de l'été 1934 mais, à vrai dire, il s'attire surtout des reproches et ne convainc guère que les cercles proches de ses concepteurs²⁴⁴. Parmi eux figurent des ligueurs nationalistes et des planistes, dont quelques fonctionnaires de l'inspection des finances, qui par mesure de sécurité, n'ont pas signé le document. Fouéré est donc en terrain connu, presque dans un entre-soi, lorsqu'il lit le document. Beaucoup reprochent au Plan sa confusion et son caractère fascisant. C'est en fait une dictature technocratique organisée contre le système qui y est projetée.

Par chance, il subsiste dans la bibliothèque de Yann Fouéré un exemplaire de ce Plan, dont plusieurs passages ont été soulignés de trois couleurs différentes, ce qui indique des recours fréquents au texte, devenu une des références dont il fera son miel. Qu'en a-t-il retenu ? La démoralisation du pays, sa déchéance morale, qui conduisent à la perte de confiance dans les hommes et dans le régime ; la dénonciation de l'oligarchie des profiteurs dans la politique et

242 IDBE, chemises diverses, essais littérature, cahier de vacances.

243 Thierry Maulnier, 1934, 22 août 1934, cité dans DARD O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 198.

244 Pour une étude du Plan, de ses concepteurs et de sa réception, voir *Ibid.*, p. 192-204.

l'administration ; la nécessité de réformer l'État, tout en se méfiant de sa déification, ainsi que de la Nation et de la Race, travers des mystiques totalitaires. Il retient également la nécessité de l'union, des jeunes aux anciens combattants, et fera sa doctrine de ce qui suit : «L'effort de reconstruction qui s'impose doit être entrepris dans le respect de toutes les divergences d'opinion, de mœurs, de traditions régionales. Il ne s'agit pas d'uniformiser, mais d'opérer une synthèse. »²⁴⁵ Ce précepte marquera toutes les actions entreprises par Yann Fouéré. Il retient également la mystique du service, le mauvais usage de la liberté, « trop souvent interprétée par le fort comme le droit de plier le faible à sa volonté »²⁴⁶, mais il conçoit une restauration de la hiérarchie sociale « en pratiquant une sélection large et hardie ayant pour but de mettre à chaque poste le meilleur et appuyée par la sanction la responsabilité personnelle à tous les étages »²⁴⁷. Fouéré se retrouve aussi dans la méfiance envers le parlementarisme ; il accueille donc favorablement la possibilité d'une nouvelle constitution renforçant l'exécutif et limitant le législatif, ainsi que l'éventualité de la prise de pouvoir par « un gouvernement de fait, dont l'origine et la formation ne peuvent être prévue par avance »²⁴⁸. Ce qui suppose une vacance de la légitimité républicaine, dans des circonstances qui ne sont pas précisées. Le projet de diviser la France en une vingtaine de régions trouve évidemment son assentiment. Celles-ci

« deviendront les circonscriptions administratives et politiques essentielles du pays, en même temps que des centres économiques et intellectuels. Délimitées selon les données de la géographie humaine, les traditions historiques et culturelles, les facteurs économiques, elles comporteront divers organes qui, tout en les reliant au pouvoir central, leur donneront conscience de leur existence propre : un préfet nommé²⁴⁹ par le gouvernement, un Conseil général élu au scrutin uninominal d'arrondissement, qui votera le budget régional, une chambre corporative, etc. »²⁵⁰

La corporation plaît à Fouéré qui se retrouve dans le rejet de la lutte des classes et la volonté de limiter le capitalisme. En ce qui concerne l'école, Fouéré souligne ce qu'il a lui-même écrit dans divers articles : la tendance des familles françaises à négliger la culture et à ne considérer l'instruction que comme un moyen d'obtenir une situation sociale plus élevée. Cette idée sera déterminante dans la création de son association pour l'enseignement du breton à l'école. Enfin, il fait sienne la conclusion du Plan qui précise : « Le développement scientifique des derniers siècles a accru le pouvoir de l'homme sur la nature et parfois sur les autres hommes, mais a diminué son

245 *Plan du 9 juillet. Réforme de la France proposée par le groupe du 9 juillet*, avant-propos de Jules Romains, Gallimard, 1934, p. 17.

246 *Ibid.*, p. 18.

247 *Ibid.*, p. 19.

248 *Ibid.*, p. 21.

249 Soulignant le paragraphe au crayon de bois rouge, la main de Fouéré se fit plus lourde à ces mots.

250 *Plan du 9 juillet, op. cit.*, p. 27.

contrôle sur lui-même »²⁵¹. Dans *Cahier de vacances*, Hélène regarde les marins, qu'elle trouve peu touchés par « le progrès qui souvent dessèche la vie ».

Fouéré est marqué par ce Plan, qu'il cite plusieurs fois dans le rapport présenté au congrès de Vichy, entretenant une certaine confusion autour de son propre programme. Pour présenter ce dernier, il dit : « Ce ne sont pas seulement des idées personnelles que je vous apporte : ce sont les bases des tendances et des programmes que j'ai dépouillés dans une grande partie de la presse des jeunes, ou recueillis dans leurs conversations et leurs réunions et dont j'ai tenté de faire la synthèse. Je serais tenté de dire que c'est un programme issu des idées des jeunes de droite aussi bien que des jeunes de gauche si les mots de droite et de gauche avaient encore pour nous un sens quelconque »²⁵². Disant cela, Fouéré niait l'évidence de la partition qui s'imposait sous ses yeux depuis février, s'évertuant à recoller les morceaux épars. Mais en conclusion, il précisait : « Ce sont les grandes lignes de ce programme aussi qui ont rallié autour de Jules Romains, dans un débat récent avec les groupements de jeunes, les représentants d'associations très différentes depuis les démocrates populaires jusqu'aux militants de la Troisième Force et du syndicalisme cégétiste »²⁵³. C'était y aller un peu fort. Entre le jour où Fouéré fit son discours et sa publication, le *Plan du 9 juillet* avait été au cœur des débats. S'il y a bien quelques points communs entre le programme de Fouéré et le Plan – en ce qui concerne la régionalisation, le corporatisme, l'instauration de nouvelles hiérarchies notamment –, des divergences subsistent quant à l'existence des départements, à la place des syndicats et à la nature de la politique internationale. Enfin, des idées développées ici étaient oubliées là : l'école et la culture, évoquées dans le Plan, sont absentes du programme de Fouéré, qui ne semble pas avoir suscité de réaction. Il en allait bien différemment du *Plan du 9 juillet*, d'où l'admiration de Fouéré qui, en un tournemain, s'en fit l'inspirateur, par l'entremise de Romains. Il s'agit là d'un des traits de sa personnalité, que de savoir tirer parti des situations qui se présentent à lui, voire de reprendre à son compte des actions déjà engagées²⁵⁴.

En 1935, le congrès de l'UF se tient au Touquet-Paris-Plage. L'intervention du commissaire à la jeunesse, intitulée « Pour une mystique civique des jeunes générations », est publiée dans une plaquette dédiée aux « Jeunes devant les problèmes actuels »²⁵⁵. Fouéré y reprend ses thèmes

251 *Ibid.*, p. 61.

252 Fouéré, « Les jeunes devant le présent, devant l'avenir et devant les A.C. », *Le Congrès de Vichy, 19, 20, 21, 22, 23 mai 1934*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1934.

253 *Id.*

254 En 1976, passagèrement brouillé avec Fouéré, Mordrel écrit de lui ce jugement sans appel : « Il me rappelle Deb. Il passerait par le chât d'une aiguille pour ne pas manquer le train. Même un train sans roues ni locomotive. » Fonds Mordrel, OM32 C4558, lettre d'Olier Mordrel à Goulven Pennaod, 28 février 1976.

255 Fouéré, « Pour une mystique civique des jeunes générations », *Le Congrès du Touquet-Paris-Plage, du 19 au 26 avril 1935 – Les Jeunes devant les problèmes actuels*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1935.

fétiches : désarroi de la jeunesse, désordres divers, révolution nécessaire, spiritualisme, antimatérialisme, union. En lieu et place d'une critique de ses aînés, il fait la part belle aux efforts des mouvements de jeunes, qu'il présente tour à tour, dans un exposé qui se veut exhaustif. Enfin, il reprend quelques idées de *Jeunesses*, une brochure éditée par l'UF, où l'on insiste sur la nécessité d'union pour la lutte contre le chômage²⁵⁶. Aussi, Fouéré a résumé son programme en trois points : « 1° Les gens trop vieux ne doivent pas occuper d'emploi ; 2° Les gens au-dessous de 16 ou 18 ans ne doivent pas occuper d'emploi ; 3° Un homme ne doit exercer qu'un seul emploi »²⁵⁷. La brochure s'attarde également sur la nécessité d'une mystique, vraie ou fausse, peu importe pourvu qu'elle porte²⁵⁸. Fouéré se fait alors promoteur d'une « mystique du plan » et d'une « mystique civique »²⁵⁹. Fouéré a conservé dans sa bibliothèque la brochure de l'UF. Curieusement, elle est dédiée par Jean Mouraille, de la part de René Cassin et Henri Pichot, qui n'ont donc pas jugé nécessaire de le faire eux-mêmes. Elle contient un exposé des rapports sur la jeunesse proposés depuis 1930. Chaque orateur y est cité, sauf Fouéré, dont l'apport est négligé. Il y a fort à parier que la virulence des propos du jeune commissaire recruté par Brousmiche, ne soit pas du goût du nouveau président de l'UF, Henri Pichot²⁶⁰, que Fouéré évoque à peine dans ses mémoires. Pourtant les deux hommes partagent nombre de convictions.

Professeur de lettres mutilé de guerre, Pichot fonde l'UF en 1918. Partisan du rapprochement franco-allemand, il place son action au dessus des partis, qu'il juge responsables du déclin de la France. Méfiant envers la politique, il place son espoir dans les cœurs, les esprits et la jeunesse à qui, selon lui, le vieux monde n'offre plus d'idéal à servir. À ses yeux, ces jeunes, marqué par les privations de l'après-guerre, n'aspirent plus qu'à la vie facile et ne connaissent pas le désintéressement. Jusque-là, ses idées ne peuvent que trouver l'oreille attentive de Fouéré, tout juste sorti de sa lecture de Benda. Mais à ces jeunes, Pichot veut aussi apprendre la patience et l'attitude de Fouéré, ainsi que son rapport de 1934, lui inspire peut-être de la méfiance. Pichot lui aussi pense que les jeunes doivent chasser le personnel suranné, mais les attaques envers les anciens combattants passent mal.

Aussi, il n'est pas étonnant de constater que le rapport publié en 1935 est amputé de nombreux passages présents dans une version tapuscrite conservée dans les archives de Fouéré. Ainsi, les

256 GERVAIS A., J. MOURAILLE, A. JACQUES et UNION FÉDÉRALE DES ASSOCIATIONS FRANÇAISES D ANCIENS COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE LA GUERRE ET DES JEUNESSES DE L UNION FÉDÉRALE, *Jeunesses, op. cit.*, p. 12.

257 Fouéré, « Pour une mystique civique des jeunes générations », *Le Congrès du Touquet-Paris-Plage, du 19 au 26 avril 1935 – Les Jeunes devant les problèmes actuels*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1935.

258 *Ibid.*, p. 19.

259 Fouéré, « Pour une mystique civique des jeunes générations », *Le Congrès du Touquet-Paris-Plage, du 19 au 26 avril 1935 – Les Jeunes devant les problèmes actuels*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1935.

260 Sur Henri Pichot, voir MOREAU TRICHET C., *Henri Pichot et l'Allemagne de 1930 à 1945*, Bern, coll.« Convergences », 2004.

motions votées en juin 1934 par les États généraux de la Jeunesse, que Fouéré semble avoir découverts entre temps et qu'il énumère dans son rapport tapuscrit, sont absentes de sa version imprimée. L'UF elle-même a publié le 11 novembre 1934 son propre programme intitulé « La République des Combattants »²⁶¹ ; elle estime sans doute ne pas avoir à promouvoir de projet concurrent. Une longue tirade sur l'homme esclave de la machine ; un chapitre sur les anciens partis politiques, la corruption et la trahison des vieilles générations, ainsi qu'une allusion aux types régionaux et aux communautés primitives, familles, métiers, régions, sont également laissés de côté. Enfin, la version imprimée est expurgée de ce qu'a écrit « un jeune penseur breton » au sujet du capitalisme et du communisme. Ces extraits de l'introduction à *SAGA*, puisque c'est cela dont il s'agit, s'ils ont conquis Fouéré, qui vient de faire la connaissance de Mordrel, n'ont pas suscité l'adhésion des Anciens Combattants. Peut-être tout cela avait-il un air de déjà vu, ou était trop redondant. À vrai dire, Fouéré lui-même semble douter de l'efficacité des propositions des « relèves ». Présentant les mouvements de jeunes, il dit :

« Ces différents groupements, malgré certains efforts et certaines incontestables réalisations, sont restés à peu près uniquement des groupes de pensée : leurs doctrines sont trop abstraites, trop théoriques pour être aisément comprises des masses dont il semble d'ailleurs craindre le contact, en raison des déformations inévitables que leur doctrine en subirait. Ce même souci de conserver la pureté de leur doctrine explique d'eux-mêmes leur intransigeance absolue et leurs difficultés à s'unir : comme toutes les Églises et les cercles trop fermés, la certitude qu'ils ont de posséder et de posséder seuls la vérité les rend intolérants donc peu accueillants pour la foule»²⁶².

Fouéré a peut-être lu les critiques adressées par Mordrel aux « relèves », dans *Stur*. Il est vraisemblablement déçu de voir l'union à laquelle il rêve ne pas se faire. Enfin, il s'intéresse dorénavant aux groupes d'action, comme JEUNES, la 4^e République, les Jeunesses coopératistes, la JOC, ou encore la LAURS, les Amitiés internationales et les Combattants de la Paix. Dans cet esprit, Fouéré évoque les solutions désespérées, violentes, extra-légales, paramilitaires :

« C'est pour cela que nous devons, nous jeunes, être forts, même si l'on doit nous accuser de militarisme. C'est pour cela que je souscris entièrement à ces paroles de Mouraille, parues dans le "Veilleur Bourbonnais".

"Mais pour aboutir à un tel résultat, une collaboration entre Jeunes et Anciens combattants peut apparaître comme utile et désirable. Pour cela, une seule formule pratique : discipliner les 30.000 jeunes de notre mouvement, leur donner des insignes, des drapeaux et au besoin des

261 UNION FÉDÉRALE DES ASSOCIATIONS FRANÇAISES D'ANCIENS COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE LA GUERRE ET DES JEUNESSES DE L'UNION FÉDÉRALE, *La République des Combattants*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1934.

262 Fouéré, « Pour une mystique civique des jeunes générations », *Le Congrès du Touquet-Paris-Plage, du 19 au 26 avril 1935 – Les Jeunes devant les problèmes actuels*, Paris, Éditions de l'Union Fédérale, 1935.

uniformes, les diviser en sections et sous-sections, leur donner des chefs qui les entraînent physiquement et intellectuellement. Nous devons l'avouer, nous n'en sommes pas pour ces moyens extrêmes en temps ordinaire, mais réfléchissons quand il en est encore temps, que nous ne vivons pas, que nous n'allons pas vivre probablement une époque ordinaire. Et prenons des mesures en conséquence, sinon nous serons dépassés, non pas par les événements, mais par d'autres hommes".

Nous ne devons pas hésiter à montrer notre force : c'est comme cela que nous pourrions rallier le reste de la jeunesse française. Car on ne peut grouper la jeunesse qu'en vue des combats de demain.

Vous, les anciens, vous êtes forts ; mais je vous le demande, à quoi vous sert donc votre force ? On peut dire que depuis un an votre action politique – je dis "action politique" et non "action civique" est égale à zéro. »²⁶³

Le service militaire de Fouéré ne lui est pas un si mauvais souvenir qu'il le prétend. En tant que réserviste, il fait une période à la fin de l'année 1935. « Pour le moment je suis dans une caserne française : combien la période serait plus courte si la caserne était bretonne ! »²⁶⁴, écrit-il alors à Mordrel. Le fait militaire n'est pas une chose qui le rebute. Mais ces propositions, peut-être acceptables dans la presse locale, ne pouvaient trouver les faveurs d'une association qui refusait de faire de la politique²⁶⁵. Elles sont pourtant compréhensibles : les jeunes n'étaient-ils pas considérés comme les relèves des Anciens Combattants, y compris par ces derniers ? Les jeunes devaient prendre la suite des soldats à mesure que ceux-ci disparaîtraient²⁶⁶. Mais, venant justement d'une de ces relèves, ces propositions témoignent de la frustration qui gagne les jeunes en général et Fouéré en particulier, au spectacle de la lente agonie de « l'esprit févrieriste ». Aucun orage dévastateur n'éclate des théories, plan et programmes – on en compte une quarantaine à l'époque – qui saturent l'atmosphère française, comme autant de nuages plus ou moins distincts. Dans ses grandes lignes, le rapport présenté en 1936 à Reims n'apporte rien de plus que les deux précédents. Fouéré approuve l'idée qu'« un bouleversement total est plus que jamais nécessaire : la jeunesse reste profondément "révolutionnaire" dans toutes ses tendances et dans toutes ces aspirations. Elle cherche à créer un ordre nouveau, qui soit un ordre vraiment humain »²⁶⁷. Les vellétés d'action politique sont absentes des a-politiques « problèmes civiques et sociaux » que Fouéré expose devant les Anciens Combattants. En revanche, le jeune commissaire à la jeunesse espère bien réveiller les esprits au

263 IDBE, carton « Histoire de la Bretagne élémentaire », « Rapport présenté au congrès de l'Union Fédérale des Anciens Combattants le 22 avril 1935 ».

264 Fonds Mordrel, OM22 C1414, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 7 octobre 1935.

265 PROST A., *Les anciens combattants et la société française*, tome III, *op. cit.*, p. 126-127.

266 GERVAIS A., J. MOURAILLE, A. JACQUES et UNION FÉDÉRALE DES ASSOCIATIONS FRANÇAISES D ANCIENS COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE LA GUERRE ET DES JEUNESSES DE L UNION FÉDÉRALE, *Jeunesses*, *op. cit.*, p. 11 et 62.

267 Yann Fouéré, « Problèmes civiques et sociaux », *XXe congrès national-Jeunesses de l'Union Fédérale*, plaquette IV, avril 1936, p. 8-12.

Congrès mondial de la jeunesse à Genève, en septembre 1936. En fait, cela fait déjà quelques temps que Fouéré s'est impliqué dans les relations internationales et la lutte pour la paix.

Il était entendu entre Jean Mouraille et Yann Fouéré que ce dernier se chargerait des contacts avec les groupements de jeunesse, tant en France qu'à l'étranger²⁶⁸. Dans ce cadre il participe à de nombreuses réunions en Europe. Ainsi en 1935, il est en Roumanie avec les jeunes de la Fédération Interalliée des Anciens Combattants (FIDAC). À l'été 1935, il livre ses impressions de voyage au journal *Le Petit Havre*. La Roumanie ne lui est que surprises. La popularité de la France dans ce pays l'étonne. Cette « contrée mystérieuse et grandiose » lui procure une « étrange impression de dépaysement »²⁶⁹. Cédant à sa vieille passion pour les paysages, il décrit abondamment les sombres Carpates et ses rivières sauvages, dans lesquelles évolue un peuple aussi exotique que celui qu'il rencontrait dans ses lectures de jeunesse. Mais, en fait, son article est le prétexte à une morale « spiritualiste ». Il conclut ainsi :

« Qu'ils ne commettent pas l'erreur venue d'Outre-Atlantique jusqu'à nous : il faut que nous répétions que la civilisation ne se confond pas uniquement avec le progrès matériel, qu'elle en est souvent indépendante, qu'elle en souffre parfois. Les Roumains doivent au contraire garder pieusement l'originalité et non pas [devenir] des hommes standards, des unités perdues dans la foule. L'uniformité desséchante est là qui les guette : elle ne laisserait de la Roumanie qu'un État dont le peuple ressemblerait aux autres, comme s'il n'avait pas laissé de traces dans l'histoire du monde. Je souhaite seulement que mes amis roumains s'en aperçoivent avant qu'il ne soit trop tard »²⁷⁰.

C'est évidemment à la Bretagne, celle des pardons et des mendiants, qu'il pense en écrivant ces lignes. Les poncifs celtistes et orientalistes de Loti ne sont pas loin. Si la Bretagne de Le Braz était la « Terre du passé », la Roumanie de Fouéré l'est tout autant. Sa passion naissante pour les cultures d'Europe centrale s'explique en grande partie par la projection de l'idée qu'il se fait de la Bretagne dans ses bastions vierges de toute corruption. Consciemment ou non, il prolonge « l'orientalisation de la Bretagne »²⁷¹ par la celtisation des Balkans. Ce faisant, il affirme la déchéance de la Bretagne, à laquelle il croit depuis 1928, et légitime son militantisme pour la redresser.

Quelques mois plus tard, Fouéré passe le nouvel an dans un chalet de Haute-Bavière, avec d'autres jeunes, venus de Belgique, de Suisse et d'Allemagne. On a vu plus haut comment Jean Luchaire et Philippe Lamour s'étaient investis dans le rapprochement franco-allemand, à la fin des années 20. Henri Pichot les avait devancés de quelques années dans cette tâche. Dès 1922, avec

268 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 82.

269 Yann Fouéré, « Roumains 1935 vus par un jeune de la F.I.D.A.C. », *Le Petit Havre*, juin 1935.

270 *Id.*

271 GEMIE S., « L'orientalisme de la Bretagne. Quelques notes sur la politique identitaire », art. cit., p. 205-215.

l'aide de René Cassin, il essaye d'établir des relations entre l'UF et le *Reichsbund*, association d'anciens combattants allemands. En avril 1933, après l'arrivée des nazis au pouvoir, le *Reichsbund* fut dissous. On craignait alors des intentions belliqueuses de la part des Allemands²⁷², jusqu'à ce que Otto Abetz rencontre Pichot – la première fois à Paris, le 25 juillet 1934 – pour lui transmettre une invitation des dirigeants du *NSKOV* (*Nationalsozialistische Kriegsoferversorgung*, en français « Aide aux anciens combattants nationaux-socialistes »), organisation remplaçant le remplaçant du *Reichsbund*, avec qui Pichot décida de continuer les relations. Dans le même temps se multiplièrent les rencontres avec la *Deutsch-Französische Gesellschaft*/Comité France-Allemagne, organisation chargée de l'amélioration des relations culturelles entre les deux pays²⁷³. À la fin de l'année 1934, Abetz parvient à convaincre Pichot, d'abord réticent, de rencontrer Hitler. De cette entrevue, le Français revient fasciné, convaincu de la bonne foi du *Führer*²⁷⁴. Dès lors Pichot et Abetz s'entendent pour organiser des échanges entre jeunes. Le premier eut lieu cette même année, quand cinquante-huit jeunes Allemands en uniforme vinrent écouter des messages de paix à Paris²⁷⁵. L'année suivante, de jeunes Français vont en Allemagne, ce dont témoignera Fouéré aux services de police qui l'interrogeront en 1945 : « En 1936 M. Pichot, président de l'Union Fédérale des Anciens Combattants, laquelle avait formé le projet d'organiser un voyage des jeunes en Allemagne, m'avait présenté à Otto Abetz, qui était en rapport avec les milieux politiques français. Ce voyage eut lieu en août 1936 et je n'y ai pas participé »²⁷⁶. Fouéré dit vrai. Il ne fut pas de ce voyage auquel participèrent cent-vingt Français, ébahis par l'ordre, la discipline, l'esprit d'entreprise des jeunes Allemands, qui revinrent dubitatifs quant à leurs uniformes, leur conformisme politique, leur haine raciale²⁷⁷. Mais il omet de mentionner – ce qu'il corrigera bien plus tard²⁷⁸ – qu'il fréquenta Abetz d'un peu plus près.

Dans *Notre France*, mensuel créé par Pichot en novembre 1935²⁷⁹, Fouéré publie un papier intitulé « Trois de l'U.F. en Bavière ». Le titre fait référence, moins à *Trois de la marine*, film de Charles Barrois, présenté en 1934, qu'à *Quatre de l'infanterie*, film allemand de Georg Wilhelm Pabst, sorti en 1930 sous le titre *Westfront 1918*. Le film retrace le parcours de quatre soldats allemands sur le front français à la fin de la Grande Guerre. L'un d'eux, à la toute fin du film, meurt dans une église aménagée en hôpital de fortune. Son voisin, un soldat français agonisant, lui prend

272 MOREAU TRICHET C., *Henri Pichot et l'Allemagne de 1930 à 1945*, op. cit., p. 1.

273 *Ibid.*, p. 67.

274 *Ibid.*, p. 173.

275 *Ibid.*, p. 138-139.

276 AJM, D. 601, TMP Paris, 3 juin 1955, Affaire Fouéré Jean. Carton 1510, 1/4, liasse 2. Pièce 45, interrogatoire de Yann Fouéré, 7 juin 1945.

277 MOREAU TRICHET C., *Henri Pichot et l'Allemagne de 1930 à 1945*, op. cit., p. 138-139.

278 FOUÉRE Y., *La Bretagne écartelée. Essai pour servir à l'histoire de dix ans: 1938-1948*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1962, p. 176 note 18.

279 MOREAU TRICHET C., *Henri Pichot et l'Allemagne de 1930 à 1945*, op. cit., p. 117.

la main, la porte à son coeur, et dit : « Moi *Kamarad*... Pas ennemi... Pas ennemi... De l'eau... ». Meurt-il en rappelant l'essence même de la vie de tous ? Un fondu enchaîné le fait disparaître derrière le mot « *Ende* ?! », accompagné de coups de feu. C'est l'urgence de la fraternisation que Fouéré veut signifier dans son titre.

« De graves malentendus ont séparé et séparent encore, depuis la guerre, la France et l'Allemagne »²⁸⁰, commence Fouéré, avant d'expliquer que les responsabilités de la guerre sont partagées par les belligérants. Ce sont les aînés qui ont entraîné les jeunes dans la guerre en les leurrant par des mots fallacieux. Et c'est pour rapprocher les peuples que quelques Belges, Suisses, Allemands et Français vont passer une semaine en Bavière. Le soir de la Saint Sylvestre est l'occasion d'une manifestation de fraternité pleine d'espoirs. Fouéré raconte : « À la lueur rouge des flammes du bûcher, Hetzler affirma la volonté de paix de la jeunesse allemande. Dubois, au nom des Belges et moi-même, lui répondîmes. Les premières minutes de 1936 virent ainsi s'envoler, dans l'air calme de la nuit, quelques réconfortantes paroles de paix. Ces quelques mots simples et sincères doivent demeurer dans nos coeurs. Nous n'avons pas plus de droits que les jeunes Allemands, mais ils ont autant de devoirs que nous »²⁸¹. En écrivant cela, Fouéré reste dans la ligne de Pichot, qui demeure méfiant quant à la politique allemande. Mais il se montre aussi perméable à la propagande nazie qui plaide pour que la France respecte la dignité de l'Allemagne, qui ne veut plus être considérée comme une nation mineure privée des droits consentis aux autres²⁸². À cet égard, Fouéré apporte une anecdote révélatrice : « Je le disais à Otto Abetz, écrit-il : "Il n'y a pas de peuple vainqueur ni de peuple vaincu : la guerre, nous l'avons tous perdue". "Disons plutôt, m'a-t-il répondu, que nous l'avons tous gagnée". Différence de conception sans doute, mais qu'il ne m'en veuille pas de lui dire qu'à considérer ce que la France en a retiré, il est beaucoup plus exact d'affirmer que nous l'avons tous perdue »²⁸³. La réponse d'Abetz ne surprend pas. La défaite, en Allemagne, a toujours été niée. L'armée n'avait pas perdu la guerre ; d'ailleurs, en 1918, elle était rentrée paradant au son des fanfares. La négation de la défaite était un prélude à la victoire, la vraie. Aussi, force est de constater que si du côté français on a le plus souvent cherché sincèrement à instaurer la paix par le dialogue, du côté allemand on a simulé la fraternisation tout en préparant la guerre, ce que d'ailleurs la presse avait compris depuis 1934²⁸⁴.

Dans le même temps, Fouéré entreprend Abetz sur la position de l'Allemagne vis-à-vis du

280 Yann Fouéré, « Trois de l'U.F. En Bavière », *Notre France*, février 1936 (L'article a également été cité par *Les cahiers Franco-Allemands*).

281 *Id.*

282 MOREAU-TRICHET C., « La propagande nazie à l'égard des associations françaises d'anciens combattants de 1934 à 1939 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002, n° 205, p. 55-70.

283 Yann Fouéré, « Trois de l'U.F. En Bavière », *Notre France*, février 1936.

284 MOREAU-TRICHET C., « La propagande nazie à l'égard des associations françaises d'anciens combattants de 1934 à 1939 », art. cit., p. 55-70.

mouvement breton. « Il prit vingt-quatre heures avant de me répondre, se souvient Fouéré, que les mouvements de jeunesse allemande n'entretenaient sûrement aucune relation avec les jeunes bretonnes, même non nationalistes, car cela était contraire à leur politique et pouvait porter ombrage aux bons rapports qu'ils entretenaient avec les mouvements de jeunesse française. "Supposez qu'il y ait des organisations de jeunesse nationaliste bavaroise, ajouta-t-il (nous étions dans une auberge de montagne, dans les Alpes bavaroises), nous ne serions certainement pas content que vous alliez les voir. »²⁸⁵ L'argument, qui était le même que celui que le conseiller de la légation allemande à Paris avait servi à Wagner venu lui demander d'octroyer des bourses à un jeune étudiant breton, augurait de la sincérité d'Abetz, mais il n'annonçait rien de bon concernant un éventuel concours apporté par l'Allemagne à la cause bretonne. Qu'à cela ne tienne, Fouéré mit son voyage à profit pour visiter Hermann Bickler, dont il avait demandé les coordonnées à Mordrel, et voir les organisations alsaciennes²⁸⁶.

Ar Brezoneg er Skol et le « *spiritualisme* »

Au début de l'année 1934, avec d'autres étudiants bretons de la fondation des États-Unis, Fouéré crée le Cercle des Étudiants bretons de Paris. Le lancement se fait à grand renfort de publicité : les *Korollerien*, les sonneurs de la *KAV* et des chanteurs font une prestation qui ameut la foule de la cité universitaire²⁸⁷. Le but de l'association est simple : offrir aux étudiants originaires de différentes régions, des occasions « de se rencontrer en tant que provinciaux »²⁸⁸. L'idée est d'offrir une structure d'accueil au jeune venu étudier dans une capitale où il se sent perdu. En effet, « isolé à son arrivée dans une grande ville où tout lui paraît étranger, le jeune étudiant risque de souffrir d'un dépaysement d'autant plus grave que rien ne l'aura préparé à le subir »²⁸⁹. Fouéré se souvient vraisemblablement de ses difficiles années d'internat, à Louis-le-Grand. Mais les attributions du cercle ne se limitent pas à ces visées charitables. Au sujet de l'étudiant exilé, Fouéré écrit : « Souvent, à la suite du contact avec des camarades totalement différents de lui, il prend une conscience beaucoup plus nette de sa personnalité provinciale : il se rend compte, dans ce siècle

285 FOUÉRÉ Y., *La Bretagne écartelée*, op. cit. p. 176 note 18. Fouéré donne une seconde version de ce dialogue, dans laquelle Abetz aurait évoqué la justesse du combat breton, FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 96.

286 Fonds Mordrel, OM22 C1419 et C1426, lettres de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 19 décembre 1935 et 14 janvier 1936.

287 *Ibid.*, p. 67.

288 Yann Fouéré, « M. Yann Fouéré, Président du Cercle des Étudiants Bretons ; vice-président de la Fédération des Sociétés bretonnes de l'Ile-de-France », *L'Écho de Paris*, 29 février 1936.

289 *Id.*

d'uniformité et de matérialisme, de la valeur spirituelle qu'elle représente »²⁹⁰. Le Cercle des Étudiants bretons de Paris a beau s'appeler également « Cercle d'Études bretonnes et celtiques », il est autant un groupe « personnaliste » qu'un groupe breton, ouvert aux Gallois, Écossais et Irlandais. En 1935, soit un peu plus d'un an après sa création, Fouéré livre un article à *L'Écho de Paris*, dans lequel il présente le fond de sa pensée, base de son action bretonne :

« On a conclu un peu hâtivement que les jeunes gens d'aujourd'hui se désintéressaient des questions provinciales. Je crois que l'on peut affirmer qu'il n'en est rien, et que le petit nombre de jeunes que l'on rencontre encore parmi les militants régionalistes, tient beaucoup plus au vieillissement d'une doctrine qui n'a pas su se renouveler avec assez d'audace, qu'à l'abandon définitif du culte de la patrie locale parmi les jeunes générations. Je n'en veux d'autre preuve que les programmes ou les plans de réforme proposés par tous ces mouvements de jeunes qui, dans l'incertitude qui caractérise notre époque, se sont multipliés depuis quelque temps : ne discerne-t-on pas dans tous un acte de foi dans les particularismes locaux, une volonté unanime de rétablir les pays ou les provinces, cadres naturels de l'activité humaine ? Ne se réclament-ils pas tous d'une formule de souple régionalisme ou de fédéralisme constructif qui leur paraissent les solutions les plus libérales et les plus normales que l'on puisse donner aujourd'hui aux différents problèmes provinciaux ?

Aussi, parmi ces jeunes, certains ont-ils déjà pensé que l'on pouvait dès maintenant préparer le régime futur en groupant les étudiants originaires d'une même province pour affirmer leurs affinités profondes et leur solidarité. [...]

Il ne faut pas oublier [...] que beaucoup de nos compatriotes ignorent à peu près tout de la Bretagne, puisque l'étude des questions intéressant notre pays est écartée des programmes scolaires, aussi bien dans l'enseignement supérieur que dans l'enseignement secondaire et primaire. Or, nos camarades étudiants, dont la plupart sont destinés dans l'avenir à retourner en Bretagne, auront, par leur situation une influence certaine sur la masse du peuple breton dont ils sont appelés à former les cadres futurs. Il importe donc que ces cadres soient instruits de toutes les questions qui intéressent la Bretagne. Ils ne pourront mener à bien leur tâche de demain sans connaître le patrimoine intellectuel et spirituel de l'antique nation bretonne, sans avoir touché du doigt les intérêts matériels et moraux qui sont propres à la Bretagne et qui, faute d'une union suffisante entre les parlementaires bretons, sont presque toujours méconnus.

Le Cercle des étudiants bretons fait donc proposer, en dehors de toute idée politique et de toute querelle partisane dont ils demeurent résolument éloignés, un but purement objectif : l'étude de toutes les questions historiques, linguistiques, artistiques, économiques et sociales concernant la Bretagne. [...]

Nous estimerions avoir fait œuvre beaucoup plus utile si notre exemple pouvait inciter des

290 Yann Fouéré, « M. Yann Fouéré, Président du Cercle des Étudiants Bretons ; vice-président de la Fédération des Sociétés bretonnes de l'Ile-de-France », *L'Écho de Paris*, 29 février 1936.

étudiants des diverses provinces françaises à se grouper à leur tour pour affirmer que leur qualité de Français ne leur fait pas perdre celle d'Alsaciens, de Basques, de Flamands ou de Provençaux. Ainsi pourrions-nous, par des contacts fréquents ou des réunions communes, sur la base des traditions locales, recréer le visage d'une France noble et saine éprise de liberté et de diversité. La plus grave erreur de nos gouvernants fut peut-être de construire il y a un peu plus d'un siècle une France abstraite et théorique, sans tenir compte des complexes et vivantes réalités provinciales. »²⁹¹

L'argumentation que Fouéré a produite l'année précédente au congrès des Anciens Combattants résonne dans ce texte. Au-delà de l'antagonisme, qu'il souligne, entre les jeunes et leurs aînés, ce sont de « nouvelles relèves » qu'il espère grouper autour de lui. Pétries de qualités morales, de foi et d'idéalisme, il les projette dans un plan qui fait la part belle aux « cadres naturels », en quoi on reconnaît la famille, le métier, la région et qui prétend rétablir une hiérarchie sociale assainie selon un système de valeurs restauré. Il s'agit donc de former les meilleurs, à qui doivent revenir les responsabilités de l'État réformé. Car c'est bien de cela dont il s'agit : le projet de Fouéré ne concerne pas l'unique Bretagne mais bel et bien toutes les régions françaises, qu'il espère voir se fédérer. Ce projet d'union doit évidemment se faire hors de la politique. En cela, les principes qui animent le Cercle des étudiants bretons ne diffèrent en rien de ceux que Fouéré expose chez les Anciens Combattants. Ils sont « spiritualistes », comme ceux d'où va naître l'association *Ar Brezoneg er Skol*, qui s'attachera à faire enseigner le breton dans les écoles publiques.

Le Cercle d'études bretonnes et celtiques tâche d'organiser une à deux réunions mensuelles, lors desquelles un de ses membres, ou un invité extérieur, propose une conférence sur une question bretonne de son choix. L'exposé est suivi d'une discussion ouverte qui permet d'apporter des éclaircissements, ou la contradiction. Ainsi, le 13 mars 1934, est organisé un débat sur l'enseignement de la langue bretonne. Gabriel Jaffré, des « Bretons émancipés de Paris », organisation communiste de la capitale, s'oppose à son enseignement, arguant que le breton allait devenir inutile, condamné par l'unification inéluctable du monde. Marius Le Toiser défend la thèse inverse. Yann Fouéré apporte la conclusion. Constatant la multiplication des mouvements de revendication nationale, notamment en Europe centrale, il affirme que la diversification est aussi forte que l'unification. Cette contradiction pour lui n'est apparente et vient de la confusion du point de vue économique et politique avec le point de vue national, c'est-à-dire linguistique et culturel. Si l'union est à souhaiter, il faut combattre l'unification desséchante. Il affirme ainsi : « Exalter au contraire la diversité des hommes et des peuples doit être la tâche de demain. Car, je ne conçois pas

291 Yann Fouéré, « Renaissance du régionalisme. Le cercle des étudiants bretons de Paris », *L'Écho de Paris*, 16 mars 1935.

de civilisation qui ne mette pas à la base de la primauté du spirituel, le développement maximum de la personne humaine, la primauté de l'homme. »²⁹² En plus de Benda, Fouéré a lu l'*Aperçu doctrinal* de Mordrel qui vient d'être réédité et fait sienne l'idée que la Celtie et la Bretagne « apportent à l'humanité les inestimables trésors de leur idéalisme et de leur désintéressement »²⁹³. Et il poursuit :

« La lutte pour la Bretagne est une lutte profondément humaine, largement universelle, car nous nous refusons à considérer la Bretagne sans considérer le reste du monde. C'est une lutte pour un principe spirituel.

Il convient que nous exhortions ces sentiments de diversité, que nous épanouissions notre personnalité propre sans laquelle il n'est pas de liberté. Or, un Breton ne peut se concevoir si on le retire d'abord de son milieu breton, si on lui fait se détacher entièrement de la Bretagne. C'est pour cela que nous avons le devoir de travailler pour la langue, de lutter pour elle, car c'est lutter en même temps contre la pire des oppressions, parce que c'est une oppression spirituelle. »

Fouéré trace ainsi le sillon « spiritualiste » dans lequel allait germer l'idée de l'association *Ar Brezoneg er Skol*, le breton à l'école, directement issue de cette réunion²⁹⁴. À vrai dire, c'est dans le champ d'action d'autres protagonistes qu'il avait trouvé sa semence. Avant lui, en effet, bien des efforts avaient été consentis pour obtenir l'enseignement du breton à l'école.

Ainsi, sans entrer dans le détail d'une chronologie exhaustive, on retiendra les initiatives de François Vallée, qui en 1895 publia sous l'égide de l'Association Bretonne une brochure tendant à prouver que la langue bretonne, menacée par les écoles, permettait pourtant un enseignement primaire rationnel²⁹⁵. Dans la foulée, les associations régionalistes, qui naquirent à la fin du 19^e siècle, s'emparèrent du dossier. C'est par exemple le marquis de l'Estourbeillon, pour l'URB, qui dès 1903 interpella la Chambre au sujet de la circulaire Combes de 1902 interdisant au clergé de prêcher en breton. Ce furent ensuite les élus Paul Guieysse et Louis Hemon, respectivement députés de Lorient et de Quimper, qui intervinrent à l'Assemblée Nationale, en 1909, pour défendre l'enseignement de la langue, mais en vain. L'Estourbeillon tenta à nouveau sa chance en 1910, avec le même résultat. La démarche qu'il fit avec le commandant Jacob auprès du président américain Woodrow Wilson en 1919 n'eut guère plus de succès, pas plus que les diverses tentatives des députés Inizan et Trémintin entre 1920 et 1930. Pour le gouvernement, la chose était claire et réaffirmée en 1924 et 1925 par les circulaires des ministres de l'Éducation Nationale François Albert

292 IDBE, carton « Histoire de la Bretagne élémentaire », « Allocution prononcée devant les étudiants bretons de Paris, le 13 mars 1934 ».

293 *Id.*

294 « En sortant de cette réunion la cause était entendue : l'unanimité se révélait favorable à l'enseignement de notre langue : de toute nécessité, pensions-nous, le breton doit entrer à l'école publique », dans FOUÉRE Y., *Nous devons obtenir l'enseignement du breton*, Rennes, Imprimerie Provinciale de l'Ouest, 1935, p. 6.

295 VALLÉE F., *La langue bretonne et les écoles*, Saint-Brieuc, R. Prud'homme, 1895.

et Anatole de Monzie : aucune autre langue que le français ne devait être employée à l'école. C'est donc à une tâche plutôt ardue, voire à une cause désespérée, que Fouéré s'attelle en 1934. Mais, plutôt que d'espérer obtenir satisfaction par le haut, il compte y parvenir par le bas, à l'exemple du docteur Le Cam.

À la fin de l'année 1933, en accord avec l'écrivain Charles Rolland, ce dernier avait fait circuler dans sa commune – Guerlesquin – une pétition réclamant l'admission du breton à l'école primaire. Il s'était inspiré d'une stratégie déjà imaginée par l'abbé Madec, de l'*Adsao*. Devant l'écho que rencontra sa pétition (des conseillers municipaux, des enseignants et cent trente familles la signèrent), le conseil municipal vota à l'unanimité, le 31 janvier 1934, le vœu rédigé par Le Cam réclamant l'enseignement du breton à l'école. Fort de ce succès il s'attaqua à la commune voisine de Bolazec, qui s'aligna sur la position de Guerlesquin. À sa suite, l'association d'enseignants laïcs *Ar Falz* lança une pétition « pour l'enseignement de la langue bretonne, contre l'oppression culturelle »²⁹⁶.

Prévenu par la presse des démarches du médecin, Fouéré lui aurait écrit pour le féliciter et lui proposer son aide pour généraliser son initiative²⁹⁷. Le Cam, malade, aurait donné son aval au jeune homme. Quoi qu'il en soit, en 1934, quelques jeunes étudiants du cercle de Paris décident de mettre leurs vacances d'été à profit pour tenter de réitérer son exploit. Fouéré rédige un vœu, paraît-il d'une intransigeance telle qu'il dut le corriger par la suite²⁹⁸, que Marius Le Toiser, fils du maire de Perros-Guirec, essaye de proposer aux maires du Trégor. Son action n'est pas évoquée dans la presse de la fin de l'année 1934, ni dans la conférence que Fouéré donne en septembre 1935 devant l'URB : aussi est-il probable qu'elle n'ait rencontré aucun succès. Ce n'est pas le cas de Jakez Marzin et Alexandre Tanguy, qui tâchent de faire voter les communes léonardes. Saint-Pol-de-Léon, sous l'influence de son jeune maire, Alain Budes de Guébriant, vote favorablement, le 5 août 1934. Ce premier résultat semble avoir été atteint de haute lutte : Fouéré insiste sur la ténacité, la persévérance, les démarches répétées de ses compagnons, face à « une indifférence pire que l'hostilité »²⁹⁹. Voyant leur obstination récompensée, les jeunes gens sollicitent d'autres conseils municipaux. Bientôt, Taulé, Morlaix, Carantec et Roscoff votent à leur tour en faveur de l'enseignement du breton. De retour en Bretagne, les jeunes militants s'accordent d'une part sur le projet de généraliser leur action à l'ensemble de la Bretagne, d'autre part sur la nécessité de créer un organisme central chargé d'organiser la campagne, d'en réunir les résultats. Ce faisant, il récupèrent à leur compte l'idée soulevée auparavant par *Ar Falz* de créer un front unique de combat. C'est

296 GUIEYSSE M., *La langue bretonne. Ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qui se fait pour elle et contre elle*, Quimper, Nouvelles Éditions Bretonnes, 1936, p. 246.

297 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 68.

298 FOUÉRÉ Y., *Nous devons obtenir l'enseignement du breton*, Rennes, Imprimerie Provinciale de l'Ouest, 1935, p. 8.

299 *Ibid.*

vraisemblablement Yann Fouéré qui livre à *Breiz Atao* un papier anonyme dans lequel, prudent, il met Audic en avant et parle d'une organisation centrale qui coordonnerait les efforts en vue de l'enseignement du breton et qui donnerait les méthode et l'unité manquant aux militants, le tout hors des tendances politiques³⁰⁰. Un mois plus tard, le même anonyme présente « l'organisme qui est né de la collaboration du Cercle des Étudiants bretons de Paris et d'une des personnalités les plus marquantes parmi les bretonnants de Paris : M. Robert Audic »³⁰¹. *Ar Brezoneg er Skol* est né.

Robert Audic est le professeur de breton de Fouéré. Vieux garçon, cet employé d'une compagnie d'assurances vit chez sa mère, à Paris. Il est le directeur d'un des cercles celtiques de la capitale et se rend souvent aux réunions du PNB où il prend régulièrement la parole³⁰². Fouéré l'a recruté pour assurer le secrétariat de l'association, dont la correspondance enfle d'un coup : à la fin de l'année 1934, *ABES* adresse une lettre circulaire et un exemplaire de vœux aux conseils municipaux de Bretagne. On adresse ainsi 1500 à 2000 circulaires deux fois par an, à la veille des sessions municipales³⁰³. Elles proposent aux conseillers municipaux une liste de considérations multiples censées justifier leur vœu, mêlant l'engagement de la France aux côtés des minorités d'Europe centrale pendant la Grande Guerre, la sauvegarde des « derniers vestiges d'une antique civilisation »³⁰⁴, l'illettrisme des Bretons et l'enseignement de l'arabe en Algérie. Le vœu est le suivant : « Que le Gouvernement se préoccupe de la question de la langue bretonne [...] Qu'elle soit enseignée officiellement en même temps que le français dans toutes les écoles publiques de Basse-Bretagne [...] Son entrée officielle dans l'enseignement secondaire à titre de langue facultative valable pour l'obtention des titres et diplômes ». Dans la pratique, ce vœu est parfois modifié et revu *a minima*. Ainsi, le Conseil Général des Côtes-du-Nord demande : « 1° Que les instituteurs parlant le breton soient nommés de préférence dans la région bretonnante. 2° Qu'ils aient le droit de se servir de la langue bretonne pour apprendre le français à leurs élèves. 3° Que l'enseignement du breton soit rendu facultatif dans les écoles normales primaires des départements bretonnants, parallèlement à l'enseignement de l'anglais »³⁰⁵. Malgré cela, le vœu est présenté comme « un incontestable progrès » et permet d'ajouter un nom sur la liste car, en définitive, c'est cela qui compte.

Fouéré se charge de la communication dans les journaux, dans les autres congrès bretons, en direction des parlementaires du ministère de l'éducation nationale, travail qu'il accomplit assez

300 Non-signé, « Pour l'enseignement de la langue bretonne », *Breiz Atao*, n°210, 4 novembre 1934, p. 1.

301 Non signé « ar brezonec (sic) er skol. Union pour l'enseignement du breton », p. 1

302 ADLA, 1 M 122. Surveillance des mouvements politiques (1904-1937). Rapport sur Robert Audic, 8 novembre 1935.

303 FOUÉRE Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 70.

304 *Vœu en faveur de l'enseignement de la langue bretonne*, 1934.

305 Yann Fouéré, « L'enseignement du breton », *La Bretagne à Paris*, 25 mars 1935.

souvent à son bureau du ministère de l'Intérieur. Dès la fin de l'année 1934 il multiplie les articles afin de présenter *ABES* et les résultats de la campagne menée pendant l'été. Ces papiers lui donnent l'occasion de diffuser le vœu proposé aux communes, assorti de toutes les considérations qui le justifient. C'est le cas par exemple de celui de Saint-Pol-de-Léon, porté à la connaissance du public le 8 septembre 1934 dans *La Bretagne à Paris*. C'est principalement à ce journal que Fouéré livre les résultats de la campagne entamée. On peut s'interroger sur la pertinence de ce battage médiatique dans un journal destiné aux Bretons de Paris et ignoré là où les vœux sont diffusés. Après tout, *ABES* a également son siège à Paris et cela ne l'a pas empêché de remporter ses premiers succès, pense Fouéré, qui cite Taldir dans son journal *An Oaled* : « Dans l'état actuel des choses, c'est de Paris que viendra la solution, si solution il y a »³⁰⁶. Le dynamisme de la section de Paris du PNB le conforte d'ailleurs dans son optimisme. Désormais, *La Bretagne à Paris* est une tribune régulière de son action.

ABES « n'est pas une ligue ou un parti. Elle ne se réclame d'aucune tendance politique ou religieuse, d'aucune opinion bretonne définie : elle se borne à grouper des hommes décidés à faire aboutir la réforme qui nous donnera le breton à l'école »³⁰⁷, assure Fouéré. Son association est fondée sur les mêmes principes qu'il développe jusqu'à l'obsession dans son action auprès des Anciens Combattants : l'union, la foi, le dévouement désintéressé³⁰⁸. Mais un tel consensus n'est pas acquis d'emblée. L'abbé Madec, par exemple, semble craindre que Fouéré ne tire à lui toute la couverture et s'offusque, par articles interposés, du fait que le jeune militant passe sous silence l'action menée par l'*Adsao*, qui prévoyait dès 1932 d'adresser des mots d'ordre aux élus locaux, après les avoir édifiés à force d'une longue et patiente propagande³⁰⁹. Sans tarder, Fouéré rend hommage à l'abbé, présente *ABES* comme la « continuateur »³¹⁰ d'œuvres entamées bien avant elle. Prétendant dépasser toutes les querelles, Fouéré assure : « Les dirigeants des associations bretonnes militantes de l'extrême droite à l'extrême gauche reconnaissent l'utilité de nos efforts qui tendent à créer un front unique de combat pour l'enseignement du breton »³¹¹. Ce faisant, il tâche de rassurer tous azimuts.

En effet, les instituteurs laïcs, parfois communistes d'*Ar Falz*, rechignent d'abord à ce que leur action soit mêlée à celle de Fouéré³¹². Le texte du vœu ne leur plaît pas³¹³, d'autant qu'*Ar Falz* diffuse sa propre pétition. Yann Sohier, le directeur de la revue des instituteurs laïcs se désole de

306 Yann Fouéré, « La campagne en faveur de l'enseignement du breton », *La Bretagne à Paris*, 27 juillet 1935.

307 Yann Kerberio, « L'enseignement de la langue bretonne », *La Bretagne à Paris*, 22-29 décembre 1934.

308 Yann Fouéré, « L'enseignement de la langue bretonne », *La Bretagne à Paris*, 19 janvier 1935.

309 Lettre de F.-M Madec, *La Bretagne à Paris*, 22-29 décembre 1934.

310 Yann Fouéré, « L'enseignement de la langue bretonne », *La Bretagne à Paris*, 19 janvier 1935.

311 *Id.*

312 IDBE, boîte « action bretonne et minoritaire », lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 10 novembre 1934.

313 *Ibid.*, lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 19 octobre 1934.

l'attitude de ses camarades :

« Je ne suis pas de leur avis – bien que mes idées restent profondément communistes et bretonnes. Je pensais que sur une question aussi précise et aussi neutre que l'entrée de la langue bretonne dans les programmes d'enseignement et dans les examens une union relative pouvait se faire et un large front unique se former. L'avis de mes camarades – influencés sans doute par une campagne socialiste montée contre l'action de Falz représenté comme réactionnaire et "subventionné par l'église" – est différent. Je me trouve donc en minorité et suivant la démocratie syndicale je me retire et abandonne la direction du bulletin. Cela je ne le fais pas de gaieté de cœur car les "incapables et les bavards" à qui je laisse le bulletin le conduiront sans doute à néant au moment où notre action s'étendait un peu et commençait à porter quelques fruits.

Aussi je reviens sur ma parole et vous prie, avec regret croyez-le de ne pas utiliser ma signature et le nom du bulletin pour votre action.

Cependant, personnellement, je reste à votre disposition pour vous aider dans le canton et partout où je pourrai avoir un peu d'influence »³¹⁴.

ABES n'est pas encore baptisée qu'au lieu d'unir, elle divise. Quelques semaines plus tôt, Sohier dut polémiquer avec *Le Populaire de Nantes*, qui voyait une entreprise réactionnaire en toute action en faveur de la langue bretonne. Échaudés, les militants d'*Ar Falz*, déjà en délicatesse avec leur hiérarchie, ne pouvaient que jouer profil bas. Or, un mois plus tard, Sohier, qui a finalement repris la direction du bulletin, assure Fouéré du soutien de son association. Du bout des lèvres cependant, car, toujours pris sous le feu du *Populaire*, il indique au directeur d'*ABES* : « Il n'est pas possible de vous donner notre adhésion collective ni individuelle »³¹⁵. De fait, les communes ayant accédé au vœu d'*ABES* dans ses premières semaines sont, de l'aveu même de Sohier, des « municipalités réactionnaires »³¹⁶, pour la plupart du Haut-Léon. Prudent, l'instituteur ne veut pas passer pour un « agent des curés et de la réaction »³¹⁷. Pour autant, Sohier assure Fouéré qu'il tentera des démarches à Paimpol, d'autant que Fouéré l'aide à remplir sa pétition. Cependant, la maladie le terrasse en quelques semaines. Il meurt au mois de mars. « Que de préjugés à vaincre, aussi bien d'un côté que de l'autre, pour arriver à démontrer que la cause du breton n'était celle d'aucun parti, mais celle de la Bretagne et de tous les Bretons ! », assure Fouéré dans l'éloge funèbre qu'il rend à Sohier, dans *La Bretagne à Paris*³¹⁸.

Ce discours vise aussi bien la gauche que la droite. Faisant feu de tout bois, Fouéré rebondit sur le vote du Conseil Général des Côtes-du-Nord, survenu en mars 1935, pour assurer : « Ce sont des

314 *Ibid.*, lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 10 novembre 1934. C'est l'auteur qui souligne.

315 *Ibid.*, lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 7 janvier 1935.

316 *Ibid.*, boîte « action bretonne et minoritaire », lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 7 janvier 1935.

317 *Id.*

318 Yann Fouéré, « Yann Sohier », *La Bretagne à Paris*, 23 mars 1935.

hommes des milieux dits de gauche, et, par suite, réputés hostiles au breton, qui se sont prononcés avec le plus de chaleur en sa faveur. Désormais, la ridicule légende du breton, langue réactionnaire, est définitivement morte, et bien morte »³¹⁹. Il semble en fait que Fouéré se projette lui-même dans l'œcuménisme de son association. Ainsi, il peut prendre la parole dans un congrès de la très conservatrice URB, s'y sentir à l'aise et s'extasier quelques semaines plus tard sur la réforme culturelle soviétique, qui a accordé le droit aux minorités d'URSS d'être instruites dans leur langue maternelle³²⁰. De fait, il ratisse large. Or, le ralliement d'*Ar Falz* à *ABES* ne semble pas être du goût de tous³²¹. Fouéré donne le change en assurant de son soutien *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou*, l'association du catholique Raymond Delaporte. Mais cette union sacrée est un vœu pieux et il rêve tout haut :

« Tout m'incite à croire à un réveil du peuple breton tout entier. Je dis bien "peuple" et j'insiste, car si d'une part l'élite intellectuelle de la Bretagne se range toute entière sous le même drapeau quand il s'agit de notre langue, on ne peut plus douter que les masses populaires bretonnes ne viennent donner à l'élite la force imposante qui lui a jusqu'ici manqué pour faire triompher la cause qu'elle défend »³²².

De fait, le succès d'*ABES* serait un premier pas vers la restauration hiérarchique dont Fouéré parle aux Anciens Combattants. Mais il reste essentiellement secondé par des notables locaux dont l'influence ne saurait être longtemps discutée. Ainsi, si Surzur vote favorablement, c'est uniquement parce que le conseil général du Morbihan l'a fait auparavant. Le vote de nombre de sociétés savantes bretonnes est le fait de l'activisme d'André Dézarrois³²³, conservateur des Musées Nationaux ; dans le Centre-Bretagne, Audic peut compter sur le dévouement à la cause de la tante de Raymond Delaporte, Emma Dubuisson, riche propriétaire terrienne³²⁴. Même le communiste Sohier mise sur la vieille noblesse et signale mademoiselle de Kermenguy « personne influente et d'un patriotisme breton certain »³²⁵ à Cléder, ou encore M. Huchet du Guermeur à Paimpol. Enfin, il conseille à Fouéré de s'appuyer sur les notaires et médecins. Des années plus tard, Raymond Delaporte portera un regard désabusé sur le vote des conseils municipaux : « Certains avaient voté ça pour faire plaisir à quelqu'un... m'enfin... »³²⁶.

Reste le problème de l'extrémisme, que Fouéré tâche de tenir à distance. C'est d'autant plus

319 Yann Fouéré, « L'enseignement du breton », *La Bretagne à Paris*, 25 mars 1935.

320 IDBE, boîte « ABES allocutions, études, résultats scolaires », discours de décembre 1935.

321 ADLA, 1 M 122. Surveillance des mouvements politiques (1904-1937). Rapport sur Robert Audic, 8 novembre 1935.

322 Yann Fouéré, « L'enseignement du breton. Où en est la campagne ? », *La Bretagne à Paris*, 26 octobre 1935.

323 Le COUËDIC D., « André Dézarrois ou Janus chez les Bretons », dans CHRISTOPHE J., BOËLL D.-M. et R. MEYRAN, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009, p. 155-176.

324 CRBC, fonds Delaporte, carton 7, Ar Brezoneg er Skol, correspondance Dubuisson/Audic, 1934-1935.

325 IDBE, boîte « action bretonne et minoritaire », lettre de Yann Sohier à Yann Fouéré, 8 novembre 1934.

326 CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Chritian Brunel, 3B.

impératif que par l'entremise d'Audic, *ABES* est liée dès sa naissance au PNB. Fouéré développe très tôt un argument déjà éprouvé en son temps par Marchal et qu'il servira à profusion jusqu'en 1944 : en s'opposant aux plus légitimes des revendications des groupements bretons, le gouvernement risque de faire le jeu des extrémistes³²⁷. Aussi, une stratégie est établie avec *Breiz Atao* pour garantir l'apolitisme de l'association³²⁸. Fouéré fait réellement la connaissance de Mordrel au *Gorsedd* de Quimperlé, à l'été 1935. Les deux hommes s'entendent vite très bien et échangent quelques bons procédés. Fouéré adresse des formulaires de vœu à Mordrel, qui se charge de les répartir³²⁹ et de faire la promotion d'*ABES* en Bretagne³³⁰. Fort de son passé militant, Mordrel indique à Fouéré des adresses utiles et dispense quelques conseils avisés au jeune homme, que l'exil parisien coupe des réalités du terrain. « Je te remercie de tes suggestions, écrit Fouéré à Mordrel : il faut continuer à nous en envoyer. Souvent nous ne pouvons apercevoir tout ce qui serait utile de faire et ceux qui sont sur place doivent nous l'indiquer »³³¹. Surtout, Mordrel lui indique comment se garantir des allégations d'un journaliste comme Eugène Delahaye qui, dans *La Province*, associe le nom de Fouéré aux « sommités autonomistes »³³² qui se sont déplacées au congrès de Cardiff. Il suffit de réfuter, assure Mordrel, qui poursuit : « Je ne sais pas si tu auras le courage de te dire "Breton et Français, répudiant hautement le séparatisme", mais ce serait utile et politique. Rien ne t'empêche plus tard de te convertir subitement à des idées plus saines »³³³.

Fouéré mise sur la propagande pour faire connaître son association. Des cartes postales réalisées par Xavier de Langlais sont vendues, des ballons de baudruche à l'effigie d'*ABES* sont fabriqués et font la joie des enfants dans les fêtes bretonnes pendant l'été. Des petits drapeaux sont imprimés et peuvent être portés en broche. Fouéré intervient lors des congrès d'été des divers groupements bretons. À la *Gorsedd* de Quimperlé, les sympathisants d'*ABES* se font remarquer par l'insigne qu'ils arborent à leur veston. Le 2 septembre, il est avec Raymond Delaporte au *Bleun-Brug* de Pleyben. Chacun d'entre eux présente son action.

327 Yann Kerberio, « L'enseignement de la langue bretonne », *La Bretagne à Paris*, 13 octobre 1934.

328 FOUÉRÉ Y., *La patrie interdite*, op. cit., p. 79.

329 Fonds Mordrel, OM22 C1417, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 3 décembre 1935.

330 Fonds Mordrel, OM22 C1414, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 7 octobre 1935.

331 Fonds Mordrel, OM22 C1417, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 3 décembre 1935.

332 Eugène Delahaye, « M. Mordrel écrit à lui-même », *La Province*, n°76, 2 octobre 1935, p. 3.

333 IDBE, chemises diverses, lettre d'Olier Mordrel à Yann Fouéré, 3 octobre 1935.

Raymond Delaporte et Yann Fouéré
discutent avant leurs discours, au
Bleun-Brug de Pleyben, 1935³³⁴.
CRBC, fonds Delaporte, carton 2.



Trois jours plus tard il est à Lannion, pour présenter *ABES* au congrès de l'URB. La conférence fleuve qu'il y donne sera publiée sous le titre *Nous devons obtenir l'enseignement du breton*³³⁵. Elle dresse un historique de la revendication, tout en présentant l'association, ainsi que les principes d'union qu'elle défend. Fouéré parvient à faire ovationner son œuvre par Taldir et obtient du marquis de l'Estourbeillon que son association formule le vœu que les municipalités bretonnes émettent le vœu que le breton soit enseigné. Enfin, avec entre autres Debauvais, Mordrel et Marius Le Toiser, il se rend au congrès celtique de Cardiff, qui vote à son tour le vœu que Fouéré lui soumet. Car Fouéré ne s'en tient pas qu'à la propagande.

Au début de l'année 1935, Fouéré se faisait l'apôtre de l'action, auprès des Anciens Combattants. *ABES* n'y échappe pas. Répondant à l'abbé Madec, qui attendait d'avoir achevé son œuvre de propagande avant d'aller vers les élus, Fouéré écrit : « À force de trop vouloir préparer, en effet, on risque de ne pas agir et il est de toute évidence que depuis plusieurs dizaines d'années que l'on prépare, le temps est venu de passer au plus vite à l'action »³³⁶. « La lutte commence. Il faut agir »³³⁷, insiste-t-il quelques semaines plus tard.

334 Cette photo a déjà été publiée assortie d'une légende fantaisiste qui est la suivante : « Novembre 1942. Lors des événements d'Afrique du Nord, Delaporte et Fouéré envisagent l'envoi d'un émissaire breton à Alger », CAERLEON R., *Complots pour une république bretonne*, op. cit. p. 288 bis.

335 FOUÉRÉ Y., *Nous devons obtenir l'enseignement du breton*, op. cit.

336 Yann Fouéré, « L'enseignement de la langue bretonne », *La Bretagne à Paris*, 19 janvier 1935.

337 Yann Fouéré, « L'enseignement du breton », *La Bretagne à Paris*, 25 mars 1935.

Table des matières

Volume 1

Remerciements	1
Liste des abréviations	3
Introduction	7

Première partie

RÊVES

Chapitre I

Un jeune bourgeois parisien (1901-1918)	49
<i>Le fils du général</i>	49
<i>La Grande Guerre d'Olivier Mordrelle</i>	57

Chapitre II

« L'époque héroïque » (1919-1927)	79
<i>La découverte de Breiz Atao</i>	81
<i>Le complexe de Mars</i>	87
<i>Une Bretagne vaincue</i>	95
<i>Le nom du père</i>	106
<i>Le panceltisme</i>	121
<i>La tournée flamande</i>	141
<i>Tuer les pères</i>	144
<i>Ni rouge ni blanc, bien au contraire</i>	155

<i>La Bretagne colonie</i>	162
<i>Vers une « Révolution conservatrice » bretonne</i>	164
<i>La neutralité religieuse</i>	171
<i>Être, ou ne pas être</i>	179

Chapitre III

Enfances de Basse-Bretagne	193
<i>Les enfants du paradis</i>	193
<i>Enfances de guerre</i>	208
<i>Chercher la Bretagne</i>	224

Chapitre IV

Breiz Atao et le « réalisme » : le Parti Autonomiste breton	251
<i>Le « mirage alsacien »</i>	252
<i>Rosporden et le CCMNF</i>	254
<i>De « l'ombre des touloupes soviétiques et des casques à pointe du Reich » à la lumière</i>	268
<i>L'organisation du Parti</i>	275
<i>Le congrès de Châteaulin</i>	279
<i>« Au delà de la patrie, de la terre des pères, – la Bretagne – nous ne connaissons qu'une mère : l'Europe »</i>	286
<i>Le PAB de Philippe Lamour</i>	293
<i>Lainé et la conspiration</i>	306
<i>Les « oiseaux migrants »</i>	315
<i>Angers, si loin, si proche</i>	317
<i>La fin du PAB</i>	326
<i>La fin du « réalisme »</i>	332

Chapitre v

« Positions d'attaque pour l'ordre nouveau »	343
<i>Naissance du Parti National breton</i>	343
<i>L'attentat de Rennes</i>	348
<i>SAGA et l'attrait du nazisme</i>	361
<i>SAGA et la révolution « personnaliste »</i>	377
<i>La réception de SAGA</i>	384

Chapitre vi

Explorations « personnalistes », explorations personnelles	389
<i>L'emzao de Raymond Delaporte</i>	389
<i>Agir</i>	396
<i>Breuriez ar Brezoneg er Skoliou</i>	399
<i>La langue, l'homme, la « personne »</i>	405
<i>Mentoniez, le breton universel de Lainé</i>	408
<i>Stur, un vieux projet</i>	412
<i>Stur parmi les « relèves »</i>	416

Chapitre vii

Yann Fouéré au pays des Bretons	425
<i>Callac</i>	425
<i>Bretagne lue, Bretagne rêvée</i>	432
<i>Ailleurs, hors du temps</i>	438
<i>Le retour à la Bretagne</i>	456
<i>De l'engagement breton... ..</i>	459
<i>... à l'engagement « spiritualiste »</i>	464
<i>Ar Brezoneg er Skol et le « spiritualisme »</i>	483

Chapitre VIII

Nordiques	501
<i>L'essence de la Bretagne</i>	501
<i>Vers l'Allemagne</i>	514
<i>Gerhard von Tevenar</i>	519
<i>Le nordisme</i>	524
<i>Friedrich Hielscher, le « prêtre-roi »</i>	541
<i>La foi celtique</i>	544

Chapitre IX

Échecs et crispations	563
<i>Le retour de Gwenn ha Du</i>	563
<i>Les attentats de 1936</i>	569
<i>Le désordre établi</i>	579
<i>ABES affecté</i>	589

Chapitre X

La guerre continuée	601
<i>Mit brennender Sorge, « Avec une anxiété brûlante »</i>	601
<i>Roger Hervé, le spenglerien</i>	627
<i>Le « sillon de combat » et son chef de guerre</i>	646
<i>Au pied du mur</i>	680
<i>Unifier, unir</i>	703
<i>Ronds dans l'eau</i>	731

Troisième partie

VERTIGES

Chapitre XI

L'Exode	747
<i>En avant toute pour l'Allemagne</i>	748
<i>Le retour en Bretagne</i>	763
<i>L'heure bretonne ?</i>	770
« <i>Le fracas</i> »	783

Chapitre XII

Révolutions nationales	799
<i>De la Révolution nationale à la révolution contre l'État</i>	823
<i>Presse en guerre</i>	847
<i>Enseigner le breton</i>	885

Chapitre XIII

Les premières communautés	895
<i>Le PNB paulinien</i>	895
<i>Vers un ordre monastique</i>	912
<i>L'Unité Perrot</i>	944
<i>L'ermite</i>	953

Chapitre XIV

Crépuscules	977
<i>La scission du PNB</i>	977
<i>Le PNB de Breiz Atao</i>	996
<i>Premiers et derniers feux de l'Unité Perrot</i>	1010
<i>Fuites et exils</i>	1022

Conclusion	1073
-------------------------	-------------

